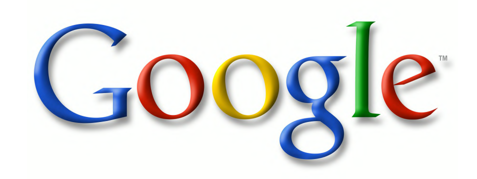
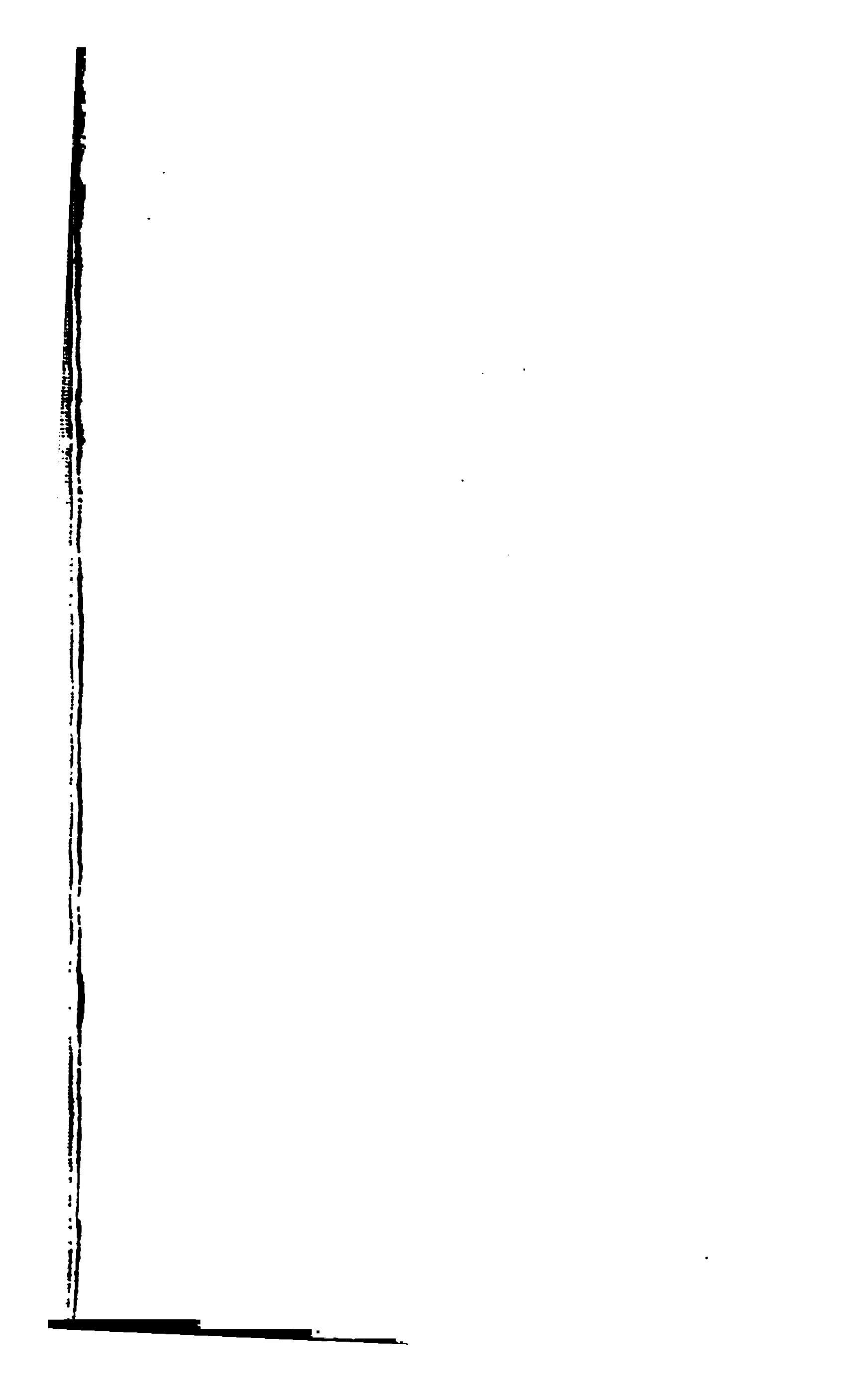






LES

LIBRES PENSEURS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

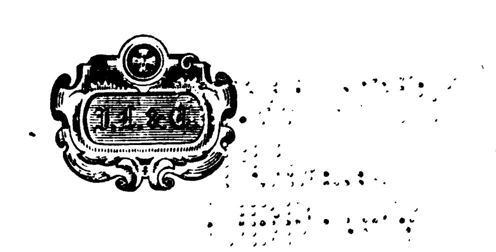
LIBRES PENSEURS

PAR

LOUIS VEUILLOT

> Fili hominis, putasne vivent ossa ista? — Domine, tu nosti.
>
> EZECH., XXXVII, 3.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C[ie], LIBRAIRES

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

On demandait depuis plusieurs années une nouvelle édition de ce livre, publié en 1848, réimprimé en 1850, et que d'assez vives contradictions ont préservé de l'oubli. Avant de le remettre dans la circulation, je voulais d'abord le relire; mais le temps me manquait. Les loisirs sont venus, et cependant je n'ai quasi rien corrigé. Il m'a semblé que les promptitudes, les négligences, les pages entières à effacer, et que j'effacerai probablement un jour, ne pourraient disparaître sans emporter quelque chose d'une physionomie où je ne veux rien affaiblir en ce moment.

Je verrai ce qu'il conviendra de faire lorsque j'aurai trouvé des juges. Je n'ai guère jusqu'à présent rencontré que des adversaires, et plutôt encore des ennemis. Ils ne m'ont pas persuadé que j'aie outrepassé les droits du moraliste et du peintre ; les durs coups de pinceau qu'ils appellent des *violences* me paraissent au moins légitimes. Mon goût, ne se tournant plus à l'hyperbole, pourrait atténuer quelques expressions; ma conscience ne désavoue aucun de ses anciens jugements, la plupart confirmés déjà par la conscience publique.

J'ai prononcé des noms propres, j'ai employé des noms de fantaisie ; les uns et les autres restent en place. Touchant les noms propres, je n'ai rien de plus à dire ; touchant les noms de fantaisie, je proteste contre les prétendues *clefs* qui me font nommer un individu lorsque j'ai seulement indiqué un caractère. Je serais fort embarrassé moi-même de fournir une clef. Je ne sais plus quels noms portaient la plupart de ces visages dessinés dans le moment qu'ils traversaient la scène ou la rue.

Qu'on me permette, faisant un retour sur ma si-

tuation, de dire une chose qui m'a étonné en relisant ces pages déjà si vieilles, vieilles de dix ans, pleines d'ailleurs des sentiments que j'ai toujours manifestés.

J'ai admiré qu'ayant constamment écrit dans le même esprit, en fils du peuple plein d'amour pour ses frères et pour sa tribu, en chrétien plein de zèle et de jalousie pour les droits du peuple chrétien, je me trouve, après vingt ans, si bien établi dans la réputation d'ennemi du peuple et de la liberté. Ce fait ne démontre pas seulement la puissance et la mauvaise foi des journaux; il prouve aussi l'envahissement et la misère des idées bourgeoises, qui constituent précisément tout le bagage intellectuel des Libres-Penseurs. Beaucoup de catholiques en sont infectés; les journaux catholiques ne sont pas ceux que j'ai vu le moins appliqués à me défigurer. Comme les révolutionnaires ne voient le peuple que sous les haillons de l'insurgé, ces catholiques ne voient la liberté que sous je ne sais quelle figure bourgeoise, *ostentatrice et parlière*, telle que Montaigne dépeint Cicéron, et dans laquelle je n'ai pour mon

compte jamais reconnu un trait de la liberté. Ils honorent infiniment cette figure. Remarquant que je ne l'honorais point et ne faisais aucun fond sur ses emphases, unis aux révolutionnaires qu'ils caressent volontiers, ils ont assuré que j'étais partisan très-fanatique et très-servile du despotisme.

Ils se trompent beaucoup. J'ai toujours défendu les intérêts et l'honneur des petits de ce monde, desquels je suis ; j'ai toujours réclamé pour eux les dons temporels du sang divin, les fruits de l'arbre de la croix, à savoir, la consolation de la charité, et la protection de la liberté.

Depuis vingt ans, un seul adversaire m'a rendu sous ce rapport quelque justice, et il se proposait autre chose. J'ignore son nom. Il rédigeait à Londres, en 1852, pour le compte des Philippistes, le *Bulletin français*, pamphlet périodique contre les auteurs et les simples approbateurs du coup d'État de 1851. J'étais de ces derniers, avec quelques autres catholiques. Le rédacteur du *Bulletin français*, convaincu que l'Église devait être philippiste pour répondre aux desseins de Jésus-Christ, nous maltraita tous ; mais

bientôt je lui parus seul coupable. Un de ses articles me tombe sous la main. Il y fait mon portrait et tire mon horoscope, à propos d'une condamnation récemment portée contre l'*Univers* par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. Cet acte, disait-il, était « sa justi-« fication et sa consolation, » parce que déjà le *Bulletin français* avait écrit tout ce que l'évêque répétait avec plus d'éloquence. Je le laisse parler, afin d'être à mon tour justifié et consolé.

Il explique à loisir que j'avais de naissance dans le cœur, « plus avant que personne, la révolte contre « les supériorités sociales, le mépris de l'autorité pu-« blique et de la hiérarchie à tous les degrés, le dé-« nigrement de toute compagnie honnête, » et que j'ai précieusement conservé tout cela en devenant chrétien. Après une bonne page bourrée d'aperçus de cette couleur, il ajoute :

« *Bref*, M. Veuillot se faisait catholique parce que « le catholicisme lui apparaissait comme la meilleure « raison de haïr à son aise tous ceux qu'il appelait, « bien avant les clubistes, du nom méprisant de bour-« geois. Fidèle à ce point de vue extraordinaire, il a

« entrepris d'attirer l'Église à sa suite dans une sorte
« de socialisme catholique, parce que le triomphe
« du catholicisme s'est confondu de plus en plus
« dans son esprit avec l'extermination de la bour-
« geoisie. Nul n'a travaillé plus incessamment que
« lui à jeter du fiel et de la boue sur tout ce qui fut
« jadis l'autorité régulière et la société organisée.
« Les pamphlets les plus violents n'ont jamais bafoué
« le pouvoir avec une rage aussi mordante que *les*
« *romans* (?) religieux qui sont sortis de la plume de
« M. Veuillot. Lisez l'*Honnête Femme*, et tel chapitre
« des *Libres-Penseurs*, qu'il publia si fort à propos au
« lendemain de 1848. Guerre aux bourgeois, par
« amour pour la religion et pour l'Église! guerre
« discourtoise et traîtresse, guerre de moqueries et
« de calomnies, parce qu'avec ce saint nom de Dieu
« dont on se pare, on trouve moyen de dégonfler
« son cœur et d'en exprimer toute l'amertume! On
« pourrait dire que M. Veuillot est un radical qui
« s'ignore, ou, si l'on veut, un radical déguisé en
« chrétien; mais le masque a été si bien appliqué
« sur le visage, que la peau maintenant tient au

« masque. Le chrétien et le radical vivent comme « ils peuvent dans cette étreinte diabolique ; et, pen« dant que l'un se glorifie d'abîmer les bourgeois « et goûte les jouissances venimeuses des âmes « ulcérées, l'autre met son triomphe au pied des « autels. Comment les deux s'arrangent, c'est le « secret de M. Veuillot et le dernier mot de la sin« cérité. »

Ainsi parle l'anonyme, durant plusieurs pages, « avec cette froide sévérité, » non pour « contenter « des ressentiments qu'il n'éprouve pas, » mais par tendresse pour l'Église, menacée de se laisser asservir au journalisme et par conséquent à M. Veuillot. Or cela lui paraît sérieux, car M. Veuillot, quoique radical, n'est pas moins ami et agent futur du despotisme, par l'effet des mauvais « instincts que sa reli« gion a consacrés en lui. » Le *Bulletin français* conclut donc que « M. Veuillot, manié par de plus « habiles que lui, pourrait à un jour donné devenir « au sein de l'Église de France un instrument de dé« solation. Allié d'un pouvoir sans contrôle, ce jour« nalisme serait à l'occasion une arme puissante

« contre les libertés qui peuvent subsister encore « aux mains de l'épiscopat. » Et c'est pourquoi le *Bulletin français* remercie Mgr Dupanloup d'avoir « donné le signal de la résistance. »

Je n'ai pas ouï dire que le rédacteur inconnu du *Bulletin français* soit tombé dans les fers pour la liberté de l'Église ; je pense qu'il a trouvé de l'ouvrage en France et que ses inquiétudes sont dissipées. En tout cas, je lui sais gré d'avoir constaté que dès longtemps j'ai combattu l'esprit bourgeois dans le dessein de faire triompher le catholicisme. J'ignore ce que l'on pourrait entreprendre de plus sincère et de plus efficace en faveur du peuple et de la liberté.

Quant à ce que dit le *Bulletin français* de l'ardeur qui me ferait désirer l'*extermination* de la bourgeoisie, il y a de l'exagération.

Je désire très-ardemment, sans doute, que la bourgeoisie se convertisse, nullement qu'elle soit exterminée. Suivant ma conviction, la bourgeoisie courra d'autant moins de périls politiques, se constituera d'autant mieux dans la liberté, qu'elle se convertira

davantage. L'histoire de France nous montre une bourgeoisie catholique très-saine, très-libre, très-comptée. Je crois cette conversion possible et je m'y intéresse à double titre, n'étant, quoique chrétien, pas moins bourgeois qu'un autre, comme je le peux prouver par mes quittances de loyer. Il est d'ailleurs certain que, si le socialisme triomphe quelque jour et fait un mauvais parti à la bourgeoisie, j'aurai peu de grâce à prétendre.

Je respecte l'autorité et je l'ai défendue parce que je suis catholique; j'aime la liberté et je l'ai défendue parce que je suis catholique. Parce que je suis catholique, je ne sers aucun parti, aucune conspiration ni pour ni contre l'autorité, aucun parti, aucune conspiration ni pour ni contre la liberté; et je combats l'esprit bourgeois, c'est-à-dire libre-penseur, qui n'a pas même la notion de l'autorité et de la liberté.

Cet esprit misérable et malheureux nous a jetés dans une perpétuelle et violente oscillation entre deux excès contraires, l'un qu'il appelle *autorité*, l'autre qu'il appelle *liberté*, mais qui ne sont que

deux despotismes. Le milieu, le point stable serait le droit chrétien. L'esprit bourgeois abjure le droit chrétien et tend à l'abolir. S'il y parvient, toute autorité croulera, toute liberté périra, toute civilisation disparaîtra. Telle est la pensée de mon livre, et de tous mes livres, et de toute ma vie intellectuelle, qui a commencé le jour où je suis devenu chrétien. Avant ce jour, j'avais soutenu les idées et les intérêts de la bourgeoisie; mais la logique, par diverses routes, m'entraînait aux intérêts et aux idées révolutionnaires.

Le Christianisme m'a fait voir la vérité. Je n'ai plus eu l'angoisse du choix ni l'indifférence du doute entre l'autorité et la liberté, ni l'humiliation intime d'aimer faiblement la justice, ni la honte égale de flatter pour mon compte personnel ou le pouvoir ou la popularité. J'ai dit ma pensée, j'ai confessé ma foi, j'ai honoré mes dieux, j'ai combattu sans calcul et sans ménagements pour moi-même. Je n'y ai gagné qu'une chose, mais d'un prix immense : c'est de pouvoir relire tant de pages écrites tous les jours, depuis vingt-deux ans, sans me prendre à rougir de

celles où je me suis trompé. Je crois n'avoir pas nui à la société, je n'ai rien coûté au pouvoir, je souhaite à la liberté beaucoup d'écrivains qui se servent d'elle avec le même scrupule, et qui la servent avec le même dévouement.

Paris, 8 mai 1860.

AVANT-PROPOS

J'appelle « libres penseurs, » comme ils se nomment eux-mêmes, les lettrés ou se croyant tels qui, par livres, discours et pratiques ordinaires, travaillent sciemment à détruire en France la religion révélée et sa morale divine. Professeurs, écrivains, législateurs, gens de banque, gens de palais, gens d'industrie et de négoce, ils sont tout, ils font tout, ils règnent; ils nous ont mis dans la situation où nous sommes, ils l'exploitent et l'empirent.

J'ai voulu les peindre; non pas, je l'avoue, par admiration pour eux. Catholique et enfant du petit peuple, je suis doublement leur adversaire depuis qu'à mon tour je *pense*, c'est-à-dire depuis que, par la grâce de Dieu, mon esprit est franc du joug qu'ils lui ont fait longtemps porter. « Libre penseur » rend à mes oreilles le même son que « jésuite » aux leurs. Mais la qualité de catholique m'imposait des devoirs que j'ai respectés. Je me serais trouvé coupable de *charger* un

seul portrait. J'ai copié la vive nature; et pourtant, si je me suis défendu de rien embellir, je n'ai pas laissé de beaucoup voiler. Telle figure, qui pourra paraître hardie, est dessinée d'après un modèle encore moins vêtu. Chacun sait comment ces messieurs, de leur côté, nous peignent. On verra si le crayon du jésuite est plus fidèle que le pinceau des libres penseurs.

Cet ouvrage, commencé il y a plusieurs années, souvent abandonné, souvent repris, était prêt pour l'impression, lorsque l'aventure de Février survint et l'ajourna. Je le publie sans y rien changer; je retranche seulement quelques chapitres, troués par la fusillade qui a jeté à bas la charte, le trône et le parlement. Que n'a-t-elle déchiré tout le livre! Je n'aurais plus dans l'âme les colères, les tristesses, les terreurs sous l'empire desquelles j'ai écrit; je serais rassuré sur les périls formidables que j'annonçais. Mais ces périls sont dans nos mœurs, et la révolution n'a changé tout au plus que nos lois.

J'avais commencé un appendice. Je n'ai pas tardé à voir que la matière demanderait un autre volume. Pour le moment, j'y renonce. Devant les physionomies de la veille et du lendemain, qui occupent la scène, ma main tremble émue d'indignation, ou s'arrête glacée par le mépris. Dans quelques mois, si j'ai pu dominer ces impressions, si l'on fait encore des livres, j'essayerai de nouveau. Celui-là, je l'intitulerai : LES CYNIQUES.

Je m'attends à un reproche. Les libres penseurs, presque tous, sont de ces gens de drap fin et d'éduca-

tion officielle qu'on appelle *bourgeois;* et je n'ai pu m'occuper d'eux sans éclabousser la Bourgeoisie. On dira que ce n'est pas le moment d'élever des critiques contre la classe bourgeoise, quand ses affaires sont si compromises.

Oui, les affaires de la Bourgeoisie sont compromises! Mais, lorsque j'ai écrit, elles semblaient florissantes; et je voulais avertir qu'au contraire elles étaient en hasard.

Qui les a gâtées? Ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes frères. Extrêmement maltraités du Gouvernement, de l'Administration, de la Littérature, de la Philosophie, de la Législation, de toute la prépotence bourgeoise; chicanés, insultés, opprimés, mis en prison, mis à l'amende, nous avons rendu le bien pour le mal. Nos voix se sont élevées sans cesse pour signaler les périls où l'on courait; elles n'ont jamais demandé que la justice et la liberté; personne ne citera de nous une action, une parole séditieuse.

Tout le monde n'a pas imité notre réserve. Néanmoins, la Bourgeoisie elle-même, elle seule, s'est perdue. Les conspirations qui l'ont renversée, ou se tramaient dans son sein, ou n'ont rien fait qu'avec son concours; elle a bourré le mousquet et affilé le sabre dont elle est blessée; elle a miné le sol où elle chancelle et s'écroule. En essayant de lui faire comprendre ces choses, qu'elle semble vouloir ignorer et qu'il est temps qu'elle sache, je crois lui rendre un service essentiel. Si elle ne m'entend pas, j'ai la confiance que ses ennemis m'entendront encore moins. Je parle un langage qui n'a point crédit aux faubourgs; je n'ai nullement à craindre qu'aucun ouvrier dépense trois francs

pour puiser dans mon livre des arguments dont la haine populaire, hélas! n'a plus besoin; et ceux qu'elle y trouverait ne sont guère à son usage. J'ajoute que peu de bourgeois ont fait plus de patrouilles que moi depuis le 26 février, et monté plus de gardes. J'étais sous la buffleterie dans les dernières émeutes; j'irai aux barricades autant de fois qu'on m'y enverra. C'est assez, je pense; et, en tous cas, je ne saurais faire plus. J'irai aux barricades, l'âme navrée, pour sauver l'État d'un péril actuel et certain; nullement pour témoigner que je l'estime en bon ordre et en bonne voie. Au prix de ces cruelles victoires, quelque chose encore reste debout, le vaisseau n'a pas sombré, il y a un rayon d'espérance, un miracle est possible : Dieu est si bon! Je lutte donc, en pleurant, contre ce pauvre peuple, parce que, de tous les malheurs dont il est menacé, le plus grand, le plus irréparable, serait son triomphe. Que le sacrifice de ma vie puisse retarder d'un jour ce désespérant triomphe, je donnerai ma vie avec joie; mais, en mourant, je dirai à ceux parmi lesquels j'aurai été frappé : « Ne m'enveloppez pas des plis de votre drapeau! je suis venu parmi vous avec d'autres pensées que les vôtres. Vos doctrines ont versé le vin de ces colères abominables; vous n'êtes point sans responsabilité dans cette guerre impie. »

Ah! qu'on ne me confonde pas avec ces flatteurs du peuple, avec ces pervers qui prétendent ne voir de lumières et de vertus que là où ils trouvent assez de corruption et d'ignorance pour s'y faire une armée! J'ai combattu toute ma vie l'ambition sans talent, et surtout sans conscience, de ces prétendus démocrates;

et ils ne sont à mes yeux que ce qu'il y a de pis dans la cohue des vices bourgeois. Depuis que je les étudie, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais saisi en eux un mouvement noble et sincère; je les ai toujours connus violents, menteurs, pleins de fourbe et d'insolence; n'ayant d'autre argument à leur service que le Moloch d'acier, le couperet triangulaire, qu'ils appellent *liberté*, *égalité*, *fraternité*.

Mais, si je ne suis pas du parti des émeutiers et des égorgeurs, je n'entends pas davantage entrer dans celui des incrédules polis, des impies lettrés, des exploiteurs dont la sottise et la rapacité nous ont creusé cet abîme. Il y a quelque chose d'aussi intolérable que la bassesse scélérate des flatteurs de populace : c'est l'imperturbable faconde de cette multitude d'avocats qui plaident la parfaite innocence de la Bourgeoisie, et qui disent : « Que lui reprochez-vous? »

Libres penseurs, libres faiseurs (on n'est l'un que pour devenir l'autre), je reproche à la Bourgeoisie libre penseuse d'avoir haï Dieu, et, par une conséquence naturelle et prévue, méprisé l'homme. Voilà son crime, si elle le veut connaître. Ce crime, elle l'a fait partager, elle l'a imposé, — oui, IMPOSÉ, par son exemple, par ses ruses, par ses lois, — à une partie du peuple; et c'est là son péril et sa punition.

Lettrés, hommes d'État, docteurs de la Bourgeoisie, depuis que vous régnez, quel a été votre effort? Vous avez trouvé que l'Église était de trop dans ce monde. Non-seulement vous avez ravi ses richesses, détruit ses institutions, rejeté ses lois; mais on vous a vus sans cesse prêcher, enseigner, ordonner le même mépris et

la même révolte à tout le pauvre peuple ; et, certes, il ne vous demandait pas l'impiété, car l'impiété le dépouille et le tue. Vous avez fait des livres et des journaux; vous avez entretenu de noirs pédants et d'obscènes baladins, afin qu'ils aidassent vos lois à dissoudre plus vite ce reste de puissance que le catholicisme exerçait encore sur les masses; et vous n'avez pas compris, insensés, que chacun de leurs succès était une pierre arrachée au frêle rempart de vos trésors et de votre pouvoir. Quand une sourde rumeur montant du sein des multitudes, un coup de vent précurseur des orages déjà formés dans ces régions profondes, apportaient jusque sous vos yeux quelque fragment des dogmes nouveaux qu'on y enseignait encore à voix basse, vous éclatiez de rire, et vous disiez : « Cela est fou ! » Et si quelqu'un vous criait : « Prenez garde ! cela est fou ; mais vous avez affaire à des barbares, et Dieu seul peut vous sauver ! » alors vous montriez vos polices, vos armées, vos codes pleins de chaînes, vos tribunaux dociles, et vous répondiez : « Qu'est-ce que Dieu ? »

Au milieu de vous et couverts de vos livrées, se sont dressés plusieurs apôtres de ces évangiles de la vengeance et du délire. Vous les avez entourés, applaudis, caressés. « C'est un poëte, il nous dit du nouveau ; c'est un énergumène, et sa rage nous amuse ; c'est un sophiste, mais il est éloquent ! » Et vous leur faisiez presque la même fortune qu'à un habile danseur.

Tout était bien reçu, venant de ces bouffons, prophètes à quelques degrés plus bas de l'échelle sociale. Ils vous accusaient, ils vous maudissaient, ils vous calomniaient même..... Mais, en vous maudissant, ils

jetaient l'injure au Christ éternel : c'était assez, vous reconnaissiez les vôtres. Qu'un prêtre vînt vous dire les mêmes choses avec les lumières de la foi et les ménagements de la charité, vous le lapidiez. Combalot, le serviteur de Dieu, le missionnaire du peuple, qui a passé sa vie à porter partout le pardon, la concorde, l'espérance ; Combalot, pour avoir dépeint l'enseignement universitaire, fut condamné à l'amende et à la prison. Qui le condamna ? Cette même Bourgeoisie, au nom et pour le compte de laquelle un entrepreneur de journal payait cent mille francs par an l'enseignement communiste d'Eugène Sue !

Est-ce vrai, cela ? ou fais-je une accusation injuste ? Les « penseurs, » depuis Voltaire jusqu'à M. Sue ; les hommes d'État, depuis M. de Choiseul jusqu'à M. Thiers ; les législateurs et les administrateurs, depuis les derniers parlements et les derniers intendants de la royauté absolue jusqu'aux dernières Chambres et aux derniers préfets de la monarchie constitutionnelle (je ne dis rien du reste), ont-ils été autre chose que des bourgeois ou des séides de la Bourgeoisie? N'ont-ils pas haï l'Église, entravé son action, calomnié sa doctrine, et à pleines mains versé l'incrédulité dans le sein du peuple?

Eh bien, ils ont réussi ! Le peuple, — non pas tout le peuple, grâce à Dieu, mais une portion notable du peuple, le peuple ouvrier, le peuple des villes, le peuple liseur et politique, — ce peuple-là est devenu incrédule. Ce n'est qu'une minorité. On aurait voulu, on avait espéré davantage ; mais, enfin, voilà toujours un million et demi d'hommes pourvus de bons bras, qui

en sont venus à « penser librement, » c'est-à-dire à ne plus croire en Dieu.

L'Église, privée de ses institutions et de sa liberté, ne les instruit plus ; privée de ses richesses, elle ne les assiste plus ; déshonorée dans leur conscience par la calomnie philosophique, ridiculisée dans leur esprit par le rire voltairien, elle ne les ramène plus. Ainsi tout lien chrétien est brisé, toute habitude chrétienne est perdue. Ce peuple est hors du giron de la mère de charité ; il a cessé de boire à ses deux mamelles, où il puisait la foi et l'espérance. C'est bien ce que l'on voulait.

Par malheur, parallèlement à ce grand succès du plan bourgeois, se développent des phénomènes imprévus. Le peuple souffre, il devient méchant, il devient sauvage. L'infériorité de sa condition, qu'il acceptait jadis comme une loi de la Providence, moyennant tous les adoucissements que cette même Providence avait préparés et dont l'Église était la dispensatrice, il ne s'y résigne plus, depuis qu'elle est la loi brutale d'un hasard qui n'adoucit rien. Il se fait des questions terribles : il se demande si tous les hommes ne naissent pas égaux, et pourquoi il y a des riches et des pauvres. On lui dit qu'il est souverain, il montre ses maîtres ; on lui dit que sa condition s'améliore, il répond qu'il a faim ; on lui jette des livres pleins de beaux raisonnements et de beaux chiffres sur la nécessité de l'inégalité des conditions humaines, il ne les lit pas. Il aime mieux écouter les doctrines folles qui s'agitent dans les recoins les plus sombres de sa misère et de son immensité. A la place de l'Évangile de Dieu, qui le consolait

et qu'on lui a ravi, il en accepte d'autres qui le rendent fou. Comme un chien devenu furieux à la chaîne, il menace de briser l'ordre matériel, de se ruer sur la société, de la mettre au pillage. Quelles clameurs, plus formidables que le roulement du tonnerre! quels bras nus, plus irrésistibles que l'ouragan! Tout l'éclat, toute la gloire, toute la force de la société politique tombe en une heure. Ces fétus qui s'envolent et qui disparaissent, c'est le roi, c'est la charte, c'est le parlement, c'est la magistrature, c'est l'armée. Le vainqueur, après ce coup, s'arrête, étonné lui-même de sa victoire. Il n'avait point cru combattre : il s'était seulement impatienté.

L'épouvante (légitime épouvante!) monte au cœur des puissants de la terre; ils se disent : Que ferons-nous, et qu'allons-nous devenir? La sueur au front, la pâleur sur le visage, on refait à la hâte un gouvernement. Mille efforts sont tentés pour écarter de la scène ce peuple, cet effrayant acteur qu'on n'y attendait pas sitôt; mais lui, il veut jouer le rôle auquel la Bourgeoisie l'a longuement dressé. Vainement on le refoule : implacable et rugissant, il assiége un rempart qu'il sent trop faible pour le contenir. Vainement on lui jette par-dessus la barrière les promesses, les décrets, les millions; il crie à la Bourgeoisie, en repoussant ces offrandes du danger et de la peur : *Ce que je veux de toi, c'est le sang de tes veines*. Et il est toujours là, l'œil hagard, le cœur plein de haine, les mains pleines d'incendies, repassant le souvenir amer de ses injures.

Ses injures! En a-t-il donc subi de si cruelles? on le

conteste. Il y a des livres très-bien faits et d'éloquents discours qui prouvent à merveille que le peuple est plus libre, plus honoré, plus payé, mieux nourri, qu'au temps où il ne se plaignait pas. Je l'accorde, mais il se plaint.

C'est qu'il est injuste, c'est que d'abominables flatteurs l'ont séduit, c'est qu'il s'est abandonné à des rêves absurdes et à un orgueil sauvage... Hélas! qui l'a conduit là, et quel remède y savez-vous?

Mon père est mort à cinquante ans. C'était un simple ouvrier, sans lettres, sans orgueil. Mille infortunes obscures et cruelles avaient traversé ses jours remplis de durs labeurs; et, parmi tant d'épreuves, la seule joie de ses vertus, inébranlables mais ignorantes, l'avait un peu consolé. Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme; et jamais, sauf à la dernière heure, son cœur labouré d'angoisses ne s'était reposé en Dieu. Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air, pour lever la dîme de ses sueurs, pour lui demander le sang de ses fils; jamais un protecteur pour le défendre et pour le secourir; jamais un guide pour l'éclairer, pour prier avec lui, pour lui apprendre l'espérance. Au fond, que lui avait dit la société? comment s'étaient traduits pour lui ces droits, si pompeusement inscrits dans les chartes? « Travaille, sois soumis et sois probe; car, si tu te révoltes, on te tuera; si tu dérobes et qu'on le sache, on t'emprisonnera. Mais, si tu souffres, pleure, nous n'y pouvons rien; et, si tu n'as pas de pain, va à l'hôpital ou meurs; cela ne nous regarde plus. » Voilà ce que la société lui avait dit, et rien autre chose; et,

quelque promesse qu'elle inscrive dans les constitutions, elle ne peut dire ni faire davantage. Elle n'a de pain pour le pauvre qu'au dépôt de mendicité; des consolations et des respects, elle n'en a nulle part. Mon Dieu, à quoi sert de s'abuser et de se payer de chimères! J'entends tous les jours les orateurs de l'Assemblée nationale, et je viens d'écouter avec le plus grand soin toute la discussion du droit à l'assistance et au travail : pas un législateur qui ne regarde le dernier des citoyens indigents comme son frère, j'en suis tout persuadé; mais qu'y a-t-il au bout de ces homélies? Les infirmiers et les verrous de Bicêtre!

Mon père avait donc travaillé, il avait souffert, et il était mort. Sur le bord de sa fosse encore ouverte, je songeai aux longs tourments de sa vie, je les évoquai, je les vis tous, et je comptai aussi les joies qu'aurait pu goûter, malgré sa condition servile, ce cœur vraiment fait pour Dieu : joies pures, joies inénarrables et célestes, dont, par le crime d'une société que rien ne peut absoudre, il avait été brutalement privé. Alors, de la tombe du pauvre ouvrier, sortit comme une lueur de vérité funèbre, qui me fit voir et qui me fit maudire... non le travail, non la pauvreté, non la peine, mais la grande iniquité sociale, le crime d'impiété par lequel est ravie aux déshérités de ce monde la compensation que Dieu avait attachée à l'infériorité de leur sort; et je sentis l'anathème éclater dans la véhémence de ma douleur.

Oui, ce fut là! Je commençai de connaître, de juger cette société, cette civilisation, ces prétendus sages, qui ont renié Dieu, et qui, reniant Dieu, ont renié le

pauvre, et n'ont plus pris soin ni de son corps ni de son âme. Je me dis : Cet édifice social est inique; il croulera, il sera détruit.

J'étais chrétien déjà : si je ne l'avais pas été, dès ce jour j'aurais appartenu aux sociétés secrètes. Je me serais dit, comme tant d'autres à qui la lumière d'en haut n'a point été portée : Pourquoi des gens bien logés, bien vêtus, bien nourris, tandis que nous sommes couverts de haillons, entassés dans des mansardes, obligés de travailler au soleil et à la pluie, pour gagner à peine de quoi ne pas mourir? Et ce redoutable problème m'eût donné le vertige; car, si Dieu n'y répond pas, nul homme n'y pourra répondre. Dans mon enfance, quand certain patron de mon père venait, le chapeau sur la tête, lui intimer durement ses ordres, mon cœur bondissait, j'éprouvais un frénétique désir d'abaisser, d'humilier, d'écraser cet insolent. Je me disais : Qui l'a fait maître, et mon père esclave? Mon père, qui est bon, brave et fort, et qui n'a fait de tort à personne; tandis que celui-ci est chétif, méchant, larron, et de mauvaises mœurs! Mon père et cet homme, c'était tout ce que je voyais de la société. Or, si j'étais resté dans cette ignorance où demeure presque tout le peuple ouvrier, croit-on que les *Petits Traités de l'Académie des sciences morales et politiques* m'auraient beaucoup touché, et que j'eusse admis la nécessité de ce partage inégal où j'avais fatalement le mauvais lot? La logique des passions procède autrement. Ou j'aurais tout fait pour me saisir de la grosse part, ou je me serais écrié avec la foule : Brisons cette grosse part, et que, dans la misère, règne au moins l'égalité! Je n'y

gagnerai rien peut-être, mais je n'y perdrai rien non plus; et, dussé-je y perdre, au moins j'aurai le plaisir de la vengeance, et je ne serai plus insulté.

Voilà la plaie du peuple; elle est à l'âme; elle est profonde, envenimée, épouvantable. Les constitutions y feront peu de chose, les coups de fusil n'y feront rien. La société est menacée d'une ruine totale, si elle ne vomit le poison dont elle s'abreuve depuis un siècle, le poison que des mains perfides et imbéciles lui présentent encore, même dans ces jours de crise où il semble que tout va finir.

Qu'elle se hâte! Peut-être ne faut-il plus, pour l'emporter, qu'une dernière dose, qu'une dernière loi contre le Christ et son Église.

C'est pour mettre la société en garde que, du sein de ma faiblesse et de mon obscurité, je lui donne, comme je puis, le signalement de quelques-uns de ses empoisonneurs. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a sept mois : révolutionnaires sous le bonnet républicain comme sous la livrée monarchique.

Liberté, égalité, fraternité! paroles vaines, funestes même, depuis qu'elles sont devenues politiques; car la politique en a fait trois mensonges. La liberté, c'est la justice; l'égalité, c'est l'humilité; la fraternité, c'est la charité. Nous serons libres quand nous serons justes; nous accepterons l'égalité quand nous aurons courbé la tête sous le niveau de la croix; nous pratiquerons la fraternité quand nous adorerons NOTRE Père qui est aux cieux, et quand nous aurons imploré de lui la grâce d'aimer nos frères, du même amour qu'il porte à ses enfants. Jusque-là il n'y aura dans nos âmes que de

l'égoïsme, de l'envie et de l'orgueil ; et la devise républicaine ne sera, comme par le passé, qu'une balle dans nos fusils, ou que le fer de la guillotine aux mains des factions triomphantes.

Je termine en répétant ces paroles que chante aujourd'hui même la foi de l'Église universelle : *Dominus ostendit Moysi lignum : quod cum misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt.* Ce bois que le Seigneur montre au chef du peuple, et qui, jeté dans les eaux, les rend douces d'amères qu'elles étaient, c'est la figure de la Croix. La Croix seule sauvera le monde !

1848. *Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.*

SUR CETTE DEUXIÈME ÉDITION

Quelques libres penseurs m'ont traité durement à l'occasion de ce livre. J'espère bien que je ne me vengerai pas.

Dans leur recueil intitulé, la *Liberté de penser*, les deux Navet disent que je suis un malhonnête homme. Je m'étais contenté d'écrire qu'ils sont des sots. Je m'y tiens, voulant garder envers ces philosophes la modération qu'ils oublient.

M. Pelletan, auteur de la *Lampe éteinte*, me fait une autre guerre. Il assure qu'au fond je ne pense aucun mal des libres penseurs. Je n'ai pris, dit-il, le fouet que pour les flatter. Si je répondais à M. Pelletan, il croirait que je l'encense. J'aime mieux le remercier. L'auteur de la *Lampe éteinte* excelle à n'être pas clair; rien de plus embrouillé que son jugement sur mon livre : c'est un écheveau de fil emmêlé dans le panier aux épluchures; mais j'y ai trouvé deux ou trois bonnes observations dont j'ai profité. En outre, M. Pelletan

déclare que j'ai de l'esprit à ma manière et à mes heures. Il ne me vaincra pas en générosité. Si je le prends jamais dans ces manières et dans ces heures-là, je veux le crier sur les toits. J'attends le *Dernier Huguenot*, futur ouvrage de M. Pelletan qui surpassera l'éclat de la *Lampe éteinte*.

Le *Semeur*, journal évangélique, m'a trouvé trop long, mais il m'a lu ; ce qui me console et me désarme.

Toutes les critiques venues du camp de libres penseurs roulent sur ces divers points : Mon livre est amer, violent, il a cinq cents pages ; et, enfin, l'argument majeur : Ce n'est pas une œuvre chrétienne !

Une œuvre chrétienne, qu'est-ce, au gré de ces messieurs ? Comment un chrétien doit-il écrire pour leur plaire ? Les deux Navet pourraient-ils me nommer le livre et l'auteur chrétiens qu'ils estiment ? Ils n'acceptent pas même l'*Imitation* et l'Évangile. Je crois pourtant qu'ils aimeraient bien un auteur catholique qui ne s'occuperait ni d'histoire, ni de littérature, ni de philosophie, ni de morale, ni des Navets ; qui admirerait les Navets et qui les craindrait ; qui laisserait les Navets tout gâter, tout ravager ; qui ne leur dirait jamais : — Navets ! vous êtes des ignorants et des falsificateurs ; la plupart d'entre vous n'ont pas même un peu d'esprit, ne savent pas même écrire !

Mes amis aussi m'ont critiqué. Malheureusement, je n'ai pas eu la joie de les trouver d'accord. Les uns me disaient : Effacez ; les autres : Conservez ; et ils mettaient le doigt sur le même passage. Tel mot choquait les uns comme trop libre, qui ne rendait à l'oreille des

autres que le son juste d'une pensée honnête. J'entendais à droite : C'est bien dur! à gauche : C'est bien mérité !

Nous perdons de plus en plus l'habitude de parler franc et de parler français. On ne connaît plus le pouvoir du mot mis à sa place, on n'appelle plus chat un chat, on veut des périphrases. J'écris que le génie byronien me semble *un peu bête*. — Ah ! quelle crudité ! — L'expression manque-t-elle de justesse? — Elle manque de respect... — Dites-moi donc au moins, chrétiens, de quelle sorte est le respect que je dois au génie byronien !

Un ami de province, qui vit à l'abri des journaux, des feuilletons, des romans, des philosophies, me conjure d'effacer deux ou trois noms propres qu'il connaît par hasard. Il me demande quel mal ont fait ces auteurs. — Ce qu'ils ont fait, excellent homme ! le premier écrit des romans où toute pudeur est outragée ; le second diffame l'Église dans de longs articles qu'il signe avec orgueil ; le troisième verse tous les quinze jours sur la place publique un petit tombereau de saletés, d'impiétés et de sottises.

Plus haut, j'ai nommé la *Liberté de penser*, manége de libres penseurs où caracole M. Deschanel, lequel, en ses exercices, compare sainte Thérèse à Sapho, et met la sainte au-dessous de la Lesbienne. Cette *Liberté de penser*, où brille M. Deschanel, me reproche d'insulter les dames de l'écritoire. A l'exemple de la *Liberté de penser*, un ami veut que je fasse grâce aux femmes auteurs, à celles du moins qui embaument aujourd'hui notre Parnasse. Ma foi non ! moins encore à celles-ci

qu'à d'autres. Toute libre penseuse est un monstre à mes yeux, même lorsqu'elle se tait; jugez, lorsqu'elle s'échappe en écritures. Je vous en prie, détestons ces hybrides! et de la quenouille sainte que leur main délaisse, frottons-leur les épaules jusqu'à la casser. Comment, mon cher ami, vous ne trouvez pas cela hideux, qu'une femme, une femme! vous vienne conter des histoires d'alcôve, et qu'elle en fasse par surcroît matière de philosophie?

Pourtant j'ai corrigé, retranché, ajouté. Si je n'ai pas toujours suivi le sentiment des autres, je n'ai pas toujours, non plus, écouté le mien. Ainsi j'ai sacrifié, à contre-cœur, je l'avoue, la peinture d'un salon où, certain soir, j'avais joui des romances sentimentales et des modes taïtiennes de nos bourgeoises. On y voyait une banquière dont la description a soulevé partout des cris d'horreur, contre moi, s'il vous plaît, et non contre la banquière. Je fais amende honorable; je supprime cette banquière et ses compagnes *surengorgées*..... Je voudrais bien savoir pourquoi, lorsque l'on étale et l'on regarde si ingénument ces *anatomies* dans un salon, on fait ensuite la moue si elles paraissent dans un livre. — Mais, monsieur, m'a-t-on dit, songez donc que nos femmes peuvent vous lire! — Eh bien, messieurs, ce serait donc un grand malheur, si vos femmes, après m'avoir lu, voulaient enfin se pourvoir de guimpes!

Quant aux écrivains en tous genres, romanciers, poëtes, philosophes, journalistes, je ne leur fais aucune concession, ni n'en suis tenté. La vérité est que je ne crois pas commettre à leur égard la moindre injustice,

quand je les considère comme les agents les plus actifs et les plus coupables de l'immense dégradation où la France est tombée. Loin d'atténuer, j'ai ajouté; j'ajouterais encore, j'ajouterais toujours; et je n'aurais jamais qu'un regret, celui d'exprimer trop faiblement mon indignation et mon mépris. Je ne m'en cache pas : comparés à certains auteurs, les trois quarts des malheureux que nos lois condamnent me paraissent innocents. Ce que je dis ici, ce sera un jour le sentiment public. Éclairée par de cruelles expériences, la France reconnaîtra le mal incalculable que les écrivains lui font; et, pour se mettre à l'abri des livres, elle prendra des mesures non pas rigoureuses, mais sauvages. Je vous l'annonce, fiers écrivains, si sûrs de votre empire : ou réformez-vous, ou préparez-vous à voir de mauvais jours. *Gare la cage et le chaudron!* Les choses sont à point pour qu'on se dise bientôt qu'il n'était pas d'une si mauvaise police, en certaines occasions, de livrer le volume au bourreau et l'auteur au geôlier. Afin de rendre quelque figure à la société dissoute par vous, un despote viendra qui vous bridera d'un frein de fer.

Le sentiment du droit périt dans la conscience humaine; la liberté, souillée de boue et de sang, disparaît de partout; l'esclavage s'avance, conséquence et fin du règne des libres penseurs : ils tomberont dans leur dernière victoire. Le jour approche où ils verront eux-mêmes qu'ils ont marché à leur ruine et préparé leur propre châtiment. Ce jour-là, il ne sera plus temps d'écrire. Avant qu'il se lève, je parle, pour laisser à ceux qui viendront après nous un souvenir de ce que

la colère du ciel aura détruit. « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces pages. » Je les ai publiées à la décharge de la Providence, contre laquelle, même après l'expiation, murmureront encore des révoltes insensées. Mon livre sera une lumière suffisante aux mains de ceux qui n'auraient pas le loisir de se plonger dans les tristes et malsaines ténèbres de nos annales, pour y chercher comment nous avons péri. *Per me si va nella città dolente.* Témoins heureux de la résurrection future, quand vous apprendrez de moi à travers quels spectacles souillés nous avons marché vers la mort, vous confesserez la justice du Dieu vengeur; vous ne songerez pas à m'accuser d'avoir flétri par de trop vives peintures cet âge misérable et les détestables guides qu'il a suivis.

Je dresse un poteau, moins pour y clouer d'obstinés malfaiteurs que pour indiquer aux voyageurs les périls de la route. C'est là mon dessein. Si je l'accomplis, que m'importe le reste? Quelle importance attacherais-je, dans le temps où nous sommes, à ce que pourront m'attirer ces pages, ou d'éloge ou de blâme, ou d'amis ou d'ennemis? La question n'est pas de faire de la littérature. Il faut, en hâte et d'une main hardie, arracher le masque du mensonge, balafrer le plus avant possible la face insolente de l'impiété.

Ennemis de Dieu, meurtriers de la sainte charité, bourreaux de la sainte pudeur, race de Caïn! quand j'aspire à vous arracher mes frères, que peuvent sur moi toutes vos clameurs?

16 mars 1850.

LES

LIBRES PENSEURS

LIVRE PREMIER

ÉCRIVAINS

I

Je me suis convaincu d'une chose, à lire les mémoires, autobiographies, histoires, correspondances et querelles des écrivains célèbres : c'est que, sur cinquante hommes faisant profession d'écrire, il y en a bien quinze complétement fous, et trente-quatre plus ou moins timbrés, sous couleur d'originalité, d'enthousiasme, de fierté, de mélancolie, etc. Les vivants que j'ai pu approcher n'ébranlent pas cette opinion que je me suis faite des morts; plusieurs même, je dis des plus huppés, prendront rang au-dessous des fous, parmi les idiots et les brutes. Et la plèbe lisante de ce temps-ci, pour avoir tant aimé leurs

livres, sera jugée une des plus abjectes qui aient existé jamais.

Le poëte n'arrive pas à la virilité intellectuelle ; il est vain, capricieux, poltron, colère, flatteur, comme l'enfant ou comme la femme. Il apprend vite, il sent avec force, il n'approfondit rien, il oublie aussitôt ; changeant sans cesse de jouet, d'amour, de parure, il lui faut des rubans, des verroteries, des louanges, surtout un maître : Louis XIV, ou Samuel Bernard, ou le parterre, peu importe, pourvu qu'on le flatte et qu'on le nourrisse. Il prend son repas, touche son quartier, sort repu, lève la tête, et se croit le premier homme du monde. Ai-je en vue Cotin? Non; mais Molière, qui écrivit *Amphitryon* pour livrer aux risées des grands et du peuple le mari de madame de Montespan, lui, le mari de la Béjart ! Et à quelle fin cette lâcheté? Afin de gagner un sourire de Jupiter. Et puis on se moque des courtisans, et on accable d'épigrammes les maîtres à danser! On se sent un esprit merveilleux, une âme supérieure !

Un marmot paradant au milieu de quelques marmots qui l'appellent général parce qu'il a su se faire un plumet de papier, voilà le poëte dans sa gloire, humant l'encens des poëtereaux et des caillettes, le lendemain d'une pièce qui a réussi. Oh ! comme il regarde au-dessous de lui le restant des gloires humaines !

Le poëte fait cent équipées et cent sottises, uniquement pour qu'on le voie, et parce que les premières ont paru gentilles.

La société des gens de lettres, et M. Vincent, mon portier, disent quelquefois, en façon plaisante, qu'un concile demanda si les femmes ont une âme. Je le demanderais volontiers des poëtes. Font-ils le discernement du bien et

du mal, sont-ils doués de raison et de liberté, ces êtres exclusivement *sensibles*, pour qui vice et vertu ne semblent que des thèmes à chansons? involontaires échos de toute parole un peu retentissante qui traverse l'air !

Un jouvenceau bien organisé pour la métaphore, l'antithèse et la rime, est entraîné dans la sphère des astres religieux de la Restauration. Il laisse là Voltaire et Parny, qui l'avaient tenté, et se lance dans l'Écriture sainte, où il trouve quelques beaux vers. On le prône, on l'exalte; c'est un succès. Aussitôt M. de Jouy mesure la terre, M. Viennet est sifflé, Parny tombe aux guinguettes, Béranger lui-même subit une éclipse; M. Bignan reste seul sur le vieil Olympe, tous les poëtes sont au Calvaire. Neige, bourrasque, déluge de méditations religieuses. Ne cherchez plus Gentil Bernard aux auberges de Mathurin Régnier : Gentil Bernard est philanthrope et même ermite; il habite un rocher dans les bois; il sonne une petite cloche pour appeler les bons villageois à sa petite chapelle, où il célèbre les petites vertus en petits vers.

Cependant Byron traverse le détroit. On sait s'il était fou, celui-là ! Un autre jouvenceau, qui commençait, comme tout le monde, à chanter aux madones, trouve Byron plus neuf, et s'en inspire. Il a du trait, de la verve, de l'audace; il plaît. Zeste! le vent a changé. Hier, on ne trouvait de poésie que dans la foi, on n'en trouve aujourd'hui que dans le doute et dans le blasphème. Nos anachorètes font présentement bombance. Plus de méditations, plus de chapelles, plus de vertus : du vin, des duels, des courtisanes ! Quelques-uns, qui avaient déjà des cantiques pieux pour la moitié d'un volume, ne veulent pas néanmoins perdre ces rares ouvrages; ils font du charnel, et publient tout, l'ascétique et l'obscène, sous la même

couverture. Le prochain recueil sera d'un ton plus uniforme, car rien ne résiste au courant, rien ne reste à la vieille mode. Périssent les dieux qui n'ont plus d'offrandes! On voit le patriarche vaincu des méditatifs descendre lui-même de sa stalle, et, d'un jarret déjà vieilli, s'essayer aux sarabandes nouvelles.

Nos prières et sa conscience n'ont pu décider Biblot, l'épique, à effacer de son poëme une tirade absolument impie, parce qu'elle était à son gré bien poussée et en belles rimes, et qu'il entendait d'avance les applaudissements des goujats. Doucet, devenu quasi chrétien et raisonnable, a tiré de la poudre un sot roman de sa jeunesse, plein d'impudiques figures, mais qu'il trouvait (seul de son avis) brillantes et bien dessinées. Par égard pour nous, en gémissant il y mit, çà et là, quelques feuilles de vigne, fort petites, qu'il rogna sur les épreuves, et qui n'étaient plus que des feuilles de rose quand le chef-d'œuvre reparut. Encore pleura-t-il de l'avoir gâté. Notez que, pour rendre au jour ce bouquin haï des libraires, il avait pris sur la dot de ses filles. Combien d'autres, combien de ces fades Apollons achètent ainsi, du pain sacré de leur famille ou de leurs créanciers, le plaisir de décocher incognito quelques flèches de papier contre le Ciel et contre la sainte pudeur!

Voici un malheureux livre que je n'ouvre pas sans épouvante, tant je suis assuré que mes yeux, s'y promenant au hasard, tomberont toujours sur l'apologie de quelque vice, la satire de quelque sentiment honnête, ou la complaisante peinture de quelque malpropreté. C'est un recueil de vers, les *Annales poétiques*. Il y a vingt-neuf volumes, composés de la fleur seulement des rimes françaises, depuis Villon jusqu'à Chaulieu, où le recueil finit.

Quiconque en aura lu trente pages croira qu'il vient de passer une heure à Bicêtre. Juste ciel! que d'impiétés, que de lâchetés, que de saletés, que de blasphèmes! Quelle armée de jaloux, de mendiants, de goinfres, de ribauds, de flatteurs, d'histrions! et encore y manque-t-il deux siècles, celui de Voltaire et le nôtre! Qu'on essaye de compter les choses saintes honnies, les honnêtes gens insultés, les turpitudes célébrées, les faquins adulés, les courtisanes adorées, d'un bout à l'autre de ce recueil, si long et pourtant incomplet! Triomphantes au milieu de toutes les convoitises et de toutes les extravagances, deux reines y trônent, dont le sceptre gouverne despotiquement le peuple bruyant des rimeurs : l'une est la luxure, l'autre la vanité.

Luxure et vanité! On en devient fou, même sans être *né poëte*.

Mais, que Platon me le pardonne! le poëte est un innocent et un sage, à côté du philosophe. Au tribunal des dernières justices, le poëte aura l'excuse de ses entraînements et de son ignorance : il alléguera qu'il était pétri d'une pâte fragile entre toutes; qu'il s'est laissé duper de son oreille, de ses yeux, de son cœur. On lui tiendra compte de quelques nobles mouvements, de quelques éclairs de bon sens même ; enfin, il dira qu'il ne s'est jamais sérieusement érigé en professeur de sagesse, et que, s'il a dogmatisé, catéchisé, prophétisé, en bonne foi il n'en doit pas répondre, vu qu'il était pris du vin de la gloire ou du vin de la mode, et qu'il ne savait pas ce qu'il disait. La folie du poëte, en effet, n'est que des sens et de la vanité; le philosophe s'enfonce dans la noire folie de l'orgueil.

Sur cinquante écrivains de profession, nous en comp-

tons trente-quatre plus ou moins timbrés et quinze tout à fait fous. Ces quinze-là sont philosophes.

Le philosophe se dit que, jusqu'à lui, les hommes n'ont pas su penser, et qu'il va leur apprendre cela; que, jusqu'ici, le monde n'a point possédé la vérité, mais qu'il va la découvrir ou la créer, et faire enfin à l'espèce humaine ce rare cadeau. Là-dessus, il s'enferme en lui-même, bâillonne, verrouille et cadenasse sa conscience, et se pose quelques problèmes, comme ceux-ci : *Suis-je? Y a-t-il un monde? Y a-t-il un Dieu?* Il fait un volume pour savoir s'il est, et il arrive au doute. On le siffle, il s'emporte plus qu'un poëte; mais n'attendez pas qu'il raisonne : *On me siffle et je me fâche, donc je suis!* Point. Sans chercher même si on le siffle objectivement ou subjectivement, il continue de se demander *s'il est.* Quelques jeunes fils du Cantal et du Limousin, qui l'ont pris pour guide dans les voies de la pensée, l'entourent et lui disent : Peut-être bien que vous n'êtes pas. Il bâcle un second volume plein de solécismes, dans lequel enfin, vaille que vaille, il finit par se prouver qu'il est. On le siffle, il s'emporte sans mesure. Toutefois ces sifflets ne l'empêchent pas de se demander s'il y a un monde. Autre volume, où il donne les preuves objectives et subjectives de l'existence du monde. Les enfants du Cantal et du Limousin crient merveille, et font si bien, que leur maître est chargé par l'État d'enseigner publiquement la sagesse. Cependant il n'a pas fini son œuvre. L'homme existe, le monde existe; voilà qui est admis. Maintenant, existe-t-il un Dieu? Ceci exige bien des volumes. Raisons contre, raisons pour. Les raisons contre sont plus fortes; néanmoins le philosophe conclut à l'existence de Dieu. Pourquoi? Parce qu'il est plus profitable de reconnaître publiquement un Dieu, tout en se

prouvant à part soi qu'il n'y en a pas. Offenser Dieu, ce n'est rien; le nier, c'est quelquefois offenser les hommes, et se fermer les belles places. Il y a partout des chaires pour le déiste, il n'y en a point pour l'athée. Or, avant même de se prouver qu'il *est*, le philosophe tient à être en place.

Du reste, le Dieu qu'il veut bien confesser n'est pas le *Dieu mort de la scolastique*, en d'autres termes, le Dieu des chrétiens. C'est un Dieu tout nouveau, fait en mosaïque, de lambeaux arrachés à tous les systèmes que l'Église avait vaincus, et dont l'humanité avait senti le vide et la misère. Ce Dieu tout frais n'a pas encore eu le temps de composer sa loi; et en attendant qu'une morale quelconque sorte de ses dogmes, restés dans le néant d'où lui-même se tire à peine, il laisse à ses enfants une honnête liberté, sous la surveillance des gendarmes et du canon.

Au fond, je suis à peu près sûr que le philosophe ne croit pas à son Dieu; je doute même qu'il tienne fort à ce qu'on l'adopte : mais la vieille loi de l'Église lui pèse, et, peu satisfait de l'enfreindre, il veut l'anéantir. Le monde n'aura point de Dieu, parce qu'il *me* plaît d'être pécheur; *je* ne souffrirai point qu'on *m*'oppose des vertus qui *me* gênent. Il n'est point possible que l'homme ait reçu des lois que *ma* nature repousse, et qui contrarient *mes* désirs. *Je* nie des mystères que *ma* raison ne pénètre pas. Voilà le point de départ du philosophe, et le résumé de la philosophie.

Mais, dit-on, abroger des lois gênantes, ou les interpréter de telle sorte qu'elles cessent de contredire les lois plus claires de l'instinct, ce n'est pas folie, c'est raison. Les scélérats sont donc les meilleurs et les plus courageux philosophes, car leur existence entière n'est que le raison-

nement philosophique mis en action. Otez le législateur, vous ôtez la loi : *Tu ne mentiras point, tu ne déroberas point, tu ne forniqueras point, tu ne tueras point :* pures conventions, purs règlements de police, qui ne sauraient prévaloir contre la légitimité du besoin, de la force et de la passion. S'il n'y a point de Dieu, ou si Dieu ne s'occupe point de l'homme, s'il ne tient pas compte de nos œuvres, de nos pensées même, les seuls dieux de la terre sont les gens d'esprit et de courage; ils peuvent s'y satisfaire et s'y donner du bon temps. La sottise et la faiblesse se sont coalisées contre eux; elles ont inventé, pour se défendre, une prétendue justice, chargée d'appliquer de prétendues lois. Soit! c'est un droit que l'homme fort ne conteste pas, mais qui n'abroge nullement le sien. Il ne fait point de mal; il est en guerre, comme le loup contre les troupeaux. Que les troupeaux paissent sous la garde de leurs chiens, le loup rôde et guette un mouton. Il songe aux moyens de se l'approprier; tous ne sont pas efficaces, mais tous sont légitimes. S'il est de nature hardie et sauvage, il restera loup; s'il est lâche et pacifique, il se fera berger, et tuera le mouton d'un couteau légal ou à peu près. L'essentiel est que le mouton y passe. Moïse, ou M. Portalis et M. Treilhard, avec leurs commandements et leurs codes, lui semblent plaisants, de vouloir l'empêcher de vivre à son goût et le contraindre à brouter comme de vils moutons, lui, loup, qui n'aime point l'herbe!

Mais peu de philosophes philosophants sont loups, peu sont bergers, peu même béliers. Ce sont d'imbéciles et orgueilleux moutons, démoralisés par trop de lecture. Ils flattent loup, bergers, béliers, pour se créer une influence et parvenir à porter la sonnette. Leur adresse est de mettre tout le monde à l'aise, en caressant le faible de

chacun. Ils disent aux loups : Les bergers sont des hypocrites; vous autres[1], vous êtes les gens forts, les vrais enfants de la nature, les aînés du Ciel. Ils disent aux bergers : Vous avez reçu l'intelligence en partage, vous exercez la royauté du génie, il n'y en a point d'autres : où est le mal que vous mangiez et tondiez le mouton? Ils disent aux béliers : A vous la belle part d'herbe, elle vous est due; vous êtes l'honneur du troupeau, et, croyez-moi, vous deviendrez bergers un jour. Ils disent aux moutons : Vous êtes des dieux; laissez-moi vous conduire, et vous verrez où je vous mène.

La conséquence de tout cela n'est pas que le troupeau soit moins mordu, moins tondu, moins mangé; mais qu'importe! nos philosophes sont des personnages, et chacun d'eux se dit : Je mène le monde.

II

Dans ma jeunesse j'ai connu un lettré de bon sens. Il avait de l'esprit, il venait d'obtenir un succès. Profitez du vent, lui disait-on, faites-vous une carrière. — Que je me fasse une carrière! Mais une carrière, c'est un trou. J'estime le bohémien plus heureux que le mineur.

On insistait; on lui montrait des broderies et la fortune. — Sérieusement, poursuivit-il, je serais trop fou de devenir grave. Savoir tout écouter et ne rien promettre, voilà le génie des politiques; le mien est au rebours. Jamais on n'eut moins de finesse, plus d'empressement à s'engager, plus de paresse à tout travail utile, plus de disposition, lorsqu'il s'agit d'affaires, soit à ne rien entendre, soit à tout oublier. J'ai un rôle, c'est d'écrire;

plaise à Dieu que je le continue honnêtement comme j'ai commencé, sans offenser la vérité ni la grammaire! Plaise à Dieu que j'élève ma plume à la dignité d'un outil! Plaise à Dieu que je meure, sans avoir ajouté un nom de plus à la longue liste des hommes d'idée qui ont la sottise de se croire des hommes d'action!

Une place! Mais je ne me sens pas capable d'occuper la première, et je ne conçois même pas que l'on désire la seconde.

III

Byron avait un ami nommé Piercy Shelley, homme d'esprit et poëte agréable, qui fut le compagnon de ses premières promenades. Lorsqu'ils visitèrent le Saint-Bernard, ce gentil garçon, pour reconnaître le bon accueil des moines, leur fit une plaisanterie digne à la fois d'un philosophe et d'un Anglais. Il écrivit ainsi son nom sur le registre des voyageurs : *P. Shelley*, ἄθεος. En effet, il faisait profession d'athéisme. Byron fut moins brutal. Il aiguisa des stances contre les religieux du Saint-Bernard, mais il ne les insulta pas sous le toit même de l'hospitalité.

Shelley, ayant traîné ses jours dans la tristesse et dans le libertinage, se noya, jeune encore, entre Pise et Livourne. Byron fit chercher le cadavre de son ami, et le brûla dramatiquement sur le bord de la mer, pour témoigner sa douleur, et, je pense, aussi pour faire parler un peu les gazettes. Ensuite il consacra au cher défunt quelques vers empreints des sentiments pieux que celui-ci avait professés. La jeune Europe ne manqua pas de pousser un long cri d'enthousiasme. Pour moi, je ne connais

ces vers que par la prose de M. Pichot; je ne sais pas si la forme anglaise en est belle; mais j'avoue qu'en cet endroit, et en tous les autres, le génie byronien me semble, au fond, un peu bête. Permettez!...

Je m'expliquerais l'athée poëte, l'athée insolent envers Dieu, s'il ne mourait pas, ou s'il ne mourait que quand il le veut bien : mais se donner des airs de braver le suprême pouvoir qui vous retranche la vie quand il lui plaît, par tant de moyens dédaigneux, et qui ne prend pas même la peine de vous envoyer la foudre, — j'en suis émerveillé.

Ce sont des âmes blessées, dit-on, et qui se révoltent contre une destinée implacable. Voilà précisément la sottise. Ces âmes n'éprouvent le malaise qui les tourmente qu'à la suite de certains faits de conscience analogues à ceux qui peuplent les bagnes, où l'on est mal aussi. De quelle façon les galériens peuvent-ils être encore magnanimes? C'est lorsque, se soumettant à la justice du châtiment, ils s'exercent à prendre leur peine en patience et à se corriger. Lorsqu'ils font les fiers, ils n'y gagnent que des coups de trique : bel avantage et bien glorieux! Très-justement rejeté de sa famille et de sa patrie, c'est-à-dire mis au bagne pour avoir été mari infidèle et citoyen scandaleux, Byron, s'il eût été homme de sens et vraiment grand par l'esprit et par le cœur, aurait fait tout simplement pénitence, afin de reconquérir le droit d'élever sa fille et de servir son pays. Il aima mieux se révolter, et, sauf les égards qu'on doit à sa pairie et à son talent, il devint un véritable drôle. Ceux qui se conduisent comme lui, lorsqu'ils ne sont pas grands seigneurs et grands poëtes, échappent rarement à la justice, et n'échappent jamais au mépris.

Dans *Don Juan,* je crois, Platon est appelé un *entre-*

metteur; ce paquet ne revient à personne autant qu'à Byron lui-même. Certes, on met tous les jours en prison des proxénètes qui l'ont beaucoup moins mérité que l'auteur de *Don Juan*. Quel est le crime de ces misérables? Le code le définit : excitation à la débauche, détournement de mineures, etc. Je voudrais savoir qui a plus largement pratiqué cette industrie, depuis Voltaire, que sa seigneurie George-Noël Gordon, lord Byron, pair d'Angleterre, et qui en a retiré plus d'argent? Il a reçu du libraire Murray d'immenses sommes pour ses poëmes qui ont gâté l'Europe.

Ses comptes avec Dieu ne se réglaient pas de la même façon qu'avec le libraire Murray. C'était Byron qui payait, et le payement fut quelquefois assez dur, quoique Dieu n'ait pris longtemps que des à-compte. Contemple la vie de ce poëte si florissant, si triomphant, si adulé : tu vois la Providence lui allonger, de moments à autres, des coups de fouet humiliants et terribles. Ce pauvre diable fait pitié, quand on pense qu'il se levait tous les matins avec le désespoir d'être pied-bot. Ce n'eût été rien pour un autre; mais lui, cela le conduisit à inventer des pantalons particuliers. Les pantalons cachaient parfaitement son infirmité; seulement, on se demandait pourquoi il portait des pantalons si larges, et on savait que c'était pour déguiser ce pied difforme. Voilà une épine qu'il eut dans le cœur toute sa vie. Ce ne fut pas la seule. Ce dédaigneux n'a jamais été l'objet d'une critique qui ne l'ait fait rugir; il n'a jamais subi le moindre accident, le moindre revers, sans se laisser emporter à des blasphèmes qui montrent la profondeur et l'amertume de ses colères. Il était en lutte contre Dieu, il s'était donné cet ennemi!

On se venge par de jolies strophes, c'est très-bien. Dieu

est injurié, aussi la sainte Vierge, aussi les saints et toute l'Église. On devient illustre, mais on reste pied-bot. On a un grand parti de gredins, de niais et de filles publiques; mais les honnêtes gens s'éloignent, et on finit par ne plus faire sa société que d'espèces stigmatisées et perdues. Ce n'est rien : on a la fièvre, on glisse aux tisanes, on vieillit, on baisse, tout comme si l'on croyait en Dieu, et même beaucoup plus vite. Il faut être chaste sans chasteté, ce qui est la pire chose du monde ; il faut être sobre, modeste; il faut mourir. Quel régal alors d'avoir tant ri!

Je veux espérer que Dieu, si persévéramment outragé par ces fous, fait miséricorde encore, et qu'au dernier moment il prévient ses ennemis vaincus de quelque grâce qui l'oblige à se relâcher envers eux de sa rigoureuse justice. Mais, si le grand homme qui n'est plus tombe immédiatement sous le gouvernement du diable, comme il y a bien quelque raison de le craindre, quoi qu'en dise M. Considérant, imaginez la figure qu'il peut faire avec tout son génie!

Le voilà premièrement mêlé à la plus horrible canaille qui ait souillé le globe, sans aucun grade, sans aucune auréole. Sur la terre, il était du moins l'un des rois du mal : il n'est plus ici qu'un insecte innommé, dans la tourbe de cette hideuse vermine qui se ronge elle-même impérissablement.

Cependant il a été grand poëte et grand seigneur, grand exemple et grand docteur de scandale. La multitude des damnés l'ignore. Lui s'en souvient, et Satan le sait, car tout cela se paye, tout cela se paye très-cher. Satan donc se promène parmi ces foules honteuses, qui n'obtiennent pas même un regret de la miséricorde infinie des cieux. Seul dans l'enfer, il a gardé quelque fierté ; non la fierté

que lui ont attribuée les poëtes, mais l'ignoble fierté du rebelle à jamais dégradé. Il est tel que l'a peint l'art orthodoxe du moyen âge : c'est un monstre hideux et cynique, bouc, singe, serpent et pourceau.

Il se promène, il regarde. Son regard, que chacun voudrait fuir, tombe sur ceux qui ont régné par la main ou par la pensée. Il les appelle, ceux-ci viennent en tremblant; et il les frappe, il les flagelle du sceptre qu'ils ont porté. Il loue les poëtes impudiques des conquêtes qu'ils ont faites pour lui, il chante leurs plus beaux vers...; et les morsures du feu éternel ne sont rien, comparées à la honte et au désespoir qui les fait hurler.

IV

Ponce a trente ans, il en a quarante; il passe sa vie à écrire. Ce n'est pas pour porter une idée, pour prouver une chose, pour instruire ou pour consoler ses semblables. Il écrit qu'Arlequin est aimé de Colombine, que Pierrot est jaloux, que Cassandre est contraire aux vœux des amants. Trouver des obstacles nouveaux élevés entre Arlequin et Colombine par Pierrot et par Cassandre, des ruses nouvelles imaginées par Arlequin et par Colombine pour se joindre en dépit de Cassandre et de Pierrot, c'est à quoi cet homme passe sa vie.

V

A vingt ans, Cléon fait son premier livre : il chante le jeu et l'amour; passe! Il a une pétulance et une grâce de jeunesse qui font espérer un écrivain. Cette fleur folle an-

nonce des fruits. On attend. A vingt-cinq ans, il chante le jeu et l'amour. Pourtant il ne se répète point; il est vert et sémillant encore. Attendons. A trente ans, il chante le jeu et l'amour. Hum! La fleur se fane, et le fruit ne mûrit pas. A trente-cinq ans, l'amour; et déjà les dents n'y sont plus. A quarante ans, l'amour; l'amour dans les flanelles, dans les asthmes, dans le cercueil; l'amour auquel il ne croit plus, l'amour qu'il n'éprouva jamais!

Car c'est leur défaut, à ces chantres d'amour : ils ne sont pas amoureux. Dans les commencements, peut-être, ils avaient un certain frémissement de désir timide, qui trompait nos cœurs, trop faciles à se laisser charmer. Cette émotion perdue, ils n'ont plus qu'une effronterie charnelle, un souvenir de débauche fatiguée, non assouvie, qui n'atteint plus au cœur.

Ils n'ont point aimé; la passion n'a pu prendre racine dans ces âmes sèches. Ce n'est pas que je croie beaucoup à ces grands amours des romans. Si je n'avais vu deux ou trois coiffeurs ou gardes municipaux qui ont assassiné des modistes infidèles, trois ou quatre fleuristes qui se sont asphyxiées pour des tailleurs parjures, je dirais que ces grandes amours sont de purs jeux d'imagination.

Mais enfin tout homme à peu près a senti, ne fût-ce qu'un jour, un instant, cette étrange ivresse. Il y a eu un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies; il y a eu des yeux dont il a cherché le regard, comme la plante cherche l'air et le soleil; une voix entre toutes a fait tressaillir les cordes intimes de son âme; et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix, étaient nécessaires à son bonheur, à sa vie même. Qui n'a passé le soir sous une fenêtre endormie, avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou je-

tée, pour la garder toujours? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, et dont on savoure encore l'amertume chère, longtemps après avoir oublié le motif et l'objet de tant de douleurs. Un lieu a été sacré sur la terre; et l'on s'y est rendu seul, afin de revoir l'herbe foulée aux pas de cette fée de la jeunesse, qui semblait laisser partout d'elle-même, comme dans le cœur où elle régnait, des vestiges adorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit: Une seule âme, un seul esprit, un seul regard, me suivront dans la carrière; un cœur, un seul cœur, fera des vœux pour moi, se réjouira si je triomphe, souffrira si je succombe!... Et de tous les rêves de gloire, ça été le plus doux. Oui, tout homme, à peu près, a traversé cette fournaise, tout homme a été plus ou moins longtemps sous l'empire d'une femme qui souvent ne l'a pas su. Il a voulu vivre, souffrir, travailler, mourir pour elle. Il a respecté, haï, pardonné; il a aimé enfin, et de cet amour il a conservé un souvenir ausi durable que sa vie... Mais ces artisans d'amour semblent justement n'avoir point subi la loi commune. Ils sont lascifs ou froids; chez quelques-uns je sens l'impur brasier du vice; chez aucun je ne vois la flamme et le rayonnement de l'amour. Ils ont cherché le plaisir, ils n'ont point aimé.

VI

Qui a l'esprit féroce, l'âme inabordable à toute pitié, la colère invincible à toute surprise du cœur? Le rustre, le soldat, le bourreau, le fanatique? Non; mais ce docteur

qui ne sonne point la cloche, qui ne court point la rue, qui ne touche ni à la torche ni au poignard, qui reste au coin du feu, portes closes, bien muni contre les courants d'air. C'est lui qui est féroce; ces brutes ne sont qu'ivres, ivres du fiel qu'il leur a versé, et qui pourtant a perdu de sa force en passant de son âme à leur instinct. Elles pourront s'émouvoir devant un acte de grande vertu, elles pardonneront au courage d'un homme, elles s'amolliront aux larmes d'un enfant et aux cris d'une mère; elles jetteraient leurs armes, si elles connaissaient la vérité. Notre docteur connait la vérité, et la vérité l'irrite. Humiliera-t-il aux pieds de cette reine un esprit révolté qui s'est flatté de l'anéantir? Volontairement aveugle à toute lumière, le voilà naturellement impitoyable à tout gémissement et à toute blessure. Il voit couler le sang, il s'évanouit: c'est qu'il a peur; mais il s'y fera, et n'en sera que plus furieux et plus inexorable. Il taillera sa plume avec méthode, raturera son papier, recommencera sa page, passera la nuit, rien que pour déguiser un fait qui rehausserait les victimes, et le changer, par quelque vil artifice, en un mensonge qui les déshonore. Qu'est-ce qu'un sauvage, qui, après avoir bien torturé son ennemi, le mange, en comparaison de ce forcené qui, son ennemi mort, ne l'oublie pas et ne lui pardonne pas, mais adroitement, en belles phrases, lui dresse un autre gibet, plus ignominieux, plus durable, où il crucifie sa mémoire? Tandis que les lâches témoins du supplice de Servet se retiraient émus de ses clameurs, et que les bourreaux dormaient d'un sommeil épouvanté, Calvin écrivait, sans trouble et sans remords: « Il n'a su que crier miséricorde et meugler comme les vaches de son pays. » Voilà le lettré devenu sectaire.

Cet infâme caractère est de tous les temps, et paraît

dans les nations civilisées au moindre accident qui le réveille. Si la populace aujourd'hui se ruait sur les jésuites et en tuait quelques-uns, je sais bien où sont les lettrés qui applaudiraient secrètement à l'aventure, et qui s'en feraient honneur avec grande raison. Au bout de deux ou trois semaines, ayant pris les précautions qu'exige aujourd'hui la pudeur publique, ils insinueraient d'abord, ils proclameraient bientôt, que ces jésuites sont morts sinon par justice, du moins justement, de la main d'un homme dont ils avaient ravi l'héritage, d'un autre dont ils avaient séduit la femme, d'un troisième dont ils avaient corrompu l'enfant.

Le monde n'a pas oublié l'histoire des basiliennes de Minsk. Les écrivains de police au service du Czar ont allégué honteusement, dans un coin de l'Allemagne, que ces religieuses n'avaient jamais existé; les écrivains hostiles à la religion se sont fait prier pour parler des martyres, puis ont fini par s'exécuter d'assez bonne grâce; les écrivains favorables à l'alliance russe ont dit que ces récits étaient probablement exagérés, et qu'en tout cas le prince était trompé par ses ministres; quant aux écrivains protestants, quant aux sectaires, prenant la parole les derniers et lorsque les faits n'étaient plus contestés par personne, ils ont fait d'abord à leur manière le signe de la croix, puis dévotement, au nom de l'Agneau, ils ont crié que toutes ces relations n'étaient qu'un amas de grossiers mensonges « écrits par un laquais sous la dictée d'une aventurière, » et ils ont conjuré l'empereur, par le devoir de sa dignité souveraine, de ne point honorer d'un démenti ces faussaires impudents.

Quelle raison apportent-ils de leur doute? Aucune, sinon que tout cela paraît difficile à croire. Il faut bien

croire cependant, puisque aucune preuve contraire n'est alléguée, puisque le Czar se coupe, ment aux journaux, ment au Pape, et enfin renonce à se défendre. Oui; mais cette aventure est désagréable, par l'honneur qu'elle fait aux religieuses, à la religion, au pape, et à toute l'Église catholique. Nions, car le protestantisme ne produit point de tels exemples; nions, car nous nous donnons beaucoup de mal, nous autres protestants lettrés, pour prouver que le catholicisme est sans vie, et nous n'admettons pas qu'il puisse avoir des martyrs. Nous avons écrit mille articles pour bien faire comprendre que les couvents sont pleins de jeunes victimes qui se voudraient marier: laisserons-nous croire que ces victimes préfèrent la mort à la rupture de leurs vœux?

Ils nient donc; ils le font d'une manière basse et honteuse : ils calomnient, ils insultent les victimes, les témoins, le bon sens. Des protestants eux-mêmes leur disent: « C'est trop, taisez-vous; cette histoire est véritable. Nous ne gagnons rien à la contester, et la honte est doublée d'une sottise. » Ils n'écoutent pas, ils sont sourds, ils diffament les martyres.

VII

Freneuse et le pays de Boynes en Gâtinais produisent des navets excellents. Ils sont petits, jaunes, secs, durs, de peu de mine, mais d'une chair saine et d'un goût exquis. A Paris, il s'en fait d'autres. A force d'engrais hideux, un jardinage homicide souffle et gonfle ces navets blanchâtres et fades qui gâtent les potages et déshonorent le vrai navet. C'est par eux que ce légume estimable

est devenu le symbole d'une particulière espèce de sottise. « Avoir rêvé, dit un poëte, les trésors hespérides, et *presser tendrement un navet sur son cœur!* » C'est le navet de Paris, le seul qui soit connu.

Paris produit beaucoup d'écrivains que je compare à ses navets.

Il en pousse partout et dans toutes les écoles, mais singulièrement dans les écoles de philosophie. C'est là que l'engrais abonde; on l'y jette à pellerées, on l'y porte à tombereaux.

Voyez ce jeune gars : il était hier sur les bancs, il monte en chaire aujourd'hui. Il a une certaine fraîcheur, un costume austère, la barbe bien taillée, une barbe follette, mais alignée correctement, qui prend un air docte et qui s'ajuste à son habit noir. Sa parole est coulante, il écrit proprement. Il a fait cinq articles dans la *Revue des Deux Mondes*, il a réuni ces articles en un volume. Trois cents exemplaires: cinquante offerts en cadeau, où personne n'a mis le nez; vingt qui errent sur les quais; le reste à moisir chez Joubert. Mais qu'importe? Il est auteur de ce volume, il y parle de tout; voilà un titre à l'Académie des sciences morales et politiques. C'est là que la question entre Leibnitz et Bossuet est tranchée définitivement; c'est là que les arrière-pensées de Descartes sont révélées, et que la secrète incrédulité du bonhomme Malebranche est démontré clair comme le jour. Là encore est prononcé le dernier mot sur Voltaire, et l'on y voit comment l'auteur de *Candide* était plus spiritualiste et plus orthodoxe que les dévots ne l'ont voulu croire. Dans un certain morceau de maître, en vingt pages, qui se trouve vers le milieu, la part est faite, d'une manière très-équitable, entre l'Église et la philosophie. L'Église aurait

tort de se plaindre : le jeune homme ne la hait point, il est plutôt bienveillant. Sans doute « les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ; » mais, dans leurs doctrines et dans leur caractère général, il y a du bon, que le jeune homme reconnaît et avoue. Ce n'est point générosité de débutant, c'est jugement et sentence d'esprit mûr. Il n'est point généreux, il est sage ; il n'est pas ébloui, il sait. L'Église repose sur de certains besoins de l'âme humaine; elle a droit à ceci, elle peut aller jusque-là ; pas plus loin ! Plus loin, c'est le domaine supérieur de la raison et de la philosophie. Si l'Église était si téméraire que de franchir cette limite, elle trouverait là le jeune homme, respectueux mais inflexible ; il lui crierait : Halte ! Ne craignez donc point qu'elle passe outre.

C'est pourquoi il ne saurait approuver ses amis qui s'alarment, et qui, « dans la chaleur d'une colère plus légitime que philosophique, » écrivent que tous les prêtres sont des scélérats, toutes les femmes pieuses des adultères, tout l'édifice catholique un amas d'impostures. Non ! voilà de l'exagération ; il se défendra, lui, de ces hyperboles ; il est juste, il est calme, il a étudié, il a médité ; il voit que le bas peuple a besoin d'une religion, et le système catholique lui paraît satisfaire mieux qu'un autre à ce besoin de la canaille.

Tout cela est dit en forme académique, sans fautes de français, sans hiatus, sans emphase, clairement même ; avec beaucoup de renvois, où l'on allègue Kant, Hegel, Schelling, saint Bonaventure, Thomas Reid, Brockius, Pintus, Chopinetti, et le troisième concile de Sardique.

Il est professeur titulaire, chevalier de la Légion d'honneur, familier du *Journal des Débats*. On va le marier dans les centres, on achètera ses livres pour les bibliothèques

publiques, il sera député, conseiller royal, ministre. On l'appelle l'espoir de la philosophie, on l'en appellera l'honneur : moi, je l'appelle un navet.

Mais honneur à l'excellent et savoureux navet de Freneuse !

VIII

Il s'agit d'Abélard qu'on a remis en gloire, je veux dire en lumière; car tant de gros volumes rédigés à droite et à gauche n'ont guère embelli ce triste sire. Grâce aux imagiers et aux poëtes, il charmait grandement les vertus de la moyenne classe ; et c'est pourquoi le nom d'Héloïse est porté par tant de filles qui n'ont jamais connu leur père. L'histoire ne vaut pas le roman ; les savantasses nous gâtent le pédant et sa pédante. Cette lamentable Héloïse devient une commère assez mafflue, haute en couleur, qui latinise, et qui veut que son professeur lui communique d'autres connaissances, à quoi ses parents ne l'avaient point invité.

> Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une fille étudie et sache tant de choses.

Je n'aimerais nullement, pour mon compte, une sœur, ni une nièce, ni une cousine, si ardente à s'instruire ; et, quand je me tâte, il me semble qu'à la place de l'oncle qui mit fin à cette belle éducation, j'aurais pu me permettre aussi quelque vivacité ; d'autant qu'Héloïse s'obstinait vilainement à ne point vouloir épouser son suborneur, et à rester sa maîtresse, le tout, je le crois bien, pour lui obéir. Ce sont de ces cas où la main démange ; et le rasoir, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du

théologien galant, ne paraît plus tant barbare. Je ne dis pas qu'un nerf de bœuf n'aurait pu suffire.

Comment, pendarde, tu deviens la fable du quartier, et, quand ce poltron qui nous couvre de honte se résigne à t'épouser, tu refuses ! Je me moquerai de ton grimoire et de ta passion déshonnête ; je me moquerai des légions de cuistres et d'âmes sensibles qui viendront plaider pour toi ; je ne souffrirai pas que tu traînes dans la débauche le vieux sang de mon frère. Je prendrai un bâton, et je te rouerai.

Pour Abélard, c'est un pauvre amoureux ; et, lorsqu'il ne lui reste que la parole, c'est un pauvre docteur, perpétuellement en balance entre le *oui* et le *non*, occupé de pousser dans le monde ses erreurs, de les renier, et ensuite de renier ses reniements. Il expose le salut de son âme pour obtenir l'applaudissement des écoles. Lorsqu'on l'applaudit, il s'épouvante du prix que ces joies lui coûtent, il en fait pénitence aujourd'hui ; puis la vanité l'emporte, et il recommencera demain. Impuissant en toutes choses, stérile aux étreintes de l'idée comme à celles d'Héloïse, il n'a jamais que des paroles à donner, aussi menteuses et inféconde que son amour. Il fait des hérétiques et ne veut point l'être. Je hais cet eunuque empressé de trahir son maître, et dont la joie est de faire accomplir par d'autres l'adultère qu'il a rêvé pour lui-même.

Navet nous dit aussi son mot sur Abélard. Savez-vous ce qu'il lui reproche ? De n'être pas suffisamment amoureux. Navet veut que l'on brûle. Il se montre à nous tout trempé de larmes que lui fait verser Héloïse. Il nous déclare net qu'il réserve toutes ses sympathies « *à celle qui s'est oubliée dans l'amour* ; » qui, *maîtresse, a préféré la gloire de son amant à son propre honneur* ; qui, *femme, lui a sacrifié sa liberté et tous ses instincts* (quel joli mot !)

d'amour et de jeunesse! Voilà le cœur de Navet, que l'on ne savait pas si chaud. Il s'explique : « Dans la maison du « chanoine Fulbert, aux premiers jours de cette passion « si pleine de charme et de misère, c'est elle (Héloïse) qui « a le plus aimé. Après l'affreux et irréparable malheur, « c'est elle, en demandant des consolations, c'est elle qui « relève et console. » Ceci est délicat, j'espère, et joliment touché. On n'est pas tellement philosophe qu'on ne sacrifie aux Grâces. « Abélard, continue notre homme, l'*en-* « *sevelit*, à vingt ans, dans le cloître ; elle se condamne, « *victime obéissante*, à cette vie, pour elle pire que la « mort. » Je vois que Navet a compris la jeune personne. En effet, l'arrêt d'Abélard lui dut sembler un peu sec. A vingt ans, elle avait encore de quoi tant philosopher, et un si grand nombre d'heureux à faire ! Les disciples ne manquaient pas pour suppléer le maître, relégué au domaine des songes ! L'enfermer dans un cloître, c'est-à-dire l'ensevelir (car ensevelir est inséparable de cloître) ; lui donner une règle, à elle qui s'en passait si bien ; se réfugier dans les austérités monacales contre ses *ardeurs* (Navet!), et n'avoir qu'à peine une plainte pour tant d'amour et de malheur !... Ah ! maître, maître Abélard, cela n'est pas bien ! vous offensez l'amour et la nature. S'il eût vécu de votre temps, Navet, comme un beau petit comte Ory, ayant rasé sa barbe jeunette et pris l'habit des nonnains, se serait introduit au moustier de la gémissante Héloïse, et n'aurait pas laissé se perdre sans fruit tant d'amour !

Ce Navet, ce tison, ce Chérubin tout effaré, tout bouillant, tout en l'air, qui se larmoie sur « l'affreux et irréparable malheur » du couple latinisant, il professe la philosophie, et n'est pas de ceux qui ne voient que de légères imperfections dans le dogme et dans la morale catholique,

Aussi prétend-il bien ne pas laisser l'humanité sans flambeau, et, s'il souffle sur cette petite lumière qui brûle depuis dix-huit siècles et qu'on appelle l'Église, c'est qu'il tient prêt un soleil, à mettre en sa place. Tous les huit jours il parle une fois quelque part, afin de préparer les yeux de la jeunesse aux éblouissantes clartés de ce nouveau soleil. Je le vois d'ici, rempli d'Héloïse, se fredonnant, tandis qu'il monte à la chaire de son sacerdoce, l'hymne des étalons du boulevard de Gand :

> Rien que pour toucher sa mantille,
> De par tous les saints de Castille,
> Je me ferais rompre les os.

Soyez bien tranquille cependant, ô mère trois fois heureuse qui lui avez donné le jour : jamais il ne s'exposera au fer d'un oncle irrité; jamais il n'épousera fille sans dot!

IX

L'Académie a reçu un auteur de théâtre, nommé M. Empis, dont les ouvrages, d'après M. Viennet, sont : *Bothwell*, drame ; *Sapho*, opéra ; *Lord Novard*, drame ; l'*Agiotage*, comédie ; l'*Ingénue à la cour*, comédie ; le *Changement de ministre*, comédie ; et quantité d'autres comédies moins illustres. M. Viennet l'a abîmé de compliments. « Vous avez, lui a-t-il dit, compris dignement la véritable « mission de l'auteur dramatique ; vous l'avez entendue « comme nos maîtres. » Les maîtres, je pense, qui ont fait *Arbogaste* et *Michel Brémont!*

Il parait que six des comédies de M. Empis nous montrent « les femmes dans presque toutes les situations où

« le cœur les entraîne, sous l'empire des affections di-
« verses qui composent leur existence. » Vous entendez toujours M. Viennet. Il ajoute, s'adressant à M. Empis : « Vos caractères sont vrais, naturels (même!) comme « votre dialogue, comme votre style, dont je louerai sans « réserve la rapidité, la pureté et l'élégance. » Voyez donc quel homme est M. Empis! Je ne m'étonnais pas de le voir entrer à l'Académie, mais j'ignorais totalement que M. Viennet le pût louer sans réserve! En effet, il n'y en a d'aucune sorte. M. Empis est un auteur très-vertueux. « J'ai remarqué avec plus de bonheur encore, poursuit « M. Viennet, votre attention *scrupuleuse* à donner un but « moral à vos compositions; et ce n'est pas un léger mé- « rite aux yeux d'une compagnie qui a pour *mission* de « donner des prix à la vertu, et des encouragements à la « morale publique. »

Or, dans cette compagnie qui a pour mission d'encourager la morale publique, M. Empis succède à M. de Jouy, qui avait succédé lui-même à M. de Parny.

Voici en quel style naturel, rapide, pur, élégant, ce fameux Empis a célébré son prédécesseur :

« *Né au village de Jouy*, près Versailles, Victor-Joseph « de Jouy, dont le véritable nom de famille est Étienne, « entra fort jeune au collége fondé dans cette ville par « Antoine-Joseph Gorsas, qui, dès le commencement de « la Révolution, fut un des plus zélés partisans des idées « nouvelles. L'élève se distinguait par la promptitude de « son intelligence, par l'originalité de son esprit. L'élé- « gance et surtout la hardiesse de son langage étonnaient « ses maîtres. *C'est que l'écolier ne s'en tenait pas au « programme adopté pour l'instruction publique*. Il avait « eu l'adresse de se donner furtivement une éducation

« particulière : *à douze ans*, messieurs, *il savait Voltaire* « *par cœur*, Voltaire qui savait tant de choses! C'était, « vous le voyez, un humaniste précoce. Ses traits nobles, « sa taille élevée, son regard à la fois doux et fier, éveil- « laient d'abord les sympathies. Ardent à tous les jeux, « impatient, colère, mais sans fiel ni rancune, excellente « nature, aimé des hommes, adoré des femmes, point « timide, très-discret, il était *ce que toute mère voudrait* « *que fût son fils.* » (On reconnaît l'homme qui a étudié les femmes sous l'empire des affections diverses qui composent leur existence). « La discipline de l'institution « Gorsas, j'en demande pardon à l'Université, n'était pas « de fort bon modèle. Le proviseur, ami de la liberté, « *en* laissait beaucoup à ses élèves. Les jours de sortie « étaient fréquents; on rentrait tard; souvent même on ne « rentrait pas. Hélas! « l'amour toujours n'attend pas la « raison. » Une passion furieuse s'était allumée dans le « cœur de l'enfant. Il *brûlait* comme Zamore, il aimait « comme Orosmane. Aux grands maux les grands re- « mèdes. Grâce à la protection intéressée d'un haut et « puissant seigneur, d'un autre Almaviva, l'amoureux de « treize ans reçut, comme Chérubin, une lieutenance; et, « le 28 mai 1782, le *grand petit vaurien* faisait voile vers « l'Amérique méridionale. »

Voilà un procès-verbal touché gaillardement, et l'on ne trouvera guère de notaire plus plaisant que M. Empis. Remarquez l'heureux emploi des proverbes, la grâce des allusions, l'atticisme des parenthèses! M. Viennet n'a rien dit de trop. Conter M. de Jouy en si bons termes, c'est mériter vraiment sa place dans « une compagnie qui a « pour mission de donner des prix à la vertu et des en- « couragements à la morale publique. » Ils étaient une

trentaine, disent les journaux, le laurier sur les basques et l'épée au côté, à écouter ce beau langage, faisant des signes de tête, et souriant aux endroits fins. *Il brûlait comme Zamore, il aimait comme Orosmane*... cette gradation leur a plu infiniment ; mais le *grand petit vaurien* les a enlevés. M. Viennet a trouvé que lui-même, auteur pourtant de l'*Épître aux Mules*, n'avait presque rien dit de plus délicat, ni en vers ni en prose. Le *noble pair*, pour employer une jolie périphrase de M. Empis, grillait de parler à son tour, et de prononcer le *Dignus*.

M. Empis a retardé son bonheur. Célébrant M. de Jouy au sein de l'Académie française, par-devant M. Viennet, sous les oreilles du *Constitutionnel*, il ne pouvait manquer de lâcher son petit venin contre les Jésuites. Un lettré de ce poli, et un moraliste de cette pureté, doit bien quelque coup de pied aux enfants de Loyola, charançons des lettres et de la morale. Il explique comment M. de Jouy apprit le latin, qu'il ne sut guère plus que le français. « Oui, messieurs, c'est parmi les sauvages qu'il acheva « ses humanités, naturellement, sans le secours de *cer-* « *tains frères*, qui pourtant étaient là : on les trouve par- « tout. Mais M. de Jouy n'eut jamais un grand amour pour « eux, et, de sa part, c'était presque ingratitude ; car Vol- « taire, son premier maitre, avait été leur élève. » Il est adorable ! Je me demande quels Jésuites pouvaient se trouver, en 1782, « sur les rives du Gange ! » L'ordre était dissous depuis une dizaine d'années ; les Jésuites restés dans l'Inde n'étaient plus que des prêtres proscrits en Europe, qui continuaient dans ces lointaines contrées, par un dévouement sublime, le rude labeur que leur avait imposé une sublime obéissance. Soumis aux autres ordres religieux, ils donnaient l'exemple d'une abnégation sur-

humaine, encore plus admirables en ce désastre qu'aux jours de leur prospérité. Tandis que M. de Jouy soupirait pour Laméa, « une belle jeune fille de l'île de Ceylan qui « avait ébloui ses regards, » et qu'il cherchait à l'enlever « au Lascar, brûlant de jalousie et de rage, » les Jésuites faisaient le catéchisme à quelques misérables chrétiens, servaient les parias, vivaient persécutés, mouraient pauvres. Fi! les ladres! Croyez que M. Empis les méprise extrêmement.

Je trouve dans le discours de M. Empis des passages que je n'entends point. Il décrit la première représentation de *Tippô-Saëb :* « Mais ce qui ajoute encore à cette « solennité, Tippô-Saëb parle en face de Napoléon, ce « juge redoutable qui déjà fit mettre à mort l'infortuné « *Montcassin,* qu'*Arnault* voulait en vain dérober au sup- « plice. » Qui diable sont ces gens-là?

Autre chose que j'aurais voulu que M. Empis ou M. Viennet m'expliquât. On ne peut imaginer une vie plus remuée et plus aventureuse que celle de M. de Jouy. Officier dans l'Inde; témoin des magnificences et des guerres de Tippô-Saëb ; soldat de la République, proscrit, voyageur, homme du monde, homme aimable, homme aimé, on dit même homme d'esprit; mêlé à toutes sortes d'intrigues, acteur en beaucoup d'événements terribles; lié avec une quantité de gens distingués, dans un temps où tout homme eut besoin de toute sa force et de tout son génie pour échapper à la misère ou à l'échafaud; ayant eu trente années de paix et de loisir pour mûrir tant d'études faites à vif sur l'humanité, comment a-t-il pu n'être qu'un si piètre et si fade écrivain? Car enfin c'est, ou plutôt ce fut, un piètre écrivain que M. de Jouy, dont le vrai nom de famille est Étienne. Il a fait opéras, comédies, vaude-

villes, parades, chansons, romans, tragédies, pamphlets; rien n'en reste : pas une tirade, pas une page, pas un refrain, pas un vers ! M. Empis, qui vient de les apprendre, et M. Viennet, qui n'a rien oublié, connaissent seuls les titres de tant d'ouvrages : tout est tombé, tout est mort, tout est anéanti ; rien, rien du tout n'a pu vivre aussi longtemps que l'auteur ; et ce pauvre homme lui-même, lorsqu'il a fermé les yeux, était seul à se souvenir qu'il eût vécu. Quand on a lu dans les journaux qu'il venait de mourir, on a cru qu'il ressuscitait. Le public savait encore son nom ; c'était tout ce qui surnageait de sa gloire.

Plus je me rappelle ce que j'ai pu lire de M. de Jouy sur les quais, plus je suis émerveillé de cette platitude infinie après une vie si bizarre. Quoi ! ce soleil de l'Inde, ces chasses, ces guerres, ces drames, tant de tableaux divers et fortement colorés, tant de caractères de toutes natures, Tippô-Saëb, la Convention, la Terreur, Robespierre, Bonaparte ; tant de péripéties tragiques ou folles, tant de débris, tant de catastrophes, tant de crimes, tant de grandeurs, ont passé sous ses yeux ! et il n'a pas laissé un récit, un paysage, un type ! Tout s'est tourné en eau claire et douceâtre, et il s'est retrouvé, à trente-cinq ans, sur les bords de la Seine, comme un natif du Marais qui n'a vu que son quartier, qui n'a rêvé qu'au commerce des cotonnades!

Le métier de M. Empis est de faire des comédies, et non d'expliquer la raison des choses; autrement, creusant ce mystère, il aurait pu se demander si ce fut un si grand bonheur pour M. de Jouy que d'avoir su Voltaire par cœur à treize ans, et si cette érudition précoce ne l'a pas empêché de rien voir, de rien apprendre, de rien sentir au delà. M. de Jouy n'a jamais « brûlé » autrement que Zamore, n'a jamais aimé autrement qu'Orosmane. Il a

visité l'Asie, mais il ne l'a jamais vue que dans l'*Orphelin de la Chine*. Il a détesté les Jésuites comme il a détesté Shakspeare, sans savoir pourquoi, uniquement parce que Voltaire n'aimait ni les Jésuites ni Shakspeare; et l'on aurait aussi vainement essayé de lui faire admirer un acte de vertu chez les Jésuites qu'une belle scène dans Shakspeare : c'était un esprit irrévocablement fermé à toute parole, à toute vérité, à toute pensée qui n'était pas dans Voltaire. Il avait tout pris là, et refusé le reste, comme un dévot de la Mecque prend sa règle dans le Coran, et n'en veut point d'autre. Mais le génie de Voltaire, il ne l'avait pas pris, et le bonhomme a servi particulièrement à montrer ce que c'est qu'une intelligence qui n'a que les antipathies de Voltaire. Il me semble que M. Viennet lui-même, s'il le voulait bien, comparant Voltaire et M. de Jouy, pourrait voir la supériorité des élèves des Jésuites sur les élèves de Voltaire.

En somme, je crois que M. de Jouy était né pour traîner un sabre ou pour diriger les hypothèques : grossière nature de soldat, sèche nature de commis. Ces sortes d'hommes, après avoir passé leur jeunesse dans les satisfactions secondaires de l'amour-propre et des sens, finissent dans les pointilleries du buralisme. Mais il avait lu Voltaire, il le savait par cœur; prenant pour du génie sa trop heureuse mémoire, il crut que c'était la même chose de réciter ou d'écrire : il voulut écrire. L'instinct de sa faiblesse lui fit chercher le succès dans la route misérable où piétinait l'opinion. Rien ne prouve mieux l'absence complète de toute vocation littéraire. L'écrivain qui n'a pas, une fois au moins, rompu en visière au goût du gros public; qui n'a jamais su, jamais osé parler contre le sentiment de la foule; qui n'a jamais rêvé, jamais essayé de

se frayer une voie à l'encontre du torrent des sottises générales, n'est pas un écrivain : il n'a ni la fierté, ni le courage, ni l'indépendance d'esprit, qui donnent le style et la vie aux actes littéraires : ce n'est qu'un bourgeois qui beugle avec les autres. S'il a un peu de poitrine et un peu de bonheur, cette cohue l'adopte; elle le salue et le porte en triomphe, jusqu'à ce qu'une pensée mâle, ou seulement audacieuse, se dresse et rie au nez du triomphateur. Alors la foule s'arrête, importunée de son idole. D'un mouvement d'épaule, elle précipite le héros de la veille, et le laisse tout seul et tout meurtri sur le bord du chemin qu'elle a quitté. Ce fut le destin de M. de Jouy et de beaucoup d'autres; ce sera celui d'un grand nombre qui ne s'y attendent pas.

M. de Jouy s'en est mal consolé en se récitant Voltaire, qu'il savait toujours par cœur, et dont il gardait le buste dans sa chambre, à côté de la lance d'un uhlan qu'il avait tué. A quatre-vingts ans, aussi triste qu'oublié, il est mort, contemplant ce plâtre et ce fer, la force de son esprit et la force de son bras appendues au même mur! Et, pour dernière disgrâce, l'Académie l'a donc remplacé par cet honnête Empis, trop maladroit pour le restaurer un peu, et qui n'a su tirer de ses quatre-vingts ans et de ses quatre-vingts volumes que l'éloge qui se pourrait faire d'un sous-lieutenant. *Requiescant in pace!*

X

Expliquez-moi ces grognards voltairiens qu'on rencontre à foison dans les journaux, dans les académies, dans les chambres, censeurs infatigables de la politique, de la littérature, des mœurs du temps; qui disent : « Vol-

taire vivra, il triomphera de la politique, de la philosophie, de la littérature qui ont osé le combattre !... » et qui se fâchent ensuite contre tant de choses qui sont autant de preuves qu'en effet Voltaire a triomphé.

M. Viennet est le prince de ces Catons rogues et inconséquents. Lorsque le moment sera venu de le louer en pleine Académie, son successeur pourra dire de lui ce qu'il disait ce matin du prédécesseur de M. Empis : « La « moindre critique de Voltaire lui semblait un sacrilége, « sa tête se hérissait de colère; et dans les derniers temps « de sa vie, quand l'affaissement de ses facultés physiques « le retenait morne et silencieux dans ce demi-sommeil « qui nous préparait à sa perte, il suffisait de prononcer « le nom de Voltaire, le nom même de ses détracteurs, « pour lui rendre toute la vivacité de son esprit, toute « l'énergie de son indignation. »

Cependant M. Viennet ne badine pas sur sa mission de « donner des prix à la vertu, des encouragements à la « morale publique; » et il est plein d'éloquence contre les écrivains qui entreprennent de corrompre leur siècle. « Quel rôle, » s'écrie-t-il, tout animé d'un beau feu de pudeur, et joignant presque les mains, « quel rôle que « celui du poëte qui flatterait les passions au lieu de les « attaquer, qui, devant un auditoire avide d'émotions, se « plairait à dévoiler des tableaux dont le cynisme ferait « partout ailleurs baisser les yeux de ceux qui les auraient « applaudis au théâtre ! Vous ne concevriez pas plus que « moi le courage d'un auteur qui, avec une préméditation « froidement calculée, viendrait étaler en de séduisantes « peintures et les jouissances du vice et les joies bruyantes « de la révolte... » Est-ce que M. Viennet n'a pas lu la *Pucelle*? Est-ce que les cent volumes de Voltaire ne sont

pas un long outrage à toute espèce de loi religieuse, morale et politique? Est-ce que tous ceux qu'il blâme dans le temps présent, à l'exception des Jésuites, ne sont pas et ne se proclament pas de véritables enfants de Voltaire? Ils ne reconnaissent point l'unité de temps et de lieu dans la tragédie, c'est vrai; ils trouvent que *Zaïre* et l'*Orphelin de la Chine* ne brillent pas par la couleur locale; mais la pensée qui les anime en est-elle moins la pensée de Voltaire? Est-ce que M. Hugo, M. de Lamartine, M. Augustin Thierry, M. Dupin, tout le *Journal des Débats*, tout le parti ministériel, toute l'Université, tout le système depuis les pieds jusqu'à la tête, ne sont pas aussi bons voltairiens que M. de Jouy, M. Empis, M. Thiers et n'importe qui? Je vois certes beaucoup de malpropretés dans les feuilletons; mais enfin, style à part, la morale n'en est pas inférieure à celle des saintes écritures de Ferney. Je dis plus : réunissez tous les feuilletons publiés dans le cours d'une année entière : ce charnier n'offrira pas une page qu'on puisse comparer, pour la repoussante effronterie du langage et des détails, à cette effroyable quantité de livres obscènes qui naissaient autour de Voltaire vivant, comme autant de fruits de son souffle. Si nos voltairiens de la seconde lignée ont moins d'esprit que leur ancêtre et quelques-uns de ses enfants directs, ils sont aussi moins cyniques. Depuis les *Folies espagnoles*, le *Citateur* et la *Philippéide*, c'est-à-dire depuis vingt-cinq à trente ans, je ne pense pas qu'on ait rien écrit qui approche du *Bon Sens*, du *Temple de Gnide*, de *Faublas*, de la *Religieuse* et du *Compère Matthieu*. Ce butor phalanstérien, qui se croit prophète, n'a-t-il pas lui-même, ou du moins ne feint-il pas d'avoir une idée morale, en plongeant dans la fange de tant de conceptions immon-

des les cent mille imbéciles qui dévorent ses feuilletons?

De quoi se plaint donc M. Viennet? Voltaire est au pinacle, il règne dans la presse, dans les Chambres, dans les salons, à l'Académie, au Palais, à la Cour, partout! Lorsqu'une occasion se présente de lire à fond dans la conscience des hommes publics, quand les tribunaux ont à connaître de leurs plaisirs, de leurs ménages ou de leurs spéculations, est-ce qu'on ne voit pas d'une façon nette que ces gens constitués en dignité sont de l'école de Voltaire? Je n'aperçois pas, pour mon compte, qu'ils soient sous le joug d'un fanatisme religieux quelconque; je ne découvre aucune congrégation « non autorisée » dont l'influence les ait poussés à ce qu'ils ont fait, et, s'il y a une chose dont ils soient incapables, c'est de donner leur argent aux sacristies. On dira que ce n'est pas Voltaire qui leur a conseillé de dérober la bourse de leur prochain : je le concède; ce ne sont pas non plus les Jésuites qui leur ont prêché le mépris du lien conjugal, l'assassinat, le suicide et le reste.

Que l'on ajoute à toutes les lois de la France une loi nouvelle, portant peine de galères ou de mort contre quiconque fera une tragédie sans observer les trois unités; que l'on impose à tous les écrivains un tribunal littéraire suprême, composé de voltairiens choisis parmi ceux dont « la tête se hérisse » à la moindre critique de Voltaire, qu'est-ce qu'il y aura de changé au train ordinaire des choses? Je crois que ni les mœurs publiques ni les fables de M. Viennet n'en seront meilleures. On abolirait beaucoup de préfaces sans doute, mais fort peu de crimes. On n'abolirait pas non plus le sifflet voltairien qui, de Ferney même, sifflait les disciples de Voltaire.

Je dirai à nos grognards ce qui les afflige. C'est que

d'autres ont aujourd'hui leurs succès et portent leur bannière ; c'est qu'ils se font vieux ; c'est que, malgré le petit bruit de leurs épigrammes et de leurs boutades d'opposition, ils sont finis, ils sont coulés, Eux, défendre les mœurs ! Et de quel droit? Ils se croient honnêtes, ils ne sont que chagrins ; ils se croient austères, et ne sont que jaloux.

XI

Les inventeurs sont rares et peu féconds ; les imitateurs abondent, et leur adresse est admirable. Dès qu'une œuvre un peu neuve a paru, vingt gâcheurs, qui croupissaient dans l'ombre des feuilletons les plus ignorés, copiant le vieux sans que personne y prît garde et gagnant mal leur vie, se précipitent sur les pas de l'inventeur. Du premier coup, ils l'égalent. Demain, dix journaux auront leur littérature dans le dernier goût ; après-demain, les gérants seront obligés de fermer leur porte aux romans en douze tomes, il en arrive trop. Si l'on ôtait la marque de fabrique, qui pourrait distinguer l'œuvre du faiseur en renom? Mêmes mérites, mêmes défauts. Est-ce que M. Süe charpente mieux que M. Rabou? Est-ce que M. Rabou n'a pas tout le beau du style de M. Süe? Est-ce que M. Castille ne les vaut pas tous deux, pour la charpente et pour le style? Je ne pense pas que M Dumas lui-même connaisse bien la différence entre sa manière et la manière de M. Maquet.

Ce sont des manœuvres ! ce que l'un fait, l'autre le peut faire ; vous nous parlez d'œuvres de métier, et non point d'œuvres d'art.

Voyons donc les artistes.

Combien sur les quais de vers lamartiniens qui valent les meilleurs de Lamatine, et qui pourtant sont expédiés de province par le jeune Brindavoine ou par le jeune Brindosier? Cette ode si gonflée, si retroussée, si rimée, si chevillée, bariolée de couleurs, et chargée de grelots comme un mulet d'Espagne, elle n'est point de Hugo, elle est d'Esquiros. A qui ce sonnet besoigneux, en tronçons d'alexandrins mutilés, qui hurlent pour se joindre, et qui expirent impuissants sur le bord de quelque mélancolique paillardise? A Sainte-Beuve? Eh non! Ainsi se plaint du doux mal d'amour un janséniste de Falaise.

Panache flottant, éperons sonnants, galante moustache et marche cavalière : je ne me tromperai pas sur celui-là, il est inimitable. Je reconnais sa stance libre et pleine. Salut, fils de don Juan! vous êtes prince, quoique né d'une bourgeoise. Votre moustache est fausse; mais quel vaillant de Navarre sut jamais donner à son vrai poil un croc plus vainqueur? Je doute un peu de votre lame; mais que le fourreau vous bat fièrement au jarret! Salut à vous, terreur des alcades! J'admire comme vous êtes frais encore, depuis un siècle que vous hantez les tripots. Voilà dix-huit ans que vous avez vingt ans; vous êtes plus ancien que la dynastie, et point de rides! Il n'appartient qu'à vous de rester si longtemps un aimable mauvais sujet, sans devenir un vieux fat. Voyons, ouvrez la bouche... C'est merveille! toutes les dents y sont encore... Mais que vois-je? Ce n'est pas lui que j'ai sous les yeux! J'ai fait ma révérence à M. Bidart.

Lucrèce elle-même, cette pauvre *Lucrèce* qui se croit classique et cornélienne, elle a tout de suite eu ses sosies. L'auteur s'est dit : Je vais faire du Corneille. Et voilà

des lyres, étonnées de ce coup de génie, qui se montent pour faire comme celui qui fait du Corneille.

En vérité, je lisais hier un conte d'Italie, en prose, d'un inconnu qui fabrique du Mérimée et du Musset aussi bien, peut-être mieux, que n'en fabriqueraient aujourd'hui Musset et Mérimée eux-mêmes. On y casse les pots, on y déshabille les courtisanes, on y tue les gens, on y crache aux moines, on y est débauché, impie, sacrilége, invraisemblable, avec un négligé des plus galants. Ce garçon ne croit point en Dieu, ne croit point aux femmes; il a mangé sa légitime, il méprise les gens d'État et les poëtes, il rosse le guet, il vole M. Dimanche, il s'ennuie; tout le fatigue et le dégoûte, et lui semble si fade, qu'il ne sait ce qui le retient d'avoir de la vertu. C'est M. Donatien Poulard, gentilhomme de quelque endroit, du Mans peut-être. Du Mans ou d'ailleurs, Poulard n'est point sans talent. Lisez son conte; tout est leste, bien tourné, rapide; il y a du français et même de l'esprit. A la crasse imbécillité du fond seulement, vous pourrez reconnaître le cuistre imitateur. Il me rappelle cet ouvrier chinois à qui l'on avait commandé un habit d'Europe, et qui l'apporta parfaitement semblable au modèle... une pièce au coude et de la graisse au collet.

Cette aptitude singulière des imitateurs est la marque décisive d'une époque indigente. Il n'y a pas de succès qui tienne: ce que Brindosier, Brindavoine, Esquiros, Bidart et Poulard peuvent imiter parfaitement, ne saurait être bon. Si les gens de mérite s'inspiraient aux vraies sources du beau, si leurs écrits venaient des réserves profondes de la méditation et du cœur, s'ils avaient étudié l'homme aux lueurs nettes et vives de la vérité, et non aux petites clartés falotes de l'imagination, Poulard et Bidart

ne songeraient pas plus à les imiter qu'ils ne s'occupent d'imiter Molière, Montaigne et Pascal.

XII

L'auteur du drame de *Chatterton* appuie sur trois points : qu'il faut engraisser aux frais de l'État les jeunes poëtes; que le suicide est un acte de haut courage et le droit inaliénable du jeune poëte; que rien n'est chaste, délicat et charmant comme l'adultère du jeune poëte et de la mère de famille encore jeune. Comment s'étonner du succès? La pièce renferme quelque flatterie à l'adresse du moindre avorton qui tient une plume anonyme dans un journal inconnu. L'auteur glorifie celui-ci, il demande l'aumône pour celui-là, il transfigure cet autre, qui pourrait seul dire en quelle monnaie il paye son loyer. Celui-ci, celui-là, cet autre, seront reconnaissants. Du fond de leur taudis s'élèveront des hymnes en l'honneur du maître qui les a couronnés. On fait de la gloire avec cela, comme on fait de la musique avec du cuivre, des peaux d'ânes, du crin et de la corde, matières viles..

Les bourgeois ont applaudi. Le drame leur a paru touchant, peut-être vertueux. Les bourgeois n'ont-ils pas toujours quelque sourire aimable pour le fait qui les berne, quelque grosse larme stupide pour toute espèce de souffrance corporelle dont le spectacle est mis sous leurs yeux.

> Je pleure, hélas! sur ce pauvre Holopherne!

Le même bourgeois qui met en prison vieillards, femmes, enfants, infirmes, dès qu'ils sont coupables de pauvreté, s'apitoie abondamment sur les douleurs problé-

matiques, et, dans tous les cas, volontaires, de quelque poétereau qu'on lui montrê sur la scène habillé de noir. Ah! je te ferais passer ton enthousiasme, bourgeois, si je pouvais te contraindre à lire deux pages de ce poëte que tu plains tant!

Dans le drame de *Chatterton*, la bien-aimée du poëte est l'épouse légitime d'un horrible mari qui n'aime pas le poëte, et qui s'ennuie, le butor! de loger le poëte pour rien. Cette femme traîne toujours sur la scène ses deux enfants dont elle fait les messagers de ses tendresses, et ainsi la maternité sert de voile et d'amorce à l'adultère. Cette femme, cette mère, va dire à Chatterton qu'elle l'aime; et, si Chatterton ne s'empoisonnait pas, le spectateur emporterait l'émotion d'un dernier acte plus étrange encore que les trois actes qui lui sont montrés. On meurt lorsqu'il le faut dans un drame; dans la vie réelle il n'en va pas de même. Le rideau ne tombe pas toujours sur deux cadavres, et chacun peut prévoir l'ignominie des dénoûments. Mais qu'importe aux auteurs de théâtre? Ils laissent à leurs personnages assez d'honnêteté pour qu'ils ne soient pas révoltants; la pièce est employée à miner par le sarcasme, par le raisonnement, et par tous les délires, cette honnêteté mal assurée; et puis, lorsqu'enfin elle va succomber, le rideau se baisse, et les spectateurs, échauffés de ces cris, de ces tendresses, de ces sophismes, achèvent comme ils l'entendent le drame commencé de leurs propres passions. Les bonnes raisons ne leur manquent plus pour justifier tous les excès. N'est-ce pas un beau métier que les auteurs font là, de fournir à quiconque est sur la pente d'un crime de semblables raisons? Ce sont eux cependant qui déclament contre les relâchements de la morale catholique et qui ne parlent qu'avec

indignation des indulgences accordées par l'Église au pécheur *contrit et repentant*. Ces Catons ne s'aperçoivent pas qu'ils vendent, pour le prix d'une place au parterre, l'insouciance et le mépris de tous les devoirs!

On n'en finirait jamais de noter tout ce qu'il y a de révoltant, d'odieux et d'absurde dans ce drame de *Chatterton*. C'est une lecture pénible, où à tout moment l'esprit s'indigne et le cœur se soulève, et l'on se demande comment un homme d'esprit, qui vit dans un pays catholique, peut rester assez ignorant des vérités de la foi chrétienne, pour perdre son temps à entasser tant de plates petites phrases contre de si grands devoirs qui nous sont imposés par ces vérités sublimes; comment il ose élever sa voix grêle contre les enseignements que l'Église distribue? Mais la peine ordinaire infligée à ces présomptions ne s'est pas fait attendre : l'auteur de *Chatterton*, dans la pièce même, a donné la mesure de son intelligence. Pour type de la bonté, de la raison, de la sagesse sereine et douce, de la vertu calme et sauvée, il nous offre avec le plus grand sérieux... un quaker! un vrai quaker : « habit, veste, culotte, bas, couleur noisette ou brun clair. »

Et si maintenant l'on nous demandait pourquoi ce chef-d'œuvre a été composé, pourquoi le théâtre et l'imprimerie ont montré au public cette femme avec ses éternels enfants, ce poëte maussade (qui fut un vilain petit drôle durant sa vie); ce mari honni, ce sublime quaker, noisette ou brun clair? Pour quelque bénéfice, direz-vous ou pour quelques applaudissements! Fi donc! Sans doute, un drame joué cinquante fois rapporte bien un peu d'argent qu'on ne donne pas aux poëtes pauvres, crainte de les humilier; sans doute, il se trouve dans la salle diverses espèces de femmes qui larmoient, et un certain nombre

de courtauds de boutique qui battent des mains ; sans doute encore, il se rencontre dans les journaux beaucoup de génies inconnus, larves d'écrivains, d'autant mieux disposés à dire du bien d'un pareil ouvrage qu'en le vantant ils croiront se vanter. Mais l'auteur n'a point tenu à tout cela ; lui-même l'affirme dans une préface intitulée : *Dernière nuit de travail, du 29 au 30 juin 1834*; préface qui est, indépendamment du drame, et à elle seule, un résumé complet de tous les ridicules littéraires de notre temps : « Je viens d'achever cet *ouvrage austère* dans le « silence d'un travail de dix-sept nuits. Les bruits de cha« que jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les « paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma « pensée.

« A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant en« core des souffrances qu'il m'a causées, et dans un re« cueillement *aussi saint que la prière*, je le considère « avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile, ou s'il « sera écouté des hommes. — Mon âme s'effraye pour « eux, en considérant combien il faut de temps à la plus « simple idée d'un homme pour pouvoir pénétrer dans le « cœur des autres. »

Que dirait de plus ce faiseur de romans, s'il avait écrit le *Traité de la vie cachée en Dieu?* — Mais l'objet du drame? — Voici : c'est de faire donner par l'État à tout jeune homme reconnu poëte cinq ou six mille livres de rente, et plus, sans doute, si cela ne lui suffit point ; autrement le poëte se tuera, et ce sera dommage, car, l'auteur veut bien l'avouer lui-même en grosses lettres : le suicide est un crime religieux et social. Mais ce crime retombera sur la société, qui n'aura pas *nourri* le poëte! Comment empêcher un poëte de se tuer, si on ne le nour-

rit? Rien ne peut le consoler, rien ne peut lui rendre courage que la nourriture ; il faut que le poëte mange et fasse des vers, sinon il se tue ; point de raison, point de devoir qui l'empêche. « Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette ; mais le malheur est que *personne n'oserait* ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur ! »

Cependant, monsieur, qui décidera que votre jeune homme est poëte? Sera-ce l'Académie, sera-ce M. Viennet, par délégation de l'Académie? et, si ce n'est pas l'Académie, sera-ce le conseil des ministres, où, sur huit membres, il s'en trouve toujours bien quatre qui parlent le français des avocats ; et, à défaut du conseil des ministres, sera-t-on élu poëte-juré par scrutin des deux Chambres? ou enfin fera-t-on des assemblées primaires *ad hoc?* Puis encore, combien de cellules, combien de cabanons contiendra votre Bicêtre poétique? car, si vous ne renfermez pas ces nourrissons des muses, ils boiront plus de verres de vin de Champagne qu'ils ne feront d'alexandrins ; je les connais ! — O déraison ! ô matière ! ne voir jamais que la mangeaille et ne songer jamais qu'à la panse des gens ! Vouloir absolument donner une récompense misérable à tout ce qu'on imagine de grand et de beau ! croire toujours que, s'il n'y avait pas des médailles et des rentes pour récompenser le courage, la vertu, le génie, on verrait disparaître du monde génie, courage et vertu ! Eh ! je vous en prie, laissez souffrir les bons, les grands et les forts ; c'est parce qu'ils sont forts que Dieu leur donne l'infortune. Faites seulement que la société leur apprenne à connaître Dieu ; autrement vos récompenses ne feront que des mercenaires et des débauchés.

Je ne comprends pas vraiment en quoi sont à plaindre ceux que vous plaignez si fort. Je ne vois à plaindre dans le monde que les incrédules et les mauvais. Je vous plains, vous qui faites des mauvais livres dans tous les épanouissements de la fortune et de la louange, plus que je ne plains le dernier pauvre du bon Dieu qui grelotte sous le portail d'une église, en attendant un sou pour nourrir ses enfants ; car le pauvre et vous, tous deux vous aurez bientôt affaire à l'éternité. Vous parlez de récompenses ; comptez-vous pour rien celle-là qui sera donnée au pauvre pour ses souffrances, et au riche pour ses charités? D'ailleurs, nul n'est sans récompense ici-bas, et Dieu est si bon, qu'il laisse encore quelques satisfactions éclairer la misérable vie du lâche et de l'orgueilleux. Vos poëtes, par exemple, n'ont-ils pas toujours quelques louanges pour s'en repaître, si pauvres poëtes qu'ils soient, et ces quelques louanges sont bien assez. Votre Chatterton voulait de la gloire, vous lui en avez donné; combien de bons soldats, généreusement morts à la guerre, n'ont pas tant espéré ni tant obtenu ! Eh bien, ces petits grimauds de nos jours que vous proposez d'engraisser aux frais de l'État (mais qu'a donc servi à l'État et à la littérature d'engraisser M. de Jouy, qui aurait pu être un poëte illustre s'il était mort de faim avant d'avoir rien fait?), ces petits grimauds, dis-je, pourront espérer pareil honneur dans cinquante ans. — Dieu veuille pourtant qu'ils s'arrêtent assez tôt dans cet espoir, pour ne pas charger votre conscience d'un suicide inspiré par vous, comme firent tous ces nigauds d'Allemagne qui se tuaient après avoir lu *Werther!*

XIII

Aristide quitte de grand matin la dure couchette où il a dormi. Il allume sa lampe, car il fait nuit encore, et sa journée commence. Il déjeune d'un peu de pain sec et d'eau, et reprend son travail. Tous les jours, à la même heure, il s'impose, quelque temps qu'il fasse, une rude promenade. Son repas du soir est à peine moins sobre que celui du matin ; sa veille se prolonge. Il est continent et austère ; on le voit peu dans le monde, et souvent il disparaît tout à fait. Ses intimes savent seuls où le prendre : il s'est enfermé avec des livres. Lorsqu'il revient, c'est pour surveiller l'impression de quelques pages qu'il a refaites vingt fois, et dont il est le juge le plus sévère. Son ouvrage sous le bras, comme un débutant, il rend visite aux personnages et aux journalistes, sans faire d'exception pour aucun, et il en déterre que lui-même ne connaissait pas. Il est doux, modeste, point rancunier aux critiques ; il trouve toujours qu'on l'a traité trop favorablement. Voilà le train de vie, les pénitences, le zèle laborieux, l'humilité d'un moine. Mais Aristide hait les moines et la religion des moines. C'est un lettré railleur et un philosophe sensualiste ; il ne croit point à l'autre vie ; ses ouvrages ne célèbrent que la bombance et l'amour. S'il travaille, c'est pour qu'on l'admire vivant et lorsqu'il ne sera plus ; s'il est humble, c'est pour n'avoir point d'ennemis, car il craint les bons mots ; s'il tient ce régime frugal et dur, c'est qu'il espère guérir de la constipation.

XIV

Le véritable homme de lettres peut avoir tous les sentiments de fils, d'époux et de frère, et sentir aussi vivement que pas un mortel en ce monde les grandes douleurs qu'éprouve un cœur frappé dans ce qu'il aime ; mais il y a une certaine profonde terreur à quoi il est encore sujet, qui dépasse tout ce que peut lui faire éprouver l'appréhension des plus grandes infortunes : c'est la crainte d'être sifflé. Celui qui se voit entre les mains d'un journaliste hostile, et qui, pouvant l'adoucir, ne le fait pas, je dis qu'il est doué d'une âme héroïque.

Et cependant donnez-lui à choisir du sifflet ou du silence, il demandera d'être sifflé. Babouin a fait des bassesses pour obtenir que je juge un de ses romans.

XV

Le poëte n'est pas malhonnête homme, mais il ne peut faire tort à la postérité des moindres choses qui mettent en branle son imagination. Il bâtit un roman sur la jambe d'une femme qui traverse la rue en temps de pluie ; et il se croira coupable envers les belles-lettres, il se croira l'assassin de sa propre gloire, si le torrent impudique dont son cœur s'inonde ne court pas aussitôt sur le papier. L'œuvre finie et polie, comment se dispenser de la porter à l'imprimeur ?

Ce malheureux Jean-Baptiste Rousseau ne manquait pas de foi. Ses odes souvent belles, et toute sa vie, quoique bien misérable et honteuse, l'ont assez prouvé. Il a con-

senti à devenir l'abjection du monde, et il a fait violence à la foi qui lui montrait les punitions éternelles, pour ne pas se priver du plaisir de rimer quelques imaginations obscènes qui troublaient son cerveau. La Bastille, le bâton, la réprobation universelle, la colère divine enfin, n'ont pas pesé dans sa raison autant que l'honneur de divertir quelques débauchés et quelques laquais. Voilà le poëte! voilà l'amant de la gloire! voilà le prophète de l'avenir! Vous dites que Jean-Baptiste Rousseau fut une exception. Et Voltaire? et Diderot? Mais laissons les morts, et cherchez parmi les vivants. Cherchez, non dans la foule, mais au pinacle; non dans les inédits, mais dans les imprimés. Et que dira la postérité, lorsqu'elle ouvrira les portefeuilles fermés aujourd'hui!

XVI

Le plagiaire est un hardi forban qui pille sur l'Océan des lettres, et qui parfois, à force d'effronterie, se fait une renommée; ou c'est un pauvre diable qui filoute dans les carrefours, pour se procurer un morceau de pain. Le premier me divertit encore par l'orgueil qu'il tire de ses rapines; j'éprouve quelque compassion quand je vois travailler l'autre, et je le loue de voler des idées et des mots, puisqu'il gagnerait davantage à voler des mouchoirs. Quand la critique saisit le forban, elle l'accroche par le col à la grande vergue, et c'est un sort qui ne lui déplaît point: il reste là en évidence, selon ses désirs; le filou, qui ne cherchait point la gloire, échappe aussi à la hart, et va s'éteindre obscurément dans un hôpital. Dieu lui fasse paix!

Le copiste, voilà, dans les lettres, l'espèce insupporta-

ble! Le plagiaire me donne ce qu'il a pris, bon ou mauvais, tel qu'il l'a pris; le copiste me gâte les bons auteurs. C'est une caricature de ce que j'aime, et je suis tout d'abord humilié de voir qu'il l'aime comme moi. Quelle importunité, quelle fatigue, quel âpre déplaisir de reconnaître en ce singe tous les traits d'un visage chéri, d'entendre contrefaire une voix aimée, et de voir que le fat est encore content de sa parodie, qu'il s'en estime et se tient pour original! J'ai là-dessus des délicatesses qui paraîtront étranges, mais j'en appelle à tout ami des lettres: n'est-ce pas un supplice de penser que la foule des sots va s'y méprendre, et nous corner demain aux oreilles que ce Babouin est merveilleux, d'un goût sûr, d'une finesse rare, d'une érudition profonde; qu'il s'entend, ma foi, aussi bien que S. B. à grignoter un auteur? La vérité est que S. B. a quelques manies, quelques défauts de prononciation qu'on lui passe et qu'il sait rendre agréables; et que notre Babouin lui a pris ces défauts qu'il exagère, et qui font le beau de son style.

Je donne l'exemple d'un critique; c'est là que le copiste abonde. Cet art paraît facile aux sots: ils ignorent qu'il y faut des pensées. Parler d'un livre, quoi de plus simple? Ils prennent Bossuet, Racine, Corneille, Sévigné, de Maistre, n'importe; et, pour commencer, ils vous étalent leur science en bibliographie. S. B. donne ces détails. Vous saurez donc que le livre a eu tant d'éditions, et quelle est la bonne: ceci prend deux ou trois pages au Manuel du libraire. S. B. ne néglige pas la biographie; Babouin vous en lâche. Mais la biographie, chez S. B., est parfois charmante; elle est ici grossière et maussade. C'est l'endroit où notre homme déploie ses finesses; c'est là qu'il est moraliste, épicurien, esprit fort. S. B. n'a-t-il

pas souvent une pointe grivoise? Attendez que celui-ci soit obscène! S. B. malheureusement effarouche; attendez que celui-ci dégoûte! Vous demandez s'il arrivera au livre? Prenez patience; n'a-t-il pas maintenant à parler des contemporains? S. B. n'y manque guère. Mais, malheureux, S. B. me plaît ou m'instruit, et tu m'assommes; déjà, d'ailleurs, S. B. m'a dit tout ce que tu me veux dire. Point! Vous allez voir qu'ici S. B. s'est trompé de deux ans, et que cette préface, où il a trouvé un goût de 1667, est imprégnée, au contraire, d'une forte odeur de 1665. Je passe; j'arrive enfin au livre. Hélas! la rude condition que d'avoir écrit quelques feuillets, destinés, suivant l'expression du poëte, à flotter sur l'abîme des ans! Mon insecte s'établit sur cette nacelle, et tranquillement il y fait ses ordures. Tel que vous le voyez, il a une passion, la passion du moment, la passion de la foule, la passion des sots; le vieil auteur sera contraint de servir cette passion-là. Aujourd'hui Babouin vise à reluire dans l'Université; il est incrédule, il a de l'esprit. Bossuet ou Fléchier va le fournir d'arguments et de bons mots contre l'Église!

Je vous entends, j'ai tort de le prendre si à cœur. Qu'importe à cette page l'insecte qui s'y accroche et qui la gâte? Tout à l'heure un coup de vent enlèvera l'insecte et l'outrage, il n'en sera plus question jamais; l'œuvre restera immortelle et pure. Or, si cette simple page de main d'homme n'est point souillée, que veut-on que souffre l'Église, œuvre divine?

Oui, sans doute; le génie et le bon Dieu en ont vu d'autres; je le sais. Pourtant je ne suis pas maître de moi, et ma bile s'échauffe, quand j'assiste à ces insolences, quand je vois ce qui a été combattu par les hommes d'épée recevoir l'insulte des cuistres. Le propos du vieux

lion est admirable : *C'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes*. Oh ! le coup de pied du copiste ! cette corne usée qui veut devenir ongle léonin ! le justiciable de Martin Bâton qui se tourne en Tamerlan ! Je me représente, aux jours de la Révolution, ma maison envahie, mon père arraché de sa demeure : ne l'aimerais-je pas mieux tué par les bourreaux qu'insulté par mes laquais ?

XVII

Je ne pense aucun mal de la critique. Ce n'est point un sot métier lorsqu'on y apporte du jugement et de l'expérience ; ce n'est point un vil métier lorsqu'on y met de la bonne foi. L'homme instruit, bien élevé, l'honnête homme qui emploie sa probité à redresser les torts des écrivains, et son bon goût à régler leur imagination, fait une chose très-utile, très-nécessaire. Si le public ne l'en récompensait pas, les écrivains eux-mêmes devraient le prendre à leur charge, lui faire des rentes, le bien vêtir, et, quand un fauteuil est vide dans leur Académie, aller en cérémonie le prier de s'y asseoir. Leur plus grand intérêt est de provoquer ses conseils, et même ses réprimandes. Il a le droit d'être aussi sincère, aussi sévère qu'il lui plaît. Lorsqu'il est capable et de bonne foi, je n'exige plus de lui qu'une chose : c'est qu'il sache, tout magistrat qu'il est, se tenir à sa place, à son rang secondaire, veillant à traiter toujours avec respect, même à l'instant qu'il le blâme, le dernier des auteurs qui déploie un peu de séve et de force créatrice. Car enfin, que deviendrait le plus grand et le plus habile critique du monde, s'il n'y avait pas des auteurs, des esprits féconds qui imaginent, qui inventent,

et dont les inventions lui donnent matière à parler? Il n'aurait jamais l'honneur de se faire un nom dans les lettres, il ne serait qu'un planteur de choux.

Et un Filipet se donnera des airs de mépriser l'auteur de la *Sauce noire!* Allons donc, Filipet, vous n'y pensez pas! Ce droit n'appartient qu'au portier qui lit la *Sauce noire* et qui s'endort.

XVIII

Dans le métier littéraire, point de polisson qui n'ait reçu l'encouragement des illustres, point d'homme de mérite que n'ait humilié le suffrage des sots.

XIX

Il y a, dans la république des lettres, des hommes de génie; d'autres ont du métier et ne sont point méprisables; il y a des gens qui n'ont pas même du métier; c'est la foule, et dans cette foule plusieurs sont célèbres. Comment le sont-ils devenus? Boileau manque aux Cotins; nul n'entend s'élever, comme du temps de Boileau, un sifflet qui le popularise. Ils ont deux moyens pour ramper à la gloire: cette bêtise qui les met au niveau du public, et l'annonce. L'auteur de *Mes treize victimes*, rien que par ce titre, conquiert l'attention des grisettes et des courtauds de boutique. Véritablement ce titre est merveilleux : *Mes treize victimes!* Treize! comment a-t-il trouvé cela? Comment le quadrupède trouve-t-il dans un champ l'herbe qui le purge? L'instinct fait ce miracle. Dieu ne veut pas la mort des mauvais auteurs, les ayant pourvus de ce flair

qui les conduit, tout myopes, borgnes et boiteux, là où gît leur proie. Faites-en votre profit, gens de style, et soyez humbles. Mérimée n'est, devant Dieu, que l'égal d'Esquiros. Bref, voilà le titre trouvé ; il allèche les coiffeurs, les couturières, les bourgeoises : c'était l'essentiel. Pour le livre, il paraîtra toujours bon. Désormais, on demandera dans les cabinets de lecture quelque chose de l'auteur de *Mes treize victimes*. Un jour, à Chignac, les demoiselles Lapoujade, filles sèches, un peu roussettes, entrent dans la boutique du libraire, et rendent *Delphine*, de madame de Staël : — Donnez-nous quelque chose de mieux. — Que voulez-vous de mieux? dit le libraire. — Ceci ne nous convient pas. — Cependant madame de Staël... — Non, c'est mal écrit. Avez-vous un roman de...

J'entendis nommer l'auteur de *Mes treize victimes*.

Voilà toute son adresse pour se loger dans les galetas, dans les arrière-boutiques, et pour vivre. Mais moi, je suis homme de bien; je ne l'ai pas lu, je ne le lirai point, je ne le puis lire. Pourquoi sais-je son nom ? C'est un merveilleux coup de l'annonce. Je lis son nom à la quatrième page des *Débats*, comme on lisait autour d'un caudebec les préfaces de Cotin :

> En passant sur la place,
> Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.

Je connais son nom, et j'apprends quels livres il fait. Il vient de pousser un autre roman, intitulé *Madame de Florville*. Je sais ce qu'il y a dans ce roman. Une *réclame* payée en sus de l'annonce, et glissée dans le corps du journal, me l'a dit : « Le libraire un tel publie aujourd'hui « *Madame de Florville*, nouveau roman du spirituel et « élégant auteur de *Mes treize victimes*. Caractères bien

« tracés, fable attachante, style éblouissant. La scène est « à Paris en 1750. Les mœurs de l'époque y sont repro- « duites avec verve et vérité. » C'est lui qui parle. A ces quatre V je sens sa plume. Il a fait vingt romans, la moitié d'un vaudeville, cent feuilletons, il a paru dans cinq cents annonces. Comment ferais-je pour ne pas savoir qu'il existe?

L'annonce dans le *Journal des Débats* est la plus glorieuse; c'est la plus chère. Babouin fait des folies et prend sur ses repas pour figurer sur ce Parnasse. Oh! oh! disent les autres, il s'annonce dans le *Journal des Débats;* donc il a de quoi payer. Il a de quoi payer, donc ses livres se vendent! Avec mille francs, je ferais crever de dépit toute la petite littérature. J'achèterais la quatrième page du *Journal des Débats*, et j'y ferais crier en lettres énormes les œuvres complètes de *Siraudau*, précédées d'une réclame en entre-filets.

On félicitait Ravet d'écrire dans le nouveau *Constitutionnel*, où écrivent Sand et Musset. Ravet fait le détaché: — Oui, Véron m'est venu trouver, et m'a dit: Mon cher, il me faut un troisième homme d'esprit.

« *Une de ces natures telles que le bon Dieu les crée dans un accès de gaieté mélancolique.* » Signé Benoît. Il y a un entrepreneur qui achète cela, des gens qui l'impriment, des gens qui le portent de grand matin à d'autres gens qui le lisent; il y a même des gens qui envient celui qui l'a trouvé. Mais je ne vois dans le monde entier rien d'égal à Benoît qui l'écrit, si ce n'est Benoît qui le signe.

Un ami de Babouin, qui travaille sous ses ordres, rencontre, dans le jardin du Palais-Royal, Augias, présentement

décoré, à qui, je l'avoue, je donnais le bras ; mais j'étais beaucoup plus jeune, et Augias n'était pas encore de la Légion d'honneur. Cet ami de Babouin se met sur la littérature : il abîme Lamartine, il abîme Guizot, il abîme Musset, de Vigny, Chateaubriand, Racine, Babouin lui-même. On arrive à M. de Maistre. Sur ce nom, il s'emporte. On fait des objections, il se gonfle. Non, dit-il, Joseph de Maistre... c'est un crétin ! Je n'ai pas oublié ce mot-là. Après des années je l'entends encore. J'ai vu M. de Rémusat confirmer le jugement de l'ami de Babouin, et néanmoins, le dirai-je, l'ami de Babouin me paraît sévère.

Le genre de Babouin, c'est le genre gracieux; des falbalas, de la poudre, des mules ; il se dédie aux marquises. Lorsqu'il fit son vaudeville, ses amis le comparèrent à un certain peintre élégant. Le peintre ne souffle mot, mais Babouin indigné ne veut plus qu'on nomme cet artiste dans son journal : il est humilié de la comparaison.

Quand Babouin se promène aux Tuileries dans la grande allée, où les femmes sont assises, il se dit : Si ces femmes savaient que c'est Babouin qui passe ! Il tourne la tête pour saisir des regards qui le désignent, il prend des attitudes, il rêve, il se panade et se carre ; le soir, il attend que sa portière lui remette un billet parfumé. Il est toujours étonné de ne recevoir que sa clef et sa chandelle.

Voilà cent cinquante ans que la Bruyère nous fait rire de ce grand qui croit que les hommes se relayent pour l'admirer. Babouin rirait comme un autre s'il lisait la Bruyère, et il en tirerait un feuilleton contre la vanité des grands.

J'ai dîné ce soir avec six auteurs ; ils m'ont étonné : ils écrivent encore mieux qu'ils ne parlent.

Benoît cherche partout Rousset, et veut le tuer. Qu'a donc fait Rousset? Il a loué Benoît, mais pas assez.

Dans une discussion littéraire, entre amis pensant de même et faisant fi de nos anciens, Greluche et Rousset s'étaient si furieusement rués contre Racine et l'avaient mis si bas, qu'enfin un jeune adepte voulut défendre un peu le pauvre auteur d'*Athalie*. Il proposa modestement ses raisons : que le vers était doux, que les sentiments étaient nobles; que la pièce, eu égard aux fausses idées du temps, n'était pas si mal conduite. A tout cela, Greluche, d'une voix enrouée par la colère et le mépris, criait : *Racine n'est pas ciselé! Racine n'est pas ciselé!* Ce qu'il voulait dire, nul ne le comprit, et Greluche moins qu'un autre; mais on comprit que c'était un arrêt du maître, et chacun se tut. *Racine n'est pas ciselé!* ce fut pendant un an le mot d'ordre de la littérature.

Bouzier le moraliste, qui s'élève contre les prêtres, contre les jésuites, contre l'Église et contre la morale catholique, Bouzier, lorsqu'il écrit à ses intimes, ajoute à sa signature, en guise de parafe, un dessin obscène, tel que les goujats, quand ils sont ivres, en crayonnent sur les murs. Je le tiens d'un entrepreneur de littérature, vexé d'avoir été quitté par lui, et qui s'efforce à le décrier, ne le pouvant payer assez cher.

Voyant le goût des premiers-Paris, Babouin s'échappe à lâcher son encre sur les couvents et sur les prêtres. Il a lu Michelet, Sue et Quinet, il attend la croix d'honneur : voilà qu'il déclame contre les moines ignares qui passent leur vie loin du monde, et ne lisent point ce qu'on écrit de nouveau. Je doute, en effet, que Ravignan ait lu *Madame de Florville*; que Lacordaire porte avec lui dans ses courses

Mes treize victimes; que Guéranger conserve dans sa bibliothèque les *Odeurs d'avril*, prose et vers de Babouin. Mais croyez-vous que Babouin haïsse les moines? Il ignore ce que c'est que moine et religion. Haïr la croyance par secret besoin de croire, et calomnier la vertu pour vaincre un secret penchant à l'admirer, cela est au-dessus de lui. Babouin, enfant de la nature, vit comme un barbet, et n'y sent point de gêne. Ni trouble, ni remords, ni fatigue en son âme; rien qui l'exhorte à se gouverner autrement, rien qui lui fasse entrevoir que l'on doive ou que l'on puisse vivre autrement. Il demande que l'on brûle les monastères: c'est qu'il veut que le *Constitutionnel* accepte un de ses feuilletons. Il n'a point d'autre raison pour aboyer aux moines; il ne sait pas même que les moines sont gens de bien. Considère, ô Babouin, à quel point l'on t'abuse! S'il existait vraiment en France des monastères, si j'en avais trouvé un où j'aie pu entrer à certaine heure de ma vie, selon toute apparence je serais maintenant dans une cellule à prier Dieu, au lieu de m'amuser à prouver ici que tu n'es qu'un sot.

Greluche et Ravet se jalousent, quoique amis et collaborateurs. — Ravet, dit Greluche, n'a que fort peu d'imagination, et point du tout de style. Je le plains d'écrire; le pauvre gars tire vers l'hôpital. — Ce que je reproche à Greluche, dit Ravet, c'est qu'il est trop modeste: il copie tout le monde. Si quelqu'un a fait quelque chose d'un peu propre, on en voit bientôt une imitation de sa main. Il prend jusqu'aux titres, et vous pouvez remarquer qu'il m'a volé celui de son dernier conte. Il aurait fait un excellent huissier; mais il a voulu se mettre dans la littérature pour y mourir de faim.

Ni Greluche ni Ravet ne daignent être jaloux d'un Gerbet et d'un Montalembert.

Ils marchent. Le mal qu'ils faisaient naguère par corruption native, ils le font présentement par passion : c'est une joute entre eux à qui vomira contre la religion plus de sottises et d'injures, à qui révoltera ce qui reste d'honnêtes gens par des hardiesses plus sales. Hier Babouin proposait de canoniser Voltaire. Non, dit Greluche, restaurons les autels de Mercure. Non, reprend Babouin, dressons un temple à Vénus *meretrix*. Babouin attaque les moines, Greluche outrage les religieuses. Babouin calomnie les carmélites, Greluche bave sur les sœurs de charité. Greluche a une idée qu'il caresse, et dont il ne parle à personne : il médite un roman où tous les personnages feront profession d'athéisme, et seront les plus honnêtes gens du monde. Babouin flaire ce beau projet, le vole à Greluche, et tâche de l'arranger en comédie. Ainsi Babouin renchérit sur Greluche, ainsi Greluche sur Babouin. De leurs ordures, ils couvrent des toises de papier. Revues, journaux, cabinets de lecture, théâtres en regorgent, en débordent, en crèvent. Greluche se nomme légion, Babouin se nomme légion. Il y a cinq cents Babouins à qui répondent cinq cents Greluches. Chaque Babouin a son aïeul, sa femelle et ses petits ; tout autant en a chaque Greluche. C'est chose réglée, il faut que le catholicisme succombe : les Babouins y ont engagé leur parole, les Greluches l'ont juré sur l'honneur.

Que je puisse leur payer un sou de plus par ligne, à l'*Univers*, qu'ils ne reçoivent du journal où ils sont le plus payés, j'en fais des capucins. Chacun d'eux m'apportera chaque jour un sermon, aussi long qu'il aura pu l'écrire.

Ce ne seront que petits oratoires, dévots pèlerinages et bouquets spirituels. Babouin me demandera si l'on peut, sans blesser les oreilles pieuses, conter que le vertueux Léandre recherche en mariage la pudique Lélie ; et Greluche, m'offrant un travail raisonné contre Voltaire, me dira tout bas de prendre garde aux licences de Babouin : Quoi ! il raconte qu'au bout d'un an de mariage, Léandre devint père d'un bel enfant ! Que veut-il qu'en pensent les jeunes personnes ? Pour lui, jamais il ne laissera lire de tels feuilletons à mademoiselle Greluche, sa sœur.

Une chose, entre beaucoup d'autres, qui porte à croire que Dieu n'a point peur des gens de lettre, c'est qu'il ne donne à aucun catholique un sac d'écus et la pensée de faire de tous ces Diderots des chantres.

On se dit, en parcourant ces déplorables livres : Ceux qui ont écrit cela sont-ils bâtards ? N'ont-ils point de mère, point de sœur, point d'épouse ? Ils ont une mère qui lit ces livres, une sœur qui les relit ; ils ont épousé une femme qui les avait déjà lus ; ils les composent auprès du berceau de leur fille, qui les lira. Elle les lira, vous dis-je, et peut-être malgré vous. Dieu les fera tomber sous la main de votre enfant. Vous ne seriez pas assez punis de vouloir les lui cacher. Un amant les lui procurera, pour la corrompre et vous la ravir.

Galupet, songeant à l'étrange oubli où moisissent ses œuvres, *sitôt mortes que nées*, a trouvé que le public n'était pas mûr, et qu'il fallait fonder une école. Il s'est emparé d'un feuilleton besogneux, dans lequel il médit de tous les succès, lui qui n'est pas même sifflé ; et en même temps il détaille ses doctrines. Mais ce n'est pas toute son industrie. Il vante Babouin, Greluche, Ravet, Godard, Na-

toire, tous logés à la même enseigne. Natoire, s'écrie-t-il, Natoire est inconnu ! Ravet n'est pas de l'Académie ! On ose dire que Sainte-Beuve entend la critique plus sainement que cet étonnant Godard ! — Mais, dit Godard, savez-vous que Galupet ne manque point d'idées? Sans ce faible pour Ravet, son jugement serait bon. Il est certain qu'on ne rend pas justice à Natoire. On se voit, on s'échauffe, on marche d'accord à l'assaut des renommées; Galupet devient chef de la jeune école, et Babouin, effrayé de ses triomphes, le mine sourdement.

Je lis dans le journal de Ravet un article de Ravet, qui célèbre M. Champion et son histoire de la papesse Jeanne. « Quelles études, quelles recherches, quel style ! dit Ravet; du premier coup M. Champion égale Tacite ; et si nous osons porter ici un jugement que la postérité confirmera, on trouve à M. Champion une certaine essence d'esprit, un *mens* historique qui est comme le parfum dont Tacite n'a que la fleur. » Il le prend d'un ton si sérieux, il est si convaincu, il parle si bien d'un chef-d'œuvre, que je cherche partout ce Champion et sa papesse Jeanne, croyant à quelque prodige éclos nouvellement dans la poudre des bibliothèques. Point de Champion, point de papesse Jeanne; personne jamais n'entendit parler de cela. Enfin, du fond de son bouge, quelque bouquiniste plus savant tire deux in-octavo jaunis, seul reste d'une édition dont les quais même n'ont pas voulu, et que l'épicier a dévorée tout entière. C'est l'*Histoire de la papesse Jeanne*, par M. Champion, — *député*, — *chef de division*, — *conseiller d'État*. Et je sais alors pourquoi le gouvernement s'est passé la fantaisie d'acheter tant de douzaines de l'*Histoire complète des casse-noisettes de Nuremberg*, compilée par Ravet.

Greluche a un modèle. Il s'applique dans ses contes à copier les actes d'accusation que publient les procureurs du roi, feuilletonistes de guillotine. Et comme, de leur côté, les procureurs du roi ne laissent pas de viser au pittoresque, ces deux littératures se rapprochent. Mais Greluche est distancé, les procureurs du roi tiennent la corde ; ils ont son pittoresque, il n'a pas leur imagination. Copiant tout franc, on l'accuserait d'invraisemblance, et on crierait qu'il calomnie la société. Quelle aimable chose ! Greluche, Cacambo, Babouin, M. Süe, M. Sand, M. de Balzac sont des auteurs moraux, comparés aux gens qui les lisent et les goûtent !

J'ai bien fait quelques livres, dont je n'ai pas lieu de me vanter quant à la forme, mais dont je n'ai pas lieu aussi de rougir quant au fond. Par le fond ou par la forme, ils ne sont pas plus bêtes, après tout, que les articles de Poussard, dit *Bouche-en-cœur*, horloger, et rédacteur du *Cri d'amour*, feuille cabétine. Néanmoins, Poussard, dit Bouche-en-cœur, me méprise. Parlant d'un de mes livres dans son *Cri d'amour*, il dit, pour entrer en matière, qu'on peut s'attendre à quelque sottise, sur le seul nom de l'auteur ; et sans débrider, il m'extermine. On voit qu'il se sent trop au-dessus de moi ; il m'extermine, et ne daigne pas même y mettre de façons. Véritablement, je suis un pauvre écrivain ; mais en quoi cependant si inférieur à lui, Poussard, dit Bouche-en-cœur, rédacteur du *Cri d'amour ?* Il fait des articles : j'en fais. Il a lu George Sand : je l'ai lu. Il fabrique des montres : j'en ai acheté une, et j'ai même été volé. Il est pauvre : hélas ! qu'il m'a fallu de privations pour payer cette mauvaise montre ! Poussard a de la peine à nourrir sa concubine : croit-il que ma femme ne me coûte rien ?

Poussard est ouvrier : suis-je grand seigneur? Je me suis levé avec le jour; minuit sonne, et ma journée n'est pas finie. Si Poussard est enfant du peuple, mon père ne savait pas lire. Poussard voudrait être électeur, député, ministre; pour moi, je ne suis rien, et je n'ai dans le monde que l'autorité de mon talent, comme Poussard.

Ce qui fait que Poussard me méprise, c'est que je connais un certain nombre de livres qu'il ne connaît point; c'est qu'il va au mélodrame et à l'estaminet, et que je vais à l'église; c'est qu'il porte ses enfants au tour, et que je nourris les miens; c'est qu'il désire la fortune, et que je lui souhaite la foi. Mais est-ce que je n'ai pas un peu le droit de lire, de penser, de vivre, de m'amuser, d'être époux, d'être père, d'être citoyen, autrement que Poussard? Pourquoi donc Poussard me méprise-t-il? En vérité, vous êtes vertueux et républicain; mais vous n'êtes ni juste ni libéral, monsieur Poussard, dit *Bouche-en-cœur!*

S'il n'a pas quarante ans, il ne s'en faut guère; s'il ne fut pas toujours fort laid, du moins est-il aujourd'hui plus laid qu'un autre; s'il eut de l'esprit, ce fut dans sa tendre enfance, et personne ne s'en souvient. Il est gauche, et porte au vent une tête grisonnante, où jamais ne luit la moindre étincelle de ce rayon divin qui annonce l'homme; tête sans cervelle, lanterne éteinte : c'est un vieil auteur qui n'a pas encore débuté.

La Providence s'est fatiguée à pourvoir ce nigaud. Il a du bien, il a une place, il a une femme et des enfants; mais il veut faire un livre. Fais donc ton livre!

Le livre paraît. Un coup de sifflet en un mois, en huit jours, l'emporte de la boutique du libraire aux échoppes des bords de la Seine, où chacun le peut voir dans la case

à cinq sous. Tout autre eût profité de la leçon; mon butor achève un second tome. Aucun libraire n'en veut. Cède-t-il? Non pas! Il desserre un troisième, un quatrième faix d'écriture: il surcharge, recopie, geint, se rend malade. Le ciel, dans sa pitié, lui envoie un homme sage, qui, par charité, consent à visiter ses manuscrits, et prend la peine de lui exposer longuement qu'il est né pour l'agriculture ou pour les bureaux. Il ferme l'oreille, et se met à son dixième volume, attendant toujours le moment de percer.

Seigneur, j'ai voulu, selon mes humbles forces, travailler à votre gloire; j'ai sacrifié dans ce but quelques-uns des chers désirs de mon âme; je vous ai donné les heures du sommeil et les jours de l'été. Que de fois, vous le savez, durant les matinées de l'automne, j'ai pris ma plume, mon arme, et je suis resté là, face à face avec un de vos ennemis, résistant à l'appel des oiseaux, qui me conviaient à sortir pour jouir des dernières feuilles et des premiers brouillards! Seigneur, pour récompense accordez-moi de travailler à gagner le ciel... avec la même ardeur que ce fou travaille à gagner des sifflets!

Il fréquente les gens de lettres, et nul office rebutant ne le lasse. Vieux comme il l'est, avec sa place et ses cheveux gris, on le voit courtiser les derniers grimauds qui peuvent étaler leurs noms dans un journal. Il les amène chez lui, leur fait voir son honnête épouse, et leur donne à boire. Il obtient qu'on le mette sur les prospectus, entre Achille Robinard et Nestor Gobinet.

Je l'ai rencontré pimpant et fier; j'ai vu presque une expression sur sa figure. — Eh bien! me dit-il, vous me lisez quelquefois dans le *Mercure*. J'y ai un article aujourd'hui. C'est un paradoxe dramatique sur le mariage qu'on trouve

assez piquant; mais cela ne vous plairait point. — Comment, vous! un père de famille, à votre âge, vous êtes de cette bande qui va souiller l'honneur du lien conjugal! — Ah! vous aurez beau dire: il faut percer; je veux percer; il est temps que je perce.

Et ne pouvant autrement faire, il perce comme un abcès!

XX

Qui a permis à cet universitaire, voltairien et patriote, de plaindre et d'honorer Gilbert? Comme universitaire, comme voltairien, comme patriote, si Gilbert vivait il le laisserait à l'hôpital, il l'y verrait avec joie mourir, il se réjouirait de sa mort, il la trouverait utile et bien méritée. Oh! qu'il invectiverait puissamment, j'en réponds, contre le ministre assez rétrograde pour dépenser cent écus à faire vivre ou seulement à faire enterrer Gilbert, un satirique, un farouche contempteur de la philosophie! Mais le ministre n'oserait, sachant bien que sa générosité serait détestée de la presse et des Chambres. Quel ministre d'ailleurs, n'eût-il à redouter ni la plume de Chambolle ni la voix d'Isambert, donnerait une signature pour empêcher Gilbert de mourir? Gilbert serait un ennemi, un homme à faire pourrir en prison, s'il n'était pas mourant à l'Hôtel-Dieu. Ôtez-lui ce fiel vaillant, qui bouillonne et s'épanche à l'aspect du vice; ôtez-lui cette fierté qui brave la misère et la faim, ce n'est plus qu'un habile faiseur de vers. Qu'importe alors, au ministre et à moi, qu'il vive ou qu'il meure?

Gilbert est mort comme il devait mourir, à la façon d'un noble vaincu, trop redoutable et trop grand pour qu'on lui fît grâce, et qui n'eût point capitulé sans déchoir. Illus-

tre jeune homme, cœur mâle, cœur sacré, seul dans tout ce siècle odieux, ton grabat devient auguste; entre la pourpre de Bernis et les broderies de Voltaire! Où pouvais-tu tomber plus glorieusement qu'en cette heure et en ce lieu, abandonné même de ceux que tu défendais? Quoi! tu aurais lâchement vécu du mépris des encyclopédistes et des sourires de la Dubarry, reniant ton honneur et ton Dieu, pour que la débauche et l'impiété te laissassent du pain!

Ils te plaignent aujourd'hui, c'est leur dernière injure. Pensent-ils donc qu'aujourd'hui tu serais des leurs? Ignorent-ils qu'ils n'auraient rien à te donner, et que tu ne voudrais rien accepter d'eux que leur haine? Car ils savent haïr, afin de pouvoir aussi, dans leur bassesse, rendre cependant quelque hommage à la vertu!

Puisque j'ai nommé Gilbert, je dirai aux poëtereaux pantelants, jeûnants et mourants, qu'ils me font rire. S'ils ont faim, cela les corrigera de rimer. C'est un avis que la Providence leur envoie dans sa miséricorde. Quant aux poitrinaires, qu'ils boivent du lait d'ânesse. Tout poëte qui meurt de la poitrine n'est que malade; tout poëte qui meurt de faim, s'il chante uniquement pour chanter, n'a que ce qu'il mérite. Ne peut-il remuer la terre, ou apprendre à coudre? S'il défend, comme Gilbert, la morale et l'honneur, il doit s'estimer heureux d'avoir part à la gloire de tous ceux qui pâtissent et meurent pour la vertu. Quant à toi qui rimes à Chloris, que m'importent ta vie et ta chanson? De ces chansons-là j'en ai cent volumes, toutes meilleures que la tienne. Quand j'aurai pleuré le soldat qui tombe dans l'arène sanglante, quand j'aurai pleuré l'ouvrier qui s'affaisse sous son fardeau, et l'innocent enfant du pauvre qui expire l'hiver dans ses langes glacés,

s'il me reste des larmes pour les fous, alors je pourrai te plaindre de cette lèpre de paresse et d'orgueil dont tu vas mourir. Mais en te plaignant, je te tiendrai trop heureux d'avoir pu sortir du monde avant que fussent éclos tous ces germes de lubricité lâche, d'impiété stupide, de jalousie imbécile et féroce, que je voyais déjà poindre en tes premiers sonnets. Va, je suivrai ton cercueil, tout consolé des chefs-d'œuvre que j'y perds. Qu'y a-t-il là dedans? Les contes de la Fontaine, les épigrammes de Rousseau, la *Pucelle* de Voltaire, les poëmes de Parny... Grand Dieu, quel désastre! et que voilà l'humanité privée d'un rare trésor!

Mais vous dont le génie s'est allumé au flambeau de la foi; vous qu'on abandonne à la misère, non parce que le feu sacré vous manque, mais parce qu'il vous dévore et qu'il est trop sacré; vous qu'on ne dédaigne pas, mais qu'on persécute; ô frères de Gilbert, s'il en est encore parmi nous, ne vous plaignez pas de mourir! Vous ne rêvez que de nobles ouvrages: ne vous plaignez pas de ne pouvoir même en jeter le plan sur une feuille vouée à l'oubli! Le grand et saint ouvrage que vous aviez à faire ici-bas, c'était d'offrir un cœur pur à l'atteinte de ces mains brutales qui n'ont d'or et de caresses que pour le talent avili. Mourez comme autrefois les martyrs, plutôt que de toucher à l'encens obscène qu'il faut brûler devant les idoles du monde. Vous n'irez point à l'Académie, mais vous irez au ciel; et c'est là votre destinée.

XXI

Ce que tu auras fait avec beaucoup de plaisir ou avec beaucoup de peine, jamais ne sera complétement mauvais.

La page raturée, refaite, recopiée, est la bonne; la page tracée d'un seul jet, sans points, sans virgules, sans ratures, sans orthographe, est l'excellente. Oh! que l'idée est pleine, là où elle n'a pas donné le temps d'achever les mots! Porte de confiance à l'imprimeur ces feuilles choisies. Que peut te demander le public, quand tu ne lui donnes rien que tu n'aies écrit ou la sueur au front, ou le sourire sur les lèvres, ou la pitié dans le cœur et les larmes dans les yeux? Pour moi, je t'absous de quelque dureté, de quelque négligence, et je n'écoute plus les réquisitoires du rudiment. La muse t'a parlé; elle t'a donné le droit d'élever la voix, ou tu l'a conquis par ton travail. Parle donc; je te combattrai peut-être, mais je t'écoute.

Soient seulement honnis, abhorrés, fuis et refuis, les pompiers du Parnasse, les écrivains aqueux et faciles, qui, voulant toucher aux choses de l'esprit et de l'âme, le font sans génie, sans émotion, sans travail; et, prenant aux plus chauds foyers de nature des brandons allumés, vous les noient tout d'abord dans les fluidités d'un style tiède et jaunâtre, dont ils lâchent à volonté les détestables flots par mille conduits. Revues de Chignac et de Quimper, politique de ce journal, feuilleton de cet autre, discours aux deux Chambres, almanachs, livres in-12, livres in-18, livres in-8°, mémoires, voyages, romans historiques, histoires romanesques, etc., etc.; on ne saurait dire par combien d'écluses s'écoulent incessamment ces affreux réservoirs d'eau plate et nauséabonde, qui sont toujours pleins... Heureusement nous sommes tous mortels, et à la fin, par leur mort ou par la nôtre, nous leur échappons. Ah! ils ne sont pas une des petites raisons qui peuvent consoler de mourir! Notez qu'ils ont cent moyens injurieux, non pas de se faire lire, mais de le faire entreprendre.

Tout le talent qu'ils ne montrent pas dans leur travail, ils le déploient et le poussent jusqu'au génie, pour faire à ce travail une célébrité. L'ouvrage n'a coûté que de lever un peu la planchette, et l'eau plate a coulé; mais le titre est piquant, et le prospectus d'un haut labeur : « Mon livre, vont-ils publier dans tous les carrefours, dit ceci et dit cela; j'y ai mis ce poivre et ce gingembre que j'ai été chercher aux Indes : les sommets en sont, comme les Alpes, voisins du ciel; et dans les bas-fonds, on y voit de ces roses qui fleurissent à Candahar. L'exposition fait rire, le dénoûment arrache des larmes; vers le milieu, rires et pleurs se mélangent agréablement. J'y ai joint aussi des révélations très-scandaleuses, et des vues sur la théogonie antique. Enfin, notre illustre *un tel* l'a trouvé si beau, qu'il en a voulu composer la préface. » Et telles autres charlataneries qui seraient de moitié trop fortes pour de pires badauds que nous. Ne vous y laissez prendre, soyez sans pitié, sans oreille, et que tout cela s'oriente vers les quais, et que les cochers de fiacre y trouvent leurs dignes plaisirs.

XXII

La Providence a fait à ce professeur un rare cadeau. Elle l'a jeté dans le monde, dépourvu de ce qui constitue l'homme, et le voilà tout de suite orné de cent vertus négatives. Il n'est point emporté, point débauché; rien ne le détourne de l'étude : homme de bien ! Il a de la mémoire, une voix claire, des mots tant qu'il en veut : homme de goût !

La jeunesse encombre sa classe. Il annonce l'histoire de la littérature durant le siècle passé; c'est l'histoire de l'es-

prit humain durant une période de cent ans. Quels furent ces auteurs? qu'ont-ils dit? comment ont-ils vécu? Ont-ils fait du bien? ont-ils fait du mal? la société est-elle sortie de leur école plus riche ou moins riche qu'elle n'y était entrée; je veux dire, a-t-elle acquis des vertus, a-t-elle contracté des vices?

Ce n'est pas ainsi qu'il l'entend : il parle de diphthongues. Des phrases sur des phrases; sous le nom des morts, des flatteries à l'adresse de tous les vivants. Ses sympathies sont aux mauvais, mais il ne veut choquer personne, et il loue même les gens de bien, surtout lorsqu'ils se sont trompés. Rollin a son compliment, parce qu'il était janséniste. Quant à Crébillon le fils, ce fut un esprit modéré. Je vous laisse à juger s'il caresse Voltaire : c'est le but du livre. Mais doutez donc de l'impartialité du professeur, après les louanges qu'il accorde à Rollin!

Ces sortes de lettrés ne voient dans le monde qu'une chose, la gloire de l'esprit. Ils blâmeront un vers dur dans *Polyeucte;* ils ne condamneront point la *Pucelle*, irréprochable sous le rapport de l'art. Ils ne savent pas, ils ne veulent pas manier cette critique qui va au fond de l'œuvre, et qui, sans s'arrêter au métier, juge l'inspiration.

L'art, disent-ils, est sanctifiant. Voilà un tableau d'église, voilà une priapée. De ces deux pages, laquelle fait plus d'honneur au peintre et à l'esprit humain? La mieux peinte.

Sont-ils honnêtes ces hommes qui n'ont point de défaut dont la police s'inquiète, mais point de vertus dont la république puisse profiter? Sont-ils sobres, qui ne s'enivrent pas, parce qu'ils ont éprouvé une fois que l'ivresse fatigue l'estomac, mais boivent du meilleur, et ne se lèvent jamais de table qu'entre deux vins? Chastes, qui ne courent point

les mauvais lieux, mais vivent en concubinage et procréent en bâtardise? Bons, qui attendent pour faire le mal que ce soit leur intérêt?

Plus commodes que le bandit et le scélérat, oui! mais moins corrompus, je vous arrête! Si le bandit vous attaque, vous les verrez paraître, et, sans prendre part au combat, ils crieront : Tue! la cause du bandit est la leur. Quand vous serez mort ou dépouillé, ils feront comparaître l'assassin, car il a fait une chose contraire aux lois, et le bon ordre veut qu'on le juge; mais ils l'absoudront, car leur intérêt défend qu'on le décourage.

XXIII

L'un des principaux médecins d'une de nos grandes maisons de fous a trouvé enfin l'explication de certains problèmes moraux qui l'avaient toujours inquiété. Il est sûr, il est convaincu, il s'est prouvé que tous les grands hommes, tous les saints, tous les martyrs, furent des *hallucinés*. Voilà sa synthèse philosophique et son origine de tous les cultes. A l'appui de ses découvertes, il cite surtout Jeanne d'Arc; c'est quasi la pierre angulaire de son système. La bergère de Vaucouleurs était, selon lui, une fille mal portante. De là ces voix qui lui parlaient, cette mission qu'elle croyait avoir reçue, ce courage extravagant dans le combat, cette foi dans les supplices. Si Jeanne d'Arc avait joui d'une santé régulière, elle n'aurait pas sauvé la France.

Il a imprimé tout cela sans perdre sa place, et au contraire : on s'étonne plutôt qu'il ne soit pas devenu médecin en chef, car son livre lui a fait grand honneur dans la littérature et dans les académies.

XXIV

Ta vie est un sonnet, poëte fortuné !
Les couleurs et les sons te forment un bagage ;
Aux chants de la jeunesse, en galant équipage,
De ton premier quatrain tu marches couronné.

Mais le second déjà, moins heureusement né,
Languit et se ressent des pesanteurs de l'âge.
La cheville y paraît, tu forces ton ramage :
On te sacre immortel, te voilà détrôné.

Cupidon grisonnant te manque de parole ;
Chloé bâille aux soupirs ; tu crains d'être frivole,
Et tu deviens profond dans le premier tercet.

Raisonner, mon chanteur, est un point redoutable.
Je crois qu'on siffle ? Hélas ! c'est la fin du sonnet :
La chute en est jolie, amoureuse, agréable !

XXV

Trissotin, touché d'un éclair de bon sens, lâche sa muse asthmatique, la cache en un trou, ne va la visiter que le soir, nie qu'il la connaisse encore, ne produit plus ses petits difformes, et se voue ostensiblement au célibat de la critique.

Auteur, il était ridicule ; critique, il devient important. Ce qu'il a de grammaire et de lecture, joint à cette certaine rage d'auteur défait, si sagace à flairer l'endroit faible d'un ouvrage, le met au premier rang parmi les parasites qui vivent de la feuille de laurier. Quelque malignité, quelque dehors grave, beaucoup d'anecdotes, une pointe d'obscénité, mais sous masque ; je ne sais quel sourire, je ne sais quelle finesse, je ne sais quelle mélancolie de

vieux gardien du sérail : tous ces ingrédients brouillés lui font une manière agaçante, qui n'est pas franche, qui ne porte pas loin, mais qui n'appartient qu'à lui, et qui ragoûte assez le pnblic. Voilà Trissotin en faveur ; soudain le peuple imbécile des lettrés tombe à ses genoux. Il est le portier du *Mercure*. Qui pour ses vers, qui pour sa prose, chacun invoque la clémence, sollicite la faveur de Trissotin. On cherche même à le rendre reconnaissant. Des gens de mérite, pères d'un volume nouveau-né, font antichambre chez Ravet, qui tient un journal, pour obtenir d'y célébrer les grâces du *Quoi qu'on die*.

Mais Trissotin est de glace aux auteurs ; il ne les aime que gens de qualité, ou gens en place, ou tout à fait au comble de la réputation et de la fortune. On ne le voit jamais encourager un jeune homme ; mais aussi « jamais surintendant *ne l'a trouvé sévère*. » Pour vanter le peintre des *Précieuses*, il attendrait qu'il fût mort, ou de l'Académie ; pour admirer Oronte, il n'attend que son sonnet.

Quand il a vu la manie d'Oronte gagner de plus en plus les gens de cour (tant il est vrai que le théâtre corrige les mœurs !), Trissotin a bâti sur ce faible l'édifice de sa fortune. Il célèbre le génie littéraire des députés, des pairs de France, des anciens ministres, des futurs ministres, des ambassadeurs, des chefs de parti ; et il a toujours des culottes neuves.

J'aime à le contempler aux prises avec ces ingrates figures d'amateurs qui ont voulu tâter de l'art, et qui ne se sont trouvés propres qu'aux petits rôles de la politique et de l'administration. Il faut le voir s'escrimer autour de quelque vaine brochure, vieille de trois lustres ; en secouer la poussière, en arracher les toiles d'araignée, en revernir les lambeaux incolores, et crier que c'est là le

monument de l'esprit humain! Mais l'inédit surtout le charme. Ces brillants comparses, enfants gâtés des Chambres, conservent précieusement au fond de leurs tiroirs certains cahiers, griffonnés dans l'intervalle des sessions pour se soulager de l'éternel malaise qui tourmente les esprits stériles. Trissotin déguste cette piquette, et jure qu'il n'a jamais rien trouvé de si suave et de si fort. Il n'y sent nul goût de renfermé; les écrivains de plein air n'ont point, à son avis, ces grâces de huis clos; c'est le dernier mot de la science, de la philosophie et de la littérature; et le critique, admirant ces merveilles, se console de tant de pauvretés qui voient le jour.

XXVI

Les vrais théoriciens sont les plus puissants des hommes. Les idées qui se disputeront ou qui posséderont l'empire sortent d'eux; ils font des choses immenses, une immense autorité les environne. Mais cette autorité est toute dans la force de leur esprit. Ils restent de simples citoyens, de simples écrivains, de simples prêtres, et ils ne remplissent point les grandes places; ou ils les refusent, ou personne encore ne veut les y voir. Seulement, ils y mettent de vive force ceux de leurs disciples qui ne sauraient pas faire autre chose. C'est un vicaire qu'ils ont là, sous le nom de ministre, de président ou d'empereur. Tandis que leurs valets gouvernent ainsi le monde, ils restent à l'écart et souvent cachés, comme la source des grands fleuves qui se dérobe sous les roseaux.

XXVII

Depuis longtemps déjà les mêmes noms tiennent sur la scène littéraire, et presque tous sont moins resplendissants qu'au début. Encore quelques années (je mets le long terme de dix ans), les uns seront devant leur juge, le juge suprême des hommes et des actions humaines, devant Dieu, ce Dieu qu'ils outragent aujourd'hui, dont ils transgressent les commandements, dont ils blasphèment le nom et la doctrine : il leur demandera compte de ce qu'ils ont fait. Ceux qui vivront auront vu baisser leur esprit, et davantage encore leur renommée; ils seront vieux, chagrins : on sifflera leurs derniers ouvrages. Point de famille autour d'eux, ils ne se marient pas ou n'engendrent pas; point d'amis, point d'épargnes. Cet argent, prodigué par la spéculation à leur avidité insatiable, comme celui que l'on reçoit du diable dans les légendes, se change en feuilles sèches et s'envole au vent. Point d'emploi : quel emploi, du moins honorable, donner à de vieux baladins qui se sont laissés tomber de la corde au décri universel? Je veux que quelques-uns soient riches et bien placés : qui peut leur alléger l'inconsolable ennui d'être vieux, de vivre loin des applaudissements de la foule, loin des sourires des femmes, et, chose plus cruelle, de voir les applaudissements et les sourires aller aux nouveaux venus?

J'ai vu la vieillesse d'un de ces hommes, et j'en ai frémi. Il ne pouvait supporter la vie, et il craignait horriblement la mort; il avait fait trembler les plus hauts, les plus fiers, et personne au monde ne le redoutait plus. Le moindre reptile de feuilleton, longtemps inexorable, ne cédait

enfin à ses prières, ne l'écoutait enfin, que pour mordre dédaigneusement les pitoyables pages que traçait encore sa main alourdie. Quelle pitié! L'ivresse des vagabondes amours, le mépris des femmes qui en est la suite, l'avaient éloigné du mariage; et je le voyais sous le joug d'une brutale et orde servante, qu'il craignait également de perdre et d'épouser. Il jouait encore l'âme forte; mais ses livres, refusés du public, et que je parcourais pour le flatter d'une dernière joie, me révélaient le secret de son cœur : un pied dans le tombeau, ce vieillard berçait toujours de frivoles et impures images l'impuissance où il était tombé. — Que pensez-vous, me disait-il, de ce chapitre, de cette scène amoureuse? N'y trouvez-vous pas quelque fraîcheur? J'étais réduit à baisser les yeux, et il ne comprenait pas! Il me croyait mécontent de sa prose, et je le laissais dans une inquiétude qui troublait ce qu'il pouvait goûter encore de sommeil. Non, jamais prince chassé du trône et devenu l'amusement des geôliers; jamais comédien hué sur le théâtre où s'entassaient pour lui les couronnes; jamais coquette dédaignée de ceux qu'elle enchaîna, et les voyant courir à la jeunesse et à la beauté, n'endurèrent de pareilles tortures : tant qu'à la fin, comme le scorpion entouré de charbons ardents, ce misérable finit par tourner contre lui-même les restes de son venin, et devint le plus acharné de ses persécuteurs. Il notait dans ses ouvrages et dans sa vie les fautes qu'il avait commises. Il s'accusait d'avoir écrit sans art et vécu sans sagesse, d'avoir ignoré les secrets du style et les secrets du cœur, de s'être lui-même préparé les jours affreux qu'il subissait. Il passait des nuits, il employait des semaines entières, à relire, à refaire des articles de vingt lignes, perdus dans des feuilles oubliées depuis vingt ans;

il tournait à neuf de vieilles épigrammes lancées contre des auteurs glorieux ou morts; puis, laissant là sa stérile besogne, il pleurait, disant : A quoi bon? je suis vieux, je suis oublié, je vais mourir; à quoi bon? je suis assez haï; à quoi bon? ce n'est plus à moi que sourient les femmes et la gloire!

Il avait, à l'entrée d'un vallon, une maison solitaire. Mille belles fleurs s'épanouissaient dans son jardin, dont le chèvrefeuille et la clématite tapissaient les murs. On entendait chanter les fauvettes et les merles, sonner la cloche, gazouiller le ruisseau; le moindre vent qui passait faisait bruire les châtaigniers, les peupliers, les platanes, apportant des bois voisins ces fraîches et pénétrantes odeurs qui, quand nous les retrouvons, semblent nous rendre la jeunesse et la vie. Ce lieu aimable, ce rêve du passant qui regardait par la porte entr'ouverte les riches touffes de la clématite en fleur, c'étaient le théâtre et l'instrument de son supplice. Il avait embelli cette maison, il y avait joui de ses triomphes, il y avait goûté ses coupables joies. Là, cent fois, étaient venus l'envier ses flatteurs; là, cent fois, étaient venues le trouver ses maîtresses, d'avides et orgueilleuses filles de théâtre, esclaves généreuses pour lui; là, dans tous les enivrements de la volupté et de l'orgueil, il avait tracé ces pages accueillies par tant de louanges, outragées par tant d'oubli. Il s'irritait contre cette nature qui n'avait pas vieilli comme ses sens et sa gloire, et dont la jeunesse insultait à sa décrépitude. Il se parait, il rassemblait sur son front creusé quelques rares cheveux; et il se plaçait à sa porte, regardant le chemin désert par où elles étaient venues, espérant quelque prodige qui lui ramenât au moins un reste de ces festins terminés, au moins une goutte de lie du breuvage qui l'avait

brûlé d'une soif si âpre. Vaine attente ! Une femme passait, elle était jeune, elle ne le voyait pas ; elle tournait la tête, et souriait à quelque jeune compagnon. Il rentrait oppressé; il cherchait, pour y dévorer son cœur, un recoin sombre dans cette solitude, où n'habitait plus avec lui que le désespoir, où, à travers la haie en fleur, passait le souffle de la mort.

Hélas ! j'avais compté que Dieu, le voyant ainsi, viendrait à son aide. Je lui disais : Tournez-vous vers le ciel; priez Dieu de vous faire miséricorde; implorez son pardon, demandez-lui la paix. Il me répondait : Je ne puis! ou même, se redressant avec haine sous le châtiment, il se répandait en blasphèmes impurs; il faisait des phrases contre la Providence; il m'écrivait des lettres étudiées; il cherchait des effets de style, et il gardait copie de ces fadaises, afin qu'on pût les imprimer lorsqu'il ne serait plus. On le trouva sans vie un matin, sur le seuil de son cabinet de travail. Le livre que la mort avait arraché de ses mains était un de ses livres.

La prière du prêtre n'entra point dans ces lieux, dans ce bagne de la volupté et de l'orgueil. Des gens inconnus, de lointains héritiers, accoururent, emportèrent le cadavre, le jetèrent à la fosse, et se retirèrent contents. Un journal en donna la nouvelle; et ce fut la dernière fois que la presse prononça ce nom, si retentissant naguère, déjà oublié, déjà inconnu.

LIVRE II

JOURNAUX ET JOURNALISTES

I

Shéridan disait : Donnez-moi la liberté de la presse, et envoyez-moi à Constantinople. Il avait raison ; mais il aurait dû ajouter : Ne confiez pas trop de fonds secrets au grand vizir. Malheureusement il ne pouvait compléter ainsi sa pensée en public : il l'a certainement fait quelques heures plus tard au cabaret, causant avec les amis de bouteille et de brelan qui glorifiaient son discours. Mieux qu'un autre, Shéridan, joueur et débauché, savait que, si la presse est assez forte pour se défendre des exempts et renverser les bastilles, la conscience des journalistes se détrempe singulièrement à la pluie qui fit de Danaé la mère d'un bâtard. Combien d'enfants de Jupiter sortent tous les jours de ces flancs incorruptibles que le bon public croit seul féconder !

Quelles bizarres transformations subissent les choses aux mains de l'homme ! que la pratique est loin de la théorie ! On invente la presse pour servir d'organe à l'opinion ; c'est une institution qu'on environne de mille sûretés, comme une propriété du public, plus sacrée cent fois que la source où chacun vient boire, et le champ qui nourrit chacun.

Mais voilà que l'institution devient le monopole de quelques individus, assez mal famés pour la plupart ou tout à fait inconnus, qui s'établissent en permanence redresseurs de torts, et qui, sous ce beau titre, sont en général les plus effrontés pillards, les plus violents despotes, les plus subtils et audacieux calomniateurs qu'il y ait dans toute la nation. Ces avocats de la liberté veuve et du peuple orphelin laissent bien loin derrière eux, en fait de rapacité et d'insolence, leurs semblables du palais, qui du moins ne parlent qu'en face d'ardents contradicteurs, au sein d'un auditoire borné, et devant des juges qui connaissent leurs détours. Nos journalistes sont anonymes, ils répliquent indéfiniment, ne sont obligés de rien prouver, répondent noir quand vous leur avez dit blanc, et vous soutiennent en face que vous avez dit noir, suppriment ce que vous leur objectez de plus décisif, se moquent de tout jugement, ou plutôt jugent eux-mêmes, sans appel ni cassation.

II

On appelle, dans les journaux, *questions latérales* tout ce qui n'est pas la politique pure. Ces questions latérales se vendent à des gens qui les traitent comme ils veulent. D'honnêtes patriotes achetèrent, pour y défendre leurs opinions, un journal fort vertueux et fort indépendant, mais qui ne pouvait plus vivre. Ils trouvèrent en arrivant les questions latérales vendues : question des noirs, vendue à raison de trois mille francs par mois aux possesseurs d'esclaves; question des lins, vendue à des industriels du Nord; question des fers, vendue à des industriels du Midi; question vinicole, vendue à des propriétaires de Bor-

deaux, etc., etc. Il y en avait pour quatre-vingt mille francs par an. Jugez des sécurités que pouvait trouver la question politique dans les mains de ces négociants de questions latérales! aussi portait-elle le bouchon de paille; mais les chalands avaient manqué.

III

Il y a toujours des imbéciles pour se ruiner par les journaux, comme d'autres par les théâtres, les filles et les cafés. Pinondel, qui voulait se servir du *Modérateur* comme d'un point de départ pour une grande carrière politique, y a mis cinquante mille francs, moyennant quoi Ruffin, son rédacteur, lui promettait de le faire, avant deux ans, député et sous-secrétaire d'État. Son illusion a duré jusqu'au dernier abonné. A l'heure suprême du journal, quand les protêts pleuvaient, quand les huissiers verbalisaient, quand les garçons de bureau se lamentaient, quand Ruffin fuyait les recors, Pinondel, arpentant les bureaux, disait : Eh bien! je ne regrette pas l'argent que j'y perds... Cela m'aura servi de jalon.

Qu'il hérite de son père, Ruffin le ressaisit et le tond derechef.

Ce *Modérateur*, déjà fatal à tant d'actionnaires, si souvent acheté, si souvent vendu, relevé tant de fois, tant de fois tombé, va se relever encore. Depuis deux ans que la *Fraternité* est morte, on a oublié les industries de Rapax, son fondateur, et quelqu'un songe à recommencer le même jeu. Il s'agit de prendre la défense des intérêts matériels, et de faire contribuer les industries en les effrayant. L'homme qui monte cette affaire m'en a exposé le plan. Il est tout de feu, et croit très-bien qu'il va sauver

la patrie. L'illustre Moutonnet qui l'inspire, et qui tiendra la plume, est toujours sûr de faire bouillir son pot. La patrie peut attendre.

IV

Une sœur de l'hospice, à Valenciennes, tomba malade. Elle était du Midi, et ne pouvait supporter le climat du Nord : il fallut la renvoyer dans son pays. Que fit le journaliste, cette bête méchante, cet animal hideux et sauvage? Vite, dans son infecte feuille, il inscrit ce départ, non pas simplement, mais avec un voile de mystère, comme s'il se fût agi de quelque chose que l'on voulût cacher, et de manière à faire supposer... Je m'arrête. Il est aisé de deviner ce que savent penser et ce que ne rougissent pas d'écrire ces truands effrontés, ces derniers de la race des assassins. On connaît leur adresse à composer les poisons dont ils se servent pour tuer les renommées pures; on sait qu'ils en renferment plus, dans une feuille de papier, que le repaire de Locuste n'en contint jamais.

V

Je connais ta force, et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à cent mille idiots qui n'entendent que ta voix, et qui n'en veulent écouter aucune autre; toi seul as de la probité, de la justice, de l'esprit et du style; toi seul es patriote; et s'il te plaît de passer pour chrétien, toi seul le seras. Moi, je serai un jésuite, un libelliste, un impie: tu le diras. Qui saura le contraire, hormis quelques centaines d'honnêtes gens qui te font l'honneur de te craindre, et qui protestent tout bas contre tes injures, quand ils sont

sûrs de n'être pas entendus? Donc tu peux m'écraser, imbécile! Mais tu m'écrases avec tes pieds, avec tes mugissements, avec ta masse immonde, et non avec ton esprit; tu m'écrases comme le bœuf en fureur écrase parfois le pâtre qu'il rencontre seul et désarmé.

Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf! Tu pèses un millier, et tu portes au front deux cornes: c'est trop contre une fronde. Seulement, écoute ceci : Tu m'écraseras; mais je suis un homme, et j'aurai dit quelque paroles que tes beuglements n'empêcheront pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes, comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour.

VI

Le *National* et la *Réforme* sont si grands amis de l'égalité, qu'ils ne consentent pas à souiller leur bouche d'un nom de gentilhomme; ils ont soin de l'épurer préalablement en ôtant le *de*. Ils disent : M. Montalivet, M. la Rochejaquelein, M. Montalembert; mais ils font une exception pour les gentilshommes démocrates. Volontiers ils écrivent Dupont de l'Eure (sans parenthèse), et c'est par eux que l'on connaît la noblesse de M. de Vaulabelle.

VII

Grégoire B., démocrate de province, fut admis à l'audience d'un habile écrivain, défenseur éloquent des droits de l'homme, qui demande tous les jours qu'enfin le peuple sorte de servitude. Le publiciste était à table : Grégoire remarqua tout d'abord qu'il ne se nourrissait pas de brouet noir. Dîner à remplir plusieurs estomacs; service

élégant, et même riche. Debout devant le maître de la maison, se tenait un domestique attentif, et qui faisait bien de l'être, car la moindre négligence lui attirait de brefs avertissements, où ne vibrait point le sentiment de la fraternité. Cela ne laissa pas de choquer le démocrate de province, tenu lui-même à distance par la politesse de l'écrivain. Il avait compté qu'ils fumeraient ensemble une pipe, en causant des droits de l'homme! Grégoire se retira fort indigné, publiant qu'il croyait avoir vu son préfet. Ne vous en étonnez point, lui dirent les patriotes; ce journaliste n'est qu'un girondin, il y a en lui du levain d'aristocrate. La démocratie n'est point là.

Grégoire se rendit le lendemain où on lui avait juré qu'il trouverait enfin la liberté, l'égalité et la fraternité; non plus chez un journaliste, mais chez un orateur. Il entra dans un hôtel magnifique, monta un escalier large et luisant, et s'arrêta devant une porte dont la mine imposante fit une telle impression sur lui, qu'involontairement il ôta son chapeau. Il sonna d'une main émue; deux énormes laquais parurent, et lui dirent, sans le regarder, de s'asseoir dans l'antichambre.

Ces laquais portaient des habits galonnés et des culottes cramoisies!

VIII

Deux journalistes démocrates se querellent: l'un des deux ne sait pas le français, de quoi l'autre veut tirer quelque avantage; mais le Welche triomphe de son ignorance, fait fi du phraseur, et finalement le roule. Il a une certaine verve brutale, une certaine emphase sauvage, qui enlève les patriotes, et qui même lui assure l'estime des

logiciens. Entre ces deux adversaires je suis bien désintéressé. Ce n'est pas sur la manière de me traiter qu'ils disputent. Qu'ils tiennent ce qu'ils annoncent et qu'ils arrivent au pouvoir, tous deux pourront me trouver trop long de toute la tête; et que m'importe en quel français sera rédigée ma sentence de mort? Cependant je dois dire que le montagnard désarçonne tout à fait le girondin. Il l'accuse d'incivisme, et le convainc de quelque tendance aristocratique ; il a raison.

Un homme qui sait le français ne peut être un bon, un vrai, un sincère démocrate, comme l'entend le montagnard. Il y en a deux motifs.

Quand on sait le français, on sait autre chose. On a lu certains bons livres, qu'un homme capable d'apprendre le français ne lit pas impunément. On a de certaines notions de politique et d'histoire, une certaine politesse, un certain sentiment de l'ordre, un certain goût pour les belles choses, pour le loisir et les jouissances de l'esprit, un certain bon sens enfin, qui rend peu propre à faire ce métier de niveleur, c'est-à-dire de destructeur stupide et féroce, illustré chez nous par les héros du comité de salut public, lesquels, presque tous, avaient la manie d'écrire, et dont pas un n'était capable d'écrire correctement. Ajoutez que l'homme qui sait le français ne pourra jamais se défendre d'un immense et souverain mépris pour l'emphase démagogique. Imaginez ce que Voltaire et même Rousseau, qui était pourtant un coquin plein d'enflure, auraient pensé des plus beaux morceaux du style conventionnel ! Il faut peut-être toute la vertu chrétienne à un homme qui sait bien sa langue, pour ne pas mettre au-dessous des derniers gredins l'écrivain et l'orateur qui ne la savent pas. Cette connaissance est de celles qui développent le plus l'orgueil.

Voyez avec quelle hauteur nos universitaires, qui se croient grands puristes, parlent de ces pauvres chrétiens qui pensent cependant mieux qu'eux, mais en style dur! voyez avec quelle pitié le girondin relève les solécismes du montagnard, cependant plus logique que lui!

Secondement, l'homme qui sait le français possède en général deux choses, et s'il ne les tient pas, il peut les espérer: il jouit de quelque aisance, il a quelque autorité: il est en voie d'accroître l'une et l'autre: il est donc conservateur. La phrase bien faite est une des marchandises qui se placent le mieux, dès que l'atmosphère politique est assez paisible pour permettre d'ouvrir boutique. Or, tout homme doué du talent de faire de bonnes phrases n'est propre en général qu'à faire ses phrases, et ne désire au fond que de les bien placer. Les bruits de la rue; les grandes émotions publiques, les révolutions, les bouleversements, ne lui plaisent beaucoup que dans l'histoire. C'est joli à peindre, mais c'est difficile et périlleux à diriger. Il n'en veut point, car il n'y brillera point. Il lui faut de sonores polémiques, où il déploie son agilité, son adresse, son audace, qui ne lui attirera jamais des coups mortels; il faut que tout le combat se passe dans une lice entourée d'oisifs et de belles dames, qui disent: « Il est habile, il est plein de ressources; voilà un trait bien lancé; » et qui répètent encore le lendemain ses épigrammes de la veille.

Si le peuple entre dans l'arène, si l'on en vient aux hurlements, aux piques, à la mitraille, que voulez-vous que fassent là les muses? A quoi sert l'esprit? On ne joue plus de l'épigramme, on joue du coutelas. Voilà un bel emploi pour notre peseur de diphthongues!

Vous trouverez de bons écrivains dans toutes les antichambres, dans celles de Louis XIV, dans celles de Fou-

quet, dans celles de la Pompadour : ils demandent de la nourriture, des rentes, des applaudissements. Aujourd'hui ils se pressent sur les pas du peuple, qui a aussi ses antichambres, et qui n'est pas le moins pervers, le moins insolent et le moins généreux des maîtres. Ils lui demandent ce qu'ils ont toujours et partout demandé. Ils trouvent très-bon que le peuple les loue, les serve, les enrichisse, et leur prête l'épaule pour renverser les ministères; mais est-il question d'une rafle générale, ils n'en sont plus. Point de bruit qui étouffe nos voix, point de tumulte qui fasse disparaître nos personnes !

Sur la place publique, dans les clubs, dans les carnages, vous ne voyez, en fait d'auteurs, que des auteurs sifflés. La même raison qui éloigne André Chénier, Roucher, Condorcet, Camille Desmoulins lui-même, amène Saint-Just, Marat, Robespierre, Collot d'Herbois; tous en appellent au couperet, n'ayant pu réussir par la plume.

IX

Le gouverneur revient d'une expédition dans la Mitidja. Il a voulu, de ses yeux, étudier la force des Hadjoutes qui infestent la plaine, et trouver quelque moyen d'améliorer la situation de nos soldats, captifs dans les camps pestilentiels où la stratégie les a disséminés. Il a passé plusieurs nuits à la belle étoile, il a rencontré les Hadjoutes, et les a battus avec sa petite escorte ; aujourd'hui même, il est resté douze heures à cheval, sous une pluie d'orage. Il arrive harassé, mouillé, couvert de boue ; son habit est taché du sang d'un de ses cavaliers, blessé par les Arabes auprès de lui, et qu'il a lui-même relevé et emporté dans

ses bras. Cependant il ne regrette point sa course : il sait ce qu'il voulait savoir ; sa présence a fait du bien aux troupes ; demain il pourra commencer à les soulager, dans huit jours il aura nettoyé la plaine. Il change de linge, il allume son cigare au feu du mien, et voyant que je lis les journaux, il me demande ce qu'on dit en France. — On vous plaisante, général. On dit que vous êtes un grossier gendarme et un paysan ridicule ; que vous manquez de tact, de littérature, de talents militaires ; que vous avez des cheveux roux. On ajoute que vous menez ici la vie oisive et arrogante d'un pacha, consacrant à tourmenter l'armée et le public tout le temps que vous n'employez pas à voir danser les bayadères, et on prévoit que vous ne tarderez guère à perdre la colonie. Mais c'est précisément ce que la cour désire, et la mission qu'elle vous a donnée... Comment ! vous êtes ici depuis un mois, et vous n'avez pas pris Abd-el-Kader ? Rien n'est plus facile pourtant que de prendre Abd-el-Kader. Il y a mille moyens d'y réussir ; tout Paris les signale, et l'auteur du feuilleton vous en indique un qui est infaillible.— Ah ! dit le gouverneur, après avoir rallumé son cigare, voyons cela.—C'est de monter à cheval, et de poursuivre Abd-el-Kader jusqu'à ce que vous l'ayez atteint. La chose est assez simple.—En effet, dit le gouverneur.—Vous n'y avez pas songé cependant. Comme cet oubli surpasse la stupidité d'un paysan et même celle d'un gendarme, le feuilletoniste voit très-bien que vous y mettez de la mauvaise volonté. Que vous importent le sang et la vie de nos soldats, pourvu que vous fassiez durer la guerre, que vous deveniez maréchal de France, et qu'enfin la colonie soit perdue ?—Vraiment, dit le gouverneur, ils ont écrit tout cela ?—Voici l'article, tiré à quarante mille eexemplaires, et daté du jour où vous

avez passé le col de Mouzaïa à travers les balles. J'en connais l'auteur. C'est un garçon très-gras, qui rédige la chronique du beau monde pour plusieurs journaux d'estaminet. Il se fait environ quinze cents francs par mois à fréquenter les coulisses des théâtres et les boudoirs des femmes entretenues; partout spectateur. Il est feuilletoniste sous trois pseudonymes, et vaudevilliste sous un quatrième. On dit qu'il ne saurait donner un nom de père ni à un livre ni à un enfant.

X

Le gros Polygamon porte haut sa tête ronde, son nez camus, son fade visage épicé de quelques enluminures; il étale superbement des ampleurs d'Hercule obèse. Rien qu'à le voir passer, toujours serré d'un habit aux basques arrondies en voiles de navire, on devine qu'il est reconnu bel homme. Avec l'amitié d'un chef de parti, ministre en fusion, prêt à sortir du moule, et qui lui donnera bon rang parmi les subalternes; avec trois épigrammes à dépenser par session, qu'il débite d'une voix fluette, mais surtout avec une certitude de son mérite, égale au moins à la certitude qu'il a de sa beauté, il fait personnage à la chambre: il a des protégés et des flatteurs. Lorsqu'il a parlé, ses journalistes ne se contentent pas de vanter son éloquence; ils disent aussi, connaissant son faible, qu'il est jeune: « Le jeune et éloquent orateur. » Or, avant de passer à la gauche et d'y conquérir tant de renommée, il traînait depuis dix ans au moins dans les centres, ce qui donne, au plus bas compte, un jeune homme de quarante-trois ans. Quand Louis XIV eut une fois quarante ans, le plus effronté des rimeurs n'aurait pas osé dire : Le jeune roi.

XI

Il y a de certaines annonces médicales qui affectionnent tels journaux. Elles sont plus abondantes et plus fréquentes dans le *National* et dans le *Siècle* que dans le *Constitutionnel; le Constitutionnel* en reçoit plus lui-même que la *Presse* et le *Journal des Débats;* elles deviennent rares dans la *Gazette de France* et dans la *Quotidienne.* Elles n'entrent point dans les journaux religieux, et n'y sont pas même apportées. Les courtiers d'annonces savent ce qu'ils font, et leur statistique est intelligente.

XII

Je résume cent articles environ, publiés en un seul mois par les journaux du libéralisme le plus avancé :

Voilà des évêques, voilà des prêtres, voilà toutes sortes de gens du clergé qui font des brochures, où ils parlent de la politique. La Restauration ne l'aurait pas souffert, et le gouvernement de Juillet l'endure. On permet à ces gens-là de dire ce qu'ils pensent. Il n'y a plus de liberté

Les ignorantins se multiplient : qui veut être ignorantin le peut devenir sans opposition du gouvernement. Il n'y a plus de liberté.

L'enseignement sacerdotal donné dans les séminaires n'est pas réglé par l'Université laïque. Il n'y a plus de liberté.

On permet à des hommes de se faire et de se dire bénédictins, dominicains, trappistes, chartreux, capucins, jésuites; de porter des habits noirs, blancs et gris, qui ne

sont pas coupés comme ceux de tout le monde. Il n'y a plus de liberté.

Nous dénonçons une chose horrible, épouvantable. Un curé a osé fermer son église au cadavre d'un digne et vertueux citoyen, sous prétexte que ce citoyen, prêtre apostat et marié, s'était séparé de l'Église, et est mort hors de l'Église. Non, non, il n'y a plus de liberté!

La France le voudra-t-elle croire? A l'heure qu'il est, il existe sur son sol des femmes qui font des vœux éternels, des vœux contre nature; elles s'engagent à s'enfermer dans des cloîtres, à rester pauvres, à rester chastes. Nous demandons ce que devient la liberté!

Ce n'est pas tout, compères! Ces femmes, ces folles, ces malheureuses, elles tiennent école, elles élèvent des jeunes filles!!! On permet à d'exécrables parents de confier l'avenir de leurs enfants,—de celles qui seront nos épouses, les mères de nos fils,—à ces esprits étroits et fanatiques. Les couvents ne sont pas inspectés par l'Université. On y a envoyé M. Libri, les béguines n'ont pas voulu le recevoir; on leur a proposé de les faire visiter par une femme de lettres, elles ont dit qu'elles lui fermeraient la porte; et le gouvernement s'est soumis! Jamais on ne vit un pareil mépris de la liberté.

Le gouvernement ne nous fournit pas souvent les occasions de le louer; n'en laissons donc passer aucune. Il vient enfin de prendre une bonne mesure. Sur la dénonciation du grand maître de l'Université, le procureur du roi d'un chef-lieu de Bretagne a fait prononcer cent francs d'amende contre une vieille fille qui se permettait d'empiéter sur les droits de l'État, en donnant des leçons gratuites de catéchisme à quelques enfants qu'elle réunissait dans sa misérable cabane. Nous applaudissons de grand cœur;

nous reconnaissons et nous saluons ici l'esprit de liberté!

Des amendes, des bâillons, des menottes, à quiconque n'entend pas comme nous la liberté!!

XIII

Régulièrement tous les mois, cinq ou six journaux, grands voltairiens et grands amis des lumières, donnent un ou plusieurs articles contre les superstitions catholiques et cléricales. S'ils apprennent qu'on fait une neuvaine quelque part, s'ils entendent parler d'un pèlerinage, s'il est bruit d'un miracle, les voilà pleins de plaisanteries et de colère sur ces ruses du clergé, sur ces jongleries du moyen âge, sur ce parti pris d'abrutir le peuple. Et vite, *écrasons l'infâme!* Allez maintenant aux annonces. Il n'y a presque point de jour où vous n'y trouviez l'adresse et le prospectus de quelque tireuse de cartes qui vend l'avenir, de quelque somnambule qui fait découvrir les objets perdus et qui guérit les maladies incurables.

On est vertueux, on a horreur de toute superstition et de toute supercherie; mais il n'y a point de superstition qu'on ne propage, de supercherie dont on ne se fasse complice, de saleté qu'on ne s'emploie à répandre, dès que la ligne est payée vingt sous.

XIV

L'an passé, les journaux retentissaient des clameurs d'un père de famille qui prétendait que certains moines lui avaient pris son fils, son jeune fils, son unique enfant, et le faisaient mourir au milieu de toutes sortes de mortifica-

tions et de macérations absurdes. J'en rabattais beaucoup : mais pourtant, me disais-je, voilà une imprudence que font ces religieux. Pourquoi ont-ils pris ce jeune homme, cet enfant? Ils auraient dû lui conseiller de rester près de son vieux père.

Hier, j'ai vu un de ces moines. —Révérend, lui ai-je dit, contez-moi franchement la chose. On vous a singulièrement attaqués, vous n'avez soufflé mot. Qu'y a-t-il au fond de l'histoire?

—Rien, me répondit-il. Ce tendre enfant avait vingt-cinq ans sonnés. Il était fort malade, il se sentait mourir, et il avait bien quelques raisons pour désirer de ne point fermer les yeux dans la maison paternelle : il voulait mettre son âme en sûreté, s'en aller vêtu du froc, et s'entourer au dernier moment de tout ce qui facilite le passage. Quoi de plus simple?

— Sans doute, repris-je; mais son père?

— Son père aurait permis qu'il se fît saint-simonien, fouriériste, soldat, saltimbanque; mais moine, il ne le voulait pas. Le fils, tout au contraire. Il était pressé, il partit On le reçut au couvent, on le mit à l'infirmerie, on le soigna parfaitement, et on commanda sa bière; car, à vue d'œil, il n'en avait pas pour quinze jours. Son père vint le réclamer. Le supérieur lui dit :—Votre fils veut mourir chez nous, il a le droit d'y rester, et moi je n'ai pas le droit de refuser une pauvre âme qui vient se jeter dans mes bras. Le père fit rage; il envoya des huissiers, des procureurs du roi; il écrivit aux journaux. Par égard pour le père d'un de leurs frères, les religieux ne se défendirent pas; ils gardèrent le silence de la sainte charité. Ils firent bien; vous avez vu que ce terrible père a fini par se calmer.

— Qu'est devenu le jeune homme? demandai-je encore.

— Il est devenu bien portant, me répondit le religieux. A l'époque où les journaux criaient encore qu'on le faisait mourir, déjà, à force de joie et de bons soins, contre toute espérance, il était guéri. Maintenant il est moine, et gros et gras.

— Voilà qui est incroyable, m'écriai-je. Je voudrais voir ce religieux.

— Regardez-le donc, me dit le moine en souriant : c'est moi.

XV

Tantôt, sur l'avenue de Saint-Cloud, à Versailles, un convoi débouchant de la rue croisa mon chemin. C'était l'enterrement d'une jeune fille, dont la mort soudaine faisait l'entretien et le regret de la ville entière. A vingt ans, belle, douce, pieuse, unique enfant, unique consolation d'un vieux père, elle avait succombé en un jour : fleur charmante, fauchée comme par hasard ! L'avant-veille, elle s'éloignait, joyeuse et forte, au bras de son père, de ces ombrages, qui ne devaient plus la voir qu'au cercueil. Les amis suivaient en grand nombre, silencieux, accablés. Une voiture terminait le cortége; elle renfermait un homme à cheveux blancs, qui déjà ne pouvait plus marcher, et qui cachait son visage.

A Versailles, on n'a pas encore défendu au clergé d'accompagner ostensiblement les morts. Il précède le cadavre avec la croix, chantant les prières funèbres. Or, ces chants, qui retentissaient par élans lugubres entre de longues pauses, comme des sanglots dans le silence de la douleur, irritèrent le nerfs des habitants d'une boutique près de laquelle je me trouvais. J'entendis une voix grossière,

un blasphème hideux, et ces mots : « Que ça m'embête donc, ces gueuleries-là ! » Je regardai quel libre penseur parlait ainsi. C'était le maître du lieu, boucher de belle prestance. Il avait un de ces visages que cherchent les dignités de la garde nationale ; sa femme, dans un coin, maniait quelque viande ; il tenait le *Siècle*, et deux enfants jouaient auprès de lui.

J'entrai dans un café borgne, pour rencontrer le *Siècle*, et savoir ce que lisait ce boucher, ennemi des chants d'église. J'ouvris l'aimable feuille, et j'y lus que Rome exècre les Jésuites, et qu'on y voit partout le portrait de Clément XIV, « leur juge et *leur victime.* » Leur victime ! Ainsi M. Chambolle y tient. On a inutilement examiné cent fois ce point d'histoire, et cent fois démontré que les accusateurs de la compagnie de Jésus ont ici fait un mensonge imbécile. M. Chambolle veut que les Jésuites aient empoisonné Clément ; il l'a dit, il le dira. Il faut que le boucher du coin, qui n'aime pas les *gueuleries* de l'Église, soit bien convaincu que Clément XIV est mort d'une potion d'*acqua toffana*, administrée par les Jésuites. Si un jour ce digne abonné peut tenir quelque Jésuite sur son étal, et le mettre en plusieurs quartiers, ce sera pour venger Clément XIV, et il n'aura point de remords.

Je ne veux pas dire à M. Chambolle que l'*acqua toffana* est une liqueur inconnue des chimistes, et que personne jamais n'a vue. Qu'importe ? Si les Jésuites n'ont pas empoisonné le pape avec de l'*acqua toffana*, ils l'ont empoisonné avec autre chose ; ce qui le prouve, c'est qu'il est mort.

Non ! je ne crois pas qu'un homme de sens, attaché à la cause de la justice et de la vérité, puisse éprouver plus de douleur et plus d'orgueil qu'en lisant les Süe, les Génin, les Quinet, les Michelet, les Chambolle ! Plus de douleur :

il n'y en a point d'égale au supplice de voir toujours l'innocence et la vérité si volontairement, si obstinément, si brutalement méconnues! Plus d'orgueil : car c'est aussi avec une émotion secourable et précieuse qu'on élève en son âme, à l'innocence et la vérité honnies, un autel que toutes les clameurs de la sottise méchante n'ébranleront jamais; un autel, un signe sacré d'impérissable noblesse, que nous portons dans cette foule pour nous adoucir le dégoût d'y vivre, et nous préserver de tomber à son niveau.

XVI

Enfant de la basoche et du Cantal, c'est-à-dire triple Gascon, Tourtoirac vint à Paris avec une pension de sept ou huit cents livres que pouvait lui payer, pendant quelques années, une pauvre vieille parente. Il se mit à chercher pitance dans les journaux, tout en étudiant le droit, et sa mauvaise fortune l'amena au *Fanal des peuples*. On le chargea de rédiger les débats parlementaires, en termes du métier, de *faire les chambres;* moyennant quels appointements, Dieu le sait, et payés Dieu sait quand, Dieu sait comme! Pourtant il s'y procura des nippes; et le *Fanal des peuples*, par la suite, étant parvenu à tirer un peu d'huile des coffres du roi, Tourtoirac en attrapa quelques gouttes. Plus de pension du pays; mais il y supplée par son industrie avocate et auvergnate. Il a des accointances avec tous les journaux; il plaide toutes les causes; on lui fait partout des réclames. Il écrit à sa parente: *Je suis lancé!* La chose est vraie; et, ce qui semble bizarre, c'est qu'il fait honnêtement fortune. Il oblige tout le monde, tout le monde l'aime; on peut tout lui demander, on le trouve

propre à tout, parce qu'il est prêt à tout : politique, économiste, jurisconsulte, humoriste même, et littérateur. Quel que soit l'article qu'il écrive, il y saura fourrer une politesse pour un ami lointain, qui lui rendra la chose ailleurs. Ceux qui l'emploient ne sont pas aussi sûrs d'être servis que ceux qu'il veut employer; mais il ne fait jamais à personne un tour qu'on ne puisse lui pardonner avec une sorte de plaisir. Il est toujours de votre avis, ou il va en être; on le trouve en tous lieux, ou il y était : à la chambre, au théâtre, au palais, au banquet réformiste, chez le ministre, à l'église; homme avancé, homme sage, homme d'affaires, homme religieux, homme du bal Mabille.

Ses relations avec les journaux ne furent pas également heureuses : l'*Incorruptible ministériel* ne lui a point payé ses gages; l'*Indépendant* lui a coûté son habit noir. Sbrigani, rédacteur en chef, devait dîner chez le marquis de Tuffières, qui parlait d'acheter l'*Indépendant* pour en faire l'organe des jeunes conservateurs; mais Sbrigani n'avait point d'habit noir. Tourtoirac prêta le sien. Le marché n'eut pas lieu, et l'habit ne fut point rendu. Jugez si l'on paya la *copie!*

Petites disgrâces, et qui n'empêcheront point Tourtoirac d'arriver. Par le ministère ou par l'opposition, Sbrigani se relèvera; il rendra l'habit tout brodé. Si Sbrigani reste dans la crotte, Tourtoirac est assez fort pour marcher seul. Il ne manque pas d'une certaine verve, et il a ce bonheur qui fait les fortunes politiques : d'être de l'opposition quand on l'écoute, et du ministère quand on le connaît. C'est l'étoffe d'un fonctionnaire patriote.

Garçon précieux tant que le succès ne l'aura pas gâté; bonne nature que peut-être même le succès ne gâtera pas. Il sait par cœur les moindres détours des deux sérails lé-

gislatifs. Dans les chambres et dans lès ministères, il connaît par leur nom les derniers serviteurs, et par leur faible les premiers employés. Il place l'ami d'un ami à la Chambre des députés, lorsqu'il n'y a plus de place pour personne; il a ses poches pleines de billets pour la Chambre des pairs, les jours où Montalembert doit parler. « Voilà vos billets; les huissiers n'en avaient plus; j'ai été obligé de les demander à Decazes. Je lui ai dit: Il m'en faut. »

Après la séance, il vous attrape à l'issue du couloir: « Mon cher, ménagez Boissy; soyez aimable pour d'Alton; accordez, je vous en prie, une mention à cet excellent Dubouchage. » Que pouvez-vous refuser à un homme qui a pénétré jusqu'à M. Decazes pour vous procurer le plaisir de faire entendre Montalembert à des amis de province? Le lendemain, l'homme politique du Luxembourg ou du Palais Bourbon voit qu'on l'a mentionné, qu'on l'a ménagé, qu'on l'a flatté. Il sait que c'est à Tourtoirac qu'il le doit, il ne l'oubliera point.

XVII

Nommons celui-ci Alcibiade; car, en vérité, il est charmant, et le plus pomponné, musqué, frisé, pincé, des journalistes. Ce qui détermina sa vocation d'écrivain, c'est que, sachant tirer l'épée, jouer du bâton, et même au besoin faire un peu de *savate*, il n'avait de goût bien prononcé que pour la bombance et l'impertinence. A peine eut-il ouvert boutique, tout aussitôt il fut redouté. Il tira de tous côtés à boulets rouges: hommes d'État, hommes de lettres, gens de négoce, gens de théâtre, rien ne trouva grâce. Dans ce grand nombre de victimes, frappées à droite et à

gauche, en arrière et en avant, en haut et en bas, quelques-uns se voulurent fâcher, et vinrent à son comptoir avec de vaillantes résolutions. Ils trouvèrent une manière de chat tigre, leste et pimpant, qui paraissait aussi disposé à pousser un coup d'épée qu'un bon mot. Or, comme en ce temps l'on est généralement un peu lâche, et que l'on tient beaucoup à ce cher ventre, pour lequel on fait tant de chose, Alcibiade intimida. La plupart des querelleurs se retirèrent, emportant un abonnement qui ne les sauva pas toujours. Ils revinrent alors; ils en prirent deux, ou trois, ou dix, et souvent plus. En même temps, Alcibiade voyait tomber à ses pieds toutes sortes de puissances; les théâtres n'avaient rien qui ne fût à sa disposition : trop heureuses les splendeurs qui parvenaient à ne lui déplaire pas!

Quand les petits hommes de lettres le virent si brave, ils accoururent en foule se ranger sous ses lois. Il y a deux besoins qui caractérisent le petit homme de lettres; besoin de médire, besoin de n'être pas recherché. Alcibiade les laissait volontiers appuyer leur escopette sur son épaule, et baisser la tête aussitôt qu'ils avaient fait feu. Sachant qu'il n'est que les poltrons pour avoir l'esprit taquin et ferrailleur, du moment qu'ils ne sont point chargés de ferrailler, il comptait sagement que toute cette volaille serait pleine d'ardeur, d'esprit et d'arrogance, qu'il en serait d'autant plus craint, d'autant plus applaudi et régalé. Ainsi arriva-t-il; et, par une espèce de conscience, il se donnait encore le plaisir de traiter dans son intérieur tous ces décocheurs de sarcasmes aussi durement qu'eux-mêmes traitaient leurs ennemis. Il les tourmentait de cent manières, et les appelait proprement *imbéciles*. Véritablement il avait plus d'esprit qu'eux tous, peut-être parce qu'il écrivait moins.

Quant à l'opinion d'Alcibiade, il a été de toutes les opinions, et il n'est d'aucune opinion. Les républicains n'ont pas eu de plus vaillant ami ni de plus audacieux adversaire; le gouvernement n'a pas eu de plus audacieux adversaire ni de plus vaillant ami. Il fut généralement inaccessible à la pitié, mais la subvention trouva souvent le chemin de son cœur. Je crois que, dans ses fluctuations diverses, il a souvent réalisé l'idéal du genre, qui est d'attaquer le ministère et d'être en même temps payé par lui.

Voilà le journaliste : veut-on voir l'homme? Il ne manque pas de cœur, il ne manque pas d'esprit; il est aimable, il aurait été bon!

XVIII

Sans génie, sans aptitude, sans tact, sans vices même, mais aussi sans fierté, ce Barbouillon, dès la première jeunesse, s'est promis d'avancer dans le monde, et voici qu'il arrive à ses fins. Les connaisseurs l'ont toujours en pitié; mais déjà, pour la foule, Barbouillon est un personnage. Plusieurs qui le rebutaient sont devenus ses patrons; à force de produire sa sottise, il a trouvé des admirateurs. La province le porte en triomphe, on se tait lorsqu'il parle, on lui fait répéter les discours que vous n'avez pu soutenir. Il sera député, il sera ministre, il aura sa statue à Chignac. Son ambition n'était point téméraire; il peut prétendre à tout, même à voir le mérite jaloux de ses succès et envieux de sa fortune.

XIX

Maître Aspic arrive dans une ville de province ; il vient en chaise de poste plaider un procès qu'il sait qu'il perdra. Ses clients aussi savent que le procès sera perdu : ce n'est pas pour le gagner qu'ils ont largement payé cet avocat célèbre. Ils sont riches, et ils veulent principalement faire injurier leur partie. Cohue de curieux dans le prétoire ; la ville entière est là : derrière les juges, cinquante femmes du premier rang sont attentives, cinquante langues aiguës vont s'imbiber des plus âcres et corrosifs venins de la médisance. On lit déjà l'inquiétude sur le visage de ces malheureux, qui ont pour eux l'équité, le droit, et même les juges, mais qui n'ont pas maître Aspic ; qui gagneront leur procès, mais qui perdront leur honneur. On appelle la cause. Maître Aspic commence, il s'anime, il s'échauffe, il est en colère, il s'enivre de sa colère, le voilà superbe. Non-seulement il veut gagner en conscience son argent, il veut encore soutenir sa belle réputation. Durant deux heures il tient la partie adverse sous le coup de cette parole insolente qui se permet tout, même à Paris. Il persifle, il vilipende, il meurtrit, il broie : c'est un massacre. L'auditoire frémit, frissonne, éclate de rire. Un dernier coup, un coup qui atteint une fibre du cœur encore épargnée ; une injure, s'il se peut, plus poignante, une calomnie plus atroce. L'enthousiasme fait explosion ; on applaudit malgré les juges, tentés d'applaudir eux-mêmes. L'avocat tombe sur son banc et s'essuie le front ; il a fini. Voilà pour un an, pour dix ans, l'infortuné plaideur devenu la fable de se concitoyens. Maître Aspic, applaudi, admiré, touche une

jolie somme, soupe en cérémonie chez le préfet ou chez le maire, dit que ses clients sont injustes, fait sa cause plus mauvaise encore qu'elle n'était, rend à huis clos justice au pauvre diable qu'il a diffamé en plein tribunal, et reprend la poste, fort content de l'opinion qu'il laisse de lui à ces gens de province.

XX

J'ai retrouvé dans un café ce vaurien qui rédigeait, à Carpentras, l'*Ami des honnêtes gens*. Il me disait beaucoup d'injures alors. Que son salut est humble ! Le métier ne lui a pas réussi. Raccourci des franges qui le terminaient, son pantalon bée sur des bottes revenues de la Morgue ; sa redingote est une aumône; gilet sans boutons, chemise isabelle, dernière chemise qui s'en va ! moustache à qui le barbier ne veut plus faire crédit ; point de gants, et quelles mains ! Tout ce qu'il écrivit y semble imprimé. Certes, le personnage est cynique, et pourtant je défie qu'il ose offrir cette main à personne.

L'homme vaut moins encore que la mine, et manque de style plus encore que de vêtements. C'est lui qui signait de son nom, dans les provinces, des feuilletons volés ; ce que je n'ai vu faire qu'à lui. Il a cependant remué tout un département, et fait trembler, avec son misérable journal, non-seulement le bourgeois tranquille, mais le tribunal même, qui pouvait le mettre en prison, la Providence s'est servie de ce bourreau pour marquer et fouailler beaucoup d'obscurs offenseurs. Il a jeté bas deux députés du centre; il a démasqué peut-être une dizaine de chenapans, à peine meilleurs que lui. Puis il est venu, poussé par la famine, à Paris, où tout arrive.

Comment vit-il? Mais si l'âme et la plume sont mauvaises, l'esprit est plein de recettes. Nulle vergogne. Il se propose, il demande, il accepte ce qu'on ne lui offre pas. Je gage qu'il se tirera d'affaire, et par les journaux. Il entrera dans une rédaction, n'importe quelle, n'importe par quelle ouverture. Il imaginera des entreprises, il fera des marchés, il brocantera des questions, il apportera des nouvelles, il ira vendre à celui-ci les secrets de celui-là. Je le verrai en habit neuf, et il me méprisera de nouveau.

P. S. (Deux ans après.) C'est fait! c'est mieux que je n'avais prévu. L'ancien *Ami des honnêtes gens* s'est fourré dans les journaux ministériels; il a une place, il est chevalier de la Légion d'honneur[1].

XXI

« Il semble à trois *gredins*... » Molière a confondu le gredin et le cuistre. C'est proprement le cuistre qu'on voit chez Philaminte et ailleurs, et qui aspire à régir l'État. Le gredin n'arrive ni à la cour, ni au salon bourgeois; il n'a jamais de linge, et ses livres, qu'il ne signe guère, n'obtiennent point la reliure en veau.

On a fort relevé la république des lettres, mais sans pouvoir l'épurer de cette vermine. On y prend des députés, des pairs, des ambassadeurs, des ministres; il s'y trouve

[1] Aujourd'hui républicain de la veille, et commissaire général de la République dans un département du Midi. (*Note de la seconde édition.*)

Aujourd'hui chef de section dans un ministère, catholique *sincère, mais indépendant*, officier de la Légion d'honneur. (*Note de la troisième édition.*)

toujours des gredins. La plaie est inguérissable. Les régimes politiques n'y font rien ; la faveur y perd son temps, comme jadis la Bastille et le bâton. L'engeance tient bon, elle résistera invinciblement, elle aura son taudis sordide, où, les coudes percés, l'onglée aux doigts, l'envie au cœur, elle vivra orgueilleusement de bassesse et de calomnie. Qu'on s'y prenne comme on voudra, qu'on soumette la presse à des lois russes, qu'on lui donne des libertés américaines, il y aura toujours quelque part dans la ville, au fond des caves ou sous la tuile des mansardes, vingt gredins, plus ou moins pourvus du don d'écrire, qui barbouilleront de la même encre et des flagorneries et des libelles à soulever le cœur. Tel est le gredin. Ne lui proposez pas un travail honnête, ce n'est pas ainsi qu'il veut vivre ; ne lui donnez pas l'aumône, ce n'est pas ainsi qu'il veut être secouru. Il ne prendra l'emploi que pour faire des dettes, et n'acceptera le bienfait que pour vous haïr davantage ; car si vous pouvez l'obliger, il vous hait déjà. Il aime mieux gueuser, souffrir la faim, le froid, endurer les avanies du boulanger et de la bouchère, et nourrir de rogatons les ventrées de sa concubine, que de vivre doucement d'une loyale industrie. Est-ce paresse ? Non : il passera la nuit à fatiguer sa plume scélérate. Est-ce mépris des biens de la terre ? Non : cent convoitises le dévorent. Est-ce fierté ? Non : la rhétorique des eunuques n'a rien imaginé qui surpasse en effronterie les adulations dont il accable Tuffières et Turcaret. Ce coquin est laborieux, sobre, stoïque, par dévouement à sa passion, qui est de faire du mal et de griffonner quelque chose de honteux. Un écu, s'il n'est le prix d'une bassesse, lui semble mal gagné ; le pain véritablement amer à sa bouche maudite est celui qu'il n'a pas ramassé dans la boue.

Les naturalistes disent que la poule n'est nullement le modèle des mères, et ne couve ses œufs avec tant de sollicitude que pour se soulager d'une certaine démangeaison qui lui vient au temps de la ponte. Le gredin est incessamment tourmenté de cette démangeaison-là. Il en veut à la beauté, au rang, à l'esprit, au courage, à la vertu, au talent, à la renommée, à la force, à l'honneur, à tout ce qu'il n'a pas et n'aura jamais; il en veut surtout à ceux qu'il loue, car lui, qui le louera? Or, sa plume le soulage. S'il avait un poignard, peut-être qu'il cesserait d'écrire, ou ce serait pour souiller la mémoire de ceux qu'il viendrait d'assassiner.

Il en veut à la gloire; notez qu'il n'y aspire pas. L'espoir qui l'anime, le triomphe qu'il rêve, c'est de vous faire trembler, vous, honnête, ou riche, ou fort, devant lui gredin, qui vous a porté son encens et que vous avez payé; c'est de vous faire trembler, et de vous amener à composition. Semblable au forban des grands chemins qui ne trouve rien d'excellent s'il n'en peut remercier son escopette, il vit sans scrupule de menu larronnage : tout ce qu'il tire par importunité, par emprunt, par dédicace, par promesse d'amendement, tout ce que l'on donne aux trous de son habit, aux larmes de sa femelle, à la maigreur affamée de ses bâtards, est estimé de lui prise légale et conquête légitime; il ne s'en humilie ni n'en est fier; mais son régal et sa gloire est de lever tribut, plume en main, sur quelque bourse que la compassion ne pourrait pas ouvrir. Ah! non-seulement on le paye, mais on le craint. Il a donc aussi sa force! il est donc aussi quelque chose dans le monde! il a une forteresse sur le grand chemin, où l'insolent favori du sort est tenu de compter avec lui. Le brave-t-on, sa rage croît, et avec elle l'espérance de n'être pas

bravé toujours. Bref, il faut qu'il écrive, et qu'en écrivant il outrage quelque chose, dût-il n'en pas tirer un sou, dût-il en crever. La haine, une haine basse et furieuse et qui se prend à tout, est son mode d'être; c'est son occupation, c'est sa maladie, c'est son plaisir. S'il voit une fille de théâtre au bras d'un banquier, il rugit, pensant à sa gourgandine; son vice en haillons s'emporte contre le vice doré. S'il voit une femme pieuse à genoux dans une église, il éprouve un désir d'incendier l'église et d'insulter Dieu. Ce brasier de haine abjecte qu'il porte en lui se ravive à tout ce qu'il voit, et le dévore. Je ne m'étonne pas qu'une sorte de verve immonde éclate parfois dans ces pages, que n'illumine jamais le divin rayon de l'art. Tant de passion, tant d'orgueil, tant de douleurs (car il souffre, le misérable!), une rage si persévérante, le montent jusqu'à la frénésie : c'est là son inspiration. Mais sa frénésie le trahit à la fin. Vainement il entasse la calomnie et le blasphème; la langue n'a pas assez de mots pour lui permettre d'épuiser l'abîme de ses rêves infâmes; il succombe, étouffé des horreurs qu'il ne peut vomir.

XXII

On raconte l'histoire d'une noble dame russe, brutalement exilée aux confins de la Sibérie par le czar, qui la soupçonne d'avoir favorisé l'évasion d'un proscrit. Le journal ajoute que ces nobles Moscovites, si durement traités, ont reçu de leur maître, en manière de compensation, certains priviléges religieux, et entre autres celui d'obtenir toujours l'absolution de tout pope auquel il peut leur plaire de se confesser. Si le pope, par aventure, trou-

vait les péchés trop gros, le repentir trop douteux, ou la gratification du pénitent trop mince; s'il refusait l'absolution, s'il l'ajournait seulement, le knout et la prison le ramèneraient théologiquement à son devoir.

Les journaux de l'opposition reproduisent l'histoire de la dame russe, mais ils suppriment ce dernier passage. Ils se sont rappelé la doctrine des parlements, qui faisaient saisir le saint viatique dans les églises, et l'envoyaient, entre quatre estafiers, aux malades schismatiques à qui les pasteurs étaient obligés de le refuser. Ce souvenir leur a fait comprendre qu'il y a du bon dans le système russe. Je parie qu'aux yeux du libéralisme une loi analogue à celle de l'absolution forcée nous manque; je parie qu'au fond, le *Siècle* et les autres ne sont pas moins indignés des refus d'absolution que des refus de sépulture, et qu'ils seraient très-partisans d'une ordonnance royale qui mettrait un terme à cet *abus*.

Protestants, constitutionnels, démocrates, libres penseurs de toutes écoles, dès qu'il s'agit de la liberté catholique, tous, avec un accord merveilleux, deviennent les complaisants et les apologistes de l'absolutisme le plus abject. Le knout et l'exil leur apparaissent alors comme les vrais protecteurs, comme les vrais sauveurs de la liberté humaine. Qu'on les délivre d'abord, n'importe à quel prix, de tout ce qui pourrait mener au péril d'entendre jamais les peuples de la terre chanter en chœur le *Credo!*

XXIII

Il y a toujours un certain nombre de journaux mal nourris, mal vivants, qui se tiennent, comme les voitures

de place, à la disposition des partis nouveaux, c'est-à-dire de certaines coteries qui se forment dans les chambres pour faire un pont entre deux opinions extrêmes. Ces partis ont la chance de posséder le pouvoir de la même façon à peu près que le chemin possède le passant; mais c'est tout ce qu'il faut à des gens habiles, pour se mettre à l'abri du besoin dans leurs vieux jours.

Le premier soin de l'homme qui monte une telle entreprise est de se procurer un journal. Il en trouve trois et quatre pour un, qui se disputent à qui chargera la pratique. On reconnaît bien vite celui qui l'a emporté. Les haridelles efflanquées qu'on faisait piaffer pour attirer le chaland prennent une allure grave et discrète; elles déposent les pompons et les banderoles flamboyantes, le cocher ne fait plus retentir le fouet de l'opposition. Il commence, au contraire, à reprendre aigrement ses anciens camarades; bientôt il lâche, d'un air capable et serré, des paroles officielles. Les stores sont baissés, on ne voit rien dans l'intérieur; mais, plus de doute, il porte une *combinaison*. Sur quelque chemin qu'il se trouve, à quelque porte qu'il tourne le dos, vers quelque point lointain qu'il se dirige en apparence, dites hardiment qu'il va au ministère. Cocher, chevaux, tout est content, tout triomphe, tout déjà hume le bon air de la haute écurie. Vous ne reconnaîtrez plus demain ce minable attelage. Monsieur le cocher sera fonctionnaire, messieurs les chevaux seront chevaliers de la Légion d'honneur; ils auront de l'avoine jusque dans leurs poches, et du foin jusque dans leurs bottes; leur crottin fera pousser des légumes au budget.

XXIV

Vous avez vu ce corps grêle, ce front bas et fuyant, ces yeux éteints, ce museau qui s'allonge outre mesure. Quelle pauvre mine! quel aspect de pied plat! Que fait-il? — Il écrit. — En vérité! Et de quoi vit-il? — De ses écritures. — Quoi! sous ce front sans vie cache-t-il quelque talent? — Non; le style, c'est l'homme.

Vous voyez en lui l'un des plus considérés de la bande, et même il n'est pas indigne de l'estime qu'on lui porte. D'autres ont plus d'intelligence, et laissent couler de leur plume un meilleur français; mais celui-ci n'a point de vices. Il s'occupe sérieusement de ce qu'il fait, il lit, il regarde, il écoute, il rédige vaille que vaille un procès-verbal des idées d'autrui, et c'est un politique; il fait des additions, des soustractions, des règles de trois, et c'est un économiste. Oh! oh! disent ses amis, Clopantin connaît la question des sucres, Clopantin est incorruptible, Clopantin... Mais c'est un homme, Clopantin! Fort de l'ascendant qu'il exerce, il est rogue, sûr de ses dires, n'écrit rien que de profond, rien surtout qu'il ne trouve admirable. Il parle de guerre, de paix, de commerce. Tantôt il tolère la dynastie, tantôt il la menace. C'est de lui que le maréchal Bugeaud apprend à battre les Arabes; c'est lui qui pénètre les desseins les plus secrets du cabinet de Saint-James; c'est lui qui dicte au pape les réformes que nécessite l'état de l'Église, et les changements qu'on doit faire au dogme. Qu'on se hâte, il attend, il a trop attendu.

Je ne ris point, c'est de Clopantin que je parle, et j'en parle sérieusement. Il est l'intime du ministère futur.

Déjà il a assisté, présidé presque à la confection de mainte et mainte mesure gouvernementale. On le lit aux Tuileries. Il veut être député, conseiller d'État, et ce n'est point là que ses désirs s'arrêtent... et il a raison.

Temps malheureux, où l'on est contraint de ne rien voir que de légitime dans cette immense ambition d'un sot!

XXV

Carcanaygue a figuré dans toutes les opinions, et pour toutes il s'est compromis. Je ne le canonise pas; mais, moins méprisable que vingt confrères, on l'a toujours vu disposé à donner ou à recevoir un coup d'épée au compte du parti qu'il adoptait. C'est un gros corps plein de sensualité, et une grosse tête pleine de fougue gasconne. Par-dessus toutes ces passions surnage une certaine lueur de bon sens et de franchise qui, par beaucoup de chemins de traverse, chemins fangeux, l'a conduit cependant tout près de la vérité. Ce condottière cynique, dans quelques mois, en sera peut-être à vouloir défendre le catholicisme à moitié prix, et peut-être pour rien. Je ne dis point qu'il ait le sens religieux, je ne le nie pas non plus. Je dis qu'à force de voir l'Église planer au-dessus de toutes choses, à force de trouver au fond de toutes les opinions si peu de vertu et si peu d'intelligence, il a fini par considérer le christianisme comme la plus probe, la plus sage et la plus intelligente des opinions. Mais il ne lui viendra pas dans l'esprit (du moins j'en ai peur) d'attribuer l'invention du christianisme au bon Dieu : il en fera honneur à quelque pape, et se croira encore bien sensé.

XXVI

Un demi-romancier, quelque peu journaliste, ayant beaucoup médit du gouvernement, demanda, pour finir, une jolie place, qu'on ne voulut pas lui donner; et de fait, pour un pareil gâteau, le pétitionnaire n'avait point assez de dents en la mâchoire. Il menaça de retourner à l'ennemi. — Mais, dit-on, ne vous gênez pas. Jamais homme ne fut plus indigné. Autant il avait naguère fulminé contre la corruption, autant il s'irritait qu'on ne le voulût point corrompre. Il entreprit de prouver, dans un feuilleton, que le gouvernement allait se perdre, et qu'ainsi s'était perdue par sa bêtise, au seizième siècle, l'Église catholique, lorsqu'elle pouvait tout accommoder en donnant à Luther le chapeau de cardinal. Il n'eut point pourtant le chapeau, je veux dire la place qu'il demandait; et, par miracle, le gouvernement s'est soutenu.

XXVII

Sulpice, à vingt-deux ans, rédigeait dans une ville de province, avec beaucoup d'innocence et d'ardeur, une petite feuille doctrinaire qui lui attirait toutes sortes d'injures, tant orales qu'imprimées, de la part des indépendants de l'endroit. Le journaliste radical lui promettait qu'il aurait la croix d'honneur et qu'il recevrait l'accolade de Vidocq; le journaliste légitimiste lui reprochait son ministérialisme plat et la bassesse de ses opinions soldées; les jeunes gens républicains regardaient de travers ce suppôt de la tyrannie, et ne retinrent décidément leur courage qu'après avoir eu quelque bruit de sa force au pistolet.

Ceux même qui lui reconnaissaient bon cœur, le plaignaient de se déshonorer dans le métier de défendre le pouvoir; un petit nombre seulement osaient l'excuser en vue de la brillante fortune où il ne manquerait pas de parvenir; mais pour eux, bien que sages, aucune ambition jamais ne les ferait consentir à s'avancer par de tels moyens.

Dix ans après, le radical avait, depuis longtemps, les impressions de la préfecture, les annonces judiciaires et la croix d'honneur; le légitimiste, veuf de sa pauvre feuille, était fonctionnaire, il avait la croix d'honneur et il criait vive le roi! à la Saint-Philippe; les petits républicains étaient, qui procureur du roi et des mieux requérants contre la liberté d'écrire, qui médecin des hôpitaux et des mieux votants contre la liberté de parler, qui conseiller de préfecture et des mieux conseillants contre toute liberté quelconque, qui principal de collége et des mieux enseignants par la parole et par l'exemple toute vilenie de servitude. Croix à ce procureur, croix à ce médecin, croix à ce conseiller, croix d'officier au cuistre! Enfin, jusqu'à un pauvre diable de joli homme, riche de la dot d'une femme qu'il trompait, lequel ayant mangé son bien et perdu ses grâces, d'apôtre de la liberté est devenu bureaucrate je ne sais où, et qui pourtant, voulant avoir aussi la croix, par je ne sais quelle complaisance, fourrant sa main et sa personne dans je ne sais quel fumier, en est venu à son honneur et se fait présenter les armes. Quant à Sulpice, s'étant laissé prendre à l'idée qu'il y a un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui a institué l'Église universelle pour sauver les âmes, il était sous le verrou et il avait payé l'amende, en plein ministère doctrinaire, pour avoir dit, à propos de la condamnation politique d'un prêtre, que la justice humaine peut parfois se tromper.

XXIX

M. DE MONTALEMBERT, *à la tribune.* — « ... Ainsi faisait Pilate, ainsi font les hommes d'État ses successeurs. »

UN RÉDACTEUR EN CHEF, *dans la loge des journalistes, à ses confrères.* — « Comment a-t-il dit, Pilate ?...

— Oui, Pilate.

— Qu'est-ce que c'était que ce ministre-là, Pilate ? »

XXX

Vipérin n'a point peur de pardonner jamais à ses ennemis ; mais il a peur, vu leur multitude, de les oublier. Il tient un registre où il écrit sa dette, il attend l'occasion de s'acquitter, et dix ans après, pour un coup de sifflet il rend un coup de poignard.

XXXI

On dit qu'il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre. X... rédacteur de la feuille ministérielle et confident des ministres, parodiait le proverbe et disait : Point d'homme d'État pour son journaliste.

XXXII

M. DE CUPIDON ET SON HISTORIOGRAPHE

« ... Il brille à la cour, au Louvre, dans les salons, dans « les boudoirs... La fortune et l'amour semblent le favori« ser de concert. Il est chambellan d'une princesse. Il « voyage, il combat, il aime en Autriche, en Portugal. Où

« n'a-t-il pas paru et vaincu ! » Vous entendez un aimable fol, à gros ventre, en cheveux gris. Dans les journaux ministériels, il célèbre les défuntes beautés de mademoiselle Colombe et de la petite Maillard qui florissaient à l'Opéra vers l'époque où l'on prit la Bastille ; dans le monde, il préside le comité d'examen des jeunes personnes qui se destinent à l'enseignement.

Je l'avais averti que, sur un faîte d'années qui lui permet d'entrevoir le sépulcre, d'autres pensées lui siéraient mieux ; et durant quelques mois, ses feuilletons, dissimulant leur bedaine anacréontique, n'ont été qu'insipides. Il y gagnait, mais nature l'emporte. Voici qu'il se recouronne des roses défendues, voici qu'il repeint ses bosquets idaliens; de ce souffle que l'asthme coupe, il reconvoque au son de la flûte de Pan les satyres du Directoire, les vieux petits cupidons du Consulat, les Adonis de l'Empire. J'entends roucouler les théophilanthropes, je vois valser des nymphes de pendules ; M. Garat nous peint son amoureux tourment ; Colombe et Maillard vont reparaître... Doucement, vieillard ! laissons, s'il vous plaît, sa pâture au ver du tombeau.

La pente est donc bien forte ! Colombe n'était pas belle et Maillard était répugnante dans le reliquaire où leur ami nous les montrait. Il nous apporte aujourd'hui quelque chose de pire. Cet ancien s'applique à revernir la gloire galante d'un autre ancien, d'un de ces charmants mauvais sujets de l'an X qui, partout où ils ont voyagé, selon les pays ont changé ; qui ont été romanesques avec les Anglaises, sémillants avec les Françaises ; qui ont triomphé partout, à Cythère comme à la bataille, et qui finalement, sans produire œuvre d'hommes, énervés, ennuyeux, ridicules, sont morts dans le coton, couverts de faux toupets,

laissant des confessions sans style et pleines de scandales. Beau motif à gâter le papier blanc, que la résurrection complaisante d'une telle renommée! Aimable spectacle que l'écrivain et son illustre nous donnent là! L'un, qui n'a plus de cheveux, rafistole l'autre, qui n'a plus de chair, et nous dit pieusement que ce fut un héros d'amour!

« Les femmes remarquaient sa jeunesse, la beauté de « ses traits, la grâce de son maintien, le charme d'une « conversation fort satirique, à moins qu'elle ne fût ten- « dre; mais alors elle avait encore plus de charme. Bien- « tôt la variété de ses occupations et de ses loisirs le mul- « tiplie pour ainsi dire en tous lieux. Il brille sur les champs « de bataille, à la cour, au Louvre, dans les salons, dans « les boudoirs. On s'arrête devant ses tableaux, on s'at- « tendrit en lisant ses nouvelles, on chante avec émotion « ses romances : que d'hommes célèbres dans un homme « aimable! La puissance, la fortune et l'amour semblent « le favoriser de concert. Il est chambellan d'une prin- « cesse, et parvient, si je ne fais faute, au rang de lieute- « nant-colonel. Il voyage, il combat, il aime en Autriche, « en Portugal. Où n'a-t-il pas paru et vaincu ? »

Où n'a-t-il pas vaincu? Je saurais bien répondre, si je voulais ne pas comprendre le sourire délicat du biographe! car ce vainqueur qui parvint dans l'armée jusqu'au rang prodigieux de lieutenant-colonel, dans les fonctions publiques jusqu'à la dignité de chambellan d'une princesse — de l'Empire, en littérature, en peinture, en poésie, n'a pas même atteint le grade équivalent. Connaissez-vous les tableaux, les vers, les pensées de l'auteur de *Charles Barimore?* Non. C'est de ce Michel-Ange qu'il s'agit. Et Charles Barimore, le connaissez-vous? — Pas davantage! — C'est pourtant un chef-d'œuvre; mais il faut

le chanter sur la guitare : « Charles Barimore plaît, inté-
« resse, émeut ; l'auteur l'a fait à son image. Cet admirateur
« de l'Italie, cet adorateur de la beauté, ce nageur intré-
« pide bravant les flots qu'il traverse et l'orage qui gronde
« pour revoir un instant son ami ; cet homme, qui monte
« à cheval, danse ou fait des armes avec autant d'adresse
« que de grâce, c'est lui, l'on n'en saurait douter. Mais Ba-
« rimore n'a qu'un amour... Est-ce encore l'auteur ? Que
« de noms prouveraient le contraire ! La constance ! seul
« bonheur peut-être qu'il ne connut jamais ! » Cette ré-
serve n'est point un blâme. L'écrivain veut simplement
exprimer que, pour son compte, il sera toujours fidèle à
Colombe, à Maillard et à son gouvernement. Du reste, on
sait qu'il n'y a point de charmant vaurien sans inconstance.
Voltiger de belle en belle est une des lois de la profession.
Ainsi faisait ce triomphant auteur de Charles Barimore ; le
biographe nous l'apprend d'un certain air casse-cœur qui
témoigne assez de son indulgence pour l'aimable folie du
chambellan-colonel : « Un désir inquiet, une fantaisie
« voyageuse, variant ses occupations, ses plaisirs, l'entraî-
« naient de pays en pays, de *belle en belle*. » Vous voyez
bien ! « Après des filles de pêcheurs, que sais-je ? des
« duchesses ; après l'Italie, la Sicile ; après la Grèce, la
« Syrie ; après les tableaux, des nouvelles, des vers, des
« romances ou bien des pensées. » Oui ! et après tout cela,
une momie, qu'emporte au Léthé le dernier zéphyr qui
caresse les perruques blondes des vieux céladons : je veux
dire le sifflet.

L'*Accroche-cœur* de l'Empire finit en effet par être sifflé
jusque sur le théâtre de sa seule gloire incontestée, jusque
dans les boudoirs. Son biographe se hasarde à dire que
peut-être il a poussé trop loin sa *carrière*, *en vers*, *en pein-*

ture, en amour. Pourquoi donc alors le retirez-vous du cercueil? Il y était bien, personne ne songeait plus à lui reprocher d'y être descendu trop tard. Mourir, c'était au moins une chose sensée, utile, sérieuse qu'il avait faite là. Dans quel dessein lui ravissez-vous un bénéfice de position dont on lui tenait compte et qui lui était si légitimement dû? Mais n'accusons pas la maladresse du biographe : il a ses petites raisons. En lui-même, il se juge un autre Charles Barimore. Il n'y a manqué peut-être que la forme, l'esprit, les épaulettes, la princesse, la natation, la guitare, les pinceaux, l'inconstance, tout le bric-à-brac extérieur, tout le peu de chose qui sépare Frontin de Damis, celui qui porte les billets doux de celui qui les reçoit, celui qui regarde dîner de celui qui mange. Aussi l'article est-il chargé d'un sentiment d'homme incompris qui l'infecte d'une mélancolie particulière. Ce président de comité d'instruction pour les jeunes filles jurera qu'il était né homme à bonnes fortunes, chambellan de princesse, lieutenant-colonel ès boudoirs et beaux-arts. Le sort injuste l'a laissé simple tourlourou. Voici un petit passage où perce cette croyance. L'auteur de Charles Barimore a chiffonné des pensées que l'on a recueillies, comme celles de Pascal. Le biographe les trouve *fort jolies, fort piquantes*. Le lecteur va juger :

« J'ai peut-être joui plus que personne de l'éclat du so-
« leil venant révéler au monde sa céleste origine. Je suis
« resté en extase devant nos grandes montagnes couron-
« nées de neiges. J'ai admiré la tempête agitant la mer et
« lançant l'écume jusqu'aux plus hauts promontoires; mais
« la merveille de l'univers qui m'a le plus charmé, c'est le
« beau visage d'une jeune femme; voilà pour moi le chef-
« d'œuvre de la création, et j'ai tâché de ne me prosterner

« jamais que devant les pieds les plus roses et les plus « petits, dès qu'ils chargeaient les yeux les plus grands et « les plus doux de me le permettre. »

Le biographe assure que *ceci est galamment tourné*. Il ajoute que *tous les cœurs de l'Empire devaient éprouver un long tressaillement;* enfin, il fait cette remarque, infiniment précieuse et caractéristique, surtout de la part d'un président de comité d'examen pour les aspirantes au brevet d'institutrice : « L'auteur cependant n'a point là de « fantaisies, d'admirations fort étranges. Sans être poëte, « romancier, voyageur, peintre, penseur, ni même homme « de cour, ON PARTAGE ASSEZ VOLONTIERS SON GOUT.. » *On?* M. le président ! Ceci est un peu général, et quand *on* ne peut pas se taire, *on* ne devrait au moins parler que pour soi. Qu'*on* ne se prosterne volontiers que devant les pieds les plus roses et les plus petits, quand *on* est parvenu aux fonctions universitaires, quand *on* écrit dans les feuilles gouvernementales, quand *on* a le cœur trop engourdi, le jarret trop usé, le ventre trop lourd, pour se relever de la terre où l'*on* a, quarante années durant, ramassé les pompons fanés de la petite Maillard, je le conçois très-bien! Mais je trouve par trop audacieux qu'*on* l'avoue, et par trop plaisant qu'*on* le généralise, comme si *on* n'avait jamais vu d'autres hommes sur la terre, et d'autres autels.

Derechef, je prie le biographe de se tenir pour averti, et de replier son bagage. Si les éditeurs viennent encore le prier de jeter ses fleurs en mosaïque sur la tête de quelque autre illustration de Cythère, mâle ou femelle, amenée à l'état de maturité où nous souhaite M. Gannal, qu'il décline la commission; M. Gannal suffit. Je ne veux plus de ces embaumements littéraires qui entretiennent la peste parmi les générations nouvelles.

Et toi lecteur, ne dis point que je suis trop sévère. Tu seras époux, tu seras père : flétris les apologistes de ces hommes qui traînent une existence lascive, funeste aux mœurs, et qui n'échappent à la vengeance des lois que faute d'un accident semblable à ceux qui ensanglantent parfois les mauvais lieux.

XXXIII

Brûlart, riche de deux chemises et de quinze francs, vint à Paris de sa lointaine province, portant une recommandation de son sous-préfet, qui l'avait jugé bon pour travailler dans les journaux ministériels. On l'éconduit. Trois semaines après, il écrit, d'un hôpital, qu'il n'a plus ses illusions, ni ses quinze francs, ni ses deux chemises. Il demande qu'on ne le laisse point mourir. Personne encore ne le connaissait. Sa lettre tombe aux mains d'un honnête homme qui ne voit point d'inconvénient à lui sauver la vie. Cet homme donc lui envoie de l'argent, et lui fait dire de quitter l'hôpital, chose essentielle à qui veut guérir. Il s'en tire, guérit, et vient remercier son bienfaiteur, qui croit voir un mort. Point de semelles aux bottes, point de fond au chapeau, et cette redingote boutonnée jusqu'aux lèvres, qui proclame si clair que la chemise n'est plus. « Monsieur, dit le bienfaiteur, prenez courage, on tâchera de vous placer. Où demeurez-vous ?—Hélas ! répond Brûlart, je ne demeure plus nulle part. — Voici, reprend l'autre, de quoi payer une chambre et acheter du pain. Mais la première chose nécessaire pour trouver une place, c'est d'avoir des habits. — Je le sais, soupire Brûlart ; mais je ne sais où trouver des habits. — Mon tailleur vous en

fera, continue le bienfaiteur, touché de tant de misère. Si vous avez une place, vous payerez; si vous n'en avez point, j'acquitterai le compte. Venez dans quelques jours me dire où vous demeurez. »

Il reparaît, habillé de neuf. Non-seulement le tailleur, mais le bottier, mais le chapelier ont fait merveille. Le gilet entr'ouvert laisse même voir une chemise; la jeunesse et la santé refleurissent sur ce visage, où le sourire est revenu. Le bienfaiteur se complaît à regarder son ouvrage. « Faites, dit-il, un article politique, et apportez-le-moi demain. » L'article pouvait passer. « Eh bien! dit le bienfaiteur avec la joie qu'il devait ressentir, vous avez à cinquante lieues d'ici, dans telle ville, une rédaction de 3,600 francs par an. » Brûlart croyait rêver. « J'étais à l'hôpital il n'y a qu'un mois, j'allais mourir, et je suis hors de l'hôpital, et j'ai des habits neufs, et je vais gagner 3,600 francs par an, moi qui n'aurais jamais quitté ma petite ville, si j'avais pu espérer de m'y faire 1,200 livres! Homme généreux, modèle des bienfaiteurs, croyez que je n'oublierai jamais... — Souvenez-vous, dit le bienfaiteur, qui avait quelque expérience de ce petit monde, que vous devez à votre tailleur environ 500 francs. — Ah! monsieur, avant deux mois... — Non; ne vous gênez point, prenez un an, prenez quinze mois; acquittez-vous par petites sommes. — Cher monsieur, je n'attendrai point; je veux... — Vous succédez à quelqu'un pour qui l'on avait eu beaucoup de bonté, et qu'il a fallu éloigner à cause de sa mauvaise conduite. Faites-vous estimer, vous vous créerez un avenir. »

Remercîments, promesses, serments, larmes. Il part.

Six mois, un an se passent; le tailleur n'a point de nouvelles. Le bienfaiteur écrit un mot; point de réponse. « Al-

lons, dit-il, je connais l'homme! » Il paye le tailleur et n'y pense plus. Brûlart cependant monte en grade; ses gages s'élèvent à 5,000 francs. Point de nouvelles au tailleur, mais des dettes qui moisissent ici, des dettes qui grossissent là. Il y en a pour 3,000 francs, pour 6,000 francs, pour 7,000 francs. Les patrons sont informés; ils écrivent au galant. « Payez mes dettes, » dit-il. On lui fait entendre qu'il n'est pas encore du nombre de ces drôles nécessaires dont l'État console les créanciers : « Je passerai à l'opposition. — Passez à l'opposition. »

Il y passe.

C'était sa vocation.

Au fond d'une province, l'héritier d'une belle fortune et d'un vilain nom, ne pouvant se faire estimer, visait à se rendre important, et comptait sur ses 200,000 livres de rente pour devenir chef du parti des Amis de l'égalité. Dans ce but, il voulait fonder un journal, et tout était prêt; il n'y manquait que le rédacteur. Brûlart, qui battait le pavé et hantait les estaminets libres, eut vent de l'entreprise. Il se présente, on l'agrée. De cet encensoir où tant de parfums ont brûlé en l'honneur du trône, il se fait une massue pour écraser le tyran.

Il y avait alors en France un fonctionnaire qui se disait : « Voilà un Brûlart de qui je n'ai rien à craindre, et qui se trouvera bien embarrassé. » C'était le préfet du département où Brûlart venait ranimer l'énergie des convictions républicaines; et ce préfet n'était autre que l'homme qui avait tiré Brûlart de l'hôpital, qui ensuite avait logé Brûlart, puis habillé Brûlart, puis pourvu Brûlart de son emploi, puis finalement payé le tailleur de Brûlart. Il ne comptait point sur la reconnaissance de Brûlart, oh non! mais il pensait que Brûlart ne l'injurierait point. Son er-

reur fut courte, elle finit dès que Brûlart eut publié son premier numéro. M. le préfet s'y trouvait à son tour habillé d'importance : « Je le connais, s'écriait Brûlart ; je le connais, ce préfet, ce digne agent d'un pouvoir suborneur. Il a corrompu ma jeunesse, et je lui dois d'avoir passé trois ans dans les rangs du parti misérable dont il est le plus détestable avorton. Son crime se tourne aujourd'hui contre lui-même. Je saurai faire profiter de cette expérience funeste la cause sainte que j'ai embrassée. Accepte, ô liberté ! ce premier gage de mon éternel repentir ! »

XXXIV

En ce temps de liberté, où tout le monde peut parler, où tout le monde peut écrire, où les facilités de l'anonyme protégent les faiblesses de position et les faiblesses de cœur, nous imaginons qu'il est facile de savoir la vérité. Mais, pour protéger ses excès ou ses fautes d'un voile trop souvent impénétrable, le pouvoir a des moyens plus sûrs que la force et que la tyrannie : c'est la bassesse de ceux qu'il opprime, c'est cette lâcheté d'âme et de conscience qui fait que chacun redoute de s'exposer à de tardives vengeances. On ne veut pas compromettre ce petit intérêt particulier qui a besoin de tout le monde ; on ne veut pas se fermer les portes basses ou élevées de la faveur, sous lesquelles il faut passer et repasser souvent pour obtenir quoi que ce soit. Celui qui tient une vérité dans la main a peur qu'elle ne le brûle en éclairant les autres. Il aime bien mieux la vendre, même pour une espérance, que de la promener parmi des ténèbres où elle pourrait sauver, où elle devrait punir. Ce n'est pas que quelque

bruit ne s'élève qu'il y a une vérité quelque part. Mais d'où vient ce bruit? Une voix déjà incertaine a crié dans un journal; le public n'y fait pas attention, ou parce que les journaux s'occupent de trop de choses, ou parce que les journaux sont à bon droit méprisés. Que si pourtant l'on cherche, celui qui tout à l'heure criait a peur maintenant, ou il est plein. On ne le trouve plus. Il s'est dit : Je vais me nuire ! On lui a dit peut-être : Que veux-tu ? Prends, et tais-toi.

Et puis enfin tout serait connu, mille voix accusatrices s'élèveraient; qui saura, qui voudra, qui osera punir? Croyez-vous qu'il soit si facile de changer de place un maréchal de France? Croyez-vous qu'un préfet manque de bons soutiens, qu'un général manque de bons camarades? Croyez-vous que le prévaricateur même et le lâche soient sans amis? Leurs amis sont partout, dans les chambres, au ministère, dans les bureaux. Il faut croire que nous sommes bien vertueux, ou que cette lâcheté est bien générale. Qui a-t-on puni? Ceux-là seulement que tout le monde a pris en flagrant délit et la main dans le sac, à la face du jour.

XXXV

Voici que Vipereau commence à reluire dans le feuilleton. Il a premièrement essayé de rimer du mélancolique; mais son volume, approuvé de Lamartine, s'est obstiné chez le libraire et n'a pu partir qu'en cornets. Vipereau s'avoua tout de suite qu'il n'obtiendrait rien de la muse, se désaffubla des pleureuses et se mit au roman cavalier, faisant état d'être immoral et de scandaliser le petit monde;

ce qui le poussa jusque sur les quais. Une fois introduit dans la confrérie des parapets, Vipereau se reconnut le génie de la critique. On lui donna un feuilleton et trois sous pour deux lignes, moyennant quoi il se fit fort d'écharper toutes choses et toutes gens.

Un soir, il y a quelques années, lorsqu'il commençait ses massacres, je le rencontrai près des barrières. Je l'avais toujours regardé comme un franc animal, et je puis dire qu'il n'y avait rien en sa personne ou en son esprit qui ne me déplût très-fort. Il m'en offrait autant. Nous nous embrassâmes, et dans un certain dessein qu'on va connaître, je le saluai de son nom de librairie ; car *Vipereau* faisant rire sur la couverture de ses romans byroniens dédiés à des marquises, il était devenu Vipereau de Belmont, puis V. de Belmont, puis De Belmont tout uniment. Avec cela, une barbe en pointe et des cartes de visite timbrées d'une couronne de baron, il faisait encore figure, pour peu qu'il trouvât un bottier. Le bruit courait que son père vendait des tripes en Auvergne C'était une méchanceté. Son père ne vendait plus de tripes; il escomptait du petit papier.

Après que la fureur de nos embrassements se fut un peu calmée : — Sire de Belmont, lui dis-je, qui t'amène en ce faubourg, mon gentilhomme? — Je viens répondit-il, faire une étude de cabaret pour un roman que j'ai en tête, et qui sera fort impudique. J'aurai plaisir d'entendre hurler contre moi les dévots. — Jusqu'à présent, remarquai-je, ils ne t'ont guère donné cette satisfaction-là. — Bah! reprit-il, les sacristains m'accablent de lettres anonymes. Leur fureur est sans exemple; mais je veux qu'ils m'excommunient. — Eh bien, continuai-je, avant qu'on te retire l'eau et le feu et que le bonheur de te fréquenter me soit ravi,

viens dîner avec moi. Tu me conteras ton roman ; je te dirai ce que les dévots en pourront penser ; car tu sais que je suis un peu dévot. — Toi ! s'écria-t-il, toi le meilleur cœur et le plus sincère esprit du monde, tu serais dévot ! Allons donc, on te l'a fait croire.

Nous savions que ce gentilhomme de lettres, malgré le fiel qui noyait son âme, ne se pouvait défendre d'un premier mouvement de sympathie pour ceux qui l'invitaient à dîner, fussent-ils auteurs. C'était même le moyen de lui faire vanter un livre ; d'où nous disions, lorsqu'il louait, que c'était son style de cure-dent. Toutefois, en ce temps-là, il aimait mieux dîner avec ceux qui n'écrivaient point ; il était loin encore de l'impudence consommée des aristarques qui se mettent aux crocs d'un pauvre diable, et après le déchirent. Il y a une perfection en cet art comme en tout autre, à quoi personne n'atteint du premier coup.

Nous nous installâmes dans un café qu'il avait choisi, et où je crus m'apercevoir qu'on le recevait bien. Une rougeaude assez ravagée qui siégeait au comptoir avec des cheveux pendants, me parut lui couler des regards élégiaques. — Es-tu connu ici ? lui dis-je. — Ces braves gens, reprit-il, ont su que je fais des livres et ne sont pas insensibles à l'honneur de me voir chez eux. Il y a plus de culture qu'on ne le croirait parmi le peuple.

Je lui laissai ordonner le dîner à son goût, commandant seulement à l'hôte d'ouvrir les trésors de sa cave. M. de Belmont avait le vin sincère et même cynique. Je choisis les cachets qui pouvaient le mieux aider aux manifestations de sa conscience. Dès la tierce bouteille, elle commençait à gazouiller librement.

— Ami Vipereau, dis-je à mon convive, tu as bien

maltraité ce pauvre *Albéric* dans ton dernier feuilleton. Son livre est-il si mauvais ?

— Je l'ai ménagé, répondit le critique. Ah ! si je n'avai pas craint de le désespérer, si surtout je n'avais redout d'affliger quelques-uns de ses amis, comme toi, qui son aussi les miens, je l'aurais détruit absolument. C'est u garçon qui ne fera rien. Pas d'imagination, pas d'esprit, pas de style.

— J'en augure mieux, lui dis-je ; mais, dans tous le cas, tu pouvais être plus indulgent.

— Je ne le suis, reprit-il, que trop pour ma conscience car enfin, la critique est un sacerdoce. Je dois la vérité ceux qui m'écoutent et qui attendent mon jugement pou acheter le livre ; je la dois aux propriétaires du journal qui me payent pour que j'éclaire leurs abonnés ; je la do aux lettres, au bon goût, au bon sens ; je la dois aux écri vains d'un mérite réel, qui seraient frustrés de leur pa de gloire, si cette gloire tombait à tant de grimauds q jamais ne devraient se permettre d'écrire.

— Ah çà, m'écriai-je en versant à boire, Vipereau d Belmont, que me contes-tu là ? Tu parles comme u marguillier. Est-ce que tu fais profession de vertu ? Si te sont tes sentiments, ton roman immoral sera approu par l'archevêque et tu finiras par gagner le prix Montyon. Comment ! tu exerces ton métier de critique en conscience, toi ? ou du moins tu veux me le persuader ? Tu tiens donc à mon estime ? Je te croyais plus fort.

On apporta du vin de Champagne frappé. Il but et se mit à sourire.

— La *blague*, me dit-il, est la reine du monde, mais elle devrait être bannie de toute table où deux hommes sont assis en face de trois bouteilles vides. Je la bannis...

mais tu vas frémir, jeune innocent, qui oses évoquer l'âme de Belmont! Ainsi donc, tu veux savoir pourquoi j'ai *abîmé* ton flasque Albéric?

— J'en serais curieux. J'aimerais à connaître comment et jusqu'à quel point, vous autres, fiers milans, vous triomphez des scrupules qui nous asservissent, nous pauvres pigeons.

— Eh bien, mon ami, j'ai abîmé Albéric, et je l'abîmerai encore parce que je le hais : c'est la première raison; et la seconde raison, qui vaut la première, c'est que le critique qui loue n'est jamais admiré.

— Je comprends la seconde raison, point la première. Que t'a fait Albéric? Le connais-tu seulement?

— Il est jeune, il est beau, il a du succès; je n'en exige pas tant pour haïr. Son livre m'humilie. J'en ai fait un sur le même sujet qu'on a méprisé. Il est édité par un libraire qui m'a refusé deux volumes. En outre, Albéric est reçu, attiré, fêté parmi le meilleur monde, et je reste dans la crotte... Je le hais, lui, son livre, ses amis. Je hais tout, la haine est le fond de mon génie; je serai quelque chose par la haine. Toi-même qui me verses à boire, j'ai de la pente à te haïr. Tu écriras un jour : si tu réussis, tu verras comme je t'arrangerai. A ta santé, victime!

— A la tienne, Vipereau... Ce qui m'étonne, mon pauvre garçon, c'est qu'avec de pareils sentiments tu parviennes encore à faire quelquefois de certaines pages passables. Tes feuilletons valent mieux que tes romans, et incomparablement mieux que tes vers.

— Mes vers étaient stupides, et pour le roman, je n'ai pas encore trouvé ma veine. La critique est ma vocation. Mais si tu savais la peine que j'y prends! On croit que je ne travaille pas et qu'il me suffit de ce feu de haine qui

jette encore trop d'éclat. Oh que non! je saurai discipliner ma passion pour l'envenimer davantage. Je lis à la loupe le livre que je critique; j'y note les moindres fautes de détail; je fouille les bibliothèques, j'ajoute, je rature, je refais. J'ai une allégresse à ces sortes de besognes que je ne sens pour nulle autre, un entrain qui me rend patient et qui est invincible. Je me sens de la verve, il me vient des inspirations. Ah! il faut qu'une page soit bonne, pour que je n'y montre pas vingt choses à reprendre. Je trouve ce qui choquera le goût des badauds; je connais les plaisanteries qui rendent grotesque ce qui est touchant et sublime; je possède l'art de mentir effrontément sans qu'on puisse m'accuser de trahir la vérité; je sais citer des phrases et des mots qu'on voit dans l'auteur, et qui cependant n'y sont pas; avec ses propres paroles, je lui prête des intentions qu'il n'eut jamais; j'incrimine mieux qu'un procureur général; et je défie le plus habile de réfuter les fautes que je lui prête, à moins d'y employer un volume, que personne ne lira.

— Trouves-tu cela bien honnête, Vipereau de Belmont?

— Quelle bêtise! J'ai reçu un bec d'acier et des ongles de fer, je trouve très-honnête de m'en servir, attendu que je crèverais de faim si je ne m'en servais pas. Je trouve très-honnête de viser à me faire douze ou quinze mille francs de revenu en satisfaisant mes penchants et en me rendant illustre et redoutable.

— Et tu es content?

Il but, et continua, non sans quelque sauvage accent de tristesse.

— Je suis content, pas autant que je le serai plus tard, mais autant que peut l'être un homme encore peu connu

et mal payé. Je hais : j'aime à me venger. Quand je me vengerai mieux, je goûterai des joies plus pleines.

— Mais de quoi donc te veux-tu venger ?

— Voici. Quiconque a reçu du hasard un avantage que je n'ai pas, celui-là m'outrage, il est mon ennemi. Gare à lui s'il fait un livre ! Quand je déchire le livre, il me semble que je roue l'auteur. Je le punis d'avoir plus d'esprit, plus de rang, plus de succès que je n'en ai. Je lui fais expier le sourire des comtesses, les caresses de la fortune, le parfum des louanges ; et, s'il n'a rien de tout cela, du moins faut-il qu'il paye le bonheur de n'être point jaloux, de posséder sa pensée et d'en être le maître, comme d'autres sont maîtres et possesseurs de tant d'autres trésors. Pourquoi sont-ils gentilshommes et moi roturier ? Pourquoi sont-ils nés d'honnêtes gens, quand j'ai pour père un Auvergnat qui laissera tout à sa cuisinière ? Pourquoi n'ai-je point d'avenir, point de triomphe, point d'amis, et souvent point de chemise ?

— Mais quand tu seras à quinze mille francs, alors on te craindra, tu auras des flatteurs et du linge, et tu ne haïras plus ?

Il posa la main sur son cœur. — Je sens là, dit-il, que je haïrai toujours ; ce trésor est inépuisable. Et si, comme vous le prétendez, l'âme est immortelle, je haïrai éternellement.

— Prends garde, malheureux, m'écriai-je, prends garde de dire plus vrai que tu ne le penses !

— *Flanque*-moi la paix, mon cher petit, reprit Vipereau, avec toute la majesté d'un libre penseur lettré et ivre. Je n'imagine pas qu'on puisse exister d'une manière quelconque sans haïr, et beaucoup. Je définis le néant la privation de la haine. Voilà mon idée. Après cela, oui, je l'avoue, cette vie, cette joie de la haine a ses éclipses. Mon

fiel et mon encre jamais ne me donneront ce que je veux. Tu comprends bien que je ne suis pas assez bête pour ignorer ce qui me manque de style, d'esprit, d'instruction, d'aménité ou de politique. Il y en a, dans le métier, qui sont contents de leur petite vésicule, et qui, lorsqu'ils ont éreinté un homme, le croient éreinté. Vois P. comme il sourit pour avoir mordillé Montalembert. Il pense que Montalembert n'en reviendra jamais. Je n'ai point ces illusions puériles. Je vois que mes morts reviennent et qu'on lit encore les œuvres que j'ai vilipendées. Mais je les écraserais que je n'en serais pas plus heureux. Sans doute, il y aurait plaisir d'abaisser les plus hauts, de ruiner les meilleurs, d'être craint partout, de voir tout trembler, tout ramper, et ceux qui sont au faîte se demander avec angoisse si je ne les ferai pas dégringoler. Mais je ne serais toujours qu'un critique, c'est-à-dire un esprit de second rang ; et, si ma critique devait vivre, elle vivrait tenant dans ses bras ceux qu'elle immole et les offrant aux jugements suprêmes de la postérité, qui pourrait casser le mien. Qu'est-ce que c'est qu'un critique? Un cadre autour d'un tableau!

—Eh bien, mon cher, m'écriai-je, involontairement attendri des souffrances intérieures que ce malheureux me laissait voir, au lieu de haïr, que n'essayes-tu d'aimer? On vit plus doucement et plus longtemps par l'amour que par la haine. Au lieu de prodiguer de malveillantes critiques, efforce-toi de donner d'utiles conseils. Sans cesser d'être juste et même sévère, sois bon...

Il ne me laissa pas continuer. —Tu veux me convertir, dit-il; c'est comme si tu me conseillais de boire de l'eau, parce que tout à l'heure ce bon vin me fera trébucher. Sache qu'à la platitude de l'eau je préfère les nausées de l'ivresse...

Partant de là, il me fit une théorie de la vie qui serait sans utilité pour le lecteur, et dont le style d'ailleurs, qui en était le principal mérite, ne saurait être conservé. Je savais ce que je voulais savoir; je hissai mon homme dans un fiacre, et je le fis ramener à son taudis, où il commence à recevoir les visites de la gloire.

XXXVI

Depuis 1830[1], partout où l'on a vu le parti républicain un peu fortement organisé, c'est-à-dire suffisamment pourvu de clubs, d'orateurs et d'écrivains, il est arrivé une chose dont les journaux de ce parti n'ont jamais manqué de s'étonner, mais qui n'a jamais beaucoup étonné qu'eux. Des gens qui partageaient leurs opinions, sans les corriger par la morale austère de leurs principes, ont plus ou moins assassiné les chefs du parti contraire. Nous avons vu, rien qu'en France, l'assassin anonyme du Pont-Royal, puis Fieschi, Pépin et Morey, puis Alibaud, puis Darmès, puis Meunier, puis Quénisset. Nous en oublions quelques-uns peut-être, mais cela fait toujours huit en moins de dix années. A chaque fois, la presse républicaine a manifesté une surprise et une incrédulité profondes. Il lui semblait

[1] Cet article a été publié dans l'*Univers*, au mois de novembre 1845. On s'occupait alors beaucoup de la mort du saint et illustre paysan de Lucerne, Joseph Leu, assassiné à l'instigation des chefs des corps francs. La presse républicaine, assistée d'une partie de la presse de l'opposition, soutenait, contre toute évidence, que Leu s'était suicidé. Il fallut défendre l'honneur de ce martyr. Parmi les pages que j'eus l'occasion d'écrire à ce sujet, j'en choisis une : elle est nécessaire au tableau très-incomplet que je trace ici des journaux et des journalistes.

tout à fait invraisemblable que l'on eût tiré sur le roi, du moment qu'on l'avait manqué. Le coup venait, disait-elle invariablement, de la police, qui ne savait comment échauffer l'ouverture des Chambres, et qui seule pouvait tirer si mal. Quand on lui avait prouvé que l'assassin n'appartenait point à la police, alors elle démontrait qu'il n'était pas républicain. Était-il légitimiste? Non. Philippiste? Non. Jésuite? Non. Qu'était-il donc? Tout ce que l'on voudra, mais point républicain. Cependant il fréquentait les clubs? C'était par désœuvrement. Il lisait les écrits démagogiques? C'est qu'il aimait le beau style. Il vivait dans l'oisiveté? Parce qu'il chérissait l'indépendance. Et dans la débauche? Il attendait un temps meilleur.

On demandait ingénument s'il n'y avait que la politique qui pût faire assassiner un roi, et s'il était impossible que Darmès ou tout autre, en tirant sur Louis-Philippe, eût cédé à quelque raison personnelle ou purement philosophique. Cela posé, on traitait l'homme avec plus ou moins d'égards, selon l'attitude qu'il montrait aux débats. On revenait à plaisanter l'assassiné et les juges; on admirait la fermeté du coupable, on faisait ressortir ses dits héroïques. L'échafaud de Morey fut comparé au Golgotha, et sa tombe ornée de fleurs; la mémoire d'Alibaud est restée en vénération. Cherchez une feuille républicaine où ces deux héros, Alibaud et Morey, soient nommés sans respect. Le *Constitutionnel* n'est que dynastique, et, lorsqu'il parle d'eux, il n'oublie pas de lever son chapeau. Quant au *Siècle*, qui est presque du centre, il croit pieusement qu'Alibaud et Morey n'ont jamais existé.

De ces événements et de cette attitude des journaux républicains, imitée autant que possible par les journaux dynastiques, il est résulté une conviction publique et pro-

fonde qui, aussitôt que la mort violente de Joseph Leu a été connue, l'a signalée comme un coup du parti radical. Rien cependant ne prouvait positivement que ce parti fût coupable; il n'y avait que des indices; c'était un effet de sa réputation. Ce qu'on apprit ensuite ne démentit pas ce premier instinct, et la manière dont le parti radical se défendit leva tous les doutes, car il n'est pas adroit. Il l'est si peu, que l'on croirait qu'il n'ose pas l'être, ou qu'il juge contraire à ses intérêts de l'être. Point d'indignation devant le crime, point de recherches pour découvrir l'assassin. A quoi bon chercher, puisque l'on ne trouverait pas; puisqu'il n'y a pas d'autre assassin que l'assassiné lui-même; puisque, en un mot, Leu s'est suicidé?

Quoi ! Leu s'est suicidé? Oui, dans son lit, à côté de sa femme et de son enfant, qui ont fait disparaître l'arme, ce qui explique pourquoi l'arme ne se retrouve pas. — Cela est très-croyable, ajoute le *Constitutionnel*, car tous les journaux des corps francs, qui ont nos sympathies et qui sont incapables de mentir, nous l'affirment. — D'autant plus, reprend le *National*, que ce Leu était un dévot, un esprit faible, qui se troublait du sang versé dans les dernières affaires, et qui avait des remords. — Pour moi, conclut le *Siècle*, ce qui entraîne ma conviction, c'est que l'on accorde à Leu quelques qualités; or le suicide n'est pas incompatible avec une certaine grandeur d'âme : Caton s'est tué.

Sur ces entrefaites a paru le rapport de la commission d'enquête, constatant la découverte *et les aveux* de l'assassin. Ce rapport a été publié. Les journaux républicains et leurs suivants dynastiques vont-ils se rendre? Point du tout, et, au contraire, ils n'en reviennent que plus fort à l'hypothèse du suicide. Elle est en effet commode; elle a

en outre, malgré la bonne volonté du *Siècle* et l'exemple excellent de Caton, l'avantage de déshonorer M. Leu. Le *Siècle* a pensé un moment que Müller, l'assassin, pourrait bien être un malheureux assez fanatique pour se proclamer coupable d'un crime qu'il n'a pas commis, et pour en recevoir la punition, dans le seul but de plaire aux Jésuites. Le *National* va plus loin. Il ne reproduit pas le rapport, mais il l'analyse sommairement, le trouve mal écrit, *fabuleux*, et finit par douter que Müller existe. « On « *essaye*, dit-il, d'impliquer toute une opinion dans la com-« plicité d'un meurtre, et *le mystère règne encore sur le* « *meurtrier lui-même*. » Cette ingénieuse argumentation ne se développe pas sans beaucoup d'injures contre *l'acharnement passionné* avec lequel les Lucernois ont battu les corps francs qui venaient brûler et piller leur ville, et contre M. Leu, *un des agents les plus actifs et les plus implacables des Jésuites*. Au moyen de cette logique, l'hypothèse du suicide reparaît dans sa splendeur première, et même plus évidente; car, remarque le *National*, « elle a suffi pour exalter le parti jésuitique; *il a fallu à tout prix trouver un assassin, avoir un aveu, compromettre des complices*. » Et voilà pourquoi l'on a inventé le prétendu Müller. Il est donc clair que Leu s'est suicidé.

Mais le *National* n'est qu'un pauvre avocat à côté de la *Réforme*. Nous avons entendu des lieux communs de Palais, voici de l'invention :

La *Réforme* commence par tomber des nues, elle sait à peine de quoi il s'agit; elle a vaguement entendu dire qu'on « *accuse le parti radical d'avoir assassiné un propriétaire campagnard des environs de Lucerne, nommé Joseph Leu..., homme tellement ignoré, que les radicaux n'ont appris sa vie que par sa mort*. » Au *National*, on le con-

naissait ; mais à la *Réforme*, on ne savait point qu'il existât. « *Qui donc, parmi nous, avait entendu parler de M. Leu avant d'apprendre qu'il avait été trouvé tué, dans sa chambre, d'un coup d'arme à feu !* » Gageons qu'on étonnerait beaucoup la *Réforme* si on lui disait qu'au mois de mars dernier les corps francs ont tenté d'envahir Lucerne, qu'ils ont été battus; que ce propriétaire campagnard, nommé Leu, n'a pas peu contribué à les mettre en déroute, et que les susdits corps francs, nommés aussi radicaux en Suisse, le connaissaient si bien, que d'avance ils l'avaient signalé comme « un des premiers à qui l'on devait faire passer le goût du pain. » C'est leur style.

Maintenant, la *Réforme* apprend qu'un homme s'accuse d'avoir été l'instrument du parti radical dans le meurtre du nommé Leu, propriétaire campagnard, et que cet homme a nom Müller. Elle ne le connaît pas plus que l'autre, et rentre pour un moment dans la thèse du *National*. « *Quel est ce sieur Müller ?* » La question n'est-elle pas charmante ? Le *sieur* Müller, ô *Réforme* ! est l'homme qui s'accuse d'avoir assassiné le nommé Leu, dans l'espoir que certains personnages, qu'il désigne et que l'on interroge, lui donneraient une forte somme. — Ah ! « Et comment « a-t-il été amené à faire cette déclaration ? Était-il détenu, « menacé, ou au contraire est-il venu s'accuser spontané« ment ? Voilà ce que l'on ne nous dit pas. » On vous le dit fort bien, ce me semble, et vous n'y répondez guère. Mais il s'agit bien de cela. Changeant brusquement de langage, la *Réforme* avoue l'existence de Müller, reconnaît sa culpabilité et du même coup sauve la précieuse hypothèse du suicide. Laissons-la parler, on n'en croirait pas une analyse, et le style de ces messieurs a d'ailleurs son prix :

« On dit, et *ceci du moins est constant*, que M. Leu était un homme d'une imagination ardente et d'un cerveau faible, *une de ces reproductions nombreuses du type fanatique* de tous les temps et de tous les pays. On ajoute que M. Leu était entièrement dévoué aux Jésuites, qu'il avait dans leur parole une foi aveugle; on cite de lui des exemples de crédulité tels, qu'on pourrait à peine les attendre de ces bonnes paysannes qui dépensent leur dernier sou pour acheter la magnifique lettre de Jésus-Christ dont les Jésuites ont vendu tant d'exemplaires cette année dans nos campagnes. On dit que des hommes, très-intéressés à frapper vivement l'imagination des montagnards lucernois, *sont parvenus à persuader à M. Leu* qu'il ferait une chose très-agréable à Dieu s'il consentait à sacrifier sa vie pour assurer le succès de la sainte cause, et qu'ils lui ont promis une très-belle part dans la vie future, une place honorable dans la légende des martyrs.

« Quant au fait de la mort elle-même, on disait que, *pour rassurer la conscience* de M. Leu, on lui avait *épargné le suicide;* il n'avait eu autre chose à faire que de ne pas se mettre en défense contre l'assassin, et, grâce à cette distinction *assez jésuitique, d'ailleurs*, il s'était endormi du sommeil des justes, pour la plus grande glorification de ses directeurs.

« Voilà ce qui se disait partout en Suisse. »

Et voilà ce qui s'imprime en France, à Paris, capitale de la civilisation, des lumières et de l'incrédulité! Voilà ce qui s'imprime sans que personne, à part quelques catholiques, pousse un cri de dégoût et d'horreur! Voilà l'incomparable bêtise et la férocité que peuvent impunément étaler des hommes qui prétendent à la domination du monde! Ils peuvent écrire ainsi sans perdre leurs partisans parmi le peuple, et sans éloigner leurs alliés de la bourgeoisie. Le *Siècle*, le *Constitutionnel*, restent d'accord avec eux pour écraser la Suisse catholique et pour déshonorer ses martyrs.

Le procès se poursuit. L'assassin, accablé du poids de son crime, éprouve enfin des remords; il fait les aveux les plus détaillés et les plus complets. Les journaux républi-

cains ne veulent pas le croire, les journaux dynastiques entrent en discussion pour prouver qu'il s'accuse faussement. Il demande à mourir : — Vous voyez bien, dit le *National*, qu'il est fou ! — Et le *Constitutionnel* réclame contre les aveux de cet homme, qui sont sans valeur, dit-il, parce qu'on l'a séquestré. Il n'y a qu'une chose que ces maîtres en argutie n'expliquent pas, c'est l'avantage que l'assassin trouve à se faire trancher la tête. Müller va au supplice, il emporte son secret dans la tombe. Croiront-ils enfin qu'il a commis le meurtre ? Oh non ! ils le plaignent, ils dénoncent au monde ce mémorable exemple du fanatisme, et ils dévouent à l'exécration des esprits droits et des âmes pures les Jésuites qui lui ont enseigné le mensonge et la calomnie.

XXXVII

Le Pape, dans une allocution prononcée en consistoire, déclare vénérables soixante-douze martyrs qui ont récemment souffert le dernier supplice au Tonkin et à la Cochinchine. Il y avait parmi eux plusieurs prêtres d'Europe, la plupart de ces prêtres étaient français. Quel honneur pour nous ! Quelle joie pour les catholiques des nations européennes qui, les yeux sur l'avenir, aiment notre France avec un cœur plein d'espoir et ne savent presque pas séparer, dans leur amour, la sainte Église de sa fille aînée !

Ils avaient vécu parmi nous, ces chrétiens qui renouvelaient hier l'illustre exemple des premiers soldats de l'Évangile ; ils étaient nos frères, ils sont nés sous notre soleil ; mais l'aride vent de l'impiété, qui sans cesse nous poursuit et nous dépouille, n'a point séché l'eau du bap-

tême sur leurs fronts prédestinés. Il ne faut donc jamais désespérer ! Le temps le plus mauvais est encore fertile en miracles ! Des pierres du chemin, Dieu peut faire toujours des enfants d'Abraham ! Martyrs, saviez-vous quelle gloire vous attendait ! Fils de nos cités, saviez-vous, lorsque vous entendiez parler de ces pays pleins de mystères, de ce monde étrange fermé aux voyageurs, que là vous iriez un jour mourir sur la croix apportée par vous ? Peut-être que déjà, au fond du cœur, sans rien dire à vos mères, vous le saviez en effet, ou que du moins vous l'espériez ! Jadis on aurait connu jusqu'au moindre détail l'histoire précieuse de votre vocation ; les cœurs et les pas se seraient tournés en foule vers le temple où vous portiez à Dieu les premières confidences de vos saints projets ; les habitants de la contrée où vous reçûtes le jour eussent revendiqué l'honneur de cette confraternité du baptême qui semble les unir plus particulièrement à vous. Mais vos noms sont inconnus du sol qu'ils honorent, et ce pays qui se vante de quelque soldat, de quelque politique ou de quelque rimeur, ignore qu'il vient de donner un martyr à l'Église, un saint au ciel.

Qu'importe ! Peut-être est-il bon que les sociétés qui refusent aux missionnaires les ressources qu'elles procurent à de simples voyageurs curieux, que les gouvernements qui ne donneraient pas pour convertir cent mille infidèles ce qu'ils donnent pour acheter un journaliste, refusent également aux ouvriers évangéliques les applaudissements et la gloire qui sont tous les jours prodigués à de si petites œuvres et à de si petites gens. Il est bon que les apôtres n'attendent rien, qu'ils n'espèrent rien de ce monde, ni aide ni souvenir, et qu'ils fassent tout pour Dieu. D'ailleurs, on le voit, les efforts ne sont pas sans fruits, le sang

n'est pas perdu. Chacun de ces martyrs est mort entouré de catéchumènes ; l'exemple de tous nous est donné ; les triomphateurs viennent de monter au Capitole ; leur gloire est proclamée par un héraut dont la voix ne prononce pas un seul mot qui ne retentisse sur tous les points du monde et dans toute la durée des temps.

Mais que dire aussi de ces prêtres et de ces fidèles indigènes? de ces rejetons si vigoureux, greffés par la foi sur la souche pourrie d'une civilisation qui dépasse de bien loin la mollesse et les corruptions de la nôtre? C'est de ceux-là surtout qu'un tel exemple est doux à recevoir. Parmi des populations silencieusement courbées sous le joug le plus rude, abruties par le despotisme et l'erreur, voilà que tout à coup éclatent les saintes révoltes de la vérité. Un homme franchit les limites de cet autre monde, il brave tous les dangers, il surmonte tous les obstacles, il déjoue toutes les surveillances, enfin il plante la croix sur un sol qui ne l'a jamais vue : et soudain s'avancent d'autres hommes pour mourir au pied de cette croix. Mais, avant d'y mourir, que n'a-t-on pas exigé d'eux, et combien d'autres morts ont dû précéder cette mort dernière qui se présente accompagnée des plus cruels tourments? Ce ne sont plus ici les enfants du monde catholique, investis presque en naissant de la grâce du baptême, plus ou moins préservés d'une totale ignorance par les débris de la croyance de leurs premiers ans, par des exemples saints, par des prescriptions sociales qui gardent encore les traces de la loi divine, enfin par l'habitude de la liberté. Ceux-là ont eu toujours deux maîtres à qui tout en eux appartient : l'empereur et leurs sens ; ils ont vécu dans la crainte de l'homme et dans le seul plaisir de la corruption. Or, désormais, il faut braver cet homme et re-

noncer à ces plaisirs ; il faut courir au-devant de tous les dangers et de toutes les privations, pour trouver, quoi? les tourments et la mort. Et c'est ce qu'ils ont fait, comme le faisaient, il y aura bientôt deux mille ans, ces autres païens qui, sur tous les points du monde connu, confessaient Dieu et s'en allaient mourir.

Que pensent donc de ces événements, de ces spectacles, nos feuilletonistes et nos fabricants d'articles de fond? Ce sont d'honnêtes gens, qui savent juger de toutes choses, et de la religion catholique comme du reste. Ils la jugent même assez volontiers ; assez volontiers ils lui prédisent qu'elle ne durera pas longtemps, à moins qu'elle ne se laisse refaire par eux ou par quelque autre qu'ils indiqueront. Pourquoi ne parlent-ils pas de l'allocution du souverain Pontife ? Serait-ce que ce document et les faits qu'il révèle ne leur paraissent pas dignes de tant d'intérêt, ou craignent-ils qu'on n'y trouve un argument contre leurs prophéties? Eh ! qu'ils se rassurent. Il restera des incrédules, des gens à l'épreuve de toute la charité des missionnaires qui convertissent les Chinois ; ces gens ne sont autres qu'eux-mêmes. L'art de les transformer n'appartient qu'à la politique, et l'on pourrait dire que l'Église, avec toute sa science, n'y entend rien. La politique seule a cent tours en son bissac pour les faire aller de ci de là, tourner et virer comme elle le veut. Certains petits engins ronds, blancs et jaunes, forme et couleur du soleil, font prendre toutes les nuances à ces caméléons. On dit quelques paroles, on leur fait toucher ces talismans, crac! la conversion est opérée.

Pour les entretenir dans la ferveur du premier zèle, il suffit d'une exhortation par mois... à moins qu'on ne préfère accumuler toutes les exhortations l'une sur l'autre, le

même jour ; mais ce dernier parti est moins prudent, car ils ont peu de mémoire ; c'est même une de leurs qualités. On leur rend tout aimable, on leur fait tout faire. Très-bavards de leur nature, ils consentent à garder un silence obstiné ; très-paresseux et très-amoureux de Paris, ils consentent à traverser les mers et à s'en aller vivre parmi les nègres. Mais que vont-ils faire parmi les nègres ? Cela ne vous regarde point, c'est un secret d'État. Ils vont voir peut-être si les nègres ne pourraient pas aussi changer de couleur. Plusieurs acceptent des pénitences bizarres, comme de crier qu'il faut marcher dans la rue à droite et non à gauche du ruisseau, mais toujours au plus près du ruisseau, et que le salut de la France est à ce prix. Ils ne font pas difficulté non plus de s'étaler aux vitres des libraires, sous la forme d'une brochure ou d'un livre, et là, de se donner aux passants comme de francs lurons qui veulent bien que le public pense d'eux ce qu'ils pensent eux-mêmes, et ferrés sur le mépris de l'opinion publique au point de publier leurs œuvres complètes avec portrait, pour peu qu'on le désire. D'ailleurs charmants garçons, jamais embarrassés, toujours d'humeur joviale, enfin des gens qui ont la paix du cœur. On leur dit : — Mais, vous avez cette opinion pour de l'argent ! Ils répondent : — J'en aurais bien une pour rien ! — Quoi vous vous tournez de ce côté ? — Je me tourne toujours du côté où je mange ! — Vous avez donc renié votre parti ! — Je suis ami du régime constitutionnel et j'obéis à la majorité.

Ils ont, ces messieurs, une grande vertu, qu'ils nous prêchent sans cesse : la tolérance. Ils tolèrent tout, hormis cependant qu'on ne tolère pas tout ce qu'ils tolèrent ; et de là nos querelles. Ne croyez pas qu'ils méprisent la religion catholique, ô mon Dieu non ! s'ils en disent du

mal, c'est qu'il faut bien qu'ils disent quelque chose et qu'ils s'ennuieraient de lancer toujours leurs balles contre le même mur. Ils affirment que la religion catholique va mourir : ils n'y tiennent pas pourtant; ils veulent bien qu'elle vive. Qu'est-ce que cela leur fait? Ils l'attaquent : pourquoi ne l'attaqueraient-ils pas? ils attaquent bien le ministère, qui est plus qu'une religion, plus que deux et que trois religions, qui est toutes les religions. Sont-ils les ennemis du ministère? Mais non, vous voyez bien. Ils veulent seulement que le ministère les convertisse et les fasse vivre. S'ils attaquent la religion, les croyez-vous si malhabiles dans leur industrie, qu'ils ne puissent tout aussi gaillardement la défendre? Tout cela, jeux d'esprit! on est sur la terre pour s'y amuser des hommes et des choses, et pour devenir gras. Mais ce qui les blesse et les met en colère, c'est qu'il y ait sur la terre des choses dont on ne veuille pas s'amuser comme eux; des choses auxquelles on croit, et qu'on entreprenne absolument de leur faire respecter; c'est qu'on admette des vérités qui durent, des devoirs qu'ils ne reconnaissent pas. Là-dessus, ils sont sans miséricorde. Vous voyez ces *viveurs* saisir alors leur plume mercenaire, et, chose rare dans une telle vie, déclamer contre la religion, qu'ils appellent *l'intolérance*, avec une sorte de haineuse conviction. Il semblerait, à voir cette soudaine énergie, que *l'intolérance* menace quelques-unes de leurs proies, et que tout à l'heure, s'ils n'y prennent garde, il n'y aura plus assez de gens à qui ils puissent se vendre, ni de misérables choses qu'avec cet or immonde ils puissent à leur tour acheter.

C'est que, tout gens d'esprit qu'ils se disent, et qu'ils sont en effet, ils ne savent point qu'il est sûr la terre deux choses qui ne voudront jamais s'accorder : la religion de

l'âme et la religion du ventre. Sans marquer ici toutes leurs différences, la religion de l'âme fait des apôtres et des martyrs; la religion du ventre donne, entre autres productions, des écrivains mercenaires, qui ne pourront jamais, quels que soient l'orgueil et l'immensité de leur indifférence, se dispenser d'outrager bassement et sottement la religion des apôtres et des martyrs.

XXXVIII

Dans la combinaison de talents, de qualités et de nécessités qu'il faut pour former un véritable journaliste, il entre certains ingrédients moraux qui font de lui le plus utile et le désintéressé soutien du parti qu'il sert. Rien ne peut remplacer un journaliste capable et convaincu. C'est lui qui toujours veille sur la brèche et qui frappe à propos, souvent sans conseil, souvent contre la volonté des chefs, non les grands coups, mais les coups sûrs. Il force les traînards à marcher, engage, compromet les timides, retient les téméraires; il panse les blessés, réconforte les vaincus, fait comprendre aux maladroits leurs fausses manœuvres et les répare. Que la désunion se mettrait vite dans le parti, si le journaliste n'était pas là pour distribuer exactement les éloges et taire les torts réciproques! Car il reçoit toutes les confidences, il est dans le secret de tous les amours-propres et de toutes les ambitions, et il force des jaloux à s'entre-servir. Plus que tous les autres, par la grâce de sa position, secondaire et presque cachée, il s'élève au-dessus des antipathies personnelles; il étouffe au besoin ses sympathies : son écritoire,

d'où coule la renommée, est libérale pour tout le monde et ne se ferme que pour lui-même.

Voyant comment se fait la gloire, le journaliste y gagne de la mépriser. C'est quelque chose de mépriser la gloire, surtout lorsque l'on n'y a nul titre et qu'elle pourrait se montrer revêche.

J'appellerai le journaliste la *bête de somme du parti*. Il le tire, il le fait avancer, il le porte à la sueur de son front, sans gloire; et tel homme important, orateur, écrivain, intrigant, dont le panache ondoie au-dessus de la foule, est redevable de sa haute taille et de ses enjambées rapides à l'animal robuste, patient, modeste et inconnu qui lui prête son dos.

Pour tant de services, pour tant de zèle, le journaliste ne reçoit qu'un chétif loyer : une petite place obscure, si le parti triomphe; la misère, s'il succombe; dans tous les cas, l'oubli. Trop heureux s'il n'a pas sué, travaillé, dévoué sa vie pour faire des ingrats et des traîtres! Que de personnages surfaits, gonflés, exaltés par le journaliste n'ont profité de la valeur imaginaire qu'il leur a donnée que pour se vendre à propos! Que d'autres, et des plus caressés, paradant sous le drap d'or que leur a tissé sa plume, le renient au moment difficile, et si on leur dit : Mais vous l'inspirez! répondent : Je ne le connais pas! Dans les compromis qui se trament à son insu, lui qui ne veut rien devenir et qui ne peut rien être, il est le bouc émissaire de toutes les manœuvres irritantes, le pelé, le galeux de qui vient tout le mal! C'est lui qui a été amer, violent, qui a fait les blessures cruelles, qui a méconnu les égards dus à l'honorable adversaire; que n'a-t-on pas fait pour le brider, pour l'adoucir? mais rien n'a pu jamais dompter sa passion et son insolence. Ainsi

parlent de lui ceux qui souvent se sont irrités contre lui, parce qu'il les forçait de contenir l'âpre expression de leurs ressentiments et la fureur de leur vanité blessée.

Il sait comment on le traite, et il pardonne quand l'intérêt de la cause exige son pardon, quitte à se venger plus tard; mais j'en ai vu? le croira-t-on, qui oubliaient de se venger. Est-ce vertu! Non; le mépris de l'humanité y a trop de part. Plusieurs finissent par faire reluire des sots, uniquement pour le plaisir qu'ils prennent à se moquer du public; comme Vaucanson, s'il avait négligé de montrer son automate aux hommes et se fût contenté de voir la figure qu'il ferait parmi les canards et l'accueil qu'il recevrait d'eux.

LIVRE III

FEMMES AUTEURS

I

Lorsque Georges daigne ne pas nous prêcher quelque nouvel évangile, et consent à nous montrer le monde à peu près tel qu'il est, nous le voyons s'attacher à peindre les effets de l'amour dans le cœur des femmes perdues. Il fabrique une pompeuse courtisanc, déjà sur l'âge, mais resplendissante encore de beauté; qui a lu plusieurs philosophes, sinon tous les philosophes; qui sait Rousseau, Diderot, Helvétius à merveille, et qui disserte savamment de cent choses supérieures, laissant voir, tandis qu'elle cause, une double rangée de dents brillantes. Cette superbe créature habite un vieil hôtel bien fourni de meubles opulents, présent de son gentilhomme, imbécile d'âme et de corps. Elle a fait son boudoir de la bibliothèque; ses belles mains y entretiennent des fleurs rares, qui la reposent de penser, et qui prouvent, à l'occasion, que ces femmes-là connaissent aussi la botanique. Quant à la musique, je n'en parle pas; tout le monde sait qu'il n'y a plus, depuis Hoffmann, de roman sans musique. Notre courtisane est une Malibran, et vous retourne le

cœur pour peu qu'elle chante; elle exprime, elle peint tout sur son piano : la pluie, le beau temps, l'orage, la mélancolie, le délire; elle y commente le *Contrat socia..* Si elle sort; c'est en voiture, et je vous laisse à penser quels fringants chevaux l'emportent! si elle se promène au jardin, mille zéphyrs ne manquent pas de faire flotter ses longs cheveux et de dessiner sa riche taille.

Ainsi faite, meublée, logée et voiturée, la pauvre fille s'ennuie : une immense et vague aspiration de l'infini la tourmente; voilà son mal, où toute la bouquinerie qu'elle absorbe ne peut rien, chose étrange! Alors descend d'une mansarde, dont la fenêtre a vue sur le jardin, M. Jacques ou M. Guillaume, paysan repu de livres, qui dîne chez Flicoteaux et cire lui-même ses souliers, mais par principes : il n'a qu'à vouloir pour être riche et célèbre; car c'est un homme fort savant, fort éloquent, fort vertueux, de belle encolure, qui rédige des articles pour la *Revue indépendante*, et qui termine le premier chapitre d'un livre destiné à redresser les idées de l'espèce humaine. On cause : l'entretien est purement philosophique. Néanmoins M. Guillaume, déjà touché de la mélancolie de madame la comtesse (elle est comtesse, puisque le propriétaire est comte), remarque encore que madame la comtesse a de bien belles dents. De son côté, madame la comtesse reconnaît à M. Guillaume un esprit, des vertus, un courage que n'a point M. le comte, et qu'aucun gentilhomme en ce monde ne saurait avoir. Il lui paraît, dès le second entretien, que cet infini vague, dont le sentiment la tourmente, prend des épaules, et qu'elle sait à quoi s'en tenir. Au cinquième entretien, les deux philosophes concluent. « Cependant, dit « agréablement Georges, quelque chose de triste et de « douloureux se mêle à *leurs transports*. » Ces deux inno-

cents ont envie de pleurer. Ce n'est pas que M. Guillaume soit honteux de sa conquête, puisqu'il croit bien être adultère ; mais madame la comtesse est occupée de deux grands chagrins : elle craint de perdre l'estime de son penseur lorsqu'il saura qu'elle n'est point mariée; et elle appréhende que l'infini ne la tourmente encore bientôt.

Elle a tort sur un point. Elle ne connaît pas le noble Guillaume. Ce philosophe généreux, apprenant qu'elle est demoiselle, lui propose de l'épouser, plus ou moins. Elle ne s'en étonne pas trop. Si Guillaume avait eu des préjugés, elle ne l'eût pas si vite trouvé digne de son amour. Pourtant, réflexion faite, elle ne l'épouse pas; elle craint la cuisine de Flicoteaux, je suppose ; et puis laisserait-elle son Guillaume cirer lui-même ses souliers ? Elle préfère épouser le comte, et elle s'en va pour cette besogne en Italie, laissant à Guillaume éploré le loisir d'achever ce beau livre qui doit redresser les idées de l'espèce humaine, et la réintégrer dans ses primitives vertus.

Au bout de trois ans Isidora revient, héritière légitime du comte, riche, blasonnée pour tout de bon, plus belle que jamais ; pas une dent de moins, la gorge toujours opulente. Elle retrouve M. Guillaume amoureux fou, mais d'une autre comtesse, la comtesse Alice, dont il élève les enfants. Je m'étonne que cet homme libre, qui nettoyait lui-même ses souliers en méditant des articles pour la *Revue indépendante*, ait entrepris ce métier d'élever des enfants de gentilshommes. Du reste, il en est bien récompensé. Alice, qui est une vraie comtesse, l'aime tant qu'elle en devient pâle, mais elle ne dit rien par pudeur, elle ne devine rien par modestie ; et M. Guillaume est si naïf, qu'il ne se doute de rien. Plus experte, la courtisane voit tout : ce double amour la blesse. Elle ramène M. Guillaume dans la biblio-

thèque où, trois ans auparavant, ils ont fait tant de philosophie. M. Guillaume est imprenable quant au cœur ; Isidora l'attaque par les sens. Ici une de ces scènes que le poëte Georges aime à décrire et sait décrire. Après quoi la courtisane considère que l'amour est un leurre, du moins pour elle, et qu'elle sera généreuse de marier le vertueux Guillaume à la vertueuse Alice, qu'il aime si vertueusement ; ce qu'elle accomplit, non sans beaucoup de larmes sur son pauvre cœur incapable d'amour.

Il y a dans ce récit beaucoup de pages qui commencent à sentir bien fort le rance ; Georges vieillit. Cependant c'est toujours Georges ; et l'histoire commencée, je suis allé jusqu'au bout. Daniel, ou tout autre du troisième sexe, ne me mènerait pas si loin.

Mais ce qui me soutient surtout quand je lis ces malpropres fariboles, c'est l'admirable sens qu'elles renferment, à l'insu de l'auteur. Premièrement, il sent et confesse que la courtisane est abjecte en principes et en œuvres. Pour la relever, il en fait un personnage de fantaisie ; il lui donne tout ce que n'ont point les courtisanes : une beauté noble, infiniment d'esprit, beaucoup de cœur, l'éducation la plus parfaite, une exquise délicatesse de sentiments ; il la met dans la soie, dans le velours, dans l'or. Ce n'est pas assez : elle se gorge de philosophie, elle s'abandonne aux lectures les plus invraisemblables. Elle n'en est pas moins méprisée de tous ceux qui la connaissent ; et, pour justifier ces mépris, elle tombe amoureuse du premier cuistre qui se trouve à sa portée, un barbouilleur d'esthétique, dont la grande originalité consiste à se faire lui-même son décrotteur. Quel ragoût ! de l'encre et du cirage ! Mais il est taillé en valet de ferme ; et je te le jure, comtesse Isidora, il te paraîtrait pauvre penseur s'il était contrefait. La voilà

donc affolée. Cet amour va-t-il rester dans les régions spirituelles? Le roman le voudrait, la nature bestiale des personnages ne le permet pas. Il y a un sofa dans la bibliothèque; au bout de huit jours ce sofa est le meuble important du sanctuaire. Point de combat, point de surprise; c'est l'animalité pure qui se manifeste comme en pleine rue, grâce au merveilleux sang-froid du conteur. Du moins le bonheur s'y trouvera-t-il? Nullement. Pourquoi? Georges ne manque pas d'imagination pour en donner des raisons fausses. Il a observé le fait, il s'en étonne, et l'explique comme il peut. La raison vraie, qu'il ne donne pas, qu'il ne connaît pas, ou qu'il ne veut pas connaître, c'est que le libertinage n'est point l'amour. Or il n'y a que du libertinage dans ce rapprochement grossier et illicite. Ce qu'il plaît à Georges d'appeler délire, ivresse, transports, l'Église l'appelle fornication. Que de lumière, pour quiconque veut voir, dans la seule laideur de ce mot, qui révèle le péché, c'est-à-dire le désordre et le crime! Les lois surnaturelles pèsent sur la matière même; on ne les brave pas avec impunité. *Non mœchaberis*, ou, comme dit naïvement le cathéchisme, *œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement*. Cela n'importe pas seulement à la vie future, mais encore au bonheur, à la félicité de cette vie. Prendre la femme et ne pas prendre le mariage, c'est (que l'on me pardonne la comparaison) manger toute crue une viande qui devait passer par le feu. Si friande qu'elle paraisse, dans cet état de nature, à l'appétit dépravé qui la dévore, l'arrière-goût en est horrible, la digestion s'en fait malaisément; et tout le corps ne tarde pas à sentir qu'au lieu d'une nourriture il a pris un poison. Les prescriptions, les défenses de la loi chrétienne, l'intervention de l'Église, ont donc pour but d'opérer sur

les objets de nos désirs cette transformation qui les épure, et sans laquelle ils nuisent à toute l'économie de la vie humaine. *Non mœchaberis!* Le sacrement de mariage est un désinfectant. Pour avoir méconnu ces vérités-là dans leur vie, les romanciers n'en veulent point dans leurs livres : ils sont bien libres ! Mais ce qui ne leur est pas permis, lorsqu'ils sont doués d'un peu d'observation et de sincérité, c'est d'avancer que le bonheur se trouve en dehors des légitimes conditions du bonheur. Ce serait la pire des invraisemblances, contre laquelle leur propre bon sens se récrierait trop fort; il y aurait là quelque chose d'absolument contraire aux réalités de la nature humaine; on tomberait dans un fantastique absurde, et le livre ne tiendrait pas aux mains du lecteur. Les romanciers constatent donc, et Georges mieux que les autres, parce qu'i a plus de pénétration et plus de talent que les autres, l'effrayant prodige (prodige pour eux seuls !) de ces accablements, de ces déboires qui se rencontrent au bout de toutes les entreprises de la sensualité, et souvent même sur la route; Georges constate cela, quitte à en découvrir la cause où elle n'est pas. Il en fait honneur à une certaine supériorité de cœur et d'esprit, dont il gratifie volontiers les courtisanes. Soit. Qu'est-ce que c'est qu'une supériorité qui vous laisse sans lumière dans l'âme, sans vertu dans la conduite, sans courage contre les passions? Cela ressemble beaucoup à une force qui serait de la faiblesse, et à une santé qui serait de la maladie. Comment ! cette femme ne croit pas à l'amour, et elle se jette dans les bras d'un homme dès le premier jour, en quelque sorte, qu'elle le voit ! C'est un être à part pourtant, et qui méprise ces grossières délices; mais, comme la chatte métamorphosée, il ne faut pas qu'elle entende les souris.

Chassez le naturel, il revient au galop. Au milieu des livres, des vieillards, des femmes et des gentilshommes fades, Isidora est philosophe; en présence d'un philosophe, pour peu qu'il soit beau gars et robuste, c'est une prostituée. Rien de mieux observé. Seulement, je demande où est la vertu, et s'il ne s'agit point de vertu, alors, puisque ces *transports* sont suivis de tant de nausées et d'amertumes, je demande où est la sagesse?

Et voyez comme tout se rencontre, conduit par une certaine logique indomptable qui n'oublie rien, même le plaisant! C'est dans la bibliothèque, en parlant vertu et sagesse, qu'on passe aux *transports*, à la barbe des auteurs vénérés qui ont orné de tant de splendeurs ces grands et fiers esprits de Guillaume et d'Isidora. La penseuse se donne dans la maison de l'homme qui la paye pour n'être qu'à lui. C'est bien la peine de disserter d'Helvétius et de Pythagore, pour faire ni plus ni moins ce que font toutes les Aspasies qui n'ont lu que M. Paul de Kock! Le Guillaume aussi est bon : il croit posséder la femme d'un autre, et ne s'en fait pas le moindre scrupule. J'aime ce trait de caractère. J'y reconnais bien ces réformateurs qui se renferment dans les mansardes et qui décrottent eux-mêmes leurs souliers, pour n'être pas témoins et participant des infamies du monde. Certes voilà des gens vertueux, et qui ont bien le droit d'invectiver contre la société dans la *Revue indépendante!*

Isidora refuse d'épouser ce valeureux, ce savant, ce tendre Guillaume, Pourquoi? c'est qu'il est pauvre. Elle hait le vice, mais le velours la fascine; elle adore la vertu, mais la bure et le brouet l'épouvantent et lui font horreur. O belle âme! Et, le cœur plein de ce cher Guillaume, elle va mettre en œuvre toutes les rubriques de la dissolution

pour accrocher le testament d'un crétin. Guillaume, de son côté, est assurément la perle des purs; il brûle pour la comtesse Alice d'un feu tout angélique comme elle. Isidora néanmoins le reprend et le fait tomber d'une façon immonde. Pourquoi? C'est qu'Isidora est belle.

Ainsi les philosophes et la philosophie n'y font rien; l'amour et les aspirations éthérées n'y font rien: la fascination du bourbier est plus forte. Dès qu'on le voit, on brise ces faibles attaches, on court au bourbier, on s'y plonge, on s'y vautre, on y revient. Georges s'en aperçoit; il l'avoue et le proclame, et il ajoute qu'on trouve des épines dans cette fange. Mais, comme Georges ne veut ni du mariage ni du célibat, il fait des livres pour donner au monde le goût de cette fange et de ces épines; il assure que, tout bien calculé, c'est encore là qu'on trouve le bonheur et la vertu, pourvu qu'on ait soin de lire Rousseau et de cirer soi-même ses souliers.

Vous êtes charmant, vieux Georges, et vos livres seraient plus moraux que vous ne le souhaiteriez, s'ils ne gâtaient tous ceux qui ne les méprisent pas; mais, quand vous voudrez une bonne fois réhabiliter une femme de mauvaises mœurs, lisez l'histoire d'Afra, courtisane d'Augsbourg. Elle était si belle, elle avait tant d'esprit, elle avait fait tant d'héritages, qu'elle regorgeait de maisons, de villas et de bijoux. Elle devint chrétienne, elle eut honte de ses richesses acquises dans les trafics de l'impudicité, et elle voulut les donner aux pauvres. Les pauvres refusèrent ces trésors impurs. Alors elle les jeta et les brûla, et fit pénitence. C'était en 304, durant la persécution de Dioclétien. Le juge Gaïus la fit comparaître, et lui ordonna de sacrifier aux dieux; car, ajouta-t-il, mieux vaut vivre que de mourir dans les tourments. Afra répondit humble-

ment qu'elle était chrétienne. — Je sais, poursuivit Gaïus que vous êtes une prostituée. Sacrifiez donc, car vous ne pouvez prétendre à l'amour du Dieu des chrétiens. — Notre-Seigneur a dit, reprit Afra, qu'il était descendu du ciel pour sauver les pécheurs. L'Évangile rapporte qu'il permit à une courtisane comme moi de lui arroser les pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna ses péchés. Loin de rejeter les pécheurs, il s'entretenait familièrement avec eux, et mangeait à leur table. — Sacrifiez, continua le juge, afin d'avoir beaucoup d'amants qui puissent vous enrichir. — Je me suis, dit Afra, dépouillée de ces richesses infâmes, dont les pauvres d'entre nos frères n'ont point voulu. — C'est en vain, dit Gaïus, que vous regardez Jésus-Christ comme votre Dieu ; il ne voudra point de vous : une courtisane ne peut jamais être appelée chrétienne. — Je l'avoue, dit Afra, je ne mérite pas d'être appelée chrétienne ; mais Jésus-Christ m'a fait la grâce de m'admettre au nombre de ceux qui croient en lui. — Je vous sauverai si vous sacrifiez, dit encore Gaïus. — J'ai pour sauveur, dit Afra, Jésus-Christ, qui, sur la croix, promit le royaume des cieux au larron pénitent. — Sacrifie, s'écria le juge plein de colère ; ou je te ferai fouetter en présence de tes amants. — Il n'y a, répondit Afra d'une voix paisible, que le souvenir de mes péchés qui puisse me causer de la confusion et de la douleur.

Le juge enfin, à bout de séductions et de menaces, lui déclara que, si elle n'obéissait pas, il la ferait mourir. Afra répondit qu'elle désirait la mort, si toutefois elle était digne de mourir pour son Dieu. Et comme Gaïus ajouta qu'il la ferait tourmenter, et ensuite brûler vive : « Que ce corps, s'écria-t-elle, qui a été souillé par tant de crimes, souffre mille tourments, il les mérite ; mais mon

âme restera pure, et je n'aurai point offert de l'encens au démon. » Elle fut attachée nue à un poteau, battue de verges, et brûlée. Pendant qu'on élevait le bûcher, elle priait, on l'entendit prier au milieu des flammes, et elle expira en prononçant le nom de Jésus-Christ.

Mets de côté ta passion, tes systèmes et tes livres, ô Georges! J'en appelle à cette meilleure part de toi-même, qui t'élève quelquefois au-dessus de tant de misères; j'en appelle à ton génie, qui t'a permis souvent de voir, de sentir et d'admirer ce qui est grand, et beau, et pur. Que dis-tu de cette courtisane? Ne trouves-tu pas, comme moi, qu'elle vaut bien ton Isidora, et que la foi chrétienne s'entend à relever les âmes encore mieux qu'Helvétius et Rousseau? De la courtisane Afra, l'Église, qui a aussi ses audaces et ses pardons, et qui se mêle aussi de réhabiliter les pécheresses, a fait une sainte; elle a conté sa vie, et l'a mise sur les autels. Tu ne manques ni d'effronterie ni de paradoxes, aimable Georges; mais tu n'oserais ni tu ne pourrais proposer rien de tel, en faveur d'aucune de tes amies.

Galupet a fait une critique du roman de Georges. Ce qu'il y trouve à reprendre, c'est qu'Isidora ne croit pas à l'amour. Galupet veut qu'on croie à l'amour. Ne lui dites ni ceci ni cela; il vous répond: Amour! Il vous dit que la passion ne meurt pas, que la flamme ne s'éteint pas, que ceci, que cela. Or Galupet est un petit chétif qui s'abreuve de sirops; il n'a pas cinq pieds, il est myope. Que veux-tu faire de l'amour, Galupet?

Georges, dit-il, ne croit pas à l'amour, et voilà le côté « immoral » de ce rare talent.

II

Madeleine de Scudéry, la pauvre créature, se laissa bien aller à rimer quelques madrigaux que n'eût pas signés une vestale. Pellisson, dont elle mettait un peu trop le bonheur à la fenêtre, aurait eu le droit de se plaindre; mais enfin elle était fille, et aussi majeure que laide, et Pellisson n'a rien dit. On n'imprimait pas d'ailleurs ces choses-là toutes chaudes; elles ne paraissaient que longtemps après l'occasion, anonymes, ou sous des noms supposés.

Cette petite bergère penseuse que je n'aime pas, la Deshoulière, fut libre d'esprit et de langue, et laissa courir des pièces gauloises; mais elle était veuve. Et nulle part je n'ai lu que son mari, quoiqu'il fût mousquetaire et quoiqu'elle fût rondelette et rimeuse, ait eu rien à lui reprocher.

Notre grande et chère marquise parfois cède au plaisir de compter drôlement à sa fille quelque drôlerie du grand siècle. On aimerait autant à ne pas rencontrer ce pied de bouc dans son livre; mais d'abord elle ne faisait pas un livre, elle n'imprimait rien, l'admirable femme! Elle causait au coin du feu, portes closes, valets absents, enfants couchés; trop parfaitement honnête en tous ses comportements pour avoir besoin de dire qu'elle blâmait ce qui la faisait rire. Si un benêt d'éditeur, qu'on n'ose gronder, n'a point voulu passer la plume sur ces traits échappés dans l'intimité de l'entretien, et baisser cette guimpe que soulève la rapide course de l'esprit, c'est la faute de l'éditeur, non la sienne. Elle reste chaste et digne par ses mœurs, par son génie, par son amour, par sa piété.

L'aimable la Fayette fit un charmant conte, où elle

montrait sous une gaze ce qu'il faut, lorsqu'on est femme, laisser derrière les rideaux et derrière les murs. Je n'aime pas qu'une femme peigne l'amour; mais elle peignait de souvenir. Point de mari d'ailleurs pour lui dire : Corbleu! madame, vous faites voir aux gens des choses qui ne regardent que moi.

Je voudrais excuser la Riccoboni; car elle est pleine de cœur, et elle vécut dans un temps malheureux, tout saturé de luxure. Vous savez qu'elle était comédienne, femme d'un acteur qui la négligeait fort, et qu'elle aimait extrêmement. C'est à lui que furent adressées la plupart de ces lettres où respire une jalousie si tendre, si vraiment amoureuse. Un acteur qui veut bien que sa femme monte sur les planches, fardée, court-vêtue d'en haut, court-vêtue d'en bas, et qu'elle parle d'amour sous l'haleine du parterre, n'a pas à souffler mot si sa femme ensuite écrit ces choses-là, surtout lorsqu'il l'abandonne, ne lui laissant d'autre pension que son écritoire. Ajoutez qu'elle devint veuve.

Ces exemples me viennent à l'esprit quand j'étudie nos femmes auteurs. Je vois que jadis le mari n'existait pas, ou qu'il était respecté.

Aujourd'hui une femme remplit de séductions, d'enlèvements, d'accouchements et de doctrines plus gaillardes encore, trois, quatre, dix volumes, qu'elle signe du nom de son mari vivant; et même il y a progéniture dans la maison.

Il me semble que, si ma femme signait de tels livres, j'aurais quelque scrupule à signer ses enfants.

Elles font des vers incroyables, où l'on entend rugir la chair la plus endiablée qui fut jamais, ne parlant que d'ivresses, que de transports, que de délires : *Aimer, oh!... aimer, oh!... aimer, c'est...* Mon sexe ne me permet pas de répéter les définitions et les hennissements de

ces dames. J'y renvoie le lecteur, qui verra tout cela signé du nom d'un mari.

D'autres entreprennent une description d'elles-mêmes, un tableau achevé, dont l'alcôve forme le cadre; et toujours le nom du mari, comme pour certifier conforme.

Enfin, ce mari en laisse tant passer, que parfois je ne crois plus à son existence. Où le voit-on? Comment s'habille-t-il? Que fait-il de sa canne?

Il existe, ce n'est point un mythe. Daumier, en de fidèles peintures, nous le montre berçant les enfants et raccommodant ses chausses. S'il est sot, le talent de sa femme lui plaît; s'il est lâche, le talent de sa femme le nourrit. Ce n'est pas que les libraires se battent à sa porte, ni que les chalands se battent chez le libraire; mais il y a un fonds, au ministère de l'instruction publique, destiné à encourager les belles-lettres, sur quoi on entretient ces muses. Jeunes, elles attrappent une pension que vieilles on leur laisse par habitude et par pitié. Avec un peu de tournure, elles parviennent encore à brouter quelques palmes dans les jardins académiques. Un mari mal endurant, on le met à la porte. S'il fait un procès, c'est une réclame. S'il empoigne la pecque et la nantit d'une bastonnade, autre réclame! et le brutal finit par aller en prison.

III

Une Corinne, non pas de ces déshéritées à qui l'on peut tout pardonner, et qui boitent dans la crotte, troussées jusqu'aux jarretières, sous les tristes insignes de la nécessité; mais une à qui Dieu, la nature et le monde avaient prodigué leurs dons, intelligence, beauté, fortune, gloire;

une qui, fille, a connu son père, et, mère, ses enfants. Pourtant elle est descendue au feuilleton. N'importe, on lui paye ses feuilletons sur un pied masculin, et c'est encore un honneur. L'autre jour, elle commença donc un feuilleton, et elle le dédia publiquement à sa fille, non pas grandelette, mais femme, au plein de la saison où s'épanouissent les fleurs d'oranger. Voici la courte dédicace : *A Angélique; mon enfant, cherchons tous deux*. Bien, que vont-elles chercher? Une dame paraît; elle est veuve depuis quelques semaines, et elle reprend des rendez-vous nocturnes qu'elle combinait, avant son veuvage, avec un jeune rustre des environs de son château. On s'embrasse fort. La dame fait ce qu'elle peut pour décider le paysan à venir se délasser chez elle, à la place du défunt; il s'y refuse. La suite à demain. Voilà ce que trouve Angélique, guidée par sa mère, dès le premier numéro.

Gardons-nous du rigorisme! Mais, en vérité, cette éducation maternelle n'est-elle pas un peu risquée? N'est-ce pas là un étrange joyau que l'on ajoute à la dot d'Angélique?

IV

Des livres de Sosthénie, je tire cette impression, qu'elle a toute sa vie désiré l'amour d'un scélérat, et n'a pu jamais obtenir que le caprice des drôles.

V

Dans les livres de ces dames, qu'ils soient écrits pour le commun peuple ou pour les législateurs, l'amour est la loi première et même la loi unique, contre quoi rien ne

prévaut, ni l'autorité du père, ni le droit du mari, ni l'intérêt des enfants, ni la volonté de Dieu. Il y a deux individus qui s'aiment, et qui doivent s'appartenir. Périssent tous les règlements, tous les codes, tout le fondement des sociétés humaines, et que Margoton, femme de Jean, puisse habiter en paix avec Pierrot, mari de Toinette! Elles vous prouvent cela de toutes les manières, et vous ne trouverez pas une objection à leur faire que ces charmants avocats n'aient cent fois réfutée dans les cent plaidoyers qui remplissent leurs cent volumes; et vous êtes des tyrans, vous êtes des lâches, vous êtes des ignorants, vous êtes des athées et des brutes, si vous n'en passez pas par leur avis. Elles sont fondées sur la raison, sur le droit, sur l'histoire, sur la philosophie, voire sur l'Évangile: l'Évangile primitif, bien entendu, celui que les jésuites n'ont pas falsifié.

Macette l'avait dit sans y mettre tant d'appareil, et voici son discours prononcé *ex cathedra*, tel que Mathurin Regnier le rapporte :

> Ma foi, vive l'amour, et bren pour les sergents!

Cherchez une meilleure épigraphe à certaines œuvres complètes.

VI

Ne vous étonnez pas trop pourtant qu'il se fasse de pareils livres, ni que ce soient des femmes qui les écrivent, ni enfin que, les ayant écrits, elles aient l'audace lamentable de les signer, en y attachant un pseudonyme transparent et effronté comme tout ce qui les couvre. Ces excès,

fréquents aujourd'hui, ne furent jamais rares; à toutes les époques, on a vu sur le théâtre du monde quelques-unes de ces héroïnes ardentes à décrier la société qui les rejette et les devoirs qu'elles ont trahis. C'est une vengeance, c'est un rôle, c'est une parure, c'est un défi. En général, les cyniques sont des repris de justice : il y a des repris de justice de plus d'une espèce; tous ne vont point au bagne, et n'ont point passé par la langue des gens du roi.

L'ordre des sociétés est éternel, parce qu'il est établi sur un fondement divin. Nul ne le transgresse impunément. A défaut des lois que, par pudeur ou par clémence, un honnête homme outragé ne veut pas invoquer, l'opinion s'arme et sévit. Vingt maisons respectées défendent leur seuil à des pieds désormais souillés d'une boue indélébile, celle du scandale. On n'est pas enfermée aux Madelonnettes, mais il est une autre prison, infranchissable quoique sans murailles. On tombe, de toute la hauteur d'une situation légitime, dans la cohue des gens d'aventures. C'est là qu'il faut attendre, aujourd'hui sur les fleurs suspectes de la galanterie, demain sur la claie du dédain, une seconde justice, certaine, impitoyable, et qui ne sera pas la dernière : le Temps vient flageller et flétrir les femmes déchues, en leur mettant au front ce qui commande ailleurs le respect : des rides et des cheveux blancs. Que faire alors? Gémir? prier? Mais tant d'ardeurs réprouvées ont tari la source sainte de la prière et des larmes. Se taire? Mais si l'on avait pu se passer d'occuper le monde, on serait restée, paisible ou combattue, sous l'abri domestique. On fait des livres, des livres impies et obscènes, où l'on dévoue à la risée ignorante et partiale d'une troupe de bohémiens, mâles et femelles, toutes les vertus qu'on n'a pas, toutes les auréoles qu'on a perdues, toutes les exis-

tences qui ont gardé l'honneur au sein des devoirs dont on a voulu s'affranchir. Sans talent, sans verve, avec une fureur morne, on épanche, sur des pages destinées au mépris, et le fiel d'une âme gâtée, et la fange d'une corruption incurable, et les chimères d'une sensualité vengeresse. On demeure altérée de beauté, de jeunesse, de louanges et d'amour ; mais il n'y a plus de jeunesse, plus de beauté, plus d'amour; il n'y en a plus, il n'y en aura plus : il faut se réduire à l'encens déjà railleur des cuistres, et à l'abjecte flatterie des parasites. Pauvres créatures! Se peindre en beau, comme si on ne les voyait pas! Sourire et chanter comme si cette voix fêlée et ce triste visage ne mentaient pas au sourire et à la chanson! Entreprendre de flétrir celles qui ne leur ressemblent point; marquer d'ignominie la piété, la simplicité, la droiture, la bonne réputation!... Elles oublient une chose : c'est que, pour déshonorer une femme, il faudrait qu'elles eussent raison de dire : Celle-ci est pareille à moi!

VII

Vois-tu, m'a dit Bernard, cette belle fille aux airs nonchalants qui balaye de sa robe de soie les dalles de la rue de Rivoli, et qui jette un regard si fier sur les habits un peu fanés de ma femme? C'est la muse de Jacquinet, poëte du banquier Lavache. Elle a dans le monde un mari qui meurt de fatigue et de tristesse, et un enfant que les voisins font élever par charité. Enfant et mari, elle a tout quitté pour être la première à jouir des vers de Jacquinet, qui est chassieux et bête. Son mari est honnête homme, plein d'esprit et de cœur, et son enfant le plus joli du

monde. Mais on ne lui laissait voir que des gens de bien, et elle voulait s'abreuver de poésie. Elle est donc partie un soir, ne se trouvant pas faite pour soigner un malade et un enfant. Elle est à Jacquinet aujourd'hui, elle sera demain à Godard, et bientôt à toute la rédaction de la *Sauterelle;* ensuite elle tombera dans le domaine public, où elle sera régalée de plus de coups de pied qu'elle n'a maintenant de cheveux; mais il faut bien payer de quelque manière la gloire d'avoir inspiré Jacquinet. Pendant qu'elle traîne des robes de soie sur le pavé, nous allons voir son fils, qui n'aurait point de bas et point de chemise, si ma femme ne prenait soin de le raccommoder. Elle le sait, et elle ne craint point de parler de nous devant les amis de Jacquinet; elle dit que nous sommes des cagots, elle nous méprise.

VIII

Pécora est aimable, jeune, riche, belle, bien née; elle s'empoisonne; mais, afin de conserver l'estime du docteur Blanchard, elle lui laisse sa confession, où elle se déclare athée, adultère, incestueuse, patriote, suicide, et je pense même, infanticide. Le tout, bien entendu, par la faute de la société; car elle est douée « d'un caractère invinciblement porté au bien. » Voilà le morceau, mais il faut connaître l'assaisonnement. Comment donner quelque idée de ce ragoût, qui a révolté des habitués de la *Presse?* Je crains, en outre, très-fort de caresser une vanité monstrueuse. Ces pauvres petits chanteurs qui s'égosillent là-bas dans les marais du feuilleton, que veulent-ils? Qu'on les nomme. A défaut d'un applaudissement, ils se gonflent d'une huée.

Ils sont cinquante, occupés à barbouiller de blasphèmes les plus augustes choses du monde; cinquante dont les honnêtes gens feraient le bonheur s'ils consentaient à les combattre. Pourquoi les combattre? Leurs charbonnages durent peu: les plus solides ne tiennent guère jusqu'au soir. A tout risque cependant, je veux m'arrêter à celui-ci, et m'en servir pour noter l'étiage du roman-feuilleton. Vous êtes averti, lecteur; éloignez les enfants.

Malgré son pseudonyme masculin, l'auteur est femme, ou plutôt il est du sexe et de l'école de George Sand. Cela peut-il s'appeler femme? Du reste, mêmes sentiments, même fécondité, même audace, même légende: il n'y manque que le talent. Quand, par hasard, George Sand oublie cette rage de banni qui l'irrite ordinairement contre la société, il sait encore former avec art des bouquets de fleurs pures, cueillies dans les parties saines du cœur. Rien de semblable à espérer de ce maigre Sosie. Plus d'instinct, plus d'art; à peine du métier. Un méchant style sec, mal attifé de guirlandes artificielles, qui se traîne cahin-caha sur tous les chemins battus par le sabot du feuilleton à quinze francs; une rancune de bourgeoise séparée de corps, une poésie de saute-ruisseau, une politique de réfugié, une philosophie d'universitaire. Les vieilles rubriques de composition, les sophismes archifanés, les lieux communs refuis des muses provinciales elles-mêmes, sont là, ramassés par multitude. L'auteur dénonce ses maîtres, comme la perruche dénonce le sot qui l'instruit. A chaque ligne percent la femme de lettres et la liseuse de romans. Fi! le vilain museau! Pour moi, rien ne m'indigne autant que cette servilité de ces prétendus esprits forts, toujours au-dessus de la morale, toujours au-dessous de la pensée, plagiaires de l'ignorance et du vice. On voit

que ce n'est point la passion qui les emporte, mais le mal qui les séduit. Non pourtant que la passion manque à notre auteur ; il en a une qui éclate partout : il hait. La religion, le mariage, les grands parents, l'ordre, la société, la noblesse, telles sont les limes qu'il mord. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait de haïr encore sa haine. Condamnée à grimacer dans une perpétuelle impuissance, cette haine lui fait plus de tort que tout le reste ; elle est publiquement odieuse et ridicule.

Il s'agit donc d'une confession. L'héroïne commence par déclarer qu'elle va se tuer, parce que « la mort, c'est la délivrance. » Le gros badigeon s'étale dès la première ligne. Pécora conte ensuite ses disgrâces. A sept ans, *un homme au ton brusque* l'arrache des mains *d'une femme très-pâle*, et la remet *à un homme singulièrement vêtu de rouge, qui descend les escaliers avec une extrême vitesse, et la dépose dans une belle voiture, sur les genoux d'une dame qui lui sourit avec infiniment de douceur*. Plus tard, elle a compris que cette femme très-pâle *avait dû être sa mère*, la comtesse de G***, laquelle, *éprise du médecin qui avait soigné le comte de G*** durant sa dernière maladie*, a voulu l'épouser malgré *deux familles indignées d'une telle mésalliance*. L'homme au ton brusque, c'était le médecin lui-même ; et l'homme rouge, un laquais du marquis de G***, qui adoptera Pécora, si sa mère consent à ne la revoir jamais. Soulevez-vous ici contre l'*orgueil patricien*, qui ne craint pas de ravir Pécora à une telle mère, et surtout à un tel beau-père. Ce beau-père, ce médecin vainqueur, ne paraît que pour dire à la mère de Pécora, en lui montrant le laquais rouge qui vient chercher sa fille : « Lucy, ne faites donc pas attendre *monsieur*. » Voilà qui peint le goût de la ci-devant comtesse de G***.

Pécora est placée au couvent, où on l'élève *avec des égards particuliers.* Le *jour de la première communion*, l'aumônier du couvent lui donne avis de tâcher de plaire à son oncle, qu'elle ne connaît pas encore, et qui doit assister à la cérémonie ; sinon, elle serait réduite à s'enterrer religieuse. Ce prêtre tenait sans doute à ce qu'elle fît sa première communion aussi mal que possible. En effet, elle se mire, se trouve belle, songe beaucoup à son oncle, et point du tout à Dieu. Bien que disposée à s'empoisonner au moment où elle écrit, elle ne manque pas de faire ici une description de sa personne, avec cette aptitude de maquignon et de marchand de Circassiennes, qui est le triomphe de nos romanciers des trois sexes : « Deux grands « yeux bruns surmontés de deux sourcils bien arqués, « *comme* tracés au pinceau sur un front haut et fier, d'une « blancheur éblouissante ; » *item :* « un nez droit, une « *lèvre* un peu pâle, mais dont les lignes étaient d'une « grâce parfaite ; » *item :* « deux rangées de dents du plus « pur émail ; » *item :* « une chevelure dont les ondes « épaisses cassaient tous les peignes. »

Elle plaît, on la retire du couvent ; la voilà dans le monde, chez son oncle, où elle voit beaucoup de grands seigneurs, honnêtes gens, mais valets, dit-elle, jusqu'au fond de l'âme, et parfaits imbéciles, ne s'occupant que de rhumes et de pâtes pectorales. Un soir, *dans ce cercle de momies*, entre un vieillard *qui avait dû être fort beau*, et qui est encore très-propre. C'est le comte d'I***. On signifie à Pécora qu'elle va l'épouser. Elle n'y prend ni plaisir ni peine, et son mariage est bâclé sans que personne lui dise un mot de ses nouveaux devoirs. Malgré « les égards particuliers » dont elle a été l'objet au couvent, et malgré les idées pieuses qui règnent dans la mai-

son de son oncle (il faut que ces bonnes gens soient pieux pour être si bêtes), il ne paraît pas qu'elle songe à se confesser avant d'aller à l'autel. La mairie, l'église, le festin, assomment cette fille de la nature. Elle ne considère pas que les gens qui ont établi les usages solennels dont elle se plaint ne se mariaient en général qu'une fois, et ne comptaient pas renouveler ce passe-temps tous les quinze jours.

Pécora pousse jusqu'au lendemain la description de ses noces : elle use de ses priviléges de femme. Je ne suis qu'un homme ; je m'arrête devant des détails immondes, invraisemblables par-dessus tout, et puisés, je pense, dans quelques souvenirs de littérature prohibée. Cette conjecture n'a rien d'injuste. A son réveil, Pécora « brisée » visite la bibliothèque de son mari. « Il eût été difficile, sur « ces rayons où les goûts dépravés d'un vieillard licencieux « avaient réuni, comme à plaisir, les ouvrages obscènes, « de rencontrer un livre honnête : celui que j'emportai « devait en peu d'heures m'apprendre ce que dix années « *d'une vie de débordement* ne m'eussent pas mieux en-« seigné *peut-être*. » Il lui plaît de nous dire qu'à plusieurs reprises le livre lui tomba des mains ; mais cette horreur ne l'empêche pas d'achever *jusqu'à la dernière ligne;* et c'est ainsi que, *sans transition ni ménagement, elle se vit initiée à toutes les turpitudes du vice*. Je m'en doutais.

Il lui reste néanmoins quelques leçons à recevoir. Le comte y pourvoit, en lui faisant connaître une cousine à lui, la vicomtesse Rosane : « *Qu'on se figure* une taille souple « comme un jonc, un teint d'une blancheur et d'une trans-« parence incomparables, une physionomie, etc., où, etc., « des traits, etc., des yeux, bleus, etc., une bouche, etc., « un cou, etc., des boucles dorées dont, etc., une main et

« un bras que *la statuaire eût donnés à Vénus*, un pied « *divin*, un *organe* mélodieux, qui rendait les plus ex« quises nuances du *sentiment* : telle était Rosane. » — « Je suis passablement pauvre, dit-elle à Pécora. Mon « mari, *que j'ai planté là* au bout de deux ans de mariage, « parce qu'il m'ennuyait à mourir, ne me donne que la « moitié des revenus que je lui ai apportés ; c'est tout « simple, et je ne lui en veux pas. *Pauvre cher homme!* il « n'a, en vérité, aucune bonne raison pour payer ma cou« turière et mon tapissier. » Que dites-vous du langage de madame la vicomtesse? Pendant que Rosane lui tient ce premier discours, Pécora examine son ajustement, et nous le décrit en beau style de revendeuse : « Elle était vêtue « d'un peignoir blanc très-transparent, négligemment noué « par une longue ceinture. *Les manches*, larges, relevées « et rattachées par une agrafe formée d'une seule belle « perle, découvraient l avant-bras avec une coquetterie « inimitable. En guise de bracelet... » Vous en avez assez; mais Pécora n'a pas fini. Rosane fait glisser un pan de velours, qui laisse voir une figure en marbre blanc d'une grande beauté : « Regardez cela tout à votre aise, dit-elle; « c'est une Flore entrant au bain, ou plutôt, pour ne pas « affecter de fausse modestie, c'est *mon portrait*, sculpté « à Florence par le *célèbre* Bartolini. » Pour *ne pas affecter de fausse modestie!* Cette naïveté de courtisane est la seule chose un peu jolie qui se trouve dans l'œuvre. Pécora est *émerveillée*, non du propos, mais du portrait : « Je n'avais vu au couvent que des figures *affadies* de « saints et de saintes *emmaillottées* jusqu'aux yeux. C'était « la première fois de ma vie que je voyais une œuvre d'art « *sérieuse ;* j'eus envie de me prosterner. » Et elle daguerréotype Rosane en costume de bain. Nous avons eu tout à

l'heure le pied et l'avant-bras; elle nous donne cette fois le bras tout entier, la jambe et *le torse.*

Les principes de Rosane sont dignes de sa statue. « Vous avez un vieux mari, dit-elle à Pécora; c'est un « grand avantage. Sa jeunesse n'a pas été celle de Caton; « il est *terriblement usé, mon cher cousin*, et, le mariage « aidant, je ne lui donne pas beaucoup de temps à vivre. « Vous serez veuve avant peu; c'est la seule position « souhaitable pour *une femme de qualité.* Mais, d'ici-là, il « faut être prudente. » Cette Rosane vous semble une franche gredine? Détrompez-vous. C'est un modèle d'esprit, de grâce, de vraie vertu, de piété même, et le seul personnage du roman, après Pécora, qui fasse honneur au faubourg Saint-Germain. « Rosane était tout à la fois « une *organisation* ardente et un *esprit sensé.* La bonté, « la franchise, la gaieté, faisaient le fond de sa nature, et, « dans une vie de *galanterie perpétuelle*, la préservaient « de *tout avilissement.* Un certain penchant pieux *la fai-« sait aller* régulièrement aux églises, où elle priait de « bonne foi, comme une vraie Italienne; un vénérable pré-« lat, l'ayant connue tout enfant, continuait à la confesser « sans lui donner l'absolution, mais tenait pour assuré et « proclamait partout qu'à un jour prochain elle rentrerait « dans la droite voie. » Il ne faut donc pas s'étonner si Pécora, *invinciblement portée au bien par caractère*, fréquente assidûment sa précieuse cousine : elle en reçoit de si bons conseils! « Sachez-le bien, Pécora, ce n'est pas la « vertu qui fait les réputations désirables; c'est le savoir-« vivre. *Quelques femmes*, en ce temps-ci, où la dévotion « est de mode, sacrifient à cette chimère d'une vertu in-« tacte, renoncent héroïquement à l'amour et à tout ce « qui pourrait en avoir l'apparence; *erreur grossière*, dont

« elles s'aperçoivent trop tard! » Règle générale, les femmes qui ont *méconnu l'amour*, « comprenant qu'elles « ont irrévocablement perdu leur jeunesse, se jettent à « *perte d'haleine* dans l'*exercice* de la médisance... Le « bon Dieu n'a pas si mauvais goût que de choisir leur « compagnie pour toute l'éternité, soyez-en sûre. » Foi de Rosane! Pécora n'a garde d'y contredire; cette morale lui revient assez, et elle accepte une invitation à *souper* que Rosane lui adresse en ces termes : « Vous verrez réu- « nis à la même table *mes amants* passés, présents... et « futurs; je n'en trompe aucun, et ils vivent tous dans la « meilleure intelligence... » En effet, *une douzaine* de cavaliers arrivèrent. Description du souper. Les propos furent *lestes, mais point indécents*, et personne « ne se dé- partit d'*un comme il faut suprême.* » O écrivain *comme il faut! ô femmes de qualité!*

Je passe des scènes où reparaît le vieux mari : aucune plume ne saurait désinfecter ces tableaux. Suivons Pécora dans le château solitaire qu'elle obtient d'habiter, toujours innocente, mais malade de dégoût. On sait que toutes les Ninons créées par le génie de nos libres penseuses sont pour le moins bachelières ès littérature, sciences et arts. Pécora ne manque pas ce ridicule. Un endroit ineffable nous la montre cultivant Homère, Platon, Eschyle, Dante, Shakspeare, la botanique et l'astronomie. L'étude étend *ses horizons intellectuels;* peut-être va-t-elle apprendre à corriger un peu son français, quand, par malheur, Fer- dinand de B. se présente. L'état civil de ce gentilhomme est défectueux. Dans le fond, il est le fils du comte, et Pécora est sa belle-mère; mais elle croit n'être que sa tante. Au bout de deux semaines, elle veut l'emmener à l'étranger. C'est ainsi seulement qu'elle prétend désor-

mais étendre *ses horizons*. Hélas! infortunée Pécora! sa belle âme s'est trompée : Ferdinand est *un être faible*; il refuse d'aller plus loin que le grand Saint-Bernard. Quand son aimable tante lui propose de gagner Naples et Athènes, il sue. « De grosses gouttes de sueur mouillaient ses joues. « — Tu veux donc faire de moi un infâme? s'écria-t-il : « tu veux donc que je trahisse *mon oncle?* » Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur ne rit pas du tout; il est sérieux comme une mule.

Mais, en ce genre de comique, rien ne vaut le récit des derniers moments de Rosane. Pécora, voyant trop que *le lâche* Ferdinand ne se laissera pas enlever, revient à Paris. Elle y retrouve sa cousine, toujours belle, toujours bonne, plus pieuse que jamais. Comme plusieurs mois se sont écoulés, Rosane aurait besoin de mettre une allonge à sa table; mais en Italie, où elle vient de passer une treizième lune de miel, « monseigneur Prosperi » lui a donné un chapelet de lapis, en lui recommandant de le porter toutes les nuits, et de ne pas manquer à dire l'Angelus du soir; moyennant quoi *tous ses péchés lui seront remis comme à Madeleine*. Aussi est-ce avec une paix profonde que, tombée malade et se sentant mourir, elle demande à se confesser. Profitons de l'occasion pour savoir comment rêvent de mourir ces dames, quand par hasard elles croient en Dieu. Elles sont calmes, charmantes, vous ne leur donneriez pas vingt ans; et elles ont une toilette *in articulo mortis*, que voici : « Peignoir brodé garni de dentelles, « cheveux nattés *avec une sorte* de coquetterie sévère, « sous un voile blanc qui tombe des deux côtés de la poi- « trine, à la manière italienne; un long cachemire blanc « sur le lit, en guise de couvre-pied; au cou, un chapelet « de lapis; au chevet du lit, une image de la Madone. »

On sait que Rosane, depuis son enfance, est pourvue d'un confesseur en titre, l'évêque de... A l'arrivée de ce bon prélat, Pécora s'éloigne; il lui fait signe de revenir.

« Madame désire que vous entendiez sa confession, me « dit-il à demi-voix. Je m'agenouillai près du lit, et tous « trois nous fîmes le signe de la croix. Le prêtre lui de- « manda si elle était restée fidèle à la croyance catholique, « apostolique et romaine. Pour toute réponse elle lui mon- « tra, en souriant, son rosaire et l'image de la Madone.

« Puis il lui demanda si elle avait *au cœur* quelque pen- « sée de haine, si elle n'avait pas quelque ennemi avec « lequel elle dût se réconcilier. Elle sourit encore d'un « sourire angélique.

« — Mon père, dit-elle alors, je n'ai point d'ennemi, je « ne sais ce que c'est de haïr; j'ai aimé (treize fois au moins), j'ai été aimée; *si j'ai péché*, j'ai fait peut-être « aussi quelque bien. On me connaît, reprit-elle, chez les « pauvres : à l'heure qu'il est, bien des cœurs affligés, bien « des mains innocentes, s'élèvent vers Dieu et lui deman- « dent mon salut. Il faudrait que le Créateur fût moins pi- « toyable que sa créature, pour rejeter de telles prières.

« — Je vais vous donner l'absolution, dit le prêtre. « Promettez à Dieu que, s'il vous rend à la vie, vous renon- « cerez aux amours coupables...

« Elle n'entendait plus. Je ne sais ce qui me poussa à « répondre pour elle. — Je le jure, murmurai-je. »

N'est-ce pas joli ? Mais il y en a encore :

« Soit que le prêtre n'eût pas vu qu'elle n'avait pas re- « mué les lèvres, soit qu'il se trompât *à dessein*, il étendit « sur ce beau front, voilé déjà des ombres de la mort, sa « main bénissante.

« Quatre heures après, Rosane avait cessé d'exister. »

Perte sans doute inestimable ! Pécora en est si touchée, qu'elle se dégoûte enfin de la vie, cette pauvre innocente ! Rosane n'est plus : qui saura maintenant la conduire dans les voies de la sagesse et du bonheur? C'est pourquoi elle est venue à la campagne, *munie d'une fiole d'opium* destinée à l'endormir *du dernier sommeil*. Elle n'a qu'un regret : c'est de ne pouvoir s'offrir en sacrifice à la patrie : *J'aurais aimé*, dit-elle, *à monter sur l'échafaud pour une grande cause*. Vous êtes trop ambitieuse, ma charmante. Peste ! l'échafaud !... Vous n'avez droit qu'à la police correctionnelle.

Voilà l'esquisse d'un roman de dissidente ; et ce roman n'est pas pire, après tout, que cent autres qui viennent de semblables mains. L'exécution en est autant maladroite que la pensée en est coupable. Tout se tient à une égale distance des lois de l'art, des lois du langage, des lois du bon sens, des lois de la morale, des lois du monde. Comment cette Pécora prouve-t-elle que la société l'a perdue Quelle apparence de vérité sait-elle donner à son sophisme? Quelle trace, dans toutes ses actions, d'une aspiration vers le bien? quel combat pense-t-elle à soutenir, quel effort lui voit-on faire pour échapper à la dégradation? Elle n'a de sympathie et d'admiration que pour Rosane, qui est une prostituée. Mais le lecteur me condamnerait d'insister sur ces platitudes, et je devrais demander pardon à la classe d'honnêtes gens que l'auteur veut spécialement atteindre, si je la défendais contre des insultes absurdes et trop visiblement intéressées. Je n'écris pas dans ce dessein ; je ne me propose même pas d'infliger à l'auteur une punition probablement inutile. Je sais d'où viennent de pareils livres. Le cynisme est une plaie faite par le remords, cette arme que la justice divine emploie lorsqu'elle

veut frapper sans guérir. Quand ce signe éclate, il faut déposer toute colère ; l'arrêt est prononcé, la pitié a le droit d'imposer silence au mépris.

Je relève le moins scandaleux de ces misérables pages, simplement pour faire apprécier le caractère général du roman-feuilleton et le caractère particulier du journal où ce chiffon a traîné durant cinq jours. Notez que c'est le journal du progrès, et le plus échauffé à restaurer la renommée compromise du parti conservateur. L'article politique s'écrie : Où allons-nous? et fait des tirades contre le désordre moral, tandis que le feuilleton chante ces ritournelles abjectes. Je connais l'ingénuité de Cafre qui règne en ce lieu. Il se peut que le directeur des feuilletons soit fort étonné du scandale que fait la confession de Pécora ; mais cette ignorance même, entretenue par la fidélité de trente mille abonnés, est un fait caractéristique : il constate la pire et la plus irremédiable corruption du temps. Le procès Teste et Cubières ne fut qu'un accident : le feuilleton est une maladie, une gangrène. Que peut-on espérer du pays où trente mille individus, trente mille chefs de famille, vont payer au bureau d'un journal le plaisir de recevoir tous les matins à domicile l'apologie et la glorification des femmes de mauvaises mœurs?

IX

NOTICE SUR LA VIE DE TROIS ÉLÈVES DU COUVENT DES OISEAUX

Dieu m'a envoyé ces notices pour me dédommager du roman-feuilleton que je lisais hier. Elles sont aussi l'œuvre d'une femme, et cette femme aussi a quitté ses parents

et le monde où elle avait vécu. Ses tableaux nous montrent aussi le couvent, la maison conjugale, et surtout l'âme humaine, toujours pleine de troubles et de combats. Bref, ce sont encore des confessions ; mais les confessions de la foi, de l'innocence, de l'humilité triomphante ; et non plus, grâce à Dieu, les cyniques fanfaronnades du vice.

Je ne dis rien de l'auteur. Son nom reste à jamais voilé, comme son visage. Annaliste du cloître, l'obéissance seule lui a fait prendre la plume. Maintenant qu'avec la candeur d'une vierge et la tendresse d'une mère elle a dit ce que furent les trois anges sortis si purs de son couvent et de la vie, elle a repris ses autres devoirs. Que lui importent l'éloge et la critique ? Elle n'a nullement songé à faire un livre ; elle a obéi. Ce n'est pas elle qu'il faut féliciter de la sagacité mâle de ses pensées, et de cette belle simplicité chrétienne qui va droit au nécessaire, sans chercher des ornements inutiles : elle n'a été qu'un instrument. La louange est due tout entière au discernement qui l'a choisie.

La première notice est consacrée à *Gabrielle-Marie*, morte à treize ans. C'était une enfant volontaire, fière, indomptable, qui s'emportait, qui criait, qui se révoltait. On ne la pouvait prendre que par le cœur, et ce jeune cœur ne se livrait pas aisément. Tourmentée d'un immense besoin d'affection, Gabrielle-Marie, oubliant les qualités qui la faisaient chérir, souffrait de ses défauts et se plaignait de ne pouvoir mériter d'être aimée. Ce fut une affaire de gagner sa confiance. On y parvint à force de vigilance et de douceur. Alors on vit l'amitié d'une part, la foi de l'autre, armer Gabrielle-Marie d'un courage étonnant contre elle-même, et changer cette violente nature sans rien diminuer de son énergie.

Le caquetage pestilentiel de Pécora nous montrait une

pensionnaire passant l'heure qui précède sa première communion à se regarder au miroir. Nous voyons ici ce qu'il faut penser de cette invention d'une âme gâtée. D'abord les pensionnaires, dans les couvents du moins, n'ont point de miroir ; ensuite, la discipline qui leur défend d'être jamais seules redouble à l'approche du jour solennel où elles reçoivent pour la première fois le sacrement auguste de l'eucharistie. Leur conscience est préparée de si loin, avec une prudence si savante et si tendre, que le caractère le plus impétueusement porté au mal fléchit en ce moment, et tourne vers le bien, souvent pour toujours. La première communion fut une grande et salutaire victoire dans le combat que Gabrielle-Marie ne cessait de se livrer pour se rendre humble, douce, obéissante. Combat plein d'alternatives périlleuses ! Il n'est pas besoin d'être père, il suffit d'être homme, pour prendre intérêt à cette simple histoire d'une petite fille. Quel spectacle est plus grave que celui de la passion vaincue dans le cœur d'une enfant par le sentiment du devoir et l'amour de Dieu ? Quelle étude plus utile que celle des moyens auxquels l'expérience et la vertu ont recours pour seconder ce grand effort ?

Ceux-là seulement qui n'ont jamais élevé d'enfants, ou qui ne leur ont jamais donné que des soins matériels, ignorent combien est laborieuse la tâche de former un cœur, même bon ; de développer un esprit, même intelligent. On s'étonne sans cesse de ce qu'il y a d'ingénieux, de rusé, de hardi, de timide, de lent et de précoce à la fois, dans ces têtes où tous les germes se développent en même temps, mais avec des allures et des procédés aussi divers que les caractères et les physionomies. On sait alors si les lumières de la charité religieuse sont nécessaires à ceux qui acceptent la mission de veiller pour la famille absente sur cette

floraison qui décidera de toute la vie ; et on comprend la différence qui se remarque entre une femme élevée au couvent et une femme élevée dans le monde, ou dans les pensions qui se sentent trop du monde. Gabrielle-Marie a fait son portrait avec une exactitude singulière, en se rendant compte d'un sermon qu'elle avait entendu sur ces paroles adressées à saint Jean : *Qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ?* Je reproduis cette page. Ce sera la meilleure réponse aux ridicules calomnies répandues contre l'éducation du couvent par les dames qui composent des feuilletons et les messieurs qui pratiquent ces dames-là.

« *Qui es-tu ?* Cette question, il faut nous l'adresser à « nous-mêmes, mais laisser Dieu y satisfaire. Mieux que « nous, il saura la réponse qui conviendra. *Qui es-tu ?* « Serais-tu de ces âmes qui, dès leur entrée dans cette « maison, favorisées du Seigneur, prirent la résolution de « profiter de toutes les grâces qu'elles pourraient y rece- « voir ? — Non, car, à mon entrée ici, je regardais mes « mères comme des maîtresses ; je ne les aimais pas, je « ne voulais pas leur dire un mot, et je n'ai senti que deux « années après le besoin qu'on a de leur ouvrir son cœur. « — Cependant *qui es-tu ?* Serais-tu de ces jeunes per- « sonnes qui, connaissant le chemin du vrai et du solide « bonheur, goûtent Dieu, l'aiment, pratiquent la vertu, « font la consolation de leurs mères, sont douces et pré- « venantes pour leurs compagnes ? — Je leur fais souvent « de la peine et leur donne plus à souffrir que je ne souf- « fre moi-même de leur part. — *Qui es-tu ? que dis-tu « de toi-même ?* Ne serais-tu pas de ces jeunes personnes « qui vivent on ne sait trop comment, qui ne prient pas, « et cependant tout va : études, récréations, classes ; mais « elles vivent à peu près d'une manière animale, ne s'in-

« quiétant pas de leur salut, n'y pensant pas ? — Non. —
« *Qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ?* Ne serais-tu pas
« de ces âmes lâches qui n'ont pas le courage de modérer
« leurs passions et qui n'ont pas d'énergie dans le cœur ?
« — Non encore. — Ne serais-tu pas de ces jeunes per-
« sonnes qui ont un bon cœur, de la foi même, un cer-
« tain fonds de piété, mais dont la vie n'est qu'un enchaî-
« nement de fautes plus ou moins graves ; qui s'approchent
« des sacrements, font bien pendant quelque temps, mais
« retombent après ? Il y a de l'espérance pour ces per-
« sonnes-là, et même beaucoup. — N'est-ce pas un peu
« moi ? Il y a des moments où je suis pleine de ferveur ; je
« prie bien le bon Dieu ; mais, au sortir de la chapelle,
« une de mes compagnes arrive, me dit quelque chose de
« plaisant ; je ris, je suis dissipée, et toutes mes bonnes
« résolutions s'en vont. Mais j'espère qu'il n'en sera plus
« ainsi maintenant ; car, ayant goûté le bonheur que l'on
« éprouve à être fidèle au règlement, je ferai mon possible
« pour ne plus m'en écarter. »

L'enfant qui écrivait ainsi avait douze ou treize ans. Que l'on y songe, et que l'on se demande ce qu'un esprit qui s'annonçait de la sorte, fier, hardi, enthousiaste, serait devenu, n'étant pas tourné vers Dieu !

Pure d'ailleurs comme un ange, elle craignait, sans le connaître, ce monde où la position de son père lui assurait un rang distingué. « Je n'ai d'autre désir, disait-elle à ses « compagnes, que de mourir ici ; car, avant tout, je veux « sauver mon âme, et je vois tous les jours combien il est « difficile d'y parvenir. » Un mois après, elle mourut. Elle était devenue douce, confiante, docile ; elle s'était consacrée à la sainte Vierge, elle avait toujours aimé les pauvres : sa cause était gagnée au ciel. Les premiers jours qu'elle

fut à l'infirmerie, elle put lire : parmi les livres qu'on lui présenta, elle s'attacha aux *Pensées de Pascal*. Bientôt le danger devint imminent ; elle l'apprit sans frémir, et reçut les derniers sacrements avec une fermeté paisible. « Marie, lui dit une religieuse, si Dieu voulait de vous? — Oh! dit-elle d'un accent pénétré, qu'il ferait bien de m'appeler à lui! » Elle tomba dans le délire, murmura le nom de sa mère absente, qu'elle croyait voir auprès d'elle, et rendit le dernier soupir, n'ayant pas accompli sa treizième année. On trouva dans la ceinture de sa robe un papier qu'elle relisait souvent. Voici ce qu'il portait :

« Résolutions prises devant vous, ô Marie, ma mère !
« Faites que j'y sois toujours fidèle, et qu'en les relisant je
« sois animée des mêmes sentiments qu'au temps où vous
« me les avez inspirées.

« 1° N'abandonner jamais la prière, quelle que soit ma
« disposition.

« 2° Tous les matins, ici ou ailleurs, dix minutes de lec-
« ture réfléchie ou de méditation.

« 3° Ouverture pleine et entière; grande confiance.

« 4° Ne jamais faire une faute sans la réparer le plus
« promptement et le mieux possible. »

Les compagnes de Gabrielle-Marie, voulant garder son souvenir, firent imprimer, sur des images pieuses qui portaient son nom, ces paroles, choisies pour rappeler à la fois ses combats, l'assistance qu'elle reçut, et son triomphe, obtenu par la miséricorde divine : — *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. — Nul ne sera couronné, s'il n'a vaillamment combattu. — Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi, mû de pitié, je t'ai attirée à moi.*

Marie-Thérèse-Angélique, morte à douze ans, fut une prédestinée qui ne passa qu'un moment sur la terre, plutôt pour donner des exemples que pour recevoir des leçons. Fille d'une sainte mère, la piété accompagna chez elle les premières lueurs de la raison. A cinq ans, elle répétait qu'elle voudrait mourir bientôt, parce qu'on lui avait dit qu'avant sept ans on faisait rarement un péché mortel. Ses conversations étaient celles d'un petit apôtre. Elle savait user d'adresse pour engager son père à ne pas négliger les devoirs de la religion; elle écrivait à son frère, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui avait des chagrins, d'offrir ses peines au bon Dieu. Quoiqu'elle aimât tendrement les religieuses, jamais elle ne put se conformer à l'usage d'appeler la supérieure du nom de *maman Sophie*, parce que le nom de Sophie était aussi celui de sa mère, et que partager le titre de maman lui semblait l'affaiblir. Lorsqu'elle fut inscrite sur la liste des enfants qu'on disposait à la première communion, elle éprouva une joie qui se manifesta par un redoublement de naïve ferveur. La charité la portait à donner de tendres avis à ses compagnes. Si quelques-unes venaient à s'oublier, elle leur disait : « Pensons à notre première communion; il faut nous préparer de loin. » Un jour, au temps de Noël, une élève passait le temps de son étude les bras croisés, se plaignant du froid. « Oh! lui dit-elle, que vous avez peu de courage! Cependant vous n'êtes pas encore dans une crèche et sur un peu de paille. » Elle supportait, sans se défendre, les réprimandes injustes qu'on pouvait lui faire par erreur. Dans toute sa classe, une seule de ses compagnes était désagréable avec elle et paraissait ne pas l'aimer. C'est à celle-là qu'elle offrait ses plus beaux bonbons au jour de l'an, et qu'elle prêtait à l'église ses plus jolis livres de prières. Il n'était point de

sacrifices qu'elle ne fût décidée à faire pour maintenir la charité. S'étant une fois aperçue en classe que son émule pleurait parce qu'elle n'avait pas eu le temps de faire son devoir, elle déchira aussitôt le sien, et courut embrasser cette rivale. Elle eut le pressentiment de sa mort. En remettant à sa mère les prix qu'elle venait d'obtenir à une distribution qui se fait tous les quatre mois, elle lui dit : « Maman, ce sont les premiers et les derniers : quelque chose m'avertit que je n'en aurai plus. » Bientôt après, comme pour adoucir à cette pauvre mère le coup qui allait la frapper, elle lui rendit un reliquaire contenant une parcelle de la vraie croix, en lui disant : « Prenez cette croix, bientôt vous en aurez besoin. » Elle annonça encore qu'elle ne ferait pas sa première communion ; et en effet, le même jour, à minuit, atteinte au milieu de son sommeil d'un mal qu'aucun soin ne put conjurer, elle mourut, prononçant dans sa courte agonie le nom de la sainte Vierge et le nom de sa mère. Au même instant cette infortunée s'éveillait, tout épouvantée d'un rêve où elle avait vu sa fille inanimée et ne répondant plus à sa voix.

Angèle mourut à vingt-huit ans, épouse et mère. C'est dans la notice très-développée consacrée à cette jeune femme qu'on peut surtout admirer le triomphe de l'éducation religieuse. Lorsque Angèle fut placée au couvent, ses parents ne savaient plus comment la contenir : c'était l'insubordination, la légèreté, l'orgueil même, joints à l'esprit le plus vif et le plus fantasque. Elle prit en arrivant, sur les élèves de son âge, un ascendant qui les rendit aussitôt dociles à toutes ses volontés. Il n'y eut plus de paix au pensionnat qu'autant qu'elle le voulut bien. Durant plusieurs années, la patience des religieuses, exercée de toutes

les façons, fut cent fois sur le point de succomber. On faisait des prières pour savoir si on expulserait cette petite révolutionnaire, et on se décidait à la garder encore, parce qu'après tout elle était parfaitement aimable et souverainement pure, parce que ses qualités étaient fortes comme ses défauts, parce que sa foi vive et ardente faisait par moment des merveilles; mais surtout parce qu'on s'effrayait de la livrer au monde, avec tant de moyens d'y briller et d'y périr. Elle avait une raison fine et charmante, une intelligence prompte; elle écrivait avec une grâce singulière; elle parlait de manière à tout entraîner, et elle était fort jolie. La première communion d'Angèle, préparée avec soin et non sans peine, fut le point de départ d'un entier renouvellement. Certes, elle ne devint pas parfaite, mais elle commença de travailler avec une vraie grandeur d'âme à se dompter, et elle seule le pouvait faire. Elle y parvint, toujours admirée, toujours chérie, toujours l'âme et le modèle du pensionnat, enflammant maintenant pour le bien ces têtes légères qu'elle avait soulevées si souvent contre la discipline. Cependant elle éprouvait de terribles retours. « Oh! disait-elle en ces moments-là, si je pouvais donc n'avoir point de foi! » La foi était la digue où se brisaient toutes ses passions. Quand l'auteur de Pécora voudra peindre une jeune fille dont le cœur offre matière au drame et peut attacher le lecteur en lui inspirant tour à tour l'espérance et la crainte, nous lui conseillons d'étudier ce modèle, si son esprit peut s'élever jusque-là. Elle intéressera plus qu'en nous dessinant une fade poétesse, qui fait la dédaigneuse et qui ne sait parler que de l'épaisseur de ses cheveux et du pur émail de ses dents. L'avenir des filles de ce caractère est connu d'avance : personne n'ignore ce qu'elles peuvent devenir.

Je ne suivrai pas Angèle dans sa vie de pensionnaire, dont les dernières années furent aussi douces que les premières avaient été difficiles. Il faut aller chercher ces détails, toujours pleins de grâce et quelquefois sublimes, dans l'aimable récit qui les multiplie avec amour. La charité des religieuses obtint sa pleine récompense ; le succès de cette laborieuse éducation devint leur gloire : le grand exemple d'Angèle aussi longtemps qu'elle resta dans la maison, son souvenir et ses traditions plusieurs années encore après son départ, les aidèrent puissamment à réaliser d'autres conquêtes. C'est à Angèle qu'est dû l'établissement du mois du Sacré-Cœur. La première, elle eut l'idée de cette dévotion ; ce fut elle qui obtint de l'illustre archevêque de Paris, M. de Quélen, l'autorisation nécessaire pour en commencer les exercices ; ce fut elle qui composa, aidée de ses maîtresses et d'une de ses compagnes, le premier petit livre qui commença de la répandre dans le monde. Quelques-uns de mes lecteurs connaissent peut-être un ouvrage intitulé *Agnès de Lauvens, ou Mémoires de la sœur de Saint-Louis, contenant divers souvenirs de son éducation et de sa vie dans le monde* (1). On y trouve certaines pages d'un style excellent et d'une naïveté exquise. Ces pages sont tirées d'un manuscrit d'Angèle, où l'auteur a pris l'idée de son livre. Il ne l'a pas dit en ce temps-là ; c'eût été une indiscrétion : Angèle vivait encore.

A dix-huit ans, femme par la maturité de sa raison et l'énergie de son âme, enfant par l'innocence et la simplicité de son cœur, Angèle, ayant terminé son éducation, quitta le couvent, chargée de tous les honneurs religieux et civils d'une parfaite pensionnaire, c'est-à-dire enfant de

[1] Deux vol. in-12. Chez Mame, à Tours.

Marie, premier prix, cordon de sagesse, etc. Ce départ, qui la remettait pourtant dans les bras de sa mère, fut pour elle, comme pour ses maîtresses et ses compagnes, un grand sujet de larmes. En général, et quoi qu'en disent les feuilletons, peu de jeunes filles élevées au couvent le quittent sans pleurer, hormis celles qui connaissent trop la finesse de leur taille et le pur émail de leurs dents; mais celles-là sont destinées aux beaux-arts et à la philosophie humanitaire.

Angèle, à peine arrivée à la campagne, où elle devait habituellement demeurer, se traça un règlement, et le fit approuver par la religieuse qui avait eu plus spécialement sa confiance. Le voici; on peut le comparer à celui que Pécora s'est donné pour étendre *ses horizons intellectuels*. C'est presque le même, sauf la prière et l'exercice de la charité, c'est-à-dire, sauf ce qui peut réellement agrandir l'âme : « Je me lève à six heures et demie ; ma prière, mon « oraison, la messe et l'étude de l'histoire et de la littéra-« ture, m'occupent jusqu'à dix heures. Après le déjeuner, « la musique, le travail à l'aiguille dans le salon, me con-« duisent jusqu'à deux heures. Alors je rentre dans ma « chambre pour faire ma lecture de piété. Je consacre « l'après-dînée à l'anglais et au dessin ; puis, après avoir « récité mon chapelet, je donne à de pauvres enfants une « leçon de catéchisme et de lecture. La soirée se passe « en famille. J'étais résolue de me confesser et de com-« munier tous les quinze jours ; mais j'ai repris la huitaine, « mes forces étant épuisées avant ce terme, trop éloigné « pour les besoins que j'ai de Dieu. Voilà comment se « passent mes journées, sans que j'y aie manqué volon-« tairement depuis que je ne suis plus avec vous. » En effet, toutes ses lettres, pendant deux ans qui s'écoulèrent avant

son mariage, la montrent fidèle à ces engagements pris envers elle-même. Qu'on ne croie pas que cette fidélité fût sans mérite. Elle avait deux choses à braver pour se conduire ainsi : le respect humain et son propre penchant. Ce n'est pas elle qui songe à se vanter d'avoir *un caractère invinciblement porté au bien :* — « On me trouve, écrit-elle, « peu expansive ; précisément le contraire de ce que vous « m'avez connue autrefois. La raison en est bien simple : « tout est pour moi guerre et combat ; le puis-je avouer? « Et quand on me demande quels sont mes goûts, puis-je « dire, par exemple, qu'ils me porteraient à aimer le « monde, à vivre au milieu des plaisirs, des honneurs, des « louanges? Qui comprendrait comment je prends le « contre-pied de toutes mes inclinations? Mais aussi qui « pourrait comprendre l'ample dédommagement que Dieu « verse au fond de mon cœur ? »

Craignant sa faiblesse, c'était précisément dans les occasions qui pouvaient l'éloigner de Dieu qu'elle savait mieux se rapprocher de lui. « J'ai été un peu dans le monde, « pour la première fois depuis que je vous ai quittée ; j'ai « fait mon oraison plus longue ; j'ai été fidèle à la récitation du chapelet et à la lecture spirituelle. Je n'ai pas « voulu que la personne chez qui j'étais donnât un seul bal, « ou du moins je l'ai prévenue que je n'y assisterais pas. Je « me suis créé autant d'occupations que me le permettait « la politesse. » Les voyages même n'interrompaient point les exercices de cette vigoureuse piété : « Je ne voudrais « pas que le changement de lieu m'empêchât d'approcher des sacrements. Bien que nous ne soyons ici que « pour quinze jours, la fête du Sacré-Cœur me décide « à aller à un nouveau confesseur, ce qui en soi ne m'arrange guère. Heureusement qu'au couvent on nous a ap-

« pris à ne regarder que Notre-Seigneur dans son ministre. »

Du reste, le goût secret qu'elle avait pour le monde ne lui en cachait nullement les ridicules. Les feuilletonistes chargés de rendre compte des spectacles, bals et concerts, ne manquent guère de célébrer l'*éblouissante guirlande de femmes* qui change la salle en un jardin de *fleurs vivantes*. Angèle fait une description plus piquante et plus vraie, à propos du seul concert où elle ait assisté à Paris : « Si je « n'avais été réellement affligée de voir les lois de la pu- « deur si étrangement violées, je crois que j'aurais ri de « bon cœur. Vous dire ce que j'ai vu, ou plutôt aperçu, de « peaux noires, jaunes, ridées, d'épaules maigres ou grasses « exposées aux regards, serait un tableau digne des pein- « tres flamands, que rien ne rebute. Je suis encore à me « demander quelle espèce d'amour-propre peut inspirer « une pareille coutume? Il faut que ces dames aient l'o- « reille plus dure que moi ; les plaisanteries que j'ai en- « tendues sur le compte de leur toilette auraient dû les « guérir à tout jamais de trop suivre la mode. » On voit qu'elle ne peut se vanter d'admirer l'*art sérieux*, et qu'elle ne serait pas fille à se prosterner, comme Pécora, devant une Flore ou un Hercule descendant au bain. En revanche, elle a dans l'esprit un certain piquant que Pécora n'y a point. Ses plaisanteries, lorsqu'elle s'en permet, sont lé- gères et douces, et ne se prennent qu'à de ridicules usages. Les maussades railleries de Pécora tombent tout d'abord sur les parents qui l'ont nourrie.

Les confidentes d'Angèle, c'est-à-dire les saintes femmes qui l'avaient élevée, et quelques compagnes du couvent dignes de son cœur, conservaient précieusement les lettres qu'elle aimait à leur écrire. Grâces à leurs soins pieux nous connaissons tous les secrets, toutes les luttes de cette

âme céleste. Elle triomphe toujours, mais aussi elle combat toujours. « Que mon âme est quelquefois sombre et « découragée, ma mère ! Le croiriez-vous ? Moi, votre en« fant, l'enfant de Marie, comblée de ses grâces, j'en viens « quelquefois jusqu'au désespoir. Volontiers je regrette« rais d'avoir reçu l'existence, ce don de l'amour d'un « Dieu. Oui, ma mère, je me suis laissée aller jusque-là ; « mais c'est alors (car je dois tout vous dire) que j'appelle « à grands cris cette foi que j'ai puisée près de vous ; alors « que je me souviens qu'il y a un remède sûr, la prière. « Je me jette à genoux, je désavoue ces pensées, je me dis « que Marie est toujours là, et qu'elle est toujours ma « mère. Je vous ouvre tout mon cœur ; grondez-moi, mais « dites-moi quelque bonne parole qui m'encourage : je « vous le demande au nom de Marie. Surtout priez pour « moi, indiquez-moi les remèdes propres à une si étrange « maladie. »

Ce qui suit semble une réponse faite par elle-même aux conseils qu'elle vient de demander. « C'est aujourd'hui « notre belle fête, celle du Sacré-Cœur : combien je l'ai prié « de me renfermer en lui pour n'en sortir jamais ! com« bien je l'ai prié de faire en sorte que les affections de la « terre ne viennent plus lui ravir ce cœur si misérable, « mais dont il souhaite la possession ! J'ai pris la résolu« tion de réprimer plus généreusement que jamais les mou« vements de mon cœur et de mon imagination ; et il me « semble que, par une grâce dont je ne saurai trop le re« mercier, Jésus me fait sentir le vide que laisse l'amour « des créatures, quelque permis qu'il soit, dès qu'il est « trop vif et trop ardent. » C'était là, en effet, l'écueil : Angèle possédait un de ces cœurs qui ne peuvent, pour ainsi dire, arrêter les élans de leur reconnaissance envers ceux

qui leur marquent de l'affection ou de l'intérêt. Cet article devint l'objet de son examen particulier. Pour se punir toutes les fois qu'elle se croyait en faute, elle allait réciter les psaumes de la pénitence, durant le temps destiné à la conversation, avec « sa chère N. », une des personnes qu'elle aimait le plus, parce que c'était une de celles qui savaient le mieux lui apprendre à se dompter. Lorsqu'elle était trop triste, lorsqu'elle n'avait pas su réprimer un accès d'humeur : « Eh bien! lui disait cette véritable amie, en quoi donc faites-vous consister votre religion? »

L'étude, comme on l'a vu, tenait une large place dans le règlement d'Angèle. C'était, après la prière, le plus puissant de ses préservatifs. « Je cherche, écrivait-elle, un far-« deau d'occupations qui ne laisse pas à cette tête le temps « de travailler et à ce cœur celui de regretter. Combien « je vous bénis, mes bonnes mères, de m'avoir inspiré ce « besoin d'apprendre! Si je me surcharge, je ne vous ca-« cherai pas mon but : c'est d'éviter cette oisiveté qui « conduit au péché, et d'expier par une vie réglée et sé-« rieuse les fautes que j'ai commises durant mon enfance; « et celles que je commets tous les jours encore, malgré « mes résolutions. »

L'histoire ancienne, l'histoire moderne et trois langues l'occupaient principalement. Elle ne se contentait pas d'effleurer chaque chose; elle voulait savoir. « Tout cela, disait-elle, me servira peu pour le monde, qui se contente d'une dose d'instruction fort superficielle dans une femme; mais c'est Dieu que je désire, que je cherche; et je crois que l'étude et l'application sont pour moi de vrais moyens d'aller à lui. D'ailleurs, je serai trop heureuse, si j'ai des filles, de pouvoir les élever moi-même, et, si ce sont des garçons, de commencer leur éducation avant de pouvoir

les remettre en mains sûres ; car, et c'est la seule condition que je ferai en me mariant, quelque sacrifice qu'il me faille faire, mes enfants seront élevés chrétiennement. »

On devine l'ardeur qu'elle devait apporter à l'étude, elle qui en mettait à tout. Quand elle se sentait trop entraînée, un coup d'œil jeté vers Dieu la ramenait aussitôt à la modération sublime où elle voulait se renfermer toujours ; mais cette ardeur ne lui aurait pas fait affronter une lecture périlleuse. Jamais il ne lui arriva d'ouvrir un seul ouvrage sans la permission expresse des personnes qu'elle avait choisies pour guides. « J'ai bien envie, écrivait-elle, « de lire Shakspeare et Milton ; je puis vous dire, en toute « sincérité, que je suis très-raisonnable. Dès que je crois « apercevoir le moindre danger, je saute aussitôt quelques « pages. Mais, avant tout, songez à l'*âme*. » Ces scrupules feraient bien rire les dames de la *Presse*, et elles y verraient sans doute la marque d'un petit esprit. Il est certain que Pécora n'y faisait point tant de façons ; mais aussi Pécora s'initiait en une lecture *à toutes les turpitudes du vice ;* et, de son aveu, c'est un inconvénient.

Le mariage d'Angèle eut lieu en 1837. Elle épousa un de ses cousins, M. le comte de P..., qui la méritait. Le mariage étant pour elle, avant tout, un grand et auguste sacrement, elle se prépara chrétiennement à le recevoir, fuyant toutes les distractions, priant, se créant au milieu du monde une sorte de retraite. Elle écrit un mot qui peint d'une façon pudique et charmante l'état de son âme : « Je « m'indigne contre moi-même, quand, prosternée de corps « devant mon Dieu, je me trouve préoccupée en esprit « d'affections humaines. » Le jour de la cérémonie, elle se leva plus tôt qu'à l'ordinaire, afin de pouvoir n'omettre aucune de ses dévotions accoutumées. « J'ai tant prié, écrit-

« elle à ses chères religieuses, que j'espère que Dieu a béni « notre union. Je me sens d'ailleurs si calme, que je ne « puis douter de sa protection ; et ce calme, ce n'est pas « seulement la satisfaction d'appartenir à quelqu'un que « j'aime, c'est la certitude que Dieu me soutiendra dans « tous les orages de la vie. » Elle annonce qu'elle fera tout pour mériter la confiance dont son mari l'honore; elle demande que l'on prie, « afin qu'ils soient tous deux « de bons et de fervents chrétiens; car, après tout, c'est la « seule chose nécessaire. » Enfin elle se réjouit de penser qu'il y a une foule de bons et solides auteurs qui lui seront permis désormais. Il ne s'agit nullement, on le pense bien, des auteurs admis dans la bibliothèque choisie du *Constitutionnel*. Son mari sait qu'elle n'a jamais lu de romans et ne souhaite pas qu'elle commence.

Celle qui avait été une jeune fille si pieuse, si pure, si forte contre elle-même, ne pouvait manquer d'être digne épouse et bonne mère. Elle ne demandait à son mari que de pouvoir servir Dieu; et quand, par hasard, il fallait aller un peu contre les usages du monde, elle savait reconnaître, d'un autre côté, la grâce qu'elle avait obtenue. « C'est, disait-elle, un motif de me montrer plus douce, « plus prévenante, de rompre en tout ma volonté ».

Les richesses de ce noble cœur parurent s'accroître et jetèrent un nouvel éclat sous l'influence du sentiment maternel. On a pu remarquer que dans les romans modernes, et dans ceux en particulier de nos libres penseuses, il n'est jamais question ni d'enfants ni de maternité. C'est une situation que ces dames suppriment : elles ignorent ces sentiments-là. Leurs héroïnes sont tout ce que l'on peut être en tous genres, mais point mères. Les émotions qu'Angèle va nous peindre auront donc, pour ceux qui lisent ces sor-

tes d'auteurs, le double charme de la vérité et de la nouveauté. « Dieu m'accorde un bonheur que je suis loin de « mériter, celui de penser que dans quelques mois je se« rai mère d'un enfant dont il me confiera l'âme pour la « lui conserver. Si vous saviez tout ce que cette pensée « renferme pour moi de devoirs! Il me semble que je dois « être plus pieuse, plus pure, plus vertueuse; que je ne « dois plus me permettre aucune pensée, aucun désir, « aucun ressentiment; que je ne dois penser qu'à Dieu, « n'agir que pour lui, afin que mon enfant reçoive de moi, « comme la vie, la crainte et l'amour de Dieu; car je crois « que, si ces dispositions pouvaient être gravées bien pro« fondément dans mon cœur, je les lui communiquerais. « Croyez-vous que Marie m'exauce, si, en lui consacrant « cet enfant par avance, je lui demande qu'il soit un des « cœurs les plus dévoués à son culte?... » Avant la naissance de son second enfant, elle écrivait encore : « Il sera, « comme l'autre, consacré à Marie. Priez pour qu'il perde « la vie plutôt que l'innocence qu'il recevra au saint bap« tême. Oh! que Dieu me donne assez de force, assez de « foi pour lui faire la même prière tous les jours de leur « vie! Je la lui ai adressée bien en pleurant quand mon « petit M... a été malade. Que je serais heureuse si je pou« vais n'avoir que des saints pour enfants! »

Ces chers enfants devinrent sa plus importante, son unique occupation. Elle ne voyait plus qu'eux dans le monde, et les étudiait sans cesse. Elle devinait les inclinations, les défauts naissants de ces petites âmes; elle savait déjà leur donner les premières notions de l'étude et les premières impressions de la vertu. Elle eut un jour une grande joie, qu'elle se hâta d'annoncer au couvent : son aîné, à peine âgé de quatre ans, venait de don-

ner aux pauvres toute sa fortune, une pièce de dix sous!

Hélas! la santé d'Angèle, gravement altérée, lui rendait déjà pénible et même dangereux l'exercice de ces doux et sacrés devoirs. Elle fut obligée de mettre sa fille au couvent. Il était difficile de l'élever avec trois garçons; et Angèle, comme toute mère chrétienne au temps où nous sommes, inquiète surtout de l'avenir de ceux-ci, tenait à les former elle-même. Elle se sépara donc de sa fille, consolée néanmoins autant qu'elle pouvait l'être, puisqu'elle la confiait aux religieuses qui avaient si bien façonné son propre cœur. On nous fait de cette petite Marie un portrait dont le doux éclat rejaillit comme une auréole au front de sa mère: « A trois ans et demi, elle était ce que « bien des enfants ne sont pas à dix: observant tout, de« mandant raison de tout, sensible aux peines des autres, « ne recevant rien sans vouloir le partager avec les enfants « de son âge. Exacte à faire d'elle-même sa petite prière « du matin et du soir, elle y joignait déjà cet examen de « conscience auquel Angèle était si fidèle, c'est-à-dire « qu'après avoir offert son cœur à Dieu, elle se demandait « si elle avait été sage durant le jour qui venait de s'écou« ler; et, quand la réponse était négative, elle ne manquait « pas de faire les réparations à la mère***; puis elle se « couchait les mains croisées sur sa poitrine, parce que, « disait-elle, ma petite maman m'a dit que le petit Jésus « ne s'endormait jamais autrement. On ne sera pas étonné « que déjà Marie connût et aimât la sainte Vierge: ne l'a« vait-elle pas aimée en quelque sorte avant de naître, par « le cœur de sa mère? Aussi lui arrivait-il souvent de dire, « quand on lui demandait son nom: Je m'appelle Marie de « la Sainte-Vierge; je suis la petite fille de la sainte Vierge. »

Angèle s'était séparée de sa petite Marie avec un pres-

sentiment qu'elle ne la reverrait plus. En effet, bientôt la naissance d'un cinquième enfant détermina une maladie de poitrine qui fut tout d'abord jugée mortelle. Angèle connut la première son danger. La pensée d'abandonner ses enfants troubla cette âme forte; elle ressentit un si formidable effroi de la mort, qu'on n'osait même pas lui parler de communier en viatique. L'épreuve néanmoins fut courte, et, comme toutes les autres, la laissa triomphante. Angèle, jusqu'à l'instant où elle perdit connaissance, resta occupée de Dieu. Au dernier moment, tenant dans ses bras sa mère éplorée, elle murmura le nom de la supérieure du couvent et celui de sa fille; elle y ajouta ceux de Jésus, Marie, Joseph : ce furent ses suprêmes paroles. Plusieurs fois, le crucifix à la main, elle avait accepté la mort; et son doux visage, que la vie allait quitter, semblait tout illuminé encore du sentiment ineffable qu'y avait jeté la dernière absolution. Sa mère, sa tante, son mari, étaient là. Cet infortuné se berçait encore d'une vaine espérance. Lorsqu'il comprit qu'Angèle allait mourir, il fit un cri, et tomba comme frappé de la foudre. La mourante souriait à sa mère, qui, la main levée vers le ciel, lui montrait sa place au milieu des anges. Elle entendit ce cri, elle vit cet homme qui tombait, plus inanimé qu'elle; une espèce de convulsion agita ses traits; mais, sur le seuil de l'éternité, elle sut étouffer encore ce dernier regret qu'elle donnait à la vie. Quand tout fut consommé, M. de P..., qu'il avait fallu emporter de la chambre mortuaire, voulut y rentrer de nouveau. On le laissa s'approcher du lit où Angèle semblait dormir, et près duquel veillait toujours sa mère. Le visage de la morte était voilé; on ne voyait que ses deux mains, jointes à jamais pour la prière éternelle. L'époux se proterna en gémissant,

et ce fut peut-être le moment le plus affreux de ces scènes de douleur.

Dans le testament d'Angèle, on trouva une lettre adressée à la mère supérieure de cette maison, qui l'avait élevée avec tant d'amour:

« Lorsque vous lirez cette lettre, ô maman, les mains « qui l'ont tracée seront immobiles, et, ce qui m'étonne « encore davantage, le cœur qui vous a tant aimée sera « glacé, même pour vous. O maman, où serai-je? Dieu me « fera-t-il miséricorde? J'ai été si ingrate envers lui, j'ai si « peu contribué à le faire aimer! Priez! faites prier pour « moi: si je suis sauvée, je vous le devrai. Merci donc, « maman, merci, mes bonnes mères, et adieu! Je quitte « en vous ce que j'aimais tant sur la terre; mais je veux « vous laisser d'autres moi-même. Oui, maman, oui, mes « bonnes mères, devant Dieu qui m'entend, devant Marie, « votre mère et la mienne, je vous lègue mes enfants, je « vous donne charge de leurs âmes. J'ai prié mon mari « de faire élever mes fils chrétiennement; je vous supplie, « chère maman, de lui rappeler en temps et lieu que c'est « cette assurance qu'il m'a fallu pour mourir tranquille. « Quant à ma fille ou mes filles, car peut-être sera-ce une « fille qui me coûtera la vie, c'est à genoux que je viens « vous supplier, que je demande à toute la communauté « de les adopter: faites-les venir auprès de vous aussitôt « qu'elles auront atteint l'âge où vous croirez pouvoir vous « en charger.

« J'abandonne donc mes enfants à votre providence, ô « mon Dieu! et je les mets entre les mains de son image « sur la terre.

« Adieu, maman, adieu, mes bonnes mères: ma der- « nière heure sera adoucie par la pensée de vous confier

« mes enfants. Priez Dieu pour moi, priez *souvent*, *in-
« stamment* et *longtemps;* car je crois que sa justice sera
« longue à satisfaire. Si je vis dans le sein de Dieu, vous
« devez penser quelles seront mes prières pour les mères
« des pauvres orphelins. »

Avec ses enfants, Angèle légua aussi son cœur. La notice est terminée par ces paroles touchantes : « Le cœur
« de notre Angèle repose, selon ses désirs, dans cette cha-
« pelle des *Enfants de Marie*, où si souvent pendant sa vie
« elle était venue confier ses peines à la sainte Vierge et
« solliciter son secours. Ses mères, ses compagnes, aiment
« à venir prier, en quelque sorte, avec elle, unies aux
« sentiments de ce cœur qui semble les exhorter encore
« à l'amour de Marie. »

Voilà ce que c'est qu'une chrétienne dans les circonstances ordinaires de la vie : la voilà jeune fille, épouse et mère; voilà comment elle vit, comment elle combat, comment elle meurt, comment elle est pleurée, et comment on l'honore. Je ne fais pas ici un conte imaginé à plaisir; c'est une histoire où rien n'est arrangé, où tout est réel. Comparez maintenant cette histoire à l'esquisse que j'ai pu donner de ce hideux roman de la *Presse*, déjà si révoltant malgré tant de détails impossibles à reproduire. Dites où est la force, où est la générosité, où est la passion, où est le combat, où est la beauté morale, où est la vraie poésie, où est l'honneur?

Ah! pauvres créatures, qui fuyez la droite voie pour courir après je ne sais quels vils contentements, et qui venez crier ensuite que la société vous a perdues, combien de tels spectacles vous écrasent! combien ils font ressortir vos lâchetés, vos misères et votre punition! Vous êtes lâches, car vous pouviez toujours combattre, et vous n'a-

vez pas combattu ; et, pour expliquer votre chute, il vous faut supposer à d'autres des vices qui n'étaient qu'en vous. Vous êtes misérables, car ces inventions, ces calomnies, ces blasphèmes, trahissent le trouble de vos cœurs. Vous êtes punies, car ce torrent d'impures chimères qui s'échappe incessamment de vos esprits montre bien que vous voudriez échapper à la réalité, mais ne vous dégage pas de ses étreintes. Vous ne pouvez pas même rêver quelque chose de glorieux et de beau; il n'y aurait de glorieux et de beau pour vous que le repentir, et vous n'en voulez point, parce qu'il vous humilierait. Il vous reste donc la ressource de jeter à la société de cyniques défis, qui ne retentissent guère au delà de ce monde déchu où vous êtes tombées, et de ces gens d'aventures qui ont leurs raisons pour penser comme vous. Cependant vous rêvez la jeunesse, et vous vieillissez; vous rêvez la gloire, et, quand par hasard vous entendez quelque chose, c'est un sifflet; vous rêvez la fortune, et vous aurez besoin tout à l'heure de courir le prix Montyon pour avoir un morceau de pain; vous rêvez le suicide, mais le seul service que vous demandiez à la pharmacie est de guérir vos rides; vous rêvez de tenir une grande place dans le monde, mais vous n'espérez pas que ni une mère, ni un époux, ni un fils, ni un ami, pleure à votre lit de mort ; vous ne léguerez à personne vos cœurs, qui n'ont point aimé; vous n'obtiendrez que par violence un asile dans le cimetière des chrétiens, et ceux qui vous ont nommées de leur nom s'efforceront d'en effacer la mémoire.

Vous dites que la société vous a perdues? Oui, comme tous ceux qu'elle perd : parce que vous y avez consenti, parce que vous l'avez voulu. Cette chrétienne, Angèle, pouvait se perdre comme vous, et même en l'absence de

toutes les circonstances invraisemblables que vous imaginez; mais, dans ces circonstances aussi, elle pouvait se sauver, et vous l'auriez pu comme elle. Il suffit de croire en Jésus-Christ. Vous n'y croyez pas, on le voit bien. Et pour quelles raisons n'y croyez-vous pas? Voilà ce que vous ne dites jamais franchement, et ce que vous ne pouvez dire, quelle que soit votre audace; car ce sont ces raisons-là précisément qui vous rendent horribles.

LIVRE IV

LES HONORABLES PRÉOPINANTS

J'ai suivi durant plusieurs années, assidûment, les délibérations des assemblées du gouvernement de Juillet, essentiellement composées de *libres penseurs*. Elles m'étaient bien connues, et j'en avais écrit une centaine de pages qui pouvaient, je le crois, donner à penser, tant sur les formes que sur le résultat de l'élection. Quand je me décidai à publier mon livre, l'ancien monde parlementaire avait disparu : je fis disparaître ce qui le concernait. Mais voici maintenant que j'entends regretter ce monde-là. Or je trouve, en vérité, qu'il n'est point regrettable, même lorsque l'on considère de quelle façon le vote universel l'a remplacé. En désirer le retour, c'est avoir peu de mémoire ou trop de témérité. Peut-être que les nouveaux venus sont tant soit peu plus grossiers et plus féroces. Quels qu'ils soient, ni la justice, ni la politique ne permettent de dire que les anciens, dans leur ensemble, valussent mieux; et en outre il convient de remarquer que ces anciens ne pouvaient manquer de susciter ces nouveaux. J'ai l'intention de le prouver, en rétablissant dans cette seconde édition quelques-uns des portraits que j'avais retirés de mon manuscrit.

I

M. Mouflot, député, donne sa voix dans les Bureaux à M. Thiers, toutes les fois que M. Thiers daigne prendre une prise dans la grande tabatière de M. Mouflot.

II

A l'époque de la coalition, j'ai vu le beau Pansard, tenant de M. Thiers, séduire le gros Loupiat, qui voulait rester fidèle à M. Molé. Pansard emmenait Loupiat tous les matins au café Desmares et lui payait une tasse de café au lait. Quand le *Journal des Débats*, qui combattait la coalition, avait un article trop fort, alors Pansard ajoutait *un* beurre. Il n'eut besoin qu'une seule fois d'aller jusqu'à la côtelette. Ce jour-là Loupiat vota contre M. Molé, et mérita la croix d'honneur que Pansard, un mois après, lui fit donner.

III

Pancrace, ce grand misérable et universellement haï, est en voie cependant de devenir ministre. Ce serait une mauvaise affaire pour le gouvernement et pour la France; mais pour Valère, qui est ennemi déclaré de Pancrace, l'aventure serait excellente. Pourquoi donc? Parce que Valère a tout à fait besoin d'être ambassadeur, et Pancrace tout à fait besoin d'éloigner Valère.

IV

I... le maniaque monte à la tribune, et, suivant sa manie, se met à déclamer furieusement contre l'Église et

contre les prêtres. Pendant qu'il déclame, un orage éclate, les éclairs sont fréquents et terribles, les coups de tonnerre font frémir les vitres de la salle. Le général S... se penche vers son voisin, et gravement, à voix haute, lui dit : « Ce mâtin-là (il désignait l'orateur), ce mâtin-là va nous faire foudroyer. » A la Chambre comme ailleurs, il y a toujours des dévots quand il tonne.

V

Un brillant député se vantait, devant un illustre collègue, d'avoir gagné deux millions depuis qu'il est à la Chambre, en se servant adroitement de son titre. — Avouez, lui dit en souriant l'illustre, que vous êtes un fier gredin? — Moi! non, je ne suis pas fier.

Son concurrent aux élections, trop honnête homme, se retire. Ce n'est pas seulement dégoût d'un tel adversaire, c'est que l'adversaire est inexpugnable. Il conserve ses électeurs, et il séduit les autres. On dit dans l'arrondissement qu'un homme qui a gagné deux millions est certainement un homme de génie, et qu'ayant su si bien se servir, il ne négligera pas ceux qui portent sa fortune. Ce raisonnement semble légitime, et l'on se croirait absurde à la fin, peut-être coupable, — mauvais père de famille, — si l'on ne faisait pas quelque chose pour gagner l'amitié d'un homme qui a gagné deux millions.

VI

Rufin représente une ville de négoce où son élection n'eut pas lieu sans labeur. Poussé par les patriotes, nul ne contestait son patriotisme; mais ses adversaires allé-

guaient : *Premièrement :* qu'il est fraudeur notoire et que la douane en une seule opération lui a confisqué des marchandises pour plus de trente mille francs. — Bah! répondirent ses amis, qui ne fraude un peu? mais on ne saisit que les patriotes. — *Secondement :* qu'il était convaincu, par arrêt authentique, d'avoir calomnié, honteusement, lâchement et sciemment calomnié des gens fort honnêtes. Les amis de Rufin haussèrent les épaules, et personne, en effet, ne put comprendre qu'on fît un grief de cette vétille ; car enfin, pourquoi nomme-t-on des députés et pourquoi soudoie-t-on des journaux, si c'est un crime de calomnier celui-ci et celui-là? — *Troisièmement :* que le Rufin susdit, étant syndic d'une faillite, tandis que les autres créanciers touchaient vingt-cinq pour cent à peine, avait touché, lui, *cent cinq* pour cent, au moyen de certains tours plus qu'habiles, clairement constatés.

Dans un pays de négoce, le cas parut grave. — Ne vous justifierez-vous pas? dit-on à Rufin. — Qui, moi ! que je me justifie !... Ces clameurs des ennemis de notre belle cause prouvent seulement combien ils seront vexés si je suis élu.

On recueillit les voix, et les ennemis de la belle cause de Rufin furent en effet vexés.

O Rufin ! que je n'ai point élu, que je n'ai point combattu, que je n'ai jamais vu, que j'espère ne jamais voir, mais qui n'en représentez pas moins devant le monde la part de souveraineté que je possède à titre de Français !

VII

Severin est avocat. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, soumis à cette éducation étrange qui consiste à faire le vide

dans la cervelle pour y empiler ensuite toutes sortes de sornettes disparates qui rendent propre à parler de tout, il devint docteur et s'en alla briller au barreau de Limoges. Il se rendit subtil dans l'art des procédures. Point d'assassin qu'il ne fît excuser peu ou prou; point de voleur qu'il ne reblanchît parfaitement; point de plaideur de mauvaise foi qu'il ne sût au besoin cuirasser de dix articles du Code et de vingt arrêts de justice contre les armes impuissantes du bon droit et du bon sens. Hormis le procureur du roi et la partie adverse, l'heureux Severin ne rencontrait sur terre que les plus honnêtes gens du monde. Bien payé de ses peines, il menait grasse vie; les petits coquins fournissaient sa cuisine, les gros plaideurs arrondissaient ses champs. A quarante ans, bien marié, gras, frais, rose, impudent, éligible : Si j'étais député? se dit-il un jour. Il le fut. Maintenant il veut être premier président de cour royale; il le sera, et ne tardera guère.

Le collége qui nomma Severin élisait auparavant un vieux général, blanchi, mutilé, un type d'honneur militaire, et, ce qui n'est point à dédaigner, un type d'honneur civil. Celui-là, franc et pur, voulait véritablement servir, et servait véritablement. Il aimait la patrie, il aimait la justice. Peu soucieux d'aborder la tribune, il éclairait modestement les discussions préparatoires par son ferme bon sens, sa vieille expérience, et par cette lumière des lumières, le sentiment profond que chacun avait de son inébranlable probité. Severin le renversa sans peine. Il y a dans les provinces une masse de gens dont la plupart sont jeunes, pour qui l'éclat des services et de l'honneur est une sorte d'affront dont ils désirent âprement se venger. Ils osèrent attaquer jusqu'à cette haute renommée; ils ne parvinrent pas à la détruire, mais ils enlevèrent au vieil-

lard la palme de ses derniers jours, la gloire de représenter ses concitoyens, le bonheur de leur être utile, et il en fut navré ; car il y tenait, par une faiblesse qu'on trouve parfois chez les grands cœurs.

VIII

Chanteclair se démène, court partout, se montre partout, remue partout. Il plaidaille, il écrivaille, il intrigaille. Ceux qui rient de lui le voient monter et leur passer sur le dos ; bientôt l'étonnement fait place à l'inquiétude. Mais véritablement, disent-ils, il arrivera. Chanteclair arrive en effet ; le voilà en évidence, le voilà au grand jour. On attend ce qu'il va faire ; il a des àmis aussi confiants en lui que lui-même, des clients qui se régalent déjà, des ennemis humiliés. Il ouvre la bouche, il parle; bonsoir! Amis, ennemis, clients, public, disent de lui comme ceux qui l'ont vu partir : C'est un sot.

IX

Un personnage demande contre sa femme la séparation de corps, pour cause d'adultère; sa femme l'obtient contre lui, pour cause d'adultère. Ce scandale remplit toute la France. Notre homme néanmoins continue le procès. Il appelle du jugement qui le condamne. Mais, pendant que les avocats se préparent à remuer de nouveau ces ordures, et que le personnage fournit des arguments pour prouver que c'est bien lui qui se doit plaindre, la femme, par un coup du sort, hérite de cinq cent mille francs. Le

personnage apprend l'aubaine, se désiste, monte en poste, court se jeter aux pieds de son Ariane, sollicite une réconciliation avec larmes. L'affaire est publique, tout le monde en parle ; les élections viennent, le personnage est élu député. Qu'il représente bien son monde !

X

La scène est dans le cabinet du premier ministre. Son Excellence compte les voix sur une liste marquée de divers signes, et pour la vingtième fois s'assure qu'Elle a tout juste la majorité. Un confident se présente effaré, tenant un journal : — Nous sommes perdus ! — Qu'y a-t-il donc? — Une trahison ! — Mais encore? — Trouillet... — Eh bien? — Le petit Trouillet qui veut attaquer le ministère! — Trouillet? — Lui-même. — D'où le savez-vous? — Il a passé la nuit à la Chambre pour être inscrit le premier contre l'adresse. — Craignez-vous son éloquence ? — Non, mais je crains son vote. Que lui avez-vous refusé ? — Rien. Cependant je crois aussi qu'il veut quelque chose. Allez le voir.

Dans l'arrondissement de Trouillet on s'étonne, on s'assemble, on se félicite. — Notre député va parler ! Il va parler contre le ministère ! — Le ministère est donc si bas ! — Peste ! Trouillet sera bien avec les nouvelles puissances ! — J'ai toujours dit que Trouillet ferait son chemin ! — Nous n'y perdrons pas ! — Mais comment Trouillet pourra-t-il se tirer d'un discours?...

Tandis que les fortes têtes s'échauffent à ces commentaires, un journal arrive. — Trouillet a renoncé à la parole, — il a voté ostensiblement pour le ministère, — il est en-

tré dans la diplomatie, — le cabinet triomphe à la majorité de cinq voix.

XI

Tout l'arrondissement de Plein-Ventre est partagé entre un favori du ministère et un favori de la cour, l'un député en titre, l'autre qui veut faire nommer un parent. Ces deux politiques sont fort en peine, ils ont les mêmes amis. C'est à qui régalera mieux. Aujourd'hui les électeurs dînent chez le courtisan, demain ce sera chez le ministériel. Aucun d'eux n'est assez sûr des siens pour donner à dîner le même jour que son adversaire. Grâce à cette rivalité, Plein-Ventre est un pays de Cocagne. On s'y rue en cuisine, les places y pleuvent. Oh! qu'il fait bon d'être électeur par là! Trois ou quatre voix font la majorité. Rien à quoi ne puissent prétendre les chefs de famille, pour peu qu'ils commandent à plusieurs votants. Tous les enfants de censitaires sont élevés aux frais de l'État; ils montent dans l'administration, dans l'armée, partout. Pas un mouton n'a la clavelée, pas un orage ne tombe qu'on n'indemnise aussitôt le propriétaire; les idiots même ont un petit emploi, les criminels obtiennent des lettres de grâce au bout de peu de temps. La croix d'honneur est répandue en ces parages, comme les coquelicots dans les blés. On la distribue aux gens pour avoir le droit de faire admettre leurs filles à Saint-Denis. Le ministériel, qui en a couvert pour son compte cinquante vignerons et vingt-cinq usuriers, a bien osé se vanter un jour de ne se l'être point adjugée à lui-même. Eh! si tu l'avais, comment t'en excuserais-tu?

XII

L'opposition parle de ceux qui passent au ministère pour avoir une place; elle ne dit rien de ceux qui, lorsqu'ils ont la place, reviennent à l'opposition, souvent pour monter en grade, ou pour faire placer des fils et des gendres. Il y en a de ceux-là plusieurs, et ils sont connus. Souvent, pour se faire pardonner leur escapade, ils font rage contre le servilisme. Malgré tout, on les méprise. Leur vote pourrait être utile, leur discours est encore une trahison.

XIII

Trigaud est un savantas, un de ces vers qui attachent aux feuilles d'un auteur célèbre de vilains cocons fort répugnants; enfin, ce qu'on appelle un commentateur. Il prétend en histoire, en belles-lettres, en philosophie, et il est, comme les auteurs qu'il commente avec prédilection, hostile en toute rencontre à l'Église catholique; singulièrement ennemi des moines, des religieuses, de la charité qu'il ne pratique guère, de la piété qu'il ne comprend point. Il dit là-dessus des choses qu'à la Chambre on admire sur presque tous les bancs. Dans son pays, médiocrement estimé; en tous lieux, fort peu digne d'estime; chargé d'une couronne d'aventures anacréontiques telle qu'en peuvent porter ceux qui n'ont plus de cheveux. Avec tout cela, l'homme de France le plus assuré de voir renouveler le mandat qui le fait, pour sa part, l'arbitre de nos destinées. Pourquoi? C'est qu'il a beaucoup de créanciers et pas le

sou. Or, ces créanciers, voulant prouver qu'ils ont leurs jours de bon sens, raisonnent de la sorte : Député, il peut nous servir, et attraper pour lui-même quelque traitement sur quoi nous recevrons des à-compte. Mais que notre abandon le réduise à ses talents et nous à sa conscience, c'en est fait, tout est perdu. Qu'il soit donc député !

XIV

Il y eut dernièrement en province un procès de commerce des mieux assaisonnés. Certains importants personnages étaient, non sans quelque motif, accusés de certaines opérations qui paraissaient au premier aspect passibles d'un peu de galères. Parmi les inculpés figurait un député de l'opposition, car il leur arrive aussi de ces aventures. On fit belle dépense d'avocats. Un orateur estimé du côté gauche vint défendre son confrère. Par une rencontre aimable, cet orateur avait contre lui, dans la cause, un autre matamore de tribune, tout fraîchement renversé du ministère de la justice. En sorte que l'on vit l'homme qui deux ou trois semaines auparavant présidait la magistrature du royaume plaider devant de petits juges de première instance, pour obtenir qu'ils condamnassent comme escroc (croyez bien qu'il ne ménageait pas les termes) un de ces représentants de la fleur du pays auxquels, le mois passé, il soumettait comme ministre ce qu'il pouvait avoir de lois à présenter pour l'avancement de la moralité publique. J'aurais trouvé plus piquant que l'ancien ministre, l'ancien chef de la justice, au lieu de parler contre cet homme, parlât pour lui. La circonstance ne le voulut pas, l'homme accusé d'escroquerie se trouvant n'être pas,

cette fois, de l'opinion qui venait de perdre le pouvoir. Dits, contredits, répliques et dupliques. Enfin, le patriote, reconnu coupable d'une infraction aux lois de la probité, de la conscience et de l'honneur, mais d'une infraction que le Code n'a point prévue, fut acquitté. En conséquence, il garda bel et bien son siége de député, qu'il occupe encore au moment où j'écris. L'on dit que son avocat va devenir ministre. L'innocenté votera pour lui, et ce sera du moins une voix que ce ministre aura bien gagnée.

Après les plaidoiries de ce procès mémorable, un avocat des inculpés cherchait son mouchoir. — Bah! lui dit tout haut un des avocats adverses, tes clients te l'ont *floué*. Le mot parut charmant, tout le barreau le répéta, tout le tribunal en rit; le procureur du roi le donna aux journalistes; les inculpés ne s'en fâchèrent point.

XV

Les maîtres de la parole s'abordent avec prudence et se traitent avec courtoisie. Ils font quelque bout d'exorde en l'honneur du redoutable adversaire qu'ils vont combattre. Ils espèrent que cet adversaire si honorable et si distingué se rendra lui-même aux raisons fortes qu'ils ont à présenter. Formules, je le veux; mais aussi importantes que d'ôter son chapeau lorsqu'on entre dans un salon. Nul homme de mérite n'y manque, d'abord parce que l'homme de mérite est poli, ensuite parce que l'homme de mérite apprécie la position, connaît le côté faible ou désavantageux de sa thèse, le côté solide ou spécieux de l'autre, et sait enfin qu'on ne perd rien à donner bonne opinion de l'ennemi qu'on veut terrasser. Vainqueur, la gloire est plus

grande ; vaincu, la défaite est moins amère. Ces précautions prises, tout est permis, et l'invective même, si forte lorsqu'elle est contenue, devient licite.

Ainsi ne fait pas ce petit monsieur en habit noir, tout gommé, tout roide, qui brillait au barreau de Chignac, et qui s'est promis de briller à la Chambre. Avant d'ouvrir la bouche, en arrangeant ses papiers sur la tribune, il regarde déjà M. Guizot d'un air menaçant. C'est à M. Guizot qu'il en veut ; il vient le réfuter, l'écraser, le détruire.. Voilà comme il commence, d'une voix brève ; et certes, il croirait manquer à l'honneur français, à la patrie, à la probité dont il défend la cause, s'il honorait du moindre compliment ce ministre pervers ! Que dis-je, pervers ? ignorant et incapable, et dont on a peine à s'expliquer l'importune renommée ! Il n'a pas parlé cinq minutes, qu'il en est aux verges ; il fustige M. Guizot du bout de son doigt obstinément planté sur la poitrine de ce misérable. Il l'interpelle : Répondez-moi, monsieur le ministre ! Voilà, monsieur le ministre, ce que vous deviez faire, et qu'avez-vous fait ? Vous n'avez point de bon sens, monsieur le ministre, point de conscience, point de courage. Vous n'entendez rien à l'histoire, rien au commerce, rien à la diplomatie, rien à l'arithmétique. Que répondez-vous ? Vous ne savez que répondre. Ah ! vous ne répondrez pas !

Il fait si bien, par son pédantisme, que la Chambre le prend en grippe, et qu'en effet M. Guizot peut se dispenser de répondre, même à ce qui lui est échappé de juste et de décisif.

Les fautes du ministre ne paraissent plus devant le ridicule de ces avocats qui se donnent des airs de le fouailler comme un petit garçon. Ils révoltent même ceux qui se sentent de leur avis, et, si M. Guizot affecte de les compter

pour rien, on trouve qu'il a raison et que son dédain est une réplique.

XVI

Temps de routine! L'avidité même est routinière. En vérité, tous les députés ne savent pas que le mandat les rend propres à tout, et ils s'obstinent, pour la plupart, à suivre la carrière où ils se trouvent engagés lorsque la porte s'ouvre devant eux; l'avocat dans la magistrature, le militaire dans l'armée, le négociant dans les fournitures, le marin sur l'eau, le diplomate dans les ambassades. Le courant est si régulier, que l'on s'est étonné généralement du génie inventif de maître Rapinet, avocat de Normandie. Rien n'annonçait qu'il dût s'élever au-dessus du vulgaire. Pour sa première session il avait pris la croix d'honneur; indice de mauvais goût, petitesse. On s'attendait à le voir prochainement conseiller de cour royale; lui-même y comptait. Mais voilà qu'il devient rapporteur du budget, fonction qu'on donne aux travailleurs, et que, farfouillant le budget pour en faire sortir la prospérité d'usage, il se prend à méditer sur le ministère des finances. Il regarde. Il y voit toutes sortes de beaux recoins paisibles, ignorés, plantureux, où n'arrivent que de vieux employés en lunettes d'or, après qu'ils ont bien sué sur tous les échelons d'une hiérarchie. Des directions de douze mille francs, s'il vous plaît, de quinze mille francs, de dix-huit mille... Oh! oh! La plus appétissante de ces directions était vacante... à peu près. Eh mais! conseiller de cour royale, c'est deux mille quatre cents francs, trois mille francs au plus; président, six mille; premier prési

dant, conseiller en cour de cassation, douze mille; et que de temps pour arriver là! Maître Rapinet ne médite pas davantage. Il fait un bond; les vénérables employés des finances voient tomber au milieu d'eux, du haut de la tribune, cet avocat, couvert encore de sa robe noire; un requin parmi des poissons d'eau douce!

Mais la surprise surtout fut grande à la Chambre. Que de conseillers, que de procureurs généraux, que de présidents, se mordirent les doigts de n'avoir pas songé à se connaître en finances, eux qui se connaissent à tout.

Non, je ne voudrais pas être un de ces employés quasi-supérieurs qui sentent maintenant les regards et les convoitises des députés se tourner vers eux. Songez à tout ce que doit contenir de terreurs et d'alarmes l'âme d'un sous-directeur qui voyait hier, d'un regard paisible, son directeur baisser et n'en avoir pas pour longtemps; qui se disait: « Je l'enterrerai et j'aurai sa place; j'occuperai ce beau bureau qui est un appartement; je travaillerai avec le ministre; je toucherai des appointements qui donnent droit à la croix de commandeur, laquelle se pend au cou avec un beau ruban rouge... » et qui s'éveille de ces jolis rêves, trouvant Rapinet, un député, à la place qu'il pensait tenir. Il est perdu, il n'ira pas plus loin. Rapinet quittera le poste pour en prendre un meilleur; mais, après Rapinet, un autre député viendra. Les députés s'y mettent, c'en est fait. Gare aux sous-directeurs, gare même aux chefs de bureau!

XVII

Le député non réélu vient à Paris pour voir ouvrir la session nouvelle. On dirait qu'il doute encore de son trépas.

Il semble une ombre plaintive qui veut à toute force se mêler aux vivants et qui pourtant n'est pas sûre d'en avoir le droit. Il écoute d'une mine affamée les histoires de la Chambre, et donne les nouvelles avec d'autant plus d'empressement qu'hélas! on ne les lui demande plus. La plus grande charité qu'on puisse lui faire, c'est de lui demander le secret du dernier scrutin. Triste chose de perdre une position, lorsque l'on perd avec elle tout ce que l'on était et tout ce que l'on valait!

XVIII

Toutes les années, lorsqu'elle discute son Adresse au Roi, la Chambre des députés accorde quelques heures à l'Opposition pour entendre ses plaintes contre les méchantes entreprises du gouvernement. Durant l'interrègne parlementaire, les préfets, les ministres, n'ont jamais manqué de prendre à l'Opposition des électeurs, des députés, des publicistes, des hommes dévoués et de mérite, qui parlaient, qui écrivaient, qui votaient pour elle, et qui tout à coup, audacieusement tentés, sentent chanceler leur vertu, cessent de parler, cessent d'écrire, disparaissent dans un habit brodé, dans une place, dans une sinécure; font silence quelque temps, et puis reviennent, ce qui est le comble de l'horreur, écrire, parler, voter, au grand dommage de cette pauvre Opposition. Il y a toujours de braves gens que ces aventures assez fréquentes désolent, surtout lorsqu'ils y ont perdu quelque chose, et particulièrement leurs chances d'être réélus. La louve à qui on ravit ses petits est furieuse sans doute, et c'est une comparaison admise; mais cette louve désespérée n'a point de colère

qui approche du désordre d'esprit où tombe un député à qui l'on enlève ses électeurs. Il ne considère point comment il a su se les procurer ; il voit qu'on les lui dérobe, qu'il ne les a plus, il crie au voleur et à l'assassin. Cela occupait autrefois une séance qu'on appelait la *séance de corruption*. Actuellement[1] il en faut deux, vu l'abondance des matières, et nous viendrons à trois avant que le prince royal soit majeur. Ces séances offrent un certain attrait comique. Les plaignants se montrent courroucés et fiers; la gauche applaudit, le ministère ricane, le centre écoute d'un air innocent. Parmi ces candides auditeurs du centre, on en voit quelques-uns, et ce ne sont pas les moins paisibles, qui ont jadis fait retentir, au nom de la gauche, où ils siégeaient, les plaintes de la vertu indignée. Mais ils ont oublié ces temps lointains. Ils ne comprennent plus ce qu'on veut dire ; ils ne peuvent croire qu'il se passe tant de vilains pactes entre les ministres et leurs adversaires : cela même leur donne une fâcheuse idée de l'Opposition. Ces vertus libérales, disent-ils, seraient donc bien fragiles !

Cependant l'Opposition fait aussi des conquêtes, mais elle se croit innocente, parce qu'elle ne paye pas comptant. Elle ne dit pas aux gens : Votez avec moi, je vous donnerai une place ; elle leur dit : Devenons les plus forts, et nous prendrons les places. Car tout se termine là. Il est bien entendu de tout le monde qu'un ministère patriote ne laisserait pas les grands emplois, ni même les petits, à de vils doctrinaires, suppôts de servitude, gens sans cœur et sans âme qui se tiennent « à genoux devant l'étranger. » Vraiment non, on ne le ferait pas, et ce serait prévariquer. Un doc-

[1] 1847.

trinaire, s'il a un bureau de tabac, vend de mauvais tabac; s'il tient un bureau de poste, il décachète la correspondance des bons Français et la livre à l'Angleterre. On doit pourvoir à ce danger, on doit surtout éviter que le patriote inférieur ne s'indigne et ne songe à sauver encore une fois la patrie. Une place est un poste où il faut pénétrer, pour défendre mieux l'honneur national.

J'ajoute que le patriote ne laisse pas de manipuler aussi les élections et que même il y déploie de l'adresse. Il ne corrompt pas toujours l'électeur, mais quelquefois il le bat, et souvent il le grise. La profonde imbécillité d'un grand nombre de ces censitaires dans les campagnes, et la profonde immoralité de beaucoup d'autres qui habitent les villes, lui offrent des moyens de réussir dont il sait habilement tirer parti. Aux uns il fait des contes absurdes qu'ils avalent très-bien; il profite de toutes les mauvaises passions des autres.

Quel corrupteur qu'un journal comme il y en a tant, rédigé par d'affreux drôles qui touchent et font tressaillir continuellement avec un instinct suprême et infaillible les fibres immondes du cœur humain, qui tronquent les faits, les dénaturent, les passent sous silence, calomnient la religion, avilissent l'autorité, sapent les bases de l'ordre, donnent aux vices tous les noms de la vertu, imputent à la vertu toutes les bassesses et tous les crimes, font désirer le renversement du culte, de la propriété, de la paix, et, quand le jour est venu, s'écrient, en montrant le candidat: Voilà votre homme! voilà celui qui abaissera l'insolence des riches, qui vous délivrera du clergé, qui fera de vous de grands personnages !

La plupart des députés qui accusent le ministère touchant la corruption doivent quitter la séance confondus de

sa générosité, lors même qu'ils ne sont pas corrompus, eux aussi, et qu'ils ont le rare avantage de se croire incorruptibles; — et le ministère est certainement émerveillé de leur mollesse, lors même que tout le monde s'étonne de la vigueur de leurs poursuites et croit le gouvernement accablé. Le ministère a toujours fait plus qu'ils ne disent, mais il l'a fait souvent ou pour eux ou pour leurs meilleurs amis. On veut sans doute, de part et d'autre, se faire un peu de mal, mais on ne veut pas pourtant détruire les moyens de gouvernement. L'opposant se dit que, quand il sera ministre, il faudra bien qu'il se soutienne; le ministre ne perd jamais l'espoir de rattraper l'opposant, d'autant que, s'il est furieux, c'est généralement bon signe.

XIX

POST-SCRIPTUM (1850)

Il y a un article de la Constitution qui défend d'attaquer le suffrage universel. Cet article n'est pas, à mon avis, ce que l'on pouvait faire de plus logique, mais il est fait.

Quant au suffrage des censitaires, tel que nous l'avons pratiqué, c'est le règne de la corruption et de la sottise.

Les censitaires sont faciles à abuser; ils ont tout intérêt à se vendre.

Ils sont assez peuple pour qu'on les trompe, assez peu nombreux pour qu'on les puisse acheter; ils possèdent un commencement de fortune suffisant pour leur donner le goût et le besoin d'en avoir davantage.

Leur demi-instruction les rend propres aux petits em-

plois, leur ambition et demie les dispose à toutes les bassesses.

Par le droit de suffrage ainsi limité, le gouvernement de la France était devenu une oligarchie de fonctionnaires égoïstes et inintelligents. On disait : Ils conservent ! Non, ils ne conservaient pas ; ils consommaient stérilement, sans rien produire que des écritures. Autour d'eux l'opinion dormait, mais elle faisait de mauvais rêves. Un jour, elle s'est levée furieuse, égarée ; elle a bouleversé tout dans un accès de somnambulisme ;

Et elle a institué le suffrage universel.

Si le suffrage universel produit le même résultat ; s'il n'y a rien de changé, sauf que ceux qui n'avaient que leur voix sont devenus chefs d'escouade, et au lieu de quatre ou cinq suffrages en ont quatre ou cinq mille à vendre ; alors, l'opinion qui s'est rendormie, mais dont le sommeil est de plus en plus léger et les rêves de plus en plus mauvais, l'opinion se réveillera encore, sera encore furieuse, bouleversera encore tout ;

Et le suffrage universel pourrait y passer.

Ceux qui ne veulent pas qu'on l'attaque feront bien d'y pourvoir.

LIVRE V

TARTUFES

I

Personne n'ignore que M. Tartufe est plein de vie, mais on connaît mal le personnage et son histoire. Molière a gâté le peu qu'il en a su, pour l'accommoder au théâtre et surtout à ses opinions.

Tartufe ne fut jamais si piètre et si maladroit coquin que la comédie nous le montre. Néanmoins ce merveilleux sceptique commit, chez Orgon, deux fautes surprenantes. Regardant déjà comme sien le bien d'Orgon, il empêcha sottement Damis de voler son père, ce qui le mit au plus mal avec ce bachelier ; ensuite il ne sut pas éviter de porter ombrage à un cadet de Gascogne, autre commensal du bourgeois, grand compagnon de Damis et petit-cousin d'Elmire. Ces deux inimitiés, conjurées contre Tartufe, préparèrent sa ruine. Elmire pourtant ne le haïssait point : elle n'a jamais haï quiconque a paru lui trouver des charmes. Il fallut tout l'ascendant du cadet de Gascogne (c'est le même qui figure, mais bien contrefait, sous le nom de Cléante) pour la contraindre à dessiller les yeux d'Orgon, et elle ne s'y décida qu'au moment où elle vit Tartufe à la

veille d'épouser Marianne; car elle n'entendait point que cette jeune beauté demeurât sous le même toit que ses trente ans : elle aimait bien mieux que Valère, qui était un gentilhomme du Poitou, l'emmenât en province. Tartufe, savamment attaqué, succomba victime de sa concupiscence. Toutefois les choses se passèrent autrement que dans la comédie. La table au tapis est une pauvre invention de l'auteur, embarrassé du caractère d'Elmire, dont le théâtre de ce temps-là n'aurait point supporté la vérité. Le fait est que le cadet de Gascogne n'en fut pas quitte à si bon compte.

Tartufe n'alla point pourrir dans un cul de basse-fosse, comme on le fit croire au bon peuple, heureux de vivre *sous un prince ennemi de la fraude*. Recommandé par l'exempt qui l'avait arrêté, et qui, du premier coup d'œil, apprécia sa valeur, Tartufe fut immédiatement attaché, moyennant de bons gages, à la police la plus secrète. C'était son premier métier, sa vocation véritable. Ceux qui l'ont su n'en ont rien dit, afin de ne pas désobliger Molière et le parterre, qui estiment que Tartufe est fait pour l'Église. S'introduire chez les gens, y arrondir sa bourse, livrer leurs secrets et les vendre eux-mêmes, sont besognes de police, et non d'Église; besognes à quoi Tartufe excelle, et qu'il pratique avec délices. Il est petit-fils de Judas Iscariote, lequel fut disciple de Jésus pour le compte de la synagogue, et voleur; *fur erat*. Pendant la Fronde, Tartufe, alors agent du Coadjuteur, avait mouchardé chez les Mazarins, et c'est même à cette époque que remontaient ses plans sur le bonhomme Orgon. Orgon figurait chaudement dans le parti ministériel : *Pour défendre son prince, il montra du courage*.

Rentré dans sa naturelle carrière, Tartufe offrit d'étu-

dier les jansénistes, qui se mêlaient bien aussi un peu de politique, les saintes gens ! et il se rendit en Hollande. Il y fit imprimer, aux frais de la cassette, un gros livre contre les jésuites et leur morale relâchée. On a de nos jours beaucoup pillé dans cet arsenal, qui mit son auteur en grand crédit près du père Quesnel. Au moyen de quelques noms propres, anecdotes, traits de caractère, ramassés dans les sacristies lorsqu'il faisait le bon apôtre, il sut donner à son libelle un fard de vérité, suffisant pour tromper les sots et pour autoriser la feinte crédulité des autres. Le drôle avait le style et les instincts qui font la perfection des livres de Hollande. Les jansénistes le portèrent aux nues. Il s'empara bientôt de tous les secrets de la secte. On devine qu'il ne s'en dessaisit pas pour une indulgence plénière.

Ses services parurent nécessaires à Paris. Les libres penseurs du temps accablaient Louis XIV d'adulations si persévérantes et si basses, que ce soleil de gloire, dans un moment lucide, à la suite d'un sermon du père Bourdaloue, vint à douter de leur sincérité. Bourdaloue lui avait conseillé de se convertir ; mais il se contenta, pour le moment, de faire espionner ses flatteurs. Tartufe quitte sa mine de Port-Royal, aiguise sa moustache, et le voilà dans les cabarets, en quête des philosophes et des beaux esprits. L'amitié se fit vite entre lui et ces parnassiens, car, à l'exemple du jeune Sévigné, il payait la dépense. Il trouva les beaux esprits bons courtisans, sincères adorateurs du roi, de ses favoris, de ses maîtresses, de ses bâtards, tels en tout qu'ils se montraient dans leurs livres. Le seul Chapelle, quand il était plus gris que de coutume, se permettait quelques épigrammes sur l'extrême embonpoint de la marquise de Montespan. Molière ne buvait pas, et se con-

tentait de railler discrètement le marquis, dont il trouvait le sort trop heureux et la mélancolie ridicule :

> Un partage avec Jupiter
> N'a rien du tout qui déshonore,

se disait-il tristement, en songeant aux rivaux que lui donnait sa femme.

Les instructions de Tartufe ne lui défendaient point de s'amuser. Il se lia tout particulièrement avec Molière, et lui conta son aventure chez Orgon, bien entendu sans lui dire qu'il en était le héros. Molière jugea le sujet, ou plutôt le caractère, excellent pour le théâtre. On sait ce qu'il en fit. Les dévots, qui s'étaient si souvent élevés contre la comédie, eurent leur compte. Tartufe, pendant que Molière travaillait, courtisait Armande, et ne la trouvait point inhumaine. Ce fut un des jolis moments de sa vie. La maison du grand poëte représentait, à vrai dire, un étrange tripot. Armande Béjart, femme de Molière, était bâtarde d'une autre Béjart qui avait été la première concubine de ce fameux moraliste, et on rencontrait encore là une troisième ingénue, à qui ne manquait aucun titre pour parler aussi haut que les deux autres. Tout cela braillait, se disputait, vivait pêle-mêle, en dehors de toutes les conventions civiles et morales. Tartufe souriait de ces mœurs naïves, et parodiait quelquefois entre ses dents un vers tout neuf de M. de la Fontaine :

> *Ah! si les* dévots *savaient peindre!*

Ce ne fut pas un crève-cœur pour lui d'être exposé sur la scène à l'indignation publique. Outre qu'il soupait maintenant chez Ninon, le sang de l'Iscariote se réjouissait dans ses veines lorsqu'il voyait, par l'art de Molière, les

nées que provoquait l'imposteur retomber sur les chrétiens. Un jour qu'il était dans la salle, applaudissant à tout rompre, il rencontra Elmire, vieille, et d'autant plus coquette. Elle avait fait périr de chagrin le bonhomme Orgon, devenu esprit fort, et jouissait librement d'un beau reste de bien qu'elle savait défendre du cadet de Gascogne. Tartufe, profitant du privilége de sa perpétuelle jeunesse, introduisit chez Elmire les jeux et les ris qui la fuyaient, chassa honteusement le cadet de Gascogne, se fit faire une donation en règle de tout ce que possédait la dame, et l'envoya mourir, comme Molière, dans les bras des sœurs de la Charité.

Il était riche; on lui avait expédié des lettres de noblesse; la cour, vieillissant, tournait à la dévotion; il redevint dévot, obtint une belle charge, et fit l'édification de son quartier jusqu'à l'explosion de la Régence.

Notre homme se mit au niveau de l'époque, mais discrètement, non comme ces fous qu'on appelait les *roués*. Il rouvrit, sans mystère et sans bruit, sa porte aux Cidalises, rappela les écrivains, et s'acquit bientôt le renom d'un honnête seigneur, tolérant et philanthrope. C'était la bonne voie pour tenir d'une main les honneurs, de l'autre la popularité. Il s'enrichit immensément sous Louis XV par les charges et par l'usure, ayant compris des premiers quel bon placement c'est de nourrir les gens de lettres. Madame de Pompadour, pour divers services auxquels elle l'avait employé, lui donna une province; il la pressura comme n'aurait pas su faire un Turc assisté de trois juifs, et le paysan se plaignait fort. Mais en même temps monseigneur faisait clandestinement imprimer, dans un de ses châteaux, des pamphlets encyclopédistes; il subventionnait Diderot, écrivait à Voltaire, conspirait contre l'*infâme* chez d'Holbach,

offrait un ermitage à Jean-Jacques, et passait à Paris pour être le père du peuple. On disait que, dans sa province, le moindre corvéable avait la poule au pot.

La Révolution de 89 le trouva très-populaire. Il fut de toutes les assemblées, toujours au rang des plus patriotes, des plus vertueux, des plus terribles. Le peuple le portait en triomphe. En même temps il montrait aux suspects un autre visage, et ceux-ci lui laissaient en dépôt beaucoup de choses. Il reçut considérablement de fidéicommis, il acheta immensément de biens d'Église; il en acheta trop; et, s'en étant aperçus, des patriotes plus vertueux que lui le dépouillèrent à son tour. Il se sauva en Angleterre, où il ne tarda pas à se créer une industrie : il espionnait au profit de la République les émigrés qui se cotisaient pour le nourrir.

Tartufe végéta sous l'Empire. Il y avait dans la police une telle presse de gens de mérite, qu'il ne put y briller. Cependant il eut les épaulettes de général tout comme un autre, et fit en temps opportun sa petite trahison, qui le remit à flot. La Restauration lui plut. Il quitta l'épée avec empressement, n'ayant jamais eu de goût que pour les armes courtes, et se remit à hanter les églises; mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que c'était une duperie, et qu'il gagnerait bien plus à crier contre la Congrégation qu'à pénétrer dans ses rangs. L'Université lui parut assez plantureuse, et c'était une carrière où l'appelait son cœur. Il y entra comme émigré, en bonne place, non sans se réserver, par l'entremise de M. de la Fayette, à titre de patriote de 89, quelques utiles relations dans la haute charbonnerie. Ce fut ainsi qu'il atteignit la Révolution de juillet. Il avait tous les droits possibles d'en profiter, et elle lui rouvrit la carrière politique.

Tartufe n'était point mal vu au Palais-Royal. Il y donna de bons conseils, qu'on apprécia et qu'on reconnut généreusement... Je m'arrête; la suite est trop connue. Qui ne sait que Tartufe siége à gauche, et vote au centre [1]?

II

Chafouin, député, perdit une belle place à la suite d'un arrêt de la cour des comptes qui trouva du louche dans ses livres. Le ministre, qui l'aimait, fut, à ce coup-là, forcé de se montrer sévère : en le destituant, il ne lui retira pas cependant son amitié; il avait quelques bonnes raisons pour la lui conserver; et Chafouin ne perdit pas l'espérance de rentrer dans son emploi.

Il est rare qu'un homme qui se trompe en arithmétique, et qui soustrait, par exemple, au lieu d'additionner, ne trouve pas quelques soustractions à faire aussi dans l'Évangile, dans les commandements de Dieu, dans la religion tout entière. Chafouin était là-dessus plein d'idées, qu'il mettait en œuvre, et qui désolaient son évêque. Ce fertile esprit avait intérieurement réformé le dogme; il réformait ouvertement la morale et voulait réformer encore le culte. La disgrâce l'arrêta court.

Sur ces entrefaites, l'évêque du diocèse où Chafouin est propriétaire vint à Paris. Le bruit se répandit que ce prélat était bien vu de la reine. Chafouin l'alla voir.

Et comme, le lendemain, on parlait de Chafouin : — Ah! s'écria l'évêque, il s'est bien réformé, il est devenu excellent. — Vraiment, monseigneur? — Je vous l'assure. Hier, il est venu me faire bénir un chapelet.

[1] Aujourd'hui républicain de la veille et représentant du peuple.

III

Un universitaire, causant avec moi sans me connaître, dans un lieu politique, en vint bientôt à la grande querelle qui occupait en ce moment tous les professeurs et tous les chrétiens. Il vit que je ne tenais pas pour l'Université, et il entreprit de me conquérir. Comme je me plaçais exclusivement sur le terrain de la liberté : — Oui, me dit-il, la liberté est bonne ; elle est pleine et entière chez nous. Dans les colléges, nous professons ce que nous voulons ; mais vous devez comprendre que si les prêtres font des colléges, la première chose qui est perdue, c'est la liberté. — Pourquoi donc? lui dis-je. — Parce que les prêtres n'aiment pas la liberté. Ils n'enseigneront que leur fanatisme, et ils arrêteront le progrès de l'esprit humain. — Vous serez là, poursuivis-je, pour faire avancer l'esprit humain. — Oui, mais ils auront beaucoup d'élèves ; ils jetteront chaque année dans la société une masse de dévots : et que deviendra la belle unité de l'esprit français? — Je trouve, continuai-je, que vous ne travaillez pas beaucoup vous-mêmes à maintenir cette unité. Vous me dites que chacun de vous enseigne ce que bon lui semble, et vous savez si vous profitez de la permission. Autant de professeurs, autant de doctrines. — Pas tant que vous croyez ; il n'y a guère dans toute l'Université que cinq ou six écoles, et nous luttons avec force contre la tyrannie de Cousin, qui est parvenu à faire dominer son éclectisme. — Eh bien ; l'éclectisme n'est-il pas lui-même un assemblage forcé de doctrines contraires, qui se nient réciproquement, et qui font table rase de toutes les croyances dans l'esprit de quiconque n'est pas forcé de maintenir entre

elles une sorte d'accord absurde et impossible, pour tenir boutique de philosophie ? — Mais vous ne faites pas attention à une chose, reprit le professeur après s'être recueilli un instant : c'est que nos cinq ou six écoles, tout en se combattant (et c'est là ce qui les fait vivre), se réunissent pour accabler de leur force et de leur nombre l'étroite école du fanatisme et de la superstition. — A la bonne heure, continuai-je. Cependant, à votre tour, remarquez que ce fanatisme et cette superstition conservent encore des adhérents assez nombreux. Vous craignez même leur concurrence. — Ce n'est, dit-il, qu'une minorité. — Soit ; cette minorité a droit à la liberté, sans doute : pourquoi l'opprimez-vous ? — Elle nous a opprimés jadis, répondit-il. — On pourrait, dis-je, contester, ou du moins expliquer cela ; mais je l'admets. De quel droit lui reprochez-vous cette oppression et vous appelez-vous libres penseurs, si vous opprimez aussi ? Comment voulez-vous que des pères de famille qui ont une religion, et qui tiennent à cette religion comme on tient à la vie, vous confient l'âme de leurs enfants, à vous qui niez en général toute religion ?

Mon homme changea un peu de gamme. — Nous ne nions pas la religion, s'écria-t-il, et nous n'opprimons personne ; c'est une calomnie des dévots. Pour moi, je suis très-religieux ; j'ai un sentiment religieux vif et sincère, que je ne tais ni ne déguise. Mais je ne crois pas que pour être religieux il faille croire, par exemple, à la divinité de Jésus-Christ. Je n'avale pas ça. — Moi, monsieur, lui dis-je, je l'avale ; et voilà pourquoi, si j'avais des enfants, je ne vous les confierais pas. Cependant il faut que je vous les confie, ou que je les élève moi-même, ce que ma santé ou mon état ne rendent pas toujours possible, ou que je me décide à leur faire donner par d'autres que

vous ou moi une bonne éducation qui sera horriblement coûteuse, et qui néanmoins leur fermera l'entrée de toutes les carrières libérales. Ils ne pourront être ni avocats, ni médecins, ni professeurs, ni fonctionnaires; et, pour peu que vous marchiez encore dans la voie du monopole, ils ne pourront même devenir officiers dans l'armée : que dis-je? ils ne pourront pas être prêtres en France. Vous voyez bien que vous nous opprimez.

L'entretien finit là. Qu'on juge si je fus médiocrement surpris de voir arriver, quelques jours après, chez moi, ce même universitaire, portant sous le bras une compilation dédiée à un ministre, et verbalement approuvée par un évêque. Il s'était enquis de mon nom, et, enchanté, me dit-il, d'avoir fait connaissance avec un homme aussi estimable, il m'apportait cet ouvrage tout nouveau, qu'il avait composé en s'éclairant des conseils les plus sages.— Vous comprenez, ajouta-t-il, que dans un livre de ce genre j'ai mis de côté toutes mes opinions particulières. Je suis un honnête homme, et j'aurais scrupule de prononcer devant des enfants ou de mettre sous leurs yeux un seul mot qui ne fût pas parfaitement catholique. Nous devons respecter la foi des pères dans l'âme de leurs fils. Le doute a ses amertumes : heureux ceux qui croient! Je vous demande votre amitié.—Cher monsieur, lui dis-je, mon amitié, vous l'aviez déjà, car je vous plains de tout mon cœur; mais des éloges pour votre livre, vous n'en aurez point.

Je ne doutais pas que son livre ne fût mauvais, quoiqu'il m'eût assuré qu'il n'y avait rien de lui, et je ne me trompais guère. C'était une balayure; il avait raclé quelques médiocres ouvrages, et, de tout ce qu'ils renfermaient de plus suspect ou de plus sot, il avait formé le sien.

IV

Le soir, ayant à peine, minuit sonnant, fini ma tâche, le front serré, les yeux brûlants, le cœur chargé d'angoisses, car le jour a été plein de sombres nouvelles, je traversais d'un pas pressé les rues endormies. Je disais mon chapelet, pensant à la Suisse en feu, à la France menacée, à mon frère absent, à mon enfant malade. Tout à coup la rue est remplie de cris, de chansons, de hurlements. Une centaine d'étudiants sortaient du bal avec des filles, et s'en retournaient au pays latin. Ils n'étaient pas ivres; mais jamais la dernière populace des faubourgs, dans la fièvre du vin bleu, n'a troublé les airs de plus abjectes et plus obscènes vociférations que ces messieurs n'en faisaient entendre, par pure gentillesse. Les guenons auxquelles ils donnaient le bras s'y joignaient d'une voix glapissante, et ces bestialités soulevaient des rires immondes qui retentissaient au loin. Plus d'un père de famille a dû frémir, et prier Dieu de protéger le sommeil de ses enfants. Ces jeunes gens sont les mêmes qu'on voit aux cours du collége de France, et qui vont dans certaines occasions, en longues bandes, moins les dames, honorer le patriotisme et le génie de Béranger. Cependant ils ne redisent point des chansons de Béranger, même libres; d'autres refrains, vrais refrains de lupanar, souillés des fanges les plus fétides, leur plaisent davantage. Ils ne trouvent point de goût à ce qui n'outrage point la langue en même temps que la pudeur; et Béranger, qui parle français, n'est au fond qu'une momie, honorée par respect humain.

Mais quoi! ces jeunes gens sont l'espoir de la patrie et de l'avenir; et moi, laborieux ouvrier, qui rentre, en disant mes prières, dans une demeure dont la chasteté garde

le seuil, je ne suis qu'un vil jésuite, un citoyen pervers, un ennemi de la liberté, un empoisonneur de consciences! Parmi ces *libres penseurs*, qui chantent comme ils viennent de danser, se trouve peut-être celui qui me viendra prendre un jour, au milieu de ma famille et de mes livres, et qui me fera couper le cou, pour accroître d'autant le bonheur, l'affranchissement et la dignité de l'espèce humaine.

V

Tout le monde peut voir, et malheureusement tout le monde voit, dans les endroits très-fréquentés de Paris, d'infâmes boutiques où l'on expose jour et nuit les plus infectes ordures qui puissent sortir de la plume et du burin des derniers goujats. Cent fois, en passant devant ces étalages, j'ai vu des jeunes gens, des ouvriers, de malheureux enfants, qui dévoraient publiquement les saletés dont je ne veux pas transcrire les titres hideux. Ceux qui ne savent pas lire peuvent feuilleter des estampes qui en disent assez.

Il y a un article du Code pénal qui condamne à la prison les entremetteurs de débauche. Si cet article n'est pas abrogé, pourquoi ces boutiques sont-elles ouvertes, et pourquoi les marchands qui les tiennent ne sont-ils pas devant les juges? Où trouvera-t-on des gens qui s'entremettent à procurer la débauche plus activement que ne le font ceux-ci par leur infâme trafic?

J'entends certains personnages, plus intéressés que moi sans doute au maintien de ce qui existe, se plaindre que la morale déserte les masses. Les réquisitoires des procureurs de la République ne parlent que de la nécessité de relever la morale; les mercuriales des procureurs géné-

raux n'ont pas d'autre objet; le ministère va dire à la tribune qu'il faut de la morale. Faites-nous de la morale! ne cesse-t-on de crier au clergé. Et, d'un autre côté, on a une police qui dort à côté des orgies les plus brutales; une censure des images qui salit nos murailles de tout ce que nous voyons; on loue sa maison pour des trafics immondes; on ne sait pas, riche à millions, sacrifier quelques centaines de francs pour jeter hors de chez soi cet impur commerce, et il paraît qu'après avoir traqué dans toutes les caves et dans tous les greniers quelques méchants écrits politiques, les sergents de ville n'ont plus d'yeux pour voir les écrits mille fois plus dangereux qui pullulent à tous les angles de rue, corrompant et pourrissant dans le peuple autant d'âmes qu'ils attirent de regards.

Je crois pénétrer la raison de cette extrême indulgence. Il y a d'autres boutiques qu'il faudrait inquiéter si l'on supprimait celles-là. Les journaux protégent cette annexe de leurs feuilletons. Une différence de style, si même elle existe, ne peut rendre coupable ailleurs ce qu'il leur plaît de faire passer pour innocent. Il faut que l'on vende impunément des ordures, puisqu'il leur plaît d'en débiter.

Paris, grâce à ses artistes, à ses libraires, à ses théâtres et à ses imageries, offre l'aspect d'une Gomorrhe. L'histoire ne raconte rien des turpitudes de Corinthe qui ne soit égalé sous nos yeux. Partout la luxure étale insolemment ses enseignes triomphantes; nous avons un sénat de lettrés dont les trois quarts ont fait des livres que toute bonne police enverrait au bourreau. Transportez demain chez les Cafres l'imprimerie, la lithographie, les écoles primaires, la plupart de nos peintres, de nos écrivains, de nos sculpteurs : vous chercherez en quoi la civilisation des Cafres diffère de la nôtre.

VI

Revenu de ses guerres, de ses gouvernements, de ses emplois; comblé de biens et d'honneurs, n'ayant plus rien à prétendre, déjà mort pour le monde, ce vieux général, retiré dans ses terres, donnait enfin quelque joie à sa femme, pieuse chrétienne, et à son curé. On le voyait à la messe le dimanche, ce qui était d'un exemple excellent. Il écoutait de sages avis. Il avait toujours dit que la religion était bonne; il la reconnaissait vraie et divine. Quelquefois même il poussait d'heureux soupirs, et l'on pensait, l'on espérait qu'il n'échapperait pas à la miséricorde de Dieu. Tout à coup il change d'allures : il ne va plus à la messe; il fait travailler le dimanche; on le voit travailler lui-même, prendre la serpe et le hoyau; et les paysans étonnés l'entendent blasphémer comme le dernier charretier de la commune. Il a un neveu qu'il compte faire passer aux élections prochaines, et il lui est revenu que les électeurs influents ne voulaient pas du gendre d'un cagot. Vous verrez que, si la mort se présente avant que l'élection soit faite, ce général qui a fait mourir tant d'hommes, ce législateur qui a voté tant de lois, cet ambitieux qui a prêté tant de serments, ce politique qui a fait tant de mensonges, cet administrateur qui a ramassé tant de richesses, vous verrez qu'il repoussera sa femme en larmes, qu'il renverra brutalement son curé, qu'il reniera son baptême, qu'il étouffera ses terreurs et ses remords, et qu'il mourra comme un bandit.

VII

J'ai l'honneur de connaître plusieurs lecteurs du *Juif-*

Errant; quelques-uns même sont mes amis anciens, qui ne passaient point autrefois parmi nous pour être de grands inventeurs. Ils sont devenus profonds socialistes, chauds humanitaires, ardents ennemis des jésuites; mais aucun d'eux n'a renvoyé sa concubine, aucun d'eux n'a pris l'habitude d'aller visiter les pauvres; ceux qui fréquentaient le tripot vont toujours au tripot, ceux qui faisaient l'usure sont toujours usuriers.

VIII

Parmi les jurés qui m'ont condamné, il y en avait un du verdict duquel j'étais sûr à l'avance. C'était un homme de trente-cinq ans, tournure de boutiquier de Paris, avec une figure jaunâtre, semée d'un peu de poil blond. Il me jeta tout d'abord des regards aigres et pleins de mépris; et, quand ce fut à mon avocat de parler, il se mit à rire, en homme qui ne se laisserait point prendre aux beaux discours. Je le fis remarquer à mes amis : « Voilà, leur dis-je, un monsieur qui est bien décidé à ne point ménager les jésuites. — Tu peux en être sûr, me répondit l'un d'eux; je le connais : c'est un marchand du quartier, qui a de la littérature. Dernièrement, nous étions ensemble au corps de garde; il n'a cessé de déclamer contre la tyrannie imbécile des gens d'Église, et il m'a fait particulièrement un long discours sur l'infamie et la bêtise des cafards qui ont jadis condamné Galilée. S'il peut t'en donner pour trois ans, il ne te manquera pas. »

IX

Nous lisons, au livre des Actes, que, le lendemain de la Pentecôte, les Juifs, entendant les apôtres prêcher, se mi-

rent à railler, disant : « Ces Nazaréens sont ivres! » A quoi saint Pierre, naïvement, répondit : Comment serions-nous ivres? Il n'est que la troisième heure, et vous savez bien que nous n'avons pu rien prendre encore, car la loi le défend.

Ces moqueurs avaient déjà crucifié le Juste. Depuis dix-huit cents ans ceux qui les imitent, poursuivant l'Église de leurs railleries, ont commencé comme eux. Ils ont mis à mort dans leur âme Jésus-Christ, qui leur a vainement parlé; ils ont été fourbes, menteurs, impudiques, et ils ont ensuite crié au prêtre : Tu as péché!

La plupart du temps, le prêtre n'est pas moins naïf que saint Pierre. Il répond avec la même simplicité : Je n'ai pu faire ce que vous dites; vous savez bien que la loi me le défend.

Certes, ils le savent! Ils connaissent bien cette loi, ils viennent de la transgresser; et c'est pourquoi, pauvre prêtre, ils t'accusent.

X

Quelque gamin, fraîchement sorti de l'École normale, sans style et sans esprit, mais bon éclectique, tombe dans un collége de province, et professe là les doctrines philosophiques de ses maîtres. Il enseigne que Jésus-Christ n'est pas Dieu, et que Dieu n'est qu'une abstraction; que la vérité n'est point faite encore; que, par conséquent, la morale reçue est incertaine et provisoire. Voilà ses écoliers en bonne voie d'être promptement de petits grimauds incrédules, qui, sous prétexte de philosophie, seront déistes, sociniens, kantistes, matérialistes, manichéens, gnostiques, spinosistes, tout, excepté chrétiens. L'évêque l'apprend, et s'en émeut. Il cherche à voir le professeur, e

ntreprend de raisonner avec lui. L'autre ergote, se fait attre, et ne paraît plus; mais il n'enseigne qu'avec plus le ténacité ses pestilentielles sottises. L'évêque réclame : Vous me gâtez ces enfants, dit-il : vous faussez leur jugement et peut-être leur conscience; si vous continuez, ils leviendront certainement des sots, et peut-être de malhonnêtes gens. » Le gamin se lance de plus belle; il met es écoliers au courant du débat, et ces marmots, qu'il nnuyait, prennent goût à la classe. Le conseil royal s'occupe du litige, et donne tort à l'évêque. C'est une victoire pour le collége, pour le conseil municipal, pour le barreau, pour la bonne bourgeoisie, pour toute la ville. La lasse de philosophie, profitant du premier jour de congé, e porte en masse sous les fenêtres du palais épiscopal; lle crie : *A bas l'évêque! à bas le cafard!* Les journaux élèbrent ce triomphe éclatant de la raison pure, et les pères de famille pleurent de tendresse et d'orgueil, d'avoir les enfants si avancés, et de voir l'avenir du monde en si bonnes mains.

XI

M. un tel, poëte, philosophe, humoriste, humanitaire et concubinaire, fait un livre dont la belle pièce est une peinture de certain couvent. Il connaît bien la maison et ceux qui l'habitent. Les moines y sont peints depuis le parloir jusqu'à la cellule; il décrit les occupations, les figures, les caractères. Nulle grâce à aucun, ni d'un défaut, ni d'un travers, ni d'une manie; tout est noté scrupuleusement, tout est mis en relief. M. un tel n'oublie qu'une chose : c'est que ces moines qu'il déchire l'ont accueilli chez eux, l'ont soigné, l'ont consolé, l'ont empêché de mourir de faim et de vermine.

Quand tu feras la seconde édition de ton livre, drôle, puisque tu veux peindre le couvent, décris donc encore ce personnage; dis son orgueil et sa bassesse; dis que ces sots moines s'efforçaient de fermer les yeux sur ses polissonneries, et de ne point le connaître, de peur d'être obligés de le chasser, à quoi ils ont dû se résigner pourtant.

XII

Pour Dieu, monsieur l'abbé, ou ne dites plus la messe et ne portez plus ce titre d'abbé, ou habillez-vous en prêtre et vivez en prêtre.

Vous êtes à peu près dans Paris seul de votre espèce; mais vous battez de telle sorte le pavé, que l'on vous croit cinquante : il n'en résulte rien de bon pour l'Église.

Convient-il qu'on vous rencontre à minuit, le manteau sur le nez comme un chercheur d'aventures, et que les gens du quartier, vous voyant rentrer si tard, se disent en riant : *C'est ce prêtre!*

Pour mon compte, je vous préviens que vous me scandalisez.

Vous devez être le sel de la terre et la bonne odeur de Jésus-Christ, près de tous ceux qui vous connaissent ou qui seulement vous voient. Or, en vérité, ce n'est point l'effet que produit votre figure, quand vous paraissez en habit laïque, botté comme un joueur de lansquenet, sanglé comme un acteur.

Quel avantage y trouvez-vous? Croyez-vous être joli? Sachez que des pieds à la tête, depuis la pointe de vos cheveux agacés jusqu'au talon de vos bottes, vous êtes ridicule.

Ridicule cette cravate ruisselante, ridicule ce gilet illustré de ramages flamboyants, ridicule cet habit collé

sur vos hanches, ridicules vos hanches; toute votre précieuse personne est ridicule affreusement.

Non, monsieur, vous n'avez pas le droit d'être ridicule ainsi. Un prêtre doit être propre; mais propre de cette façon!... Soyez plutôt râpé, fripé, rapiécé; soyez plutôt sale!

Il y a des prêtres qui ont d'horribles chapeaux, d'autres dont les soutanes font pitié; on tolère tout. Et si à travers ces haillons l'on remarque un air doux et pensif, on a bientôt fait de songer que cette négligence est l'effet d'une pauvreté courageuse, ou d'un austère oubli des exigences mondaines. En quelque état que soit une soutane, elle est le vêtement de la science, de la piété, du dévouement, du sacrifice; elle est sacrée à l'œil des gens de bien.

Dans la rue, un jour, je suivais une de ces soutanes mal faites et fatiguées, propre pourtant; mais la brosse, à force de la frotter, l'avait lustrée et blanchie. Elle battait des souliers rougis par le temps; elle était surmontée d'un chapeau... Ah! monsieur l'abbé, je ménage vos nerfs, et je ne décris point ce chapeau.

Bon Dieu! me dis-je, que voilà un pauvre prêtre à qui l'on ferait bien de donner une soutane! Cependant les passants saluaient avec respect ce prêtre mal vêtu; après l'avoir salué, ils se retournaient pour le voir encore. Je doublai le pas, et je saluai à mon tour.

C'était le Père de Ravignan. Il venait de prêcher des enfants, et il allait à Notre-Dame. Il se hâtait, parce qu'il avait, sur son chemin, visité un malade.

Qui dira combien sont tombées de larmes consolantes et salutaires sur la soutane usée de Ravignan, combien de genoux, jadis superbes, ont frôlé la poussière qui couvre ses souliers rougis?

Mais qui voulez-vous, Almaviva de sacristie, qui aille

pleurer sur votre justaucorps chargé de fanfreluches, et s'agenouiller à vos pieds chaussés pour les salons? Qui vous demandera d'ôter vos gants jaunes, pour que vos mains aux fades senteurs épanchent le pardon et la paix?

Vous n'y tenez pas, je le sais bien! Mais alors que faites-vous dans l'Église? Vous direz que vous y êtes, et que vous n'en pouvez sortir! Vous pouvez du moins vous cacher.

Que s'est-il donc passé? De quoi vous vengez-vous, quand vous contristez à la fois les prêtres et les fidèles, par cet étalage impudent d'une vocation faussée ou perdue?

Est-ce que vos illustres parents vous ont fait d'Église malgré vous, pour laisser leurs domaines à monsieur votre frère l'huissier-priseur? Est-ce que le sacerdoce vous a été imposé? Est-ce que vous ne l'avez pas, au contraire, sollicité dans la plénitude de votre liberté et de votre raison?

Êtes-vous victime d'une éducation corruptrice? Vos confrères, votre évêque, vous ont-ils donné l'exemple de gens de qualité subordonnant les maximes du ciel aux passions et aux amusements de la terre? Entre vous et les derniers abbés de boudoir, est-ce qu'il n'y a pas l'échafaud de 1793 et tous les fléaux que la Providence a permis pour enseigner aux prêtres le rôle qu'ils ont à remplir?

Vous faites le bel esprit, et vous étalez volontiers votre littérature. N'êtes-vous pas assez intelligent pour savoir que l'impiété ne sera vaincue et le monde sauvé que par un sacerdoce humble, pauvre, laborieux, mortifié, et qu'au milieu d'une société chargée de tous les vices que le christianisme vint combattre, il faut aller au combat avec la foi et la bure des apôtres?

Malheur à vous, race fausse, prêtres mondains, non-seulement stériles, mais qui, par votre seul aspect, frappez souvent de stérilité le travail des autres! Malheur à

vous, qui êtes un argument dans la bouche de l'impie! Malheur à vous, dont il peut dire, pour échapper à la vérité qui le presse : *Voyez ce prêtre!*

XIII

Je pénétrai un jour dans le sanctuaire du procureur général; je n'allais pas solliciter une grande faveur : c'était qu'on voulût bien me mettre en prison avant le 15 juin, afin que j'en fusse dehors avant le 15 juillet, pour vaquer à certaines affaires. J'avais le droit de passer un mois en prison : le roi seul pouvait me ravir ce privilége en me faisant grâce, et Sa Majesté n'y pensait pas. Néanmoins on me laissa solliciter, par habitude constitutionnelle, et j'eus besoin de faire intervenir quelques députés. Enfin, moyennant protection, j'obtins ce que je demandais; il me restait à régler avec les greffiers, les huissiers, les guichetiers, etc., toutes espèces qui ne sont abordables au pauvre monde que par la voie du procureur général, et c'était ce qui me conduisait au parquet. Je trouvai trois messieurs en habit noir, qui me reçurent d'un air froid et fier. Jamais je ne fus si dédaigneusement regardé du haut d'une cravate blanche. Je sentis que je n'étais qu'un malfaiteur; je ne pus me défendre de quelque émotion, et je proposai humblement ma requête. « Quoi! dit Pascal, vous êtes plaisant! vous ne voulez pas que je salue un homme habillé de brocatelle? Si je ne le salue pas, il me fera donner des étrivières. » Parce que je voulais sortir de prison avant le 15 juillet, j'étais le serviteur de ces trois messieurs, dont je crois bien qu'aucun ne me vaut, si peu que je vaille. — Ah! me disais-je, fiers robins, que ne suis-

je pour quelques jours seulement le valet de chambre favori du ministre de la justice!

XIV

On sait de quel prix cette très-belle, très-riche et très-noble créature, la duchesse de Devonshire (Dieu me gratifie d'un autre trésor!) paya pour Fox le suffrage électoral d'un boucher : elle se laissa embrasser par cet homme. Voici quelque chose de plus étrange. Un avocat général, un de ces pédants noirs qui se font les Catons du siècle, et qui ne connaissent ni n'excusent aucune des faiblesses de l'humanité, sollicitait les électeurs. Faisant, au fort des élections et de la canicule, un voyage en patache sur l'impériale, par économie, il s'aperçut que le patachon avait chaud. Le patachon était électeur. Le candidat le fit-il boire? Non; c'eût été le corrompre, et il eût fallu payer. Il tira son mouchoir, et, comme une mère ou comme une sœur attentive, il essuya, il épongea la sueur qui baignait le front et les tempes du patachon.

XV

Le juge porte à la ville un costume qui n'est pas celui de tout le monde : il s'habille de noir et se chausse de souliers. Avec cela et une cravate blanche, il a dans la rue une gravité qu'on admire et qui le fait reconnaître. Le jour, c'est un prêtre, plus riche, plus fier, plus gourmé que les autres, et qui n'aime rien tant que de faire la leçon à la justice des saints canons et du confessionnal; mais, quand le soir vient, il va souper chez les courtisanes, à moins qu'il n'ait à faire le complaisant dans le salon du ministre.

XVI

Les journalistes libéraux ne lisent guère les *Annales de la propagation de la foi*, ils ont tort; c'est une lecture que je leur conseille. Nulle part ils ne trouveront des moyens plus ingénieux d'entraver la religion que ceux qui sont racontés dans ce livre, et qu'emploient tour à tour, avec une émulation infatigable, les sauvages de l'Océanie, les bonzes de l'Inde, les empereurs de la Chine, de la Cochinchine et de la Russie.

Ce dernier vient de se signaler par un coup admirable. Une mission de capucins existait à Tiflis depuis longtemps; elle assistait les catholiques de la Géorgie, et gênait parmi ces populations la propagande des prêtres grecs. Il en résultait que, dans ce pays, on n'adorait pas encore tout à fait le chef de l'empire. Nicolas a envoyé des Cosaques, du canon, des gens de police; on a entouré le couvent, on a chassé les religieux. Il faut voir comme cette expédition a été glorieuse! Pas un capucin n'est resté, pas même un certain vieillard, qui est mort en embrassant pour la dernière fois les marches de l'autel. Le cadavre de ce fanatique a été enlevé. Il espérait une sépulture à l'ombre du sanctuaire où ses jours s'étaient écoulés pleins de bonnes œuvres et de paix : il a été déçu dans ce désir rebelle. Voilà de quelle sorte on doit traiter les insolents qui osent penser que la mort les affranchira de la volonté de l'empereur.

Nous proposons surtout l'exemple de Sa Majesté russe aux démocrates du *National* et de la *Réforme*, lesquels ne se bornent pas, comme la troupe énervée des dynastiques, à demander qu'on mette les moines hors de leur domicile,

mais exigent *qu'on les envoie sous un autre ciel* corrompre les consciences, troubler les familles, etc. C'est bien ainsi que l'entend et le pratique le grand prince qui règne sur l'Église grecque, cette sœur aînée de la gallicane. De tels actes sont faits pour réconcilier le *National* et la *Réforme* avec la royauté. Dignes en tout de leurs mâles aïeux, le *National* et la *Réforme* aiment ce qui est fort. Un tyran qui bat, qui confisque, qui emprisonne, qui exile, qui tue, et qui, naturellement, ne va pas à confesse, n'est plus à leurs yeux un tyran : c'est un homme qui sait gouverner, qui a une mission, qui la remplit avec *énergie;* et que peut-on faire de mieux que de l'applaudir, s'il ne daigne pas permettre qu'on le seconde?

XVII

Je demande un avocat sans causes, car j'ai besoin qu'il soit honnête; et je le prie de me faire un livre qui rendra de grands services à l'humanité. Il étudiera la vie privée des grands hommes anciens et modernes, de tous ceux dont le monde admire le plus les actions et les livres, et il les jugera, témoins et eux-mêmes entendus, au point de vue du code pénal. Il ne s'occupera point de la politique, qui a toujours fait pendre les plus honnêtes gens pêle-mêle avec beaucoup de gredins, qui sont d'ordinaire les plus admirés. Il ne s'occupera que de la simple morale. Il rapportera le fait, et il ajoutera tout uniment, comme les robes noires du parquet : *Prévu* par tel article *du code pénal, portant telle peine.* Je maintiens que peu de réformateurs en seraient quittes pour cinq ans de galères, et que beaucoup de moralistes n'échapperaient pas à la perpétuité.

LIVRE VI

PERSÉCUTEURS

I

On connaît dans toute la France les Conférences de saint Vincent de Paul. On sait comment quelques étudiants catholiques, rassemblés il y a une quinzaine d'années dans une chambrette du pays latin, formèrent entre eux une association de charité pour le secours des pauvres, qui devint en peu de temps fort nombreuse, gagna toutes les paroisses de Paris, et de là se répandit rapidement sur la surface entière de la France. On compte maintenant peu de villes où cette œuvre ne soit établie. Partout où elle s'établit, c'est-à-dire partout où il se trouve trois chrétiens pour s'associer, pour demander à Dieu, dans la ferveur d'une prière commune, la grâce de pouvoir aider leurs frères pauvres et souffrants, les zélateurs accourent, les dons abondent, les ressources de la charité sont décuplées et centuplées. Point de mansarde ouverte aux brises d'hiver, point de hideuses tanières où la maladie, la misère et le désespoir rongent lentement leurs victimes, qui ne soient bientôt visités et souvent consolés. La charité chrétienne y accourt, les mains chargées d'offrandes et le

cœur plein de douces paroles. Je dis la charité chrétienne, et non la bienfaisance du monde. La bienfaisance est une qualité, la charité est une vertu. La bienfaisance donne, la charité aime; la bienfaisance agit volontiers par ambassadeurs, la charité est tendre, ingénieuse, infatigable; l'aspect de la misère ne la décourage pas, et l'excite au contraire : elle ne veut pas seulement aider les pauvres, elle veut les servir; elle les voit de ses yeux, les aime de son cœur, les sert de ses mains.

Quiconque a fréquenté une de ces Conférences si admirables et si modestes ne l'oubliera jamais. Partout elles offrent le même spectacle, digne des complaisances du ciel. Une grande salle, — le plus souvent quelque dépendance d'église, — à peine meublée de quelques siéges; une image de Notre-Seigneur, une lampe fumeuse; mais dans ce lieu misérable, trente, cinquante, cent chrétiens, jeunes pour la plupart, rassemblés sans distinction de nom, d'âge, de rang, d'opinion et de fortune; rassemblés pour mettre en commun leur intelligence, leurs cœurs, leur zèle, leurs aumônes, et pour se partager l'immense poids des misères qu'il faut secourir. On fait à haute voix une courte prière, on achève de se fortifier par une lecture pieuse; le bureau rend compte des nécessités et des ressources de l'œuvre, et chacun demande ce qu'il lui faut pour les pauvres dont il s'est chargé, ou propose à la Conférence d'adopter quelques malheureux que l'on ne secourait pas encore, et qu'il a découverts. Là se font naïvement, en peu de mots, des peintures déchirantes, et se dressent avec toute leur énergie les formidables problèmes de la misère, bien capables de déconcerter des âmes moins chrétiennes. Ce sont des gens à placer, des enfants à sauver de la débauche et de la dégradation, des familles qui,

dans le cœur de l'hiver, n'ont ni bois ni pain ni vêtements, et que l'on veut encore chasser du grabat fétide où elles sont entassées; et tel est le nombre de ces infortunés clients, que la Conférence, malgré l'ardeur prodigue de sa charité, obligée de compter, hésite parfois avant d'accorder une botte de paille ou une livre de pain. On frémit en entendant ces choses, et l'on bénit Dieu. On frémit de l'étendue et de la profondeur du mal; on frémit de penser à ce que deviendraient tant de malheureuses créatures, si elles étaient abandonnées aux mains marâtres des agents de la bienfaisance officielle; on frémit, lorsque l'on se demande ce que deviendrait l'État lui-même, assailli par ces armées d'indigents qu'il ne peut plus secourir, et qu'il n'a jamais pu consoler [1]. On bénit Dieu, parce que l'on voit poindre pour les pauvres et pour la société l'aurore d'un meilleur avenir. Cette réunion de chrétiens, cette réunion de jeunes gens, si petite, mais pourtant inespérée hier encore, n'est-ce pas une aurore en effet, et mieux déjà qu'une aurore? N'est-ce pas déjà le jour? Ils sont jeunes, et néanmoins ils connaissent le but de la vie, puisqu'ils font la charité; ils sont familiarisés avec la plus redoutable des questions sociales; ils en ont étudié les secrets, ils en ont sondé les abîmes, et le moindre d'entre eux en connaît les solutions, — qu'il faudra bien appliquer quelque jour, — mieux que tous les professeurs et tous les faiseurs d'économie politique, dont une philosophie sans entrailles et une philanthropie ridicule applaudissent tour à tour les inutiles et souvent funestes leçons.

Le bien que les Conférences de saint Vincent de Paul ont produit en France est déjà, Dieu merci, incalculable;

[1] Les événements de Juin 1848 sont venus rendre ceci plus clair.

celui qu'elles projettent et celui que Dieu leur inspirera sera plus grand encore. On pourrait, à la rigueur, savoir combien de sommes elles ont distribuées, combien de pauvres elles ont secourus ; mais les plus longues et les plus glorieuses tables de leur statistique ne sont écrites et ne sont connues que dans le ciel. Dieu, qui tient compte du verre d'eau donné en son nom, se souvient de tant d'âmes préservées, raffermies, consolées, édifiées par cette pieuse jeunesse; de tant d'aumônes arrachées à la froideur du riche, de tant de bonnes pensées réveillées dans le cœur de l'indifférent. Quel autre que Lui peut mesurer l'impulsion donnée à toutes les bonnes œuvres par ce fleuve de charité qui roule dans tout le territoire? Quel autre sait combien sera bénie, pour les bénédictions qu'elle attire sur la France, cette association où s'émousse saintement l'ardeur des discordes civiles, où se forme l'obstacle qui peut-être empêchera la misère furieuse de se ruer sur la richesse égoïste; où se mûrissent, dans la pratique du premier des devoirs sociaux, les hommes qui devront prochainement agir pour leur large part sur la direction de la société?

Ainsi, les Conférences de saint Vincent de Paul sont indispensables aux pauvres, utiles à l'État ; et l'on ne saurait, à moins de folie, leur reprocher le moindre mal, ou les accuser du plus petit inconvénient.

Eh bien ! il s'est trouvé, dans une grande ville de France, un fonctionnaire, un magistrat du peuple, un maire enfin, qui a entrepris d'ébranler et de dissoudre la Conférence de saint Vincent de Paul, formée par ses concitoyens! Poussé par nous ne savons quelles idées, ce protecteur-né du bon ordre et de la bienfaisance a imaginé des tracasseries et des procès contre une assemblée de charité et de priè-

res. Il est sans doute du nombre des économistes qui ont découvert que l'aumône encourage la paresse du pauvre, et que du moment qu'un enfant de six ans, une femme infirme, un vieillard octogénaire ne peuvent pas travailler, il vaut mieux les laisser mourir.

Pour accroître leurs ressources toujours insuffisantes, les Conférences organisent tous les ans une loterie qui forme une part considérable de leurs revenus. Elles n'ont guère de meilleur moyen de solliciter cette espèce de générosité qui ne donne rien que par politesse, dans l'espoir d'un gain ou d'un plaisir. La charité fournit des lots, prend une partie des billets, et, à force d'importunités, parvient à placer les autres. C'est une sorte de tribut payé maintenant à toutes les dames chrétiennes, et personne encore ne s'est avisé de beaucoup plaindre ceux qui s'irritent d'un usage qui les force à donner aux pauvres quelques pièces de cinq francs tous les hivers.

Le maire de la ville en question s'est cependant pris de compassion pour eux. Pénétré d'une indignation vertueuse contre les jeux de hasard, il n'a pas voulu que la Conférence fît une loterie dans la circonscription qu'il administre. Pour faire lever la prohibition, on invoqua le préfet. Le pouvoir du préfet se bornait malheureusement, en cette circonstance, à montrer plus de cœur et plus d'intelligence que le maire. Il conseilla de faire tirer la loterie dans une commune voisine ; le conseil fut suivi, la loterie eut lieu, et les bienfaiteurs purent croire enfin qu'il ne restait qu'à en partager le produit aux pauvres. Point! M. le maire ne l'entend pas de la sorte : que les pauvres languissent après un vêtement, après une botte de paille, après un morceau de pain; que l'on remette à donner un médicament aux malades, un linceul aux morts! M. le

maire réclame le produit de la loterie, et veut qu'on le verse au bureau de bienfaisance. Il s'appuie pour cela sur des textes de loi... Il connaît des lois qui nous défendent de secourir les pauvres, à moins que ce ne soit d'une certaine façon ! des lois qui sans doute déclarent illégale, antisociale et immorale, toute charité qui ne se purifie pas et ne s'allége pas de quelque chose aux doigts des bureaux de bienfaisance ; car les bureaux de bienfaisance tiennent des écritures, et ne les donnent pas pour rien !

Si les lois qu'invoque M. le maire existent, M. le maire voudra bien me permettre de lui dire que de pareilles lois, étant faites par des sots, ou faites contre des brigands, ne nous obligent point. C'est un grand malheur pour une loi quand elle est abrogée dans le cœur des chrétiens, mais c'est un grand bonheur pour l'humanité.

M. le maire et ceux qui seraient tentés de l'imiter sauront que, quand Dieu lui-même nous a fait un commandement exprès de la charité, il ne dépend de personne, ni d'un roi, ni d'un sénat, ni d'un comité de salut public, ni même d'un maire, de mettre aux mains d'un bureau de bienfaisance le monopole de la charité.

Nous sommes fort doux à l'autorité de nos supérieurs, fort soumis aux lois de notre pays, c'est notre devoir, c'est notre volonté ; mais il y a bien aussi quelques conditions à tout cela : et la première, c'est que ni l'autorité des supérieurs, ni les lois du pays, n'iront contre les lois et l'autorité de Dieu.

Voilà sans doute des paroles bien sérieuses à propos d'une entreprise bien ridicule. Mais je vois quelque chose au delà de cette brutalité municipale, — qui peut d'ailleurs avoir pour résultat immédiat de priver pendant plusieurs jours un grand nombre de pauvres des secours qui

leur sont dus, et de l'argent qui leur appartient. Je vois ce vieil esprit d'impiété qui tout à l'heure encore dormait dans la joie de sa victoire, que la renaissance catholique réveille, et qui s'irrite et s'épouvante de voir la religion, son ennemie, non plus agonisante et enchaînée, mais vivante et debout, et bientôt libre. — Quoi ! des associations de charité, des prières, le patronage d'un saint ! *Caveant consules !* cela rappelle l'Église et les moines. — En effet, c'est de là que nous sortons. Et vous, avec votre bienfaisance rapace, jalouse et stérile, avec vos bureaux et vos agents payés, avec vos théories sans cœur, appuyées de tracasseries légales, nous savons aussi d'où vous venez. Nous nous connaissons de longue date, et nous sommes habitués à nous voir de près : vous n'êtes pas morts, mais nous ne le sommes pas non plus !

Nous savons bien à quoi vous tendez, nous savons bien ce que vous voulez faire ; nous connaissons tous vos desseins et tout votre pouvoir. Parlez, vous avez les chaires ; écrivez, vous avez la presse ; faites des lois, vous avez les votes ; exécutez, vous avez les magistratures, les sergents, les gendarmes... Mais nous avons la vie[1] !

II

Voici un autre maire qui a des soucis touchant les loteries de charité et les intérêts de son bureau de bienfaisance. Il y a trois ans, ce bureau de bienfaisance, alors florissant, distribuait chaque année, au choix et par les mains du secrétaire de la mairie, une magnifique somme de deux à trois cents francs. Trouvant que c'était encore peu, de pieuses femmes organisèrent, de concert avec le

[1] Cet article a été publié dans l'*Univers* le 25 février 1843.

curé, une loterie qui produisit l'an passé plus de 1,800 fr., et qui permettra cette année d'en distribuer plus de deux mille. Les pauvres s'en réjouissent, M. le maire s'en plaint : ce progrès lui semble avoir il ne sait quoi d'immoral et de très-menaçant pour l'ordre public. Peut-être pense-t-il que de pareilles choses augmentent le nombre des pauvres, puisqu'en effet l'on conserve ainsi dans la ville tous ceux qui seraient morts faute de pain. C'est mal seconder les plans philanthropiques qui poursuivent avec tant de courage et de succès l'extinction de la mendicité... et des mendiants.

Le clergé d'ailleurs est pour quelque chose dans cette œuvre ; car où ne le trouve-t-on pas? Mais, en matière de bienfaisance surtout, il empiète désastreusement.

M. le maire, cherchant remède à de si criants abus, s'est souvenu que les immortels législateurs de 93 lui ont laissé quelques textes de lois dont la bienfaisance peut, en cas de péril, s'armer contre la charité. Il se propose d'invoquer ces lois judiciairement, dans le cas où la charité, sourde aux injonctions qu'il lui adresse, refuserait de livrer à la bienfaisance, ès coffres du bureau, ce qu'elle a recueilli.

Si le gouvernement n'avait pas plus d'intelligence que les trois quarts de ces magistrats municipaux, produit de l'élection bourgeoise, les tentatives de ce genre seraient sans nombre, et voici ce qui arriverait :

La charité serait non pas découragée, mais interdite ; il ne resterait aux pauvres que la bienfaisance officielle ;

On créerait un ministère de la bienfaisance, qui coûterait en frais de bureaux quelques millions par an ; et, en même temps que les dépenses augmenteraient, les ressources diminueraient dans une proportion beaucoup plus grande.

Les deux tiers au moins des pauvres de France sont uniquement assistés par la libre charité des personnes pieuses, qui ne se contentent pas de donner beaucoup, mais qui s'ingénient de mille et mille manières pour arracher d'immenses secours à la froideur des indifférents, et qui suppléent à ce qu'elles ne peuvent donner ni obtenir par l'abondance des consolations religieuses. Ces personnes ont pour la philanthropie officielle une répugnance assez motivée. Que l'on paralyse leur zèle, que l'on restreigne leur action, qu'on l'annule en leur interdisant de se réunir, de quêter, de faire des loteries : on réduit du même coup à la faim, c'est trop peu dire, à la mort, le nombre immense des infortunés qui ne vivent que de leurs bienfaits.

A part l'inconvénient inévitable de blesser parfois, quoique involontairement, l'orgueil stupide d'un personnage municipal, je demande quel mal font les associations de charité en agissant en dehors des bureaux de bienfaisance, et quel bien elles ne font pas? Pourquoi donc est-il permis de les contrarier, de les entraver, de les persécuter, comme on fait en beaucoup de lieux? Qu'on songe au nombre croissant des pauvres, à leur ignorance, à la dureté des riches; et, avant de réduire à l'impuissance tant de dévouements charitables, que l'on fasse du moins agrandir les prisons !

III

Il y a quelques bonnes peintures de mœurs dans ce gros livre, tout en chiffres, qu'on appelle le budget. L'on y a trouvé un tableau de la charité politique, fait en trois coups de pinceau de main de maître. Le voici tout cru :

En 1833, les secours aux établissements de bienfai-

sance, aux hospices, aux bureaux de charité[1], aux personnes dans l'indigence, se montaient à 1,789,000 fr., en y ajoutant les secours aux colons. D'année en année ce chiffre décroit ; en 1843, il n'est plus que de 1,247,000 f. Les secours accordés aux hospices et aux bureaux de charité en particulier s'étaient élevés à 1,237,000 fr. pour les deux années réunies de 1840 et 1841 ; ils sont tombés à 839,000 fr. pour les deux années 1842 et 1843. La raison de cette diminution de secours, c'est que le nombre des pauvres augmente. En 1834, les bureaux de charité assistaient 747,000 individus ; en 1841, ils en assistaient 806,000. Je pense qu'on sent l'abus de nourrir ces misérables, et qu'on veut les habituer à mourir de faim.

Mais, si le ministère de l'intérieur fait des économies d'un côté, il se rattrape bien d'un autre, et la bourse des contribuables n'en est pas plus ménagée. Voici des chapitres qui sont en voie d'agrandissement et de prospérité :

Beaux-arts.	1833 —	693,391 fr.	07 c.
	1842 —	1,896,436	21
Administration centrale. . .	1840 —	1,082,000	»
	1843 —	1,125,000	»

En 1843, les subventions accordées à deux ou trois théâtres et à la caisse des pensions de l'Opéra et du Conservatoire, sont portées au budget pour 1,269,200 fr., c'est 22,000 fr. de plus qu'il n'est alloué aux hôpitaux, aux établissements charitables, à tous les indigents des 86 départements.

[1] Ainsi parlent, par abus, certaines personnes, voire certaines circulaires, qui donnent improprement ce nom aux bureaux de bienfaisance. *Charité*, qui veut dire *amour*, est un mot chrétien, dont il n'appartient pas aux distributions ou allocations humaines et philosophiques de venir s'emparer.

En évaluant à 1,500,000 le nombre d'individus qui sont forcés d'avoir recours à la *charité* légale, — et la masse en est malheureusement bien plus grande, — chacun d'eux a pu recevoir environ vingt-deux centièmes de centime par jour, un sou tous les vingt-deux jours. On voit par ce seul calcul ce qui reste à la charge des bonnes gens occupés des pauvres, c'est-à-dire presque exclusivement à la charge du clergé et des catholiques, et de ces œuvres, de ces associations qu'ils ont tant besoin de faire, et qu'on veut en beaucoup de lieux confisquer ou détruire.

Pendant que les pauvres meurent de faim, l'or afflue aux mains des acteurs et figurants de l'Opéra, mâles et femelles, dont l'art charme les gentilshommes de la banque. Non-seulement ces personnages sont bien payés tant qu'ils sautent ou roucoulent, mais on leur fait de grasses pensions lorsqu'ils sont hors de service. On y va généreusement, sans regarder à leurs économies. Les services d'une seule danseuse sont tarifés plus haut que les droits de cinquante mille malheureux qui manquent de tout.

Joseph de Maistre, parlant quelque part des comédiens, fait cette remarque : « L'importance accordée à cette « classe d'hommes, dit-il, et au théâtre en général, mais « surtout au théâtre lyrique, est une mesure infaillible de « la dégradation morale des nations. »

IV

De graves pensées et d'immenses projets préoccupent les esprits dans la ville de Tulle, en Limousin. Il y a là des conseillers municipaux, comme ailleurs, qui jugent, comme ailleurs, les questions religieuses, et qui veulent

que des réformes soient opérées d'une façon tout à fait grandiose. Ces messieurs demandent qu'on *supprime* les congrégations, non pas seulement celles qui existent à Tulle et dans la Corrèze, mais celles qui existent dans toute la France. Ils connaissent des raisons, qu'ils ne disent pas, qui commandent impérieusement cette mesure. Voici leur délibération, célébrée dans les feuilles limousines, et reproduite à Paris par les plus graves journaux du ministère, en article de fonds, pour montrer qu'il n'y a pas de quoi rire :

« Un membre expose que sa fille a quitté le toit paternel, par suite des suggestions des dames carmélites établies à Tulle depuis plusieurs années ; que le conseil municipal n'avait point été consulté sur la convenance de cet établissement ; que les carmélites *semblent avoir pour but de porter la désolation dans les familles ;* et qu'il pense que le conseil voudra, dans une circonstance aussi douloureuse pour un père, user des droits qui lui sont conférés par la loi pour provoquer la dissolution de cette communauté.

« Un acte de cette nature a causé une extrême émotion dans la ville de Tulle ; mais le conseil municipal, sans être indifférent à la douleur du père, s'est occupé de la question dans un intérêt *plus général*, et cette pensée a été exprimée dans les considérants qui précèdent le vœu qu'il a émis :

« Attendu que de puissantes considérations d'ordre pu-
« blic, que l'intérêt des familles, que le respect dû aux
« lois, *commandent impérieusement* au gouvernement la
« *suppression des congrégations* DANGEREUSES[1] ;

[1] Quelle congrégation dangereuse que celle qui pourrait exposer les jeunes personnes à ressembler à sainte Thérèse !

« Attendu *qu'il paraît certain* que la congrégation dite
« des carmélites se fait remarquer par une ardeur de pro-
« sélytisme *qui présente de graves dangers pour les fa-
« milles, dont elle a pour résultat de relâcher les liens* (*sic*);

« Qu'on pourrait craindre qu'en appelant dans son sein
« de jeunes personnes *incapables de résister à de longues
« et habiles séductions*, elle ne parvînt à s'emparer, par
« des voies indirectes, *de la totalité ou d'une partie de
« leur fortune*, ou que du moins elle ne présentât point
« de garantie suffisante pour en assurer la disposition à
« ces jeunes personnes sans expérience et sans prévision
« de l'avenir;

« Attendu que des faits récents et de notoriété publique
« sont de nature à exciter la sollicitude du gouvernement
« et de l'autorité locale; qu'il est dans le droit et du de-
« voir de l'administration municipale de prendre les me-
« sures convenables pour faire cesser cet état de choses,
« qui préoccupe vivement l'attention publique;

« Attendu que les *circonstances présentes*, l'esprit d'en-
« vahissement *de certaines corporations religieuses, et les
« tendances du clergé*, lui imposent le devoir d'une mani-
« festation renfermée dans les limites légales, mais ferme
« et persévérante :

« Le conseil émet le vœu que la communauté de femmes
« dite des carmélites, *n'étant point légalement constituée*,
« soit dissoute et supprimée par l'autorité compétente. »

Je manque de toute espèce de renseignements sur le fait en question. Je ne sais qui est cette personne, quel âge elle a, pourquoi elle est entrée au couvent. Je ne sais pas davantage (quoique cela *paraisse certain* au conseil municipal) si les carmélites de Tulle se font remarquer par *une ardeur de prosélytisme qui présente de graves*

dangers pour les familles, dont elle a pour résultat, etc. A Tulle, comme partout, les carmélites ne sortent point, reçoivent peu de visites, demeurent derrière leur grille, éternellement voilées, sont en petit nombre, couchent sur la dure, passent une partie de leur vie à chanter l'office, l'autre à travailler pour gagner la bure qui les couvre et le peu de pain noir qui les nourrit. Où trouvent-elles du temps pour exercer encore leur prosélytisme, pour ourdir de *longues et habiles séductions* (la séduction d'être toujours voilée et toujours obéissante, de coucher toujours sur la dure, de manger toujours du pain noir!)? Quelle sorte de dangers ces séductions font-elles courir aux familles, quels dommages occasionnent-elles à l'État? Je l'ignore également, et j'attends que le grave conseil municipal le dise, s'il le sait, ou s'il l'ose.

Mais, en attendant, je veux le croire sur parole, et j'applaudis à l'esprit de sa délibération. Après tout, quand ce conseil municipal n'aurait que la grande raison de s'opposer aux empiétements du clergé, et d'empêcher une jeune fille de prier Dieu, n'en a-t-il pas le droit? n'est-ce pas même une chose louable?

Je verrais avec plaisir le conseil municipal de Tulle s'engager dans cette voie de vœux intelligents et de suppressions morales. Qu'il ne s'arrête pas; son généreux exemple finira par entraîner la France, et je vais, pour l'encourager, lui indiquer, à Tulle même, d'autres établissements qui, sans égaler en immoralité la maison des carmélites, ne laissent pas d'exercer une certaine séduction sur les jeunes têtes, et de présenter quelques dangers pour les familles, *dont ils peuvent avoir pour résultat*, etc. Le conseil n'aura que peu de chose à changer dans sa délibération :

« Un membre expose que son fils a quitté le toit paternel, lui laissant à payer beaucoup de dettes, par suite des suggestions des dames de comptoir tenant ou fréquentant l'*estaminet du Progrès*, le *café des Libres Penseurs*, et autres lieux analogues établis à Tulle depuis plusieurs années ; que les cafés, estaminets et autres lieux, ainsi que les dames y attenantes, semblent avoir pour but de porter la désolation dans les familles, et qu'il pense que le conseil voudra, dans une circonstance aussi douloureuse pour un père, user des droits qui lui sont conférés par la loi pour provoquer la fermeture de ces établissements.

« Un acte de cette nature a causé une extrême émotion dans la ville de Tulle ; mais le conseil municipal, sans être indifférent à la douleur du père, s'est occupé de la question dans un intérêt plus général ; et cette pensée a été exprimée dans les considérants qui précèdent le vœu qu'il a émis :

« Attendu que de puissantes considérations d'ordre « public, que l'intérêt des familles, que le respect dû à la « morale et à l'autorité paternelle, commandent impérieu- « sement au gouvernement la fermeture des cafés, la sup- « pression des autres maisons dangereuses, et l'expulsion « des dames y annexées ;

« Attendu qu'il paraît certain que l'estaminet dit du « *Progrès*, le café des *Libres Penseurs*, et quelques au- « tres établissements d'un genre analogue, se font remar- « quer par une ardeur de prosélytisme, par une facilité « de crédit, par une abondance de spiritueux, et par d'au- « tres attraits qui présentent de graves dangers pour les « familles dont ils ont pour résultat de relâcher les liens » (le conseil municipal de Tulle peut conserver cette phrase s'il y tient, mais je l'avertis qu'elle est bien limousine).

« Qu'on pourrait craindre qu'en s'ouvrant à de jeunes
« gens incapables de résister à de longues et habiles séduc-
« tions, ces établissements, périlleux même pour les hom-
« mes mûrs, ne parvinssent à s'emparer, par des voies in-
« directes, de la totalité ou d'une partie de leur fortune,
« ou que, du moins, ils ne présentassent point de garantie
« suffisante pour en assurer la libre disposition à ces jeunes
« gens sans expérience et sans prévision de l'avenir;

« Attendu que des faits récents et de notorité publique,
« fortunes perdues, santés détruites, duels, filles enlevées,
« devoirs méconnus, familles en larmes, attestent la funeste
« influence de ces établissements, et sont de nature à exci-
« ter la sollicitude du gouvernement et de l'autorité lo-
« cale; qu'il est dans le droit et du devoir de l'administra-
« tion municipale de prendre les mesures convenables
« pour faire cesser cet état de choses, qui préoccupe vive-
« ment l'attention publique, et celle en particulier des plus
« honnêtes gens;

« Attendu que les circonstances présentes, le bas prix
« des spiritueux et de la littérature, le goût des plaisirs, le
« relâchement de la morale, l'affaiblissement des croyances
« religieuses, l'esprit d'envahissement et de monopole de
« l'Université, imposent à l'administration municipale le
« devoir d'une manifestation renfermée dans les limites
« légales, mais ferme et persévérante :

« Le conseil émet le vœu que les estaminets, les cafés et
« autres lieux de consommation dangereuse soient immé-
« diatement fermés dans toute la France, et que, particu-
« lièrement, on se hâte de supprimer, dans l'honnête et
« décente cité de Tulle, le café dit du *Progrès* et l'estami-
« nets des *Libres Penseurs*, dont elle est affligée. »

Mais quelle erreur est la mienne, et que le conseil mu-

nicipal de Tulle va bien rire de ma simplicité ! J'assimile un établissement de religieuses à des estaminets, à des cafés, etc., et je ne songe point que tous ces lieux sont *légalement constitués*, tandis que l'établissement religieux ne l'est pas. Si un membre du conseil municipal venait se plaindre de la ruine de son fils, perdu dans les cafés, de la disparition de sa fille, pervertie par les romans, enlevée par des comédiens, séduite par l'éloquence d'un bonnet de hussard, tout cela serait malheureux sans doute, mais légal; il n'y aurait rien à dire : cafés, comédiens, hussards, sont légalement constitués. Défendez-vous de la dame de comptoir, du comédien, de l'uniforme, cela vous regarde ; mais le fils entre aux chartreux et la fille veut aller aux carmélites, voilà le crime, voilà le danger social qui alarme partout les conseils municipaux.

O bonne et prudente bourgeoisie, que tu cherches avec ardeur quelque chose que tu mérites bien de trouver [1] !

V

La vieille église du village est tombée; la paroisse est pauvre, et ne peut rebâtir l'humble temple. Un chrétien pieux et riche offre la somme nécessaire, mais il veut rester inconnu.

[1] L'affaire des religieuses de Tulle, après avoir occupé la presse durant quelques jours, s'est terminée sans bruit. On a fini par savoir que la jeune fille ravie à son père était une personne de vingt-huit ans, qui n'avait obéi à sa vocation qu'après avoir rempli tous ses devoirs de fille et de sœur, et obtenu le consentement de son père. Le préfet, le ministre, les journaux, qui avaient marché d'accord, ont reculé. L'évêque et les carmélites n'avaient pas rompu le silence.

Or, d'après l'article 910 du Code civil et la loi du 2 janvier 1807, les donations de ce genre ne peuvent être acceptées que par ordonnance royale, le conseil d'État entendu, et sur l'avis préalable du préfet et de l'évêque. Voici les pièces à fournir :

1° Acte de donation; 2° certificat de vie du donateur, 3° avis et acceptation provisoire de l'évêque ; 4° avis du préfet, qui doit faire connaître si la libéralité n'a été déterminée par aucune suggestion (en d'autres termes, si le donateur n'est pas idiot, ce dont il est véhémentement soupçonné) ; si elle n'excède pas la quotité disponible, et, autant que possible enfin, quelle est la position des héritiers du susdit donateur.

Ainsi :

Premièrement, l'anonyme que désire garder ce chrétien rend impossible l'acceptation de son offre, ou bien il faut avoir recours à des moyens qui sentent la fraude.

Secondement, un homme peut bien dissiper sa fortune dans les débauches, la donner aux courtisanes, la perdre au jeu ou en spéculations folles ; mais il ne peut, pour une œuvre de charité ou de piété, léser messieurs ses héritiers, qui peuvent être les derniers garnements du monde. Qu'ils soient ce qu'ils voudront : si le préfet les trouve pauvres, l'aumône sera refusée, et l'église restera par terre ; les paysans n'iront plus à la messe.

J'ai peur que cette législation sur les héritages ne déplaise à Dieu, et ne finisse par porter malheur à tous ces héritiers, si bien défendus contre les besoins de la religion et des pauvres. Les socialistes commencent à tenir des propos de mauvais augure. On s'apercevra, mais trop tard, comme toujours, que les donations pieuses protégeaient les fortunes en les purifiant. Un village où le culte n'est

plus entretenu, c'est un village où l'on cesse de prêcher le respect du bien d'autrui, l'espérance d'une vie meilleure, le courage dans les maux passagers d'ici-bas. Et comme les paysans n'en sont pas plus riches, n'en sont pas moins misérables, il se forme parmi eux des écoles philosophiques, où l'on se demande pourquoi, tandis que tant d'hommes ont à peine une chaumière et un morceau de pain noir, tant d'autres ont des plaines, des parcs, des rivières, des châteaux. Laissez grandir ces écoles, et vous verrez ce que deviendra le droit de succession.

Je le dis avec désintéressement, car je n'ai à hériter de personne ; et, s'il plaît à Dieu, mes enfants n'hériteront de moi que le mépris de ces lois de la richesse, qui sont des lois d'égoïsme et de spoliation !

VI

Séance orageuse au conseil municipal d'A.... Un prêtre des quartiers pauvres a fondé, de sa bourse et des aumônes qu'il a recueillies, une salle d'asile, d'abord petite, puis plus grande, puis si nombreuse, qu'enfin ses ressources sont épuisées et qu'il n'y peut plus suffire. Une salle d'asile, l'enfant gardé toute la journée, bien soigné, bien surveillé, quel allégement pour le pauvre ménage ! Les bras de la mère sont libres, elle peut travailler comme son mari : double recette, et le pain ne manque plus, l'aumône n'est plus nécessaire. Donc les enfants abondent à l'asile, la place manque ; il faut agrandir le local, augmenter le nombre des surveillants. Le prêtre ne veut pas abandonner son œuvre, il ne veut pas fermer la porte à ces enfants qu'on lui amène. Allons, courage ! Le bonhomme s'enhardit, et pré-

sente une supplique au conseil municipal. Il sollicite des seigneurs de la cité une allocation de cinq cents francs : ce n'est pas le quart de ce qu'il dépense lui-même. Grande émotion parmi ces messieurs. Comment! comment! une salle d'asile créée par un prêtre! Et de quel droit, s'il vous plaît? Les uns proposent de supprimer l'œuvre; d'autres flairent une illégalité, et demandent s'il n'y aurait pas lieu de *saisir* le procureur du roi; les plus modérés opinent qu'il faut rejeter purement et simplement la requête, et laisser le jésuite se tirer d'affaire comme il pourra.

O miracle! Un membre ouvre un avis contraire. Il fait remarquer que cette salle d'asile est vraiment utile aux indigents; qu'elle soulage en réalité la ville, puisqu'elle permet à un grand nombre de familles de subvenir par leur travail à des besoins auxquels la bienfaisance municipale serait obligée de pourvoir; que sans doute on doit regretter qu'un prêtre se trouve mêlé là-dedans, mais qu'enfin un certain bien en résulte. — Oui, dit M. le maire (miracle plus grand!); et je crois, messieurs, qu'*il faut accepter le bien, de quelque main qu'il vienne*. Par bonheur, M. le maire est un personnage politique; il a dans le conseil une majorité qui vote systématiquement avec lui. Voilà la salle d'asile acceptée, voilà le secours voté. Ce n'est pas tout. La parole de M. le maire a paru si lumineuse, on a trouvé ce mot si grand, si français, si philosophique, que deux membres, oui, deux membres de l'opposition, se sont rattachés à la majorité! Ils ont fait ce coup de tête; ils se sont écriés : C'est vrai, il faut accepter le bien, de quelque main qu'il vienne! Généreux imprudents! depuis ce jour leur popularité chancelle. Dans les bonnes maisons bourgeoises, et même parmi les ouvriers dont les enfants sont reçus à l'asile, on les traite de jésuites, de traîtres. Seront-ils réélus?...

Autre affaire. Dans le même conseil, dans la même séance, un membre important, l'un des chefs de l'opposition, demande le silence. C'est l'homme des motions hardies, l'attacheur de grelots. Il ne parle jamais que d'un air menaçant, laissant lentement tomber de ses lèvres pâles des mots pesés et solennels. Chacun retient son souffle. « Un fait grave m'est révélé, dit-il, sur lequel le conseil jugera, comme moi, qu'il serait bon de faire une enquête. J'apprends que dans notre ville le malade pauvre, pour obtenir des sangsues, a besoin du protectorat de la *congrégation*. Je voudrais savoir ce qu'en pense M le maire, qui vient de nous faire voter cinq cents francs pour un établissement clérical.

« — J'ignore absolument le fait, dit M. le maire, non sans quelque secrète alarme ; et je ne sais pas davantage quelle est la congrégation dont veut parler l'honorable préopinant.

« — Je suis heureusement en mesure, reprend l'honorable préopinant, plus pincé que jamais, d'apprendre à M. le maire ce qui ce passe dans la ville dont l'administration lui est confiée. La congrégation dont je veux parler est celle de saint Vincent de Paul ; je la croyais assez connue pour n'avoir pas besoin de la nommer. Il est vrai que nous en avons tant ! »

Des sourires ironiques éclosent sur toutes les lèvres de l'opposition ; la majorité regarde avec un certain embarras M. le maire, qui cherche une répartie ; mais le chef même de l'opposition le prévient. Il a la main dans son gilet, il se pose de trois quarts ; il ressemble à M. Barrot :

« Qu'est-ce donc, s'écrie-t-il, que cette congrégation de saint Vincent de Paul ? On ne la trouve nulle part, et elle est partout. M. le maire ne la connaît point, je veux le

croire; mais elle prospère à l'ombre de son autorité. Elle pénètre dans les familles avec l'argent qu'elle extorque par ses loteries, faites au mépris des lois. Vous voyez que nos pauvres malades sont placés sous sa main. Est-ce une association de bienfaisance? N'est-ce pas plutôt une société de propagande? Je demande qu'on nous apprenne ce que c'est que cette congrégation.

« — Je vais vous le dire, moi, reprend avec feu le premier orateur; car il me semble que M. le maire persiste à n'être pas informé.

« Ce que c'est que la congrégation de saint Vincent de Paul? C'est un des symptômes, un des produits de l'esprit réactionnaire auquel notre gouvernement livre la France. Voilà ce que c'est!

« Donc, la réaction jésuitique a libre carrière; elle corrompt le culte, pervertit la morale...; vigilante et toute-puissante police, organisée au dehors de l'État, en haine de l'État et de la révolution, avec cette triste habileté dont l'Autriche et le saint-office ont transmis à leurs complices les formes doucereuses et les sataniques traditions.

« Vous dites, messieurs, qu'il faut accepter le bien, de quelque main qu'il vienne : soit! Mais que votre sagesse sache au moins ce que vous coûte le bien qui vient de cette main-là. »

Grande clameur. « Une enquête! une enquête! s'écrie l'opposition en masse. — Ma foi, messieurs, dit le maire, je ne crois pas être plus jésuite que vous : si vous voulez une enquête, faites-la; je ne m'y oppose point. »

L'enquête est votée à l'unanimité.

Un membre nouvellement élu prit alors la parole. N'étant ni de la majorité ni de l'opposition, il formait à lui seul le parti des intérêts municipaux. « Messieurs, dit-il, ceux

d'entre vous qui feront l'enquête me permettront de les avertir qu'ils peuvent s'adresser à moi. Je connais beaucoup la Conférence de saint Vincent de Paul, et même j'en fais partie. Il est très-vrai que c'est une société organisée pour assister les pauvres, bien portants ou malades, dans tous leurs besoins temporels et spirituels. Nous avons une police assez vigilante pour découvrir les gens qui manquent de pain, de bois, de vêtements, d'ouvrage. Nous en découvrons beaucoup, sans trop de peine. Ils se font connaître les uns les autres ; quelques-uns viennent se dénoncer eux-mêmes; plusieurs nous sont livrés par des sœurs de Charité. Nous allons les visiter ; et, comme nous ne pouvons, malgré tous nos sacrifices et malgré toutes nos importunités, réunir assez de ressources pour procurer à ce grand nombre de malheureux tout ce qu'il leur faudrait, nous les engageons à prier Dieu, afin qu'il leur donne lui-même le surplus qui leur est nécessaire, soit en nature, soit en courage et en consolations intérieures contre l'adversité. Nous leur apprenons à dire avec nous : *Adveniat regnum tuum ; fiat voluntas tua. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Je ne sais pas si ces paroles viennent de l'Autriche ou du saint-office, mais je crois qu'elles viennent aussi du ciel ; et je vous assure qu'elles ont une grande vertu pour fortifier la patience et ranimer l'espérance de ceux qui vous voient tous les jours prendre tant de part à leur infortune et faire de si beaux dîners. Je vous atteste, messieurs, que plusieurs de ces gens-là, pourvus de bras forts et de forts appétits, ont grand besoin d'espérer le règne de Dieu pour ne pas se lasser du nôtre ; et que, s'ils n'attendaient pas les biens du ciel, ils seraient extrêmement tentés de ravager ceux de la terre, même quand ces biens appartiendraient tous à d'aussi bons patriotes que vous.

Et puisque j'ai l'occasion de vous le dire, souhaitez qu'ils en perdent l'envie, car ils l'ont déjà.

« Quant aux sangsues qui vous inquiètent à si juste titre, vous êtes parfaitement informés. La vérité est qu'on en fait donner aux malades ; j'avouerai même qu'on y ajoute au besoin d'autres médicaments. Ce matin encore (j'en suis confus), de cette main qui va signer au procès-verbal de vos délibérations, j'ai distribué deux ou trois de ces bons de pharmacie, moyennant quoi vos malades obtiendront gratis les potions prescrites par un savant médecin, membre de cette assemblée, qui veut bien donner ses conseils au rabais, par amour des pauvres, sur le vu d'une seconde espèce de bons. Je ne chercherai pas à diminuer l'horreur que tous ces bons vous inspirent, ainsi que l'esprit réactionnaire et jésuitique dont ils sont des témoignages trop évidents... Mais que voulez-vous, messieurs ? les pauvres ont besoin de notre protectorat par une raison décisive pour eux et pour nous : c'est que le pharmacien et le médecin, comme le boulanger, le boucher, le marchand de bois, le marchand d'habits et tous les autres marchands, l'exigent, attendu qu'ils veulent être payés, et que nous les payons. Nous ne le ferions pas sans peine, si votre charité ne venait parfois nous aider. Souffrez que je l'invoque en terminant, car notre caisse est vide. Voilà le dernier secret de la *congrégation* de saint Vincent de Paul, et maintenant vous les connaissez tous aussi bien que moi. J'ai dit. »

La séance fut levée. L'enquête n'eut pas lieu ; mais les deux orateurs de l'opposition portèrent leurs discours au journal patriote, qui les publia en y ajoutant beaucoup de choses éloquentes. C'est là que j'en ai fidèlement copié le texte, qui est encore en ce moment sous mes yeux.

VII

La parente d'Harpagon n'est point morte sans lui laisser de quoi payer son deuil : elle l'a fait un peu attendre, mais la bonne fille était pieuse, économe ; elle n'a point attaqué le capital, ni même mangé tout le revenu. Terres par-ci, maisons par-là, rentes ailleurs, gibier, poisson, fruits, meubles, beau linge, belle vaisselle, argent comptant; Harpagon a de quoi se remplir le ventre ! Il n'est pas satisfait. Du festin qu'elle lui laisse en mourant, sa parente a distrait quelque chose : son testament donne une petite ferme aux hospices pour y fonder deux lits, un lit d'incurable, un lit de vieillard. Cela ne fait pas trente mille francs, et Harpagon, qui déjà ne mourait point de faim, en reçoit trois cent mille. Néanmoins ces deux lits le chiffonnent. Ma parente, dit-il, était une vieille fanatique, sans entrailles.

Les élections arrivent, le député se met en chasse. Les hospices ne peuvent rien recevoir par testament, si le ministre ne les autorise. Que le ministre refuse l'autorisation, ce pauvre Harpagon y gagnera deux lits et il votera pour le ministère ; sinon, non.

L'autorisation est refusée.

VIII

Jusqu'ici les œuvres de charité avaient trouvé grâce devant la secte universitaire et ses mille adhérents. On pardonnait du moins au catholicisme de soigner les malades, d'assister les pauvres, de secourir les malheureux ;

on tolérait qu'il ramassât dans la fange des villes ces milliers d'abandonnés qui donneraient tant de soucis à la police et imposeraient tant de dépenses à l'État, si l'argent et le zèle des chrétiens n'apaisaient leurs misères ; en un mot, nos sœurs de Charité, vénérées à Constantinople, jouissaient encore à Paris d'une sorte de tranquillité.

Cet état de choses a paru dangereux et intolérable à M. ***[1].

— Qu'est-ce que M. ***?

— De son premier métier, il fut apothicaire. Mais c'est là son moindre talent. Il est encore universitaire et membre du conseil municipal de Paris. Universitaire, il tient de l'écrivain et du philosophe ; conseiller municipal, c'est comme qui dirait législateur.

Chargé du rapport d'une commission qui a fait, au nom du conseil municipal, la visite des établissements de charité de Paris, presque tous dirigés par des congrégations religieuses, M. *** a trouvé le moyen de tourner contre les congrégations religieuses le tableau qu'il avait à présenter de leurs bienfaits. On se demande comment le conseiller apothicaire a pu exécuter ce coup de maître. Il va lui-même nous l'apprendre, après avoir, *secundum artem*, adressé à la religion ce salut hypocrite, ce baiser de Judas, dont l'esprit universitaire conserve pieusement la tradition :

« Il nous est impossible, messieurs, en vous rendant compte de notre mission, de ne pas vous faire part des impressions que nous avons ressenties plusieurs fois. Nous avons visité tous les établissements avec un soin minutieux. La plupart nous ont inspiré une vive reconnaissance

[1] J'efface le nom qui se trouvait ici. C'est assez qu'il soit dans les deux premières éditions de ce livre.

pour les personnes dévouées qui consacrent leur temps, leur fortune à ces œuvres de bienfaisance, qui imposent les devoirs souvent si pénibles.

« Mais aussi nous avons cru entrevoir dans quelques autres des traces de cet esprit envahissant qui préoccupe vivement le pays depuis quelque temps, et le force à se tenir sur ses gardes. Nous avons été étonnés de voir la même influence qui s'adresse, *du haut de la chaire et jusque dans les mandements épiscopaux*, aux hommes du monde pour les enrôler sous une bannière équivoque, jeter ses filets sur toutes les classes de la société et sur les hommes de tous les âges. »

Voilà une porte de derrière ; M. *** s'y poste immédiatement. Observez maintenant la manœuvre ; il va injecter sa préparation :

« Pendant qu'on cherche à s'emparer de nos enfants dans les colléges, déjà des congrégations, excessivement humbles d'abord, ont ouvert à des prix infimes des pensionnats pour la classe ouvrière aisée. »

Premier crime de la bienfaisance religieuse : l'éducation donnée à bon marché aux enfants de la classe ouvrière ! On voit d'ici le renversement social qui se prépare : grâce aux envahissements des congrégations, l'enfant d'un chétif ouvrier pourra être élevé aussi bien que le premier-né d'un conseiller municipal ou d'un apothicaire. — Mais ce n'est rien encore. Écoutons :

« D'un autre côté, des ateliers d'apprentissage sur une grande échelle, dirigés par des congrégations, *saisissent* les jeunes ouvriers. Ceux qui leur *échappent* dans ces maisons sont *pris*, le soir et le dimanche, dans d'autres lieux qui s'ouvrent comme par enchantement dans tous les quartiers. Des congrégations d'hommes et de femmes ar-

rivent de tous les points de la France à Paris pour travailler à ce grand œuvre, qui semble conduit par une main invisible, mais puissante. »

Second crime, et plus noir : Qui ne frémirait du sort de ces jeunes ouvriers, *saisis* par des ateliers d'apprentissage! Et ces autres, qui sont *pris* le soir et le dimanche, et qu'on empêche ainsi d'aller s'enivrer, au grand préjudice du cabaret, du mont-de-piété et des avocats de cour d'assises, combien ils sont à plaindre, eux et leur familles infortunées ! Mais, malgré l'effroi que de telles découvertes doivent inspirer, donnez un moment aux grâces du récit: voyez ces congrégations qui accourent de tous les points de la France, ce *grand œuvre qui semble conduit par une main invisible, mais puissante*. Vous pressentez le travail sourd du jésuite. Notre pharmacien entend la mise en scène!

Voici le bouquet :

« Enfin, on n'oublie rien, et des sœurs ursulines de Dijon, des sœurs de la Charité chrétienne de Nancy, arrivent à Paris, mandées par un vicaire de Notre-Dame, ou *commissionnées* par des évêques *bien connus par l'exagération de leur zèle*, pour se charger d'une mission négligée jusque-là. Ces dames auront à recevoir et à placer les domestiques des deux sexes, et, comme accessoire, *les maîtresses et sous-maîtresses, des ouvrières en tout genre, des dames de confiance pour les grandes maisons, pour la comptabilité et la tenue des livres, l'administration dans les magasins et établissements industriels, et en général à se charger de tous placements de femmes dont peut s'occuper la charité chrétienne.* »

« Attendez, il y a encore quelque chose :

« *La maison présente aussi une retraite sûre aux jeunes*

« *personnes et aux dames qui, arrivant de province, soit* « *pour placement, soit pour affaires, ne peuvent convena-* « *blement se mettre dans un hôtel.* »

« Puis en note :

« *La maison place aussi les concierges et les apprentis* « *de tous les états.* »

« Il est évident que c'est par modestie que les dames ursulines ont omis d'autres personnes qu'elles doivent aussi parfaitement connaître [1].

« Enfin, nous vous signalons, messieurs, cette dernière note :

« Les ursulines reçoivent, pour les employer dans leur « établissement selon leur aptitude, les sujets peu aisés « qui ont de la piété et une vertu solide. MM. les ecclésias- « tiques qui connaîtraient de telles personnes qui désirent « vivre dans une communauté, soit comme sœurs si elles « ont de la vocation, soit seulement comme agrégées in- « ternes, sont priés de les adresser à la supérieure, qui les « occupera dans l'enseignement si elles ont de l'instruc- « tion, ou dans d'autres œuvres si elles n'ont pas fait d'é- « tudes.

« La supérieure ne perd pas de vue les sujets quand ils « sont placés ; sa sollicitude les suit dans la capitale. Elle « les invite à venir la voir de temps en temps ; et, s'ils sont « fidèles, ils trouvent dans ces relations un préservatif « dans les dangers, et des conseils dans les difficultés. Elle « leur tient lieu de mère, les dirige et les protége comme « ses enfants. Elle veille à ce qu'ils soient toujours à même « de remplir leurs devoirs religieux. *Si elle apprend que* « *certaines maisons ne remplissent pas les promesses*

[1] Je sens bien que M. *** dépose ici une finesse ; mais elle est trop fine, et je ne puis la voir.

« *qu'elles ont faites en demandant des sujets à l'établisse-*
« *ment, elle fait aussitôt sortir ceux qu'elle a donnés,* et
« *les place ailleurs.* »

C'est M.*** lui-même qui souligne ces derniers mots, et il ne le fait pas sans quelque tremblement.

« Vous voyez, s'écrie-t-il en s'adressant à messieurs du conseil municipal, vous voyez que rien n'échappe à cette nomenclature, et que tout le monde y trouve sa place : couvent, maison de refuge, communauté enseignante et communauté charitable, pensionnat, hôtel garni, table d'hôte, maison de placement pour toute espèce de profession et d'état, et d'emploi et de place !

« Laissons faire les ursulines, messieurs, et bientôt nous serons tellement circonvenus, que nous ne pourrons plus *faire un geste sans leur permission*, et sans qu'elles en soient instruites.

« Nous pensons que ces détails suffisent *pour signaler les dangers qui nous menacent.* Sont-ils moins grands que ceux qui résultent des principes subversifs répandus par quelques associations politiques ? *Je ne le pense pas*, car ceux-ci ne s'adressent qu'aux hommes faits; *ils n'ont point entrepris de façonner à leur usage toute une génération.* »

Sur cet argument, M.*** s'arrête. Tout ému *des dangers qui nous menacent*, il croit n'avoir rien à ajouter : il a rempli son devoir, il a dénoncé une association plus dangereuse que celles d'où sont sortis les Fieschi et les Alibaud ! Une réunion de religieuses instituées pour donner aux maîtres chrétiens des domestiques chrétiens; pour recueillir de pauvres filles sans place, et les empêcher de grossir le nombre des prostituées de Paris; pour veiller à ce que ces filles ne perdent pas une foi et des principes qui, formant la garantie de leur probité, sont tout en

même temps leur unique patrimoine et souvent leur unique consolation : voilà ce que M.*** met officiellement au niveau des hordes qui ont produit sept ou huit régicides en moins de cinq années !

Sans doute, comme c'est le comble de la démence, l'homme qui signe niaisement cette accusation atroce, après avoir cité tout au long le document qui la rend digne de risée, n'a été accueilli que par les huées de ses collègues? — Point du tout! Le conseil municipal, non plus celui de Tulle, mais celui de Paris ; le conseil municipal, dont chaque membre sait parfaitement quelle difficulté on éprouve à se procurer sinon des domestiques chrétiens, du moins des domestiques probes et de bonnes mœurs; le conseil municipal, dis-je, au lieu de demander à M.*** s'il n'y a plus d'ellébore dans son officine, sanctionne le ridicule et calomnieux exposé qu'on vient de lire, par une délibération qui l'égale en tout point :

« Considérant qu'il est indispensable de faire surveiller administrativement toute maison destinée à recevoir une réunion d'individus, et qui ne rentre pas par sa nature dans la surveillance de l'Université, des comités locaux ou de la police ordinaire ;

« Considérant que l'établissement des sœurs ursulines pour le placement des femmes à gages est une spéculation; que l'intervention des religieuses dans une pareille entreprise est *plus que singulière ;* qu'on *sait assez* dans quel intérêt *on* cherche à s'insinuer dans l'intérieur des familles et à s'informer de leurs affaires, *de leurs opinions* et même de leurs secrets ; que des établissements de ce genre, dans lesquels on trouve, suivant le prospectus lui-même, un couvent, une communauté enseignante et charitable, un hôtel garni, une pension bourgeoise, un bureau

de placement pour les deux sexes et pour toute espèce d'emploi, un bureau de placement pour les apprentis, etc., ne sauraient, sans danger, être dispensés de la surveillance de l'administration; qu'il est urgent de mettre un frein *à ce débordement d'inconvenances* et d'illégalité :

« M. le préfet est invité à faire rechercher les moyens d'exercer une surveillance devenue indispensable sur les établissements qui, en raison de leur nature, échapperaient aujourd'hui aux moyens de surveillance prescrits *par les lois et règlements relatifs aux établissements universitaires*, industriels ou religieux, notamment l'établissement des sœurs ursulines, et la maison de Notre-Dame-Auxiliatrice, rue du Faubourg-Saint-Jacques. »

Si l'on veut connaître le haut bourgeois de Paris, le voilà, peint par lui-même. Voilà son style, voilà son accent, voilà son intelligence! Il se reproduit dans le conseil municipal comme dans un miroir, en pied et de face. Ce sénat, qui sait que la police de la ville succombe sous le poids des escrocs et des prostituées; qui voit chaque jour accroître le désordre et les causes du désordre, l'immoralité et les causes de l'immoralité, ne trouve rien de plus urgent à faire que de recommander au préfet des mesures de tyrannie contre quelques nouveaux établissements, trop rares, élevés par le génie de la charité contre des fléaux dont le développement accuse l'impuissance de l'administration. Le premier Jocrisse ambitieux qui, devant les digues laborieuses que la religion oppose à tant de maux, vient sottement crier : *Au jésuite!* les trouve aussitôt effarés et dociles, et prêts à tout démolir. Hé quoi, les membres du conseil municipal pensent-ils que les cabarets ne sont pas assez pleins le soir? Qu'ils viennent donc écouter les chansons infâmes qui troublent, chaque

nuit, nos quartiers voisins des barrières. Le nombre de filles perdues leur paraît-il trop restreint? Faut-il y ajouter quelques pauvres servantes, qui, dès qu'elles sont sans place, n'ont d'autre refuge que d'abominables coupe-gorge, où elles sont outragées et volées? Tous les jours les tribunaux nous apprennent quels impôts les bureaux de placement prélèvent sur les domestiques sans emploi : est-ce là une industrie qu'il importe de protéger contre la concurrence des gens de bien?

De quel droit messieurs du conseil municipal veulent-ils m'empêcher de demander aux ursulines une servante à qui je puisse confier mes clefs et mon enfant? De quel droit veulent-ils empêcher cette servante de demander aux ursulines une maison où elle puisse prier Dieu et observer les lois de l'Église; et, en attendant qu'elle ait trouvé cette maison, un asile où elle ne soit pas exposée à être pillée?

Parce que M.*** n'a pas besoin que ses gens croient en Dieu, et parce que les gens de M.*** n'ont pas besoin d'un maître dévot, il ne s'ensuit pas logiquement, ce me semble, que la dévotion ne soit un besoin pour personne. Ma servante et moi nous sommes d'un autre avis ; moi, pour que ma servante ne me vole pas; et ma servante, pour que je ne l'avilisse pas. Tous deux nous avons besoin des ursulines : laissez-les-nous, et servez-vous ailleurs; vous n'êtes pas contraints de les employer.

Point de raisons! Des ursulines, grand Dieu! des ursulines, qui sauront nos opinions, c'est-à-dire qui sauront quel journal nous lisons d'ordinaire! Des ursulines qui sauront nos secrets, comme les cuisinières les savent et les redisent aux portiers! Des ursulines enfin, qui retireront de nos mains des filles de chambre à qui nous tâche-

rions de faire passer le goût de la piété pour leur en donner d'autres! Cela se peut-il tolérer? Le conseil municipal de Paris le peut-il souffrir sans méconnaître ses devoirs envers tous les bourgeois de Paris[1]?

IX

La société qui ne donne pas au peuple une éducation chrétienne abdique logiquement le droit de punir. Non, elle n'a plus le droit de punir même un voleur; car le voleur peut dire : Où est la loi qui me défend de voler? on ne me l'a point apprise. Si ce n'est point assez pour la société, c'est assez peut-être pour sa conscience à lui. Il avait besoin, il a pris; il est frappé, il subit la loi du plus fort, voilà tout. Les lois, si elles ne viennent du ciel, ne seront jamais, aux yeux du plus grand nombre des hommes, que la barrière matérielle élevée pour protéger ceux

[1] Ce pauvre M. ***! Un an après son rapport, qui était de 1845, il s'est présenté aux élections, comptant un peu sur le retentissement qu'avait obtenu cette pièce. Il a eu quinze voix. Ensuite la révolution de Février est arrivée. Elle n'a pas été faite par les ursulines, et cependant elle a mis M. *** hors du conseil municipal; et, comme il était fort conservateur, le peuple, oubliant les services que M. *** lui avait voulu rendre, ne l'a point élu représentant. On lui a préféré M. Proudhon; en sorte que non-seulement il n'est plus conseiller municipal, mais que même il appréhende de finir par n'être plus propriétaire. Qu'il se rassure en relisant son rapport. Les ursulines aussi ont disparu, emportant les dangers qui nous menaçaient, et qu'il avait signalés. « Ces dangers étaient-ils moins « grands que ceux qui résultent des principes subversifs répandus « par quelques associations politiques? *Je ne le pensé pas*, car « ceux-ci (les associations politiques) ne s'adressent qu'aux hom« mes faits; *ils n'ont pas entrepris de façonner à leur usage toute « une génération!* »

qui mangent contre ceux qui n'ont que le droit de manger. Tout code qui n'est pas promulgué au nom de la très-sainte Trinité, et qui ne commence pas par les dix commandements de Dieu, manque de sanction dans les consciences; il sera en peu de temps vilipendé par mille sophismes ornés de toutes les couleurs de la justice et du bon sens; il croulera, et laissera la société se dissoudre dans les convulsions d'une inexprimable anarchie.

Nos enfants verront une chose glorieuse et sainte : la loi sera faite au nom de Dieu, la justice sera rendue au nom de Dieu; un juge ne pourra plus monter au tribunal sans avoir rendu témoignage de sa foi religieuse, et sans avoir subi un examen sur le catéchisme. Il demandera au coupable dans quelle croyance il a été élevé; il le convaincra de la justice du châtiment, la loi divine à la main : « Je te condamne parce que tu as transgressé la loi du Père commun, dont tu as été instruit, et qui te défendait de porter préjudice à ton frère. Je te condamne, non pour venger la société, elle ne se venge point, mais parce que l'ordre serait impossible si tu n'étais puni. Maintenant, tu as affaire à un autre juge, plus puissant que moi. Demande-lui grâce; car j'ai puni ta main, mais si tu ne te repens, Dieu punira ton âme. »

Et lorsqu'il arrivera, comme aujourd'hui, que le coupable a vécu dans une ignorance monstrueuse des lois divines, alors son crime sera celui de la société : elle en portera la peine, et elle réparera le dommage que cet ignorant aura fait.

X

L'an passé, nous avions pour maire un bonhomme qui faisait sa joie de servir la ville et le public. Soldat blessé, il était revenu au pays pour vivre d'un mince patrimoine, qu'il a toujours conservé, mais qu'il n'a point accru. Ne pouvant cultiver lui-même son champ, faute d'une main, restée à Dantzick, et n'ayant que peu de goût pour la lecture, à cause de quelques volumes de M. de Jouy, sur quoi il s'était essayé, il mit ses loisirs au service du prochain. Il y prit goût, pour son malheur. D'une commission de charité, puis d'une autre d'administration, puis conseiller municipal, puis adjoint, on le vit si actif, si équitable, fourni de tant d'idées sages et de plans utiles, récurant si bien les ruisseaux, allumant si bien les réverbères, surveillant si ferme de l'octroi et si tendre de l'hôpital, qu'un jour, d'enthousiasme, et quoiqu'il ne fût d'aucun parti, tout le monde le demanda pour maire. Au fond de son âme, le bonhomme ambitionnait la place. Il ceignit l'écharpe en pleurant, et redoubla de zèle. En quelques années, il termina des travaux considérables qui avaient découragé tous ses prédécesseurs. C'était vraiment le père de la cité. Son œuvre de prédilection, sa gloire, fut le soulagement qu'il sut procurer aux pauvres en agrandissant l'hôpital sans demander un sou à la commune. Cet hôpital était mal tenu par des infirmiers qui coûtaient cher. Il mit à leur place des sœurs de Saint-Charles, qui firent mieux la besogne à moitié frais, ayant grand soin des malades et du linge. Les économies réalisées de cette façon lui permirent d'ajouter une nouvelle salle, très-grande, bien construite, parfaitement aérée, qu'il meubla de vingt bons

lits. L'année d'après, il bâtit une chapelle où les convalescents et les sœurs purent entendre la messe tous les jours.

Ce fut là que M. Sus prit occasion de le chicaner, et de crier par les estaminets que le maire était un bigot et un jésuite.

M. Sus (Loutre-Celleri-Phocion), né à Chignac, en 1794, d'une cuisinière et d'un curé constitutionnel, possède une belle fortune, formée en grande partie des biens du couvent qu'a déserté son père. Avec les matériaux de l'église démolie, il s'est bâti une maison magnifique; dans le couvent même il a établi une manufacture, où deux cents malheureux, hommes, femmes et enfants, travaillant le jour et la nuit pour gagner chacun de quinze à trente-cinq sous, rapportent à Sus quarante mille livres de rente. De plus, les ouvrières lui forment un harem, en sorte qu'il n'a guère à dépenser que pour sa table; mais il mange très-bien. C'est surtout à cause de cette manufacture que le maire s'était efforcé d'agrandir l'hôpital, et qu'il avait demandé de nouveaux fonds pour subvenir à l'entretien des enfants trouvés. Quant à Sus, il ne descend pas jusqu'à ces détails. Lorsqu'un ouvrier est malade, lorsqu'une ouvrière est grosse, il les paye sans leur faire tort d'un centime, et les renvoie. Qu'ils meurent, qu'ils guérissent, qu'importe? S'ils guérissent, il les reprend; s'ils meurent, il y en a d'autres.

Loutre-Celleri-Phocion Sus n'a jamais été marié, mais il a une fille, une dégingandée à l'œil hardi, qui s'est élevée toute seule, comme elle a pu, dans sa maison pleine d'ordures, voyant ce qu'il lui plaisait de voir, faisant ce qu'il lui plaisait de faire. Il lui plut de faire le bonheur d'un jeune architecte qui passait souvent sous ses fenêtres, lorgnant le beau pignon sur rue du père de cette fille unique.

Elle alla trouver un matin le manufacturier : « Papa, je veux que tu me maries. — Et à qui ? — A monsieur un tel, que j'aime. Si tu ne me le donnes pas, je vais mourir. » Et un discours, en style de feuilleton, sur l'amour qui lui tordait le cœur.

Sus avait rêvé de conjoindre sa bâtarde à un préfet, ou à un député, ou tout au moins à un maître des requêtes. « Point, dit-elle ; je veux le frère de mon âme. — Va-t'en au diable ! s'écria Phocion, las de ses prières et de ses pleurs ; épouse le frère de ton âme, et crève de faim avec lui. Puisque tu me contraries, tu n'auras pas un sou. » Il était homme à tenir parole, et la dégingandée le savait. Elle consulta le frère de son âme, et le pria de l'enlever. « Écoutez, dit celui-ci, la vérité est que je ne gagne rien, et que nous ne saurions vivre. — Mais, reprit la dégingandée, nous finirons bien par hériter. — Attendons, continua l'architecte, qui était aimé et qui parlait en maître. Puisque M. Sus ne veut rien vous donner, il faut qu'il devienne maire. Avec sa protection, je me ferai quinze mille francs par an, et nous verrons. »

« Papa, dit la fille, ta manufacture va toute seule ; si tu étais maire, tu deviendrais vite député, tu aurais des commandes du gouvernement, on te donnerait la croix, et tu t'amuserais à Paris tout l'hiver. »

Jusque-là Sus ne s'était que médiocrement soucié des honneurs. Stylée par son architecte, la dégingandée le tenta de toutes les façons, et par la cupidité, et par l'orgueil, et par le reste. Enfin il jura qu'il serait maire. Il mit ses créatures en mouvement, donna des fêtes. On répandit que le maire était pauvre et ne représentait pas ; qu'on le voyait souvent chez les carlistes ; que c'était un cafard ; que l'évêque le gouvernait ; qu'il endetterait la

ville; qu'il la remplissait de béguines; qu'on forçait les malades de l'hôpital à se confesser; que la liberté de conscience n'existait plus dans le chef-lieu, et serait bientôt bannie du département. On tracassa le bonhomme. Aux élections, le conseil municipal fut rempli d'amis de Sus, qui s'insurgèrent. Le conseil municipal fut cassé; on jeta des pierres dans les vitres du préfet, mourant de peur. Les nouvelles élections furent plus défavorables encore au maire. Bref, on le fit sauter, et Sus le remplaça. « A présent, dit l'architecte, marions-nous. Je serai chargé des travaux de la ville, j'en aurai d'autres encore, et nous pourrons attendre la succession. »

En effet, le nouveau maire est tout-puissant, la ville est à lui, le préfet le craint; il va être député, il faut le conserver au ministère : les faveurs pleuvent sur son gendre.

L'alignement des rues est réglé chez nous; lorsqu'un propriétaire veut restaurer sa maison, il faut une permission du maire. Le maire la donne, mais son gendre la vend, et il est chargé du travail; autrement, point de grâce. Ce même gendre bâtit, par ordre de Sus, une salle de spectacle, à quoi l'ancien maire n'avait point songé; il bâtit une halle, dont le besoin s'est fait tout à coup sentir : n'était-ce pas chose malséante de voir les paysans vendre des légumes trois fois par semaine sur la place publique? L'hôtel de ville est un vieux monument du moyen âge, avec des tourrelles et des escaliers en limaçon : il sera démoli. Ce dernier souvenir d'un temps d'oppression fera place à un bel édifice en style grec. Sus s'occupe de renvoyer les frères ignorantins, et son gendre a déjà fait le plan d'une école mutuelle; il construira également une école normale. Je n'en finirais pas de tout dire. Il a le monopole d'un certain ciment, nommé ciment romain, qui a été reconnu seul

propre aux constructions municipales, et qui ne se donne pas pour rien. Lorsqu'un mur est écorché, lorsqu'une pierre menace de tomber, vite du ciment romain! Il en faudrait ce qui peut tenir sur une truelle; on en compte une tonne, et la joie est à la maison. Au lieu de quinze mille livres année commune, la recette va au delà de vingt. A la vérité, la dégingandée commence à croire que son âme s'est trompée; mais qu'importe au maçon? Sa fortune, et non pas une famille, était ce qu'il voulait bâtir.

Le bonhomme, l'ancien maire, triste et humilié de l'ingratitude publique, combat de son mieux, dans la commission administrative de l'hôpital, seul poste qui lui soit resté, pour conserver les sœurs, qu'on persécute : il les verra chasser avant de mourir.

XI

A l'entrée d'un gros village du pays chartrain, s'élève une vieille croix de pierre dont les branches portent l'inscription suivante, encore très-visible, malgré la mousse qui commence à la ronger :

IESVS CHRIST
EST MORT POVR NOVS
SVR LA CROIX

En face, sur une maison de belle apparence, on lit en grandes lettres blanches :

LA MENDICITÉ
EST DÉFENDUE
DANS LE DÉPARTEMENT
D'EURE-ET-LOIR.

XII

Il y a un écrivain dont la plume a entassé cent volumes peut-être, où l'on ne saurait trouver quatre lignes de bon français, ni un mot heureux, ni une invention délicate, mais qui sont en revanche un riche musée de toutes les corruptions humaines et de toutes les brutalités littéraires. Aucun échantillon de l'abject n'y manque; le stupide s'y montre sous des formes ignorées jusque-là. Rien d'infâme ne se révèle dans les cours d'assises, rien d'immonde ne se commet dans les bagnes, rien d'infect ne se passe dans les mauvais lieux, rien de plat et de bête ne s'écrit dans les journaux, à quoi ne ressemble maintenant cette collection, *cloaca maxima*. L'esprit qui l'a créée a su renchérir sur la *Gazette des Tribunaux*, populariser la langue des voleurs et gâter le style de Pigault-Lebrun. C'est un métis d'Anne Radcliffe et de Byron, formé aux lettres dans une loge de portier. On dirait que, n'ayant pu, malgré ses efforts, mériter la critique, il a compté sur le scandale pour attirer les sifflets, et il met les honnêtes gens dans un embarras extrême : le scandale est si grand, que l'on n'ose se taire; le génie est si pauvre, que l'on craint que le sifflet ne lui fasse trop d'honneur.

Mais quoi! cet écrivain est le plus renommé de l'époque; c'est le roi des lettres marchandes, celui dont on se dispute les produits en champ clos judiciaire! Les académiciens du *Journal des Débats* comptent sur lui pour garder leurs abonnés; sa prose idiote et cynique est payée plus cher que celle de Châteaubriand; seul il a pu ressusciter une feuille qui se mourait dans les mains de M. Thiers, et

sa conquête est estimée l'Austerlitz du promoteur de la pâte Regnault !

Longtemps il végéta dans les bas lieux des journaux moribonds. Sa muse était jugée capable de rebuter les lecteurs du *Siècle ;* non qu'elle parût morale ou décente ; jamais semblable reproche ne lui fut adressé : on ne s'effrayait que de sa pesanteur. Enfin, il sut observer la vogue des héros de cours d'assises ; l'odeur du procès Lafarge lui révéla sa vocation. Il fit ce fameux ouvrage, littéraire comme un combat de chiens, qu'un de ses admirateurs compara, dans le journal même où il le publiait, aux tonneaux qui infectent les nuits Paris. Aussitôt la royauté de l'écrivain fut proclamée ; les acclamations de la Chaussée-d'Antin eurent un écho dans la rue de la Grande-Truanderie et dans les prisons centrales ; la province y joignit ses couronnes. Celui que M. Soulié n'aurait pas traité d'égal grandit par-dessus M. Alexandre Dumas, et la *Presse* consternée vit le *Constitutionnel* lui enlever, par une surenchère de cinquante mille francs, le quartier de pâture faisandée dont elle alléchait déjà ses lecteurs. Ce n'est pas un succès, ce n'est pas une mode, c'est un délire. Plus d'adultère, plus de meurtre, plus de viol, à moins qu'ils ne soient décrits par cette plume, qui sait leur donner une saveur nouvelle ! L'argot n'a point de charmes si notre auteur n'y met son accent ; la princesse et le notaire ne sont point assez corrompus, le voleur n'est pas assez généreux, la prostituée n'est pas assez suave, lorsqu'ils ne sortent pas de sa fabrique. Juste punition, pour le dire en passant, de quelques talents moins grossiers, qui ont jeté le goût du public dans ces routes fangeuses : le nouveau venu les devance, absorbe le profit et la gloire, et laisse en proie à la famine les inventeurs dédaignés. Quant à lui,

il se prend au sérieux ; il se voit si haut, qu'il croit que les critiques sont jaloux, et peut-être ne se trompe-t-il pas toujours. Il ose tout, on lui permet tout, même la morale, — et il en fait ! Il dogmatise, se pose prophète et réformateur. Ayant pu remplacer M. de Balzac, il veut remplacer l'Évangile. C'est son droit, c'est son droit de faire une religion pour ceux qu'il amuse ! Qui reçoit d'une telle intelligence ses plaisirs peut bien en recevoir ses dieux. Néanmoins, je m'excuse de parler de lui ; je doute si la prodigieuse fortune de ses ouvrages les élève au niveau des mépris d'un honnête homme qui sait un peu de français.

Mais il faut pourtant s'occuper, sinon de l'ouvrier, au moins des journaux qui l'emploient, du public qui l'approuve, des passions surtout qui l'appellent à leur secours. Le voilà qui se fait écrivain politique ! Depuis un mois il traîne son tonneau à travers les questions religieuses ; il est le bras droit de M. Thiers, il prête main-forte à l'Université ; en un mot, et, pour parler le langage qu'il a mis en faveur parmi la bourgeoisie conservatrice, il *chourine* les jésuites dans le feuilleton du *Constitutionnel*. Force est bien d'en parler, comme on parlerait d'une émeute ou d'un guet-apens.

Il met en scène un supérieur de la compagnie de Jésus et son secrétaire. Je copie :

— Le dépouillement de la correspondance étrangère est-il fait ?

— En voici l'analyse...

Le secrétaire prit un dossier assez volumineux, et commença ainsi :

« Don Ramon Olivarès accuse de Cadix réception de la lettre n° 19 ; il s'y conformera, et niera toute participation à l'enlèvement. »

— Bien ; à classer.

« Le comte Romanoff de Riga se trouve dans une position embarrassée... »

— Dire à Duplessis d'envoyer un secours de cinquante louis : j'ai autrefois servi comme capitaine dans le régiment du comte, et depuis il a donné d'excellents avis.

« On a reçu à Philadelphie la dernière cargaison d'Histoires de France *expurgées* à l'usage des fidèles; on en redemande, la première étant épuisée. »

— En écrire à Duplessis... Poursuivez.

« M. Spinder envoie de Namur le rapport secret demandé sur M. Ardouin. »

— A analyser.

« M. Ardouin envoie de la même ville le rapport secret demandé sur M. Spinder. »

— A analyser.

« Le comte Malipieri, de Turin, annonce que la donation des 300,000 francs est signée. »

— En prévenir Duplessis... Ensuite ?

« Don Stanislas vient de partir des eaux de Baden avec la reine Marie-Ernestine. Il donne avis que Sa Majesté recevra avec gratitude les avis qu'on lui annonce, et y répondra de sa main. »

— Prenez note... J'écrirai moi-même à la reine.

Pendant que Rodin écrivait quelques notes en marge du papier qu'il tenait, son maître, continuant de se promener de long en large dans la chambre, se trouva en face de la grande mappemonde marquée de petites croix rouges; un instant il la contempla d'un air pensif.

Rodin continua :

« D'après l'état des esprits dans certaines parties de l'Italie, où quelques agitateurs ont les yeux tournés vers la France, le P. Orsini écrit de Milan qu'il serait très-important de répandre à profusion dans ce pays un petit livre dans lequel les Français, nos compatriotes, seraient présentés comme impies et débauchés, pillards et sanguinaires... »

— L'idée est excellente; on pourra exploiter habilement les excès commis par les nôtres en Italie pendant les guerres de la République... Il faudra charger Jacques Dumoulin d'écrire ce petit livre. Cet homme est pétri de bile, de fiel et de venin; le pamphlet sera terrible...; d'ailleurs, je donnerai quelques notes. Mais qu'on ne paye Jacques Dumoulin... qu'après la remise du manuscrit...

— Bien entendu... Si on le payait d'avance, il serait ivre-mort pendant huit jours dans quelque mauvais lieu. C'est ainsi qu'il a

fallu lui payer deux fois son virulent factum contre les tendances panthéistes de la doctrine philosophique de M. Martin.

— Notez... et continuez.

« Le *négociant* annonce que le *commis* est sur le point d'envoyer le *banquier rendre ses comptes* devant qui de droit... »

Après avoir accentué ces mots d'une façon particulière, Rodin dit à son maître :

— Vous comprenez!...

— Parfaitement... — dit l'autre en tressaillant. — Ce sont les expressions convenues... Ensuite?

« Mais le *commis*, — reprit le secrétaire, — est retenu par un dernier scrupule. »

Après un moment de silence, pendant lequel ses traits se contractèrent péniblement, le maître de Rodin reprit :

— Continuer d'agir sur l'imagination du *commis* par le silence et par la solitude, puis lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous... Continuez.

« La femme Sidney écrit de Dresde qu'elle attend des instructions. De violentes scènes de jalousie ont encore éclaté entre le père et le fils à son sujet; mais dans ces nouveaux épanchements de haine mutuelle, dans ces confidences que chacun lui faisait contre son rival, la femme Sidney n'a encore rien trouvé qui ait trait aux renseignements qu'on lui demande. Elle a pu jusqu'ici éviter de se décider pour l'un ou pour l'autre...; mais, si cette situation se prolonge..., elle craint d'éveiller leurs soupçons. Qui doit-elle préférer, du père ou du fils. »

— Le fils... Les ressentiments de la jalousie seront bien plus violents, bien plus cruels chez ce vieillard : et, pour se venger de la préférence accordée à son fils, il dira peut-être ce que tous deux ont tant d'intérêt à cacher... Ensuite?

« Depuis trois ans, deux servantes d'Ambroisius, que l'on a placées dans cette petite paroisse des montagnes du Valais, ont disparu... sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Une troisième vient d'avoir le même sort... Les protestants du pays s'émeuvent, parlent de meurtres... de circonstances épouvantables. »

— Jusqu'à preuve évidente, complète du fait, que l'on défende Ambroisius contre ces infâmes calomnies d'un parti qui ne recule jamais devant les inventions les plus monstrueuses... Continuez.

« Thompson de Liverpool est enfin parvenu à faire entrer Justin comme homme de confiance chez lord Stewart, riche catholique irlandais, dont la tête s'affaiblit de plus en plus »

— Une fois le fait vérifié, cinquante louis de gratification à Thompson. Prenez note pour Duplessis... Poursuivez.

« Frank Dichestein de Vienne, — reprit Rodin, — annonce que son père vient de mourir du choléra... dans un petit village à quelques lieues de cette ville... Car l'épidémie continue d'avancer lentement, du nord de la Russie par la Pologne... »

— C'est vrai, — dit le maître de Rodin en interrompant : — puisse le terrible fléau ne pas continuer sa marche effrayante et épargner la France !...

« Frank Dichestein, — reprit Rodin, — annonce que ses deux frères sont décidés à attaquer la donation faite par son père...; mais que lui est d'un avis opposé... »

— Consultez les deux personnes chargées du contentieux... Ensuite ?

« Le cardinal-prince d'Amalfi se conformera aux trois premiers points du mémoire. Il demande à faire ses réserves pour le quatrième point. »

— Pas de réserve... acceptation pleine et absolue. Sinon la guerre, et notez-le bien, entendez-vous? une guerre acharnée, sans pitié ni pour lui ni pour ses créatures.. Ensuite ?

« Fra Paolo annonce que le patriote Boccari, chef d'une société secrète très-redoutable, désespéré de voir ses amis l'accuser de trahison, par suite des soupçons que lui, Paolo, avait adroitement jetés dans leur esprit, s'est donné la mort. »

— Boccari !... est-ce possible ?... Boccari !... le patriote Boccari !... cet ennemi si dangereux ! — s'écria le maître de Rodin.

« Le patriote Boccari... » répéta le secrétaire toujours impassible.

— Dire à Duplessis d'envoyer un mandat de vingt-cinq louis à Fra Paolo... Prenez note.

« Hausman annonce que la danseuse française Albertine Ducornet est la maîtresse du prince régnant; elle a sur lui la plus complète influence : on pourrait donc par elle arriver sûrement au but qu'on se propose; mais cette Albertine est dominée par son amant, condamné en France comme faussaire, et elle ne fait rien sans le consulter. »

— Ordonner à Hausman de s'aboucher avec cet homme; si ses prétentions sont raisonnables, y accéder; s'informer si cette fille n'a pas quelques parents à Paris.

« Le duc d'Orléans annonce que le roi, son maître, autorisera le nouvel établissement proposé, mais aux conditions précédemment notifiées. »

— Pas de conditions, une franche adhésion ou un refus positif... on reconnaît ainsi ses amis et ses ennemis. Plus les circonstances semblent défavorables... plus il faut montrer de fermeté, et imposer par sa confiance en soi.

« Le même annonce que le corps diplomatique tout entier continue d'appuyer les réclamations du père de cette jeune fille protestante qui ne veut quitter le couvent où elle a trouvé asile et protection que pour épouser son amant contre la volonté de son père. »

— Ah!... le corps diplomatique continue de réclamer au nom de ce père ?

— Il continue...

— Alors continuez de lui répondre que le pouvoir spirituel n'a rien à démêler avec le pouvoir temporel.

Voilà où en est la polémique universitaire! voilà comment, pour prouver que les jésuites doivent continuer d'être dépouillés du droit commun d'instruire la jeunesse, on prouve qu'ils assassinent et corrompent les rois, soldent le meurtre, récompensent le parricide, fomentent la débauche, protégent la luxure, organisent le vol, et font injurier M. Cousin ! Voilà quelle est la conscience littéraire ! voilà ce que deux directeurs de journaux se sont disputé l'avantage de revendre en détail! voilà ce que l'on livre sans remords, sans scrupule, avec joie, à quarante ou cinquante mille lecteurs! voilà enfin la moralité publique ! Un homme signe le matin ces stupides impostures, et va recevoir, une heure après, les applaudissements de ceux qui l'ont lu!

J'ignore quels sont les desseins de l'auteur ; mais il me semble que si, assuré d'être lu et d'être cru par la partie la plus brutale d'une nation, j'écrivais de la sorte sur une classe d'individus déjà proscrits, que chacun connaît, contre lesquels on amoncelle depuis longtemps un orage près d'éclater, qui sont peu nombreux, qui n'ont que des amis inoffensifs et peut-être lâches..., il me semble en vérité

que ce serait tout simplement pour les faire égorger à la première occasion.

Je demande à M. Libri ce qu'il en pense, lui qui a déjà donné l'adresse des jésuites, et si soigneusement dressé l'inventaire des trésors qu'on trouverait chez eux.

Mais n'embellissons point notre auteur de plus de perversité qu'il n'en a. Le *Chourineur*, un de ses héros, n'est pas méchant homme, au contraire ; c'est même un garçon qui aime la justice, et qui était né pour faire un digne boucher. Seulement, quand on l'irrite, *il y voit rouge*; et, quand il y voit rouge, il tue, sans plus de raisonnement ni de mauvaise intention. Pourquoi l'a-t-on irrité? Le glorieux feuilletonniste paraît avoir la même imperfection de caractère. Il y voit rouge aussi quand on l'irrite; et on l'a irrité. Lui-même nous l'apprend, dans une note dont l'incomparable naïveté fait l'éloge de son cœur. Il nomme, comme ayant aiguisé sa plume (il faudrait peut-être dire son *chourin?*), une compagnie composée de M. Libri, de M. Génin, de M. Dupin l'aîné, procureur général à la cour de cassation, de M. Michelet, de M. Quinet, de M. le comte de Saint-Priest, ambassadeur et pair de France, et du libraire Paulin. Ce sont, dit-il, les *hardis et consciencieux travaux* de ces messieurs, « œuvres de *haute et impartiale intelligence*, où se trou-« vent si *admirablement* dévoilées et châtiées les funestes « théories de la compagnie de Jésus, qui l'ont déterminé « à apporter aussi sa pierre à la digue puissante, et, es-« pérons-le, durable, que ces *généreux cœurs*, que ces « *nobles esprits*, ont élevée contre un flot impur et toujours « menaçant. »

Il leur renvoie la gloire de son œuvre, et il a raison : elle leur est due ; il s'est éclairé de leurs lumières, leur

généreuse audace a exalté son courage. Que cette souillure rejaillisse donc sur eux ; que le sang innocent y retombe, s'il est versé un jour ! Que ce procureur général, que cet ambassadeur, restent accolés à leurs complices, dans la plus abominable page qu'on ait écrite en France depuis le règne de Marat !... Et quant à ce subalterne, puisqu'il est infirme et ne sait ce qu'il fait, que Dieu lui pardonne ! Nous verrons, avant dix ans[1], où en seront son feuilleton et sa gloire, et les cent mille francs du *Constitutionnel*, qui ne l'ont peut-être pas moins irrité contre les Jésuites que MM. Dupin l'aîné, Libri, de Saint-Priest, etc. De journal en journal, il colportera ses produits, dont on ne voudra plus. Qu'il écoute un conseil ; la pitié nous l'inspire : Cousin d'Avallon était un homme de lettres qui n'avait guère moins d'esprit qu'il n'en a, et qui savait mieux le français ; il n'aimait pas non plus les Jésuites, contre lesquels il apportait soigneusement sa pierre au *Constitutionnel* du temps ; on voyait ses livres en étalage, et la canaille ne les méprisait pas ; enfin, Cousin d'Avallon faisait quelque figure. Il finit par n'avoir plus de pain, et un jour, on le trouva, vieux, percé aux deux coudes, percé aux genoux, sans gîte, qui mourait sur le pavé, dans l'angle d'un mur. Ce destin fut celui de beaucoup d'autres. Si notre auteur y arrivait, qu'il ne se couche point contre un mur, et surtout qu'il n'aille point

[1] Écrit en 1845, il n'y a encore que trois ans. Quand je parlais de dix années, je faisais bien les choses ; mais ce que je n'avais pas prévu, et ce que la révolution de Février nous a fait voir, c'est que l'auteur des *Mystères de Paris*, pour garder sa place au *Constitutionnel* alarmé de ses succès, s'engagerait à n'y plus écrire que des ouvrages moraux, revus par le directeur du journal, et *expurgés* tout comme les histoires de France des Jésuites.

demander aide et consolation à M. Dupin : qu'il tâche plutôt de trouver un Jésuite. D'ici-là, peut-être, on les aura massacrés, mais il en restera encore. Qu'il confie à ce Jésuite ce qu'il a fait : on gardera son secret, il sera secouru, il sera consolé, on le fera vivre, et il pourra mourir en paix. Eh ! mon Dieu, les Jésuites n'en sont pas au premier ni au millième de leurs calomniateurs dont ils aient soutenu les jours et adouci l'agonie ! On ferait un livre de ces exemples. Les Jésuites ont eu pitié même de leurs ennemis morts. Les ossements de Pombal, qui les fit égorger et brûler, et qui donna le signal de leur ruine, gisaient, après un demi-siècle, sans sépulture : aucun Portugais ne voulait donner un peu de terre aux restes de ce réprouvé, tant admiré du noble comte de Saint-Priest[1]. Les Jésuites, revenus en Portugal, ensevelirent Pombal. On les en a chassés depuis ; mais ils y retourneront, et poseront une croix sur les os de leur persécuteur.

Je ne dis point ceci pour exciter les remords dans le cœur de notre écrivain ; il éprouvera des remords si Dieu l'en juge digne. Mais comme tous les hommes, et particulièrement les hommes de lettres, il est susceptible d'éprouver la faim : puisque je m'occupe de lui, je veux lui être utile dans le cas où la faim viendrait. Il ne faut pas qu'il croie avoir beaucoup étonné les Jésuites, ni s'être le moins du monde attiré leur rancune. Ce matin même, j'en ai vu un, vieillard de soixante-seize ans, dont la terre sera bientôt purgée. — « Mon père, lui dis-je, écoutez ce qu'on écrit. » Et je lui détaillai tout ce vomissement. Mon indignation le fit sourire. — Mais, cher fils, me dit-il, cela nous est promis. Jésus-Christ l'a dit : « Vous serez un

[1] Aujourd'hui *ancien* pair de France.

« objet de haine à tout le monde, A CAUSE DE MON NOM.
« *Eritis odio omnibus propter nomen meum.* » Voilà toute la surprise qu'on leur fait et tout le ressentiment qu'ils en gardent. Ils sont formés à de tels coups, préparés à ce que de tels coups annoncent; jamais ils n'ont fui la gloire de les subir, jamais ils n'ont perdu le don de les pardonner. L'habitude en est si parfaitement prise, depuis trois siècles que cela dure!

Car il faut reconnaître que, s'ils ont beaucoup prêché, on s'est aussi beaucoup vengé d'eux; pas plus que le *flot impur* de leur doctrine, ne s'est arrêté le flot impur de leur sang. La magnanime inimitié que leur ont vouée les chourineurs ne date pas d'aujourd'hui. Partout où ils se sont établis dans le monde pour combattre par la parole et par la prière les impies, les menteurs, les voluptueux, les avares et tous ceux qui font le mal, de courageux écrivains, de hardis gentilshommes, d'intrépides procureurs généraux, de preux libraires, ont dit, ont écrit, ont imprimé, ont vertueusement vendu, que les Jésuites, étaient des scélérats, qu'ils espionnaient tout le monde, volaient et assassinaient tout le monde; — et partout où on l'a dit, il s'est trouvé à la longue un peuple pour le croire; que dis-je? pour battre des mains aux exploits des égorgeurs, qui le croyaient aussi. Quand le feuilletonniste du *Constitutionnel* indique les possessions des Jésuites par des croix rouges, il montre plus d'esprit qu'il n'en fait voir ordinairement : c'est, en effet, la couleur dont ils ont marqué le globe. Mais ils ne s'en plaignent pas : ils ont encore du sang; on en veut encore, ils sont prêts à en donner encore. Ce qu'ils demandent à Dieu, ce n'est pas de vivre, c'est de pouvoir mourir assez pour assouvir tant de haine : ils savent qu'à la fin les fils des

persécuteurs, et les persécuteurs eux-mêmes, viendront prier le vrai Dieu sur le tombeau des martyrs.

J'écris cette page afin qu'elle traverse les mers : je veux qu'elle aille trouver, sur le seuil des prisons de la Chine et sous la massue des sauvages, ces prêtres de Jésus-Christ qui bravent tous les jours mille privations et mille morts, dans l'espoir de ramener à la dignité d'homme et d'héritiers du ciel les peuples abandonnés au milieu desquels les a poussés leur amour. Qu'ils sachent, s'ils l'ont oublié, que notre civilisation n'enfante pas des esprits moins abaissés et moins cruels que n'en produit la barbarie des païens et des idolâtres ; et que, cessant un moment de prier pour les bourreaux qu'ils ont là-bas, ils invoquent la clémence de Dieu sur les bourreaux qu'ils ont ici ! Une contrée, sous le soleil, a-t-elle plus besoin de prières que cette France, où l'on peut abjectement écrire, écrire sans révolter l'esprit public, que les missionnaires de l'Évangile sont des intrigants, des voleurs et des assassins !

XIII

Comme on a vu chaque année, malgré le jury, plus de voleurs condamnés, et qu'il rentrait chaque année dans les prisons plus de voleurs relaps (on les appelle *récidivistes* en langue de philanthrope, et *chevaux de retour* en langue de geôlier), les gens de bien qui conduisent la machine publique se sont dit : « La société est menacée, il y a quelque chose à faire. » Ils s'en sont occupés, avec beaucoup moins de hâte qu'à chasser les Jésuites ; et ils ont fait une chose à deux fins, qui a été de rendre la punition plus cruelle, 1° pour effrayer ceux qui seraient

tentés de commettre un crime; 2° pour dégoûter de la prison ceux qui déjà en auraient tâté. On a pris conseil des Anglais et des Américains, gens ingénieux, pleins de systèmes, ennemis des voleurs, comme on l'est naturellement dans les pays où les voleurs sont nombreux et où les coffres-forts font la loi. Il en est résulté le régime cellulaire. Un voleur, un bohémien, un homme ou plutôt un sauvage, toujours en mouvement, et qui n'est souvent arrivé au crime que par antipathie pour la régularité, dont rien ne lui a donné le goût, on le prend, on le met en cellule dans un étroit espace meublé de sa couchette et d'un banc, avec une fenêtre qui laisse passer un peu de jour, qui ne laisse point passer de bruit, qui ne laisse point voir le ciel. Rien sur la muraille nue, pas un fétu sur le plancher. On le met là, on l'y abandonne seul aujourd'hui, demain, toujours, jusqu'à l'heure où il sortira, dans deux ans, dans trois ans, dans dix ans! Dans dix ans! c'est-à-dire trois mille six cent cinquante de ces jours sans fin, c'est-à-dire quatre-vingt-sept mille six cents de ces heures si longues! Notez que c'est un esprit sans lettres, et un cœur sans souvenirs, et une âme sans Dieu; qu'il ne peut donc ni songer, ni regretter, ni pleurer, ni prier; ni, comme Andryane et tant d'autres, écrire sur la muraille, de la pointe d'une épingle, le récit de ses douleurs ou les rêves de son imagination : et il le pourrait, qu'on ne le permettrait pas; il faut qu'il travaille; il fait des allumettes ou de la charpie. Voilà toute la pâture de son intelligence; on ne lui donne point de livres.

J'ai vu des hommes bien élevés, qui avaient des livres, du papier, une lampe, qui recevaient tous les jours leurs amis, qui causaient à loisir avec d'aimables et bien-aimés compagnons de captivité, et qui néanmoins, au bout de

quelques mois, n'en pouvaient plus d'ennui. Ces éternels murs du préau fatiguaient leurs regards. Rien ne leur manquait pourtant, rien que la liberté, qui est le premier des biens en ce monde, qui est un bien plus cher que la santé, plus désiré que toute joie humaine !

Moi-même, quoique je ne puisse pas dire que j'aie connu le supplice de la prison, puisque je ne l'ai enduré qu'un mois et que j'étais fier de mes barreaux ; eh bien ! lorsqu'à neuf heures le gardien venait pour verrouiller ma porte, et que Jean Barrier, mon ami, était obligé de se retirer dans sa chambre, à côté de la mienne, sans qu'on voulût nous permettre d'achever notre cent de piquet, je sentais cette peine ; on me prenait ma volonté, on me prenait une part de ma vie.

Mais il faut bien, dit-on, que la peine soit une peine : cet homme dans la cellule s'ennuiera, c'est ce que l'on veut. « Oui, mais il meurt ! — Oh ! rarement. — Mais il devient fou ! — Oh ! pas toujours.— Mais sa santé s'altère ! — Il n'en sera que plus épouvanté. — Non, car il s'hébête et devient incapable ; il se livre seul aux vices les plus monstrueux; il contracte l'habitude d'une oisiveté invincible : il reviendra dans la cellule, il viendra y mourir. — Que voulez-vous? il faut bien qu'on le punisse ! »

A la vérité, il y a un détail sur quoi l'humanité des faiseurs de lois se rassure, et dont il a été tenu grand compte dans le débat législatif : c'est la religion. Plusieurs ont dit, et ils ont été loués, que la prison aurait un aumônier ; que l'aumônier serait toujours là, pourrait toujours visiter les prisonniers, toujours les catéchiser ; que ces hommes, affamés de voir un visage humain, d'entendre une parole humaine, recevraient toujours le prêtre avec une vive joie; — et que, n'ayant guère autre chose à faire, ils médite-

raient d'autant mieux les leçons divines. Telle est la théorie; voici la pratique :

Premièrement, la prison renferme de cent à deux cents détenus : on y met un aumônier, un seul ! L'évêque le désigne; il choisit un cœur apostolique, un homme de sacrifices. Le prêtre se sacrifie et il meurt, ou, comme cela est arrivé, il devient fou. Comment veut-on qu'il résiste? Il est là, au milieu de deux cents malheureux, qui tous l'appellent, qui tous ont besoin de lui. Qu'ils veuillent se convertir ou se distraire, ils le demandent; et lui, il leur appartient. Il se multiplie, et il a le regret amer de ne pouvoir suffire à sa tâche; il succombe : c'est l'affaire de peu d'années s'il est robuste.

Secondement, les gardiens aussi peuvent voir les prisonniers; mais les gardiens sont libres; ils sont bien nourris, ils ont du vin, une femme ou une maîtresse en ville, un jour de sortie par semaine; ils ne croient pas en Dieu, ils tiennent pour les libres penseurs, détestent les jésuites autant que les déteste M. Dupin, et sans se piquer, comme cet homme d'État, de respecter la religion de leur pays. Or les gardiens se moquent du prêtre; ils défont son œuvre; le prisonnier est heureux de les entendre : que lui importent leurs blasphèmes? Ils lui parlent, ils l'amusent.

Troisièmement, l'administration des prisons est sous la surveillance de plusieurs personnages officiels, encore plus libres, encore mieux nourris que les gardiens, encore plus attachés la plupart du temps aux opinions de M. Dupin. On ne peut rien faire dans la prison que de leur consentement. En général, ils rebutent l'aumônier; ils n'aiment point cet homme noir, ce cafard, ce jésuite. M. le préfet est bon homme; il ne manque point de bienveillance; il tolère le culte : les requêtes de l'aumônier trouveraient auprès de

lui assez d'accueil. Mais M. le président du tribunal ne veut point entendre parler de ces tartuferies, et M. le juge d'instruction, moins encore ; M. le maire pense comme M. le juge d'instruction ; M. le procureur du roi, jaloux de l'Église, ne rêve que de s'opposer à ses empiétements. Ailleurs M. le président pousserait bien à la religion, s'il ne craignait de passer pour cagot ; M. le préfet a besoin de vexer l'évêque ; M. le procureur du roi veut trouver grâce aux yeux de M. Dupin. C'est ainsi partout, ou, si l'on veut, à peu près partout. Il faut que l'aumônier se borne à tou- cher ses appointements ; les prisonniers mourront ou de- viendront fous : le beau malheur ! Si l'aumônier veut agir et qu'ayant reçu un avertissement il insiste, c'est un conflit. Le procès est jugé à Paris ; rarement l'aumônier le gagne. Qu'il le gagne ou le perde, il a donné une preuve du déte- table esprit qui anime le parti-prêtre : l'Église payera cel

L'aumônier du pénitencier de..., pauvre jeune hom dont on sera bientôt vengé, imagina de faire faire en com mun aux prisonniers les prières du matin et du soir. C malheureux venaient à la porte entr'ouverte de leur cag lui, en chaire, lisait les prières, et on chantait un petit ca tique. C'était, le soir et le matin, un assujettissement po lui ; pour tous les détenus un moment de distraction et repos. On y vit des inconvénients, de graves inconvénien L'aumônier tint bon ; l'affaire fut envoyée à Paris. Les b reaux, chose étrange ! donnèrent raison à l'aumônier. fait donc la prière ; il retrouve sa voix qui s'éteint, sa for qui tombe ; mais il est mal noté. On lui demande po quoi trois actes dans ces prières déjà si longues ? Ne peut un jour lire l'acte de foi, le lendemain l'acte d'espéranc le troisième jour l'acte de charité, s'il y tient ? L'acte charité ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelle charité, dit

procureur du roi, peuvent faire des gens qui sont en prison? Il s'écrie que c'est une quête déguisée, que l'avare Église veut spolier les détenus. Il le croit peut-être!

Le lendemain de la Pentecôte, le président, qui, la veille, avait honoré de sa présence la messe du pénitencier, où il était resté assis pendant l'élévation, tournant le dos à l'autel, regardant de tous côtés, appelant les gardiens, se tenant enfin devant Dieu comme le marquis des *Fâcheux* au théâtre; ce président vint montrer la prison à quelques amis. « Quelle odeur! dit-il après avoir reniflé de toutes ses forces. — C'est l'odeur de l'encens. — Et pourquoi brûle-t-on ici de l'encens? — Nous avons officié ce matin. — Et en l'honneur de quoi, monsieur l'abbé? — En l'honneur du lundi de la Pentecôte, monsieur le président. — Monsieur l'abbé, c'est trop! Les quatre fêtes du concordat, entendez-vous? Les quatre fêtes du concordat, pas davantage! — Adressez-vous à Monseigneur, reprit le pauvre abbé; je fais ce qu'il m'ordonne. — Je verrai l'évêque; cela ne peut durer; il faut s'en tenir aux quatre fêtes du concordat. »

Je ne sais si c'est en vertu du concordat qu'on ne permet pas à l'aumônier de dire la messe tous les jours, même pour lui seul, dans la prison; mais il n'a la permission d'y célébrer les saints mystères que le dimanche. Du moins cette dureté a l'avantage de forcer le pauvre prêtre à mettre le pied dans la rue, où il respire un peu d'air libre et distrait un peu son cœur oppresé, tout en gémissant du temps qu'il dérobe aux captifs.

Ces prisonniers, je crois que l'on veut qu'ils meurent, et que c'est la fin du système. En Amérique ou en Angleterre, on remarqua qu'un condamné regardait avec une apparence de morne plaisir l'angle de sa cellule. On chercha

longtemps à deviner ce qu'il y trouvait de si intéressant, et on parvint à tirer de lui qu'il s'amusait à contempler un certain jeu de lumière blafarde qu'un pâle reflet du jour extérieur produisait là, et qui n'était guère visible qu'à des yeux privés de tout autre spectacle. On réfléchit là-dessus, puis on vint prendre cet homme, et on le mit dans une nouvelle cellule toute ronde. C'était une douceur trop grande, et qui compromettait les bons effets du régime, qu'un condamné pût se distraire à contempler les angles de son cachot.

Il y a cependant des administrateurs moins impitoyables et moins féroces. En général, lorsqu'ils ne sont pas trop ivrognes, ni trop avares, ni trop adultères, la pitié trouverait le chemin de leurs âmes ; mais une autre passion les arrête, plus farouche et plus inflexible que ces passions de la chair et du sang, qui les rendent pourtant si cruels : c'est une rage de jalousie, à quoi rien ne se peut comparer, pour les droits, pour les excès, pour le bon plaisir, pour la suprême et universelle *prépotence* de l'administration. On est administrateur, on a des priviléges : on les défend et on les excède, avec une âpreté que n'eut jamais aucune aristocratie. L'administration, personnifiée en ces implacables tenants, prétend tout faire, veut tout faire, même le bien; et le bien qu'elle ne peut faire, elle ne permet point qu'on le fasse. « Oui, oui, disent-ils (non pas tous, mais les meilleurs), ces prisonniers sont trop malheureux ; c'est un trop grand supplice; ils meurent, et la loi ne les a pas condamnés à la mort ou à la folie : s'ils vivent, ils ne s'améliorent pas, et, tout au contraire, ils s'hébêtent, ils se dégradent ; d'un méchant nous faisons une brute. Il faut les soulager un peu ; il faut les distraire. — C'est ce que je pensais, répond l'aumônier; et, si vous le permettez, il y a dans la ville quelques honnêtes gens qui s'associeront entre

eux pour se partager les prisonniers ; tous les jours ils consacreront quelques heures de leur temps pour venir les visiter, causer avec eux, leur donner un peu d'espérance, leur parler un peu du bon Dieu. — Ce serait excellent..., mais ces visiteurs ne seront pas sous la main de l'Administration, ils ne relèveront pas d'elle? — Non, mais qu'importe? Je les connais tous, et vous les connaissez aussi; tout le monde les respecte, ils ne font que du bien ; ils ne peuvent que donner de bons exemples. — Sans doute : cependant l'Administration ne peut se confier ainsi, se dessaisir de son autorité, renoncer à sa surveillance. — Vous les surveillerez, ils en passeront par là ; vous les visiterez à l'entrée et à la sortie ; vous leur fixerez les heures. — Non, ils ne dépendraient pas assez de l'Administration. »

Et l'on en reste là, et il n'y a rien à espérer. Vainement tout marche à merveille dans quelques-uns de ces pénitenciers confiés au zèle des congrégations religieuses ; vous verrez que ces congrégations seront renvoyées, qu'on les jugera funestes, et qu'on en viendra au système des cellules rondes.

XIV

La bonne Joséphine, outre quelque bien qu'elle possédait, gagnait sa vie en travaillant. Elle prit l'habitude de donner aux pauvres tout son superflu, et même un peu de son nécessaire ; puis, trouvant qu'elle n'avait pas assez, elle se fit résolûment mendiante pour donner davantage. Au sortir de la messe, elle allait, dans sa petite ville et dans les bourgs environnants, tendre la main à tout le monde, même à une sœur à elle, fille pieuse, dévote, pilier d'église, que

cette extravagance humiliait fort. Elle était si connue, et on savait si bien quel motif la faisait agir, que dans ces pays avares elle récoltait, sou par sou, en un jour, jusqu'à sept et huit francs. Rarement elle échouait dans ses prières. Renvoyée sous un prétexte quelconque, elle disait avec douceur : « Je reviendrai. » Et elle revenait.

Sa sœur et ses autres parents multipliaient en vain les remontrances. « Si j'avais cent mille francs de rente, répondait-elle, je mendierais encore, pour donner un sou de plus à ceux qui n'ont rien. » Les parents, aidés de la bonne bourgeoisie, finirent par crier qu'elle était folle ; que cette charité sans sagesse devenait à la fin dangereuse ; que ses aumônes, distribuées toujours à des vauriens, encourageaient l'oisiveté et la débauche ; qu'elle chantait trop haut à la messe, et portait des bonnets extravagants... Il est certain que cette bonne fille s'habillait de ce qu'elle trouvait, ayant soin seulement d'être toujours propre. On ne pouvait l'accuser d'employer à sa toilette le produit de ses quêtes.

Quand il fut bien reçu qu'elle était folle, on conclut qu'il fallait l'enfermer. Mais comment l'enfermer? Elle ne commettait d'autre délit que de mendier. La gloire de sa famille aurait trop souffert, si on l'eût mise entre les mains des gendarmes et livrée aux tribunaux. Heureusement M. le maire était en même temps député, et il y avait dans le cousinage quelques patriciens à deux cents francs d'impôt. Ils allèrent dire tout net à ce tribun quel service on attendait de lui, et le trouvèrent enchanté d'obliger de fidèles électeurs.

La bonne Joséphine est maintenant détenue à l'hospice des fous pour le reste de ses jours. La maladie est baptisée : *monomanie religieuse*. Ses parents payent généreusement

sa pension : ils veulent qu'elle soit bien. C'est un sacrifice dont tous les honnêtes gens leur savent gré, dont M. le maire les loue, dont M. le curé lui-même leur tient grand compte lorsqu'il parle d'eux. Et comme une bonne action trouve toujours sa récompense, ces parents sont délivrés de l'ennui de voir une personne de leur sang tendre la main par les rues ; ils n'appréhendent plus qu'elle vende un beau jour son petit patrimoine et le donne aux pauvres ; ils sont sûrs d'hériter.

XV

Le professeur Lerminier se vante d'être un sage ennemi les vieilles superstitions chrétiennes. Ce philosophe n'a-orde plus la chaire : un ouragan de pommes cuites l'en carte ; les étudiants ne veulent point le voir. Mais, à l'abri les projectiles que sa personne attire, dans le calme du abinet, il s'évertue à discipliner les combattants. Il dit aux uinet et aux Michelet : « Vous n'y entendez rien ; ce n'est as ainsi que vous ferez du mal à l'Église. Vous, Quinet, ous laissez trop voir que vous cherchez les applaudisse-ients ; vous fourrez les Jésuites dans vos leçons, comme s vaudevillistes qui cachent dans le couplet final une ointe contre les Anglais, afin de faire applaudir un piètre uvrage. Ces Jésuites, dont vous vous servez trop, on s'a-erçoit que vous ne les connaissez pas ; vous n'avez lu qu'en ourant les constitutions de saint Ignace. Et puis les catho-ques peuvent toujours vous répondre que vous parlez omme un protestant, et que les mêmes raisons par les-uelles vous condamnez les Jésuites peuvent s'appliquer à religion catholique elle-même. Prenez y garde, vous

vous enferrez! —Quant à vous, Michelet, vous n'êtes point fait pour ces discussions. Vos paroles dénoncent des préoccupations profondes et mélancoliques ; elles respirent une mystique tristesse ; vous écrivez d'un style amer, heurté, en désordre... Prenez des bains.

« Pour moi, poursuit l'habile homme, j'emploie d'autres procédés ; je me rends d'autant plus redoutable à nos adversaires que je leur fais équitablement leur part, et que j'ai pour eux une désespérante et magnanime justice. »

Ayant ainsi posé la théorie, le professeur Lerminier passe à la pratique. Il rend d'abord justice à l'Église. « Elle s'occupe activement de charité sociale, et se met à « *rivaliser avec les philanthropes*. On retrouve son ac« tion dans la Société de saint Vincent de Paul, l'Œuvre « des Amis de l'enfance, l'Œuvre des nouvelles Accou« chées. » En voilà déjà plus que n'en saurait faire toute la philosophie ; mais le professeur Lerminier veut être magnanime, et il n'oublie pas, dans cette énumération, « les *Dames du Bon Pasteur pour les filles repenties*. » Voilà des choses que le professeur trouve permis de louer hautement. La force de son coup d'œil lui fait bien reconnaître « dans toute cette charité le désir d'avoir la main « partout, désir qui n'abandonne jamais l'Église ; » mais il couvre l'Église de son pardon, parce que « cette am« bition conduit au bien, et se rencontre heureusement « avec l'esprit de l'Évangile. » On ne saurait être plus gracieux.

L'Église a encore d'autres ressources. « Elle ne néglige « pas de frapper les sens et les imaginations, en augmen« tant la magnificence de ses cérémonies. La peinture, la « sculpture, la musique, viennent, grâce à la générosité « du gouvernement, rehausser l'éclat des temples ; » l'élo-

quence « théâtrale » des prédicateurs attire les femmes, les femmes attirent les hommes ; et le clergé, voyant ce concours, se croit bien fort.

Mais qu'est-ce que cela pour lutter contre la philosophie, et surtout pour lutter contre l'Université, « ce corps « laïque *nombreux*, tenu en haute estime par le pays, « expression légale et savante de la science du siècle? » L'Église sent sa faiblesse ; voilà pourquoi « elle attache « son sort à celui des Jésuites. » Malheureusement pour l'Église, les Jésuites n'ont parmi eux « ni prosateurs, ni « poëtes, ni penseurs ; » trois espèces qui ne se rencontrent et ne sont *légales* que dans l'Université.

Des prétentions exagérées et une impuissance extrême ; une habileté secondaire, mais point d'idées grandes ; des philanthropes, mais point de prosateurs ; des prédicateurs, mais point de poëtes ; des théologiens, mais point de penseurs ; des Jésuites, des frères de la Doctrine chrétienne, des missionnaires, des sœurs de Charité, mais aucun Michelet, nul Quinet, pas l'ombre d'un Lerminier : voilà le triste état de l'Église. Combien le coup d'œil change, si nous regardons la philosophie !

Le professeur Lerminier ne nous développe pas les splendeurs de la philosophie. Soit qu'il y ait senti quelque embarras à cause de la majesté du sujet, soit qu'il ait voulu échapper à la nécessité de célébrer sa propre louange, il se contente de dessiner les deux portraits dont j'ai donné plus haut le crayon, Michelet le malade et Quinet le protestant : colonnes l'un et l'autre de la philosophie ; poëtes, prosateurs et penseurs « légaux » l'un et l'autre ; mais petites colonnes, petits prosateurs, petits penseurs, à côté de ce prodigieux professeur Lerminier ; ce qui donne une idée du reste. Car si Michelet et Quinet

ne sont dans la philosophie que des écoliers que l'on redresse, qu'est-ce, je vous le demande, que M. Lerminier, que M. Cousin, et que l'amoureux Navet?

Sans s'arrêter donc à faire voir la disproportion des forces entre l'Église et la philosophie, le professeur Lerminier, au nom de tous les philosophes, déclare le catholicisme bien imprudent de se donner de tels adversaires :

Toi, t'attaquer à moi! qui t'a rendu si vain?

L'archevêque de Paris[1] adresse aux philosophes ce défi cruel : « En fait d'erreur, vous n'avez rien inventé « qui ne fût connu avant Jésus-Christ. Vous n'avancerez « pas, soyez-en assurés, en vous revêtant de ces vieux « et impurs lambeaux dont il a délivré l'humanité. Des « discussions sans fin sur des systèmes qui n'ont pas pro- « duit une idée nouvelle depuis quatre mille ans, ne vous « donneront pas un progrès nouveau. » Le professeur Lerminier s'en prend à cette parole, qu'il trouve dure, peu modérée, impolitique, irritante. Il s'écrie que, s'il ne se retenait, il ferait des questions qui pourraient être fâcheuses : « Il demanderait pourquoi donc la religion « chrétienne a fait tant d'emprunts à cette stérile philo- « sophie? pourquoi l'on a enté Platon sur l'Évangile? « pourquoi l'Évangile rappelle-t-il si souvent la morale « du Portique? pourquoi des aveux sans nombre échap- « pent-ils sur ces ressemblances à Lactance, à saint « Augustin, à saint Jérôme? » Mais l'illustre banni du collége de France, considérant sans doute avec pitié la faiblesse de l'Église et son manque absolu de prosateurs, de penseurs et de poëtes, « sera plus sage que ceux qui

[1] Le grand archevêque des barricades.

« attaquent la pensée humaine si vivement, » et « n'insistera « pas pour aujourd'hui sur ces problèmes redoutables. »

On voit que le professeur Lerminier sait discuter. Il tire parti même de ce qui n'est bon à rien, ou ne servirait qu'à le compromettre. Les lecteurs candides de la *Revue des Deux Mondes* se disent : « Quelle formidable réserve ! et que deviendrait en effet l'Église, s'il voulait l'accabler de la morale du Portique et des aveux de Lactance ? » En même temps, il évite de déclarer trop net que, s'il ne reconnaît pas la divinité de Jésus-Christ, il est prêt à confesser la divinité de Platon.

Il y a une autre maxime de l'archevêque, que le professeur Lerminier se croit obligé de combattre et d'anéantir sans ajournement. « La morale, dit le prélat, étant indissolubleme t unie au dogme catholique, ceux-là seulement qui sont chargés d'enseigner le dogme peuvent enseigner la morale : l'enseignement moral et religieux appartient donc nécessairement au sacerdoce, et le sacerdoce doit encore intervenir dans l'enseignement des lettres et de la philosophie, pour le préserver, par la morale, de tous les vices qui peuvent le rendre inutile et funeste. » Ce discours suffoque le professeur Lerminier. Il y revient plusieurs fois, et toujours il le déclare intolérable. Son étonnement finit même par lui faire perdre le magnanime et docte sang-froid dont il se pique : *Voilà*, s'écrie-t-il, *ce que soutient aujourd'hui l'Église, en face de la France et du Gouvernement !* Eh ! libre penseur, en face de qui donc voulez-vous que nous soutenions nos pensées ? Vous voilà bien échauffé sur cette audace de l'Église ! On dirait que vous n'y savez, au fond, comme le *National* ou le *Journal des Débats*, d'autre réfutation solide qu'une bonne saisie du temporel... Je remarque qu'en toute discussion

avec l'Église, philosophes et libéraux sont également prêts, sont toujours prêts à requérir les gendarmes et les huissiers. Monseigneur l'archevêque le dit bien : Ils ne font aucun progrès ! Depuis dix-huit siècles et plus qu'ils disputent contre l'Église, la menace, l'injure, les menottes, les verrous, la corde, le fer sous toutes les formes, leurs premiers arguments, sont encore leurs meilleurs arguments.

Le professeur Lerminier ne reste cependant pas tout à fait sans réplique d'un autre genre. Voici ce qu'il trouve, « pour être aussi net dans sa réponse que l'archevêque de Paris l'a été dans ses affirmations ; » et ceci mérite d'être écouté ; jamais universitaire n'a fait profession de foi plus franche : « IL N'EST PAS VRAI QUE LA MORALE SOIT INDISSOLUBLEMENT UNIE AU DOGME CATHOLIQUE. » Il n'est pas vrai ! Rien de plus clair.

Mais, Monsieur, détachée du dogme, dépourvue d'origine et de sanction divines, la morale nous paraît une pure billevesée. Ne soyons pas sincère à demi. Au fond, y a-t-il une morale? S'il y en a une, qu'est-ce que c'est, d'où vient-elle ? « La morale, reprend le professeur Ler« minier, est une science qui relève des lois de l'esprit et « de la conscience ; donc, elle ne saurait être confondue « avec la religion révélée. » Un enfant du catéchisme, à qui l'on demanderait ce que c'est que la morale, réciterait les dix commandements, ou dirait en moins de mots : « La morale est l'accomplissement des lois de Dieu notre créateur, par lesquelles il nous défend de nuire au prochain, et nous ordonne, au contraire, de l'aimer comme nous-mêmes. » Mais cette définition est vulgaire, il y manque la largeur et la précision philosophiques. *La morale est une science qui relève des lois de l'esprit et de la conscience.*

Dans cette formule, le sentiment humain se joue infiniment plus à l'aise ; il ne reçoit pas d'en haut la loi qui l'oblige; il la fait lui-même, et tout homme a la sienne, car c'en est une encore de n'en avoir pas. Étonnez-vous maintenant qu'autre soit la morale catholique, autre la morale universitaire. L'Église a son esprit, l'Université a le sien.

« La morale, continue le professeur Lerminier, ne saurait être confondue avec la religion révélée; et c'est le travail de la *raison* de l'homme et des sociétés, depuis trois siècles, d'*opérer cette scission*, que la révolution française a définitivement établie dans nos mœurs et dans nos institutions. » Je ne m'inscris pas en faux contre cette parole ; je fais seulement remarquer que l'universitaire parle pour lui et sa corporation. Quant à la scission qu'il dénonce, elle est réelle, mais elle n'est pas générale. Cependant « on aperçoit toutes les conséquences de ce grand fait. » Oui. Les conséquences de ce grand fait sont de plus en plus visibles dans les assemblées politiques, dans l'administration, dans la littérature, dans les tribunaux de commerce, et dans les cours d'assises. En tous ces endroits-là, où les enfants de l'Université dominent par l'adresse et par le nombre, le monde voit éclater les conséquences d'une morale parfaitement affranchie de tout rapport avec la religion révélée, et qui ne relève plus que des lois de l'esprit. Or, dit le professeur Lerminier, pour conclure, « puisque la morale n'est pas indissolublement unie au dogme catholique et s'en distingue, le gouvernement civil n'est plus frappé d'incapacité pour poser les bases de l'éducation ; il n'est plus réduit au rôle de maintenir l'ordre matériel dans la société, et d'y faire, pour ainsi parler, la patrouille :

« lui aussi a sa mission morale, son sacerdoce intellectuel. »

Comment le gouvernement civil exercera-t-il ce sacerdoce, dont les dogmes relèvent de la raison, de l'esprit, de la conscience, de tout ce que l'on voudra, excepté de la religion révélée ? Avant de nous le dire, le professeur Lerminier veut faire quelque chose encore pour l'Église. On a vu qu'il la trouve bonne à certaines œuvres : le soin des pauvres, des enfants abandonnés, des nouvelles accouchées, des filles repenties. Il lui livre également *les esprits incultes, les âmes tendres, les imaginations vives*. « La religion leur inculque, dit-il, les vérités mo-
« rales sous une forme qui échappe à toute discussion,
« car la religion révèle, et elle ordonne. Ce dogmatisme
« est salutaire, digne du respect de tout homme qui a
« réfléchi sur la nature humaine et la société. » Il vient de déclarer que la morale ne saurait être confondue avec la religion révélée, mais il s'agissait des esprits d'élite ; maintenant il parle en faveur des esprits incultes : il veut que les nouvelles accouchées, les filles repenties et les idiots aient leur petite lanterne pour se distraire et se conduire, comme les rois de l'intelligence ont le grand soleil de la philosophie pour s'éclairer et voler dans la lumière. Par pitié pour les crétins, il consent qu'on n'éteigne pas l'insuffisant flambeau qu'ont porté les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, les Thomas d'Aquin, les Fénelon, les Bossuet, les de Maistre, et quelques autres ; sa lueur, faible et incertaine, mais douce, convient à des yeux infirmes. Voici le fait des gens supérieurs : « Ni les
« surprises de l'imagination, ni les émotions de l'âme
« ne suffisent pour les mener. Chez eux, la raison domine,
« avec ses exigences et ses lois : elle observe, elle ana-

« lyse, elle décompose; PUIS ELLE SE MET A RECONSTRUIRE LE « MONDE QU'ELLE A DÉCOMPOSÉ. »

N'est-on pas émerveillé de cette définition sur laquelle il s'agit d'asseoir toute la morale de l'éducation publique? Au sortir de la rhétorique, et même avant qu'elle soit finie, on prend des écoliers qui ne sauraient être des esprits incultes ni des âmes tendres, et encore moins des imaginations vives, ayant déjà séjourné plusieurs années sous le tan universitaire ; on leur enseigne l'observation, l'analyse, la décomposition, *puis ils se mettent à reconstruire le monde qu'ils ont décomposé*. De quelle façon, par quels procédés observeront-ils, analyseront-ils, décomposeront-ils? et comment aussi reconstruiront-ils? A la façon sans doute de leurs professeurs, lesquels analysent et décomposent comme des chimistes, par l'emploi des dissolvants. Les professeurs fourniront leur méthode ; après quoi l'écolier sera libre de refaire, comme il pourra, le monde moral, et de s'y gouverner comme il l'entendra.

Cette science est dès à présent assez pratiquée, et les résultats en sont assez visibles, pour que je donne à l'Université un conseil de salut public. Au train dont va la scission entre la morale civile et le dogme chrétien, une nouvelle chaire sera bientôt indispensable dans les collèges livrés au sacerdoce de l'État : il faudra compléter le cours de philosophie par un cours de législation pénale.

En résumé, le professeur Lerminier constate ce point : que l'Église persiste à unir la morale au dogme catholique, tandis que l'Université nie implicitement le dogme, et veut formellement que la morale s'en sépare. C'est là le fond de la querelle, tel que les catholiques l'ont toujours énoncé. Voilà pourquoi l'Église réclame la liberté d'enseignement, voilà pourquoi l'Université tient à conserver

le monopole. J'ai tiré du professeur Lerminier ce que je voulais de lui. Que nous importent ses idées particulières sur l'ambition, l'ingratitude et l'ignorance de l'Église, sur le sacerdoce de l'État, sur la pauvreté de nos œuvres et la beauté des œuvres de la philosophie? Cela vaut exactement les prétendues objection fournies contre la divinité du christianisme, par les ressemblances de la morale du Portique avec celle de l'Évangile. Sans réfuter ce fatras, il suffit de le montrer ; et il est trop prouvé que l'Université, dont ce sont là les doctrines, est indigne d'élever des enfants chrétiens.

Laissons passer le sophisme et l'insulte. Oui, nos prêtres sont ignorants ; oui, notre culte n'est qu'une pompe vaine ; oui, notre morale, indissolublement unie au dogme catholique, est de trois siècles en arrière des progrès de l'esprit humain. Avez-vous tout dit? — Voici ce que nous avons à répondre : Ces prêtres sont nos prêtres, ce culte est notre culte, ces croyances sont nos croyances ; nous les aimons, et nous y sommes attachés plus qu'à la vie. Toutes les paroles que vous proférez contre ces chers objets de notre vénération ne sont, à nos yeux, que d'ineptes blasphèmes ; vous nous faites pitié quand vous parlez ainsi. Mais, lorsque nous pensons que vous voulez empoisonner de ces doctrines l'esprit de nos enfants, et que c'est là votre travail de chaque jour, vous nous faites horreur, et nous renouvelons devant Dieu le serment d'échapper à ce joug.

Jamais plus injurieux despotisme pesa-t-il sur l'âme humaine? Quoi! nous avons dans l'esprit et dans le cœur tous les principes, toutes les vérités qui font l'homme de bien, l'homme heureux, et qui, assurant le bonheur et la probité de l'individu, garantissent la paix des États; et

ces éléments de vie et de gloire restent captifs, inutiles, sont atteints de langueur et menacés de mort, par une ligue de rhéteurs et de bouffons, que le monde mésestime, qui se méprisent entre eux, qui n'ont point de talent, et qui cependant parviennent à ranger de leur parti un pouvoir que l'on ne sait plus de quel nom caractériser, tant est étrange l'obstination qu'il met à fermer les yeux sur l'intérêt de la société et sur ses propres intérêts.

Mais, encore une fois, qu'importe? Les choses en viendront à ce point, que l'on verra désormais presque immédiatement tourner au profit de la cause chrétienne tout ce que l'on essayera contre elle. Pour contester aux catholiques le droit de faire élever leurs enfants par les mains à qui l'Église a confié cette tâche auguste, il faut que l'Université calomnie la religion et l'Église; et plus elle les calomniera, plus les catholiques sentiront le besoin de lui arracher leurs enfants. Il faudra bien leur céder un jour, et ce jour est proche. Malheur à qui voudrait l'éloigner par un de ces grands attentats contre la liberté des consciences, qui semblent assurer les triomphes du mal! De telles victoires, quoique aisées, ne s'obtiennent pas sans procurer à l'Église des confesseurs et des martyrs; et, quand tout semble mort ou vaincu, quand l'iniquité règne et ne se connaît plus d'ennemis, il reste sur la terre, dans l'ombre, la prière et les gémissements des saints; dans le ciel, Dieu et la foudre.

XVI

M. Pigeot, banquier, peut trouver dans Paris, du jour au lendemain, un million sur sa signature. Il est adjoint

au maire de son arrondissement, lieutenant-colonel de la garde nationale, vice-président d'un comité de bienfaisance, officier de la Légion d'honneur, seigneur de village en Normandie, mari de madame Pigeot, qui voit des gens de lettres ; père de mademoiselle Pigeot, déjà refusée à deux jeunes fils du faubourg Saint-Germain, et qui n'est point téméraire d'aspirer à l'amour d'un juif. Il est capable, députable, honorable ; on le connaît à la cour, il tutoie un ministre, il parle les mains dans ses poches, il dit qu'il sort de rien, ce qui signifie qu'il est quelque chose ; il porte avec dignité sa figure rougeaude et ses cheveux gris. Ses idées sur les besoins du temps et sur l'avenir du monde sont claires et arrêtées. La question religieuse ne le prend pas au dépourvu. Officiellement, il respecte l'Église et tient qu'il faut une religion pour le peuple ; mais il déteste la superstition. Point de moines : ce sont de pieux fainéants ; point d'associations religieuses : ce sont des clubs où l'on conspire pour Henri V ; point de colléges ecclésiastiques : on y enseigne des pratiques puériles, l'esprit humain s'y dégrade, le caractère français s'y abâtardit. Pigeot, encore, n'aime point ces réunions pieuses où les femmes se rendent, négligeant leur ménage ; où l'on veut attirer les ouvriers, au grand détriment du travail. Qu'il méprise ces momeries ! Qu'il est agréable et fécond lorsqu'il vient à parler de ces associations aux noms ridicules, et le Sacré-Cœur, et l'Archiconfrérie, et les frères de la Bonne Mort, et les pénitents bleus, et les pénitents gris, et les pénitents verts ! Pour lui, Pigeot, il ne manque à aucune des séances de la société des *Aimables Pourceaux*, dont il est membre fondateur.

XVII

M. Pigeot l'aîné ne hait plus la noblesse : il est trop au-dessus d'elle, et l'on sait qu'il a refusé de greffer son bourgeon sur une souche héraldique ; faisant même, à ce propos, remarquer (car il est plaisant et ne fréquente pas sans fruit le Vaudeville) que tous les écussons des croisades ne valent pas ses écus. Mais son frère, M. Pigeot cadet, manufacturier, membre du conseil général de l'Ouest, chevalier de la Légion d'honneur et profès de l'ordre des *Aimables Pourceaux*, déteste encore « la caste nobiliaire. » Les abus de la féodalité lui sont présents, il les rappelle et s'en indigne.

Ce second Pigeot habite, aux environs de la ville, une commune dont il est maire, et dont le territoire presque entier lui appartient. Tous les habitants relèvent de lui, ou comme ses débiteurs, ou comme ses locataires, ou comme ses ouvriers. Il possède là un vaste château, pourvu encore de ses vieilles tours, qui lui inspirent de belles tirades sur l'insolence des « hobereaux, » logés, avant « l'immortel réveil de 89, » dans ce séjour, devenu magnifique sous sa main. Son parc, agrandi de vingt arpents arrachés aux paysans par l'usure, se déploie harmonieusement sur le versant de la colline, et s'étend jusqu'à l'usine, élevée sur la rivière, assez loin pour que le bruit éternel des marteaux et des roues n'empêche point Pigeot d'entendre dans le jour bourdonner ses abeilles, et dans la nuit ses rossignols chanter. Deux chemins conduisent du château à l'usine : l'un à travers le parc, sablé, ratissé, bordé de plates-bandes, ombragé d'arbres à fleurs, travail gratuit des ouvriers négligents, condamnés à la corvée en

guise d'amende : ce chemin ne sert qu'à M. Pigeot, pour le cas où il lui plairait de visiter son usine. Le second chemin, boueux, raboteux, mal en ordre, longeant les murs du parc, est destiné aux ouvriers qui obtiennent une audience du maître. Il est beaucoup plus long, et fait perdre beaucoup de temps ; mais Pigeot n'est point lésé, car les ouvriers sont à la tâche.

Devant la façade principale du château se développe une pelouse semée de bouquets de saules et d'érables, et ceinte de fossés. Une belle voie carrossable va prendre à demi-lieue la route départementale, que Pigeot, par son éloquence au conseil général, a fait passer dans la commune, à l'endroit juste où les bateaux qui desservent son usine ont un lieu de débarquement plus aisé. La reconnaissance des paysans a voulu faire les frais de ce chemin, par où les invités de M. le maire arrivent sans fatigue chez lui. C'est leur travail du dimanche. Pigeot n'y aurait pas dépensé un centime ; mais, pour récompenser gracieusement ses paysans, je veux dire ses administrés, il a élevé au milieu du chemin, entre quatre vieux chênes, à la place d'une antique croix, une pyramide, dont l'inscription constate la gratitude populaire. « Voilà, dit Pigeot, com-
« ment nous avons remplacé les casse-cous et les préci-
« pices que les gentillâtres laissaient orgueilleusement
« entre les chaumières du peuple et leurs nids de vau-
« tours. » Le pauvre cantonnier qui veille au bon entretien de la route départementale a grand soin de ce chemin, qui est la propriété privée de M. le maire. Ce n'est pas que Pigeot lui donne rien pour ce surcroît de peine, c'est que Pigeot peut le destituer. Il a destitué le précédent cantonnier, vieillard un peu fier, qui négligeait cette besogne, et qui est mort de faim.

Plusieurs récalcitrants ont été punis de la même façon; d'autres ont quitté le pays; car Pigeot n'est pas un tyran, et, lorsqu'il prononce contre quelque « mauvais sujet » la peine de la faim, il ne lui défend pas d'échapper, s'il le peut, au moyen d'un exil parfaitement volontaire. Pigeot n'a ni sénéchal, ni pilori, ni potence; de l'ancienne prison du château il a fait une grange. C'est un endroit encore pourvu de bonnes ferrures, dont la curiosité consiste en un petit grillage donnant sur la chapelle, aujourd'hui changée en écurie. « Là, les prisonniers, dit Pigeot, étaient « contraints d'assister à la messe, et le despotisme clérical « s'associait à la tyrannie des seigneurs hauts justiciers. » Pigeot ne manque pas l'occasion de réciter à ce sujet un chapitre amer, qu'il a compilé dans Dulaure. Son curé l'étant venu prier un jour d'interrompre, au moins pendant quelques heures, le dimanche, les travaux de la manufacture, il l'en régala. « Monsieur le pasteur, lui dit-il, on a peut-être laissé pourrir au fond de ce cachot des hommes dont tout le crime était de n'avoir pas voulu entendre la messe. On ouvrait le guichet que voici, pour les forcer à participer aux cérémonies d'un culte que réprouvait leur conscience. Ces temps-là ne reviendront plus. — Ce n'est point, répondit humblement le curé, ce que j'ai l'honneur de demander à M. le maire. — Non, monsieur le pasteur, et vous faites bien. Mais, selon moi, Dieu, qui ne veut point qu'on le serve par contrainte, n'exige pas davantage qu'on l'honore par l'oisiveté. Qui travaille prie : mes ouvriers le pensent comme moi; et la manufacture ne suspendra pas ses travaux. Je vous salue. »

Les plaisirs de M. Pigeot sont simples, peu coûteux. Ce n'est pas lui qui se donnerait une meute fastueuse, et qui ravagerait le champ du pauvre en courant le lièvre ou le

renard. Il ne chasse pas, il mange; et, pour se distraire, il admet aux honneurs de sa table les plus jeunes et les plus jolies filles de sa manufacture, où il occupe une centaine de femmes. Les contre-maîtres les lui choisissent, et n'ont pas à craindre un refus. Grâce au niveau moral qui règne dans la commune, elles désirent plutôt qu'elles ne redoutent une faveur dont les conséquences leur sont connues. Si l'une d'elles était tentée de résister, elle serait chassée, et non-seulement elle, mais son père et sa mère et tous ses parents. Plus d'ouvrage chez M. Pigeot; partant, plus de pain. Il faudrait aller à la ville, et pourquoi faire? Pour trouver plus de travail, moins de profit, et les mêmes dangers dans une autre manufacture; car on sait surveiller une machine, attacher un fil, graisser une roue, porter un fardeau, rien de plus. Apprendre un nouveau métier? Impossible! On est trop pauvre, il est trop tard. Et puis, ici on a le maître; ailleurs, peut-être n'aurait-on que l'ouvrier. Bref, ce qu'il s'agit de faire, toutes y sont prêtes; personne n'a dit que ce fût mal. Celle qui est choisie reçoit une commission pour le château, et on lui donne la clef du parc; elle sait ce que cela signifie; elle se pare, et s'élance sur ce chemin charmant, où son père et ses frères ont travaillé, et que l'on dépeint, dans les causeries de l'usine, comme une des merveilles du monde. Pigeot lui donne une robe; elle est payée au prix le plus élevé du tarif, elle a jusqu'à trente sous par jour; elle reste aussi longtemps qu'elle plaît. Et lorsqu'elle a cessé de plaire, le lendemain quelquefois, elle revient à l'usine par le chemin du dehors, attristée non pas de son déshonneur, mais de son affront et des railleries qui l'attendent.

Et son père, et sa mère, et ses frères? Hélas! ils n'y songent pas. Le sentiment de l'honneur n'existe plus dans

ces âmes opprimées : il n'y a point d'honneur, point de pudeur, point de fierté, point d'amour, pas même de jalousie. Cette malheurense enfant n'a rien perdu ; et, longtemps avant qu'elle fût nubile, l'immonde science du mal avait détruit sa virginité. Sa mère lui a donné l'exemple qu'elle vient de suivre, ses frères sont peut-être les premiers qui l'ont corrompue ; elle est née du concubinage ou de l'adultère, l'inceste l'a souillée quasi dès le berceau[1].

Une fois, une seule fois, les volontés de M. Pigeot rencontrèrent une âme rebelle. C'était une fille de seize ans, que deux pauvres religieuses, depuis lors expulsées de la commune par arrêté du maire, avaient tendrement élevée. Elle aimait un honnête ouvrier, prêt à devenir son mari. L'un des contre-maîtres, ayant échoué près d'elle, ne trouva pas de meilleure vengeance que de dénoncer à M. Pigeot cette rare beauté. Pigeot commanda qu'on la fît venir ; elle refusa longtemps ; mais il l'avait vue, et voulait l'obtenir. Il l'acheta de sa mère, et parvint à la gagner elle-même à force de promesses et de présents. Elle resta plus longtemps que les autres : cependant elle revint, comme les autres, par le chemin du dehors, accablée d'une honte qui s'ajoutait aux regrets qui ne l'avaient point quittée. Au bout de ce chemin d'ignominie, elle rencontra, pâle et défait, son ancien amant, assis sur une pierre. Depuis qu'elle était partie, il était venu l'attendre là tous les jours, trop assuré qu'elle y passerait. Éperdue, elle s'agenouilla devant lui dans la boue, et lui demanda pardon. Il se dressa de toute sa hauteur, les cheveux hérissés, les yeux hagards, et s'éloigna sans répondre, en

[1] Lisez les enquêtes sur la situation morale des classes ouvrières ; lisez la *Gazette des Tribunaux ;* visitez les familles d'ouvriers dans les villes industrielles.

gémissant. A quelque distance, sur un monticule au bord de la rivière, s'élevait une croix, maintenant abattue. Elle y courut, fit une courte prière, et se précipita. On la vit; nul secours n'était possible. Le courant, profond et rapide en cet endroit, l'emporta sous les roues de l'usine, qui la mirent en pièces. Tous ses membres même ne furent pas retrouvés. Le lendemain, celui qui l'avait aimée, informé de sa mort, s'introduisit dans l'usine, et tenta d'y mettre le feu. Ses anciens camarades le chargèrent aux assises, les uns parce qu'ils ne l'aimaient pas, le trouvant trop fier, les autres pour faire leur cour à M. Pigeot, très-intéressé à l'issue du procès.

M. Pigeot, s'il l'avait ignoré, aurait connu en cette occurrence l'utilité d'être riche, d'avoir des opinions libérales, et de disposer d'un grand nombre de voix aux élections. Les journaux qui rendirent compte de l'affaire passèrent sous silence les faits importuns au puissant industriel; le procureur du roi, sentant en lui l'étoffe d'un député ou d'un ministre de la justice, fit ressortir la noirceur du nouvel Érostrate : « Messieurs les jurés, la société « vous demande vengeance et protection. Si le forcené « que voici devant vous avait pu accomplir son crime, son « parricide, il aurait non-seulement détruit un établisse- « ment modèle, l'honneur de notre province, mais encore « il aurait réduit à la famine toute une population. De « tels attentats, messieurs les jurés..., » etc.

L'avocat de l'accusé essaya bien de montrer la manufacture sous un autre jour, et de dire ce qui s'était passé dans l'âme de son client. Mais c'était un magistrat démissionnaire, soupçonné de *jésuitisme*, et la chaleur de Juillet faisait encore bouillir toutes les cervelles de province. Le procureur du roi l'écrasa d'un argument qui faisait

perdre à ce malheureux avocat toutes ses causes. « Chacun sait, dit-il, que maître un tel ne trouve rien de bon dans l'ordre nouveau, et qu'il condamne une société assez folle pour avoir aboli la corvée, la dîme et le droit du seigneur. » Cette phrase emporta le verdict du jury. L'accusé fut déclaré coupable, mais sans préméditation. Il meurt au bagne.

XVIII

Les sœurs de Bon-Secours, qui gardent les malades à domicile, sont gaies comme des oiseaux. Il semble à beaucoup de gens que, vivant dans le monde, et pourtant l'ayant quitté, elles doivent éprouver parfois, souvent même, un immense regret d'en être réduites au spectacle de tant de délices. C'est tout justement le contraire qui arrive. Par la grâce d'en haut, le contact du monde leur est salutaire, comme à d'autres la solitude. Ce que Dieu garde, il le garde bien ! Je me suis entretenu avec une demi-douzaine de ces bonnes sœurs. Le monde ne leur inspire nulle envie d'y entrer. Tout ce qu'elles y voient le leur rend triste et méprisable. Elles en connaissent les amertumes, les douleurs, les vilenies ; pour le reste, s'il y a du reste, Dieu met un voile sur leurs yeux. Leur habit engage aux épanchements ; elles reçoivent de sombres confidences. Le malade leur confie ses chagrins ; et ceux même qui ont la santé leur révèlent, sur des existences en apparence dignes d'envie, plus de secrets douloureux qu'elles n'en désirent savoir. Combien de maux de l'âme pansés et guéris par elles, en même temps que les plaies du corps ! combien de maisons où elles avaient trouvé en

entrant la maladie et le doute, où elles ont laissé en sortant la santé et la foi !

Leur plus grande peine n'est pas toujours de passer les nuits au chevet des mourants et des morts, d'ensevelir les cadavres, d'entendre durant ces longues veilles les membres du mort craquer et se détendre, de voir le corps se corrompre, s'enfler, se dissoudre, éclater quelquefois, et de rester au milieu de l'infection qu'il répand ; c'est de voir le moribond méconnaître jusqu'au dernier moment le grand Dieu dont la clémence peut encore changer son éternité ; c'est de recevoir les recommandations stupides des parents, qui supplient la sœur de ne pas « effrayer le malade » en lui parlant de prêtres et de confession ; c'est de lutter en vain contre l'infamie de ces parents qui s'opposent aux désirs du malade lui-même. Beaucoup de familles les appellent, par ce seul motif qu'elles leur font la grâce de ne point soupçonner leur probité. On pense si peu à la religion, qu'on va jusqu'à leur demander d'ôter leur voile, qu'on trouve trop lugubre.

En gardant le malade, les sœurs travaillent, et le produit de ce travail est pour les pauvres. Elles font les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance ; au bout de dix ans, elles en ajoutent ordinairement un quatrième, celui d'aller sans objection partout où on les enverra. Ce vœu, du reste, est tacitement fait par toutes, et sur-le-champ. Lorsqu'on vient demander une sœur, la supérieure désigne celle qui doit partir, et à l'instant elle part. Il n'y a jamais de refus, jamais d'observations. Si la supérieure mettait au concours les maladies contagieuses, on ferait des neuvaines et des pénitences pour les obtenir. Mais quoi ! ce concours existe. A quoi tendent ces continuels efforts de vertu, sinon à mériter les postes les plus périlleux ? A

qui ces postes sont-ils donnés, sinon aux plus méritantes?

Les sœurs de Bon-Secours se sont dévouées pendant le choléra. Une seule a été atteinte, elle a guéri. Toutes voulaient bien mourir.

Je n'ai encore rien lu contre ces religieuses. Aucun journal à ma connaissance, aucun professeur de morale, aucun feuilletoniste, aucune femme de lettres séparée de corps, ne les a insultées. Cela viendra. On finira par trouver qu'elles espionnent dans nos maisons pour le compte du parti-prêtre; qu'elles abusent de la faiblesse des malades pour leur extorquer des actes de superstition; qu'elles séduisent les jeunes filles pour les faire entrer dans leur ordre; enfin, qu'elles portent préjudice à la corporation si respectable des gardes-malades. Vous verrez! Elles ont un beau couvent, un jardin, une jolie église; c'est trop de richesses, et déjà M. Taschereau demande qu'on mette *la main dessus*[1].

XIX

Le beau Clinias s'est lancé d'une si furieuse ardeur dans les plaisirs, qu'il est vieux avant quarante ans. Ses dents branlent, ses cheveux sont tombés; ce qui reste de poil à son menton bourgeonné grisonne affreusement. Cette vieillesse, que n'amenèrent point les années, est hideuse à voir, comme les chemins de traverse par où elle est accourue. Quand le beau Clinias parle, un souffle de mort

[1] Un jour qu'il était question, dans l'ancienne Chambre des députés, de certaines propriétés appartenant aux communautés religieuses, M. Taschereau, mû d'un beau zèle, s'écria : *Vienne une révolution, nous mettrons la main dessus!* Aujourd'hui M. Taschereau est conservateur, mais il a des remplaçants.

s'échappe de ses lèvres livides. Il marche chancelant et courbé; sa main tremble. On ne remarque d'encore jeune en lui que les yeux, larmoyants et bordés de rouge, mais allumés d'un feu cynique dont il épouvante toute honnête femme qu'il regarde. Il est criblé d'ulcères inguérissables; il ne digère, ni ne dort, ni n'est éveillé; il sommeille dans les épines de cent diverses douleurs. L'art de Ricord est impuissant, la maladie est sans espoir : *c'est Vénus tout entière à sa proie attachée.*

Voulez-vous entendre de belles invectives contre les prêtres, contre les moines, contre les vierges sacrées, prêtez l'oreille aux discours de Clinias. Ses ulcères assurément ne rendent rien d'aussi épouvantable que le fiel qui s'épanche de son âme; la rage qui l'anime est si constante et si forte, qu'il en devient éloquent. Depuis que son malheur le retient au coin du feu, il fait des études. On le trouve entouré de potions et de livres impies qu'il apprend par cœur, et dont il vomit continuellement les venins, devenus plus âcres après qu'ils ont séjourné dans sa pensée.

Clinias s'est exposé au grand air, il a affronté la lumière du jour et parcouru toute la ville, afin d'ameuter les conseillers municipaux contre le projet de quelques gens de bien qui veulent appeler les religieuses du Bon-Pasteur, dont la mission est de recueillir et de relever les filles perdues. « Quoi ! dit Clinias, n'avons-nous pas assez déjà ici de ces béguines, de ces intrigantes? Elles séduiront vos filles, elles troubleront vos ménages, elles s'empareront des parents dont vous devez hériter! Ne les appelez pas, ne les laissez point venir; chassez plutôt les autres ! » On l'écoute avec grande attention, on trouve qu'il raisonne juste, qu'il parle bien, qu'il est savant. Sa renommée grandit, c'est celle d'un bon patriote, d'un libé-

ral très-éclairé. Les Sœurs ne viendront point, et Clinias finira par entrer à la Chambre, s'il ne se dissout un de ces jours.

XX

« Le Seigneur m'a dit : « Ne me priez point de faire grâce « à ce peuple, parce que je veux les exterminer par l'épée, « par la famine et par la peste. » Alors je dis : « Ah! ah! « ah! Seigneur, mon Dieu! Les prophètes leur disent sans « cesse : Vous ne verrez point l'épée, et la famine ne sera « point parmi vous; mais le Seigneur vous donnera dans ce « lieu une véritable paix. » Le Seigneur m'a répondu : « Les « prophètes prophétisent faussement en mon nom : je ne « les ai point envoyés, je ne leur ai point ordonné de dire « ce qu'ils disent, et je ne leur ai point parlé : les prophé- « ties qu'ils vous font sont des visions pleines de menson- « ges, des divinations, des illusions, des fraudes de leur « cœur séduit. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur « touchant les prophètes que je n'ai point envoyés, et « qui disent en mon nom : « Le glaive et la famine ne ra- « vageront point cette terre; » ces prophètes périront par « le glaive et par la famine; et les corps de ceux à qui ils « prophétisent seront jetés dans les rues de Jérusalem, « après avoir été mis à mort par la famine et par le glaive, « sans qu'il y ait personne pour les ensevelir. »

Je viens de lire ce passage de Jérémie, dans l'office du lundi saint. Ce matin, j'ai lu tout autre chose dans les journaux ministériels. Appuyés sur le dernier vote de confiance, ils disent que rien n'est en péril, que la société est grande et prospère, que ses prospérités et ses grandeurs vont crois-

sant. Quel danger, en effet, peut nous atteindre? Le ministère est consolidé, la majorité est de cent voix!

Cependant, s'il fallait parier, je parierais pour Jérémie. Dieu n'a point parlé aux prophètes ministériels. Je crains le glaive, je crains la famine; Jérusalem ne me paraît pas un lieu sûr.

Mais qui démentira les faux prophètes? qui forcera cette société d'entendre la vérité? Elle hait et méprise la vérité, elle ne veut point l'entendre.

Elle se cache à elle-même les ulcères qui la dévorent, elle en tire vanité. Elle s'est écartée de Dieu, elle s'est confiée, pour se conduire, à sa propre sagesse. Qui lui dira ce que c'est que sa sagesse?

Non que les moralistes lui manquent; ils abondent au contraire, et sont une de ses plaies. Ils lui prêchent, en haine de l'Église, une morale au rabais, qu'ils ont faite eux-mêmes, et qui ne sert qu'à mettre en repos les consciences tourmentées d'un reste de vertu.

Non qu'on ménage ses vices : tous les jours on lui en affiche quelque peinture nouvelle. Les théâtres ne vivent pas d'autre chose; les livres enchériraient, s'il était possible, sur l'épouvantable vérité. Quel remède proposent tant d'Aristophanes? Ils sont eux-mêmes plus effrontés que leurs tableaux. L'esclave ivre n'inspire plus aux enfants de Sparte que le goût de l'ivresse; la peinture du vice en est devenue la prédication.

On ne sait plus que le mal est mal.

On souffre. Les meilleures âmes sont incertaines, sont chancelantes, et ne savent ni quelle maladie les ronge, ni pourquoi elles conservent encore, contre tout exemple et toute raison (elles-mêmes l'avouent), un reste d'honnêteté. Il s'en rencontre, chose lamentable, qui se disent

hautement fatiguées de leur vertu, qui s'en plaignent comme d'un don funeste. La paix de la conscience ne semble pas une compensation suffisante du bonheur outrageux des intrigants.

La société, telle que l'ont façonnée les philosophes du dix-huitième siècle, n'est qu'un assemblage d'individus égoïstes, qui ont lâchement accepté une loi d'enfer : la loi de se nuire réciproquement. Constituée sous ce joug horrible, vainement la pitié gémit dans ses entrailles, vainement la voix formidable de la nécessité y rugit. L'égoïsme réduit à l'impuissance tous les élans de la charité, tous les efforts de la raison. L'égoïsme a pris des positions inexpugnables,—et les destructions deviendront nécessaires, parce que les améliorations sont impossibles.

L'autorité qui reste est un pouvoir à la fois craintif et cynique, facile proie des prétoriens du suffrage électoral, dont la légitimité, contestée par ceux qui ne l'exercent pas, semble douteuse à ceux qui l'ont en main, tant ils ont peur de l'exercer franchement. Quiconque s'en empare l'affaiblit, et va se retirer tout à l'heure pour l'affaiblir encore. On y entre pour soi et sa coterie, on s'y occupe de soi, on y vit au jour le jour; ce serait peu d'y gaspiller le présent, on y gaspille l'avenir, en haine de l'inévitable héritier qui déjà frappe à la porte. Peu de force, point d'ascendant; la ruse pour arriver à la tyrannie; pas une inspiration qui concilie la confiance et le respect ! Prophètes de la prospérité, croyez-vous en vous-mêmes ?

Un cri général s'élève : « Que faire ? » Mille voix répondent. Chacune ouvre un avis différent, que réprouvent unanimement les autres. Le seul accord possible de tant de doctrines, leur œuvre commune et uniforme, est de miner dans ses bases les plus profondes l'ordre actuel, qui

croulera un jour tout d'une pièce; il n'en restera rien. Mais que feront-elles de leur victoire, toutes ces stérilités? Jérusalem, Jérusalem, tu le sauras trop tard! Le bras droit de l'impiété, c'est le glaive; son bras gauche, c'est la faim. Quand sa langue traîtresse a tué les âmes, alors ses bras atteignent les corps. Point de sépulture pour ceux qu'ils ont frappés.

Heureux, en ces jours sombres, heureux les fils de l'espérance! Dans le sillon creusé par la charrue à travers les demeures des hommes, ils verront tomber le grain de la moisson future; par delà la fumée du feu et la poussière des ruines, ils apercevront la vie et la paix.

Déjà même, prophètes par la grâce du baptême, ils voient! Ils voient la société de l'avenir se développer dans les splendeurs de l'Évangile, comme le voyageur fatigué voit, sous un rayon de soleil, apparaître aux limites de l'horizon la cité magnifique où peut-être il n'arrivera pas. Il la voit, il en compte les clochers et les édifices; le chemin qu'il suit y mène certainement; mais il en est loin encore, ses forces peuvent l'abandonner. Qu'importe? il se tourne vers ses frères, égarés dans les profondeurs de la nuit et du désert, et leur signale en mourant la route du Seigneur.

Je te vois et je te salue, Jérusalem nouvelle! Tu ne seras pas inaccessible à la plaintive humanité. Je te vois, et je connais le mot devant lequel tes portes d'or s'ouvriront aux peuples affamés de justice et d'amour. L'égoïste ne franchira point ton enceinte, mais elle recevra quiconque y voudra conduire un frère. La sagesse impie a dit aux hommes : Chacun pour soi! Tous et chacun se sont perdus. Mais, lorsque la charité chrétienne écrira sur leur bannière: Chacun pour tous, tous pour chacun! alors

chacun sera pour Dieu, Dieu sera pour tous, et les multitudes seront accueillies dans le sein qui peut bercer et allaiter le monde comme un petit enfant.

Ceux qui crieront que je suis un autre rêveur sont les insensés qui ne connaissent point la loi de Dieu. Dieu a dit aux hommes; *Aimez-vous;* les hommes peuvent donc s'aimer. Dieu n'a rien commandé d'impossible.

L'homme qui vous outrage aujourd'hui, mon Dieu, est celui qui vous outragea toujours. Votre loi changea les cœurs, et les peut encore changer. Nul ne sait mieux que moi qu'il n'en est pas de rebelle et de perdu, que vous ne sachiez ramener à votre lumière et à votre amour. Il ne vous est pas plus difficile de transformer le monde qu'un seul cœur. Le cœur a toujours des besoins que vous seul pouvez combler; et l'homme aura beau faire, toute sa malice ne saurait inventer un crime que vous n'ayez défendu, que vous ne puissiez pardonner. Puisqu'il n'y a point de limite où le pardon n'arrive sur les pas du repentir, il n'en est point où vos enfants puissent perdre pour le monde l'espérance du salut.

Mais ce salut toujours prêt, toujours offert, l'homme voudra-t-il l'accepter? Question douloureuse que l'on fait en fermant les yeux, pour ne point voir de toutes parts éclater les témoignages d'un abominable refus. J'ai prononcé le mot de repentir, j'ai dit que la bannière de la délivrance serait la charité. L'orgueil voudra-t-il se repentir? l'égoïsme voudra-t-il s'engager sous la sainte bannière de la charité?

S'ils le veulent, le monde est sauvé; s'ils ne le veulent pas, Dieu sauvera quelques âmes, et laissera périr le monde.

Seigneur, que le travail de ma vie contribue à augmenter d'une seule le nombre de ces âmes!

Des signes redoutables éclatent, et les aveugles eux-mêmes sont parfois saisis d'épouvante. Dieu, qui a frappé en vain pour avertir, semble prêt maintenant à frapper pour punir ; la conscience des peuples s'attend à des désastres inouïs. Encore un peu de jours, et la fange où nous sommes ne sera plus que le fond vaseux d'une mer de sang. Qu'on m'écoute, qu'on ne m'écoute pas, je veux parler, pour confesser la justice des vengeances de Dieu.

Certes, Seigneur, vous êtes juste ! Qui donc n'a pas grossi de ses crimes les vapeurs d'orage amoncelées sur nous ? Si la foudre m'atteint, elle tombera sur une tête coupable, je le reconnais ; mais mon iniquité m'a révélé vos miséricordes, et c'est pourquoi j'ose parler aux autres de leurs iniquités. A vous, Seigneur, je ne parlerai que de votre clémence.

Vous savez où le pardon s'épuise, où la vengeance doit éclater ; je sais seulement que vous êtes juste. Soumis et tremblant, j'adore vos décrets ; mais vous ordonnez qu'on vous prie, et ce n'est pas votre vengeance que j'appelle, ô mon Dieu ! Éclairez ces cœurs ignorants ; apprenez-leur à ne pas désespérer, à ne pas se croire avancés dans le crime plus loin que ne peuvent aller vos miséricordes. Faites pour tous ce que vous avez fait pour moi.

Père saint, ayez pitié du malheureux qu'on avilit, du pauvre qu'on opprime, de l'innocent dont tant de souffles impurs s'étudient à corrompre le jeune cœur ! Que ces infortunés à qui vous demanderez des comptes déjà si terribles, ne soient point chargés encore des crimes de leur postérité ! Grâce pour les enfants ! grâce pour l'avenir !

LIVRE VII

LE PUBLIC

I

Aucun crime n'est nouveau dans le monde ; mais ce qui est nouveau et terrible, c'est que le crime devienne un amusement pour le public ; c'est de voir le sanctuaire des lois transformé souvent par les avocats, par les journaux, par les accusés, en je ne sais quelle odieuse arène, où la foule applaudit des farces dont aucune police ne tolérerait ailleurs la témérité.

Deux hommes se rencontrent à Bruxelles, le soir, chez une femme de théâtre qui leur a donné à tous deux le droit de rester. Il s'agit de savoir qui gardera la place. Ils se disputent cet honneur. L'un d'eux est frappé ; il expire à l'instant, sans prêtre, dans l'appartement de la courtisane, sur son divan, plus ignominieux que le fumier et la boue. Le meurtrier est un jeune avocat ; le tué était marié, père de famille. Peu d'années auparavant, il avait lui-même commis un homicide. Il vivait en adultère ; il volait cette comédienne, car il n'avait pas de quoi lui payer le salaire promis. Du reste, il portait un de ces noms que le monde honore, et il était membre du conseil général

d'un de nos départements. Quant à la femme, on connaît sa profession. Elle écrivait plusieurs billets doux le même jour, les ornait de cœurs enflammés, et ne les envoyait pas tous à la même adresse. Elle était chaperonnée d'une *demoiselle de compagnie* qui vivait de ses gains, et qui s'amusait à faire battre entre eux les intimes de sa maîtresse, lorsqu'elle ne les trouvait pas assez aimables ou assez magnifiques.

Le procès commence. Les journaux de Paris en avaient flairé à l'avance les détails ; ils défrayent à Bruxelles des sténographes chargés de leur expédier ce scandale à haute dose. Que leur importe le foyer d'infection qu'ils vont entretenir durant plusieurs jours dans un nombre considérable de familles ? Ils se jettent, toute affaire cessante, sur la curée.

Enfin l'audience est ouverte : on laisse entrer la foule; les femmes accourent. Hé quoi ! si les juges n'ont pas le droit d'ordonner le huis clos, ne peuvent-ils du moins mettre à la porte ces effrontées ? La présence à de tels débats de toute femme et de tout enfant qui n'y sont point appelés par les terribles nécessités de la justice est un attentat public à la pudeur.

On entend les témoins : l'actrice, les femmes de compagnie, tout cela prête serment avec un sérieux qui n'empêche pas les dépositions de varier beaucoup. Pourquoi demander le serment à ces sortes de femmes ? On ne prend pas pour argent la signature de ceux qui, notoirement et pour ainsi dire de profession, sont insolvables : on arrache d'eux comme on peut ce qu'ils doivent, ou on leur remet la dette, et on les renvoie. Voilà une belle garantie pour la justice, que ces Cidalises aient juré de dire la vérité !

On s'interpelle, et Dieu sait ce qui sort de ces interpel-

lations ; quels démentis on se donne, quelles explications sont échangées, quelles excuses sont présentées avec ingénuité, comme les choses les plus naturelles du monde ! Une des filles de compagnie dépose que sa maîtresse aurait autant aimé que le meurtrier eût été le mort, car le mort lui avait promis une voiture, et elle comptait tirer de lui quatre cent mille francs, tandis qu'elle n'avait pour le meurtrier qu'une inclination de cœur. Quelques moments après, il est révélé que le mort avait vendu, pour se rendre en Belgique, un reste de nippes et d'argenterie, d'où l'on peut inférer que la demoiselle se consolera. Dans tout cela cherchez une trace de vergogne, vous ne la trouverez point : on se cache, on s'excuse pour faire la part du préjugé, non celle de la morale. Si l'on se tire des traquenards que l'on entrevoit dans le code, on s'en ira, le cœur content, souper de grand appétit.

On plaide. Le ministère public prononce quelques paroles assez vigoureuses. Enfin voilà de la morale ; mais, hélas ! ce n'est que de la morale, peut-être même n'est-ce que du métier. A moins que les sténographes parisiens n'aient édenté ce réquisitoire, les honnêtes gens attendaient mieux d'un magistrat de la catholique Belgique. Il ne sait, dit-il, comment flétrir tant d'immoralité, tant de cupidité, tant d'infamie ; et, en effet, *il ne sait*. Nulle part il ne fait connaître, ou n'ose proclamer, le seul principe incontestable au nom duquel il pourrait flétrir cet amas de vices. Qu'est-ce que c'est que l'immoralité, que la cupidité, que l'infamie ? Ces galants cherchaient leur plaisir ; ces femmes faisaient un métier légal. S'il n'y avait pas eu mort d'homme, qu'auriez-vous à dire ? Et si le mort s'est enferré lui-même sur l'épée de son rival, ou si celui-ci n'a fait que se défendre, où est le crime, suivant la loi ? Et si

la loi ne prononce pas qu'il y a crime, tout votre réquisitoire n'est qu'une injure contre des innocents. Vous direz que la loi qui les condamne n'est pas dans les codes? Nommez-la donc, indiquez où elle se trouve ; saluez-la de tous vos hommages, afin que ceux qui l'ont outragée, et surtout le peuple qui vous écoute, la connaissent désormais, la respectent et l'aiment, puisqu'elle peut à la fois punir, purifier et pardonner.

Ce qui aggrave le crime de l'accusé, dit encore le ministère public, c'est le rang qu'il occupe, c'est l'éducation qu'il a reçue. O misère de la pauvre morale et des pauvres gens du roi ! Le rang, c'est-à-dire la richesse, est une loi qui, d'elle-même et par sa propre vertu, oblige l'homme à se respecter ! Eh bien, je vous le concède ; concédez à votre tour que tant de choses à vendre constituent une autre loi, pour le moins de force égale, qui oblige l'homme riche à ne se respecter pas ; et maintenant, entre ces deux lois, qui décidera? Vous avez beau m'objecter la *morale;* si vous ne me montrez que votre morale vient du ciel, je ne la considère que comme un avocat plaidant, et je vais tout à l'heure la faire rétorquer d'importance par quelque philosophie ayant bon et dû cours dans les universités de France, de Belgique et d'Allemagne. Quant à l'*éducation*, c'est par là qu'en effet l'accusé pourrait être coupable. Il est avocat, donc il a fait ses classes, donc il a reçu de l'éducation ; c'est clair. Reste à savoir quelle éducation il a reçue. Constatez, au moyen de son diplôme et d'un manuel pour le baccalauréat, qu'il a subi un examen valable sur le catéchisme : établissez qu'il a sérieusement connu les commandements de Dieu, qu'il a été instruit de la divinité et des préceptes de Jésus-Christ, je vous l'abandonne : à défaut de la loi, votre parole peut encore le

punir, l'éclairer ; il comprendra qu'il y a du péché dans son infortune, vos réprimandes salutaires vengeront véritablement les lois qu'il a véritablement eu le malheur d'outrager. Mais si, par éducation, vous entendez simplement les leçons de philosophie et les leçons d'escrime, les leçons d'histoire et les leçons de danse, l'examen de la faculté de droit et l'examen du foyer de l'Opéra, votre argument n'est en vérité qu'une plaisanterie ; je ne vois rien dans tout cela qui défende bien sérieusement d'aimer les chanteuses, de leur plaire, et de laisser les gens de mauvaise humeur s'enferrer sur une épée qu'on tient à la main. Franchement, l'avocat général, si les sténographes ne vous ont pas mutilé, si vous n'avez invoqué que cette morale anonyme qui pousse comme un champignon sur un certain nombre de philosophies, malgré la sévérité de vos paroles et leur bonne apparence de conviction flamande, je vous soupçonne d'être, au fond, assez coulant.

Après l'avocat général, l'avocat de l'accusé prend la parole ; il trouve son client blanc comme neige, et il n'y a rien à objecter. Seulement, j'avoue que cet avocat, dont la réputation est d'ailleurs immense, me semble indiscret par-dessus tous les avocats du monde. Pas une de ces scabreuses affaires, si plaisamment nommées *affaires de cœur*, où il n'apparaisse, versant à pleines écluses un sentiment de palais qui ferait trouver de la grâce au sentiment de mélodrame. Il a des sarcasmes qui lasseraient la patience d'un saint, des témérités choquantes, des bons mots plus scandaleux que le scandale même. La justice a de grandes plaies : je ne lui en connais pas d'aussi dangereuse que ces avocats qui d'ordinaire plaident plutôt l'innocence du crime que celle de l'accusé. Le tribunal devrait cent fois les interrompre. Mais ils ont la repartie

prompte, et ils sont souvent de ces députés dont on fait les ministres de la justice : il est à craindre que les juges n'aient peur d'eux.

Un mot sur le plaidoyer de celui-ci. Dans sa péroraison, d'ailleurs adroite, il rappelle que le rival de son client avait tué en duel un de ses cousins. Il en conclut que c'est la justice de Dieu qui l'a puni à son tour. Voilà qui est fort bien assurément. Mais Dieu, sans doute, ne veut pas que l'on parle de sa loi redoutable sans savoir ce que l'on dit, et l'avocat termine grotesquement son élan pieux, en trébuchant sur une sottise. Non content d'avoir prié pour le mort, il lui vient à l'esprit de l'absoudre en forme : « Il a, dit-il, payé sa dette ; *la dette de sa vie entière* EST ACQUITTÉE *par sa mort.* » Cette phrase a fait fondre en larmes les femmes, les avocats, les juges, les sténographes, et tout ce qu'il y avait là de sensibles cœurs ; on s'est réjoui d'apprendre que le pauvre mort était au ciel. Hélas ! cela n'est pas si sûr ! L'Église, quoique indulgente, y met cependant un peu plus de façon que les avocats ; et aucun conseil œcuménique n'a encore institué le sacrement de la canne à dard, pour la pleine rémission des péchés de celui qui l'administre et de celui qui le reçoit. C'est dommage ! on ne tuerait pas les gens, on leur donnerait quittance de la part du ciel, et on se mettrait soi-même en état de grâce, après boire, moyennant un coup de couteau dans le ventre du prochain.

C'est la mode aujourd'hui, chez un certain monde, d'ajuster à tout un brin de religion. Les lionnes qui fument, celles qui écrivent, celles qui posent en cour d'assises, leurs cornacs, leurs écuyers cavalcadours, leurs avocats, leurs fous, leurs pages et leurs singes, ne manquent pas une occasion de joindre les mains, de faire le signe de la

croix, de lever les yeux au ciel. On leur a fabriqué des pendules angéliques, des oraisons de boudoir, et toute une théologie expliquée dans les journaux de coiffeurs. Revêtus de ces brimborions, ils se présentent d'un air gaillard, ne doutant pas qu'au premier aspect nous les jugions chrétiens. Non, en vérité, petits masques ! vous ne ressemblez bien qu'à ces nègres qui, pour avoir jeté sur leur vilaine peau quelque reste déchiré d'habit européen, imaginent qu'on les prendra pour blancs.

Enfin un digne homme d'avocat belge a pris la parole : celui-là, certes, n'avait pas le beau rôle ; c'était l'avocat du mort. Néanmoins, par le fait de sa droiture d'âme, il a trouvé les plus saines pensées qui aient retenti dans tous ces débats : « Dieu ne m'a pas accordé le don de l'élo« quence, mais je n'ai pas non plus celui de plaisanter sur « les choses sérieuse. Je ne suis pas bâtonnier de l'ordre « des avocats de Paris, mais je ne serais pas venu lire des « lettres d'amour au milieu de tout ce sang. Depuis trois « jours nous assistons ici à une sorte de spectacle. Belges « dégénérés, qu'êtes-vous devenus ? Autrefois, un pareil « procès n'eût excité que larmes et douleurs dans cette en« ceinte ; les deux parties auraient uni leurs regrets. Au« jourd'hui je n'entends autour de moi que les rires de la « foule. Foule insensée ! mais vous oubliez qu'il s'agit de « mort ! vous oubliez que chacun de vous aura son tour, « et que votre vie pourra prêter aussi un jour à la calom« nie, sans que vous soyez là pour répondre... Messieurs, « je vous recommande l'accusé ; mais je vous recommande « aussi la mémoire de la victime. Vous ne croirez pas tout « ce qu'on a proféré contre elle. L'accusé doit demander « deux fois pardon à Dieu : d'abord, pour avoir outragé « son ennemi ; ensuite, pour avoir outragé sa mémoire de

« propos délibéré. » — Voilà quelles idées le ministère public aurait dû développer.

Le jury, après un quart d'heure de délibération, a rendu un verdict de non-culpabilité.

Pour que la comédie fût complète, le procès n'a pas fini avec l'acquittement. La partie civile avait demandé que l'accusé fût condamné aux frais, et la cour le voulait bien. Mais comment condamner un innocent? On s'est alors avisé que la canne à épée, sur laquelle s'est jeté ce pauvre homme qui est mort, était une arme prohibée, et que le meurtrier était au moins coupable de l'avoir eue en ses mains. Conclusions, réquisitions, délibération, arrêt qui frappe la canne à dard, et condamne l'innocent aux frais, comme civilement responsable du mal que la susdite canne a produit! Les Belges n'ont pas reculé d'épouvante devant la majesté d'un tel jugement. Bien qu'authentiquement coupable d'infraction aux règlements de police, le jeune héros de cette affaire, salué de mille *vivat* par la foule, a été obligé de se sauver la nuit... *pour éviter d'être porté en triomphe*. Puisse-t-il échapper à la faveur des dames de Paris aussi facilement qu'à l'enthousiasme des libres penseurs de Bruxelles, et, revenu de tant de dangers, n'oublier pas que la colère de Dieu ne manque jamais d'instruments !

Et puissent aussi tous ceux qui sont chargés de représenter la justice humaine comprendre combien la société est lésée par leur faute, lorsque, dans certains cas où la loi reste forcément désarmée devant les actions mauvaises, ils ne savent pas puiser à l'unique source de la morale éternelle des inspirations qui les maintiennent augustes et redoutés !

II

« Tenez, me dit l'aumônier d'un couvent où l'on élève des jeunes filles, voici un cadeau fait à l'une de nos enfants. » Il me met dans les mains un volume magnifiquement relié, et j'y vois tout d'abord des dessins de Granville. « Comment! m'écriai-je, Granville a illustré des livres à l'usage des pensionnaires? — Regardez, » répond l'abbé. Je tourne le feuillet, et l'image représente deux demoiselles bien faites, qui font entrer dans leur chambre, par la fenêtre, un jeune soldat ; plus loin, une belle femme se fait embrasser par son galant, en présence d'un mari aveugle ; plus loin, un monsieur fort échauffé est aux pieds d'une dame émue : au bas de l'estampe, une légende que voici : *L'homme est de feu, la femme est d'étoupes; le diable souffle.* Je regarde l'abbé avec l'étonnement qu'on peut se peindre. « Voyez, voyez, » dit-il encore. Vingt estampes du même genre ou plus égrillardes, passent sous mes yeux. Des soldats, des gourgandines, des bourgeoises qui montrent leurs jarretières ; des loups en habits sacerdotaux, qui d'un air lubrique confessent des brebis ; le diable, devenu vieux, enveloppé d'une robe de chambre parsemée de croix, ermite agenouillé sur un prie-Dieu, au pied duquel sont les hochets d'une vie infâme. Que dirai-je? Et qu'on juge du texte qui accompagne ces images ! « Mais, m'écriai je, qui donc présenterait à une femme quelconque de pareilles saletés ? Qui donc a osé courir le risque d'en souiller les mains d'une enfant, d'une innocente vierge abritée ici ? — Qui ? reprit l'abbé, — son père !

III

Dans le peuple, on croit que l'acte judiciaire par lequel un créancier déclare à son débiteur qu'il va faire une saisie de ses meubles n'est qu'un avertissement au débiteur de sauver tout ce qu'il pourra. « Puisque la justice vous prévient, me disait une bonne femme, c'est pour que vous preniez vos précautions, sans doute ! » Et personne ne refuse à un voisin de recueillir ce qu'il veut lui confier dans ces moments pressés. Je n'ai jamais pu faire entendre à aucun que ce fût un acte condamnable, et qu'on volait ainsi les créanciers. Le peuple déteste les créanciers comme les gendarmes, et traite de brigand le boulanger qui réclame le prix du pain qu'il a fourni. Généralement, le vol lui semble à certains égards permis, ainsi que l'achat des objets volés. Les plus honnêtes ne nient pas une dette, et ne déroberaient point d'argent ni d'effets ; mais ils voleront du bois, des denrées, et feront toute espèce de contrebande sans le moindre scrupule.

Voilà comment les lois remplacent le catéchisme.

IV

Plusieurs déclament contre les institutions monastiques, et leur reprochent d'entraver le développement de la population : remarquez qu'en général ils ont très-peu d'enfants. Ce n'est pas pourtant qu'ils soient stériles ; et au contraire, dès que l'enfant qui assure la dot meurt, il est bientôt remplacé. Voici l'histoire lamentable qui vient de s'accomplir presque sous mes yeux. Des gens heureux

et riches, jouissant d'une santé parfaite, mariés depuis seize ans, n'avaient qu'une fille qui venait d'atteindre sa quinzième année. Elle mourut tout à coup, lorsque l'on commençait de songer à son mariage. Dix mois après, la mère était en couches. Ce second enfant meurt, et sa mort est suivie d'une troisième grossesse. Mais l'esprit de la malheureuse mère était frappé de ces deux événements terribles : elle avait conçu dans l'angoisse, elle mourut en enfantant un cadavre. Son père vivait encore, et n'avait point d'autre enfant. Désespéré de s'éteindre ainsi, furieux contre son gendre, il se remaria, moins dans l'espoir de se faire une autre famille, chose presque impossible à son âge, que pour porter ailleurs une fortune qui revenait à ces trois tombeaux. Son gendre et lui étaient gens du palais, et je ne sais quels arrangements pris entre eux se trouvaient rompus par cette résolution. Le gendre devint fou. Plus d'épouse, plus d'enfants, une fortune amoindrie, des remords peut-être ! Il se tua.

La ville entière s'effraya, mais la leçon cependant fut perdue ; personne ne la comprit, hormis quelques chrétiens, pauvres pour la plupart et chargés de famille, qui, réunissant leurs enfants, remercièrent Dieu d'avoir dans leurs maisons tant de devoirs et tant de soucis pour en écarter la foudre. « Les fils sont un héritage envoyé du Seigneur, et c'est une récompense que les fruits du sein maternel. » (Ps. 126.)

V

Le militaire qui veut passer en Algérie, le marin qui sollicite de faire le tour du monde, le diplomate qui postule une mission en Chine, le jeune savant qui demande

qu'on l'envoie explorer le Darfour, sont approuvés de leur famille et de leurs amis ; chacun les seconde ; on les proclame gens de cœur, qui feront parler d'eux et sauront bravement parvenir. On ne dit pas du colonel : « Mais il est déjà colonel, il est riche, il a une femme et des enfants ! » On dit qu'il deviendra maréchal de camp, et que cela importe à l'établissement de sa fille. Maréchal de camp, pourquoi quitterait-il l'Algérie, où l'on devient lieutenant général plus vite qu'ailleurs ? Lieutenant général, il ne faut qu'une bonne occasion pour monter plus haut. Le lieutenant général qui pourra joindre Abd-el-Kader et le battre sera maréchal de France ; et, lorsqu'il aura le bâton, qu'il ne renonce pas encore aux périls et aux appointements de la guerre : peut-être qu'on le fera duc, et il laissera ses enfants bien mieux accommodés. Celui qui n'a plus rien à gagner dans les batailles, ni sur les flots, ni par les emplois importants, ni par les découvertes scientifiques, fait toujours bien de chercher la gloire, de servir et d'honorer son pays. Voilà le jugement du monde. A tout prendre, c'est un jugement généreux et sage.

Cependant le monde n'est pas exclusif. Il a encore des applaudissements, des éloges publics et solennels pour un usage tout différent de la vie. Les journaux annoncent que Goblet, qui a fait un médiocre livre il y a trente ans, et dont personne depuis lors ne s'occupe plus, vient de mourir, et que c'est aujourd'hui qu'on l'enterre, embaumé par Gannal. Vous apprenez en même temps que Goblet laisse deux places fort avenantes ; qu'il était membre de l'Académie des sciences morales et conservateur d'une bibliothèque où il avait un logement. Le lendemain, huit discours prononcés sur sa tombe vous révèlent qu'il était homme illustre. M. Tissot l a pleuré pour les lettres latines,

qui font une perte irréparable ; Navet, pour l'inconsolable philosophie, dont il a puissamment élargi la carrière ; Navet, au nom de la jeune littérature, aidée de ses conseils bienveillants. M. Empis célèbre sa tragédie de *Syphax*, restée en portefeuille ; M. Lakanal, son ancien collègue aux génovéfains, relève son caractère antique et ses vertus privées, qui étaient la condamnation des mœurs du temps ; M. Dupin touche deux mots de son désintéressement austère et de sa vie laborieuse. Il travaillait sans cesse ; la mort l'a pris sur un commentaire de Vauvenargues, fruit de sa grave jeunesse, qu'il revoyait à loisir depuis quelques années.

Cet encens de cimetière n'est rien encore ; tout n'est pas dit sur le savant, sur le sage, sur le vénérable et illustre Goblet. M. Mignet taille sa plume, et commence l'éloge historique de Goblet, pour être lu en séance d'apparat à l'Académie des sciences morales et politiques. Le jour vient ; la séance est ouverte : Mignet se lève, le cahier à la main, et nous savons enfin ce que fut Goblet. A ne rien chercher au delà de l'éloge, il n'y eut point de vie plus inutile et plus lâche. Tout jeune il entra dans une compagnie religieuse, non par zèle de piété, non par zèle de savoir, mais par paresse ; et Mignet le sait dire en une phrase qui loue. Il sortit de son couvent, ses vœux faits et les ordres sacrés reçus, pour faire de méchants écrits révolutionnaires : louange ; il se maria : louange ; il se nicha dans une bibliothèque, et ne fit plus rien : louange. Il avait quelques secrets en poche ; on lui offrit des emplois, il n'en accepta que deux qui lui donnaient des rentes : c'est où on le trouve désintéressé. Il passa de la sorte quarante-cinq années à ranger des paperasses et à manger ses appointements : louange suprême, louange sin-

cère, car voilà surtout où l'on voit le sage. Il était logé par l'État, meublé, servi, chauffé des deniers publics. Restaient dix mille francs qui passaient en cuisine. Voilà comme il a vécu, c'est ainsi qu'il est mort, la panse chargée de viandes englouties le jour du vendredi saint. Dans son testament écrit d'une main ferme et d'une date récente, il commanda qu'on lui fît des obsèques modestes et qu'on le menât droit « au champ du repos, » sans passer par l'église. « Ferme, inébranlable, dit Mignet, dans les « sévérités, peut-être dans les colères de cette raison « qui, » etc. Une phrase pour faire entendre qu'un apostat ne se déshonore point en laissant porter son cercueil à l'église, puisqu'enfin beaucoup d'apostats l'ont fait, qui n'en sont pas moins vénérés de tout le public et de toute l'Académie.

Échauffés de ce discours, les amis de Goblet décident qu'ils lui élèveront par souscription une tombe historiée ; sa ville natale, émoustillée de tant de gloire, pense qu'elle ne peut moins faire que de mettre un marbre sur la maison où il est né, et que le conseil municipal devrait commander son buste à quelque artiste de Paris, pour en illustrer le principal carrefour.

On trouve insensé, presque féroce, le missionnaire qui abandonne famille et patrie pour aller porter les lumières de l'Évangile aux nations lointaines ; et, si quelque esprit doux, pieux et timide, se renferme dans un cloître pour fuir le monde, prier, étudier son âme, c'est un fainéant ; il n'y a que du mépris pour cette espèce.

VI

M. Diafoirus (O. ✱), professeur de faculté, grisonnant et chauve, se rend en calèche aux autels de Cypris, où

st couronné de la blanche main d'une femme de tabellion, mère de famille, déjà trahie, mais pleine de sentinent et de littérature. Diafoirus, comblé, détache de sa outonnière le ruban rouge qui le signale au respect du ublic ; il y écrit la date de son bonheur et le laisse, *ad erpetuam rei memoriam*, aux archives de sa charmante. 'est la *Gazette des Tribunaux* qui a conté ce trait de poésie ; car le tabellion, ayant mal pris la pastorale, a mis les huissiers en campagne et saisi les pièces à conviction. Le ruban s'y trouvait. Voilà comment le public a connu Diafoirus troubadour.

Elle est aux Madelonnettes, et Lui professe à la jeunesse, toujours décoré.

VII

Dans un salon plein d'hommes politiques, de journalistes, d'écrivains, de gens d'affaires, un provincial, chevalier de la Légion d'honneur, ayant entendu annoncer Montalembert, demandait qu'on le lui fît voir : « Le voilà, dit-on, là-bas, dans ce groupe où vous voyez Girard, Giraud, Giroux, Greluche, Patu, Navet ; c'est celui qui n'est pas décoré. »

VIII

B. vient de perdre enfin son père, qui l'avait banni. Il hérite très-joliment. Il était misérable, et se cachait ; il reparaît en belle figure, habillé de neuf, chamarré ; on le voit partout aux premières loges, l'œil insolent, une fleur rare à la boutonnière. Pour ne point porter le deuil, il cache que le bonhomme est mort ; afin de s'acquérir de la considération et de commencer sa fortune politique, il

donne à croire qu'il a triché à la bourse, et que ce sont des secrets d'État qui l'ont enrichi.

IX

Les enrichis ont de beaux meubles, de belles tentures, des curiosités sur une étagère, des domestiques poudrés; point de tableaux, point d'objets d'art. Du superflu de leur table, ils achèteraient tous les ans une œuvre de maître; mais l'idée même ne leur en vient pas : ils se croiraient fous de dépenser mille écus pour un Raphaël.

Cependant il y a quelque chose de plus rare encore chez eux qu'une galerie, c'est une bibliothèque. Par mode, non par goût, quelques-uns voudront avoir à montrer trois ou quatre mètres de peinture; un livre, jamais. Ils n'en sont pas moins esprits forts, pleins de discours sur l'ignorance des prêtres; et ils éprouvent un véritable sentiment d'indignation chaque fois que leur journal trouve bon de rappeler ces gentillâtres d'autrefois, qui se glorifiaient de ne savoir point lire.

X

Il n'y a plus de noblesse, elle est abaissée, abîmée, vous l'avez détruite, c'est entendu. Mais vous aurez beau faire : une figure noble, des manières nobles, un style noble, signifieront toujours autre chose qu'une tournure bourgeoise, des manières bourgeoises, un style bourgeois.

XI

Les artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, dessinateurs, ont établi une caisse de secours en faveur

des vieillards, des infirmes et des orphelins de leur profession. Au bout d'un an la caisse s'est trouvée riche, des artistes malheureux ont été assistés. Justement fier de ce succès, le comité s'en applaudit par l'organe de son secrétaire; mais, dans sa joie, le secrétaire laisse échapper une naïveté forte :

« Rendons justice à la puissance de l'association; c'est l'artiste surtout qui doit être frappé de ses avantages; car il a vu, dans l'histoire du moyen âge, par suite d'innombrables quêtes, de modestes donations, grâce à l'empressement, au concours, à l'ardeur, à l'union de tous; grâce à la foi dans l'œuvre entreprise, il a vu, dis-je, élever d'*immenses et magnifiques cathédrales*, merveilles d'art, prodiges de volonté, qui saisissent l'esprit d'étonnement et d'admiration! Nous avons jeté les bases d'un monument; nous serons dignes de nos pères. »

Comparer une caisse à une cathédrale, un banquier le pourrait faire : un artiste y devrait regarder de plus près. Nos peintres, nos architectes, nos sculpteurs, s'ils sont vraiment les fils de ceux qui nous ont légué les cathédrales, doivent sentir que l'enthousiasme du secrétaire, quoique bien légitime, se perd trop néanmoins dans l'hyperbole, et que, pour être dignes de leurs pères, ils ont d'autres monuments à édifier. Quoi! l'association des auteurs dramatiques aurait mis ses vertueux fondateurs sur le même pied que *leurs pères*, Corneille et Molière? La *Société des gens de lettres*, par le fait de sa création, élèverait notre siècle au rang littéraire du siècle de Louis XIV? Une ligue philantropique contre l'hôpital serait aussi glorieuse à former qu'une corporation qui, après beaucoup de temps, beaucoup de souffrances, beaucoup de martyres, laisse debout plusieurs monuments comme Notre-Dame de Paris? Et nous serions, nous tous, dignes de nos pères, qui allaient à la croisade, parce que

nous faisons des souscriptions et des comités de secours pour les Polonais? Véritablement cela est d'un ridicule amer. Par bon goût et par humilité, il serait urgent de ne pas confondre, ainsi qu'on le fait, les petites bonnes œuvres avec les grandes choses.

XII

L'abbaye de Maubuisson, célèbre par la sainteté de sa fondatrice et par les scandales de ses dernières abbesses, est aujourd'hui la villa d'un ancien épicier. Un édifice qu'on appelait la maison de l'évêque est devenu le château des nouveaux maîtres; les ruines du monastère, belles ruines de la grande époque gothique, sont un ornement du jardin, et servent en même temps d'écurie, de remise, de poulailler, etc. Une salle encore magnifique, — la salle capitulaire, je pense, — est pleine de brouettes, de tombereaux, d'instruments aratoires; c'est la moins déshonorée. Dans une autre salle, nous trouvâmes une truie énorme, avec ses petits. Elle campait, fière et souillée de sa boue immonde, sous ces arceaux rompus qu'environnent de leur jeunesse renouvelée d'épais bosquets d'arbres à fleurs. Tout auprès, la fontaine, chantée par Santeul, murmurait encore à l'abri des ombrages odorants. Voyant cette truie, nous songeâmes à la sœur de Gabrielle d'Estrées, sous le gouvernement de laquelle Maubuisson devint un lieu de débauche royale. — « Voilà, dit l'un de nous, la mère abbesse; Dieu est juste! » Mais aussitôt, désignant du regard trois vertueux prêtres qui nous accompagnaient, il ajouta : « Dieu est puissant! »

Ni les scandales qui ont affligé ces pierres, longtemps

saintes, ni les fureurs qui les ont ensuite renversées, n'ont pu détruire le sacerdoce. Il est debout, il donne des fleurs et des fruits, comme cette inépuisable nature qui, malgré tous les orages, embellit de sa fécondité jusqu'aux ruines et jusqu'aux pierres des tombeaux.

Mais, si Dieu traite ainsi des demeures où son nom fut honoré longtemps, et que sanctifièrent durant des siècles toutes les œuvres de la foi, qu'adviendra-t-il de nos édifices et de nos palais? Que seront un jour la Bourse et les Tuileries ?

Saintes et superbes murailles! vous vous éleviez haut sur la terre; les grands du monde vous regardaient comme un asile illustre; il fallait être d'un sang choisi pour prier à votre ombre, et voici que vous servez de toit aux pourceaux! En vain les rois vous ont bâties pour défier l'effort des siècles : vous avez cessé d'être solides le jour où vous avez cessé de renfermer l'humilité, la chasteté, la mortification, la prière, la gloire du Dieu vivant!

Un monastère de plâtre et de chaume, sans priviléges et presque sans droits, aux portes duquel veillent la calomnie et l'injure, au dedans duquel règne la pauvreté, s'élève à quelque distance, au milieu de la ville. Celui-là ne tombera point. Qu'un coup de vent ou qu'un coup de révolution le renverse, dès que la tempête aura passé, quelque main pieuse viendra le reconstruire, et la prière refleurira sur ce sol sacré. De Maubuisson, nous allâmes aux Carmélites : quelle indigence, ou plutôt quelle misère ! A peine les sœurs ont-elles un petit espace pour se mouvoir; elles ne possèdent qu'un trésor : les os d'une sainte. Le principal revenu de la communauté, c'est une cloche qui s'agite pour apprendre aux bonnes âmes que les recluses ont faim; et souvent il arrive que la cloche retentit inutile-

ment. Qu'importe? Jamais du moins il ne viendra dans la pensée d'un roi de donner le gouvernement d'une telle maison à la sœur effrontée de sa concubine, et d'y tailler des apanages pour ses bâtards.

XIII

Le Sage a toujours passé pour n'aimer point les gens de théâtre, et il a fait d'eux mainte et mainte peinture, dans *Gil Blas*, où l'on a trouvé jusqu'ici un excès de satire. C'est que, du temps de le Sage, les comédiens ne se plaidaient pas. Aujourd'hui que la *Gazette des Tribunaux* nous raconte leurs querelles intestines et qu'ils s'arment d'avocats, le Sage nous paraîtrait indulgent jusqu'à la fadeur. Je viens de lire une scène qui s'est passée, au pied du tribunal de première instance, entre une mère et sa fille, représentées l'une et l'autre par deux coqs de palais des mieux ergotés. Voici le dialogue. J'abrége, loin d'ajouter :

La mère. Messieurs, ma fille, élevée avec beaucoup de soin dans la pudeur du foyer domestique, s'est, hélas! laissée prendre à la passion du théâtre. J'ai gémi, pleuré, supplié, ordonné en vain; il a fallu lui permettre de contracter un engagement, et de jouer des vaudevilles. Pendant quelque temps j'ai pu, néanmoins, préserver son innocence : mais le théâtre n'a pas tardé à produire son effet ordinaire; des signes trop certains m'en ont avertie. J'ai voulu faire mon devoir, j'ai voulu retirer ma fille de l'abîme; elle a résisté. Elle ose dire que je l'ai battue; vous savez, messieurs, que toutes les filles qui se débauchent disent qu'on les bat. Je l'ai seulement enfermée dans sa

chambre, parce que c'est une petite dévergondée qu'on ne peut plus tenir. Or, messieurs, comme elle est mineure, je vous prie, en ma qualité sacrée de mère, de rompre son engagement, de l'arracher au théâtre : elle veut rester dans ce lieu de perdition, parce qu'elle y trouve la liberté et le reste. Qu'ajouterai-je? En ce moment, messieurs, elle n'est plus chez moi. Voilà deux nuits qu'elle passe hors de la maison paternelle. Où a-t-elle couché? Je l'ignore, ou plutôt je le sais trop. On la voit se promener en plein jour au bras d'un homme marié, père de trois enfants. Je ne me dissimule pas que c'est une vertu bien exposée à l'heure qu'il est. Ah ! ciel ! cette vertu me donnait tant d'espérances ! Messieurs, venez au secours d'une pauvre mère ; rendez-moi ma fille, malgré son directeur, malgré elle ; et peut-être pourrai-je couper le feu, sinon tout réparer.

La fille. Messieurs, il est bon que vous connaissiez ma mère. C'est une ancienne demoiselle Gredinard, fille d'une autre demoiselle Gredinard, et je suis née moi-même Gredinard ; car, bien que mariée deux fois, ma mère n'a fait que des enfants naturels. Elle est bâtarde, je suis bâtarde ; mon frère qu'elle a conduit ici, et que vous apercevez dans cet auditoire en costume de lycéen, est bâtard. De demoiselle Gredinard et d'enfileuse de perles qui fut son premier métier, elle est devenue actrice et femme Pochardet : comme actrice, elle n'avait aucun talent ; comme femme Pochardet, elle se faisait constituer des rentes par un ancien agent de change qui se dit mon oncle, et que je crois mon vrai père, à moins que ce ne soit un autre personnage actuellement aux Indes, ou même le Pochardet, qui m'a reconnue ; mais j'en doute. Pochardet meurt : deux ans après, mon frère vient au monde, et ma mère le fait reconnaître par un mannequin qui devient son second

mari, et qui a passé l'âge de la contrainte par corps. Tels sont, messieurs, les exemples que j'ai reçus de cette tendre et respectable mère, qui vient ici me déshonorer. Si elle m'a exposée aux dangers du théâtre, ce n'est point, vous le voyez, sans les connaître. Elle les a tous expérimentés, même les sifflets. Après m'avoir mise au théâtre, elle veut m'en retirer : pourquoi? c'est une spéculation. J'ai eu des succès : elle veut rompre mon engagement pour m'en faire contracter un autre, pour me vendre plus cher. Elle demande à me garder chez elle, afin de préserver ma vertu. Ma vertu n'est point compromise, messieurs; et ce n'est point ma vertu qu'on désire garder, ce sont mes appointements. Je gagne six mille francs au théâtre. Savez-vous ce que ma mère me donne là-dessus, elle à qui ma naissance a valu des rentes? Elle me donne cinq francs par mois, et des coups. Voilà un certificat de médecin, constatant les contusions que j'avais sur tout le corps, au sortir d'un entretien avec cette mère pieuse. Je suis une pauvre jeune fille exploitée, battue, sequestrée. Je vous demande, messieurs, de protéger mon talent, mon avenir, ma liberté, ma vie, mon innocence, plus exposée chez ma mère qu'au théâtre.

J'ignore la décision des juges : que ceux qui en seraient curieux la cherchent dans la *Gazette des Tribunaux*. J'ai voulu seulement marquer ici les progrès que les comédiens ont faits depuis Gil Blas, et recueillir un argument à l'usage de ceux qui agitent encore la question de l'influence du théâtre sur les mœurs.

XIV

Dans les années dangereuses qui suivirent la révolution de 1830, il était devenu de mode à la place Maubert et aux faubourgs, lorsque deux citoyens s'étaient battus, que celui qui avait terrassé son adversaire, et qui le tenait gisant sous ses genoux, lui donnât, avant de le quitter, un coup de talon ferré sur le visage. On ne pouvait négliger cette forme sans manquer tout à fait aux lois de l'élégance. Eût-on mangé le nez du vaincu, ce qui semblait pourtant une façon assez noble ; l'eût-on laissé mort, il fallait encore le coup de talon : par là seulement on se montrait l'homme du siècle, l'homme de progrès.

Ce coup de talon s'appelait le *cachet de la république*.

XV

Les vedettes des habitants leur ont signalé l'ennemi : il approche, nulle résistance n'est possible ; mais un refuge demeure à cette population menacée. Non loin des lieux où paissent ses troupeaux, dans la montagne, sont des cavernes immenses, à l'entrée desquelles deux hommes arrêteraient une armée. On y court ; quelques combattants généreux, le fusil à la main, se font tuer pour retarder la marche des envahisseurs. Les fuyards atteignent enfin les cavernes. Plus d'un époux, plus d'un fils, sont restés sanglants sur le chemin : l'ennemi leur a passé sur le corps. Ils ont souri le voyant passer ; car jamais ennemi, quels qu'aient été son courage, sa férocité et sa force, n'a franchi le seuil des retraites inexpugnables où la tribu a pu s'enfermer. En effet, l'ennemi ne peut aller plus loin ; il tient conseil. Les fuyards disent qu'ils combattent pour la jus-

tice et pour la religion, et qu'ils ne se rendront pas. Nul moyen de les forcer. Alors un avis est donné : il faut que cette population meure. Les soldats se répandent aux environs, coupent des branches, les entassent à l'entrée de la caverne. Une épaisse fumée pénètre dans ces goufres sans issue. Les malheureux qu'on veut brûler poussent des cris de désespoir, mais ils ne peuvent croire encore que des soldats les fassent périr ainsi. Cependant le feu redouble. Une résolution sublime éclate alors chez ceux qu'il va dévorer. Ils mourront, ils ne demanderont pas merci; ils mourront fidèles à la terre natale et à la foi de leurs pères; leurs enfants ne porteront pas le joug du mécréant, leurs femmes ne seront pas abandonnées à ses outrages. Quelques-uns voudraient éviter la mort; ils sont frappés comme des lâches et comme des traîtres. Deux ou trois s'échappent pourtant. Effarés, ils accourent; ils disent à cette armée que leurs amis vont succomber, qu'il n'ont point de vivres, et qu'en attendant un peu la faim les livrera. L'armée ne veut point attendre. Elle entend ces cris; elle sait qu'il y a des enfants et des femmes. Le chef ordonne seulement qu'on apporte du bois.

Un jour s'écoule, la constance des martyrs n'est point épuisée; un jour s'écoule encore, la résolution des assiégeants ne faiblit pas. Vers la nuit qui suit le second jour, les clameurs s'apaisent, les hurlements sortent moins nombreux par les bouches enflammées de la caverne. Quelques cris de femmes et d'enfants retentissent encore; puis le silence règne. On entre, on a vaincu. On trouve cinq cents cadavres.

Qui a souffert cela? ce sont les Arabes. Qui l'a fait? ce sont des chrétiens! O Christ miséricordieux, que diront-ils à ton tribunal?

XVI

A Toulon, sur le port, deux hommes s'arrêtent : l'un agite une petite sonnette, l'autre déroule une mauvaise peinture en forme d'étendard ; les matelots et les soldats, les revendeuses, les passants, se rassemblent : « Mesdames « et messieurs, c'est avec la permission des autorités (il « touche son chapeau), et avec la plus vive douleur, que « nous venons vous faire le récit des souffrances endurées « dans la Cochinchine par de saints missionnaires, pour « l'honneur de l'Église et la propagation du nom de Jésus-« Christ. » L'auditoire écoute cette longue narration d'un air attentif et respectueux, quelques-uns même sont émus et essuient leurs larmes ; les matelots jettent des regards de travers sur certains beaux fils qui viennent de lire les journaux patriotes dans les cafés, et qui sourient dédaigneusement, méprisant dans leur âme ce peuple fanatique. Il est vrai que le narrateur appelle les Cochinchinois de *féroces Bédouins* ; cependant il parle d'un ton toujours digne, en langage fleuri et châtié. J'avoue humblement que ces conteurs publics de Toulon et leur attentif auditoire me paraissent faire plus d'honneur à l'esprit français et à l'espèce humaine que les saltimbanques impudiques de Paris et la canaille éclairée qui les écoute.

XVII

Alcippe est un de ces hommes qui passent leur vie à se rompre le col en riant aux éclats. A quarante-cinq ans, n'étant plus qu'un squelette, ruine sur ruine de toute manière, il traîne ses débris avec la même agilité qu'il pous-

sait jadis son corps jeune et bondissant. Le caractère n'a point vieilli : prompt à obliger, prompt à jeter par la fenêtre le dernier sou qu'il possède et le dernier qu'il peut emprunter ; hélas ! prompt à conter fleurette.

Tel fut son père, un roué du temps de Louis XVI, qui gaspilla noblement une immense fortune, et ne conserva rien, des apanages de la noblesse, que la fierté et l'honneur de convention ; débauché capable de tout, hormis des basses ladreries bourgeoises ; prêt à jouer sa dernière terre sur un coup de dés, prêt à se faire couper la gorge pour l'ami dont il séduisait la femme, prêt à se couper la gorge avec ce même ami pour une papillote. Race aimable, mais qui devait mourir, et qui, malgré ses grâces, appartenait trop légitimement à l'échafaud, comme celle qui lui succède appartient légitimement à la potence ; car les crimes étaient de gentilshommes alors, et sont aujourd'hui de manants.

Élevé sous l'aile d'un tel père, Alcippe a marché dans la même voie ; par bonheur, l'argent lui a manqué. Cent mille livres de rente auraient fait de lui un scélérat et un athée; pauvre, il s'est contenté d'être vaurien et déiste; et cependant il a des qualités généreuses et charmantes : il semble qu'on ferait un honnête homme avec la moitié de ses défauts.

Comment ne pas admirer un homme qui tient sa bourse ouverte au premier venu, et qui ne se refuse pas plus une bonne action qu'un plaisir? Comment ne pas condamner cet homme qui oublie sans cesse et ses enfants et ses créanciers ?

S'il écrivait ses mémoires, ce serait une chose curieuse de voir comment il a pu nourrir sa femme et ses enfants, s'habiller, jouer, aller au bal, et ne jamais franchir le seuil

de la prison pour dettes. Que de fois je l'a vu raccommoder lui-même, sans gêne et sans embarras, une des quatre ou cinq pauvres chemises qu'il possédait ! Que de fois je l'ai vu attacher à ses faux cols de viles ficelles, et plier artistement son unique cravate noire, pour en cacher les déchirures ! Cela fait, il allait dans la chambre voisine, taudis affreux, chercher sa femme, vêtue de satin et de dentelle qu'on ne savait comment payer, mais belle et fraîche comme le jour. On mettait des gants blancs, on empruntait la voiture d'un ami, et l'on se rendait au bal ; et c'était un couple charmant. Sous ses guenilles, Alcippe avait l'air d'un prince.

Il continue ce train avec une femme de plus, sa fille, dont il a mangé le patrimoine, et qui ne peut compter que sur ses yeux pour trouver un mari ; une belle fille, encore modeste, ingénue et candide avant tous ces bals, et qui aurait accepté alors la médiocrité. Mais aujourd'hui elle soupire, elle rêve. Elle s'irrite d'être obligée de quitter le bal à minuit comme Cendrillon, parce qu'il faut, dit Alcippe, sauver l'honneur et ne point trop laisser voir qu'on rentre à pied dans la crotte. La pauvre enfant a du port, de la voix, de l'orgueil ; elle ne fait plus ses prières : vous verrez qu'elle finira par le théâtre, et que cette grande lignée, au sommet de laquelle brille un héros des croisades, ira s'éteindre aux enfants trouvés.

« Alcippe, lui ai-je dit un jour, parlez-moi du fond du cœur. Est-ce que vous êtes heureux? — Non, me répondit-il ; j'ai toujours ri, et j'ai toujours souffert. Mais j'ai fait une gageure contre la vie, et je la tiendrai jusqu'au bout, quelque battu et rebattu que je sois. — Oui, repris-je, vous avez lutté contre la vie, mais vous n'avez pas lutté contre vous-même ; et c'est pourquoi vous êtes vaincu. —

Écoutez, poursuivit Alcippe plus sombre, et d'une voix que je ne lui connaissais pas, écoutez une parole que je n'ai jamais prononcée que dans ma conscience, et que je ne répéterai point : tous les plaisirs que j'ai goûtés ne pèsent pas ensemble autant que le plus faible de mes regrets. Vous êtes chrétien, restez chrétien. Pour moi, je voudrais en vain le devenir : il est trop tard. »

J'ouvrais la bouche pour lui répondre. « Par grâce, s'écria-t-il, et si vous m'aimez, n'en parlons plus ! Vous n'obtiendrez que des blasphèmes, dont je m'étonne, et dont j'ai horreur moi-même. »

XVIII

La jeune vicomtesse de G..., belle, aimable et bonne, savait son épicier en danger de mort. Elle se rendit à la boutique, et ne trouva qu'un garçon. « Comment va votre patron, monsieur? — Il est au plus bas, madame, répond le garçon, déposant un journal dont il faisait lentement des cornets. — N'y a-t-il plus d'espoir? — Plus guère. — Dites-moi, monsieur, voulez-vous que je vous demande si on a songé à prévenir un prêtre ? — On ne l'a pas fait, madame... Qu'est-ce que ça pourrait lui servir, un prêtre ? — Un prêtre peut servir à le consoler, à lui donner du courage, et à sauver son âme. — Ah! bah, madame ! ce n'est pas la peine de l'ennuyer pour ça. Quand on est mort... — Mais après cette vie, monsieur, il y en a une autre. »

L'aspirant épicier, qui jusque-là s'était contenu par respect pour cette grande dame, laissa échapper un sourire qu'il faut imaginer : « Ah ! madame, il y a une autre vie... c'est-à-dire on le suppose !... »

Il était si sûr, lui, qu'il n'y a pas une autre vie, et si prêt à le prouver, que c'eût été perdre le temps d'ouvrir une controverse. Madame de G*** passa dans l'arrière-boutique, et fit venir l'épicière. « Ah! madame, s'écria celle-ci en entrant, quel tourment, quelle douleur! Hélas! que je suis à plaindre! C'est la perle des hommes que je perds-là! Jamais je ne trouverai un pareil. Oh! non, je ne crois pas que je me remarie! » — Quand ce premier flot eut passé, madame de G*** parla de confession. « Sans doute, reprit l'épicière; la religion, c'est si beau, si consolant! Mais ça lui ferait trop d'effet à ce pauvre cher ami! Il n'a pas été élevé dans ces idées-là comme nous, et il n'aime pas les prêtres. Je n'oserai jamais lui en parler. — Eh bien, dit madame de G***, non sans un grand effort de courage et de charité, je lui en parlerai, moi, si vous voulez. — Ah! madame, réprit l'épicière, que vous êtes bonne! Mais ce serait inutile; vous ne pourriez que lui faire du mal. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il aurait à dire? C'était le plus honnête homme qu'on puisse voir, incapable de prendre un sou à qui que ce soit, donnant toujours d'excellente marchandise. Madame peut le dire; elle a toujours été contente de la maison. Je continuerai de même, et j'espère que vous n'ôterez pas votre pratique à une pauvre veuve. »

Enfin l'épicier mourut sans confession, au grand contentement, je l'ose dire, de la pauvre veuve, qui craignait fort que les secrets de l'art ne vinssent à la connaissance des jésuites.

J'avais connu cet épicier; il m'ouvrit son âme, une nuit, au corps de garde. C'était une brute, je l'avoue. Ses idées sur la religion étaient celles de son commis et du *Siècle*, qu'ils lisaient ensemble. Il n'aimait pas les prêtres,

ni les nobles, ni les pauvres, ni sa femme, ni son propriétaire, ni les autres épiciers du quartier. Quant à lui, généralement détesté de tous ceux qui l'approchaient, il excitait cependant l'admiration de son commis et de sa femme. Il était, suivant eux, sans égal dans le jeu des balances; et personne, dans la profession, ne savait mieux s'y prendre pour écouler à bon prix, parmi le petit peuple, les denrées avariées qu'il avait l'art de se procurer presque pour rien. On cite un fromage gâté dont il tira plus d'argent que d'un bon.

XIX

Un garçon de dix-huit ans subissait l'examen qui fait les bacheliers ès-lettres ; il avait répondu parfaitement, lorsqu'un examinateur, ouvrant au hasard le manuel des questions, tombe sur le paragraphe relatif à l'établissement du christianisme. L'examinateur, homme indulgent, sachant qu'en général les élèves de l'Université ne sont pas versés dans cet ordre de faits historiques, demanda par charité au jeune candidat s'il savait ce qu'était saint Paul. « Oui, monsieur, c'était un apôtre. — Dites-moi, poursuivit le professeur, ce qu'a fait saint Paul? — Dame! monsieur... il a... il a écrit... — Très-bien. Et qu'a-t-il écrit? — Il a écrit... il a écrit... sur l'Église, dame! — C'est cela. Et pourriez-vous me citer quelque trait de sa vie? — Quelque trait de la vie de saint Paul, monsieur? — Oui. Ne connaissez-vous pas un trait, une circonstance remarquable? — Dame! monsieur... — Par exemple, saint Paul ne gardait-il pas les habits des Juifs pendant que ceux-ci lapidaient... — Ah! oui, monsieur ; il gardait les habits des Juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ. »

XX

En 1841, si j'ai bonne mémoire, un fanatique arabe, qui avait assassiné quelque colon européen, est saisi, conduit à Alger, et condamné à mort. La direction civile le fait exécuter publiquement, pendant que l'on disait la messe, le *jour de Pâques*. Quatre années plus tard, un chef sauvage des îles Marquises préside au massacre de plusieurs soldats français. Il est pris; un conseil de guerre prononce contre lui la peine capitale; on le fusille le *vendredi saint*. Dans l'un et dans l'autre cas, la condamnation était certes méritée; mais certes aussi, dans l'un ni dans l'autre cas, l'exécution ne pressait tellement, qu'on ne pût la retarder de douze heures, et qu'on dût fatalement se résigner à verser le sang d'un homme, fût-ce un Arabe, fût-ce un sauvage, fût-ce un assassin, durant ces jours solennels et sacrés du vendredi saint et de Pâques. Le vendredi saint, Jésus innocent, Dieu fait homme, mourut en croix pour racheter le monde coupable; le jour de Pâques, Jésus ressucité sortit glorieux du tombeau, ayant consommé l'œuvre de son amour infini. Il était impossible de choisir deux jours dans l'année où l'exécution d'une sentence de mort présentât quelque chose de plus révoltant et de plus exécrable. Quoi! violer le repos du jour de Pâques pour dresser la guillotine, et forcer à travailler ce jour-là, même le bourreau! Quoi! le vendredi saint, ordonner à des soldats chrétiens et catholiques de charger leurs nobles fusils, dont ils sont déjà si malheureux de faire un tel usage, et condamner un officier à leur commander le feu sous lequel va tomber cet homme qui est là, les yeux bandés, les bras liés, la poitrine nue; qui est coupable

sans doute, mais qui n'a plus de protecteurs, plus d'amis, plus d'armes ; que personne ne tentera de soustraire à la justice, et qu'aucune prudence ne défend de laisser vivre encore trois jours !

Mon Dieu, je crois bien que ceux qui ont ordonné ces exécutions n'ont pas fait choix à dessein d'un tel moment ; je ne les accuse point de ce brutal sacrilége. Ou le hasard l'a réglé ainsi, et ils n'ont point su à Taïti que c'était le vendredi saint, à Alger que c'était Pâques ; ou il ne leur est point venu à l'esprit que Pâques et le vendredi saint ne sont pas des jours comme tous les autres, des jours que la religion catholique a marqués, le premier, de son souvenir le plus austère, le second, de son mystère le plus consolant. Mais que penser des ténèbres religieuses qui enveloppent les hommes capables, ou de cette ignorance barbare, ou de ce stupide oubli ?

Et ce sont là les hommes que nous mettons à la tête de l'administration, à qui nous confions les plus délicates affaires, que nous envoyons parmi les peuples sauvages pour les initier à la civilisation ! En vérité, nous donnons raison au prédicant méthodiste qui nous traite de païens, au marabout musulman qui nous méprise comme impies, et au politique anglais qui regarde froidement nos entreprises en se moquant de nous.

XXI

Il faut, dit Montesquieu, aux monarchies l'honneur, aux républiques la vertu. S'il dit vrai, le représentatif constitutionnel est notre fait : ni monarchie ni république.

XXII

Autrefois, dans la très-chrétienne France, la société, par ses lois comme par ses largesses, soutenait la prière publique. Il y avait des ordres religieux dont la voix ne se taisait ni le jour ni la nuit. Ils étaient établis, assistés, protégés dans ce but : c'était leur particulière mission au sein de la grande famille. Maintenant la prière publique est supprimée, du moins comme institution. Il y a bien encore des religieux, un chœur d'hommes, un chœur de femmes, dont la prière ne cesse point. Les chartreux, les trappistes, les carmélites, prient le jour et la nuit ; les bénédictins aussi devancent l'aurore, et sont encore dans leurs stalles quand la nuit est venue. Mais la société constituée, l'État, ne s'occupe d'eux que pour les persécuter. S'il en est qu'il tolère, on n'en connaît point à qui sa main donne un secours quelconque.

Ce que l'État emploie et soudoie, ce sont les journaux, les théâtres, les professeurs. — Ce qui ne s'arrête pas, ce qui parle en son nom, c'est le blasphème. On a institué le blasphème public. Quand toute l'immense multitude des gens de labeur est endormie, les théâtres, subventionnés de l'impôt levé sur l'ouvrier et sur le paysan, divertissent les gens de loisir par quelque spectacle d'impiété ou de luxure. Quand les théâtres sont fermés, le journaliste veille, la presse roule; il y a toujours une voix, toujours une plume officielle qui blasphème dans un coin.

XXIII

Les phalanstériens se moquent grandement des miracles : il n'y a point de plus fiers incrédules, et ils sont fâ-

chés que Jésus-Christ, qu'ils estiment un génie assez complet pour son époque, ait déshonoré son enseignement par ces prodiges si nombreux rapportés dans les évangiles. Quelque bonne volonté qu'on y mette, en effet, cela ne peut passer pour mythe et pour allégorie : donc, au bout du compte, ce sont des impostures.

Mais ils se tiennent pour assurés que la réalisation de l'utopie fouriériste accomplira tous les miracles annoncés par leur prophète : que l'Océan sera changé en un immense bol de limonade gazeuse, pour la commodité des navigateurs ; — que la lune d'aujourd'hui, qui est maussade et inodore, sera réformée, et remplacée par cinq autres lunes de différentes couleurs, dont l'influence, ou celle des nouveaux astres qui les accompagneront, parfumera les légumes de toutes sortes d'odeurs délicieuses ; — que le lion deviendra le plus doux des chevaux de poste ; — que l'homme ne mourra presque plus ; — que les habitants du phalanstère vivront entre eux dans une harmonie profonde, en se communiquant réciproquement leurs femmes. — Si quelqu'un ose dire qu'il restera dans le cœur de l'homme la moindre trace des sentiments sur lesquels reposent aujourd'hui le goût et le besoin de la famille, qu'il soit anathème ! *Anathema sit !* Ce drôle-là n'a point lu M. Considérant.

XXIV

Un gentilhomme aujourd'hui, un riche et jeune gentilhomme, un de ces fils de fabricants de chandelles qui naissent dans la voie des honneurs, un de ces fils des vieux connétables qui n'attendent qu'un signe pour porter leur couronne ducale au cortége du roi des pavés ; un tel gen-

tilhomme, je veux dire ce qu'il y a de plus pimpant, de plus évaporé, de plus glorieux et de plus fier; un Moncade, un don Juan, un Fronsac, un jockey qui sait lire ses armes s'il en a, et qui méprise toute chose, même ses ancêtres; un sultan qui entretient deux figurantes et qui doit ses équipages à M. Dimanche; un héros de feuilleton qu'on sait avoir écorné son patrimoine, qui se grise, qui fait quatre heures de salle d'armes tous les jours, qui tourne sa moustache en croc, qui est insolent quelquefois, fat toujours, inflexible sur le point d'honneur et se battant volontiers après boire, voilà l'homme comme il faut : mais tout lui manquerait s'il n'était joueur. Il se met au lansquenet, il perd cinq mille francs, et n'y prend garde; il en perd dix mille, et se pique; il en perd vingt mille, et se trouble; il en perd quarante mille, et la sueur lui monte au front; il en perd quatre-vingt mille, et tremble; il en perd cent cinquante mille, et s'arrête, blême, suant, affolé, au milieu de ses compagnons interdits comme des écoliers qui viennent de faire un mauvais coup. Il peut payer cependant, et même il lui restera de quoi faire figure; mais enfin il a perdu cent cinquante mille francs ! Il jette des regards timides, inquiets, presque suppliants s'il l'osait, sur son *partner*, un charmant gentilhomme aussi, qui détourne les yeux, et qui compte bien se faire payer. La scène oppresse tout le public. Quelqu'un avertit le maître de la maison. Il vient, s'informe, déclare à celui-ci qu'il ne peut avoir perdu cinquante mille écus; à celui-là, qu'il ne peut les avoir gagnés : bref, on transige, on s'accommode. Don Juan payera vingt-cinq mille francs, Moncade rabattra le reste. Le généreux Moncade acquiesce en rechignant; le fier Fronsac s'exécute en versant des larmes de reconnaissance. Ils se retirent penauds, humi-

liés de ce qu'ils ont fait, incapables d'en rougir. Le vrai Fronsac était un drôle, mais il aurait tout payé; le vrai Moncade était un sot, mais il aurait voulu tout ou rien.

XXV

Je connais Gaster, magistrat administratif du premier rang; nous avons bu ensemble quand je n'étais encore qu'un écolier. Il me formait; c'était de sa part amitié pure: je le dis, je voudrais en être reconnaissant. Il avait des règles de conduite pour se pousser dans le monde, et des recettes particulières pour souper agréablement. Je n'ai jamais rencontré de grand fonctionnaire plus connaisseur en travail de cuisine. — « Mon garçon, me disait-il, épousez l'opinion qui fait fortune, et défendez-la chaudement: cependant, que ce ne soit point un mariage indissoluble. Ne laissez pas prendre votre cœur; soyez toujours infidèle au fond de l'âme, et séparez-vous de corps avec éclat, si vous voyez qu'il faille se séparer de biens. Car où est la vérité? Pour moi, j'ai eu plusieurs opinions; s'il avait pu être question d'en choisir une en conscience, j'aurais tiré au sort dans un bonnet de police. La conscience est une idée, mais le palais est un organe. »

Lorsqu'il vit que je tournais au christianisme: « Vous êtes un enfant, me dit-il. S'il vous faut quelque croyance à cause de votre âge, n'en prenez point d'hostile à vos plaisirs et de contraire à votre fortune. Soyez phalanstérien, humanitaire, philanthrope, ou bien encore déiste. Ce sont des chemins bons ou mauvais; un homme d'esprit s'en tire, et même parfois il vend à bon prix la crotte qu'il y amasse. Mais le christianisme est un cul-de-sac. On tombe au confessionnal, et l'on y demeure; ou, si on le quitte,

c'est pour rapporter dans le monde un fâcheux renom d'apostat. Le christianisme était bon autrefois, quand une porte de communication menait de la sacristie à la cour. Mais cette porte-là est murée pour longtemps, et c'est par le club aujourd'hui qu'on arrive à l'antichambre. Allez à Fourier, à Saint-Simon, à Cousin, à l'opposition, à la république : ni la sobriété, ni la chasteté, choses lamentables et malsaines, n'y sont nécessaires. »

Cependant certains hoquets dont il ponctuait ses discours me rendaient insensible à l'éloquence de Gaster. Il bavait sur sa croix d'honneur et pleurait à la fin des repas, disant que les danseuses étaient hors de prix, et ne l'aimaient pas pour lui-même. Un matin de carême, à la lueur mourante des bougies qui vacillaient sur la bobèche des flambeaux, Gaster s'apitoya plus que de coutume, et prétendit que les danseuses ne valaient pas même sa femme, dont il portait encore le deuil, et qui du moins le débarraissait du souci de veiller à ses enfants. Puis il se coiffa d'un manchon, qui lui faisait une plaisante figure, et termina son élégie par une chanson contre les moines, œuvre de sa maturité. Sept ou huit garnements des deux sexes, qui bâfraient là, se tenaient les côtes. Mon plaisir, à moi, ne fut pas sans mélange. Je trouvai ce manchon mal plaisant sur les cheveux gris de ce veuf; je m'étais fait une autre idée de la magistrature. Je me levai de table triste et rêveur, et quelques mois après j'allai me confesser. Voilà de cela dix ans ; je ne m'en repens point. Gaster est toujours magistrat et toujours à table, et n'a pas plus de repentir que moi; mais le pâté de foie gras, qu'il aime éperdument, commence à peser autant à son estomac que le péché à la conscience chrétienne.

Il me rencontre quelquefois. Tantôt il me croit sincère,

et il m'envie, dit-il, le bonheur d'avoir une conviction. Tantôt il estime que je suis fou et stupide, ou que je m'amuse à tromper les gens, et qu'en secret j'obtiens de mon estomac des plaisirs incomparables. Ces points de vue divers dépendent de ses digestions. En de certains jours, il se persuade que je suis le plus malheureux des hommes, parce que je n'ai point de carrière, point d'habit brodé, et qu'il ne m'arrive jamais, comme à lui, de redouter le courroux d'un ministre ou l'insulte d'un journal. Il veut que je lui rende compte de ma foi. J'essaye de le satisfaire. « Mais que pensez-vous des miracles? — J'y crois. — Ils sont impossibles. — Raison de plus. — Quoi! vous croyez que dernièrement, par exemple, à Rome, la Vierge est apparue à un Juif? — Oui. — Moi, je n'en crois rien. — Pourquoi? — Parce que c'est impossible. — Pourquoi? — C'est à vous de prouver que la chose n'est pas impossible. — Moi, j'allègue un fait, et de plus je vous donne une preuve: c'est la conversion du Juif. — Alors, si la Vierge se mêle de convertir les gens, dites-moi pourquoi elle apparaît à ce Juif inconnu, plutôt qu'à moi, plutôt qu'à tel banquier israélite connu du monde entier? — Quant à vous, je vois des raisons pour que la sainte Vierge n'apparaisse point à des gens qui aiment tant le vin et la viande : pour le surplus, je trouve que le miracle est aussi grand d'arracher un jeune homme à son amour, qu'un banquier juif à ses usures. — Non. — Si. Qui est plus riche, de celui qui possède dix châteaux et des tonneaux de quadruples, mais dont le cœur est froid, l'estomac délabré, les jambes affaiblies; ou de celui qui jouit de ses vingt-cinq ans, boit bien, mange bien, dort bien, et qui est assez amoureux pour ne se soucier ni de boire, ni de manger, ni de dormir? L'étudiant pourvu d'amour et d'appétit, qui va dîner

avec une grisette dans quelque taverne du boulevard, n'envie pas le millionnaire podagre, dont l'équipage l'éclabousse en passant. Je sais que pour mon compte, il y a quelques années, je n'aurais point accepté l'échange. Et vous, Gaster? »

Gaster me quitte, et va demander à son médecin une drogue qui fasse digérer le pâté de foie gras. Mais le médecin n'a point cette drogue. Il conseille la sobriété, l'abstinence, la continence : des vertus! Gaster déclare que ce régime est au-dessus des forces humaines; qu'on exige l'impossible; qu'il sera continent, ne pouvant plus ne pas l'être, mais qu'il lui faut du foie gras. Le médecin lui montre l'apoplexie en perspective; et Gaster, en présence de l'apoplexie, s'acharne au foie gras, bien qu'il craigne effroyablement la mort. Il mangera jusqu'au dernier souffle, et jusqu'au dernier souffle il se moquera de ceux qui aiment Dieu, assez pour faire peu de cas de la vie.

XXXVI

Ce comparse surnuméraire, que je donnais pour Aristarque aux muses sur le retour, et qui m'apportait humblement ses articles pleins de fautes de français, m'aperçoit de loin, passe de l'autre côté du ruisseau, rase le mur et file sans me saluer, sans oser me reconnaître. Que lui ai-je fait? Rien. Il ne m'en veut pas des barbarismes dont je l'ai délivré ; il viendrait volontiers me serrer la main et me demander des nouvelles. Mais j'ai vu quelque chose de rouge à son habit ; il a honte.

Ils ont voulu ce ruban, ils l'ont osé demander. Tout prétexte, même éloigné, manquait ; ils n'étaient ni de la

science, ni de l'armée, ni de la police, ni des lettres, ni de la domesticité ; mais, à force de placets, d'apostilles, de visites, ayant remué le boudoir, le salon, l'antichambre, ayant croqué le marmot, fait le pied de grue, multiplié les actes de repentir, prodigué les serments et les reniements, ayant pleuré, s'étant avilis, enfin les voilà chevaliers. Aussitôt le courage leur manque ; ils craignent de rencontrer leurs amis et leurs proches, ils n'osent se montrer dans ce flagrant délit de faveur, et ils cherchent des excuses, qu'ils débitent, la mine honteuse et le sourire défait, longtemps encore après qu'on s'est accoutumé à leur aventure. L'un allègue sa position, qui ne lui permettait pas de refuser, et l'autre sa femme, qui est flattée de cela, dit-il; car c'est quelque chose de si frivole, une femme ! Il y en a qui prennent la chose gaillardement, font les braves, prétendent se moquer, et s'écrient qu'après tout ils n'en sont ni moins honnêtes ni plus fiers ; il y en a qui se fâchent avec de vieux camarades et cessent de les voir pour se venger d'un sourire ou pour prévenir un quolibet. Bref, ils s'excusent de leur mieux, jurant tous que la chose les étonne, et qu'ils ne l'ont pas recherchée. Étrange effet d'une distinction si courue, de faire rougir ceux qui la possèdent devant ceux qui ne l'ont pas ! Mais rien n'en dégoûte, et, au contraire, plus on va, plus la presse est grande. Des gens de bien, des hommes de mérite, s'encouragent à pénétrer dans l'ordre, à mesure qu'on y jette les plus indignes polissons; des chrétiens, des prêtres, se laissent tailler ce fêtu dans la même aune de ruban que le ministre partage à des croupiers de bourse, à des feuilletonnistes, à des valets de journal, à des mouchards !

XXVII

Ma plume, et c'est, je crois, pour la première fois, hésite et tremble dans ma main ; ma main est presque défaillante, mon cœur est presque troublé.

Ce que je veux dire, je le dirai pourtant. *Allons, ferme, mon cœur!* Il s'agit aujourd'hui de blâmer ceux que tu aimes et vénères par-dessus tout. Mais à quoi reconnaîtra-t-on le bon ami, si ce n'est aux bons avis?

Je m'adresse à vous, mes amis, mes pères ; non pour vous parler cette fois de mes faiblesses, mais pour me plaindre à vous d'une faiblesse que je crois remarquer en vous. Prêtres, voici que l'humble laïque, poussé par le zèle de votre gloire, vient à son tour vous faire un petit sermon.

Amis très-chers, frères bien-aimés, vénérables et vénérés pères, pourquoi donc souffrez-vous si patiemment, depuis quelques années, que l'on répande sur le clergé tant et tant de croix d'honneur?

Vous êtes les hommes du dévouement, du travail, de la probité, de l'honneur ; oui, vous méritez bien cette croix, mais c'est elle qui ne vous mérite pas.

Comme un soldat qui s'exerce à manier ses armes, vous passez de longues heures à vous avancer dans les voies profondes de la science. Mais pourquoi tant d'études? Pour le bien des âmes, pour vous pénétrer de cette vérité cachée en toutes choses : la seule grandeur, la seule réalité, la seule éternité de Dieu; la vanité de tout le reste.

Et quand vous avez appris cela, vous ne savez pas refuser une décoration!

Êtes-vous aussi de ceux qui apprennent pour appren-

dre, c'est-à-dire pour ne rien savoir? La faculté de manier de bons arguments qui porteront la lumière dans l'âme d'un pauvre sceptique embarrassé de fausse science, et le ramèneront à Dieu, n'est-ce pas assez? Ne serez-vous point content si quelque ministre indifférent, ignare peut-être, oyant dire que vous êtes écrivain ou prédicateur distingué, ne s'avise de vous décorer le même jour que vingt autres, entre un artiste de boudoir et un pédagogue éclectique?

Qu'un incendie dévore la cité, qu'un fleuve débordé l'engloutisse, qu'une peste y sème les cadavres : on vous voit, bravant tout danger, courir à ceux qui vont périr. Ce sacrifice est beau ; mais vous êtes pères, et ce sont vos enfants qui sont menacés. Est-ce que ce saint courage va étonner de votre part? Est-ce que l'on va se mettre sur le pied de donner la croix d'honneur à tout père de famille qui se distinguera du vulgaire au point d'aimer ses enfants?

Je vous ai vus, sur la terre d'Afrique, apparaître au milieu des combats comme des anges consolateurs. Au défilé d'Akbet-el-Kredda, G'Stalter, sous les balles musulmanes et sous les flèches presque aussi redoutables du soleil, allait, de buison en buisson, porter aux mourants les certitudes de la vie éternelle.

Ce n'est pas calomnier les soldats parmi lesquels il se trouvait, de dire que ceux qui pensaient à quelque chose pensaient les uns à monter en grade, les autres à gagner la croix. Est-ce que le prêtre de Jésus-Christ ambitionnait les mêmes récompenses?

Non, certes! et j'en suis témoin. Pourquoi donc s'arrogerait-on de diminuer sa belle action, en y mettant un prix qu'il attend du ciel et qu'il ne demande qu'au ciel? De quel droit le ministre de la guerre voudrait-il récompenser ce soldat de Dieu?

Prêtres ! au milieu d'un monde plein de convoitises, vous seuls ne demandez rien : c'est votre gloire. Vous donnez vos jours comme un champ sa moisson, comme une source son eau; vous étudiez, vous veillez, vous assistez les malades et les pauvres; vous renoncez à votre liberté, vous n'avez point de famille. Ne souffrez pas que ceux qui s'en étonnent aient l'impertinence de vouloir mettre un prix à tout cela.

Je sais bien comment ces faveurs vous arrivent. Elles surprennent ceux qui les reçoivent. Sur dix prêtres que l'on décore, il y en a huit qui ne s'y attendaient point, et qui aimeraient mieux une aumône pour leurs pauvres; mais enfin ils sont décorés. Les uns le prennent en patience; d'autres ne veulent pas refuser, craignant qu'on ne se méprenne, et redoutant d'éveiller par là des colères trop récemment endormies; d'autres se réjouissent naïvement, espérant que de l'honneur fait au prêtre sortira quelque avantage pour la religion.

Ils se trompent. Dans le prêtre décoré, le public ne voit qu'un courtisan comme un autre; le pouvoir, ayant décoré le prêtre, se croit quitte envers l'Église. Il fait une faveur au ministre, il refuse une justice à l'autel.

Soyez pauvres, soyez dans l'abjection, n'ayez que l'éclat du mépris qu'on fait de vos vertus, et que ce ne soit pas la religion qu'on outrage dans le prêtre à qui l'on rend des honneurs.

XXVIII.

Le prédicateur est en chaire; je suis là pour l'écouter, j'y suis en présence de Dieu, à qui j'ai demandé d'éclairer mon intelligence et de toucher mon cœur, afin de les tenir

en attention et en respect. Il débute par un texte de l'Écriture ; c'est la parole de Dieu même. Il expose le sujet dont il va m'entretenir : c'est un point de doctrine qui intéresse à la fois ma raison et ma conduite, ma vie présente et ma vie future. Il m'ordonne de prier la sainte Vierge pour lui et pour moi, et je le fais avec zèle. Quelle disposition meilleure ? Cependant il n'a pas parlé dix minutes, que déjà je n'y suis plus. Il se perd dans des considérations philosophiques ou puériles ou obscures, il fait des dissertations historiques, il se jette à droite et à gauche, tonnant contre le monde, où je ne vais plus puisque je suis à l'église, et que je connais mieux que lui, qui n'y a jamais mis les pieds. Il entasse les lieux communs de morale et de littérature. Son style est bouffi, prétentieux, sans onction, sans naturel. Quelquefois je m'aperçois qu'il a lu des ouvrages modernes et qu'ils lui ont plu, ou qu'il a lu des ouvrages anciens dont il n'a retenu que ce qui convient le moins à nos jours. Je sais où il va, et je l'abandonne. Trop heureux si je ne suis pas réveillé de mon inattention par quelque excès de mauvais goût, par quelque naïveté qui me fait reconnaître le lecteur trop crédule de tel livre ou de tel journal !

J'avais d'abord voulu mettre mon mécontentement sur ce peu de lecture et de littérature que j'ai moi-même ; je m'accusais de ne pouvoir écouter avec simplicité. Mais j'ai vu d'humbles femmes, des jeunes filles pieuses, et qui n'ont jamais ouvert que leur paroissien et leur catéchisme, aussi choquées que moi.

Je me suis trouvé assis à côté de ces femmes aux prônes de mon curé et de ses vicaires ; familières instructions, sans art, sans phrases, sans efforts, négligées souvent, où le premier mot venu est le bon, où l'antithèse est rare, où

la construction est parfois barbare ; et j'en ai été aussi édifié que tous ceux qui écoutaient. J'en ai rapporté je ne sais quoi de sincère et de fort, qui m'a occupé, soutenu le reste du jour, et souvent plus longtemps. Je ne suis donc pas si pointilleux.

Non, ce que je repousse, c'est un discours qui ne sait point trouver le chemin de mon cœur, et qui reste sans cesse à côté de mes besoins, tant de ceux qui sont inhérents à la nature humaine que de ceux qui résultent de l'atmosphère qui m'enveloppe et du temps où je vis.

Je voudrais qu'on décrivît moins la *valse tournoyante* à des femmes qui, pour la plupart, n'ont jamais valsé, ou qui ne valsent plus; qu'on tonnât moins contre la fureur du jeu devant des hommes qui ne jouent pas. Bourdaloue parlait ainsi avec raison aux courtisans de Louis XIV; mais nous autres, bourgeois et bourgeoises catholiques, ce ne sont point là nos vices dominants. Nous ne sommes ni mondains, ni joueurs, ni incrédules, ni faux dévots : nous sommes ignorants, froids, timides, et même lâches.

Il faudrait nous faire le catéchisme, et nous prêcher l'amour de l'Église, le devoir de bien connaître la religion, le devoir de la défendre et de la propager. Nous avons besoin d'être mis en défense, non-seulement contre les objections de l'incrédulité moderne, mais encore et surtout contre cette déplorable tiédeur qui fait que hors du temple nous sommes encore d'honnêtes gens, mais nous ne sommes plus des chrétiens.

Cette femme, à qui vous défendez le spectacle et le monde, est une ménagère qui n'a jamais vu un théâtre, ni porté une robe décolletée; mais, si elle ne lit pas de mauvais livres, elle n'en lit pas davantage de bons. Imposez-lui le devoir de s'instruire. Son mari est un honnête em-

ployé, plein d'ordre, qui aurait horreur de toucher un jeu de cartes, et qui visite chaque semaine un pauvre ou deux; mais les gens qui le fréquentent ne savent pas s'il est chrétien, et il sollicite du ministre une bourse en faveur de son fils, qu'il fera ainsi élever dans un collége de l'État, sans qu'il lui en coûte rien que son âme. Avertissez-le d'économiser moins l'argent, et davantage le péché mortel; faites-lui comprendre que, dût-il n'avoir jamais la croix d'honneur, ne jamais avancer, et son fils n'être jamais avocat, ni médecin, ni fonctionnaire, il doit se montrer chrétien, même dans son bureau; agir en chrétien, même dans les occasions politiques.

Je voudrais que le prédicateur ne perdît jamais de vue que ce qu'il a surtout à faire, c'est de rendre chrétiens les chrétiens.

Mais les incrédules! dit-on. — Les incrédules ne viennent pas au sermon, ou bien ils vont entendre Ravignan et Lacordaire, qui semblent faits tout exprès pour leur parler et pour les vaincre. Si quelques-uns s'aventurent dans nos paroisses, soyez assuré qu'ils trouveront bien leur compte à écouter quelque bonne instruction, qui établira clairement un dogme, et la morale nette et pure qui en découle.

Voulez-vous prêcher utilement pour eux, évitez également trois choses : l'obscurité, l'emphase et le rigorisme. En tout temps les hommes ont été pris par le cœur plus que par l'esprit; ils sentent plus le besoin d'aimer et d'agir que celui de voir. Lorsque l'on aime, c'est assez voir; lorsque l'on agit, c'est assez comprendre. Dans cette nuit où nous sommes, il n'est pas un cœur qui ne cherche comme un aveugle, les mains en avant, quelque guide pour éviter les abîmes. Saisissez ces mains incertaines : un infaillible instinct, quelque chose que j'appellerais le tact de

la vérité, les assurera tout d'abord qu'enfin elles tiennent l'appui qu'elles imploraient. La lumière ensuite viendra.

Mais le grand service à rendre aux incrédules, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles, hommes et femmes, qui fréquentent assidûment les églises, étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science, l'amour, le zèle de l'Évangile, ce petit nombre suffirait à changer le monde.

XXIX

Cette enfant fait le désespoir de sa mère. Il est vrai qu'elle est bonne, spirituelle, soumise, innocente; mais aussi elle est pieuse, et la pauvre mère tremble que le cloître ne l'attire un jour. O ciel! dit-elle, ma fille, mon enfant, je la verrais se coucher sous le drap noir! des ciseaux impitoyables couperaient cette belle chevelure! une main cruelle revêtirait de bure ces membres délicats! une règle barbare la condamnerait à de dures fatigues et à de vils travaux! Je ne verrais plus ma fille qu'à de certains jours! je ne l'embrasserais plus qu'à travers la grille d'un parloir! elle vieillirait sans époux, sans enfants, enfermée derrière ces murailles éternelles!

Elle s'occupe de trouver un mari pour sa fille bien-aimée; elle en aperçoit un, elle le saisit au vol. « Mais cet homme, à peine le connaissez-vous. Il est impérieux, il est fantasque; c'est un marin, un militaire, un négociant: il va emmener votre fille en Amérique... »

Elle n'écoute rien; elle a fait le contrat, elle a donné son avis sur la corbeille; elle se hâte de livrer son enfant, qui pleure, qui craint le mariage, qui tremble de ne jamais revoir une si tendre mère.

XXX

Il n'y a point de princesse luthérienne ou calviniste, en Allemagne, qui ne soit prête d'abjurer en un tour de main son hérésie, et de passer au schisme grec, pour épouser un grand-duc. Les soldats français qui tombaient aux mains des Arabes durant la guerre refusaient, fussent-ils nés dans la rue Mouffetard, d'embrasser l'islamisme pour sauver leur vie.

XXXI

Quelques petites traversées, quelques séjours dans les ports de mer, m'ont gâté les héros du roman maritime. Les marins s'ennuient généralement de leur *insipide métier* ; c'est ainsi qu'ils le nomment. Renfermés dans leur art nautique, qu'ils connaissent par routine plus qu'autrement, ils fument, ils mangent, ils jouent, se querellent, et aspirent à la terre, pour changer de cuisine et courir les mauvais lieux. C'est le résultat de l'instruction puisée dans les écoles navales, toute mécanique et toute matérielle. Ils ne connaissent point Dieu, et rien ne leur serait plus nécessaire que de vivre en quelque sorte dans sa familiarité. Alors des merveilles cachées, qu'ils ne soupçonnent point, viendraient animer la monotone vie du bord. Ils verraient; ils penseraient; ils aimeraient l'étude; ils s'élèveraient de la végétation à la vie. Ce n'est point une hypothèse que je fais : tous les officiers de marine qui ont ouvert leurs yeux et leur âme aux lumières de la verité divine sont d'une supériorité éclatante et reconnue. Cette même vie dure et prisonnière, qui abaisse l'esprit

de leurs camarades, les relève. On rencontre peu d'hommes qui sachent davantage et qui sachent mieux.

La religion chrétienne est faite pour tous les hommes, elle convient à tous les états; mais elle est surtout indispensable à la haute civilisation, et la haute civilisation s'en écarte.

XXXII

Voyez cette forte poitrine qui s'offre fièrement aux balles, sans autre cuirasse que l'étoile bien gagnée qui les recherche et qui les attire; voyez ce front deja dégarni, cette moustache grisonnante, et ces épaules qui portent si bien les insignes d'officier général, et tout ce corps robuste, et toute cette martiale attitude : c'est l'homme du commandement militaire. Sa voix est âpre, son œil est sévère; le cheval impétueux qui l'emporte à son gré semble l'image de cette volonté que rien n'arrête. Qui croirait que la crainte agite cet homme? Non pas sans doute la crainte du danger; il a mille fois bravé la mort : mais il tremble parce que le prince est venu, et qu'il a cru saisir des dispositions mauvaises dans les regards des courtisans.

XXXIII

Les fripons portent tous les costumes, parlent toutes les langues, comprennent toutes les affaires, ouvrent toutes les serrures, contrefont toutes les monnaies; rien ne leur est impossible, que d'attraper l'intime accent de la probité : semblables à ces parvenus qui savent amasser toutes les richesses et atteindre tous les honneurs, mais qui ne parviennent pas à parler noblement.

XXXIV

Il y a des prêtres, bonnes gens, honnêtes gens, pieux même, dont le voisinage me glace et dont la parole m'irrite. Ce sont ceux qui, leur messe dite convenablement, leur action de grâces faite avec la longueur requise, quittent la soutane, prennent l'air laïque, et ne sont en quelque sorte plus prêtres. Ils vont courant, flânant, voyant tout, s'occupant de tout, hors de ce qui se passe dans l'Église. Quelle douleur pour un pauvre chrétien qui les rencontre sans les connaître, lorsque, les entendant appeler « monsieur l'abbé, » il s'approche d'eux, leur parle de ce qui intéresse les catholiques, et les trouve ignorants ou indifférents ! J'en ai vu, non en province, mais à Paris, qui n'avaient lu ni les discours de Montalembert, ni les livres de l'évêque Parisis, et qui ne connaissaient que par le *Siècle* et le *Constitutionnel* les polémiques sur la liberté d'enseignement. C'est les désobliger que leur parler du bon Dieu ; ils craignent de passer pour cagots ; ils estiment que c'est assez d'enseigner, ou, comme ils disent, de prêcher en chaire. Un sujet ecclésiastique pourtant les intéresse : la sacristie. Voilà où ils abondent ; ils savent par sous et deniers jusqu'où va le casuel de chaque paroisse, et quelle est la situation de leurs confrères : celui-ci avance, celui-là n'avance pas, ce troisième a une bonne place, cet autre en aura une meilleure. Point de mauvais propos, sans doute ; mais rien de généreux, rien de chaleureux, rien d'utile. Depuis le séminaire, ils n'ont pas ouvert un livre, ni d'ami ni d'ennemi. Ils sont hors d'éclaircir un doute et de résoudre une objection.

Ils peuvent mener une vie régulière, remplir exacte-

ment leurs devoirs : qu'ils sachent bien qu'ils ne sauveront jamais une âme, et qu'il y en a qui seront perdues à cause d'eux. Un tel prêtre tourne le faible esprit d'un Michelet, et le jette dans le blasphème. Je les conjure d'y réfléchir, et de prendre pitié de l'Église, et peut-être d'eux-mêmes. Ce sont eux qui font dire que la mort est chez nous; et, s'ils étaient seuls, en effet, nous serions morts.

XXXV

Les sénateurs d'une ville auprès de Paris eurent un jour l'idée de se faire entrepreneurs de bal champêtre. Ils achetèrent un beau jardin, le taillèrent d'une façon grotesque, y disposèrent force allées retirées, force bosquets mystérieux, y pendirent peu de quinquets, y dressèrent un orchestre, et appelèrent le monde. Non-seulement la jeunesse dorée de la ville, mais celle de Paris y vint. Ce fut le Paphos de tout ce qui brillait dans la basoche et dans le commerce des nouveautés. Les filles du pays n'accoururent pas les dernières. Filles des champs, filles du peuple, filles des marchands, et même quelques boutons de rose de la bourgeoisie, tout s'offrit aux hommages des galants. Le ravage fut extrême. Les plus rêches vertus du printemps n'attendaient point l'automne pour proclamer un vainqueur. Que de promesses de mariage! Quelques pères de famille, importunés des suites de la danse, observèrent que le bal n'était pas sans porter préjudice aux mœurs; le sénat voulut bien l'avouer. C'étaient là les frais de la ville; mais les bénéfices étaient si beaux! Sourdes oreilles aux plaintes des papas, et vive l'amour!

Il y avait un pauvre homme sans fille et sans nièce, le

pauvre curé, qui s'épuisait à faire comprendre ce danger trop clair. On lui riait au nez. Éconduit par les autorités, il se mit avec un nouveau zèle au catéchisme. Au bout de deux ans, le bal n'offrait plus rien de nouveau : toujours les mêmes figures, qui se fanaient vite. Au bout de quatre ans, déchet plus considérable encore. Au bout de six ans, plus personne. Celles qui revenaient du bal étaient montrées au doigt. Enfin le bal tomba, et la pluie fit ce qu'elle voulut de l'orchestre. Le plus étrange, c'est que le conseil de ville n'entreprit point de chasser le curé. Le substitut du procureur du roi dit bien un jour qu'il y avait lieu de regretter ces recettes. « Oui, dit le maire ; mais, depuis qu'on ne danse plus, les enfants trouvés nous coûtent moins cher. »

XXXVI

J'ai cherché longtemps le dernier mot de ces apologistes de la Terreur, si nombreux et si enthousiates, séduits par l'*idée* de Robespierre jusqu'à ne reculer ni devant la plume de Marat, ni devant la main de Carrier. Le sentiment de fraternité qu'ils allèguent ne m'a jamais paru bien clair ; je n'ai jamais cru en les lisant, je n'ai jamais vu en les pratiquant, qu'ils aimassent beaucoup la liberté ni l'égalité. — Mais j'ai cru comprendre tout, et j'ai senti enfin vibrer la fibre révolutionnaire, un jour que, dans une réunion d'anciens camarades destinés peut-être à s'entre-tuer plus tard, il fut question, après boire, de Nantes et de cet immonde Carrier. L'un de nous fit le tableau de la Terreur nantaise. Il avait bien étudié l'époque, et Nantes était sa ville natale. Plusieurs s'écrièrent : « On

ne reverra point ces choses-là ! » Un autre, un petit poëte frêle et timide, mais dont le vin déliait la langue et faisait surnager la pensée, nous dit : « Néron ni Carrier ne me font horreur ; et si ce sont des monstres, comme on les appelle, je trouve que ce furent d'heureux monstres, qui s'amusèrent magnifiquement. »

Nous étions tous assez jeunes, frais émoulus de philosophie, peu chargés de morale. Aucune extravagance d'esprit et de cœur ne nous effrayait. « Développe ton paradoxe, dîmes-nous à ce gars : c'est peut-être une vérité.

« Du moins n'est-ce pas un paradoxe pour moi, reprit-il : si je me trouvais à la place de Carrier, je ne répondrais de rien. Je ferais sans doute comme lui, en essayant toutefois d'y mettre un peu plus d'élégance et de style. Posons d'abord qu'il n'y a de plaisir que d'être le maître, et qu'il n'y a de maître que celui qui peut prendre et donner la vie. Eh bien, est-ce que vous ne trouvez au rôle de Carrier aucun attrait ? Je l'avoue, cette orgie de sang me fait palpiter. Quelles jouissances, que des jouissances épouvantables ! Voilà un homme qui n'était la veille qu'un mince procureur de campagne, laid, pauvre et méprisé : aujourd'hui, une ville immense tremble sous sa main ; elle est à lui, pleinement à lui, corps et biens. Sa vengeance et sa volupté se satisfont, irrésistibles et promptes comme la foudre. Il n'y a plus de vertus, ni de pudeur, ni de courage, ni de lois : il n'y a que lui qui peut tout, à qui tout cède, à qui tout appartient. C'est un vertige ! Tâtez-vous bien tous, regardez autour de vous, et prononcez s'il manque d'hommes, sans compter ceux que vous ne connaissez pas, qui sont tout prêts à vivre deux ou trois mois comme Carrier, quitte à finir comme lui ? Pour com-

mencer, il faut un principe, ou, si l'on veut, un sophisme; je n'y tiens guère. Croyez bien que le prétexte ne manquerait pas plus que l'intention. Est-ce qu'il n'y aurait pas encore une patrie à sauver, des aristocrates à détruire, un culte à renverser ; et sur les ruines de ce vieux monde un monde nouveau à construire, plein de promesses et d'espérances pour ceux qui n'ont rien dans celui-ci? Ne dites donc point que ce qui s'est passé ne se passera plus, et que vous n'y travaillerez pas. Nous sommes tous immoraux, et je crois que nous voulons l'être : dans quelques années, nous serons tous avides de richesses et de pouvoir, comme le sont aujourd'hui ceux qui avaient notre âge, et qui ne cherchaient, comme nous, qu'à se divertir il y a dix ans. Peut-être aussi serons-nous fort poltrons : Carrier, dit-on, n'était pas grand brave. Les révolutions ne paraissent pas impossibles : elles peuvent nous mettre à de terribles épreuves. Ceux d'entre vous qui se promettraient de rester insensibles aux séductions du pouvoir, aux séductions de la vengeance, aux séductions de la peur, me paraîtraient bien hardis. Quant à moi, je le répète, je ne m'engage à rien. Je sens en moi beaucoup d'instincts formidables prêts à se réveiller ; il y a dans mon cœur je ne sais quoi qui grandit, et qui déjà s'amuse à tout égratigner et à tout mordre : ce n'est qu'un chat peut-être, mais peut-être est-ce un tigre; et, pour le museler, je ne vois ni ne sens rien, mais rien du tout. Or qu'étaient les hommes de la révolution, en 1785? De bons jeunes gens, sceptiques comme nous, s'occupant de philosophie, de plaisir, de littérature, et se disposant à faire fortune en servant ou le public ou le roi. L'aiguillon révolutionnaire les piqua, une rage de destruction les saisit : nous savons le reste. J'ai lu dans le vieux Bonald un mot qui m'a frappé : « Rien n'est plus

« près, dit-il, des mœurs féroces, qu'un peuple dont les « mœurs sont voluptueuses. » Les mœurs étaient légères en 1789, elles ne sont pas austères aujourd'hui!... »

Le jeune homme qui a tenu ce langage est devenu prêtre et missionnaire. Il est aujourd'hui dans l'Inde; il mourra sur la paille ou sur la croix. Mais, parmi ceux qui l'écoutèrent et qui l'applaudirent, j'en connais plusieurs qui sont fonctionnaires, magistrats, écrivains, dont je ne voudrais pas faire des proconsuls.

XXXVII

Il échappe encore dans la conversation des paroles éloquentes que le discours public ne supporterait pas, et que le fade goût du temps ne permet plus d'écrire. J'ai retenu une apostrophe qui peignit bien l'homme à qui on l'adressa. C'était un terroriste de province, méchant et lâche. Il venait de se répandre en propos féroces contre certaines religieuses dont il voulait débarrasser la contrée, attendu qu'elles nuisent, disait-il, au plaisir du public par l'objet de leur institut, qui est de retirer chez elles de pauvres prostituées touchées de repentir. Un de ceux qui l'écoutaient se révolta. « Tenez, s'écria-t-il, *un tel*, voici longtemps que je vous connais, et j'ai toujours pensé une chose : il y a en vous du tigre et du cochon... »

L'autre prit en riant le propos. C'était matière à dégaîner; il aima mieux garder rancune.

XXXVIII

Cinq ou six au moins des anciens couvents de Paris sont aujourd'hui des casernes : les Célestins, les Augustins, les Petits-Pères, l'*Ave-Maria*, les Cordeliers, les Minimes, etc. Au dernier siècle, les philosophes souffraient de voir tant de religieux ; ils se plaignaient de ce grand nombre de célibataires inutiles, improductifs, oisifs, ignorants, disaient-ils ; ennemis de la liberté, qui ruinaient le public par leurs quêtes, qui troublaient le quartier par le bruit continuel de leurs cloches, et qui désunissaient les ménages, ou par leur fanatisme ignare, ou par leur incontinence. On a donc chassé les moines, on a agrandi les bâtiments, et, à la place d'un religieux, on a mis dix à douze soldats. Il y avait une chapelle : on en a fait une écurie ou un grenier à fourrage ; il y avait une bibliothèque : on y a rangé des fusils ; il y avait une salle extérieure, où les pauvres venaient tous les jours chercher leur pitance : on y a placé un factionnaire qui crie de passer au large, et c'est un violon pour les vagabonds et les mendiants ; il y avait une école pour les petits enfants du voisinage, à qui l'on apprenait à connaître les commandements de Dieu : on a bouché les fenêtres, on a verrouillé la porte, et c'est un cachot où les soldats punis méditent, en blasphémant, sur les commandements des caporaux. Plus de cloches, mais le bruit du tambour. Quant à la science, quant à la littérature, quant aux pudiques vertus de ces célibataires armés qui remplacent les anciens, la statistique des enfants trouvés et des filles publiques en dit quelque chose ; on en saurait davantage si on pouvait dresser celle des maris

trompés : quant à l'utilité et quant à l'économie, le budget en fait le compte. Mille moines ne coûtaient rien à l'État ; mille soldats lui coûtent un million par an. Il reste à connaître les profits de la liberté humaine. Les moines sortaient parfois en longue procession, portant de pacifiques bannières ; ils allaient chercher la châsse de sainte Geneviève et la portaient à Notre-Dame pour avoir du beau temps : c'était abrutir le peuple et insulter la philosophie. Les soldats sortent de leurs casernes en files serrés, pourvus de belles armes bien luisantes, et de belles gibernes bien pleines de cartouches ; ils se rendent sur quelque place où le peuple agite des questions politiques ; ils se mettent en bataille, et, si le peuple tient trop à ses opinions, ils font feu... ; quitte à recommencer le lendemain, au profit de l'opinion fusillée la veille.

XXXIX

« Les hommes d'aujourd'hui sont façonnés aux doctri-
« nes de l'égoïsme et de la cupidité ; ils sont instruits à
« laisser de côté les intérêts généraux, les grandes ques-
« tions d'honneur et de dignité nationale, pour concentrer
« toute leur force, toute leur activité sur les questions de
« lucre. Et quand on s'est ainsi vautré dans la corruption,
« quand on l'a versée du faîte sur toutes les parties de l'é-
« difice social, on s'étonne qu'elle remonte à son tour vers
« sa source ; on se plaint des désordres effrénés de l'agio-
« tage, on veut en arrêter le débordement, et prémunir les
« pères de famille contre la contagion qui les gagne. Hy-
« pocrisie ! Quelle est donc la base de notre société ? quel
« est le caractère dominant de nos mœurs ? L'argent. A qui
« attribue-t-on la considération et les honneurs ? A l'ar-

« gent. La probité, la vertu, l'intelligence, l'instruction, le
« travail, les services rendus, le mérite réel, on n'en tient
« nul compte. Aux yeux du monde, l'argent seul crée un
« droit, donne une capacité, et fait enfin l'homme com-
« plet, le citoyen, le dominateur! On a installé un dogme
« nouveau, inouï, celui de la souveraineté de l'argent. Et
« l'on serait surpris que, dans un pays ainsi constitué, les
« ambitions, les activités, détournées des idées généreu-
« ses, des passions élevées, se ruassent à l'envi vers ce qui
« donne et remplace tous les mérites! Non, non, ne nous
« étonnons plus de cette soif ardente de l'argent, puisque
« l'argent résume tout : bonheur, puissance, considéra-
« tion, savoir, mérite... Il n'y a plus de famille, plus de
« société, plus de vénération filiale, plus d'amour pater-
« nel, plus de respect conjugal, plus d'humanité, plus de
« charité! L'argent remplace tout; son influence s'est
« glissée partout, et, semblable à ces acides minéraux qui
« rongent les métaux les plus durs, il a dissous tous les
« éléments de la famille. L'idée matérielle s'appuie avec sa
« pesanteur de plomb sur tous les cœurs, et les jouissan-
« ces terrestres sont devenues la religion des hommes.
« Dans cette immense dissolution de la société, comment
« réunir toutes ses molécules éparses? Comment reconsti-
« tuer sa base réduite en poudre? Où est la main qui opé-
« rera cette résurrection sociale? »

Savez-vous où je trouve ce morceau de haute morale, cette appréciation si vraie et si nette de la plaie du temps? Dans un journal tout spécialement écrit et publié pour éventer les combinaisons des gens d'entreprise et de négoce, afin de les amener à composition par la terreur, et de les faire, comme on dit, *chanter*.

XL

Il y a des enfants politiques, fils de ceux qui nous gouvernent, destinés à nous gouverner un jour. A vingt-deux ans, ils occupent des emplois, et on leur donne le ruban rouge lorsqu'ils se marient. Ces blondins assistent aux débats parlementaires, en attendant le jour où ils y figureront. La tactique leur est connue : ils savent pourquoi tel amendement est proposé, et ce que pense au fond l'orateur qui descend de la tribune; ils écoutent tout avec un mépris dont le ministre lui-même, pour qui vote leur père, n'est pas exempt; ils doutent de toute parole donnée; ils applaudissent en connaisseurs à chaque tour d'adresse qui se fait, sans se laisser tromper, ni échauffer, ni séduire.

Ce spectacle est malsain; on le devrait interdire à la jeunesse. Il faudrait fixer un âge pour assister, même en curieux, aux séances des Chambres, comme il y en avait un pour entrer dans les maisons de jeu.

XLI

Rien n'est plus connu, plus remarqué que le dépérissement de l'espèce humaine dans les grands centres de population et d'industrie. Il s'y trouve en abondance des jeunes gens grêles, rachitiques, malsains, qui n'atteignent pas même la petite taille exigée du soldat. S'élèvent-ils jusqu'à ces cinq pieds que l'État réclame, ils sont encore incapables du service militaire, par suite de leurs infirmités. Quels rejetons sortiront de là? Politiques, savants,

philanthropes, s'en alarment; non pas autant qu'il le faudrait. Aucun d'eux ne fait entrer dans ses considérations que ces petits hommes sont plus méchants encore que difformes; que c'est un vrai peuple sauvage, avec une profondeur de méchanceté que le sauvage n'a point. On ne saurait leur mettre aux mains l'arme de guerre, qui est la force et l'indépendance de la patrie; mais d'eux-mêmes ils saisiront le poignard et la torche. Ils ne se battraient point, ils assassineront.

« Le temps presse, s'écrie le philanthrope. Occupons-« nous de l'amélioration de la race, un peu négligée. « Quand on veut de beaux arbres, on soigne le semis, les « taillis et les baliveaux[1]. » Ce style est vraiment aimable; l'Académie française l'a couronné.

« Oui, dit le politique, faisons quelque chose; consultons la médecine. »

La médecine répond qu'il conviendrait de bien nourrir ces gens-là, d'assainir leurs demeures, de leur ménager quelque repos parmi tout le travail dont on les accable, et surtout de leur donner certaines habitudes morales qui leur manquent absolument.

« Quant à les bien nourrir et les bien loger, répond le politique, je n'y fais nulle objection, et je croirais la chose excellente. Mais je ne puis les loger ni les nourrir : c'est au manufacturier d'y pourvoir. Or le manufacturier, que je ne puis contraindre et à qui je dois au contraire me rendre agréable, ne trouve son compte qu'à forcer le travail et diminuer le salaire jusqu'aux dernières limites possibles.

« Quant au repos, certaines fabriques déclarent ne pouvoir chômer un seul jour sans éprouver des préjudices

[1] *Des Crèches*, page 108.

considérables; d'autres chôment un jour par semaine, et ce repos est la ruine de l'ouvrier : il va boire ou perdre au cabaret la paye qu'il vient de recevoir.

« Qu'est-ce que vous appelez des habitudes morales ?

« — Ce serait, dit la médecine, la sobriété, l'accomplissement des devoirs de famille, un certain ordre d'idées paisibles et de mœurs réglées, qui feraient que l'ouvrier deviendrait bon père, bon fils, bon époux. Ces vertus sont essentiellement hygiéniques. On a remarqué, par exemple, qu'il suffirait de « rendre l'allaitement maternel plus « facile et plus fréquent, pour diminuer le nombre de ces « grossesses rapprochées qui produisent de misérables « avortons, ruinent la santé de la mère, et absorbent les « ressources du ménage[1]. »

« — D'accord, dit le politique, et pour ma part je ne m'y opposerais point; mais quels moyens prendre pour en arriver là ? »

On se jette dans les œuvres philantropiques. On fonde des ouvroirs qui donnent de l'ouvrage à un millième de la population laborieuse, et qui profitent surtout à l'entrepreneur; on fonde des crèches où l'on reçoit vingt enfants sur mille; on propose de ne plus conduire les nouveau-nés à la mairie, etc., etc. Ces imaginations font décorer quelques honnêtes bourgeois, rendent la charité de plus en plus administrative et bureaucratique, habituent les indigents à compter de plus en plus sur les secours officiels, nous acheminent à la taxe des pauvres, c'est-à-dire à l'esclavage des pauvres, et ne changent rien aux maux qui crient et nous épouvantent de toutes parts.

A Dieu ne plaise pourtant que je blâme de si louables

[1] Dr Reiss, *Manuel de l'allaitement.*

efforts ! Un seul pauvre secouru, c'est beaucoup, et je permets bien à ces philantropes de porter la croix d'honneur. Je leur donnerai même un peu d'argent pour la crèche, si le *fouriérisme* n'y entre pas.

Mais je les prie de remarquer que la médecine arrive aux mêmes conclusions que la religion, qu'ils n'ont pas consultée. En général, ils dédaignent trop la religion; elle a eu de bonnes idées.

Tout ce que la médecine conseille, la religion l'ordonne. Seulement, la médecine le conseille en vain, et la religion l'ordonne efficacement. C'est par elle que l'on est sobre, chaste, régulier; que le mari s'attache à sa femme, la femme à son enfant; que l'enfant honore père et mère. Honorer, c'est obéir; obéir à des parents vertueux, c'est imiter leurs vertus.

Il y a autre chose encore qu'un code dans les commandements de Dieu, il y a aussi une thérapeutique.

La religion fera deux choses que seule elle peut faire, et qui seules conjureront les maux prêts à nous dévorer : elle ouvrira le cœur et la main du riche, elle fermera le cabaret.

Ce manufacturier, ce trafiquant intraitable, ni lois ni prières ne le relâcheront de la dureté avec laquelle il fait broyer des hommes sous les meules qui lui rendent de l'or. Qu'il devienne chrétien, il rougira de ses gains fratricides; il se contentera de vivre à l'aise; il supprimera ses chevaux, sa courtisane, son luxe injurieux; il sera le père de ces vassaux de l'usine, qu'il corrompt et qu'il asservit.

Par les soins et la lumière de la religion, les travailleurs deviendront plus fiers et moins jaloux, plus sobres et plus heureux. Ils iront le dimanche honorer Dieu dans l'église : le cabaret sera ruiné.

Voyez un honnête ouvrier chrétien : c'est le véritable favori de la Providence. Il rentre le soir, fatigué de corps, non d'esprit, rêve de tous les oisifs ou prétendus tels ! Il trouve un logis propre et rangé, une ménagère attentive, des enfants robustes et joyeux. L'avenir de ses enfants ne l'alarme point : il leur laissera sa profession, leurs bons bras, le bon sang qui coule dans ses veines, la fière et calme droiture de son cœur. Il mange de grand appétit l'excellent repas qui l'attend ; rien de recherché sans doute, mais tout à suffisance et bien préparé. Cette femme sait acheter, et connaît le goût de son mari. Le repas fait, on jouit du babil des enfants. Le plus grand endort le petit dans son berceau d'osier. On lit la vie du saint, on fait la prière, on se couche et on dort sans rêve. Qu'importent à cet homme de paix les fêtes de la nuit, qui étincellent ailleurs ? Il dort d'un bon somme ; il dort comme il a mangé, assez pour son corps et pour son robuste appétit. Il se lève dispos, il reprend avec joie son travail, dont Dieu et l'habitude ont fait une bénédiction, et dont il tire sa gloire, car il est intelligent, et son travail est loué. Il est propre en ses rudes et pauvres vêtements. La ménagère peut-être s'est couchée un peu plus tard, mais les habits sont raccommodés. Elle a, pour unique dot, apporté sa bonne humeur et son active aiguille, fortune à l'abri des coups de banque et des coups d'État.

Vient le dimanche, le jour du linge blanc et des habits de fête. Toute la famille se rend à la messe. On a le plus noble des spectacles, la plus douce des harmonies, les plus utiles entretiens ; car on prie Dieu, on cause avec lui de cœur à cœur, on remercie, on demande et on remporte force et courage. Par la sainte égalité des enfants de Dieu, on se relève de toutes les infériorités d'une condi-

tion qui, au fond, n'a rien d'humiliant. On se promène après vêpres, s'il fait beau, jouissant avec délices de ce relâche aux fatigues quotidiennes : on en jouissait dès la veille, on en jouira encore le lendemain. Le repas du soir est encore meilleur; on y reçoit les amis et les parents. Ainsi va la vie, sans ambition, sans querelles, sans trahisons, sans huissiers. S'il arrive un malheur, les secours ne manquent pas, ni surtout la patience. Outre que ces chrétiens ont en eux toutes les ressources que la foi donne, outre qu'ils ont été économes, prévoyants, et que leur forte nature n'est pas de celles qui succombent au premier choc, leurs vertus ont fait autour d'eux un rempart d'amis qui leur ressemblent, et qui leur tendront fraternellement la main.

Jacques était charron de village. Du produit de son atelier, il acheta une maison, où il éleva glorieusement six enfants magnifiques. Je vois encore cette maison, fleurie de chèvrefeuille et de lilas ; je vois encore cet atelier, où travaillaient le père et les enfants. On y chantait toujours. Jacques maria garçons et filles. Autrefois un des fils aurait été prêtre, et serait devenu l'instituteur des petits-fils. Jacques donna cent francs de dot à ses filles, Marguerite et Rosalie; et ce fut tendresse pure, car les gendres ne lui avaient rien demandé. Les garçons eurent leur cognée et leur bonne mine.

François, gendre de Jacques, ouvrier tonnelier, forcé de venir à la ville, fut moins heureux. Il gagnait un peu plus de trois francs, en travaillant douze heures au moins chaque jour. Certes, sa vie fut pleine d'angoisses ! Néanmoins il éleva quatre enfants, tous allaités du lait puissant de leur mère, robustes, gais, pleins de respect et d'amour pour de tels parents, dont l'exemple leur apprit à aimer

l'honneur et à ne craindre ni le travail ni la pauvreté.

François-Louis, fils de François, est une manière de bourgeois. Il gagne près de vingt francs par jour, sans se trouver cependant plus à l'aise que son père. Est-il moins assidu au travail, plus amoureux du plaisir? Non; mais son logement est plus cher, ses habits sont plus fins; il n'a pas la permission de les porter si usés et si rapiécés. Quand il naissait un enfant chez l'ouvrier, c'était l'affaire d'un sou de farine chaque jour; lorsqu'il en arrive un chez le bourgeois, il faut une nourrice. Le bourgeois a une cuisinière; ce qui n'empêche pas que, s'il lui vient envie d'un bon dîner, il va le demander à sa mère, qui le prépare elle-même. A la veillée du soir, chez François, une chandelle suffisait; chez François-Louis, il faut des bougies et des lampes. On habillait ses sœurs d'une vieille indienne que leur mère avait portée; il habille ses filles d'étoffes neuves et de dentelles : il le faut pour les passants et pour l'honneur des robes de soie de sa femme. Que deviendrait-il si cette femme n'avait pas son aiguille aussi, et certes une aiguille diligente; car il l'a prise quasi dans le peuple, sachant ce qui en est des fines *demoiselles* de la bourgeoisie? Que deviendrait-il, si lui et sa femme ne retiraient pas assez de joie de leurs travaux, de leurs enfants, de leur mutuelle amitié? S'il leur fallait du monde, des spectacles, des oripeaux? François-Louis aurait affaire aux huissiers, que son père n'a jamais connus.

A l'heure où François-Louis se couche dans un monument d'acajou, son père dormait depuis longtemps sur un lit de bois rustique. Il a souvent l'esprit attristé, l'âme pleine d'alarmes. L'ouvrier avait fait, dans sa journée, un broc ou un tonneau; la responsabilité de l'œuvre ne l'importunait pas. Le bourgeois a écrit une page; il se de-

mande ce qu'en pensera le monde, mais surtout si Dieu sera content? A-t-il eu assez de courage? n'a-t-il pas manqué de prudence? Et il se lève la tête lourde, les membres rompus. Son père sortant du sommeil semblait le premier homme s'éveillant sous les ombrages du paradis.

Qu'a donc le fils bourgeois de plus que le père ouvrier? Ce que celui ci aurait pu, dans son indigence, posséder comme le riche, et plus parfaitement que le riche : les consolations religieuses. François n'avait pas été instruit de l'amour et des miséricordes de Dieu ; il ne connaissait point son âme, faite pour le ciel. Il vivait en catholique et souffrait en stoïcien. Que de joies dont il a été privé, et dont il était digne ! Combien eût été plus grand encore son courage ! Que d'inquiétudes sur l'avenir lui eussent été épargnées ! Que son sort, que ses privations, que toute son existence, paraîtraient aujourd'hui enviables à ses fils! Non, s'il avait eu la foi, si une société marâtre ne lui avait pas arraché ce sublime héritage, nul homme parmi tous ceux que j'ai connus, nul grand, nul riche, nul fort, nul illustre, n'aurait été mieux placé dans les conditions du bonheur que cet ouvrier chrétien. Imaginez-le avec sa force, avec sa douceur et sa modestie, chrétien au milieu d'une société tout entière chrétienne, développé par la lumière, soutenu par la charité, protégé par la justice!

Voilà ce que Dieu, ce que Jésus, le charpentier de Nazareth, voulait que fût cet ouvrier, son semblable, son ami, son frère, son fils : voilà par quel facile chemin il lui faisait accomplir ce pèlerinage de douleur qu'on appelle la vie, et que fera dans la douleur quiconque a reçu le don précieux de la vie ; car la vie, quoi qu'on fasse, sera toujours pleine d'amertume : mais la miséricorde divine y a mis la foi, qui est force, avec l'espérance et la charité.

Qui a détruit cet ordre de la clémence et de la sagesse? Qui l'a détruit, et qui s'obstine à ne le vouloir pas rétablir? C'est toi, politique imbécile; c'est toi, ingrat et ignare savant; c'est toi, rêveur abruti de présomption et d'orgueil, qui prétends introduire sous la lettre de l'Évangile ton esprit qui vient de l'enfer; c'est vous tous, fratricides aînés de la famille humaine, qui avez réduit vos frères en esclavage, et les y tenez comme des chiens qu'on rend féroces à force de mauvais traitements.

Ils briseront leurs chaînes, ils dévoreront la main qui les frappe, et celle même qui les nourrit.

XLII

Le niveau de la moralité publique a baissé, non celui de l'intelligence. La France périt peut-être par l'effet d'une richesse dont elle ne sait plus, dont elle ne peut plus faire un utile emploi. Elle est pleine de gens capables en toutes choses. Mais n'ayant pour but que les misérables joies de la terre, c'est à les acquérir que ces esprits dévoyés consacrent uniquement leurs talents et leur énergie. Force de taureau sauvage et d'animal féroce. Le génie devient ruse ou crime, pour arracher et dévorer brutalement sa proie.

Quant à moi, j'accuse mon pays; je ne le calomnie pas et je ne le corromps pas. Je lui ai fait, dans la limite de mon indigence, le plus grand cadeau qu'il me fût possible de lui offrir : tournant ce que j'ai d'intelligence et de force à aimer Dieu, la justice et les pauvres, j'ai retiré de la lutte des égoïsmes une existence qui pouvait, comme une autre, exercer ses ravages dans le monde pour la satisfac-

tion des instincts personnels auxquels elle a jadis obéi. Je n'ai plus d'envie, je n'ai plus d'ambition ; je ne veux rien troubler, rien renverser, rien détruire à mon profit. Je ne demande point d'argent, point d'emploi, point de renommée. Que chacun en fasse autant, et je réponds de l'avenir.

Ici, qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée ! Non, je n'adresse point à Dieu, debout au milieu du temple et le front insolemment levé vers le tabernacle, les coupables actions de grâce du pharisien. Je ne me crois pas meilleur que cette foule malheureuse qui rampe autour de moi, cherchant l'or et la volupté. Les mêmes instincts sont dans mon âme ; ils me pressent, ils me tourmentent, ils sont prêts à m'emporter. Lorsque, paisible, je regarde avec pitié le triste troupeau qui se rue à travers la fange sur l'appât des convoitises humaines, mon pied glisse, mon âme s'émeut ; d'humiliants désirs se soulèvent, et me rappellent la boue dont je suis fait. Plusieurs, m'écoutant parler, m'envient ; ils disent : Celui-ci gagnera le ciel... Et moi je voudrais monter sur une tour, et crier d'une telle voix que tous les chrétiens qui sont dans le monde puissent l'entendre : « Oh ! mes frères, mes frères, priez pour moi, je vais périr ! »

Mais, si mon âme est faible, elle a du moins embrassé une loi forte ; si elle penche à de vils désirs, elle aime pourtant une loi sainte et pure ; et, si je suis souvent coupable dans mon cœur, du moins le monde n'en souffre point. Je ne deviens point la pierre de scandale où trébuche le pied de l'innocent ; je ne suis point la voix qui gâte le peuple ; je condamne mes fautes, et je ne cherche pas, en les justifiant par d'abominables théories, à me faire des complices et des victimes.

Il m'est permis de vous rendre grâces, mon Dieu, parce que j'ai eu peur de vos jugements, et parce que j'ai senti quelquefois aussi les saintes flammes de votre amour ; il m'est permis de vous rendre grâces, parce que je n'ai voulu être ni flatteur, ni lâche, ni gagner de l'argent, ni exercer le pouvoir ; il m'est permis de vous rendre grâces, parce que je ne laisserai point après moi quelques-uns de ces livres qui exhalent la peste et la mort, comme un sépulcre impossible à fermer.

LIVRE SUPPLÉMENTAIRE

LES GENS QUI NE PENSENT POINT

I

— Où vas-tu ?
— A la messe.
— Il est donc vrai ?
— Il est vrai.
— Toi, l'élève chéri du maître !
— Moi-même.
— Tes idées étaient si hardies !
— Hardies comme la sottise.
— Ton esprit allait si loin !
— Si loin, que j'avais fini par le perdre.
— Dans ce temps-là, tu ne venais au sermon que pour te moquer du prédicateur.

— Ainsi fait tout goujat qui se fourvoie dans une église.

— Bah ! la religion consiste-t-elle en ces vaines cérémonies ?

— Elle consiste dans la prière et dans les œuvres. Je vais prier pour devenir capable d'agir.

— Prier, je ne dis pas. Moi aussi, je prie. Quand je vois une belle nature, je reconnais qu'il y a un Dieu.

— Et dans ta chambre, quand il pleut, reconnais-tu encore qu'il y a un Dieu?

— Non ; je fume.

— Et quand tu vois quelque pauvre, penses-tu à Dieu?

— Non ; je nie, au contraire, qu'il y ait un Dieu. Le spectacle de la souffrance parle contre lui.

— Mais que fais-tu pour le pauvre ?

— Je lui donne quelque chose.

— Si tu as de la monnaie...

— Si j'ai de la monnaie.

— Les prédicateurs m'apprennent à aimer et à honorer Dieu dans ce pauvre.

— Laisse donc ! un mauvais sermonneur qui sue en chaire, et qui ne sait pas même parler français.

— Quand il parlerait comme font nos députés à la Chambre, qu'importe, pourvu que je le comprenne ?

— Enfin, mon vieil ami, après tout, si tu es heureux...

— Je suis très-heureux. Et toi ?

— Moi, je suis libre.

— Je veux le croire ; mais c'est comme si tu me disais : Je suis riche. Je te demande si tu es heureux.

— Non ; ce n'est pas comme si je disais : Je suis riche ; car il manque justement à mon bonheur d'être riche.

— Et cela ne manque-t-il pas aussi un peu à la liberté !

— J'ai du moins la liberté de l'esprit, que tu n'as pas, toi, pauvre captif d'un dogme étroit et mort. Mon âme n'est point enfermée dans le sépulcre du passé ; je suis maître de mes aspirations, de mes croyances, de mes rêves ; je prends mon Dieu où je veux le prendre, et je m'abreuve largement à la poésie de l'avenir.

— Tout cela veut dire que tu penses comme Quinet.

— Où est le mal ? Toi, tu penses bien comme Bossuet.

— Je prends cette liberté.

— Tu es de deux cents ans en arrière.

— Quinet pense comme Luther : cela te rejette à trois cents ans.

— Bossuet n'est que l'écho des vieilleries du moyen âge.

— Luther est le fils de Pélage et d'Arius : tu redescends jusqu'au Bas-Empire.

— Eh bien ! Pélage et Arius furent des progrès de l'idée chrétienne ; tu t'enfonces au delà de la mort.

— Arius et Pélage tenaient, par de nombreuses affinités dogmatiques et pratiques, aux païens. Si loin que je remonte, je m'arrête à Jésus-Christ. Je ne puis reculer jusqu'au vieil Épicure, à l'école de qui je te vois.

Je parie que tu vas te promener au bois avec une modiste.

— Eh bien ! est-ce que je t'interdis d'aller à la messe ?

— Non, je te remercie de la permission.

— Vous voilà toujours, vous autres saints ! Sans cesse irrités contre quiconque ne suit pas vos maximes ! damnant à tort et à travers ! détestant tout ce que vous ne

faites pas ou tout ce que vous n'osez faire ! ne voulant rien passer à la nature...

— Eh, mon ami !...

— Emportés...

— Calme-toi !

— Furieux...

— Nous avons tort.

— Tu l'avoues !

— Raisonnons...

— Oui, le raisonnement est facile avec vous ! Au moindre mot, vous nous jetez l'enfer à la tête. Qu'est-ce que cela me fait à moi, ton enfer ? Je n'y crois pas.

— Je m'en doutais.

— Comprenez-le donc ! De tels moyens ne vous donneront jamais de prosélytes. L'esprit humain est trop fier, trop noble naturellement, et aujourd'hui trop éclairé. Vous ne le ramènerez pas par vos menaces puériles. Ces menaces l'indigneraient au contraire, si elles excitaient moins sa pitié. Je te parle en ami.

— J'en suis convaincu.

— C'est bien assez d'avoir à nous faire avaler des mystères absurdes, que la science a éventés, que la raison examine avec dégoût, et qui révoltent les hommes les plus forts de ce temps-ci.

— Pas tous.

— Enfin, la plupart... Des hommes qui ont passé leur vie à remuer les idées, et qui savent ce qu'elles pèsent. Je ne te citerai que Cousin. Ton catholicisme ne le séduit guère, tu en conviendras.

— J'en conviens.

— Et Pierre Leroux, et Michelet, et tant d'autres, Thiers, Lamartine, Dupin...

— Il y a encore Isambert.

— Isambert, Isambert ! eh bien, c'est un légiste, Isambert.

— Sans doute ! Et Génin, et Considérant, et Libri, et Chambolle, et Viennet, et madame Sand, et mademoiselle Flore, et M. Sue, et le grand Havin, et le petit Fouyou ! Diable !...

— Oui, amuse-toi, goguenarde ! Mais tout cela te représente le public, uu public immense qui se moque de ta ridicule théologie, qui l'a en horreur, qui ne veut pas de tes jésuites. Et je dis que, quand une idée a contre elle de telles forces, une telle unanimité, il ne lui sied pas de faire la fière ; qu'elle doit se produire modestement, et n'aborder qu'avec réserve les autres idées, puisque celles-ci consentent à la respecter malgré ses extravagances, ses impossibilités, ses monstruosités ; malgré les folies qu'elle excite et les crimes abominables qu'elle a autorisés. Tu sens que je ne t'en veux pas, moi ; mais, dans ton intérêt, je te rappelle à la modération. J'entends répéter partout que vous n'en avez guère.

— Il est sûr que tout ce que tu viens de me dire, on me l'a dit souvent.

— Tu vois bien ! Quand vos adversaires ont déjà sur vous de si énormes avantages ; lorsqu'ils ont la science, le nombre, l'autorité ; lorsqu'il leur suffit d'un mot pour renverser vos hypothèses baroques, vos sophismes, vos mensonges (je sais que tu es de bonne foi, mais les jésuites sont d'effrontés menteurs) ; lorsque vous n'êtes devant eux qu'une poignée de brouillons et de fous, menée par quelques prêtres intrigants ou imbéciles, — n'êtes-vous pas bien maladroits de laisser encore à vos adversaires les

avantages de la forme, la politesse, la mansuétude? Que dis-tu à cela?

— Je n'ai rien à dire.

— Tu n'as rien à dire, parce que tu es un brave garçon; mais, si tu rédigeais l'*Univers*, si tu écrivais un mandement, tu m'accablerais d'injures. Et cependant, en quoi ai-je blessé toi ou tes idées? Vois-tu, les trois quarts d'entre vous, vous n'entendez rien à la prédication. Si j'étais à votre place!

— Que ferais-tu?

— Si j'étais catholique, si j'étais évêque, pape, prédicateur, rédacteur en chef de l'*Univers*, je voudrais ramener la France au catholicisme en un an.

— Ouais!

— Vous avez deux bonnes choses, vous, dans votre religion: une idée, c'est la charité; et un personnel immense, le clergé. Avec cela... peuh!

— Eh bien?

— Je commencerais par mettre à l'écart des vieilleries dont on ne veut plus : l'ultramontanisme...

— Si tu étais pape?

— Pourquoi pas? Dans l'intérêt de l'Église. Le pape ne tient à l'ultramontanisme que par intérêt personnel : il devrait sacrifier cela. Je supprimerais le célibat des prêtres.

— Si tu avais fait des vœux?

— Vœux contre nature!

— Mais, dis donc, le mariage?

— Après?

— C'est un vœu, et beaucoup de gens le disent contre nature.

— J'atténuerais le mariage par le divorce.

— Ah !

— Oui... Ma's c'est un plan de réforme que je te propose.

— Va, je t'écoute.

— Naturellement, je supprime aussi la confession.

— Pourquoi ?

— Contraire à la nature, à la morale et à la liberté.

— Tu crois ?...

— Fais ton objection.

— Je t'avouerai franchement qu'il est assez dans ma nature de me confesser. J'ajouterai que, depuis que je me confesse, j'ai, au sujet de la morale, des scrupules que je n'avais point auparavant, quoique je ne fusse pas trop malhonnête homme... Enfin, je serais très-faché qu'on m'empêchât de me confesser.

— On ne t'empêcherait pas, tu serais libre ; mais la confession cesserait d'être une obligation de conscience.

— Cependant, si j'étais père, je voudrais bien que mes enfants...

— Tu les confesserais toi-même.

— Mais ma femme, j'aimerais bien qu'elle eût l'habitude...

— Elle sera libre comme toi. Je ne veux forcer personne.

— Je vois que tu conserves la confession; car, si tu permets que je me confesse, tu permets au prêtre de me confesser.

— Sans doute.

— Alors tu conserves aussi le célibat ecclésiastique ?

— Pour ceux qui le voudront, certainement.

— Par conséquent, tu ne fais rien.

— Comment ?

— Tu donnes aux prêtres et aux laïques des libertés qu'ils ont déjà. Un prêtre peut abjurer ses vœux et son état, un laïque peut ne pas se confesser, et il y en a beaucoup qui regardent la confession comme parfaitement abolie ; beaucoup aussi divorcent, ou à peu près ; et beaucoup encore s'abstiennent d'être ultramontains.

— Oui, mais j'agis en pape, en réformateur ; je taille dans le dogme avec ma puissance souveraine de chef de l'Église, et non pas avec l'arme contestée de la loi temporelle. C'est tout autre chose.

— En un mot, toi pape, tu te fais protestant.

— Protestant si tu veux ; je m'embarrasse bien des syllabes ! Je ne me fais pas protestant, je mets le symbole religieux en harmonie avec les progrès de l'esprit humain. Qu'avez-vous à dire quand le pape l'ordonne ?

— Nous avons à dire que l'hypothèse est absurde, et que ce pape hérétique n'existera jamais. Ce serait un intrus, un antipape. Il y aurait en face de lui un vrai pape. Celui-ci, maintenant la pureté du dogme, donnerait pouvoir de nous conduire à des évêques fidèles comme lui ; et nous lui obéirions, malgré ton pape humanitaire.

— Pas du tout. Vous jugez le pape infaillible, et vous en passez par sa volonté. N'êtes-vous pas ultramontains ?

— Tu oublies que le pape a commencé par abolir l'ultramontanisme.

— Subtilité ! Je m'assure qu'une telle doctrine, prêchée dans l'Église, au sommet de l'Église, lui rallierait toutes les sympathies. On ne lui demande pas autre chose, et les arriérés finiraient par se réunir à la masse. Ce serait le moment de prêcher la charité. La charité ! Vous en parlez, vous autres catholiques ; mais si vous pouviez la comprendre ! La charité, vois-tu... Rien que d'y penser, je suis hors

de moi. Une religion de tolérance, de charité, d'amour; qui prêche à tous les hommes l'union, la concorde, la liberté : est-ce que cela ne te transporte pas?

— Si fait.

— Non! vous avez l'âme froide et rétrécie. Vous n'aimez pas les hommes. Vous voulez que Dieu les damne, parce qu'ils suivent l'instinct de la nature, de cette nature qu'il a faite. Vous êtes sans pitié, et vous déshonorez Dieu en le peignant cruel comme vous. Voilà ce qui éloigne tant de gens du catholicisme. Laissez-nous la liberté, le plaisir, l'amour; dites-nous que de Dieu viennent tous ces trésors; que Dieu n'a pas fait une loi féroce, et ne nous défend point l'usage des biens qu'il a donnés; qu'il ne veut point qu'on l'honore dans cette vie par des gémissements, par des macérations, par des larmes; qu'il ne met point le bonheur de la vie future (s'il y a une vie future, comme je le crois) au prix de je ne sais quelles momeries que la raison condamne, et de je ne sais quels sacrifices qui font injure à sa bonté. N'excluez ni le juif, ni le protestant, ni le rêveur, ni le crédule, ni l'athée : il n'y aura plus d'incrédule, plus d'athée, et vous verrez le genre humain tout entier se précipiter aux pieds du Dieu véritablement large et tendre, du Dieu de la charité.

— Très-bien. Mais tu ne m'expliques pas pourquoi tu t'ennuies lorsqu'il pleut; pourquoi tu sens ton bonheur et ta liberté gênés par le manque d'argent; pourquoi tu nies Dieu lorsque tu vois un pauvre. Est-ce que les catholiques, après qu'ils auront cessé d'être catholiques (car c'est ce que tu leur demandes), seront encore obligés, pour te voir adorer Dieu, de te procurer un printemps éternel, une bourse inépuisable, et d'extirper de dessus la terre le malheur et la pauvreté?

— Encore des subtilités : on ne peut raisonner avec toi.

— Raisonne tout de même.

— Qu'importe ma personne ? Je suis un poëte, un rêveur : le bonheur n'est pas fait pour moi ; j'ai une âme inquiète, et insatiable d'amour et de volupté, qui demandera toujours, et qui ne sera jamais comblée ; mais, en même temps, je suis un homme de dévouement. Si je vois l'humanité religieuse et tranquille, je bénirai Dieu du bonheur qu'il accorde à mes frères, et je m'oublierai. Tel que tu me vois, je suis très-religieux, moi ; je suis plus religieux que toi. Je prépare un volume de poésies religieuses... Ne pourrais-tu pas en faire rendre compte dans quelque feuille catholique ?

— On t'abîmera.

— C'est naturel ; je ne m'en fâcherai point. Je sais qu'un journal ne peut sortir de sa ligne. D'ailleurs, cela ne fait point de mal d'être abîmé. En blâmant les idées, on peut dire qu'elles sont fortes et originales, que les vers sont beaux. J'ai soigné la forme ; je suis devenu assez classique ; cela se rapproche de ton goût.

— Je verrai. Envoie-moi ton volume ; j'en parlerai aux rédacteurs de l'*Univers*.

— Tu les connais ? Je serais enchanté d'être jugé par eux. Ce sont des fanatiques, mais du moins ils sont francs. J'aime ce caractère. Tu n'as pas besoin de leur rapporter notre entretien. Je te parle avec sincérité : j'attaque l'*Univers* comme il attaque les philosophes ; mais, dans le fond, je ne le méprise pas.

— Il sent un peu la sacristie.

— Que veux-tu ? il est bien obligé de garder sa ligne. Un journal, c'est une position : il faut la défendre. Quand je rédigeais le *Fanal du dix-neuvième siècle*, je disais bien

des choses que je ne pensais pas. On dépend de l'abonné, de l'actionnaire, du patron. Quand les rédacteurs de l'*Univers* n'aimeraient pas les jésuites...

— Ils les aiment.

— Tant d'autres les attaquent, qui ne leur en veulent point! Eh bien ; c'est dit? Dès que mon livre aura paru, je t'enverrai un exemplaire pour l'*Univers*.

— Ah çà, dis-moi donc avec qui tu vas te promener.

— Qu'est-ce que cela te fait à présent?

— Tu te rengorges : c'est une danseuse!

— *Mea culpa*, mon frère.

— Tu as donc amassé des rentes au *Fanal?*

— Des rentes? Hélas! Le *Fanal* a cessé de briller, sous un éteignoir de protêts.

— Et d'où tires-tu de quoi promener une danseuse? Je pense que tu as, depuis longtemps, mangé tout ton bien.

— Jusqu'à la dernière botte de paille. Mais je travaille au *Soutien de l'État*, qui paye gentiment.

— Je croyais qu'il n'avait pas d'abonnés.

— Raison de plus! Entre nous, nous l'appelons le *Soutenu de l'État*. C'est le journal du premier ministre. Je vais être décoré. Et puis Zélie m'aime beaucoup : vrai, c'est une affaire de cœur. Je ne la promène pas : nous nous promenons. Viens donc avec nous ; tu riras un peu, pauvre ermite.

— Merci ; voici l'heure de la messe.

— Adieu ; voici l'heure du berger.

QUINZE JOURS APRÈS

— *La place m'est heureuse à vous y rencontrer*. Et d'où viens-tu, si beau?

— De la messe.

— Encore?

— Toujours.

— Mais ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

— C'est fête.

— Quelle fête?

— La fête du Saint-Sacrement.

— Elle n'est pas dans le concordat, celle-là?

— Non.

— Tu vois bien : le clergé est incorrigible. Il ne s'étudie qu'à faire chômer le travailleur :

> Et monsieur le curé
> De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

— Qu'as-tu donc de si pressé à faire aujourd'hui?

— Je ne parle pas pour moi, je suis un homme de loisir et d'étude.

— Est-ce que les omnibus ne circulent point?

— Qu'importe?

— Est-ce que les cafés t'ont refusé à déjeuner?

— Non.

— Les débits de tabac ne sont-ils point ouverts?

— Si fait.

— N'est-ce pas un maçon qui t'a blanchi en passant?

— Pardieu! je l'ai épousseté à coups de canne.

— Zélie fait-elle relâche ce soir?

— Elle danse un pas nouveau.

— Ainsi tu peux boire, manger, fumer, te promener, te faire promener, te divertir : de quoi te plains-tu?

— Je plains le peuple, qu'on arrache à ses travaux.

— Le maçon qui t'a blanchi ne travaillait-il pas?

— Je plains le peuple crédule.

— Mais si le peuple crédule aime les fêtes, comme le peuple incrédule aime le cabaret? S'il plaît à ce peuple crédule de donner parfois, dans la semaine, une heure ou même un jour à la prière, comme le peuple incrédule donne régulièrement tous les lundis à la débauche, qu'as-tu à dire?

— J'ai à dire que vous devriez éclairer le peuple, au lieu de l'abrutir, et lui apprendre à préférer le travail à la prière, c'est-à-dire à l'oisiveté. D'ailleurs, qui travaille prie.

— Oui, surtout qui travaille le dimanche. Et le lundi, qui boit prie, sans doute?

— Qui travaille prie, et qui boit use de sa liberté. Pourquoi ne veux-tu pas que le peuple boive?

— Pourquoi ne veux-tu pas qu'il prie? Pourquoi ne veux-tu pas qu'il préfère, au vin que tu lui vends, les prières consolantes, le repos réparateur, les sages conseils que l'Église lui donne?

— Elle lui donne ses prières et ses conseils ; mais elle lui fait payer ses chaises.

— Moins cher que le cabaretier ne fait payer son vin, sa table et ses pots cassés.

— Mais je n'empêche pas le peuple d'aller à l'église.

— Mais je n'empêche pas le peuple d'aller au cabaret.

— Bah! et ton prédicateur?

— Et ton cabaretier, et ton feuilleton, et ton premier-Paris?

— C'est cet antagonisme qui me fâche : la charité arrangerait tout.

— Il y a deux peuples, il y a deux charités. Laisse la liberté à tous les hommes et à toutes les doctrines ; la liberté à tous les hommes d'agir en ces matières comme bon leur semble ; la liberté à toutes les doctrines de se contredire : c'est la liberté qui accordera tout, si toutefois de tels dissentiments se peuvent accorder. Permets à l'Église de condamner le cabaret, comme tu permets au cabarets de blasphémer l'Église. Ta charité veut que le peuple puisse oublier sa raison et ses maux sous les bancs d'une taverne ; la mienne veut qu'il apprenne à fortifier son cœur et à supporter ses misères sur les siéges d'un temple. Prêchons chacun de notre côté. Je te laisse encore les plus forts arguments, sinon les meilleurs.

— Nous reparlerons de cela. Pourquoi donc toutes ces petites filles en blanc qu'on voit dans les rues?

— C'est aujourd'hui, par excellence, la fête du peuple, le jour de la première communion. Ces petites filles et ces petits garçons qui ont un ruban au bras viennent, après de longues et vigilantes préparations, d'être initiés aux mystères sacrés. Leurs vêtements d'innocence et d'allégresse sont la robe blanche que revêtaient les néophytes aux premiers siècles de l'Église. Tout à l'heure ils étaient trois ou quatre cents dans notre petite paroisse, riches et pauvres, confondus par l'égalité du costume et de la faveur divine, ayant derrière eux les parents enchantés, dont la plupart pleuraient, et dont beaucoup se sont approchés, après eux, de la sainte table. C'était un beau spectacle.

— Tiens ! j'aurais voulu voir cela. J'ai singulièrement oublié ma première et unique communion. Nous la fîmes

ensemble, au collége. Il y a bien une quinzaine d'années... Comment, il n'y a que quinze ans?

— Oui! Nous avons fait, depuis, bien des choses que nous n'aurions alors jamais cru pouvoir faire. Car, malgré la funeste influence du collége, toi et moi, si j'ai bonne mémoire, nous étions très-fervents. Le pauvre abbé Dumarsais nous aimait tant, et nous avait préparés avec tant de zèle! Il disait que nous étions sa consolation, et que nous serions sa gloire.

— Pauvre bon abbé! Quel cœur! Te rappelles-tu comme il pleurait en nous faisant sa petite exhortation sur les dangers du monde?

— Parfaitement.

— Il y avait à côté de nous ce cancre de Chauvel, qui se moquait de lui. Je ne dis rien, pour ne pas offenser le bon Dieu, que je croyais voir là, sur l'autel. Mais le lendemain, à la recréation, j'attrapai le Chauvel qui s'avisait de recommencer, et je lui donnai une raclée!... Il en eut le nez bleu pendant huit jours.

— Sais-tu que cette exhortation, dont j'ai retrouvé dernièrement une copie dans mes papiers, était admirablement sage, et tout à fait prophétique? Si nous avions suivi les conseils de l'abbé, nous nous serions épargné de grandes sottises, peut-être même de grands chagrins.

— Ma foi, oui; pour moi, je posséderais encore mon patrimoine, et il me serait plus utile que le souvenir des repas, divertissements et feux de joie où il s'est fondu... Mon pauvre patrimoine! il allait à cent mille livres.

— Et il t'en reste...?

— Une contrainte par corps : une chienne de lettre de change que j'ai signée pour habiller Zélie en prêtresse du Soleil.

— Je croyais qu'entre Zélie et toi c'était une affaire de cœur?

— Il le faut bien; sans cela je ne signerais pas des lettres de change.

— Et tu sors néanmoins en plein jour?

— La vérité est que je ne serais pas fâché d'aller à Clichy. Depuis quelque temps j'ai envie de travailler, et je ne puis prendre sur moi d'ouvrir un livre. Je suis devenu paresseux et stupide; je ne sais m'occuper sérieusement à rien; je perds mon temps à flâner et à railler; je m'ennuie chez moi, je m'ennuie dehors, je m'ennuie partout.

— Mais Zélie?...

— Je m'ennuie avec Zélie. D'ailleurs je crois que...

— Ah!

— Cela se fait; mais... Dans le fond, j'ai mené et je mène la vie d'un sot. J'ai bêtement mangé mon bien, et je mange bêtement mon avenir. Tu es heureux, toi!

— J'ai perdu aussi la plus grande partie de ma petite fortune, dont j'aurais pu faire meilleur usage, ne fût-ce qu'en la jetant dans l'eau. Mais ce qui me désolait surtout, c'était la ruine de mon âme. Quand je songeais à tant de nobles désirs, à tant de pureté, à tant d'amour pour le beau, pour le bon, pour le juste, que j'avais emporté dans mon cœur en sortant des mains de l'abbé Dumarsais; et quand je sentais tout cela diminuer, diparaître, s'éteindre, j'éprouvais une humiliation incomparable, je revenais de mes plaisirs avec d'affreuses angoisses et un invincible dégoût.

— Tu as donc aussi connu cela?

— Horriblement. Si bien que je n'ai pu résister, et que j'ai résolu de me délivrer à tout prix. J'y suis parvenu.

— C'est assez difficile pourtant. Comment as-tu fait?

— J'ai d'abord songé à me brûler la cervelle.

— On y songe assez naturellement.

— Il y avait aussi autour de moi une Zélie, peut-être la tienne...

— C'est bien possible.

— J'étais jaloux, non sans motif; j'attrapai un coup d'épée qui me donna envie de vivre, et qui me laissa le temps de réfléchir. Je pensai à l'abbé Dumarsais, je l'appelai, et je lui ouvris mon cœur. Il me fit remarquer que j'avais perdu le goût du travail, la science de la paix, la dignité de la vie, à partir du jour où mon esprit et mon cœur s'étaient ouverts à ce qu'il appelait jadis et à ce qu'il appelle toujours les *conseils du diable*, c'est-à-dire aux idées, aux maximes, aux doctrines de nos professeurs de philosophie, qui ne sont autre chose que le doute ou la négation des vérités catholiques. Tu te souviens que c'est en philosophie, après le départ de l'abbé Dumarsais, que nous avons cessé de croire, et que nous avons commencé à passer par-dessus les murs du collége.

— Oui.

— Ma foi, après m'être franchement étudié, je vis que l'abbé Dumarsais avait raison. En appliquant à mon expérience et à mon cœur cette vérité catholique, oubliée depuis si longtemps, je reconnus qu'elle était divine, et que nos professeurs nous avaient lâchement trompés. Je ne balançai point : je quittai la région des orages et des tempêtes, et je revins au port. En d'autres termes, laissant là les systèmes philosophiques, qui d'ailleurs m'avaient toujours paru plus commodes et plus complaisants que raisonnables, je me remis tout bonnement au catéchisme, à la messe et à la confession. Voilà tout.

— Mais cependant, mon cher, l'histoire, la raison, la science... Que diable !

— Tout ce que tu voudras, mon bon ami. Je commençai par fermer les yeux sur les objections, m'en tenant au plus ancien et au plus sûr, préférant ce qui me rendait la vie à ce qui m'avait donné la mort. Néanmoins, quelques années s'étant écoulées, je n'ai pas laissé de réfléchir et de discuter quelquefois. Eh bien, ma conviction s'accroît et se fortifie tous les jours : elle est à l'épreuve des cinq classes de l'Institut et de toutes les découvertes que nos savants pourront faire en histoire, en mathématiques, en chimie, en psychologie et en astrologie. Les bases de la certitude sont là, dans mon cœur renouvelé par la prière. C'est là que Dieu a écrit en caractères ineffaçables l'évidence de la divinité de ce christianisme qui résiste depuis tant de siècles au choc de toutes les contradictions. J'ai dompté mes passions, je ne les ai pas anéanties : pour que j'aie pu les dompter, et pour qu'elles restent soumises, il faut la main d'un Dieu. Il n'y a pas de syllogisme, pas de cornue, pas de lunette d'astronome, pas de marteau de géologue, capables de fournir contre ce miracle un argument qui mérite d'être écouté. Ce n'est pas que ces arguments m'épouvantent : je les connais, et j'en connais aussi la faiblesse. S'il faut abandonner Dieu pour une objection, à quoi nous tiendrons-nous ? Contre quoi n'objecte-t-on pas quelque chose de plus sérieux que ce qu'il y a de plus fort à dire contre la religion ? En somme, le christianisme répond à tout par des raisons, par des faits et par des miracles. Et puis, enfin, pourquoi donc serais-je chrétien, si c'est une chose insensée ?

— Tu as l'intérêt de ton bonheur.

— Très-bien ; mais l'argument est décisif en faveur de la religion. L'intérêt du bonheur est le grand, l'unique intérêt de l'humanité. Elle ne cherche ni ne demande pas autre chose que le bonheur ; c'est en lui promettant le bonheur qu'on la remue, qu'on la mène et qu'on la trompe; et il n'y a point d'hommes plus préoccupés de ce bien dont tout homme a soif sur la terre que les hommes qui n'ont point de religion. Ils le poursuivent avec une ardeur sauvage et insatiable, et ils ne le trouvent pas. Au milieu de la corruption païenne, un homme paraît tout à coup ; un Juif qui n'a pas trente-trois ans, qui n'a étudié nulle part, qui n'a point voyagé, qui ne parle d'autre langue que celle de son pauvre pays, qui ne s'adresse qu'à des manœuvres et à des paysans illettrés, et qui rabaisse encore l'étonnante simplicité de son discours sous la forme enfantine des paraboles. Que dit cet homme ? « N'écoutez pas le monde, il se trompe, il s'abuse : vous ne trouverez point le bonheur dans ses voies. » Or le monde, c'était, à cette époque, les plus puissants, les plus sages, les plus merveilleux génies de l'antiquité : c'étaient Platon, Aristote, et toute la Grèce enrichie des secrets de Memphis ; c'étaient Virgile, Cicéron, Rome tout entière, c'est-à-dire la science et la force de l'univers déjà surchargé de livres, plein d'expérience et de dégoûts. Le monde se trompe, il s'abuse, il n'a point le secret du bonheur ! Ni Platon, ni Socrate, ni Virgile, ni Horace, ni Tibère, ni le prêtre, ni le savant, ni le rhéteur, ni l'esclave, ni le despote, n'ont pénétré le sens de l'énigme éternelle. Le bonheur n'est ni dans les chaleurs du falerne ni dans les sourires de la courtisane ; la victoire n'abrite pas le bonheur sous le drapeau des légions ; les acclamations du Forum ne donnent que la gloire, et celles des prétoriens ne donnent que

l'empire ; toute la puissance et toute la sagesse de Rome, tout le sang et tous les gémissements des multitudes, ne peuvent faire un homme heureux. On ne sait pas où réside le bonheur, on ne sait pas ce que c'est. Les plus instruits et les meilleurs aperçoivent comme une ombre vaine, incompatible avec le fond même de l'humanité, ils ne savent quel idéal de paix qui n'est point destiné pour les hommes : c'est le partage des dieux dans ce douteux Olympe que toutes les ressources de l'imagination ne parviennent pas à débarrasser de l'ennui, à ce point que la terre est chargée d'amuser et de distraire le ciel. On ne connaît pas le bonheur, et on ne connaît pas Dieu : voilà où en est le monde. « N'écoutez point le monde : vous trouverez le bonheur dans l'humilité, dans la chasteté, dans la pauvreté. » Ainsi parle ce Juif, et on le croit ! On le croit, au milieu des tourments, en présence de la mort, malgré la mort. Au bonheur de vivre, à la richesse, à la puissance, aux voluptés, on préfère le bonheur de mourir humble, pauvre, chaste, outragé. Il en est ainsi depuis dix-huit siècles ; et après ces dix-huit siècles, dans toutes les contrées de la terre, on voit, on entend des hommes qui proclament par leur vie, par leurs œuvres, par leur retour, par leur paix, par leurs souffrances, par leur mort, que Jésus a dit vrai, qu'ils sont heureux, parce qu'ils ont fait ce que Jésus a enseigné. Si l'on doute que Jésus fût un Dieu devant de tels faits, on devrait douter encore plus qu'il n'ait été qu'un homme. — Quoi ! nous annoncer le bonheur dans une lutte éternelle contre les impérieux penchants de la nature ; nous faire trouver la plénitude de la vie intellectuelle sous le joug qui abat l'orgueil de nos pensées, et la paix sous le joug qui contraint l'ardeur effrénée de nos désirs, est-ce l'œuvre d'une parole humaine

prononcée il y a dix-huit cents ans sur les bords d'un lac de Judée, devant quelques pêcheurs sans lettres, par un rêveur que les autorités du pays firent, à peu de jours de là, clouer au gibet entre deux larrons? Non : la religion nous donne le bonheur, donc elle est vraie ; elle nous donne ce bonheur par des moyens contre lesquels la nature est en révolte perpétuelle, donc elle est surnaturelle et divine : et ce qui est divin vient de Dieu. Voilà du moins ce que disent les chrétiens ; et, lorsque cela m'a été dit, j'ai cru qu'il valait la peine d'y réfléchir. J'ai réfléchi ; j'ai acquis la preuve que tant d'esprits de toutes trempes qui ont embrassé la loi de l'Évangile ne l'ont fait qu'à bon escient. Il n'est pas de doctrine qui, soumise aux investigations dont la doctrine catholique est l'objet, ne succombât en quelques jours.

— Tu dis vrai, il y a là du surnaturel. Pourtant, une chose m'étonne et me gêne. Cette puissante doctrine, elle fait quelque chose pour l'individu : que fait-elle pour les masses? Je ne lui vois rien tenter de grand, de général...

— Non, tu ne vois pas ; mais c'est que tu ne regardes point. Réfléchis d'abord que si la religion fait quelque chose pour l'individu, pour tout individu, c'est une étrange contradiction de dire en même temps qu'elle ne fait rien pour les masses. Les masses se composent de ces individus pour lesquels elle travaille. Veux-tu maintenant des généralités? Elle entreprend en masse le secours des malades et des pauvres, l'éducation des enfants, la conversion des sauvages. Cette rue, où nous nous promenons en causant, t'offre d'un côté la maison-mère des Sœurs de charité, qui remplissent les hôpitaux de France et ceux de l'Europe. Six mille femmes, six mille héros ont là, sous la simple

cornette des Sœurs de Saint-Vincent, leur supérieure générale, qui, au moindre appel, les envoie par escadrons se dévouer, travailler et mourir au bout du monde, et nul chef d'armée n'est mieux obéi. De l'autre côté, c'est le séminaire des Missions étrangères. Depuis deux siècles, cette maison fournit des prêtres aux plus redoutables contrées de la terre. Là se forment ces apôtres qui, dans le Tong-King et dans la Cochinchine, confessent Jésus-Christ devant des proconsuls dignes du génie de Rome païenne. Je te cite deux exemples, il y en a cent. La société des Missions étrangères et celle des Sœurs de Saint-Vincent ne forment que deux congrégations : vingt ou trente autres sont animées du même dévouement, et chaque année il s'en crée de nouvelles. Que veux-tu de plus grand, de plus général ?

Et songe que, si l'Église ne va pas encore au delà, c'est que l'on s'y oppose. Pourquoi a-t-elle tant d'ennemis, et est-elle si combattue ? Uniquement parce qu'elle demande la liberté de faire davantage.

— Vraiment, on ignore trop tout cela... Quelles sont ces dames qui te sourient ? il me semble que je les connais.

— Ce sont mes sœurs.

— Comme les voilà grandes ! Tu en as donc trois ? Il y en a une qui vient de faire sa première communion ?

— Cette petite fille en blanc ? Non ; c'est une enfant pauvre que mes sœurs ont adoptée pour aujourd'hui.

— Comment, pour aujourd'hui ?

— Pour aujourd'hui, pour demain, et, je pense, pour toujours. Je suis fâché que tu sois ruiné ; je t'aurais fait faire une bonne œuvre.

— Si ce n'était pas trop cher...

— Tu vas en juger. Dimanche, au prône, le curé nous

dit qu'il restait quelques enfants pauvres à habiller pour la première communion. On désire que ces enfants soient mis d'une manière décente pendant un si beau jour, et la charité des paroissiens supplée d'ordinaire à l'impuissance des parents. Chacun en prend un ou deux, suivant sa fortune; on remet son offrande au curé, qui fait les avances et se rembourse comme il peut. Nous n'avions pas songé à remplir ce devoir, et nous eûmes tous ensemble la pensée de nous en acquitter sur-le-champ. Notre compte fait, mes sœurs allèrent trouver le prêtre qui a instruit les enfants, et lui demandèrent une fille. Il nous donna une pauvre enfant souffrante et chétive, qui ne sait pas lire encore à quatorze ans, quoique assez intelligente pour avoir fort bien appris le catéchisme. Vite on prit mesure, et l'on s'empressa de faire une robe, une chemise; elle manquait de tout, même de souliers. Il fallait voir sa joie et celle de sa mère ! Le père lui-même, espèce de sauvage abruti par l'ivrognerie, éprouvait une sorte d'attendrissement. Ce malheureux gagne de bonnes journées; mais son vice l'assassine, lui, sa femme et sa fille. Tu ne saurais imaginer le dénûment de ce ménage. Ils n'avaient pas même de drap dans leur lit; l'enfant gisait sur la paille et sur les guenilles. Le père trouve toujours moyen de boire, mais les autres manquent souvent de pain. Mes sœurs ont gardé la petite pendant trois jours, pour la soustraire à un si triste spectacle; elle dînait avec nous, et nous ne pouvions la rassasier. Enfin, ce matin on l'a habillée; on lui donna un beau cierge, on lui mit sur la tête un grand voile : elle avait vraiment bon air. Sa mère ne se lassait pas de la regarder, et pleurait en la conduisant à l'église. Nous-mêmes nous étions assez émus en lui demandant de prier pour nous, ce qu'elle a fait

avec ardeur, je n'en doute pas. Maintenant nous ne pouvons plus la rejeter sur le pavé. Une de mes sœurs va lui apprendre à lire ; mais il faudrait la placer en apprentissage dans une bonne maison, et c'est une grosse affaire ! Que te dit ton cœur?

— Il me reste encore quelques pièces de cinq francs...

— Donne-m'en une, tâche de m'en apporter autant tous les mois ; Dieu te le rendra.

— Ainsi soit-il ; je le dis du fond de l'âme. Mais, à ton tour, donne-moi quelque chose.

— Quoi?

— L'adresse de l'abbé Dumersais, s'il est encore ici.

— Je vais t'y conduire.

— Non... pas tout de suite... j'irai seul.

— Je te laisserai à la porte ; mais, jusque-là, je ne te lâche point. Tu remettrais à demain, à la semaine prochaine, tu oublierais, et tu t'en repentirais, et moi aussi. Viens, viens ! tu n'habilleras plus de prêtresses du Soleil.

— Eh bien !... allons...

II

Quelle paix, quelle concorde, quelle humilité parmi ces religieux ! La plupart sont gens de mérite ; s'il y en a de plus humbles, ce sont les plus savants. Leur dénûment est profond. En quittant la maison, j'y laisserai mes vieilles hardes ; et quelque profès, qui serait plus riche que moi dans le monde, quelque postulant dont l'élégance était citée il y a cinq ou six mois, s'applaudira de trouver à l'infirmerie ma robe de chambre, rapiécée en plus d'un

endroit. Le père cellérier ne sait pas, tous les matins, comment il fera dîner la communauté à midi. Mais ils prient, ils travaillent, ils aiment Dieu et les hommes, ils sont heureux! A les voir, nul ne peut nier que les moines ne soient dans la nature, je dis la nature chrétienne. Quel autre état auraient pu embrasser ces hommes, qui leur plût autant, qui leur fût plus doux et plus secourable? L'étude, la méditation, la prière, l'obéissance, la pauvreté, sont les grands besoins de leur âme. Hors du cloître, ils ne trouveront que malaise, affliction, péril; la société humaine les fera souffrir, quelques-uns peut-être lui deviendront dangereux. Laissez-les ici, c'est leur place; tout homme qui n'est point à sa place est un danger à lui-même et aux autres. Parmi ces caractères, si divers sous la règle qu'ils ont embrassée volontairement, pour les uns, la règle est un appui, pour les autres, elle est un frein : elle soutient les uns, elle contient les autres. Voici la bonté crédule et sans défense, que le monde trompe et persécute toujours; voici l'insatiable ardeur, que Dieu seul peut assouvir, la redoutable fougue, que seul il peut dompter. Regardez ces deux moines qui causent en souriant, parfaitement d'accord dans leurs désirs, dans leurs espérances et dans leurs prières. Le lien de la foi les attache ici, plus unis que deux enfants de la même mère. Brisez ce lien, jetez-les dans le monde : l'un ne sera qu'un bourgeois égoïste, l'autre sera un révolutionnaire; il y aura guerre entre eux, guerre implacable. Dans le cloître, le premier a senti se fondre la glace de son cœur : l'amour de Dieu lui a inspiré l'amour des hommes; il prie, se mortifie, accepte les douleurs, les demande, pour porter avec sa part d'épreuves celle de quelque frère qu'il craint de voir succomber sous le faix. Le second a calmé les

flammes trop vives dont il était consumé. Épurant cet instinct de charité et de justice violent, presque sauvage, qui ne savait rien pardonner à l'imperfection des sociétés humaines, et qui ne voyait, pour réprimer l'iniquité, que la vengeance et la mort, il est devenu patient, miséricordieux, tendre; il plaint ceux qu'il haïssait naguère, il cherche à les convertir au lieu de les frapper.

Ombre sainte du cloître! bénignes et pieuses influences! L'homme qui vient ici se transforme par un travail invisible, mais sûr. Ce qu'il a de mauvais succombe, ce qu'il a de bon se développe et fructifie. Moi-même, pèlerin de hasard, hôte d'un instant, qui n'ai point la grâce du sacrifice, je sens, pour ainsi dire, que toute ma sève prend un autre cours sur ce sol de bénédiction, où pourtant je n'enfonce pas à jamais les racines de ma vie. J'y trouve contre mes passions une force nouvelle, je contemple d'un autre regard mes desseins et mes espérances, je souris avec dédain aux plans si laborieusement ébauchés de ma fortune; je vois que j'ai quelque chose de meilleur et de plus sage à faire que de me préparer des succès où mon âme ne gagnera rien. Seigneur, j'aurais voulu dire en entrant : *C'est ici le lieu de mon repos!* Mais je n'y fais qu'une halte, et dès demain je tends ma voile pour chercher encore, à travers ces flots moins troublés que moi-même, les parages inconnus où vous m'appelez. Je ne résiste pas, je ne murmure pas; ma raison sent bien ici que la paix est dans l'obéissance : j'obéis, je pars, mais je pleure. En quelle solitude se taira comme ici l'éternelle tempête de mes désirs? Quelles harmonies charmeront mon oreille et mon cœur autant que ces cantiques sans cesse élevés vers vous? Quels hommes trouverai-je, dont les discours et l'exemple m'inspirent davantage cette heu-

reuse soif de vous appartenir, et de ne considérer ma vie que comme un don de votre grâce, qui n'est point à moi, mais à mes frères ici-bas, et dans le ciel à vous?

III

Le livre de Charles Lenormant, *des Associations religieuses dans le catholicisme*, a fait peur aux adversaires de l'Église et de la liberté. L'auteur développe sans déguisement toute la pensée, tous les vœux, toutes les espérances des catholiques ; il se déclare le partisan et l'admirateur de tous les religieux nés ou à naître, qui ont servi ou pourront servir Dieu et les hommes. Aucune vocation monastique ne l'effraye : moines prêchants, moines priants, moines enseignants, ceux qui cultivent la terre, ceux qui cultivent les sciences, ceux qui cultivent l'âme humaine, il les admet tous ; il prouve que tous ont à exercer parmi nous une œuvre de salut public.

Voilà de quoi soulever les clameurs voltairiennes : néanmoins tout se tait ! Quelle raison y a-t-il donc à ce silence? Est-ce égard pour la personne de l'écrivain, respect pour son caractère, estime de son talent? Non pas ! L'arrière-boutique du moindre journal universitaire recèle dix anonymes qui n'honorent personne, ne respectent aucun caractère, n'estiment aucun talent, et se reconnaissent capables de réfuter M. Lenormant de point en point, surtout de l'appeler *jésuite*. Mais la forte tête du lieu raisonne à part soi. Entamer une discussion sérieuse sur les faits, sur les principes, sur les idées... : qui sait comment on en sortira? Le sujet est vaste, et on ne le possède pas à fond; l'on peut dire involontairement beaucoup de sottises.

Crier que l'écrivain est jésuite, c'est un argument qui s'use. Imprimer sommairement que l'auteur et le livre sont absurdes, fanatiques et ignares, il y a sans doute des gens pour l'écrire et pour le signer; mais nombre d'abonnés n'en croiront rien, ou voudront s'en assurer par eux-mêmes. Tout bien pesé, mieux vaut se taire.

Assurément la ressource est piteuse. Pourtant il me semble que, si j'étais *libre penseur*, ayant en face de moi cet homme et ce livre, je ne saurais mieux m'en tirer; à moins pourtant de m'élever au-dessus de mon personnage, et de passer un peu du côté du bon droit, du côté du bon sens, en un mot du côté de l'ennemi. Connaissez-vous tout l'embarras des loyaux fils de Voltaire : M. Lenormant, quoique avec beaucoup de réserve et de dignité, a été presque des leurs. Ce ne sont point les jésuites qui l'ont élevé, et *qui l'ont fait vieillir dans une longue enfance;* il se présente au combat avec une conviction née des études de sa maturité; il est en possession de l'estime générale, savant du meilleur aloi, libéral notoire. Il ne manifeste sa pensée qu'en sacrifiant une position sûre, heureuse, et même brillante. Il ne s'emporte pas et ne se décourage pas. Il est paisible, mais inébranlable. Quoi de plus irritant, quoi de plus gênant aussi? Or le livre a précisément tous ces fâcheux caractères : il est hardi, il est agressif, mais comme l'histoire, comme la probité, comme la foi. C'est la franche pensée d'un chrétien qui connaît très-bien ce qui s'est passé dans le monde, qui voit très-bien ce qui se passe autour de lui, et qui, sentant à merveille son droit et sa force, s'établit en propriétaire légitime, de la façon la plus mortifiante, au milieu de la liberté et de la science, demandant qu'on le chasse de là, si on le peut. Non, la polémique voltairienne ne mordra

point à ce livre ! Moi, qui l'ai lu avec joie, j'essayerai d'en donner une idée : si j'inspire à quelques braves gens le désir de le lire à leur tour, j'aurai atteint mon but.

M. Lenormant voit dans la vie religieuse, dans l'obéissance volontaire, qui seule la rend possible, dans l'association, par où elle devient puissante en œuvres et en prières, la plus parfaite image de la vie de renoncement, dont le type est en Jésus-Christ. De cette donnée, il conclut, par les seules lumières de la foi chrétienne, que les associations religieuses, légitimes comme la vie et la vertu, sont salutaires à ceux qui les composent, et ne le sont pas moins au reste des hommes ; car on ne peut se modeler sur Jésus-Christ sans faire du bien aux autres et à soi-même. Ainsi en a constamment jugé l'Église, qui a toujours employé les associations religieuses et les a toujours bénies. Dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, ce ne sont pas les statues des docteurs ni celles des martyrs, mais celles des fondateurs d'ordres, qui occupent le rang d'honneur. Qui juge autrement que l'Église n'est plus catholique. Mais le monde ne sent pas le poids de cet argument, il en exige d'autres. S'adressant donc à l'histoire, M. Lenormant lui demande si l'Église et la foi ont eu raison. La réponse est péremptoire : « Nous pourrions,
« dit-il, dissiper un grand nombre des reproches dont la
« pratique de la vie religieuse a été l'objet, en prenant à
« partie la passion même qui a suscité les récriminations
« les plus vives. Ç'a été d'abord la disposition du pouvoir
« politique des empereurs à repousser tout contrôle ; ç'a
« été ensuite la violence inhérente à la féodalité, qui, ren-
« contrant la résistance chrétienne au-devant de ses excès,
« s'est efforcée de flétrir dans son principe l'organisation
« monacale, où l'esprit du christianisme puisait principa-

« lement son indépendance. A travers tout le moyen âge « et jusqu'à nos jours, toutes les tyrannies ont eu à leur « solde une littérature d'antichambre, qui n'a cessé de « payer son écot à la table des grands, aux dépens de « l'honneur des corporations religieuses. La satire d'un Ru- « tebœuf ou d'un Rabelais ne s'inspire pas de l'opinion po- « pulaire : c'est l'écho servile des grossières invectives « qui, à l'ombre des tourelles féodales, consolaient la vio- « lence des oppresseurs, comprimée par la puissance de « la religion. » Combien la sagacité de ce jugement histo- rique est rendue évidente par les ménestrels qui chantent aujourd'hui dans les feuilletons universitaires ! Même en prenant comme fondés la plupart des reproches faits aux moines, l'histoire ne tarit pas sur leurs bienfaits ; ils ont élevé le peuple, ils l'ont consolé, ils l'ont défendu, ils l'ont nourri. On voit la décadence de quelques ordres, on ne veut pas reconnaître qu'ils ne se dégradent que parce qu'ils oublient leurs règles, et non parce qu'ils les ont gardées ; on ne veut pas savoir quelle est la part des gouvernements, de la politique, de la violence souvent, dans cet oubli la- mentable ; surtout on ne compte pas les services sans nombre qu'avant de vieillir et de tomber ces ordres ont rendus, à l'époque de leur ferveur et durant leur longue et puissante virilité, les terres défrichées, les barbares as- souplis, les lumières conservées et répandues, les mœurs rétablies. On argumente sur quelques inconvénients, que l'on exagère, et l'on agit comme l'insensé qui, pour pré- venir les incendies, voudrait supprimer l'usage du feu. En somme, le plus grand tort des moines, c'est, première- ment, d'avoir excité contre eux la *littérature d'anticham- bre* ; secondement, d'être devenus (presque toujours par la faute des pouvoirs politiques), après des siècles de la-

beur, de vertu et de pauvreté, les propriétaires à peu près oisifs des terres fertiles et toujours généreuses pour les pauvres, qu'on leur avait données couvertes de broussailles et de marais. Mais la corruption? — Avant de se corrompre, reprend M. Lenormant, ils avaient affermi dans le monde la morale sublime qui réprouvait leurs vices; et je doute enfin que cette corruption ait été si générale et si profonde. Il n'y a pas de moines plus universellement décriés que les Franciscains : or que vois-je au commencement du dix-huitième siècle, en pleine Régence? Tous les capucins de la Provence qui accourent à Marseille pour se dévouer et mourir. Un moine corrompu est le plus dégradé de tous les êtres : puisque les capucins de Marseille ont été sublimes, j'en conclus que leur ordre était vertueux.

Sur l'ambition des Jésuites (car pour ceux-là il n'y a pas même à les laver du reproche de mauvaises mœurs), les enseignements de l'histoire ne sont pas moins clairs. Les Jésuites ont eu l'ambition de sauver le catholicisme en Europe, et de le propager dans le nouveau monde; ils l'ont fait au prix d'innombrables travaux et d'interminables supplices. Comme l'Église a formé la France, incomparable entre tous les royaumes, les Jésuites ont formé le siècle de Louis XIV, incomparable entre tous les siècles français. On leur reproche des fautes. Sans même regarder si les fautes qu'on leur reproche sont bien celles qu'ils ont commises, qui donc est sans péché? Ils ont aimé leur ordre : quel est le soldat qui n'aime pas son drapeau, criblé de balles, et son régiment, vingt fois décimé? Ils ont entrepris trop de choses, ils ont eu trop l'ambition de se dévouer, trop le désir, au milieu de l'apathie et de la routine où chacun s'endormait, d'innover, d'agir, d'arracher les âmes à la torpeur et à la mort. Qu'on le leur pardonne! Tout était à

entreprendre à l'époque où ils sont venus ; ils n'étaient pas moins utiles dans les hôpitaux, dans les bourgades, dans les missions lointaines, que dans les villes et dans les universités. Peut-être, en y regardant bien, trouverait-on qu'ils n'ont rien fait que les princes et les peuples ne les aient priés de faire, ou que la charité ne leur ait impérieusement commandé. Pourquoi reprocher à Hercule d'avoir, de la même main, écrasé l'hydre et nettoyé les étables d'Augias?

Voilà le passé des associations religieuses. C'est le passé ; on lui ferait grâce, on daignerait même, je n'en doute pas, l'admirer, si, en retour de cette concession, l'Église, dont les associations religieuses sont la milice principale, voulait renoncer à les employer désormais. Du moment que les ordres monastiques n'auraient plus dans la société d'autre place que celle d'un glorieux tombeau, on conviendrait sans peine que la *littérature d'antichambre* n'a pas reçu mission de parler pour le genre humain; on entasserait sur la mémoire des moines les fleurs de rhétorique et les marbres rares ; on leur ferait à tous, même aux Jésuites, l'honneur que l'on fait à Jésus-Christ partout où l'on ne croit plus en Dieu : ils seraient considérés comme des hommes bons et bienfaisants, ennemis des prêtres, amis de la liberté, de la grande morale, de la haute science, qui auraient fini par inventer les religions libres et le culte pur de l'Être suprême, si on leur en eût laissé le temps.

Mais l'Église ne veut point de cette faveur posthume. Mère tendre et vigilante, l'œil attaché sur ce monde, cet enfant cruel qui l'a meurtrie, cet enfant aimé dont elle oublie les ingratitudes et connaît les douleurs, elle voit ce qu'il souffre, elle veut le sauver : et, comme sa maladie n'est qu'une rechute, elle aura recours aux mêmes remèdes, aux mêmes soins qui l'ont déjà guéri. Quels sont

donc les changements apportés par les siècles dans l'essence de l'homme ? Il porte d'autres habits, il parle une autre langue ; mais il aime, il hait, il ignore, il cherche, il désire, comme il a toujours aimé, toujours haï, toujours ignoré, cherché, désiré. Le puissant gémit dans les satiétés de l'égoïsme, et le pauvre se lamente sous l'égoïsme des puissants ; celui-là se perd dans les ténèbres de son orgueil, celui-ci dans l'abîme de ses besoins ; l'échelle des conditions est dressée entre la nuit et le vide : du sommet à la base, la haine monte et descend, remplissant d'un fiel implacable tous les cœurs ; partout manquent l'harmonie, la paix, la lumière, partout Dieu manque ; et celui qui arrive au suprême échelon crie avec désespoir à celui qui le presse et qui le précipite, et qui ne le croit pas, qu'il n'a rien trouvé.

Que voyons-nous, sinon des pauvres sans secours, des riches sans entrailles, des intelligences à bout de voie, des envies folles, des rancunes féroces, des appétits sauvages ; et, parmi les hautes classes, une orgie aussi désespérée que la misère d'en bas? Faut-il donc inventer des noms nouveaux pour ces vieilles plaies qui se rouvrent ? ou faut-il s'en remettre, pour les cicatriser, à la philosophie, au gouvernement, à la législation ? Eh ! mon Dieu ! la philosophie la plus sage, le gouvernement le plus zélé, la législation la plus équitable, que peuvent-ils ? conseiller, surveiller, punir. Mais quoi ! conseiller la passion et la folie, surveiller la misère, punir le besoin ?

Or l'Église, qui est une mère, s'écrie que ce n'est pas là ce qu'il faut à son fils ; car il a faim, car il est malade, et sa raison est troublée. Elle demande la liberté de le servir, de lui donner la lumière, l'espérance, la paix. Il y a des frères, dans la famille, qui veulent s'employer au

salut de ce désespéré : les uns, expiateurs volontaires, prieront et gémiront pour lui dans le silence des cloîtres ; les autres consoleront son âme, les autres prendront soin de son corps couvert de plaies, et tous renonceront, en sa faveur, à leur part des biens de la terre. Vous, philosophes, gouvernants, magistrats, vous conseillerez, vous surveillerez, vous jugerez ; vous demanderez au monde des applaudissements, du sang, de l'or ; mais laissez l'Église nous aimer, nous servir, nous guérir, par les moyens qu'elle connaît et dont seule elle dispose. Voilà le pacte qu'elle offre. Elle ne demande pas davantage, elle n'acceptera pas moins ; et rien jamais, ni l'astucieuse tyrannie des gouvernements réguliers, ni la violence des révolutionnaires, ne la fera renoncer à l'inébranlable dessein de sa charité. Encore une fois, elle est mère, et elle veut sauver son fils qui meurt !

Dans cette volonté non humaine, mais divine, est l'avenir des associations religieuses. Elles résisteront, elles renaîtront, elles agiront et se développeront, parce que l'Église a besoin d'elles. Vous qui ne voulez point que des chrétiens puissent s'associer sous la loi des conseils évangéliques pour venir au secours de vos frères malheureux, faites qu'il n'y ait plus de malheureux sur la terre ; faites que Jésus-Christ soit partout connu et adoré, partout aimé et servi dans la personne des affligés, des enfants et des pauvres, et nous verrons alors. Mais tant qu'il restera en ce monde à faire une œuvre de salut qu'un seul homme ne puisse accomplir ; tant qu'il y aura des peuples à évangéliser, des créatures de Dieu sans pain et sans asile, des misères de l'âme et du corps ; tant que des voix gémissantes s'élèveront du sein de la foule, attendez-vous à ceci : l'Église tressaillira au bruit de cette plainte, qui

n'aura pas même atteint vos oreilles ; et aussitôt, semblables au passant généreux qui s'arrête sur le chemin de ses affaires ou de ses plaisirs, et se dépouille de ses vêtements de fête pour porter secours dans un désastre public, des chrétiens, jetant là le fardeau des soins, des joies, des chimères de la vie, s'engageront à être chastes, pauvres, obéissants, afin d'obtenir de Dieu le don des miracles, et lutteront avec le miracle de leur amour, de leur vertu et de leur union, contre le fléau dont leurs frères sont frappés. Faites des lois pour étouffer la vocation religieuse sur le sol français : elle germera sur le sol voisin. Placez des gardes aux frontières pour conjurer l'invasion de la charité : la charité gagnera vos douaniers eux-mêmes ; et, s'étendant de proche en proche, la sainte contagion vous tiendra prisonniers à son tour. Dressez des piéges, payez des espions, exigez des serments : il y aura toujours une manière d'être religieux et moine que vous n'aurez pas prévue, que vous ne pourrez pas empêcher. Pourquoi ? Parce que l'Église est établie de Dieu pour gagner des âmes, et qu'elle ne peut mieux remplir ce dessein adorable que par l'association des dévouements religieux.

Comment ! il n'y a point d'art qui rende les forteresses imprenables au courage persévérant d'une armée de chair, et il y aurait des recettes pour décourager les milices de la charité, qui ont cent fois vaincu le monde ? Si les soldats bravent la mort, les moines savent mourir ; mais quel soldat est aussi sûr de son général que le moine est sûr de son Dieu ? Qui des deux sait attendre la victoire avec plus d'intrépidité ? On connaît assez l'audace du pêcheur de Judée, qui vint seul et pieds nus frapper d'une croix de bois les portes du Panthéon, pour en chasser les dieux de Rome. Cet exemple est le premier, mais n'est

pas le seul que nous trouvions dans notre histoire : ainsi fit, sur le rivage de la Grande-Bretagne, le moine Augustin ; ainsi fit, aux portes du Japon, le moine François-Xavier ; ainsi font, de nos jours, mille missionnaires, répandus dans la Chine, dans l'Océanie, dans tous les coins sombres et dangereux du globe. Croit-on que cette race sainte, qui ne se laisse épouvanter ni par la cangue des mandarins, ni par le tomahawk des sauvages, reculera devant des supercheries de légistes, des menaces de journaux, des calomnies de pamphlétaires ? Non ! malgré tout, elle ira au-devant des besoins sans nombre, des inexprimables douleurs qui l'appellent et la sollicitent. Vous ne pourrez pas l'arrêter ; vous n'en aurez le droit ni devant Dieu ni devant les hommes. Vous n'invoquerez contre les moines que des lois de dictature, indignes d'un gouvernement régulier, détestées d'un peuple libre. Parvinssiez-vous, par le plus criant abus de la force que vous donnent les préjugés du moment, à prolonger la durée de ces entraves iniques, elles céderont à l'action permanente du principe de liberté, qui les ébranle ; et, pour dire quelque chose de plus étrange et qui n'est pas moins vrai, si la religion, si la liberté pouvaient être impuissantes à créer des moines, vous leur viendriez en aide. Oui, vous-mêmes, vous, gouvernement, bourgeoisie, hommes d'État, hommes de richesse et d'affaires, vous supplieriez la religion de vous donner des moines, et vous l'avez déjà fait ! Vous lui avez demandé des moines pour sauver votre influence dans l'Orient ; des moines pour défricher vos terres et soigner vos soldats malades dans l'Algérie ; des moines pour conserver parmi les enfants du peuple un reste de moralité ; des moines pour assainir vos prisons, qui regorgent des coupables qu'elles avaient déjà reçus,

et qui leur sont revenus plus pervers : vous lui en demanderez pour d'autres nécessités qui déjà vous épouvantent, et ne tarderont pas à vous désespérer. A défaut des saines lumières de la raison, qui vous pressent, et que sans doute vous ne fuirez pas tous et toujours, il suffira de vos périls, de vos terreurs, pour étouffer les haines insensées auxquelles vous cédez encore aujourd'hui. Il faudra bien trouver un moyen de résister à cette pauvreté mauvaise et barbare, qui monte comme la grande mer, poussant de féroces clameurs contre tout ordre, tout pouvoir, toute richesse, et qui bat déjà vos murailles du débris des digues que vous lui aviez imposées. Vous voyez bien qu'il n'y a point de paroles qui calment ces flots sinistres, point de loi qu'ils n'emportent, point de force dont ils ne se jouent. Ils vous disent, comme ce héros de théâtre : *Ce que je veux de toi, c'est le sang de tes veines.* Le pauvre est las et humilié d'être pauvre, parce qu'en effet elle est odieuse, cette pauvreté sans foi et sans espérance. Vous ne l'apaiserez pas si vous ne remettez la pauvreté en honneur par l'exemple des pauvres volontaires, et si la pauvreté ne redevient douce et confiante, en retrouvant des amis sur la terre et des patrons dans les cieux. Or trouvez des hommes qui ne soient pas des moines, et qui, sans espoir de gagner le ciel, par pure philanthropie, quittent les hauts rangs de la société, revêtent la bure, et s'en aillent montrer au peuple le radieux visage de la sainte pauvreté !

Je regrette infiniment de ne pouvoir suivre M. Lenormant dans le majestueux parcours de sa pensée. Son écrit n'a pas trois cents pages ; mais les idées s'y pressent, les points de vue y sont multipliés, et l'analyse la plus étendue n'arriverait pas au mérite d'une sèche exactitude. Il faut surtout lire les éloquents chapitres qui traitent des adver-

saires irréconciliables du catholicisme : les sophistes, les utopistes, les voluptueux. Quelque petit et menacé que paraisse le camp chrétien, on se sent heureux d'y être, en voyant cette foule qui le cerne et le maudit. Je recommande aussi les consolantes pages où l'auteur, considérant l'état actuel de la société, saisit d'un regard profond et bienveillant les germes de salut qui croissent vigoureusement dans le pêle-mêle de nos débris, de nos incertitudes et de nos misères. J'ose promettre à tous les hommes de bonne foi qui voudront donner quelques heures à cette lecture, un des plus nobles contentements que puisse éprouver un esprit loyal : celui d'entendre un homme honnête et savant défendre avec cœur la vérité. Je ne crois pas qu'une intelligence sincère, de quelque prévention qu'elle soit entravée, puisse aller jusqu'à la fin du livre sans se sentir allégée d'un certain nombre d'erreurs. Quant aux lecteurs chrétiens, le livre de M. Lenormant leur donnera confiance et courage ; et ils y puiseront cette consolation, particulièrement douce au milieu de l'ouragan d'injures qui nous enveloppe, de voir clairement prouvé qu'on ne peut insulter l'Église sans insulter du même coup à l'histoire et à l'humanité. Nous le savons bien, nous, et, par la grâce de Dieu, nous n'avons pas besoin qu'on nous le démontre ; mais si grand et si infortuné est le nombre de ceux qui l'ignorent, et qui en croient fatalement la foule effrontée des calomniateurs[1] !

[1] Cet article a paru dans l'*Univers* en 1845. Je suis médiocrement affligé de n'être pas républicain de la veille, mais je tiens beaucoup à ne point passer pour un de ceux qui n'ont songé aux misères du peuple que le *lendemain*. (Note de la première édition, 1848.)

IV

LES DEUX VOCATIONS

LETTRE DE CÉLINE

Jeanne, ma chère compagne, je vais me marier; et mon bonheur est si grand, que je veux te le dépeindre. C'est un suprême effort de mon amitié pour t'arracher à ce cloître où tu veux t'ensevelir. Pourquoi t'obstiner à fuir le monde? Je le contemple, et mes yeux n'y aperçoivent rien qui puisse épouvanter la piété. Sois sûre qu'on le calomnie. J'y rencontre partout des gens qui font du bien, des hommes pleins de générosité, des femmes aimables et belles, sans tache au milieu de leurs triomphes. Elles vont au bal, mais elles vont aussi à l'église; elles se parent, mais elles font la charité. Moi qui ne suis encore qu'une jeune fille, je quête pour trois ou quatre œuvres qui te plairaient; je ne sais pas m'y prendre, et cependant aucune bourse ne m'est fermée. Penses-tu qu'on soit damnée parce qu'on se plaît aux discours agréables, à la musique, à la conversation, aux dentelles, et même à la danse? Si mon âme était en péril, je ne serais pas aussi tranquille que tu me vois. Dans les commencements, je m'effrayais un peu : c'était l'effet de ces discours trop sévères que nous avons entendus si souvent. Tout me paraissait coupable, même d'essayer une robe nouvelle; je ne regardais rien qu'en dessous, je n'écoutais rien qu'en rougissant, je ne faisais rien que d'un air gauche; je demandais pardon à Dieu d'avoir ri, pensant que j'avais pu rire pour

montrer que j'ai les dents belles ; enfin, il s'en est fallu de peu que je ne tombasse dans le scrupule. Voilà le fruit des exagérations de notre bon abbé ***. On sort du couvent avec je ne sais quoi de hérissé, qui vous rend souverainement ridicule au milieu du monde. Rien ne vaut l'éducation de famille. La meilleure élève du meilleur couvent n'est pas comparable, pour le maintien et l'esprit, à la moindre petite fille qui a grandi chez ses parents. Celle-ci ne s'effraye pas du monde ; elle y paraît, elle y parle, elle y chante comme au coin de son feu. Ce terrible monde, heureusement pour moi, se montra fort charitable à toutes mes gaucheries ; et comme, Dieu merci, je ne suis pas absolument sotte, je cessai d'avoir peur. Aujourd'hui je sens bien que ma vie, cette vie que j'aurais jugée criminelle il y a six mois, est la plus innocente qu'on puisse désirer. J'en ai pour gage la paix parfaite et constante de mon cœur. Tu feras comme moi, Jeanne ; viens donc, viens donc ! Tu as tant de grâce et d'esprit, tu seras si belle et si fêtée ! Dieu t'enverrait un bon mari, semblable à celui que je vais prendre. J'en connais un qui te conviendrait, un doux jeune homme, savant, sérieux, un peu mélancolique, en un mot, fait pour toi. Il est très-lié avec mon fiancé, son compagnon d'enfance, de jeunesse, de voyages et d'affaires. Nous serions réunies pour ne plus nous quitter. On nous verrait toujours ensemble, à la promenade, au bal, à l'Opéra. Si tu savais ce que c'est que l'Opéra ! Toi qui pleurais en entendant mère Madeleine chanter le *Credo*, que dirais-tu de la voix de Dorus et de la musique de Meyer-Beer ? Hier, encore j'ai entendu *Robert le Diable*; je t'assure que c'est très-religieux, et qu'on trouve là de bonnes émotions. Viens, Jeanne, viens goûter de cette belle vie ! Eh bien, si elle ne te convient

pas, les monastères ne seront point fermés ; tu n'y emporteras aucun regret, et tu sauras du moins ce que c'est que le monde. Je ne suis pas une impie, je crois, et au couvent surtout je ne passais point pour telle ; mais, quand je venais à me dire que je pourrais être religieuse, quand je pensais à l'éternel voile noir, à la règle éternelle, à la clôture éternelle, toutes ces éternités me glaçaient jusqu'au fond des os : j'aurais toujours soupiré après le monde. Peux-tu affronter de pareilles tentations, qui te viendront assaillir au milieu de tes prières ? Dans le monde on peut toujours prier ; dans le couvent on ne peut jamais chanter, jamais danser, jamais changer de costume. Jeanne, songes-y ! vois si cela n'est pas contre nature ! J'ai fait de graves réflexions depuis que je t'ai quittée ; j'ai entendu dire beaucoup de choses qui ne se disaient point jadis devant nous. Des hommes très-savants et très-honorables, qui connaissent la religion et qui ne sont pas incrédules, s'élèvent contre les couvents avec une extrême chaleur. Ils assurent que les aumôniers, les supérieures, tyrannisent effroyablement les communautés. Tu diras qu'on ne tyrannisait personne dans la sainte maison où nous avons été élevées ; mais ce n'est point dans cette maison que tu entres, et d'ailleurs nous ne savions pas tout. N'as-tu pas remarqué que certaines de nos mères, quelquefois, étaient singulièrement tristes ? Ils disent aussi que cette austérité de la vie religieuse glace les plus doux et les meilleurs sentiments de l'âme ; qu'elle y met de la jalousie, de la haine. Ces hommes ne sont point des ignorants ni des écervelés ; ils ont du sérieux, de la probité, de la politesse, des décorations, des cheveux blancs.

Une chose encore qu'il faut que je t'apprenne : dans ton couvent tu ne connaîtras jamais le bonheur d'aimer et

d'être aimée. Si tu savais ce qui se passe dans mon cœur, soit que je jouisse du présent, soit que je rêve à l'avenir! Mon fiancé est jeune, aimable, beau. Il me dit qu'il donnerait sa vie pour moi, pour obéir à une de mes volontés, à un de mes caprices; et moi, je ne sais comment t'exprimer cela, je reconnais son pas, je devine que c'est lui qui sonne à la porte; mon cœur bat, je rougis, je suis heureuse. Et quand on parle de lui, quand on dit qu'il est fier et brave, qu'il a de l'esprit, que ses rivaux le redoutent; quand on nomme des jeunes filles belles et riches qui auraient voulu l'épouser, je pense en moi-même que je fais de lui ce que je veux; que j'ai une pensée, et qu'elle devient la sienne; qu'il s'inquiète d'un nuage sur mon front, d'un regard qui se tourne ailleurs que vers lui! Chacun lui prédit un grand avenir; on ne doute pas qu'il n'occupe les premiers emplois, qu'il ne se fasse un beau nom. Il sera député, pair de France, ambassadeur, ministre. Quelle noble carrière! que de tableaux divers passeront sous mes yeux! que de belles fêtes! Je verrai chez moi les hommes les plus distingués, les artistes célèbres, les écrivains fameux; je pourrai faire du bien aussi, car nous serons riches. Mais ce n'est rien encore, je ne te parle pas du bonheur d'être mère : une jeune mère, avec de beaux enfants tout blancs, tout roses! J'en connais plusieurs : tu ne peux imaginer à quel point elles sont plus jolies lorsqu'elles ont autour d'elles leurs enfants, frais comme des bouquets. Jeanne, tu es riche, aimable et belle; tout ce bonheur sera ton partage, et mon bonheur en deviendrait plus grand. Laisse le cloître à ces pauvres créatures qui n'ont ni fortune, ni esprit, ni beauté. C'est une retraite convenable pour elles, où elles s'occupent, et qui leur vaut mieux que le monde. Tu est vertueuse, et tu n'as rien à

craindre : laisse le cloître à celles qui doutent de leur vertu. Viens, viens, te dis-je; tu seras heureuse, et moi aussi ! Crois-en le cœur de ta

CÉLINE.

LETTRE DE JEANNE

Pauvre chère Céline, tu ne m'as point tentée. N'y reviens pas cependant, si tu veux que je lise tes lettres; la maîtresse des novices les confisquerait certainement, et, deux jours plus tard, je n'aurais pas reçu celle à laquelle je réponds. Je pars demain, avec la bénédiction de ma bonne mère qui pleure, car elle est malheureuse de me perdre, et qui rend grâces à Dieu, car elle est bien heureuse de me donner à Lui. Pour mon père, il a juré de ne plus me revoir; mais je le connais : huit jours ne passeront pas, que je ne l'aie embrassé en plein parloir. J'aurai le bonnet noir dans huit jours; je serai fiancée aussi, fiancée selon mon cœur. S'il plaît à Dieu, je ne resterai pas longtemps postulante, puisque j'ai déjà fait une espèce de noviciat. Avant deux ans, je prononcerai mes vœux; sœur Jeanne de Jésus deviendra mère Jeanne de Jésus. Tu seras mère, et je le serai; et, quoi que tu penses, j'aimerai mes enfants autant que tu pourras aimer les tiens.

Le lieu de mon repos, l'asile que j'ai choisi, le cloître, comme tu dis, où je m'enferme, non pour l'éternité, mais pour les courts instants de cette vie, s'appelle la maison de Nazareth. C'est une congrégation nouvelle, fondée par un bon curé, en vue d'honorer, par le silence et par le travail, l'humble vie de Jésus, Marie et Joseph dans leur re-

traite de Nazareth, si laborieuse et si cachée. J'apporte pour dot mon aiguille. Mon père, après avoir réservé la part de mes frères les pauvres, partagera entre ses autres enfants les biens qui m'étaient destinés. Je suis forte, et je gagnerai ma vie. J'emmène avec moi les deux filles de notre femme de charge : l'aînée, cette douce et pieuse Valence, que tu connais, prend aussi le voile. Comme elle est plus adroite que moi, peut-être sera-t-elle mise à la couture, et moi à la cuisine ; à moins qu'on ne me donne à tenir une classe, et alors j'enseignerai la lecture et l'écriture à la sœur de Valence, la petite Germaine. Toutes les religieuses sont sur le pied de la parfaite égalité ; il n'y a point de sœurs converses, et ici elles ne sont nullement nécessaires, le but principal étant de coudre, se taire et prier, toutes choses qui n'exigent point une éducation brillante. On ne reçoit quelques pensionnaires que pour subvenir aux premiers frais ; et encore le fondateur ne l'aurait-il pas voulu, s'il n'avait remarqué que nos petites bourgeoises reviennent toujours un peu hautes des grands pensionnats où on les envoie. Elles y trouvent des compagnes qui parlent de leurs châteaux, de leurs équipages, de leurs papas décorés, et elles se laissent tourner la tête. A Nazareth, les plus grandes fortunes sont minces, et une excellente discipline veille à rabattre toutes les vanités. Il n'est permis à personne d'éblouir le prochain. La *demoiselle* d'un notaire serait chassée, si elle s'échappait à parler avec trop de superbe de la carriole d'osier qui transporte d'un bout du canton à l'autre l'important auteur de ses jours. On doit croire que tout le monde possède une carriole, et laisser croire à tout le monde qu'on est fille d'un père qui voyage à pied. Cette humilité me ravit ; j'ai commencé d'être attirée par là. Je n'aime point qu'on me fasse

rougir de mon père Jésus, ouvrier charpentier, et de ma mère Marie, qui filait de ses mains les vêtements de son fils et ceux de son époux.

Bien-aimée Céline, je voudrais te voir un moment et causer avec toi, car il y a entre nous quelque chose que je ne m'explique point. Tu m'assures que je suis malheureuse; et moi, ayant lu cette lettre où tu me dépeins tes félicités, sais-tu ce que j'ai fait? Je me suis retirée devant Dieu, dans un coin sombre de notre église, j'ai baissé mon voile, et longtemps, bien longtemps, j'ai prié pour toi, j'ai pleuré sur toi. Oui, j'ai pleuré! Je voulais te répondre gaiement, comme tu m'écris; mais cette lettre m'épouvante. Hélas! pauvre amie, tu veux me faire aimer le monde, et tu me laisses voir qu'en moins de six mois le monde t'a déjà atteinte à l'âme, toi, la fille chérie du bon Dieu, comblée par lui de tant de grâces, et dont la parfaite innocence n'avait jamais vu ni soupçonné seulement l'ombre du mal! Voilà que tu accuses les soins pieux qui t'ont gardée dans la candeur et dans la paix; voilà que tu écoutes, au mépris de ta propre expérience, de méchants et absurdes mensonges contre les âmes qui ont travaillé, pleines d'amour, à former ton esprit et ton cœur, et à te revêtir d'une égide de foi capable de repousser les traits du démon. Mais quelle faute elles ont commise! lorsqu'elles t'ont laissée partir, tu ne savais point faire la révérence, et tu craignais le péché! Aussi, tu te souviens maintenant de mille choses que tu n'avais pas remarquées : les religieuses étaient tristes parfois, donc leur profession est contre nature, et elles regrettent de l'avoir embrassée; peut-être même venaient-elles de souffrir quelque mauvais traitement ou de l'aumônier ou de la supérieure... C'est toi, Céline, qui dis cela? Eh! chère com-

pagne, as tu su bien t'assurer que leur tristesse ne venait pas d'une autre source? Si la religieuse qui avait plus spécialement soin de Jeanne, par exemple, ou de Céline, lisant mieux qu'une autre au fond de ces âmes frivoles, y avait découvert le germe de certaines pensées, de certains oublis, de certaines fautes, n'était-ce pas de quoi l'affliger? Qui m'aurait vue ce matin dans l'église, si pensive et si accablée, aurait pu croire que je pliais sous le poids de ma résolution, et que je me désolais d'entrer au couvent. Je ne me désolais pourtant que de voir ma chère Céline s'abandonner comme elle le fait aux séductions du monde. Ces plaisirs sont innocents, tu le dis, je le crois; ils sont innocents, et le seront toujours. Mais pourquoi éprouves-tu je ne sais quel besoin de décrier les âmes moins rassurées qui les redoutent, qui n'en veulent pas, et qui les ont fuis? Il n'y a point de jalousie, point de médisance, point de méchanceté dans le monde: je m'en réjouis; mais pourquoi veux-tu que ces vilaines choses se soient réfugiées dans les couvents? Enfin, dans le monde, on aime: voilà un homme qui ne vit que pour Céline, et Céline ne vit que pour cet homme: je n'en doute pas! ma chère Céline me l'apprend elle-même en des termes qu'elle ignorait il n'y a pas longtemps, et que je la prie de ne plus employer, car ils me font rougir et ils me font peur. Je prie Dieu que cette grande amitié soit bénie, sanctifiée, durable, et qu'elle fasse un bon ménage. Mais apprends de moi, Céline, que, s'il ne s'agit que d'aimer et d'être aimée, mon bonheur est égal pour le moins à ton bonheur. J'ai mon fiancé aussi, qui deviendra mon époux fidèle. Il m'aime et m'a aimée de tout temps; il fait mieux que de m'offrir sa vie, il me l'a donnée: il est mort pour l'amour de moi, qui l'avais trahi, et qui ne mé-

ritais que sa colère; il a versé son sang sur la croix, afin d'effacer mes fautes, mes ingratitudes, mes péchés et mes souillures de tout genre. Je ne te dis point son nom, tu ne l'as pas encore oublié. Tu sais aussi que je ne l'aimerai jamais ici-bas autant qu'il le mérite et que je le voudrais, et que, pour lui rendre enfin tout l'amour auquel il a droit, j'ai besoin et je suis pressée de me purifier dans la mort. Cependant, malgré cette accablante imperfection de ma nature rebelle à tous les bons désirs, crois-tu que je ne saurai pas l'adorer de toutes les forces d'un cœur épris et reconnaissant? Va, sois éblouie, sois enivrée de ton profane amour : ni toi ni aucune femme ne parviendra, dans sa folie, à aimer un mortel, en fût-elle un dieu, comme je sens que j'aime déjà mon divin Crucifié. Je ne lui demande pas de me parler d'une voix caressante, de me charger de parures, de m'entourer de fleurs et de parfums comme une idole; je ne lui demande pas de me donner les splendeurs et les délices de la terre, de flatter mon orgueil, de charmer tous mes sens à la fois; je ne lui demande pas de n'aimer que moi seule entre tant de créatures qui remplissent le monde. Chétive, pauvre, presque inaperçue, la dernière enfin de ses servantes, et la moins encouragée, je suis inexprimablement heureuse de le servir et de l'aimer; je ne lui demande que la grâce de l'aimer toujours plus, toujours plus, dans une heure plus qu'en ce moment, demain plus qu'aujourd'hui, et après plus encore, afin que mon amour soit un feu qui me consume, et que mon âme ait des élans qui me tuent, secouant si fortement sa chaîne, qu'enfin elle la brise; qu'enfin, libre de tous ses liens, victorieuse de toutes ses entraves, elle se précipite dans ce cœur de Jésus où elle est appelée, et qu'elle l'embrasse pour jamais. O jour

heureux! le dernier de mon bonheur périssable, le premier de mes éternelles joies! Vivre d'amour, mourir d'amour, renaître pour l'éternel amour!

Ma pauvre Céline, c'est à moi que tu veux peindre le bonheur d'aimer! Je me donne tout entière à l'époux dont j'ai fait choix, je mets un voile sur mon visage, et nul autre que lui ne le verra plus. Je lui donne ma jeunesse et ma vie; je lui donne mes goûts, mes désirs, ma volonté; je lui donne mes mains, mes yeux et mon souffle, ma voix et mon silence, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je fais, et jusqu'aux pensées de mon sommeil; j'abandonne à ses desseins mon corps et mon âme; j'accepte d'avance avec joie les fatigues, les privations, les maladies et les peines qu'il voudra m'envoyer. Ferais-tu cela? Je le fais, et ne crois rien faire; j'aspire à savoir quelque moyen de faire mieux : mais toute la science admirable du cloître ne m'inspirera jamais une action qui soit digne de l'amour de Jésus et de mon amour. Tu n'as pas vu et tu ne verras pas de beauté, ni de jeunesse, ni de grâce, ni de regards pleins de toi; tu ne recevras point de témoignage de tendresse qui remuent ton cœur aussi profondément que mon cœur est remué au seul aspect de la croix où Jésus voulut mourir pour me racheter. Il y a des larmes que tu ne verseras jamais, et des soupirs qui ne gonfleront jamais ta poitrine. Si un jour, pressée de regrets, tu vas devant l'autel répandre en sanglots ton cœur pénitent; si tu reviens avec la résolution de servir Dieu, si tu fais à ce grand Dieu quelque digne sacrifice, alors tu me parleras de ton bonheur. Maintenant tu n'es qu'une enfant éblouie de quelques chimères; tu te crois heureuse, et tu ne l'es pas; tu crois aimer, et tu ne sais même pas ce que c'est que l'amour.

Quand vous dansez au milieu de toutes les magies du monde, dans ces nuits plus spécialement consacrées à vos plaisirs; quand de toutes parts, atteints de démence, riches et pauvres remplissent les salons de leurs vanités et les rues de leurs clameurs, les religieuses de Nazareth se rendent tour à tour dans leur humble chapelle. Là, devant le tabernacle, qu'une lampe éclaire faiblement, chacune d'elles reste une heure prosternée, le front sur la terre, les bras en croix, immobile comme un cadavre qu'on va ramasser bientôt, et rendre à la poussière d'où il est sorti. Ce qu'elle fait là, tu le sais bien. Elle prie, elle prie pour elle et pour ses sœurs sans doute, mais surtout elle prie pour vous; elle prie afin d'écarter de vous la terrible colère de ce Dieu clément, qui vous aime en vain, et à qui vous ne songez pas. O Céline, ma bien-aimée compagne, pauvre petite colombe exposée au filet du perfide chasseur, je te donne rendez-vous, dans cette pensée, à deux ans d'ici! Nos destinées seront fixées, si nous vivons encore; tu seras mariée, et je serai religieuse; tu posséderas le secret du monde, et j'aurai celui de la solitude. Eh bien, d'avance je te fais juge de notre différend. Souviens-toi de moi. Que Céline, belle, brillante, parée, environnée d'hommages, reine de la fête, descende un moment dans son cœur; qu'en ce moment elle songe à Jeanne, vêtue de bure et couchée sur la pierre, les bras en croix, comme un cadavre au milieu des ténèbres; et Céline prononcera si Jeanne est la moins heureuse!

Plaise à Dieu, ma Céline, que je ne te paraisse pas trop digne d'envie, et que d'ici là ton cœur ait su se défendre assez du monde pour pouvoir se consoler de l'avoir aimé! Que le dégoût n'y soit pas devancé par le remords!

Adieu. Je prierai pour toi le jour de ton mariage. Sois

heureuse autant que je le serai lorsque, selon le cérémonial de Nazareth, les quatre plus sages de nos petites filles, vêtues de blanc, couvertes de longs voiles, couronnées de fleurs et tenant une tige de lis, viendront me chercher à ma cellule pour me conduire à l'autel; aimables images de la chaste fécondité de mes vœux, et des anges qui en seront les témoins.

V

Que voyons-nous dans l'histoire des Jésuites? Une société d'hommes pieux, courageux et savants; pieux pour la plupart jusqu'à la sainteté, courageux jusqu'à l'héroïsme; si parfaitement éprouvés, si admirablement dévoués à leurs lois saintes, qu'à peine, dans le cours d'un siècle, en voit-on faillir quelques-uns, qui sont chassés aussitôt. Ces hommes se lancent dans le monde entier au secours de la foi catholique, partout menacée: ils arrachent au protestantisme une partie de l'Allemagne; ils sauvent de ses poisons la Pologne et la Bohême; ils lui défendent l'entrée de l'Italie; ils l'expulsent de la France; ils renouvellent l'esprit de foi en Espagne et en Portugal; ils affrontent les supplices en Angleterre, en Irlande et en Écosse; ils sont civilisateurs au Canada, conquérants comme les apôtres dans l'Amérique et dans les Indes. Des résultats immenses couronnent cet immense travail, mais la compagnie ne triomphe qu'au prix de son sang. Les Jésuites sont partout en butte à la haine, emprisonnés, dépouillés, exilés, tués, mis en lambeaux. On les voit dans l'Inde sur les bûchers et sur les croix, en Angleterre à la

potence, à Paris sur la roue. Le légiste les calomnie du haut de son tribunal, quelquefois lâche comme un guet-apens; l'émeutier les égorge, le sauvage les dévore, le protestant les traque jusque sur les mers, et les coule bas, pendus aux vergues du navire qui portait avec eux l'Évangile chez les idolâtres. Rien n'égale la rage des tyrans contre eux. Élisabeth d'Angleterre n'est pas satisfaite encore lorsqu'ils expirent: elle s'acharne à les déshonorer après qu'ils sont morts; elle y déploie la ruse d'une femme, l'astuce d'un procureur, la basse industrie d'un lettré. Vains efforts! ils triomphent; ils sont plus puissants quand l'orage les a broyés. L'amour qu'ils inspirent est tel, que partout les plus nobles âmes veulent souffrir avec eux. Leurs ennemis croient enterrer des suppliciés, et ne font que consacrer quelques coins de la terre, d'où sort désormais la vertu qui attache les grands cœurs aux saintes entreprises, et où ceux mêmes qui ont applaudi aux bourreaux viennent apprendre le *Credo* des martyrs. Les plus illustres noms de l'Europe se pressent dans l'ordre, pour combler le vide que tant de meurtres y ont fait. Les procureurs généraux d'Élisabeth et de Jacques, les meneurs du parlement, de la Sorbonne et de l'Université, les sénateurs de Venise secrètement gagnés au calvinisme, vivent assez pour voir des lords anglais, des gentilshommes français, des parlementaires, des universitaires, des sénateurs, la gloire de leur pays, de leur caste ou de leur corporation, revêtir cet habit, embrasser cette règle, fortifier cet ordre, cent fois déclarés infâmes. — D'où vient?

M. Süe et d'autres nous assurent que c'est pur attrait pour la scélératesse et le libertinage; mais M. Süe y gagne cent mille francs et l'honneur, d'autres comptent y gagner le ministère. Écrivains et politiques, tout habiles

qu'ils sont les uns et les autres, je doute qu'ils sachent bien ce qui se passe dans une âme qui ne veut que gagner le ciel. Gagner le ciel par le travail, par la prière, par le renoncement, par le dévouement, par les supplices, tel est le but que la compagnie de Jésus propose à ceux qu'elle adopte ; ce sont eux-mêmes qui le disent. Or, *j'en crois des témoins qui se font égorger*.

On allègue le bruit public. Si nous en croyons le bruit public, qui est plus malfamé dans le monde que ces mêmes hommes politiques, à l'abri desquels se renouvellent aujourd'hui des calomnies que ni la mort ni l'histoire ne semblent pouvoir désarmer ? Écrirons-nous l'histoire des ministres avec les journaux, et celle des partis avec les réquisitoires des procureurs du roi ? Mais, s'il y a un bruit public contre les Jésuites, il y en a un aussi, ce me semble, en leur faveur. Ces peuples qui les appellent, ces princes qui les protégent, ces familles qui luttent pour leur confier l'éducation de la jeunesse, ces hommes de bien qui les supplient d'accepter leur vie, ces héros qui les admirent, ces savants qui vont à leur école, ces historiens et ces philosophes de qui les préjugés tombent, faut-il donc les compter pour rien ? Tant de glorieux témoignages seront-ils considérés comme non avenus, parce qu'ils ne sauraient obtenir la vogue brutale d'un pamphlet jeté à la foule par petits morceaux ? J'entends les cent mille lecteurs du *Constitutionnel* hurler que les Jésuites sont des scélérats; mais l'histoire me montre en silence Henri IV qui les soutient, Condé qui les aime, Bossuet qui les loue, Leibnitz qui les honore, Fénelon qui se forme à leurs exemples. Il me semble qu'un mot de Montalembert, qui les vénère hautement, efface plus de boue que n'en peuvent jeter mille feuilletons à cinq cents francs pièce. L'É-

glise, par la voix du concile de Trente, m'en dit davantage encore; et, enfin, j'entends les Jésuites eux-mêmes, je recueille leurs paroles, je connais leurs actions.

Oui, voilà des chrétiens, voilà des prêtres! Je conçois qu'on les haïsse lorsqu'on a le malheur de haïr Dieu, car ils ont des paroles qui le font aimer, et des œuvres plus puissantes encore, plus irrésistibles que leurs paroles. Je conçois que quiconque a voulu faire brèche à cette immuable vérité du catholicisme, au sein de laquelle réside inébranlable le pouvoir de Dieu sur les nations, les ait haïs implacablement. Ils ont élevé autour de la religion un rempart de pierres vivantes qui a cent fois repoussé l'ennemi; ils ont enflammé d'une incomparable ardeur de foi et de sacrifice les hommes qui les ont approchés; ils ont enseigné à des millions de chrétiens l'art de déjouer les subterfuges de l'esprit et les embûches de la chair; ils leur ont appris à mépriser l'argumentation des sophistes et à braver la logique des bourreaux. Tel est leur crime: qu'ils n'attendent point de pardon!

S'il se présentait une association de francs-maçons et de quakers pour faire quelque chose de ce que font les Jésuites; c'est-à-dire qui se retirassent de tout intérêt propre ici-bas pour ne songer qu'aux intérêts des autres hommes, les assister, les consoler, les instruire, exciter les riches à la pitié, les pauvres à la patience, les malheureux à l'espoir, tous à la charité; si l'on voyait leurs efforts souvent couronnés de succès; si l'on savait que leur zèle les porte à supporter toutes les fatigues, à courir au-devant de tous les dangers; s'il était hors de doute qu'ils ont bravé les édits des tyrans pour relever le courage de leurs frères persécutés, j'imagine que le monde n'aurait pas pour eux assez d'encouragements et

d'éloges... Mais, au lieu d'être francs-maçons, ces bienfaiteurs publics sont chrétiens; au lieu de se lier par des cérémonies puériles et sacriléges, ils se lient par des vœux sacrés et irrévocables : dès lors, le monde ne veut pas d'eux ! Ils ont pris le nom de Jésus comme un drapeau de leurs desseins et un mémorial de leurs devoirs : et rien ne leur sera permis, pas même de respirer librement l'air natal; rien ne leur sera pardonné, pas même de consoler un malade, s'ils ne cachent ce nom-là ! Le divin Maître disait aux persécuteurs, il y a dix-huit cents ans : « J'ai secouru les pauvres, guéri les malades et enseigné parmi vous la vérité. Pour lequel de ces crimes me frappez-vous? »

Une seule chose semble plus étrange que cette persévérante injustice : c'est la naïveté avec laquelle les persécuteurs s'étonnent de n'avoir pas vaincu, et signalent l'obstination de notre amour. Évidemment quelques-unes des plus nobles satisfactions de l'âme leur sont inconnues : ils ne comprennent pas la joie qu'il y a d'honorer la vertu proscrite. Nous sommes plus heureux : nous nous inclinons devant ceux que poursuivent tant d'iniques clameurs; et ces injustices, nous les rendant plus respectables et plus chers, les rendent aussi plus forts pour nous diriger. Ils obtiennent de nous plus aisément les sacrifices que nous devons à Dieu. Comment résister, lorsque c'est du haut de la croix que leur voix paisible nous prêche la croix? Libres et honorés, ils pourraient conseiller; injuriés, proscrits, ils commandent, et c'est la gloire de l'âme humaine. Qui nous dit que là n'est pas tout le mystère de ces avanies, dont rien ne les préserve en aucun temps, en aucun lieu? Ils en ont plus de mérites, et nous en retirons plus de profit.

Un gouverneur du Japon, qui n'écrivait point de romans, mais qui voulait plaire à son prince, et qui ne manquait point d'imagination, comme on va le voir, fit construire, sur un cap avancé dans la mer, une prison exposée à tous les vents ; elle se composait de cages où l'on ne pouvait se tenir debout ni s'asseoir, et qui ne préservaient ni des feux du soleil ni des rigueurs de l'hiver. Ce gouverneur jeta là-dedans le père Spinola et quatorze religieux, coupables d'avoir prêché la chasteté, l'aumône, l'égalité chrétienne. Il espérait, en les faisant périr par la faim, par la nudité, par l'infection, mais sans appareil, éteindre le zèle qui se rallumait ailleurs à leurs bûchers. Qu'arriva-t-il? Le nombre des prisonniers s'accrut : des Japonais se dénoncèrent chrétiens pour entrer dans cette prison; et, lorsqu'ils y furent, ils sollicitèrent l'honneur d'être agrégés à la société de Jésus. Spinola les admit; la cage devint un collége de novices. Le gouverneur, voyant ces choses, crut, par le conseil des protestants anglais, qu'il ferait encore mieux de brûler les Jésuites. Après trois années passées dans les cages d'Ormura, Spinola, ses compagnons et ses néophytes, furent conduits au bûcher. Trente et un chrétiens indigènes devaient avoir la tête tranchée le même jour, au même endroit. Quand ces deux bataillons de martyrs se rencontrèrent, Spinola entonna le *Laudate, pueri, Dominum*. Les prêtres, les chrétiens que la mort attendait, ceux qui, dans la foule, s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, tous, d'une voix éclatante, firent retentir le cantique de louanges. Spinola parla ensuite. Les lettrés du Japon, stylés par les marchands protestants de Hollande et d'Angleterre, alléguaient déjà contre les Jésuites les arguments du feuilleton et ceux du *Collége de France*. Spinola, du haut de

son bûcher, dit en peu de mots quelle ambition l'avait animé; il se réjouit de posséder enfin les biens qu'il était venu chercher. Tandis qu'il parlait, il aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. « Un doux souvenir frappe son cœur, et il « demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était « le fils d'Isabelle, que, quatre années auparavant, le Jé« suite avait baptisé, la veille même de son arrestation. Isa« belle soulève l'enfant, qui, comme tous les chrétiens, était « couvert de ses plus beaux vêtements, et elle dit : Le « voici, mon père ; il se réjouit de mourir avec nous ! » « Puis, s'adressant au petit Ignace : « Regarde, continue« t-elle, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, celui qui t'a « révélé une vie mille fois préférable à celle que nous al« lons laisser. Mon fils, implore sa bénédiction pour toi « et pour ta mère ! » Ignace se met à genoux, il joint ses « petites mains; et, déjà presque entouré de flammes, « le confesseur éprouvé par vingt années de tribulations « bénit ce martyr au berceau. Un cri de pitié s'échappe « de toutes les bouches. Pour le comprimer, les juges don« nent le signal de l'exécution, et les trente et une têtes « de chrétiens tombent les unes après les autres[1]. »

Ce moyen de couper court à la vénération qu'inspirent les Jésuites est le seul qui réussisse auprès de ceux qui les connaissent et sont dignes de les connaître. Depuis trois siècles, on n'en a pas trouvé de meilleur; aussi l'a-t-on souvent employé. M. Sue écrit pour les descendants et pour les pareils de ceux qui, tandis que les Jésuites mouraient ainsi, — marchaient et crachaient sur la croix de

[1] *Hist. de la Comp. de Jésus*, t. III, p. 191. Les traits de ce genre abondent dans le savant livre de M. Crétineau-Joly.

Jésus-Christ, pour obtenir le droit de trafiquer. Qu'il se borne à charmer ces *penseurs*, et qu'il consente à nous voir, nous et nos enfants, nous agenouiller, comme Isabelle Fernandez, au pied de l'échafaud.

Cependant, au milieu de ces persécutions, quel miracle fait vivre les Jésuites et les multiplie ? Ils sont toujours, ils sont partout : vaincus et conquérants, détruits et indestructibles. Après Spinola, quand la mort est sûre, pas un missionnaire du Japon ne déserte le poste qui les dévore, et d'autres accourent de l'Europe pour toucher cette terre et mourir dans d'indescriptibles tourments. Les Hollandais et les Anglais établissent sur la côte une croisière sévère; ils étouffent enfin le sacerdoce, et du même coup l'Évangile : les Jésuites alors vont mourir à la Chine, et c'est toujours ainsi. Aujourd'hui même, ils renaissent en Europe sur les débris des lois faites contre eux, comme en Amérique sous les flèches des sauvages, comme en Asie dans les tortures. Je prédis que le monde ne s'en délivrera pas. La calomnie aura beau aiguiser les couperets, préparer les bûchers, irriter les populaces, ameuter les législateurs : tant qu'il sera si glorieux d'être Jésuite, on n'obtiendra pas des chrétiens qu'ils laissent périr ce nom.

Pour que les Jésuites disparaissent sans retour, il faut attendre qu'ils l'aient mérité, c'est-à-dire qu'ils aient failli. Tout ce que l'on peut entreprendre maintenant n'obtiendra qu'un résultat : c'est de pousser dans la compagnie de Jésus la plus grande partie des vocations religieuses. Toute âme amoureuse des opprobres de la croix se sent entraînée vers cet institut, qui représente si bien Jésus insulté, flagellé, condamné, Jésus mort sur le Calvaire, et ressuscité le troisième jour. Là vont les cœurs les plus dévoués, les vertus les plus fortes. Je pourrais dire à certains

journalistes, aussi bien connus de moi que ceux qu'ils outragent, je pourrais leur dire quel jour, à quelle heure, ils ont fait un Jésuite de tel prêtre séculier qui, peut-être, n'aurait jamais songé sans eux à quitter son tranquille presbytère. L'effet est le même sur les laïques. Les Jésuites sont de tous nos prêtres ceux qui voient à leurs pieds le plus de convertis. L'homme qui brise avec les maximes du monde goûte une noble joie à consommer dans leurs mains son sacrifice : c'est une réparation de plus dans cette œuvre des réparations solennelles, et Dieu se plaît à soutenir le courage de ses serviteurs en leur donnant d'absoudre leurs anciens ennemis.

Puissent, — car l'histoire de ces saints instruit à la miséricorde, — puissent tous ceux qui les maudissent, les frappent et les calomnient, n'être assignés qu'à leur clément tribunal! Le spectacle des injustices passées remplit l'âme d'une force singulière contre les injustices du présent : il y laisse presque autant de pitié pour les meurtriers que de pieuse admiration pour les victimes. En voyant ce que sont devenus les uns et les autres, au bout de quelques années, comment plaindre les martyrs? Ils n'ont perdu quelques heures de vie que pour entrer plus tôt en possession d'une gloire dont l'éclat éternel resplendit jusqu'à nous; et certes ils n'auraient rien gagné à mourir paisibles dans leur lit! Comment haïr beaucoup les persécuteurs? Ce qu'ils ont gagné d'argent, de plaisir, de pouvoir, n'a pas duré longtemps! Ils sont morts aussi, ils ont rendu compte à Dieu. L'histoire parle souvent des terreurs de leur trépas; elle ne dit jamais qu'en mourant ils aient chanté d'une voix calme le psaume de la délivrance et loué le Seigneur qui les rappelait à Lui. Elle nous montre leurs rivaux mondains satisfaits, leurs

ennemis vengés, leur pouvoir abattu; point de mère qui vienne implorer leur bénédiction pour ses fils, point d'honnêtes gens qui les envient, qui les admirent, qui les pleurent. Ils meurent, et leur nom, lorsqu'il reste dans les annales humaines, y devient l'opprobre de la page où il est écrit. Est-ce que, comme eux, ne mourront pas et ne seront pas jugés ceux qui les imitent? Est-ce que rien nous dit que les plagiaires vivront plus, ou réussiront mieux que les inventeurs? Est-ce qu'ils ont trouvé l'art de creuser à la vertu des tombes stériles? Ah! sans doute ils nous indignent, ils nous fatiguent; ils retardent jusqu'à demain le bien qui se pourrait faire aujourd'hui même; mais, dans quelques années, lequel d'entre eux, s'il n'a réjoui nos âmes immortelles en détestant son erreur ou son crime, lequel d'entre eux ne nous fera pas pitié?

VI

Je m'étonne un peu de votre doute, Sylvestre. Comment! vous avez de quoi vivre, vous êtes chrétien; vingt bonnes œuvres ne subsistent que par votre zèle, et vous me demandez quel état vous devez prendre? N'en prenez pas d'autre que celui-là ; restez maître de vous-même, et servez les pauvres.

Votre famille vous tourmente, et dit que vous ne faites rien? Tenez registre pendant un mois, pour elle seulement, de vos courses chez les malheureux, de vos visites dans les hôpitaux, de vos quêtes, de vos assemblées de charité ; faites le compte des indigents que vous aurez secourus, des orphelins que vous aurez placés, des bonnes actions que vos importunités et vos prières auront arra-

chées à la paresse, à l'avarice, à l'indifférence de vos amis riches ; additionnez les aumônes de tout genre qui auront passé par vos mains ; dites à votre famille : Voilà ce que je fais. Brûlez ensuite le registre; et, si l'on vous sollicite encore, n'écoutez plus.

Que feriez-vous qui pût vous occuper autant, vous satisfaire autant, vous attirer plus l'estime du monde ?

Serez-vous procureur? Non. Notaire ? A quoi sert un notaire? S'il en faut, les aspirants ne manquent pas. On se presse moins dans la voie où vous êtes ; et, vous absent, qui vous remplacera ?

Je passe sous silence tous les autres offices qui mènent à la fortune ; même ceux, s'il en est encore, qui peuvent n'effrayer point la stricte probité. Quel besoin avez-vous de faire fortune? Le bon Dieu vous a donné six mille livres de rente ; les pauvres en reçoivent un bon tiers, et par-dessus, vous vous donnez vous-même. Si vous entreprenez une fois de gagner vingt mille francs par an, ce ne sera pas pour les distribuer en aumônes; et, le voulussiez-vous, le loisir vous manquerait. Voilà donc une grande perte que vont faire les pauvres : 1° leur part de vos rentes ; 2° votre zèle et votre expérience déjà consommée ; 3° tant de bourses que votre ingénieuse charité sait leur ouvrir, que vous seul pouvez ouvrir, qui se fermeront et ne s'ouvriront plus.

Mais avocat ? — Quoi ! loyal Sylvestre, vous iriez jouer ce vilain jeu du pour et du contre, plaidailler, chicaner, vous entêter, sinon par intérêt, du moins par amour-propre, dans quelque parti injuste; soutenir en plein tribunal l'innocence de quelque garnement à qui la prison est beaucoup plus nécessaire que la liberté ? Si la veuve et l'orphelin ont besoin d'appui, est-il nécessaire que vous

endossiez, pour les défendre, cette même robe qu'endosse à côté de vous leur oppresseur ? Vous défendez la veuve et l'orphelin mieux et plus efficacement que tout ce qu'il y a d'avocats et de juges au palais ; même la veuve et l'orphelin qui plaident, ce qu'on ne voit guère ; et vous les défendez pour rien. Leur faut-il un avocat, vous savez bien le trouver. Leur cause exige-t-elle un mémoire, personne ne le rédige aussi clairement et aussi honnêtement que vous. Qui sait mieux braver l'accueil sec d'un juge, forcer la consigne d'un avoué ? On vous a vu réussir même à rogner des états de frais. Quant au criminel, certes, il n'a jamais trop d'amis ! Vous le savez, et c'est pourquoi les prisons n'ont point de verrous qui ne vous laissent passer. Vous n'apportez point dans les cachots cette honteuse espérance qui marche appuyée sur le mensonge ; vous apportez le repentir, et c'est le trésor qu'il y faut.

On vous parle d'une autre profession, qui n'enrichit point, et autour de laquelle est resté quelque lustre d'honneur : c'est la magistrature ; là magistrature judiciaire, bien entendu. Des magistrats administratifs, je n'en dis rien. Tremblants serviteurs des opinions politiques, ils appartiennent au pouvoir, ils le servent passivement. On ne les choisit point, d'ailleurs, et pour cause, parmi les gens qui vont à la messe : cette carrière donc, la voulussiez-vous prendre, vous est fermée.

Mais un juge est indépendant sur son siége ; et qu'y a-t-il de plus beau que de rendre la justice ? Oui, si l'on rendait la justice, et si l'on était indépendant ! Or, dans l'état où nous sommes, s'agit-il de rendre la justice, ou d'appliquer la loi ? et, je vous le demande, est-ce la même chose ?

Touchant l'indépendance, votre vertu, que je connais, Sylvestre, ne m'empêche pas de connaître aussi la fai-

blesse humaine. La passion d'occuper une place n'est pas satisfaite parce que l'on est placé. Une seconde passion naît aussitôt dans le cœur du fonctionnaire : il veut avancer. Cette passion, comme les autres, trouve accès dans le cœur du juge Pour avancer, le magistrat inamovible devient docile, devient servile. Servile, c'est-à-dire prévaricateur !

Ne vous exposez pas à craindre la malveillance d'un ministre qui peut vous condamner à végéter perpétuellement sur un méchant petit siége de province, sans cesse obsédé de l'ambition de vos parents, si par bonheur vous ne devenez pas vous-même ambitieux.

Et puis, et puis, quand vous pouvez consoler, pourquoi punir? Quand vous pouvez secourir, pourquoi juger? Pourquoi vous lier enfin, quand vous êtes libre?

Est-ce que je condamne toute fonction? Non, mais je vous parle de vous. Je dis que vous faites le bien, que vous servez Dieu, que vous servez l'humanité, que vous servez la patrie, et que la basse sagesse du monde vient vous conseiller de laisser tout cela pour vous servir vous-même.

VII

« Mes frères, nous dit le curé, puisque je vous parle de la paix chrétienne, laissez-moi vous en offrir un bel exemple en vous contant une histoire de famille, la sainte mort d'un pauvre de cette paroisse, que nous avons perdu il y a deux jours.

« C'était un pauvre portier. Il ne connaissait pas Dieu, ou du moins depuis longtemps il ne le connaissait plus, lorsqu'il tomba malade. Heureusement, sa fille croyait. Le

voyant en danger, elle alla prévenir un prêtre, et le prêtre amena dans l'humble demeure une jeune et pieuse dame qui aime à servir les pauvres et à leur parler du ciel. La maladie fut longue et douloureuse, mais pleine de consolations et pour celui qui souffrait et pour ceux qui lui prodiguaient de si tendres soins. Cet homme avait tout de suite ouvert son cœur aux exhortations de sa bienfaitrice; il s'était confessé, la paix régnait dans son âme, la joie y surabondait. On le vit, la veille de sa mort, à peine remis d'un dernier accès de délire, rassembler ses forces, et chanter d'une voix sereine les sublimes paroles prononcées par Notre-Seigneur sur la croix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!* Il les redit à plusieurs reprises; puis tout à coup, troublé d'un scrupule étrange, se trouvant trop paisible quand il allait paraître devant Dieu, il pria son confesseur de lui dire s'il ne faisait point mal de chanter en un pareil moment? — Mon frère, lui répondit le prêtre, les méchants meurent dans l'angoisse, mais les justes sont les amis de Dieu; ils n'ont rien à craindre : c'est en chantant qu'ils doivent mourir. — Ah! reprit le moribond, ce chant était cher à mon père; il me le faisait souvent répéter quand j'étais enfant, et j'y avais pensé toute la nuit. Ne l'oublie pas, ma fille! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

« Vint la dernière heure. Les flambeaux étaient allumés, et le moribond, qui ne devait plus revoir le pâle soleil de la terre, écoutait les prières des agonisants, récitées au milieu des larmes de sa famille par le prêtre qui l'avait assisté, et par cette pieuse dame, l'ange de sa douce agonie. Elle continuait de le servir comme la sœur la plus dévouée. Prosternée au pied du lit indigent, elle achevait saintement son œuvre sainte. Ses prières ardentes frap-

paient, si je puis le dire, à la porte du ciel, où son pauvre frère arrivait, appuyé sur sa noble main. Le mourant, toujours paisible et toujours plein d'amour, calme, quoique impatient de mourir, parce qu'il savait bien qu'il avait gagné le but et qu'il ne retournerait pas en arrière; le mourant baisant un crucifix dont ses yeux et ses lèvres ne s'éloignaient plus, répétait avec une expression ineffable ces seuls mots : « O Jésus ! ô Jésus ! c'est de tout mon « cœur ! » Et cela voulait dire : C'est de tout mon cœur que je m'associe à ces prières; c'est de tout mon cœur que je vous offre mes souffrances et ma vie; c'est de tout mon cœur, grand Dieu, que je vous aime, que je regrette mes péchés, et que je m'abandonne à vous ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !* Paroles d'un Dieu sur la croix, que ce pauvre homme sans lettres retrouvait par la seule inspiration de son amour. Tant il est vrai que le parfait chrétien, dans quelque situation qu'on le prenne, s'il obéit aux lumières de la foi et s'abandonne aux impulsions de la grâce, est un autre Jésus-Christ.

« Mais écoutez ce qui me reste à vous dire. Vous avez vu la splendeur de la confiance; voici, mes frères, la splendeur de l'humilité. Cette pieuse dame qui était là, les prières finies, se lève, prend la main du mourant, et se penche à son oreille : « Mon ami, lui dit-elle, vous savez « combien je vous aime, et avec quel zèle j'ai voulu vous « servir. Vous êtes maintenant dans la grâce de Dieu : don- « nez-moi votre bénédiction pour moi et pour mon en- « fant. » Elle s'agenouille; et le pauvre moribond, à qui elle demande cette grâce, se dresse, soutenu par le prêtre, qui voit cette grande action, et qui l'admire en pleurant. Il étend sa main sous la tête courbée de sa bienfaitrice, et, avec la dignité des patriarches : « Oui, madame, dit-il,

« je vous bénis, vous, votre enfant, et tous ceux que vous « aimez. Puisse Dieu vous accorder de mourir aussi con- « tents que je meurs ! » Il retombe, sourit encore, baise encore le crucifix ; et, dans un dernier soupir de joie, il exhale doucement son âme, délivrée de nos misères. »

Voilà ce que notre curé nous disait tout à l'heure au prône ; et c'est ainsi qu'il nous parle souvent, sans négliger son discours, et sans y mettre trop de soin. Il y avait là beaucoup de personnes qui pleuraient ; et plusieurs, dans le nombre, ne manqueront pas d'imiter la charité de la dame inconnue. Le curé n'ayant pas dit le nom de cette dame, nous avons cherché à deviner qui ce pouvait être. Nous en avons trouvé une dizaine qui sont aimables, riches et charmantes, et toutes capables d'avoir fait ce que je viens de conter ; et peut-être n'est-ce aucune de celles-là, mais une autre que nous ne connaissons point, et de qui nous savons seulement que c'est une dévote exacte aux offices.

Je veux, par cet exemple, consoler les gens d'esprit qui tremblent toujours d'avoir dans leur maison une de ces dévotes, ou femme, ou fille, ou mère, et qui font des livres, les infortunés ! pour conjurer un tel péril. La vérité est que ces dévotes ont leurs inconvénients, dont le moindre n'est pas sans doute de peu lire et d'aimer peu ces mêmes livres, si plaisants et si doctes, qu'on fait pour les détourner du temple, du prêtre et de Dieu. Elles gardent à table et dans la chambre à coucher de certains scrupules, très-gênants pour un mari philosophe, — c'est un professeur de morale qui l'assure et qui s'en plaint. Du tranchant de sa parole, cet homme fauche et déchire les vieilles croyances ; c'est sa fonction dans le monde ; c'est de quoi le louent hautement quinze ou vingt feuilletons : même il est arrivé que deux ou trois évêques ont daigné

le combattre, et que des prêtres en chaire ont parlé contre lui. Il espère bien que l'histoire ne l'oubliera pas; le voilà classé parmi les ennemis de l'Église : c'est lui qui s'appelle aujourd'hui Voltaire, et qui secoue si fortement l'autel, que Dieu menace d'en tomber.

Lorsque cet homme rentre à sa maison, ivre des applaudissements de cent morveux et de quarante cuistres, n'est-ce pas grand'honte pour lui de trouver debout à son foyer, vivantes, vivaces, enracinées indestructibles, toutes les « superstitions » qu'il fait métier de détruire? Sa femme revient du sermon, sa fille étudie le catéchisme; sa vieille mère, qui n'a pas encore lu son dernier pamphlet, tient ouverte à la main la *Guide des pécheurs*, où elle voit qu'il sera damné!

Oui, pauvre homme, cela est triste et humiliant! Mais un jour, après tant d'éloges qui te viennent de tous côtés, et que tu mérites bien, il te viendra la fièvre ou quelque autre chose, qui te tiendra sur ton lit, sans force et bientôt sans espoir. Tu souffriras, tu songeras que tu vas mourir, et ton cœur frémira dans ta poitrine à cette pensée formidable de la mort. Il n'y aura plus d'applaudissements, plus de couronnes, plus de fanfares : tout au plus les journaux, s'ils ne t'ont pas oublié, annonceront, en moins de lignes qu'ils n'en faut pour conter un vaudeville, que les lettres te vont perdre et qu'elles sont désolées. Babouin ne fera pas l'article qu'il te promet dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est l'heure des récapitulations sérieuses et des grandes angoisses. Les problèmes tant de fois tranchés par les *vivat* de la canaille se représentent tout vivants. Jésus-Christ ne paraît plus si misérable; on n'est plus si sûr d'avoir bien vécu pour la vie future; les petites explications accommodantes qu'on s'est données du

but et de l'avenir de l'âme ne paraissent plus si plausibles : on tremble. Voilà le moment où la dévote a son prix ! Elle est là, pleine de douceur et de bonté. Dans ces troubles, dans ces remords, dans cette horreur, elle apporte discrètement la lumière, le pardon, l'espérance; elle montre une croix, elle fait venir un prêtre ; elle inspire à l'homme d'esprit qui va mourir, le courage d'écouter une fois sa raison et son cœur, et de se sauver, s'il en est encore temps.

VIII

J'avais cinq ans lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie et de mon âme, me donna un frère. La plus ancienne joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur; dès qu'il put parler, il me consola. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse, parce que cet enfant m'a aimé! Que d'heures pénibles, pleines de mauvais conseils et promises au mal, ont été abrégées par sa présence, et terminées innocemment dans les fêtes du cœur!

Nous allions ensemble à l'école, nous revenions ensemble au logis; le matin je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisions cause commune. Je ne le laissais point insulter; et lui, quand j'avais quelque affaire, sans s'informer du sujet de la querelle, sans considérer ni la taille ni le nombre de mes ennemis, il m'apportait résolûment le secours de ses petits poings, et je

devenais tout à la fois accommodant et redoutable, tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups dans la bagarre. Certes, je n'ai pas subi une punition, qui ne l'ait indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix, et la moitié de sa moitié de pomme. Telle était notre mutuelle affection, que les préférences qui le cherchaient ne le rendaient pas orgueilleux, ni moi jaloux.

Nous connaissons bien notre histoire ; chaque jour, nous en évoquons les chers souvenirs. Dînettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout reparaît, après vingt ans, frais et entier comme un événement de la veille ; tout nous charme. Nous ne voyons pas que nous ayons une seule fois voulu méchamment nous affliger. Souvent j'aurais fait l'école buissonnière ; mais il m'aurait suivi, et j'aimais mieux, ô merveille ! quel que fût le beau temps, remplir mon devoir avec lui que de lui faire partager la responsabilité de mon crime. Nous traversions des jardins pleins de choses tentantes, et je regardais tout d'un œil stoïque. Ce n'était pas pour éviter de lui donner mauvais exemple : c'est qu'il n'aurait pu, à son âge, fuir aussi lestement que moi. Hélas ! quand sentirai-je, à l'exemple de saint Augustin, de vrais repentirs pour avoir volé tant de poires ! Mais il y en eut beaucoup de volées par amour fraternel.

Il fallut quitter l'école, et l'y laisser. J'allai bien loin travailler à gagner ma vie. Nous cessâmes, quelle douleur ! de nous voir tous les jours. Mais le dimanche nous réunissait. Presque toujours il était le premier au rendez-vous, sous le troisième arbre à gauche d'une allée de catalpas, au Jardin des Plantes. Il faisait un grand détour pour s'y rendre sans traverser le pont d'Austerlitz, afin

d'avoir un sou de plus à mettre dans la bourse commune qui pourvoyait aux réjouissances de ce jour bienheureux. Quels battements de cœur quand le premier arrivé voyait poindre l'autre au bout de l'allée ! Quelles angoisses et quelles terreurs quand l'un des deux se faisait trop attendre ! Mon Dieu, n'a-t-il point été écrasé par une voiture? Ne s'est-il point laissé tomber dans la Seine en regardant par-dessus les parapets ? Car on aimait à voir nager les caniches, et c'était grand plaisir de suivre la manœuvre des trains de bois qui passaient sous les ponts. Et si le pont s'était écroulé !... Dans ce temps-là, on ne supposait jamais une maladie : on était si jeune, et si bien organisé pour vivre ! mais on redoutait les accidents. Ces épouvantes allaient jusqu'aux larmes. Il n'y avait point de raisonnement qui pût les calmer, ni de livre nouveau capable d'en distraire. Enfin le frère paraissait, et il n'était plus question que de se réjouir. Un jour, nous arrivâmes tous deux au rendez-vous dans le même moment, de bonne heure, par le plus beau temps du monde. J'étais plein de mystère et de joie; une plénitude de contentement débordait dans ses regards, dans ses sourires, dans toute sa personne. Il apportait quinze sous et un saucisson ; j'apportais deux pains de seigle et un billet de spectacle. O la merveilleuse journée ! et que l'on peut être heureux, bonté divine, à raison de sept sous et demi par tête !

Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'hommes, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui portaient leurs provisions dans le même panier : l'un ne peut souffrir, que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir, que

l autre ne soit heureux ; l'un ne peut tenter une aventure, que l'autre n'en coure les chances aussitôt. C'est pourquoi, après des séparations, des épreuves, des vues diverses, nous nous sommes embarqués sur le même navire, afin de défendre le même pavillon. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie; aucune dissonance ni de goûts, ni de volontés, ni de désirs. Il est mon conseiller, et il me croit son guide ; il connaît mes défauts, et il ne les voit jamais ; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend, qui, devant Dieu, prie pour moi ; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir, et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux ; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent, et toutes mes peines compatissant ; et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi.

Nous sentons notre richesse. Nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble; car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même cœur, même labeur, de nous donner même repos à l'ombre du même clocher!

Or nous causions hier tous deux. Un chagrin avait traversé son âme, je l'avais consolé, et nous gardions le silence. Tout à coup, souriant, il me dit :

« Il y a des gens pourtant qui veulent abolir les frères ! »

La veille, en effet, un socialiste nous avait longuement entretenus de la nécessité de supprimer la famille, — parce que « l'égoïsme familial » renferme l'homme dans

un cercle étroit et le distrait des soins et de la tendresse qu'il doit à l'humanité.

« Remarque, dis-je, que ce bon apôtre, si empressé d'abolir l'*égoïsme familial*, a aussi un frère et des sœurs, qu'il n'a jamais aimés, et qu'il a cessé de voir. Quant à sa tendresse pour l'humanité, elle médite de nous tirer des coups de fusil, à nous autres qui comptons pour quelque chose nos parents.

« — Et il finira par là, reprit mon frère; car lui et les siens regardent fermement comme d'horribles vices toutes les vertus qu'ils n'ont pas... Mais je les défie d'affiler assez le couperet de la guillotine pour couper de tels liens. »

IX

Loin de la ville et du grand chemin, au sein d'une vallée de la Corrèze, étroite, sombre et profonde, s'élève solitaire, sur le bord d'un ruisseau, une humble maison, sanctuaire de probité, de travail et de paix. C'est le moulin de Cors, dont l'activité égaye ce site un peu sauvage. Là, renfermée dans ses collines revêtues de bruyères, et cachée encore sous l'ombre grave des châtaigniers, vit tranquille une famille que Dieu a glorieusement bénie. La vénérable veuve qui, entourée d'une verte postérité, régit doucement ce petit royaume, a donné le jour à deux missionnaires, et déjà l'un des deux est mort martyr; l'autre attend. Pauvre femme! heureuse mère! L'enfant qu'elle prie et qu'elle pleure était né dans le moulin où elle a toujours vécu; il est allé, à trente ans, mourir aux extrémités du monde. Elle venait d'apprendre cette nou-

velle ; elle écoutait, troublée d'horreur et de joie, les détails du supplice : un autre de ses enfants, le dernier-né, s'approche, l'embrasse, et lui dit : « Je pars ; Dieu m'appelle où mon frère est mort. Ma mère, bénissez-moi; je veux ouvrir le ciel aux bourreaux de votre fils. » Voilà les grandeurs de cette vallée inconnue ; voilà ce qu'on a souffert, voilà ce qu'on a rêvé dans ce pli de terrain entre deux collines sur lequel aucun souffle de l'ambition humaine n'a jamais passé, et que Dieu s'était plu à combler de sagesse et de bonheur.

M. Pierre-Rose-Ursule-Dumoulin Borie, né le 20 février 1808, fut, dès son jeune âge, pieux, doux et fort. Un vieil oncle, curé de la paroisse voisine, commença son éducation ; il prédit que son élève aimerait Dieu et l'Église. En effet, malgré de légers relâchements suivis de prompts et vifs repentirs, Pierre ne cessa de croître en vertu, comme il croissait en force et en intelligence. Cependant, même au séminaire, il éprouvait des doutes sur sa vocation. Il avait voulu être médecin, il voulait être soldat. Un cahier des *Annales de la propagation de la foi* tomba entre ses mains. En lisant ces naïfs récits des travaux, des souffrances, des supplices des missionnaires, il n'hésita plus ; il sut que faire de tout le courage et de toute la charité qu'il sentait en lui. Il garda profondément au fond de son âme un secret si terrible pour sa mère ; mais il se prépara sur-le-champ à la rude carrière qu'il était fier d'embrasser. Pendant ses vacances, dont il allait jouir au moulin, il remplissait les devoirs d'un zélé catéchiste, ardent et infatigable à toutes les œuvres de la charité, acceptant toutes les fatigues, s'imposant toutes les privations, toujours paisible, toujours content. On admirait sa vertu, et on ne la connaissait pas. Sa mère était

heureuse : elle le voyait déjà curé de la paroisse ou dans les environs, fixé près d'elle à jamais, là pour l'aimer, là pour la consoler, là pour lui fermer les yeux. Il ne disait rien ; il se tournait vers Dieu en silence, demandant pour lui les épreuves et les palmes de l'apostolat, pour sa mère la résignation. Son père, entouré de ses soins et soutenu de ses prières, était mort avec la sérénité des élus.

Le moment vint enfin de se déclarer. Formidable moment ! Le malheureux jeune homme, qui avait déjà d'étranges combats à livrer contre lui-même, et qui ne pensait pas pouvoir jamais se rendre digne du sacerdoce, ni assez aimer le Dieu saint auquel il offrait sa vie, eut à résister aux prières de toute sa famille, aux larmes, au désespoir de sa mère. Ne comptant plus ses autres enfants, et lui montrant ses vêtements de veuve, elle lui demandait s'il voulait aussi mourir et la laisser seule entre deux tombeaux. Hélas ! on ne lui épargnait aucune de ces mille amertumes dont les meilleurs d'entre le monde abreuvent quiconque se veut donner à Dieu entièrement. « Si je parlais, pensait-il, de traverser l'Océan pour aller chercher la fortune ; si je m'engageais dans les armes pour obtenir un peu de renom, ma mère sans doute pleurerait encore ; mais les autres se rendraient à mes désirs, et la forceraient d'y acquiescer ! » Tous les jours on revenait à la charge pour le dissuader de partir. On le respectait trop pour faire briller à ses yeux les lointaines splendeurs où le prêtre peut prétendre ; mais on lui montrait le travail et les privations qui l'attendaient sur les lieux mêmes, dans le diocèse, sans les aller chercher si loin. Pour se fortifier contre des coups répétés à chaque instant, son âme avait besoin d'un grand appui. Il alla le demander à la sainte Vierge, au sanctuaire de Roc-Amadour, célèbre dans toute

la contrée. Prosterné devant la miraculeuse image que les fidèles vénèrent depuis quinze siècles, il passa une nuit en prières : ce fut la veille des armes; elle le rendit invincible, et la persécution cessa. La pieuse mère craignit à la fin que tant de résistance n'offensât Dieu. Plus forte, quoique toujours inconsolable, elle donna le consentement qu'elle n'osait plus refuser.

Pierre fixa dès lors en lui-même le jour très-rapproché de son départ. C'était une fête de famille. Il avait tendrement pensé que les parents réunis au moulin ce jour-là, assisteraient sa mère dans le moment douloureux qu'elle voulait croire encore éloigné.

Une dernière fois il se promène autour de la maison paternelle et contemple le doux vallon où il est né; une dernière fois il s'assied au banquet patriarcal, entre tous ces êtres chers qui ne savent pas qu'ils ne le reverront plus, et qui ne répondront point à son adieu; une dernière fois aussi on le presse et on le conjure de rester, et les arguments du monde sont vaincus par sa patiente résolution. La nuit est venue, tout dort; il sort à petit bruit de sa chamvre, le corps brisé par un violent accès de fièvre, le cœur saisi d'une angoisse immense, l'âme inébranlable et sereine. Il passe près du lit où dormait son oncle, qui fut pour lui un second père; il passe près du lit de sa mère, il ne s'arrête pas, il franchit le seuil! Voilà ses liens rompus, le voilà libre; il éclate en sanglots et s'enfuit. L'homme qui venait de faire un tel sacrifice était dans sa vingt-deuxième année. Un an après, le 1er décembre 1830, ordonné prêtre avec dispense d'âge, il s'embarquait au Havre pour Macao. Les directeurs du séminaire des Missions l'avaient gardé un an, et le jugeaient digne du combat.

La procure des Missions à Macao est le premier noviciat des martyrs. C'est là que, l'œil attaché sur le péril, les nouveaux arrivés s'étudient à perdre assez leur physionomie européenne pour pouvoir au moins franchir la frontière qui les sépare de la croix. Travail plus difficile pour M. Borie que pour un autre. Sa haute taille, sa chevelure blonde, lui ôtaient absolument l'espérance de ressembler jamais aux Cochinchinois. Mais il le savait depuis longtemps, et déjà, au moulin de Cors, il se disait : « Je serai difficile à cacher, on m'aura bientôt pris ; je m'en irai à Dieu plus vite ! » Du reste, comme tous ses confrères, il apprenait promptement ce qu'il fallait savoir, et profitait de s'être si bien habitué d'avance à la gêne et aux privations. Sa destination était pour le Tonquin, dont la frontière n'est qu'à cent cinquante lieues de Macao. Cependant, depuis un an, aucune nouvelle n'arrivait de cette chrétienté. Les missionnaires savaient seulement que la persécution y était imminente ; M. Borie n'en désirait que plus ardemment d'arriver. Enfin on reçut un message. La persécution sévissait au Tonquin. Un évêque, Mgr Longer, venait de mourir après cinquante-cinq ans d'apostolat ; un missionnaire français était malade, deux prêtres indigènes étaient morts, trois autres étaient emprisonnés ; plusieurs chrétiens avaient subi des condamnations. L'avenir s'annonçait plein de menaces; il fallait du secours. Le 27 janvier 1832, M. Borie s'embarqua pour pénétrer dans le Tonquin par la Cochinchine, allongeant son voyage de quelques centaines de lieues : mais qu'est-ce que cela ? Il avait trois compagnons, jeunes et forts : M. Molin, destiné aussi au Tonquin, M. de la Motte et M. Viale, qui devaient rester en Cochinchine. Tous sont morts : M. Molin, en traversant une rivière ; M. Viale, de

ses fatigues; M. Borie par le glaive; M. de la Motte, en prison pour la foi.

Le voyage fut difficile : ces pays ont une sorte de civilisation; il y a des fonctionnaires, de la police, des douanes [1]. Il fallait rester coucher au fond d'une barque, ou enfermé dans un palanquin. On traversait des villages dont tous les habitants chrétiens gémissaient en prison. Si l'on pouvait s'ouvrir à quelqu'un, c'était à un homme, à une pauvre femme que la persécution avait déjà ruinés, et souvent mutilés. M. Borie, mettant le pied sur le district qu'il venait évangéliser, à six mille lieues de la France, fut reçu par un prêtre français, M. Masson, du diocèse de Nancy, qui l'accueillit avec l'affection d'un compatriote et la charité d'un apôtre. M. Borie commença auprès de lui son dernier apprentissage.

Ces deux hommes, dès qu'ils se furent approchés, se lièrent d'une amitié sainte. Ce fut M. Masson qui, plus tard, faisant son supérieur de celui qui avait été son élève et son subordonné, désigna M. Borie pour l'épiscopat. Dans les premiers temps, ils faisaient ensemble leurs courses, ensemble leurs exercices de piété. Cachés le jour, ils parcouraient la nuit les vastes régions où les fidèles sont dispersés parmi les païens; prêchant, catéchisant, confessant, encourageant les prêtres indigènes, réformant les abus; bref, l'accablant et glorieux métier des apôtres. Au bout de six mois, M. Borie pouvait marcher seul. Il connaissait assez le difficile idiome annamite pour entendre les confessions et même prêcher. Son courage allait jusqu'à l'imprudence. On vit un jour venir un mandarin,

[1] *La Cochinchine et le Tonquin*, par M. Eugène Veuillot; 1 vol. in-8°, Paris, 1859. Cet ouvrage contient le tableau du pays et une très-noble et très-intéressante histoire des Missions.

M. Masson lui fit signe de se sauver, et disparut par un chemin écarté ; M. Borie se plaça sur la route et attendit de pied ferme. Le mandarin, accompagné d'une grosse escorte, passa, regardant avec étonnement ce géant, qui le contemplait d'un œil sûr ; mais il ne dit rien. M. Masson, de retour, blâma vivement une pareille témérité. Le jeune missionnaire convint de son tort ; il avait voulu *voir de près ce mandarin*. Disons tout de suite qu'il croyait bien ne compromettre que lui-même ; son zèle ne négligeait aucune précaution pour éviter le moindre accident aux chrétientés confiées à sa sollicitude.

Cet état d'inquiétude et de crainte, qui exige tant de prudence, tant de déguisement et de secret, ce n'est pas encore là ce qu'on appelle la persécution. Les missionnaires s'estiment tranquilles, tant que la police ne vient pas fouiller les villages qu'ils habitent, ou lorsque, traduits devant les fonctionnaires administratifs, ils peuvent se tirer de leurs mains moyennant quelque rançon. La vraie persécution ne se fit guère attendre.

En ce temps-là régnait en Cochinchine un prince nommé Minh-Menh, homme d'esprit, politique fin et tenace, mais perdu de mœurs, cruel, et qui détestait le christianisme et les chrétiens. Le 6 janvier 1833, sept ou huit mois après l'arrivée de M. Borie, Minh-Menh publia un édit qui ordonnait à tous les chrétiens d'abjurer leur religion, et qui prescrivait aux autorités de rechercher et de punir avec une souveraine rigueur quiconque refuserait d'obéir, « afin de détruire par là cette religion jusqu'à sa dernière racine. » La terreur se répandit parmi les fidèles ; quelques-uns se sentirent chanceler ; l'hôte des missionnaires leur ferma sa porte. « Je ne me rappelle pas, dit M. Masson, avoir jamais vu M. Borie si joyeux et si gai

que ce jour-là. » Il conserva cette bonne humeur; sa sérénité ne se démentit pas un instant. Le bon M. Masson confesse que plus d'une fois le spectacle de ce grand et simple courage servit à le consoler. Dans le fait, la vie des deux missionnaires devenait affreuse. Ils erraient sans abri, chacun de son côté, de tanière en tanière. Ce n'eût été rien; mais qu'allait devenir leur pauvre peuple? Hélas! souvent ils avaient la joie de le trouver ferme; mais parfois la crainte et les tourments faisaient des apostats. Au milieu de ces peines, M. Borie redoublait d'ardeur. M. Masson, duquel il se rapprochait quelquefois, voyait sa piété grandir, et même était obligé de modérer son abstinence et ses mortifications.

L'année 1833 se passa ainsi. 1834 sembla s'ouvrir sous de meilleurs auspices : les mandarins n'avaient persécuté que par obéissance et commençaient à mollir; un nouvel édit vint les stimuler. La peste et la famine s'ajoutèrent à la persécution. Ce surcroît de maux fut presque un bien. De toutes parts on accusait la cruauté du prince; les païens eux-mêmes regardaient les fléaux qui accablaient le pays comme une punition céleste. Cette clameur monta jusqu'au trône; Minh-Menh, malade des suites de ses débauches, en fut un moment épouvanté. Il parut s'amender; et, copiant une cérémonie d'expiation empruntée aux usages royaux de la Chine, il fit une confession publique de ses torts, que l'on connaissait fort bien, comme d'avoir levé trop d'impôts, donné des exemples funestes aux mœurs, etc. Du crime d'avoir persécuté les innocents, il n'en dit rien; sa passion l'emporta sur sa conscience et sur l'avis des mandarins qu'il avait convoqués, un peu comme dans la fable. Cependant il ne revint pas immédiatement à la violence contre les chré-

tiens, et tenta de les prendre par des moyens philosophiques. Ses lettrés compulsèrent les écrits de morale, particulièrement les livres de Confucius : ils en composèrent un décalogue qui fut proclamé dans l'empire; en même temps le prince institua quatre grandes fêtes religieuses, autre parodie sacrilége du christianisme. Les dix commandements de Minh-Menh et ses quatre fêtes pourraient aussi bien être l'œuvre de nos meilleurs éclectiques que celle d'un tyran barbare. On y recommande la sociabilité, la pureté d'intention, la sobriété, les vertus de famille, la chasteté ; bref, toutes les vertus que le législateur n'observait pas. Minh-Menh connaissait notre sainte religion; il se la faisait expliquer par un illustre missionnaire, M. Jaccard, alors prisonnier, et plus tard martyr. Il avait voulu surtout composer un christianisme à son usage. L'entreprise ne réussit point; elle fut bafouée, et la persécution reprit son cours.

Durant l'année 1834, M. Borie avait été fort malade, et il avait craint la mort, comme il pouvait la craindre ; car il consentait bien à donner sa vie, mais il désirait aussi répandre son sang. Depuis qu'il connaissait sa sublime vocation, c'était, on l'a vu, le vœu de son âme. Dieu, qui voulait l'exaucer, lui rendit la santé. Les années 1835, 1836, 1837, et le commencement de l'année 1838, furent remplis de ces héroïques travaux qu'aucune parole ne peut décrire, et que l'imagination même parvient difficilement à se représenter. Un excellent évêque des missions, monseigneur Retord, en a donné un court et charmant tableau dans une lettre écrite au milieu de ses courses apostoliques et qu'il a intitulée les *Plaisirs du missionnaire*, parce qu'en effet, pour ces grandes âmes, c'est une joie de souffrir et de mourir tous les jours.

M. Borie connaissait amplement ces plaisirs, il les goûtait avec ivresse : on sent, dans les lettres douces et rares qu'il écrit à ses amis de France, une âme où surabondent les voluptés du sacrifice. Ce n'était pas assez pour lui. Il voulait aller trouver Minh-Menh dans sa capitale, et défendre devant lui la cause des chrétiens. M. Jaccard et M. Masson combattirent son projet : il n'y renonça que parce qu'avant tout il voulait obéir.

Mais le moment était venu, pour ce digne serviteur, de rentrer enfin dans la maison de son Maître, les mains pleines d'œuvres, et par la porte de sang, comme il l'avait tant demandé. Au mois de juillet 1838, M. Borie fut dénoncé. Averti à temps, il s'enfuit d'abord, et on le chercha inutilement pendant plusieurs jours : personne ne le voulait livrer. Pierre Tû, son catéchiste, un tout jeune homme, se laissa battre à plusieurs reprises jusqu'au sang, plutôt que de dire où il était; une fille de seize ans, qu'on trouva dans la maison qui lui servait d'asile, reçut trente coups de rotin, et on ne put lui arracher une parole. Cependant le fugitif ne jugeait pas possible d'échapper. Serré de près, il s'était, pour dernière ressource, caché dans un endroit isolé, sous un monceau de sable. Les gens de police y vinrent. Jugeant à leurs discours qu'on l'avait trahi, il se leva, et dit à ses hommes, comme Jésus : « Qui cherchez-vous? » Ils l'arrêtèrent, et, après l'avoir lié et frappé, ils le conduisirent au mandarin. C'était le 31 juillet 1838.

Son supplice commença dans ce moment même, et dura jusqu'au 24 novembre, où il fut décapité. Le reste d'une si belle vie n'est plus qu'un transport de joie sublime et de sublime courage. Devant les juges, au fond des prisons, sous le fouet des bourreaux, au milieu de ses compagnons (les prêtres annamites Vincent Diem et

Khoâ, le catéchiste Tû, et l'officier Antoine Nam) qu'il réconforte, qu'il édifie et qui vont mourir comme lui, il est partout et toujours ce qu'on l'a toujours vu, sage, paisible, doux, joyeux. Il écrit à ses amis, à ses supérieurs, à ses chers collègnes de la congrégation des Missions étrangères, pour leur demander de se souvenir de lui devant Dieu. Il écrit à sa famille pour lui annoncer sa mort prochaine. Pas un mot qui ne parte du cœur le plus tendre ; pas un mot qui trahisse le moindre regret! De cette prison où il attend le martyre, les pieds chargés de chaînes et la cangue au cou, il voit cette heureuse vallée où il aurait pu vivre, et son âme n'a pas même à retenir un soupir. Il faut étudier de telles vies, pour savoir ce que c'est qu'un chrétien.

Ce fut en prison que M. Borie reçut les lettres qui le nommaient évêque d'Acanthe, et vicaire apostolique du Tonquin occidental. Il les garda sans en parler et n'en fit pas mention même dans le touchant adieu qu'il adressa à sa famille.

La sentence qui condamnait ce martyr avait été soumise à la sanction royale. Elle ne revint qu'après un assez long délai, pendant lequel monseigneur Borie s'était fait aimer de ses juges et de ses geôliers presque autant que de ses compagnons eux-mêmes. Le mandarin disait que, s'il ne s'agissait que de perdre ses appointements et sa dignité pour sauver la vie de l'Européen, il le ferait volontiers. On ne peut s'empêcher de comparer ce sentiment du magistrat païen et barbare, aux fureurs infâmes des misérables apostats auxquels un autre Minh-Menh livre en ce moment d'autres martyrs [1]. La sentence arriva;

[1] Les catholiques de Russie

Minh-Menh en ordonnait l'exécution immédiate. Le mandarin exprima aux condamnés le regret de ne pouvoir différer d'un jour; il aurait voulu leur préparer un festin. Monseigneur Borie se prosterna devant cet homme : « Mes vœux sont accomplis, lui dit-il. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour mes compagnons et pour moi, et je vous en témoigne ma reconnaissance en me prosternant devant vous, ce que je n'ai fait pour personne. »

Tout était prêt. On vint chercher les saints; mais, avant de les emmener, le mandarin leur déclara que, quoique condamnés définitivement, s'ils voulaient consentir à fouler aux pieds la croix, on leur ferait grâce. Au nom de tous, monseigneur Borie répondit qu'ils préféraient la mort. Il embrassa son disciple, le jeune Pierre Tû, qui avait espéré mourir avec lui, et qui pleurait parce que le roi lui refusait cette consolation suprême. Le cortége se mit en marche vers les portes de la ville, à travers une foule immense. Monseigneur Borie s'avançait à grands pas, portant sa cangue, saluant avec bonté les personnes qu'il connaissait, et se retournant parfois pour voir si les deux prêtres cochinchinois, ses compagnons, pouvaient suivre. Tous les trois montraient un visage rayonnant; leur course était finie, le ciel allait s'ouvrir! Un seul officier avait été dur et méchant pour eux pendant leur captivité. Il interpella monseigneur Borie, et lui demanda si enfin il craignait la mort. Le saint répondit qu'il n'était ni un brigand ni un rebelle; qu'il ne craignait que Dieu, et que, si c'était à lui de mourir aujourd'hui, demain ce serait le tour d'un autre. L'officier ordonna de le souffleter; les soldats s'y refusèrent. Un moment après, arrivé au lieu du supplice, le saint confesseur appela un greffier,

et le chargea d'aller dire à cet officier que, s'il avait pu l'offenser, il lui demandait pardon.

Les trois martyrs, débarrassés de leur cangue, prièrent une dernière fois. Ensuite monseigneur Borie, s'étant assis les jambes croisées, se dépouilla lui-même de son habit, et tendit tranquillement sa belle et noble tête. Un coup de cymbale retentit; les deux prêtres annamites furent étranglés en un clin d'œil. Mais l'Européen devait mourir par le glaive. Le bourreau, tremblant d'avoir à répandre le sang du juste, s'était enivré pour se donner un peu de courage; sa main mal affermie frappa sept fois avant d'abattre la victime.

X

Quelques jours avant qu'on fermât la maison des Jésuites à Paris, à la suite des interpellations de M. Thiers, j'eus besoin de parler au père de Ravignan. Il ne manquait pas certes d'affaires; mais je voulais l'entretenir des miennes. Il était tard; je le surpris, le balai à la main, dans sa cellule, qu'il allait bientôt quitter. Le temps lui avait manqué toute la journée pour *faire* sa chambre. Ce balai ne m'a pas moins touché que le plus beau de ses sermons. Je sentis parfaitement dans ce moment-là que M. Thiers aurait beau dire, qu'il ameuterait en vain toute la presse, toute la Chambre, toute la rue, que cela n'empêcherait pas les Jésuites de durer plus longtemps que lui. J'avoue que j'en fus consolé.

XI

Nos bas-bleus communistes ou qui vont l'être, espèces zélées pour le bonheur du peuple, se rient agréablement des dames de charité, mais non de toutes, car il y en a de deux sortes.

Quelques bourgeoises panthéistes, subitement enrichies ou vieillissantes, recherchent fort ce titre ; il annonce une certaine fortune régulière, une vie décente, des relations honorables ; il vous fait figurer dans les journaux à côté de beaucoup de noms distingués. Le mari, qui n'est point bigot et qui hait les Tartufes, ne laisse pas de voir avec plaisir sa femme devenir dame patronnesse ; sa caisse en paraît plus sûre. Ces troupes auxiliaires de la charité ont leur côté défectueux. Ce serait aux curés et aux confrères de Saint-Vincent de Paul d'y prendre garde. Mais quoi ! les patronnesses sont si rares, il en faut tant ! Un pauvre curé ferait quêter le diable, pour peu que le diable voulût bien ganter ses griffes, et promît de ramasser cent francs. Avec cent francs on meuble une famille, on lui donne un lit, du bois, du pain. Nos Célimènes pourraient s'employer à quelque chose de pire. J'en connais une, des plus délurées, qui se mit en campagne un jour, pleine d'ardeur, pour une œuvre qu'elle ne connaissait pas bien. Elle nous rapporta de quoi renvoyer à son village une petite paysanne qu'elle avait, six mois auparavant, à peu près perdue. Ces dames de charité-là sont chères aux bas-bleus ; la satire les ménage.

Celles à qui l'on en veut sont vraies et franches chré-

tiennes, femmes de bien dans toute la force du mot, et qui aiment Notre-Seigneur. Elles nourrissent plus de pauvres que l'espèce poétique et lettrée ne fait de bâtards. Vieilles et jeunes, animées d'un feu qui s'accroît sans cesse, elles courent à tout ce qui souffre autour d'elles.

Que de fois on a vu la comtesse de ***, cachant sous sa mante des provisions et des vêtements, battre à pied le pavé des rues pauvres! Que de fois on l'a vue se glisser dans les allées sordides, monter au cinquième étage, et ne redescendre qu'allégée de tout ce qu'elle portait, et souvent encore de sa bourse! Que de fois elle est rentrée à son hôtel, mouillée, épuisée, sous un grossier parapluie d'emprunt; car prendre un fiacre, ce serait trop cher; il y a encore dans quelque taudis des gens qui attendent vingt sous pour dîner. Elle se repose un instant, elle donne audience à quelque confident de ses nobles fatigues, et elle repart. Elle va visiter une école, un asile d'orphelins dont sa charité est le principal ou l'unique appui; elle va dans un hôpital s'asseoir au chevet d'un malade abandonné. Cette femme qui porte deux des plus beaux noms de France, qui est riche, qui est malade, elle passe des heures entières, tenant compagnie, faisant le catéchisme et la lecture à des pestiférées dévorées toutes vives par la débauche. Auprès d'elle, dans sa maison bénie, elle a ses belles-filles jeunes et brillantes, qu'elle dresse à l'égaler un jour.

Voilà les femmes de qui Lélia nous dit ironiquement qu'elles sont « les mères des pauvres. » Je viens de le lire. C'est le dernier trait au détail des perfections d'une princesse sicilienne qui va devenir amoureuse d'un jeune peintre en bâtiments : *On ne l'appelait pas la mère*

des pauvres! Je le crois! Pour celle de qui je parle, Lélia, les pauvres l'appellent leur mère, — et ses enfants aussi.

Un jour, une émule de la comtesse de *** entra dans l'échoppe d'un savetier. Elle quêtait pour les pauvres de la paroisse, et elle comptait recevoir du savetier quelque obole; mais c'était un libre penseur, qui, la regardant aux pieds, vit assez qu'elle ne venait pas pour affaire. Il resta donc noblement couvert, et ne se dérangea point. Quand la dame eut exposé le motif de sa visite : — « Plus souvent, lui dit-il, que je vous donnerai de quoi acheter vos robes à falbalas ! — Monsieur, répondit-elle, grâce à Dieu, mon mari peut m'acheter des robes. Je ne quête pas pour moi, mais pour nos pauvres; et je me présente de la part de M. le curé. — Ce n'est pas moi, reprit l'homme, qui vous donnerai mon argent pour que vous alliez le manger avec votre curé. »

Elle salua, et elle alla quêter ailleurs, laissant le savetier fort content de lui-même. Le soir, des amis à qui elle contait en riant son aventure lui demandèrent le nom de cet homme. « Point du tout, dit-elle; il quêtera sûrement à son tour, et je ne veux pas vous exposer à l'assister de mauvaise grâce. »

Lélia, cela est pourtant mieux que de couronner de fleurs clandestines quelque plafonneur ou quelque menuisier !

XII

Paul et moi, nous avions un ami qui n'était pas chrétien encore; mais nous étions remplis d'espérance, à cause

de son amour infini pour la pureté. Il se nommait Ambroise. Jamais langue plus enthousiaste n'avait redit, développé, rajeuni parmi nous les vieux arguments du panthéisme. Souvent il nous éblouissait, et nous ne savions que répondre. Mais nous répétions entre nous, sans être grands philosophes : « N'importe, Ambroise sera chrétien, parce qu'il reste pur. » En effet, on pourrait presque le dire : Quiconque est pur et veut l'être est déjà chrétien. La pureté est charitable ; il y a tant de maux qu'elle ignore et tant de passions qu'elle fuit ! La pureté recherche la solitude : Dieu s'y trouve ! La pureté est mère de la prière : Ambroise ne croyait point, et cependant il priait. La pureté ne donne point de scandale, et c'est pourquoi beaucoup de malheurs n'arrivent point à l'âme pure. Non-seulement la pureté ne corrompt point le prochain, mais elle l'édifie. Enfin, naturellement la pureté aime Dieu, qui est la source de la pureté et la pureté même ; si elle ne l'aime pas, c'est qu'elle l'ignore. Jamais elle ne le peut haïr ; instinctivement elle le cherche ; il est son pôle ; malgré l'obscurité et l'espace, toujours elle se tourne vers lui ; et, lorsqu'elle l'a rencontré, elle s'y attache avec une énergie invincible. « Le panthéisme d'Ambroise, répétions-nous, est la plus folle des inconséquences ; il a trop d'esprit pour ne pas s'en apercevoir un jour. »

Sa vie était étrange. Riche, beau, robuste, chimérique, éloquent, élevé aux écoles du siècle, ne sachant rien de Dieu, obstiné à n'en rien apprendre ; au milieu de tout cela, c'était l'existence d'un mystique du moyen âge. Il aimait éperdument les mystères de la nuit, le vent, la tempête, les étoiles. Dans la froide saison, il passait de longues heures sur le bord de la mer, savourant cette fureur de l'Océan qui est fort chantée des poëtes, mais que les plus

épris chérissent à la platonique, du coin de leur feu. Au cœur de l'hiver, il allait pieds nus marcher dans la neige, parce qu'elle est d'une blancheur et d'une pureté sans égale, et il l'embrassait avec le respect d'un chaste amour. D'une même tendresse il admirait la beauté pudique des fleurs.

Un jour, en Italie, loin de nous tous depuis plusieurs mois, il entra dans une pauvre église. C'était la fête de sainte Agnès, martyre, l'une des trois souveraines patronnes de la pureté. Un moine prêchait. Il écouta, il pleura; il sortit convaincu que nous lui avions dit la vérité. Le soir même, il frappait à la porte d'un couvent; le lendemain, il demandait d'y achever ses jours. Résolu de suivre en tout le conseil du divin Maître, il voulut aussitôt vendre tout son bien, pour en distribuer le prix aux pauvres. Or il avait cinquante mille francs de rente. Ce fut une clameur. On jugea que l'homme qui possédait cette fortune en terres de Normandie, et qui voulait s'en défaire, était fou. Alors il vint; il alla trouver sa mère, et lui dit: « Tu vois que je ne suis point fou. Cependant, si tu veux me faire interdire, je ne plaiderai point contre toi. » Et il s'en fut paisiblement chez les trappistes, où il attendit le jugement des hommes. Le tribunal normand le jugea fou et très-fou. On lui retira l'administration de tous ses biens. Il pria qu'on voulût bien lui donner de quoi retourner à son couvent d'Italie. « Non certes, lui répondit-on, nous n'aurons point cette cruauté. — Je ferai donc à pied la route, dit-il, et en demandant l'aumône. »

Il partit à pied, son bâton d'une main, son chapelet de l'autre, demandant chaque jour aux pauvres un morceau de pain et un gîte, qu'ils ne lui refusèrent pas; il but l'eau des ruisseaux, et il fit ainsi toute la route jusqu'à son cou-

vent, où il arriva sans une obole, la tête nue et les pieds en sang. Il y fut reçu par la sainte charité du Sauveur ; il y est encore, couchant à terre, mangeant à peine, toujours dans l'ardeur de l'oraison ou dans les ravissements de l'extase.

Nous aussi, nous le crûmes fou. Paul alla le visiter à la Trappe. Il lui conseilla de voir du monde, de faire encore des voyages, d'admirer encore ces beautés de la nature qui l'avaient tant charmé. « Oui, répondit Ambroise, je les ai vues, et elles m'ont charmé. Ces magnificences sont comme les degrés par où l'âme qui cherche Dieu s'élève, pour le découvrir des hauteurs. Maintenant mon âme a trouvé : elle voit, elle adore la magnificence des magnificences, et la merveille des merveilles. Qu'importent les choses d'en bas ? Pourquoi veux-tu que je redescende l'escalier ?

— Ami, m'a dit Paul à son retour, Ambroise n'est pas fou ; mais nous sommes lâches. »

XIII

Tout le monde connaît la façon épistolaire des femmes d'élite d'aujourd'hui ; j'entends par là, non celles qui écrivent des romans, mais celles qui les lisent, qui les rêvent, qui les font ; les femmes de la classe riche, qui vont au théâtre et aux Chambres ; qui tiennent tête, dans les salons, aux hommes politiques, aux hommes de lettres, aux hommes du monde, et qui sont au courant de tout ; enfin, celles que Jean-Jacques, en son temps, appelait *les femmes qui pensent*. Cinquante fois par an elles confient quelque

chose à la *Gazette des tribunaux*, et révèlent au public leur plus intime correspondance. L'orthographe est bonne et la syntaxe supportable : pour le surplus, il y a peu de mâles, même dans les feuilletons à quinze francs, qui soient aussi ridicules, aussi mièvres et aussi plats. Évidemment, ces belles dames n'ont jamais lu un bon livre, ou n'en ont jamais senti le mérite. Elles tâchent d'imiter Balzac, qui est leur grand auteur; mais elles n'atteignent pas même au talent de M. Brot. Le naturel surtout leur manque. Je ne me rappelle pas qu'une seule ait écrit à son amant de façon à faire supposer qu'elle l'aimât. Jamais une parole franche, jamais un mot parti du cœur, jamais l'expression d'un vrai remords : rien que pose et que fraude. Ont-elles un cœur? Tout ce qui émane d'elles n'exhale qu'un fumet d'esprit gâté, qui perce à travers je ne sais quelle vapeur de musc et de patchouli.

Ces pièces de police correctionnelle et de cour d'assises m'ont donné l'idée d'un livre qui sera très-beau, si Dieu permet que je le fasse. Il n'y aura pas un mot de ma main. Je le composerai de lettres écrites sans art, par des femmes sans littérature; des femmes qui ne vont point dans le monde ni au théâtre; épouses ou vierges; femmes chrétiennes; femmes qui ne pensent point.

Je réunis lentement les matériaux de ce volume; il sera petit, car les femmes dont je parle n'écrivent guère, et leurs lettres ne courent point. Ceux qui les reçoivent, ou ne les apprécient pas et n'en parlent pas, ou savent ce qu'elles valent et ne s'en dessaisissent pas. J'en ai quelques-unes pourtant, que m'ont livrées la piété, l'admiration ou la mort : chefs-d'œuvre échappés de mains inconnues, qui n'ont jamais soupçonné qu'elles traçaient des choses sublimes! C'est là qu'on entend parler le cœur,

et la raison, et la grâce; c'est là que l'éloquence tonne, et que la pitié pleure, et que la passion gronde, et qu'une logique irrésistible verse à flots la persuasion; c'est là aussi que se déploient les ressources infinies de cette aiguille d'acier qu'on appelle la langue française, sans égale pour faire passer partout le fil souple et fort du bon sens! Il y a une pauvre fille de vingt ans, sans esprit, sans beauté, sans études, bonne tout au plus à gagner huit cents francs comme institutrice, dont j'ai cinq ou six lettres. Je ne les donnerais pas pour autant d'autographes de madame de Sévigné. Que renferment donc ces lettres? Rien que la peinture d'un cœur plein de foi, d'une charité invincible. L'humble fille raconte ses efforts pour convertir un père qui vit dans la débauche et une mère qui croupit dans l'impiété, pour préserver un jeune frère qui incline au mal, pour élever une petite sœur. Elle exerce sur toutes ces âmes ignorantes ou brutales l'ascendant de sa vertu : elle sait les contenir, elle sait les aimer, elle sait les respecter. Elle dit à chacun ce qu'elle veut lui dire, et comme elle le veut dire, et dans la limite où il peut l'entendre, avec une force, une mesure, une clarté que rien ne surpasse, et toujours dans la langue et la forme des maîtres, sans employer un mot faible ou vulgaire, sans se servir d'une tournure lourde ou languissante, avec un jet continuel de pensées lumineuses, hardies, vraies comme son cœur.

Une autre, une bourgeoise de Paris, morte à trente ans, a décrit la maladie et la guérison de son enfant, sauvé par miracle : une centaine de pages, jetées en quelques veilles, et qu'elle n'a point relues. Elle écrivait, vaguement agitée du pressentiment de sa fin prochaine, pour que son fils, venu en âge d'homme, connût non l'amour de sa mère,

mais l'amour de Dieu. Ce récit, jusqu'ici caché au monde, paraîtra cependant; il réfutera tout seul tant d'injures dont le professorat philosophique et le feuilleton androgyne ont entrepris de souiller la femme chrétienne. Il sera aussi, peut-être, tout ce que conservera notre langue des monceaux de papier que les femmes *qui pensent* ont griffonné depuis vingt ans.

XIV

Que Dieu te bénisse, homme d'or, jeune cœur plein des vertus antiques! Tes pareils, rares en tout temps, semblent n'exister dans le nôtre que comme une dernière protestation du bien contre le mal vainqueur. Tu cours docilement à tous tes devoirs, tu pries Dieu, tu aimes les pauvres, tu respectes les supérieurs et les vieillards, tu travailles sans te plaindre, tu ne sais pas faire un mensonge, tu n'es pas jaloux, tu te loues de ton sort obscur.

Heureuse ta jeune épouse, chaste comme toi! heureux ton fils au berceau! heureuse ta fille, fleur aimable qui va croître à l'ombre de la prière, et qui, ne sachant point parler encore, sait déjà sourire au nom de Jésus! Heureuse ta maison, asile d'honneur et de pureté, bien fermée aux souffles mauvais de ce monde, et dont jamais le blasphème, ni l'avarice aux conseils perfides, ni l'envie aux louches regards, ni l'ambition chargée de songes homicides, ne franchiront le seuil sacré!

J'ai vu ce miracle, j'ai vu le marbre brut devenir cette statue parfaite.

Il était bon, sans doute; mais son intelligence et son

cœur fléchissaient au mal, emportés des mêmes désirs, des mêmes passions, des mêmes oublis que la masse commune de ces prodigues qui perdent en orgies les dons du ciel. La première fois qu'on lui parla de Dieu, il se moqua, et ne parla que de ses plaisirs. Son art, qu'il aimait pourtant, ne tenait que des discours impurs; son cœur, accessible à l'orgueil, ne croyait pas à la vertu.

Dieu se fit entendre, et je n'oublierai jamais cette merveille. Le matin, allant à l'église, où il devait participer au banquet eucharistique, il disait : « Je crois, mais je tremble ; je suis à Dieu, mais j'ai peur du monde : s'il me raille, je puis retourner à lui. »

Une heure après, quel changement! « Ah! s'écriait-il, allons conter mon bonheur à tous ceux que j'ai connus. Allons leur dire que je suis chrétien, et qu'il faut qu'ils le deviennent; allons crier partout que c'est une folie de ne pas suivre l'Évangile, et de ne pas adorer Jésus-Christ! »

Je le vis dès lors, emporté sur les ailes de la foi, monter vers Dieu sans cesse, et s'affliger toujours de ne pas monter assez haut. Soudain celui que j'avais connu plein de vanité et d'orgueil fut un modèle de modeste douceur; la chasteté voilà ses regards, hier encore si hardis; la charité régna dans cette âme qui n'avait été que généreuse, et le voilà humble, grand et heureux.

XV

Le supérieur des Frères de Saint-Jean de Dieu parlait d'un pauvre reconnaissant : « Ce n'est pas l'espèce de gens qu'il nous faut. Ceux qui nous viennent couverts de lèpre

et mourants de faim, que nous mettons dans nos plus belles chambres, près desquels nous passons les nuits, que nous soignons à grands frais, et qui, guéris sans qu'il leur en ait coûté un sou, vont publier que nous les avons négligés, rudoyés, empoisonnés, rançonnés, et que nous sommes des scélérats, — voilà nos bonnes rencontres. »

XVI

Illustres bourgeois, vertueux socialistes, conservateurs de la société qui voulez détruire la vieille religion, destructeurs de la vieille société qui la voulez rebâtir sur une religion neuve, écoutez cette histoire plus intéressante que vos systèmes, et faites connaissance avec des personnages plus savants en politique conservatrice et en nouveautés socialistes que vous ne l'êtes tous.

Les plus austères d'entre vous connaissent les prêtresses des muses, et leur ont fait mainte offrande; mais connaissez-vous les *Sœurs des pauvres?* Ce sont d'humbles ouvrières de Bretagne, de ce pays absurde où l'on croit en Dieu, monsieur Proudhon; de ce pays noir, où sous votre chère monarchie constitutionnelle, sages bourgeois, votre chère Université frappait de cent francs d'amende une vieille qui, tout en gagnant sa journée de dix sous à filer sa quenouille, s'était permis d'enseigner le catéchisme aux enfants du village. Et peut-être que les Sœurs des pauvres n'ont étudié le catéchisme que de cette façon illégale.

Elles étaient deux, elles avaient seize et dix-sept ans, elles travaillaient de leur aiguille et gagnaient dix sous, douze sous dans les bonnes journées, dont elles donnaient

aux pauvres la plus grande part. Elles aimaient les pauvres, car elles aimaient Dieu ; elles aimaient Dieu, parce qu'elles avaient appris le catéchisme, peut-être en fraude.

Je suis forcé d'avouer qu'elles se confessaient. Leur confesseur était un petit vicaire de Saint-Servan, fraîchement sorti du séminaire, ne sachant guère de grec, n'ayant guère d'éloquence, peu de grâce, point de style ; quelque chose de bien méprisable à comparer aux garçons de l'École normale qui étudient sous M. Vacherot ! Un jour ses deux pénitentes le prièrent de leur apprendre à aimer Dieu davantage encore. — Jusqu'à présent, leur dit-il, vous avez donné aux pauvres ; maintenant, partagez avec eux. Il y a dans la ville tout plein de vieilles femmes indigentes et infirmes ; elles ne vivent que d'aumônes, elles boivent et s'abrutissent, et leur âme est abandonnée. Recueillez une de ces malheureuses ; vous la nourrirez, vous la servirez, vous lui parlerez du ciel. — Ainsi vous aimerez Dieu plus que vous n'avez fait.

Les deux petites ouvrières, le soir même, avaient une compagne, ou plutôt une maîtresse. Elles s'en trouvèrent si bien, qu'au bout de peu de temps elles en eurent une seconde et bientôt une troisième. — Mais comment les nourrirez-vous ? — Nous mendierons, répondirent-elles. Au lieu de trois, elles en eurent six. Alors Dieu leur envoya des aides.

La première qui se joignit aux fondatrices fut Jeanne Jugan, une rentière ! Après avoir servi de bons maîtres, Jeanne, déjà âgée, vivait de son travail et d'une petite pension de cent cinquante francs. Elle se refit servante, servante des pauvres, donnant à ses nouveaux maîtres ce qu'elle avait reçu des anciens. D'autres encore vinrent se consacrer à servir ce qu'il y a de plus abandonné dans le

monde et de plus repoussant aux yeux de la chair, les vieillards infirmes, hommes et femmes, non-seulement perdus de maladies, mais souvent dégradés, rendus méchants par une impiété grossière. Aucune de ces jeunes filles n'était riche. A l'exception de Jeanne, elles n'avaient rien, absolument rien que leur aiguille, leur amour et leur vertu. Le nombre des pensionnaires croissait. Les sœurs quêtèrent, comme les fondatrices en avaient donné l'exemple. De maison en maison elles demandaient ce que les domestiques ne peuvent pas vendre, ce que l'on donne aux chiens, ce que l'on jette : croûtes, restes de tout genre. Émerveillée de leur charité, la population entière les honora. Chose admirable ! les autorités ne songèrent point à appliquer les lois et règlements contre la mendicité. Tout venait en même temps, tout croissait dans la même mesure : les pauvres, les novices, les offrandes.

La congrégation naissante ne pouvait plus tenir dans son berceau, une chambrette au-dessous du sol de la rue, où l'eau entrait les jours de pluie. On manquait d'argent pour acheter une maison. Sans se décourager, les hospitalières entreprirent de bâtir elles-mêmes. On les vit prendre la pioche et apporter des pierres. Alors l'honneur des ouvriers s'émut; tout ce qu'il y avait dans la ville de maçons, de charpentiers, de bon peuple se rassembla : — « Nous vous aiderons, dirent-ils aux fondatrices, dans ce que vous faites pour nous. Nous allons vous donner un jour de travail par semaine et bâtir votre maison; et ce sera de l'ouvrage bien fait. »

La maison s'éleva. Aussitôt achevée, elle se trouva pleine. Déjà la communauté était assez nombreuse pour fonder une seconde maison à Dinan, une troisième à Rennes. Tout cela date de neuf ans. C'est le 15 octobre 1840

que Marie-Augustine et Marie-Thérèse, les deux fondatrices, recueillirent leur première pensionnaire. En 1848, une quatrième fondation s'est faite à Tours ; en 1849, une cinquième à Nantes, une sixième à Besançon, une septième à Paris. Malgré la perturbation jetée par les événements dans les œuvres de charité comme dans les affaires de commerce, les fondations réussissent et prospèrent, les religieuses abondent, l'Ordre grandit[1].

Car, j'ose maintenant le dire, les *Sœurs des pauvres* forment un Ordre religieux ; elles prononcent des vœux, elles observent une règle monastique, elles ont une supérieure générale. C'est ce que l'on a toujours fait, c'est ce qu'il faudra toujours faire lorsque l'on voudra tout de bon, et efficacement, donner son temps, sa jeunesse et sa vie au riche labeur de la charité. C'est peu d'avoir des sentiments tendres et philanthropiques ; de tels dévouements exigent un fond plus solide : il faut les appuyer sur le crucifix; il faut que ni les yeux, ni l'âme, ni la pensée, ne s'éloignent de ce Dieu percé de cinq plaies, de ce corps flagellé, de ce front couronné d'épines, de ces pieds, de ces mains, de ce sein d'où coule le sang qui a lavé le monde, de ce cœur adorable, plus déchiré par nos ingratitudes que par le fer des bourreaux ; il faut venir là, se tenir là, dans les fatigues, dans les dégoûts, dans les accablements, regarder, adorer, imiter, se dire : « Comme il a fait pour moi, je ferai pour lui. » Grand Dieu ! si l'on ne vous aimait, qui donc nous ferait aimer les hommes? Sait-on ce qu'il en coûte à ces chrétiennes pour servir les maîtres qu'elles se sont donnés, et passer leurs jours et leurs nuits parmi ces infirmités, ces maladies, ces dé-

[1] En 1860, après vingt ans, il y a plus de cinq cents sœurs et plus de cinquante maisons; les pauvres recueillis se comptent par milliers.

compositions de la vieillesse? Elles sacrifient plus que leur jeunesse et leur liberté, elles sacrifient leur vie, elles meurent avant l'âge. Mais que leur importe! Elles ont soigné les plaies de Jésus-Christ, et il ne leur a pas laissé l'exemple de vieillir.

J'ai eu l'honneur de voir, pour la première fois, madame la supérieure générale dans sa maison de Tours. Cette illustre femme est une des deux fondatrices, une de ces deux petites ouvrières qui gagnaient, il y a neuf ans, dix sous par jour avec leur aiguille. Elle a maintenant le gouvernement de sept maisons et de cinq cents personnes; elle est digne par son esprit, autant que par sa vertu, du grand fardeau que ses sœurs lui ont remis. Conduit par elle, j'ai visité sa quatrième fondation, la maison de Tours, où elle était arrivée quelques mois auparavant avec deux compagnes, sans bagages, ayant pour tout pécule, à elles trois, une pièce de vingt sous. Quelle pauvreté céleste! Il n'y a pas même de chaises au parloir, et le supérieur général, ce même vicaire de Saint-Servan à qui tout remonte, a fabriqué de ses mains, avec des débris de vieux meubles, le confessionnal où il rend la dignité d'enfants de Dieu aux pauvres que les sœurs ont ramassés dans les rues. La maison renfermait alors quatre vieillards hommes, et vingt-six pauvres femmes âgées de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans. Toutes les misères physiques et morales sont là rassemblées; mais non, elles n'y sont plus : elles n'ont pu franchir ce seuil où l'espoir, l'amour et la paix attendent ceux que personne n'aime et qui n'ont plus ni paix ni espérance. J'ai vu des vêtements propres, des visages gais et même des santés charmantes. Entre les jeunes sœurs et ces vieillards il y a un échange d'affection et de respects qui réjouit le cœur.

Toutefois les nouveaux arrivés ne sont pas toujours tendres. Les sœurs ont été plus d'une fois battues. L'un des hommes se montrait rude et impoli. — « C'est un esprit-fort, me dit-on en souriant, il a beaucoup lu, et il méprise encore un peu ceux qui croient en Dieu et qui prient. Dans un mois, vous ne le reconnaîtrez plus. Il se sera confessé. »

A l'infirmerie, un seul lit était occupé. Une bonne vieille y mourait, la paix sur le visage et le crucifix aux mains. Elle avait été administrée dans la matinée. Nous lui demandâmes comment elle se trouvait : « Heureuse, heureuse, répondit-elle ; j'espère que Dieu me donnera place dans son paradis et que j'y serai bientôt. » Elle nous pressa de prier pour elle. Elle était si calme, si douce, d'un air si vénérable, que nos cœurs nous commandaient de nous mettre à genoux pour implorer de Dieu la grâce d'une semblable mort. « Voilà, nous dit madame Marie-Augustine, la première conquête que nous fîmes ici. Lorsque nous arrivâmes, ses enfants, des ouvriers pourtant qui gagnent leur vie, venaient de la chasser, ne voulant pas la nourrir davantage. Elle ne pouvait leur pardonner cette cruauté, et tous ses discours n'étaient que malédiction et blasphème. Elle meurt en priant pour eux et en leur donnant du fond de son âme sa bénédiction... qu'ils ne viendront pas recevoir. »

Dans la cuisine, je vis un amas de toutes sortes de débris, rapportés le matin de cinquante maisons. On fait réchauffer, on raccommode tout cela, et c'est la nourriture de tout le monde. Les religieuses s'astreignent en tout au régime de leurs pauvres, et il n'y a nulle différence, sinon qu'elles servent et qu'ils sont servis. Cette récolte de la charité se fait tous les jours deux fois. Tout arrive à point

pour les besoins du moment; au souper rien ne reste, au déjeuner rien ne manque. La charité a donné la maison; lorsqu'il survient un pensionnaire, elle envoie le lit et le vêtement.

C'est ainsi, c'est par ces moyens que la révérende mère Marie-Augustine et ses sœurs reconnaissent et pratiquent le « droit à l'assistance. » Elles n'ont pas attendu pour cela le préambule de la Constitution de 1848; elles n'ont point lu les socialistes ni les économistes d'aucune école. Niera-t-on qu'elles aient une science, pourtant? N'ont-elles pas résolu le problème d'assister le pauvre sans dégoût pour elles, sans humiliation pour lui, sans dépense pour l'État, sans rien imposer au public que le plaisir de donner? Quelle est donc cette science qui fait de tels prodiges? Eh! mon Dieu! c'est tout simplement la science de Jésus crucifié. Organisez maintenant cette œuvre sur les bases de la science moderne personnifiée par les socialistes, tant ceux qui savent l'être que ceux qui croient ne l'être point, — et beaucoup de conservateurs sont dans ce cas; — supprimez le crucifix, et mettez à sa place la Philantropie, l'Attraction, l'État : aussitôt il faut demander à l'impôt de faire chichement et de mauvaise grâce ce que la charité faisait amplement; au lieu d'assister les pauvres, vous engraissez d'avides employés; au lieu de sœurs qui servent les vieillards comme des filles servent un père, que dis-je, comme des vierges chrétiennes servent Dieu lui-même, vous avez des mercenaires qui détestent le pauvre et qui en sont haïs; en un mot, au lieu de la maison des SŒURS, vous avez Bicêtre, une maison de force!

Voilà pour le droit à l'assistance. Si je voulais chercher ce que la religion a fait pour le droit à l'instruction

et pour le droit au travail, je n'aurais pas de peine à trouver, et dans le passé et dans le présent, des exemples et des contrastes analogues à ceux que je viens d'indiquer. La ourgeoisie, gouvernée par les *Libres penseurs*, n'a pu détruire, malgré le zèle qu'elle y a déployé, toutes ces œuvres de salut public, dont l'Église catholique avait couvert la France et le monde; et le socialisme n'invente rien de monstrueux et d'absurde que cette incrédulité bourgeoise n'ait depuis longtemps mis en pratique, dans le dessein d'en finir plus vite avec les importuns bienfaits du crucifix...

Il est vrai qu'aujourd'hui le libre penseur bourgeois se ravise; il fait de beaux discours, où il prouve très-bien au libre penseur démocrate le danger de tant de fausses promesses faites au peuple. Il est tard, et le démocrate désarçonne d'un seul mot toute l'éloquence du bourgeois. Que promettrez-vous donc au peuple? Que lui donnerez-vous? A cette question, les plus capables restent court. C'est qu'il faut promettre, c'est qu'il faut donner quelque chose. Mais quoi? On ne le sait plus, ou l'on craint de le savoir.

Il faut donner la Foi, l'Espérance et la Charité, trois choses que depuis un siècle on s'efforce à bannir des institutions et des mœurs; trois choses nécessaires, indispensables, qu'aucune combinaison, qu'aucune force ne peut remplacer. — Et c'est pourquoi j'ose dire que l'homme attendu, celui qui sauvera la société, ne sera ni un prince, ni un soldat, ni un orateur, mais un SAINT.

XVII

Le philosophe, l'historien, le politique, le romancier, le feuilletonniste, le critique, mille grimauds dont les plus vaillants et les plus capables ne doivent qu'à l'abaissement général des courages et des intelligences l'honneur d'avoir une renommée, voyant reverdir le vieux tronc catholique, se sont rués sur cette frêle espérance, pour l'anéantir d'un seul coup. Un Napoléon de journal, passé maître en tout art de mensonge, les commande, et mérite cet honneur. Sous lui combattent, à la tête des cohortes, cinquante cuistres, pour lesquels nos pères n'auraient jamais eu assez de sifflets. Le reste, en nombre infini, se presse autour de ces généraux; chacun sait empoisonner le débile trait qu'il lance. C'est une conjuration des plus misérables passions qui soient dans l'homme. Il ne s'agit pas de faire prévaloir une hérésie ; il s'agit d'étouffer la religion. S'il y a, dans la cohue, des génies qui croient avoir trouvé mieux que le christianisme, ils sont rares ; on ne les voit point, ils n'ont aucun crédit. La masse est composée de malheureux qui ont leurs raisons pour haïr la morale divine, d'industriels qui gagnent leur vie au métier de la corrompre, et d'une quantité de niais qui croient urgent d'empêcher que le clergé ne prenne leurs biens, leurs enfants et leurs femmes. Tout cela fait rage, déclame, barbouille, compile, imprime, réimprime. Des abjectes archives de l'athéisme sortent mille platitudes sans nom, remises à neuf par des esprits faits pour les comprendre, trop stériles pour les inventer. Les capables d'aujourd'hui

font les fiers sous la défroque de ceux que l'on conspuait au siècle passé. Ils invoquent Voltaire ; Voltaire eût rougi d'eux, Voltaire est mort ; c'est Thersite qui mène le combat, et Tabarin sonne la charge.

Combien de temps durera cette guerre, et quel en sera le résultat ? Dieu le sait ! Songeons seulement aux devoirs qu'elle impose à quiconque connaît encore un peu la justice et la vérité. L'Église, sans doute, a deux armes qui ne lui manqueront pas : les siècles passés, les siècles à venir. Nous savons bien que l'impartiale voix de la postérité dira des anticatholiques de notre temps ce qu'elle dit aujourd'hui de leurs devanciers ; et peut-être nous serait-il permis de nous endormir au bruit de ces voix malfaisantes, que le dégoût du monde étouffera demain. Mais l'esprit se révolte et le cœur s'indigne en les écoutant. Comment s'endormir ? comment se taire ?

Ils blasphèment la lumière, ils outragent la vertu. Ils ont compris que la force de l'Église est dans le respect qu'elle mérite et dans le bien qu'elle fait : ils ne veulent pas que l'Église soit respectée et qu'elle fasse le bien. Ils ont décrété que sa science n'éclairerait plus l'ignorant, que sa voix ne consolerait plus le malheureux, que sa main ne nourrirait plus l'affamé. Ils ont dit à l'enfant du peuple : « Le frère des écoles t'empoisonne. » Ils ont dit au malade des hôpitaux : « La sœur de charité te tue ! »

Ils ont conduit la multitude au bord des champs où commençait à verdir l'espoir de la moisson, et ils lui ont dit : « Vois ! on veut te faire manger de l'herbe ! Les prêtres ont enfoui dans cette terre le blé mûr, pour te le ravir. Ravage cette terre, et reprends ton bien ! »

Ils se sont penchés à l'oreille crédule du peuple, et ils ont murmuré des mots infâmes : un rire obscène leur a

répondu. Le jour n'est pas loin où ces semences porteront leur fruit. Le peuple, enivré de haine, se ruera, comme ils l'ont voulu, sur la lumière, sur la main, sur le champ de la charité : il brisera, il dévastera, il tuera. Puis il aura faim et soif, et il se lamentera dans les ténèbres. Mais que leur importe? Ils auront vaincu.

Si le peuple se plaint, ils lui diront qu'il est libre, et que la superstition ne souille plus son âme. S'il se plaint encore, ils feront avancer du canon. Il n'y aura plus d'Église; mais de la poudre et de la mitraille, il y en aura toujours! Oh! chrétiens, combattez et priez! Combattez pour retarder, ne fût-ce que d'un instant, cette catastrophe, hélas! prochaine. Priez, afin que Dieu en abrége la durée.

Priez surtout afin de mériter ou de mourir saintement, ou de survivre utilement. Plusieurs d'entre vous mourront, ils seront la semence; mais beaucoup seront épargnés pour garder le champ et pour recueillir les gerbes. Car, si Dieu laboure, qui doutera de la moisson?

Ils ont creusé une fosse. Ils y tomberont avec vous, et eux seuls n'en sortiront pas.

Les renards ont apporté la flamme, et lui ont dit : « Dévore les oiseaux! » L'incendie a fait son œuvre; la forêt n'est plus; les lions ont péri dans l'embrasement, les renards sont étouffés dans leur tanière. Mais les oiseaux ont pris leur vol vers le ciel.

Terribles, terribles sont les justices de Dieu!...

La terre n'est qu'une plaine aride et fumante; le ciel est rouge des derniers reflets du feu vengeur; la dernière clameur s'est éteinte. S'il reste un cœur vivant dans une poitrine humaine, il n'ose gémir; la terreur se tait comme la mort.

Partout des ruines, partout des ossements calcinés.

Un homme s'avance. Il pleure, mais la croix défend sa poitrine; il ne craint pas, il espère.

L'aube blanchit l'horizon, un souffle de printemps parcourt l'air embrasé : on dirait que le soleil va reparaître et que les oiseaux vont chanter.

L'homme tourne vers le ciel ses yeux mouillés et ses mains suppliantes, et la Voix du ciel s'adresse au prêtre du Dieu vivant :

« Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements puissent revivre?

« — Seigneur, dit-il, vous le savez! Mais, puisque vous m'avez laissé sur la terre, tous mes devoirs envers eux ne sont pas remplis.

« Je vais donc, avec votre secours, m'approcher de ces ossements et de cette cendre. Je chercherai, dans ces monceaux de morts frappés par vous, s'il est des vivants, pour leur offrir votre pardon.

« Ceux qui ne seront que blessés, je panserai leurs blessures, et je vous demanderai de les guérir. Je donnerai la sépulture aux morts, et je vous prierai pour eux.

« Du fond de l'abîme, je crie vers vous, Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix!

« Rendez vos oreilles attentives aux gémissements de ma prière.

« Si vous comptez nos iniquités, Seigneur, qui pourra, mon Dieu, subsister devant vous?

« Mais vous aimez à pardonner; aussi je m'appuie sur votre loi, Seigneur, et j'attends votre secours.

« Vous l'avez promis, mon âme l'attend; mon âme se confie dans le Seigneur.

« De la veille du matin jusqu'au soir, que les nations espèrent dans le Seigneur !

« Car la miséricorde est dans le Seigneur, la rédemption est en lui, elle est abondante.

« C'est lui qui rachètera le peuple de toutes ses iniquités.

« Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, gloire aujourd'hui comme au commencement, comme à la fin, comme toujours ! gloire à Dieu dans le temps et dans l'éternité ! *Amen.* »

Et la Voix du ciel, s'élevant encore, dit au prêtre : « Va ! qu'il soit fait selon ta foi et ta charité. »

O miracle ! l'homme de Dieu s'avance, et la vie renaît sous ses pas. La terre refleurit, les blessés et les morts se relèvent, les ossements arides eux-mêmes reprennent une chair nouvelle ; toute poussière que le vent de la colère n'a pas dispersée à jamais, se ranime, et prend une voix pour louer le Seigneur.

La mort est vaincue, et rend sa proie ; elle ne garde que ce qu'il lui a été permis d'entraîner dans les lieux éternellement fermés, dans l'irrévocable domaine de la mort.

C'est là qu'ils sont, les ouvriers d'iniquité ; ceux qui ont fait le mal, et qui, l'ayant vu, l'ont aimé, et se sont dit : « Persévérons ! »

Parce qu'ils n'ont pas eu de repentir, Dieu n'a pas eu de pitié.

Maudits de la miséricorde, éternels cadavres sous la dent de l'éternelle mort.

Ils verront tout revivre, et ils ne revivront point. Ils feront trêve à leurs blasphèmes sourds qui ne monteront plus jusqu'à la terre, pour entendre l'hymne d'allé-

gresse des peuples délivrés, qui descendra jusqu'à leur supplice :

« Le ciel des cieux appartient au Seigneur, et il a donné la terre aux enfants des hommes.

« Les morts ne vous loueront point, Seigneur, ni tous ceux qui descendent dans le tombeau.

« Mais nous qui vivons, nous bénirons le Seigneur, maintenant et à jamais ! »

Seigneur, quelque chose me dit que les yeux de mon corps ne verront pas ce jour ; mais les yeux de mon âme l'ont vu, et je l'attends d'une espérance inébranlable. Vous vaincrez, vous punirez, vous serez juste ; et, quand vous aurez puni, votre miséricorde éclatera, puissante, immense, infinie.

Déjà le cours de vos vengeances est commencé, mais il n'a pas encore interrompu le cours de vos bienfaits. Tous sont avertis, et personne encore n'est frappé. Seigneur, épargnez les âmes ! Par le sang de Jésus-Christ, par les prières de la sainte Vierge, par vos innombrables bontés, limitez la proie de l'éternelle mort !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

